E. HOUDEYER,
LIBRAIRE,
Successeur de P. GRANET,
Allées de Tourny, 2,
BORDEAUX.


BS445
R6
1838
c.1

1080044602

HISTOIRE

DE LA

SAINTE BIBLE,

CONTENANT

LE VIEUX ET LE NOUVEAU

TESTAMENT,

AVEC DES EXPLICATIONS ÉDIFIANTES

TIRÉES DES SAINTS PÈRES,

POUR RÉGLER LES MŒURS DANS TOUTES SORTES DE CONDITIONS.

Dédiée à M.gr le Dauphin,

Par le Sieur DE ROYAUMONT,

PRIEUR DE SOMEREVAL.



TOURS,

A.d MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1838.

110424

37596

BS445
R6
1838

Hb. 6.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
ALERE FLAMMAM VERITATIS



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

AVERTISSEMENT.

Il n'y a rien de plus établi par le consentement de tous les SS. Pères, que le respect que les Chrétiens doivent avoir pour la parole de Dieu, et le soin avec lequel ils y doivent chercher les règles de leur salut. Et comme ces Saints connaissent parfaitement la profondeur de l'Écriture, qui est pleine de mystères qu'elle voile sous des figures et des paraboles, ils ont fait quelque distinction entre ces ouvrages si divins, qui ne sont pas tous également intelligibles, quoiqu'ils aient tous une égale sainteté. Ainsi, ils ont cru que les livres d'histoire, qui nous représentent les vies des Patriarches et de ces admirables Saints, qui ont eu une charité apostolique, tant de siècles avant les Apôtres, étaient extrêmement propres à réveiller notre piété, et à nous instruire par des exemples proportionnés à la lumière des moindres fidèles. C'est dans cette vue que S. Basile a dit que l'Ecriture décrivant la vie de ces premiers Saints, nous propose autant de tableaux vivants et animés, pour être la règle de la nôtre. Saint Chrysostôme, dans le même esprit, voulant apprendre à son peuple la manière de vivre chrétiennement, lui explique, dans ses Sermons, toute la Genèse; et S. Ambroise a fait de même d'excellents traités de la vie des principaux Patriarches, pour faire rougir les Chrétiens d'être moins les imitateurs de Jésus-Christ, lorsqu'ils voient sa vie et sa mort si divinement décrites dans son Evangile, que ne l'ont été ceux qui ont vécu tant de siècles avant lui lorsque toute la terre était couverte des ténèbres de l'impiété et de l'idolâtrie.

C'est donc à l'imitation de ces saints Docteurs qu'on propose encore ici la vie de ces mêmes Saints, qu'ils ont relevée avec tant d'éloges, et qu'on a fait ce recueil de toute l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament. On les représente en abrégé, mais de telle sorte néanmoins, qu'on a tâché de marquer assez au long tout ce qui est plus propre pour toucher les âmes et pour leur inspirer la piété. Et afin de se proportionner davantage à tout le monde, et de rendre ces instructions d'autant plus utiles qu'elles sont mêlées de quelque agrément, on fait voir dans des images toutes ces histoires saintes, avec des discours où elles sont exprimées; et on met à la fin de chacune les explications que les saints Pères y donnent, qui contiennent d'excellentes instructions pour les Chrétiens en quelque état et dans quelque condition qu'ils puissent être.

Il ne sera pas difficile d'en reconnaître l'utilité, si on s'applique un peu à la lecture. On y trouvera des exemples admirables pour les rois et pour les princes, pour ceux qui conduisent les états, pour les ministres de l'Église, pour les vierges consacrées à Dieu, et enfin pour tous ceux qui veulent vivre chrétiennement dans le monde et dans le mariage, avec lesquels la vie des Saints de l'ancien Testament a d'autant plus de proportion, qu'on ne connaissait alors que la chasteté du mariage et celle des veuves, la gloire de la virginité ayant été réservée pour la loi nouvelle. C'est pourquoi S. Grégoire, pape, dit qu'on peut voir dans les Patriarches de parfaits modèles de toutes les vertus. Abel, dit-il, nous enseigne l'innocence; Enoch, la pureté du cœur; Noé, la persévérance dans la justice; Abraham, la perfection de l'obéissance; Isaac, la chasteté dans le mariage; Jacob, la constance dans les travaux; Joseph, l'oubli des injures; Moïse, la douceur envers les personnes les plus rebelles; et enfin Job, une patience invincible dans le comble de l'affliction. Lorsqu'on lit l'Écriture seule, il n'est pas si aisé à

tout le monde de tirer des instructions si édifiantes de ces histoires si saintes. Mais on les verra ici sans peine appliquées à chaque histoire, et tirées avec quelque soin des ouvrages des principaux docteurs de l'Eglise.

On avait pensé d'abord à mettre les propres paroles des Saints imprimées en autres lettres ; mais souvent leurs passages étaient trop longs pour tenir dans le petit espace qui restait après la présentation de chaque histoire, et ils n'auraient plus cette brièveté vive et animée qui paraissait si nécessaire à des réflexions qu'on veut joindre à un discours historique. On a donc été obligé de les abréger. On exprime néanmoins leurs termes essentiels, et on marque exactement leurs pensées et leurs sens, quoiqu'on ne garde pas toujours le nombre de leurs paroles.

Ces réflexions des saints Docteurs de l'Église, sur les exemples et les paroles de l'Ecriture, sont d'autant plus importantes, qu'ils nous apprennent eux-mêmes que c'est dans ces occasions qu'ils se sont crus obligés de découvrir et d'expliquer avec plus de force les plus grandes vérités. C'est ce qui a fait dire à Saint Augustin cette parole si remarquable : ¶¶ Quand nous sommes avec vous, dit-il à son peuple, nous vous souffrons plutôt que nous ne vous instruisons. Mais quand nous sommes dans ce lieu saint, et que nous vous expliquons les Livres de Dieu, si les vérités que nous vous proposons vous paraissent fortes, il faut que la nécessité d'interpréter l'Ecriture excuse au moins la liberté avec laquelle nous vous représentons ce que Dieu vous a dit. Si la parole de Dieu vous étonne, elle m'étonne aussi. J'entends ses menaces comme vous, et en vous disant ce qui vous fait trembler, je tremble moi-même.¶

On remarquera peut-être dans la suite de ce livre quelques-unes de ces figures qui auraient pu se faire avec plus de choix, et qu'on n'y a pas représenté quelques histoires qui paraissent aussi importantes que celles qu'on y a mises. Mais cela ne nuit pas au corps de l'ouvrage et à la suite de ses discours, parce qu'on les a liées ensemble autant qu'on a pu, sans avoir égard aux figures, et qu'on y remarque souvent des choses importantes qui n'ont pas été représentées dans les images.

Il est arrivé aussi quelquefois qu'en voulant marquer une action qui est écrite assez au long dans l'Écriture, on en a omis quelques circonstances qui sont trop considérables en elles-mêmes. Mais il est bon de se souvenir que ce recueil est un abrégé dans lequel on passe nécessairement beaucoup de choses ; qu'on était même borné, à cause des figures, à un certain espace qui a obligé quelquefois à retrancher des choses qu'on avait marquées dans ces discours, et que, dans le choix qu'on a fait de ce qu'on avait à dire, on a cru devoir s'étendre davantage sur les circonstances de l'Écriture auxquelles les Saints ont attaché leurs réflexions pleines d'édification, qui était une des principales fins de cet ouvrage.

On a mis au bas des pages par le renvoi d'un astérisque, les années du monde et celles de devant Jésus-Christ, et que l'on doit entendre selon l'ère commune ou la manière ordinaire de compter ces années de Jésus-Christ, et à la fin du livre, on a ajouté une petite Chronologie, sur laquelle, si le lecteur veut quelquefois jeter les yeux, il verra sans peine l'ordre des temps et la fin de toutes ces histoires.

Il y a sujet d'espérer que la lecture de ce livre pourra faire quelque impression sur le cœur de ceux qui n'y chercheront que la nourriture de leur piété, puisque les vérités ne nous doivent jamais toucher davantage, que lorsque c'est Dieu même qui nous les apprend dans son Écriture, et que ce sont les saints Docteurs, pleins de son esprit, qui nous y découvrent cette voie pour aller au ciel, qu'il a tracée dans la vie des Saints de l'ancienne loi, et qu'il a scellée du Sang de Jésus-Christ même dans la nouvelle.

HISTOIRE

DE LA

SAINTE BIBLE.

FIGURE PREMIÈRE. *Création du monde.* Genèse 1.

(L'an du monde 1, avant l'ère commune de J.-C. 4004 ans.)

Dieu voulant tirer du néant le monde et tout ce qu'il renferme, ce qu'il fit d'abord n'était que comme une matière informe et un vide ténébreux, sans l'ordre et la beauté qui y parurent ensuite. L'Écriture Sainte marque que Dieu fit ce grand ouvrage en six jours. Au premier, après la création du Ciel et de la Terre, il commanda que la lumière fût faite. Au second jour, il fit le firmament, auquel il donna le nom de Ciel. Au troisième, il sépara la terre sèche d'avec les eaux qui y étaient mêlées, qu'il rassembla toutes, et auxquelles il donna le nom de Mer. Il commanda ensuite que la terre produisit toutes sortes d'herbes et de fruits qui eussent en eux-mêmes leur semence pour se multiplier et se reproduire chacun selon son espèce. Au quatrième jour, Dieu fit ces grands corps de lumière qui sont dans le ciel : le Soleil pour présider au jour, et la Lune pour présider à la nuit, et pour régler, par leur mouvement et leur cours, le temps, les années, les mois et les jours. Il fit aussi les Étoiles, qu'il attacha au firmament, pour briller durant la nuit. Au cinquième jour, Dieu passa des créatures insensibles à celles qui étaient vivantes et animées. Les eaux furent les premières, d'où il forma les animaux qui avaient la vie et le mouvement. Il en produisit une infinité de poissons de toute espèce et de toute grandeur, et il leur commanda de croître et de se multiplier. Dieu ajouta à la création des poissons celle des oiseaux, qui furent tirés de la mer, et créés le même jour, et auxquels il commanda de peupler l'air. Au sixième jour, Dieu commanda à la terre de produire, non des plantes et des arbres, comme elle avait déjà fait, mais des animaux vivants de toutes sortes d'espèces. Il voulut créer encore le même jour l'homme, qui était le dernier et le plus parfait de ses ouvrages, et pour lequel il avait fait tout le reste, puisqu'il n'y a que l'homme, entre tant de créatures excellentes, qui soit capable de connaître et

tout le monde de tirer des instructions si édifiantes de ces histoires si saintes. Mais on les verra ici sans peine appliquées à chaque histoire, et tirées avec quelque soin des ouvrages des principaux docteurs de l'Eglise.

On avait pensé d'abord à mettre les propres paroles des Saints imprimées en autres lettres ; mais souvent leurs passages étaient trop longs pour tenir dans le petit espace qui restait après la présentation de chaque histoire, et ils n'auraient plus cette brièveté vive et animée qui paraissait si nécessaire à des réflexions qu'on veut joindre à un discours historique. On a donc été obligé de les abréger. On exprime néanmoins leurs termes essentiels, et on marque exactement leurs pensées et leurs sens, quoiqu'on ne garde pas toujours le nombre de leurs paroles.

Ces réflexions des saints Docteurs de l'Église, sur les exemples et les paroles de l'Ecriture, sont d'autant plus importantes, qu'ils nous apprennent eux-mêmes que c'est dans ces occasions qu'ils se sont crus obligés de découvrir et d'expliquer avec plus de force les plus grandes vérités. C'est ce qui a fait dire à Saint Augustin cette parole si remarquable : ¶¶ Quand nous sommes avec vous, dit-il à son peuple, nous vous souffrons plutôt que nous ne vous instruisons. Mais quand nous sommes dans ce lieu saint, et que nous vous expliquons les Livres de Dieu, si les vérités que nous vous proposons vous paraissent fortes, il faut que la nécessité d'interpréter l'Ecriture excuse au moins la liberté avec laquelle nous vous représentons ce que Dieu vous a dit. Si la parole de Dieu vous étonne, elle m'étonne aussi. J'entends ses menaces comme vous, et en vous disant ce qui vous fait trembler, je tremble moi-même.¶

On remarquera peut-être dans la suite de ce livre quelques-unes de ces figures qui auraient pu se faire avec plus de choix, et qu'on n'y a pas représenté quelques histoires qui paraissent aussi importantes que celles qu'on y a mises. Mais cela ne nuit pas au corps de l'ouvrage et à la suite de ses discours, parce qu'on les a liées ensemble autant qu'on a pu, sans avoir égard aux figures, et qu'on y remarque souvent des choses importantes qui n'ont pas été représentées dans les images.

Il est arrivé aussi quelquefois qu'en voulant marquer une action qui est écrite assez au long dans l'Écriture, on en a omis quelques circonstances qui sont trop considérables en elles-mêmes. Mais il est bon de se souvenir que ce recueil est un abrégé dans lequel on passe nécessairement beaucoup de choses ; qu'on était même borné, à cause des figures, à un certain espace qui a obligé quelquefois à retrancher des choses qu'on avait marquées dans ces discours, et que, dans le choix qu'on a fait de ce qu'on avait à dire, on a cru devoir s'étendre davantage sur les circonstances de l'Écriture auxquelles les Saints ont attaché leurs réflexions pleines d'édification, qui était une des principales fins de cet ouvrage.

On a mis au bas des pages par le renvoi d'un astérisque, les années du monde et celles de devant Jésus-Christ, et que l'on doit entendre selon l'ère commune ou la manière ordinaire de compter ces années de Jésus-Christ, et à la fin du livre, on a ajouté une petite Chronologie, sur laquelle, si le lecteur veut quelquefois jeter les yeux, il verra sans peine l'ordre des temps et la fin de toutes ces histoires.

Il y a sujet d'espérer que la lecture de ce livre pourra faire quelque impression sur le cœur de ceux qui n'y chercheront que la nourriture de leur piété, puisque les vérités ne nous doivent jamais toucher davantage, que lorsque c'est Dieu même qui nous les apprend dans son Écriture, et que ce sont les saints Docteurs, pleins de son esprit, qui nous y découvrent cette voie pour aller au ciel, qu'il a tracée dans la vie des Saints de l'ancienne loi, et qu'il a scellée du Sang de Jésus-Christ même dans la nouvelle.

HISTOIRE

DE LA

SAINTE BIBLE.

FIGURE PREMIÈRE. *Création du monde.* Genèse 1.

(L'an du monde 1, avant l'ère commune de J.-C. 4004 ans.)

Dieu voulant tirer du néant le monde et tout ce qu'il renferme, ce qu'il fit d'abord n'était que comme une matière informe et un vide ténébreux, sans l'ordre et la beauté qui y parurent ensuite. L'Écriture Sainte marque que Dieu fit ce grand ouvrage en six jours. Au premier, après la création du Ciel et de la Terre, il commanda que la lumière fût faite. Au second jour, il fit le firmament, auquel il donna le nom de Ciel. Au troisième, il sépara la terre sèche d'avec les eaux qui y étaient mêlées, qu'il rassembla toutes, et auxquelles il donna le nom de Mer. Il commanda ensuite que la terre produisit toutes sortes d'herbes et de fruits qui eussent en eux-mêmes leur semence pour se multiplier et se reproduire chacun selon son espèce. Au quatrième jour, Dieu fit ces grands corps de lumière qui sont dans le ciel : le Soleil pour présider au jour, et la Lune pour présider à la nuit, et pour régler, par leur mouvement et leur cours, le temps, les années, les mois et les jours. Il fit aussi les Étoiles, qu'il attacha au firmament, pour briller durant la nuit. Au cinquième jour, Dieu passa des créatures insensibles à celles qui étaient vivantes et animées. Les eaux furent les premières, d'où il forma les animaux qui avaient la vie et le mouvement. Il en produisit une infinité de poissons de toute espèce et de toute grandeur, et il leur commanda de croître et de se multiplier. Dieu ajouta à la création des poissons celle des oiseaux, qui furent tirés de la mer, et créés le même jour, et auxquels il commanda de peupler l'air. Au sixième jour, Dieu commanda à la terre de produire, non des plantes et des arbres, comme elle avait déjà fait, mais des animaux vivants de toutes sortes d'espèces. Il voulut créer encore le même jour l'homme, qui était le dernier et le plus parfait de ses ouvrages, et pour lequel il avait fait tout le reste, puisqu'il n'y a que l'homme, entre tant de créatures excellentes, qui soit capable de connaître et

d'aimer son créateur. Dieu cessa d'agir au septième jour, c'est pourquoi il le consacra pour jamais. Il n'est point parlé des Anges dans ce que Moïse écrit de la création du monde; mais les saints Pères ont cru qu'ils ont été créés lorsque Dieu dit ces paroles: Que la lumière soit faite. C'est pourquoi S. Augustin entend cette séparation que Dieu fit de la lumière d'avec les ténèbres, de la division qu'il fit des bons Anges d'avec les démons. Dieu voulut qu'on vît dès les premiers commencements du monde, et dans ses plus excellentes créatures, que l'on ne pouvait être heureux en se séparant de lui: qu'à quelque degré de grandeur et de gloire qu'il élevât une créature, il voulait qu'elle lui demeurât toujours soumise, et qu'il précipiterait du comble du bonheur, dans la dernière misère, ceux qui lui seraient ingrats et qui s'attribueraient ce qu'ils auraient reçu de lui. Et comme il nous a donné dans ses saints Anges un modèle éternel de la fidélité que nous lui devons, il a voulu que la misère effroyable où il a réduit les Anges rebelles, nous fût une voix qui nous dit toujours: Que Dieu résiste aux superbes, et qu'il donne sa grâce aux humbles.

FIGURE 2. *Transport de l'homme dans le paradis terrestre. Formation de la femme.* Genèse 1.

(Avant J.-C. 4004 ans.)

Après que Dieu eut tiré du néant le ciel, la terre et la mer, et que, pour donner un maître au monde, il eut fait l'homme à son image et à sa ressemblance, et répandu en lui un souffle de vie, il le mit dans le paradis de délices qu'il avait lui-même planté, et dans lequel était tout ce qui peut être dans les arbres, ou d'excellent au goût ou d'agréable à la vue. Il y avait au milieu de ce paradis un arbre appelé l'arbre de vie, et un autre appelé l'arbre de la science du bien et du mal. Dieu établissant l'homme dans ce paradis, afin qu'il s'y occupât, dit l'Ecriture, et qu'il le gardât, voulut lui donner lieu de lui témoigner sa fidélité, et de faire voir à l'Auteur de son être qu'il aimait à dépendre de lui comme de son souverain, et qu'il reconnaissait lui être redevable de tout ce qu'il possédait. C'est pourquoi il lui fit un commandement très-juste en soi, et très-facile à exécuter. Mangez, lui dit-il, du fruit de tous les arbres que vous voyez dans ce paradis; mais ne touchez pas à l'arbre de la science du bien et du mal: car au même moment que vous y toucherez, vous mourrez de mort. Il fit ensuite venir devant Adam tous les animaux qu'il avait créés, afin qu'il leur donnât leurs noms; ce qu'Adam fit en les nommant chacun d'un nom qui marquait la nature et les propriétés de ces

bêtes. Mais comme Adam était seul et qu'il n'avait point de compagnie qui lui fût proportionnée, Dieu lui envoya un sommeil divin que l'Ecriture nomme du nom d'extase: pendant qu'il dormait, il tira une de ses côtes, et mit de la chair en sa place. Dieu ayant formé la femme de cette côte qu'il avait tirée d'Adam, il la lui amena ensuite. Adam la voyant, dit que c'était l'os de ses os, et la chair de sa chair; et que dans la suite de tous les siècles l'homme quitterait son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et que deux ne seraient plus qu'une seule chair. Dieu marqua sensiblement dans le premier Adam ce qui devait arriver longtemps après dans le second; et les Saints Pères nous ont dit que le sommeil d'Adam était la figure de JÉSUS-CHRIST dormant sur la croix. Car ce fut alors que l'Eglise fut formée par J.-C., et l'eau et le sang qui sortirent de son côté ouvert, furent la source d'où découlèrent tous nos sacrements. Le divin Epoux, quittant en quelque sorte son Père dans le ciel, vint sur la terre pour se lier éternellement à son épouse, et nous ayant rendus dignes de lui être associés par un mariage ineffable, il dit maintenant très-véritablement de son Eglise comme Adam dit d'Eve: Voilà la chair de ma chair et l'os de mes os.

FIGURE 3. *Chute d'Adam.* Genèse 3.

(Avant J.-C. 4004 ans.)

Lorsqu'Adam et Eve commençaient à jouir des délices du paradis, le démon, qui était déjà tombé par son orgueil, et qui ne pouvait souffrir la fidélité de ces deux innocentes créatures, qu'il voyait plus soumises à Dieu dans un corps tiré de la terre, qu'il ne l'avait été dans le ciel, et dans l'excellence de sa nature spirituelle, résolut de les attaquer et de perdre dans la tige tous les hommes qui naîtraient d'eux. Il se servit pour ce sujet du serpent, le plus fin de tous les animaux; et croyant qu'il surmonterait plus facilement la femme, il s'adressa d'abord à elle, et lui dit: Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger indifféremment de tous les fruits de ce jardin? Eve, au lieu de rejeter cette voix empoisonnée, et de ne pas même l'écouter, pour témoigner à Dieu combien elle lui était fidèle, répondit à ce séducteur, et lui dit: Nous avons la liberté de manger de tous les arbres de ce lieu; mais Dieu nous a défendu de toucher au fruit de cet arbre, de peur que nous ne mourions. Le démon ayant trouvé ainsi entrée dans cet esprit, osa l'assurer, contre la parole formelle de Dieu, que cela ne serait pas. Il eut même la hardiesse d'attribuer cette défense de Dieu à une basse jalousie. Dieu sait, dit-il, qu'au même jour que vous mangerez de ce fruit, vos yeux

seront ouverts, et que vous serez comme des dieux. Eve se laissa séduire par ces promesses artificieuses, et commençant de tomber déjà dans le cœur, elle acheva tout à fait de se perdre, en s'arrêtant trop à considérer ce fruit. Car au lieu d'en retirer ses yeux, comme d'une chose qui lui était interdite, elle vit au contraire avec plaisir qu'il était agréable à la vue, et ne doutant point qu'il ne fût aussi très-délicieux au goût, elle y porta la main, elle en prit et en mangea. Ce fut ainsi que, selon l'Ecriture, le péché entra dans le monde par une femme. Car, après avoir mangé de ce fruit, elle en donna à Adam, qui ne fut point séduit par les espérances du démon, mais qui se laissa emporter à une molle complaisance, et n'eut pas même la force dans le Paradis, comme remarquent les saints Pères, que Job eut depuis sur son fumier, puisqu'Adam aima mieux ne pas causer de la douleur à sa femme par un refus, que de lui résister pour demeurer attaché à la Loi de Dieu. Ce fut là la chute qui a eu depuis, et qui aura jusqu'à la fin du monde de si effroyables suites. Ce fut là ce péché que les Saints appellent ineffable dans sa grandeur; qui, faisant mourir tous les enfants dans le père, fait que nous sommes dévoués à la mort et au démon avant même que de naître; puisque le démon, ayant rendu Adam son esclave, a un droit légitime sur tous les enfants qui sortent de lui. Cette plaie profonde nous montre que nous ne pouvons assez admirer la grâce de celui qui l'est venu réparer. Le ressentiment continuel que nous en devons avoir, nous doit faire rejeter avec horreur les tentations du démon, qui ne pouvant oublier ses premiers artifices qui lui ont si bien réussi, tâche encore tous les jours de nous persuader, en mille manières, que nous pouvons faire innocemment ce que Dieu même nous a défendu. Mais comme Eve a reconnu que les menaces de Dieu étaient vraies, et les promesses du démon fausses, nous devons de même reconnaître que les menaces que Dieu nous a faites encore aujourd'hui sont très-véritables, et que les fausses interprétations dont le démon les colore pour les éluder, ne sont que de vains artifices par lesquels il tâche de surprendre les enfants comme il a surpris le père.

FIGURE 4. *Punition d'Adam.* Genèse 3.

Avant J.-C. 4004 ans.

Adam et Eve étant tombés d'une chute si funeste, commencèrent à sentir le premier effet de leur faute, en voyant qu'ils étaient nus. Leur nudité ne leur paraissait pas auparavant dans leur innocence, parce qu'ils étaient purs alors comme des anges, et que leurs corps étaient parfaitement soumis à l'esprit. C'est pourquoi

ils commencèrent à rougir aussitôt après leur chute, et pour se couvrir ils prirent des feuilles de figuier. Ayant ensuite entendu la voix de Dieu qui se promenait dans le paradis, au lieu d'en être ravis de joie, comme ils l'avaient fait jusqu'alors, ils s'enfuirent de devant lui et se cachèrent. Dieu appela Adam, et lui demanda où il était. Il lui répondit qu'il craignait de paraître devant lui à cause de sa nudité. Et Dieu lui ayant reproché sa désobéissance, qui seule lui avait fait connaître qu'il était nu, il s'excusa cruellement en accusant sa femme, et en disant que c'était elle qui lui avait donné ce fruit. Dieu demanda à la femme pourquoi elle avait fait cela. La femme s'excusa de même sur le serpent. Mais Dieu ne recevant point d'excuse dans un si formel violement de sa loi, maudit d'abord le serpent, qui avait été le premier auteur de ce mal, le condamna à ramper sur son ventre et à manger la terre, et lui prédit que comme il avait séduit la femme, la femme un jour lui écraserait la tête. Il prononça ensuite l'arrêt à ces deux coupables. Il condamna chacun d'eux à des peines qui ne se trouvent que trop véritables encore aujourd'hui. Il dit à la femme qu'il multiplierait ses peines, qu'elle enfanterait avec douleur et qu'elle serait assujettie à l'homme. Il dit à Adam que, puisqu'il avait préféré la voix de sa femme à celle de Dieu, la terre serait maudite; qu'elle lui produirait des épines et des ronces, et qu'il mangerait son pain à la sueur de son visage, jusqu'à ce qu'il retournât dans la terre d'où il avait été tiré. Il leur donna ensuite des habits de peaux de bêtes, et ajoutant la raillerie et l'insulte à ces justes châtiments, il dit: Enfin Adam est devenu comme un de nous, et il connaît le bien et le mal. Empêchons donc qu'il ne mange du fruit de vie, et qu'il ne vive éternellement. C'est pourquoi il les chassa du Paradis terrestre, et mit à la porte un Chérubin avec une épée de flamme pour garder l'arbre de vie. C'est ainsi qu'ils sortirent de ce lieu de délices pour aller pleurer leur péché et leur effroyable misère dans le reste de la terre, qui n'avait pour eux que des épines, et où ils voyaient partout des traces sanglantes de leur péché. Ils se souvenaient des biens ineffables qu'ils avaient goûtés d'abord, et pour lesquels ils avaient été créés, et ressentaient les maux qu'ils s'étaient attirés eux-mêmes. Cette triste comparaison qu'ils pouvaient faire infiniment mieux que nous, par l'expérience et la lumière qui étaient en eux, et qui ne peut tomber dans aucun des hommes, les abîma dans une profonde douleur. La vue de tant d'enfants qui allaient sortir d'eux, et dont eux-mêmes avaient été les parricides, leur perça le cœur, et s'ils ont été les premiers auteurs du péché, ils ont été aussi les premiers modèles de pénitence, qu'ils ont faite d'une manière qui nous est

incompréhensible. Mais on en parle peu, afin de ne pas donner lieu de croire que la sanctification soit venue de la même source d'où le péché est sorti. Tous les hommes sont infiniment obligés au Sauveur, qui a préparé ce mal d'une manière si avantageuse que l'Église puisse appeller maintenant le péché d'Adam un péché nécessaire, et sa faute une faute bienheureuse. C'est la vue de cette réparation future qui a été l'unique consolation d'Adam et d'Eve dans leur douleur.

FIGURE 5. *Meurtre d'Abel.* Genèse 4.

(L'an du monde 128, avant J.-C. 3876.)

Un des effets les plus funestes du péché d'Adam fut la mort de son fils Abel. Le démon ne pouvant être content de ce qu'il avait déjà fait à l'homme en le perdant dans l'âme voulut encore le détruire dans le corps. Comme il vit qu'Abel servait Dieu fidèlement, il alluma dans le cœur de Caïn son frère, une cruelle envie contre lui. Abel, qui était pasteur de troupeaux, offrait à Dieu en sacrifice ce qu'il avait de meilleur et de plus gras dans ses étables; et Caïn, qui s'occupait à cultiver la terre, lui présentait de ses fruits. Mais comme Dieu voyait dans le cœur de ce dernier l'envie dont il était ulcéré contre son frère, il eut horreur de son sacrifice, et eut agréable au contraire celui d'Abel. Cependant plus Dieu témoignait se plaire en lui, plus Caïn en conservait d'aversion, et on vit alors la première figure de ce qui devait arriver dans toute la suite de l'Église, où les bons seraient obligés de vivre parmi les méchants, et de souffrir leurs aversions et leurs injustices. Dieu voulut lui-même, par sa parole, guérir ce cœur empoisonné par l'envie. Il demanda à Caïn pourquoi il se laissait abattre par un chagrin qui le desséchait, puisque s'il faisait le bien il en recevrait le prix, et que s'il faisait le mal son péché seul lui nuirait, sans que le bien ou le mal des autres le regardât en quelque sorte. Mais saint Grégoire remarque fort bien que la parole de Dieu même est inutile aux âmes frappées d'envie, et que ce remède souverain, qui guérit les autres maux, ne fait qu'aigrir celui-ci. La passion de Caïn contre son frère augmenta, quoiqu'il ne vit en lui que du bien; et feignant de vouloir se promener avec lui, il lui dit: Sortons dehors, allons dans la campagne. Abel le suivit avec un esprit de paix, et il était trop doux pour s'imaginer de si furieux transports de colère dans son frère. Mais lorsqu'il étaient tous deux dans un champ, Caïn s'éleva contre lui et le tua: son crime ne lui ouvrit point les yeux; et lorsque Dieu lui demanda où était Abel, il lui répondit avec audace qu'il ne savait où il était, et qu'il n'en était pas le gardien. Mais Dieu voulut dans ce premier exemple du sang injustement répandu, apprendre à tous les siècles à venir qu'il serait le vengeur des innocents injustement persécutés par leurs frères. Il reprocha avec force à Caïn le crime qu'il avait commis, et il lui dit que la voie du sang de son frère s'élevait jusqu'au ciel. Il protesta qu'il serait maudit sur la terre, que sa main était souillée du sang d'Abel et qu'il y serait fugitif et vagabond toute sa vie. Les saints Pères ont toujours regardé la mort d'Abel comme la figure de la mort de J.-C. et des Chrétiens persécutés par leurs propres frères. Ils ont admiré que Caïn, qui est le premier des enfants d'Adam, ait donné cette grande instruction à tous ceux qui l'ont suivi, qui leur apprend que, s'ils ne craignent pas Dieu, ils doivent craindre au moins d'imiter la haine et l'envie de Caïn en persécutant leurs frères, puisqu'ils ne laisseront pas d'être homicides dans leur cœur par la seule aversion, comme dit l'Apôtre, quoiqu'ils ne trempent pas leurs mains dans leur sang. Et s'ils sont vrais disciples de J.-C. ils ne craindront pas d'être exposés dans ce monde à la persécution et à l'injustice, puisque, comme dit S. Grégoire, celui-ci refuse d'être Abel, qui ne veut pas souffrir la haine et la violence de Caïn.

FIGURE 6. *L'Arche de Noé.* Genèse 6.

(L'an du monde 1536, avant J.-C. 2468.)

Le même esprit qui avait porté Caïn à tuer son frère, ne différa pas longtemps à souiller toute la terre par toutes sortes de crimes. A mesure que les hommes se multipliaient, l'impiété croissait dans le monde; et à peine Adam était-il mort, que la malice de ses enfants était déjà montée à un tel excès, que Dieu ne la pouvait plus souffrir. Il vit avec une douleur profonde, comme marque l'Ecriture, que tous les hommes ne pensaient qu'au mal; et ne reconnaissant presque plus dans eux aucune trace de son ouvrage, il se repentit d'avoir fait l'homme, qui déshonorait la terre par ses vices, au lieu qu'il avait été créé pour en être la gloire et le principal ornement. Il résolut donc enfin d'exterminer l'homme, et avec lui tous les animaux de la terre, qui avaient été infectés en quelque sorte par la contagion de son péché. Mais dans ce déluge de crimes, il se trouva un juste qui s'était conservé dans l'innocence. Noé trouva grâce devant le Seigneur; et lorsque Dieu était le plus irrité contre le monde, il en devint le réconciliateur, comme parle l'Ecriture, et fut destiné pour empêcher que le monde ne périt entièrement. Dieu lui déclara donc qu'il avait résolu de punir la terre par un déluge universel; mais que comme

il avait reconnu qu'il était juste, il voulait le séparer de la punition des autres hommes, comme il était lui-même séparé de leur malice*. Il lui ordonna de se faire une arche, lui marqua très-exactement toutes les mesures et toutes les proportions qu'elle devait avoir, afin que lorsque le temps du déluge serait arrivé, il y entrât avec sa famille, et y sauvât le reste des animaux. Noé fit tout ce que le Seigneur lui avait commandé. Il s'appliqua à la construction de l'Arche qui dura cent ans à bâtir: et l'insensibilité que les hommes de ce temps-là témoignaient lorsqu'ils voyaient faire ce bâtiment, et qu'ils savaient le sujet pour lequel on le faisait, sans se mettre en peine de se corriger de leurs désordres, est, selon J.-C., la figure de l'insensibilité des chrétiens, qui savent les maux dont Dieu les menace dans son jugement, et qui néanmoins ne se corrigeant pas de leurs crimes, seront surpris de Dieu, comme les hommes le furent alors par le déluge. Dieu, qui ne punit les hommes qu'à regret, fait toujours voir quelques traces de sa bonté dans sa plus grande colère, et on voit ici qu'il n'avertit les hommes si longtemps avant leur ruine, qu'afin de les porter à la prévenir. Il fait encore tous les jours la même chose, en menaçant les hommes de la rigueur de son jugement à venir. Que s'ils méprisent ses avertissements, comme on les méprisa alors, le grand nombre de coupables n'empêchera pas qu'il ne les punisse. Il fait voir assez sensiblement dans ce déluge qu'il n'épargne pas les pécheurs, quand tout le monde en serait rempli; et qu'après qu'on a longtemps méprisé sa miséricorde, on tombe enfin dans la sévérité de sa justice.

FIGURE 7. *Déluge. Entrée dans l'Arche.* Genèse 8.

(L'an du monde 1556, avant J.-C. 2348.)

Lorsque le temps de perdre la terre, et de la purifier de tous ses crimes par un déluge, fut accompli, Dieu commanda à Noé de remplir l'Arche de toute sorte de nourriture propre pour lui et pour tous les animaux qu'il lui donna ordre d'y faire entrer. Il lui commanda d'y mettre sept paires de tous les animaux purs, et deux paires seulement de tous ceux qui étaient impurs. Lorsque ces ordres eurent été exécutés, Noé entra lui-même dans l'Arche avec ses trois enfants, Sem, Cham et Japhet, sa femme et les trois femmes de ses fils; et lorsqu'ils y furent entrés, l'Ecriture marque que Dieu ferma la porte de l'Arche par dehors. Dans ce moment toutes les eaux du ciel se débordèrent et se répandirent avec impétuosité sur la terre, et Dieu fit pleuvoir avec violence durant quarante jours et quarante nuits. Les pluies qui descendaient du ciel avec une abondance si effroyable, inondèrent tout le monde, et couvrirent toute la face de la terre, montèrent au-dessus de ce qui était le plus élevé, et surpassèrent de quinze coudées les montagnes les plus hautes. Tous les hommes, tous les animaux de la terre, et tous les oiseaux du ciel périrent dans cette inondation, et tout ce qui avait vie fut étouffé dans les eaux; mais lorsque tout périssait de la sorte, l'Arche seule sauva ceux qui y étaient enfermés. Les eaux du déluge ne la purent submerger; toute la violence avec laquelle elles se répandaient sur la terre, ne servait qu'à l'élever davantage vers le ciel. Les hommes qui s'en étaient raillés s'accusèrent alors de leur folie, et leur perte, qui leur était devenue inévitable, leur parut d'autant plus sensible, qu'ils avaient pu la prévenir, et qu'ils ne l'avaient pas fait. Les saints Pères ont remarqué que cette Arche était visiblement la figure de l'Eglise, qui est la seule Arche où l'on peut trouver le salut, et hors de laquelle on se perdra sans ressource. La vaste grandeur de cet édifice, qui était porté sur l'eau, et cet assemblage de toutes sortes d'animaux purs et impurs, marquait l'étendue de l'Eglise par toute la terre, et la vocation de tant de nations et de peuples différents entr'eux par leur manière d'agir et par la diversité de leurs mœurs, que Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, réunirait un jour dans cet asile, pour leur faire trouver un même salut et échapper d'un même naufrage. Le bois et l'eau marquent visiblement deux grands mystères: l'eau, le baptême qui nous lave de nos crimes, comme le déluge purifia le monde de ses abominations; et le bois, la croix du Sauveur, qui a sauvé tout le monde, et qui est encore aujourd'hui l'unique espérance des Chrétiens, qui n'attendent leur salut que de son prix infini. C'est ainsi qu'il plut à Dieu de donner une figure de son Eglise sainte dans cette Arche, qui servit à la réparation et au renouvellement du monde. Et on ne peut assez témoigner à Dieu sa reconnaissance de ce qu'il nous y fait entrer pour nous y sauver du déluge des crimes et des erreurs qui inondent toute la terre. On peut y avoir quelques craintes, on peut y souffrir des scandales et des maux, comme marquent les saints Pères, il peut y avoir quelques troubles au dedans; mais il n'y a point de salut ailleurs; et celui qui n'est point dans l'Arche périra infailliblement par le déluge.

* L'an du monde 1536, avant J.-C. 2468.

FIGURE 8. *Sortie de l'Arche. Arc-en-Ciel.* Genèse 9.

(L'an du monde 1657, avant J.-C. 2347.)

Les eaux ayant tenu toute la terre submergée pendant cent

cinquante jours, Dieu se souvint de Noé et de tout ce qui était enfermé dans l'Arche. Il fit souffler un grand vent sur la terre qui commença à faire diminuer les eaux, et sept mois après le commencement du déluge, l'Arche se reposa sur les montagnes d'Arménie. Noé, quatre mois après cela, ouvrit la fenêtre qu'il avait faite dans l'Arche, et laissa aller le corbeau, qui, étant dans l'Écriture la figure du pécheur, ne se mit pas en peine de rentrer dans l'Arche. Mais la colombe, que Noé fit aussi sortir sept jours après, n'ayant pu trouver aucun lieu hors de l'Arche où son pied pût se reposer, y revint, et en étant sortie encore sept autres jours après, elle apporta à Noé, dans son bec, un rameau d'olivier vert, qui marquait la réconciliation de Dieu avec le monde, et la fin de la vengeance que sa justice en avait tirée. Noé comprit de ce rameau vert que les eaux s'étaient retirées. Il découvrit le toit de l'Arche, il vit que toute la face de la terre était desséchée, et après qu'il eut reçu un ordre formel de Dieu, il sortit de l'Arche, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qui y était enfermé, un an après y être entré, pendant lequel dura le déluge. La première chose que Noé fit en sortant de l'Arche, fut d'élever un autel pour offrir à Dieu un sacrifice de toutes les bêtes et oiseaux purs qui étaient dans l'Arche, en reconnaissance d'une protection si particulière dans cette ruine universelle du monde. Dieu agréa ce sacrifice, et promit de ne plus maudire la terre, à cause des péchés des hommes. Il bénit Noé et ses enfants, et leur ordonna de peupler le monde. Il imprima leur terreur sur tous les animaux de la terre, sur lesquels il leur donna un pouvoir absolu, leur permettant d'en manger, ce qui n'avait pas été fait jusqu'alors, et les leur abandonnant pour leur nourriture, comme il avait fait auparavant des fruits et des herbes de la terre. Il fit une alliance éternelle avec Noé et ses enfants, et voulut que l'Arc-en ciel en fût comme le signe, afin que toutes les fois qu'il paraîtrait il se souvînt de ce pacte qu'il fait avec eux, qu'il empêcherait les eaux d'inonder encore la terre. Il s'en est souvenu, en effet, et depuis ce premier déluge, on n'a plus vu rien de semblable dans le monde, quoiqu'il n'y eût pas de moindres crimes à punir. Mais les promesses de Dieu sont fidèles. Il s'est contenté de faire une fois visiblement ces grands châtiments, pour montrer qu'il le pouvait toujours faire, et qu'il peut exterminer facilement tous les pécheurs, qu'il ne punit plus maintenant que par des peines invisibles. Son arc nous est un gage de sa bonté, et il nous commande dans son Écriture que lorsque nous le voyons nous bénissions celui qui l'a fait. Mais Dieu nous garde, dit S. Ambroise, que par cet arc céleste que Dieu prend ici pour un signe de

son alliance entre les hommes, nous entendions seulement cet arc que nous voyons de nos yeux dans un temps de pluie. C'est l'Eglise que cet arc nous figurait, qui est déjà en quelque sorte dans les cieux et qui fait luire de tous côtés sur la terre la vivacité de ses couleurs au milieu des nuées sombres qui l'environnent. Ces couleurs si brillantes, dit ce saint Père, sont les diverses grâces que Dieu répand sur cette divine Épouse qui est fidèle à reconnaître qu'elles lui viennent toutes de Dieu, qu'elle adore comme le vrai soleil qui l'éclaire, qui la rend elle-même éclatante aux yeux des hommes, et qui est non-seulement un signe éternel, mais même la médiatrice et la réconciliatrice de Dieu avec le monde

FIGURE 9. *Cham maudit de son père.* Genèse 9.

Lorsque la malédiction de Dieu fut levée de dessus la terre, et que Noé avec ses enfants respiraient de leurs maux passés, dans le souvenir des miséricordes que Dieu leur avait faites, il arriva une action qui fit bien voir jusqu'où va la corruption de l'homme et combien la vue des jugements les plus redoutables de Dieu est peu capable de le rendre sage. Des trois enfants de Noé qui avaient été si miraculeusement sauvés dans l'Arche et que Dieu réservait pour repeupler par eux tout le monde, il s'en trouva un qui ayant mérité la malédiction de son père, s'attira aussi celle de Dieu, qui, au lieu d'être le chef d'une race sainte, fut la tige d'une postérité malheureuse, que Dieu ne devait regarder que dans sa fureur. Car lorsque le saint homme Noé fut sorti de l'Arche, il est marqué qu'il s'exerça à cultiver la terre, et qu'entre les autres ouvrages qu'il y fit, il planta la vigne. Mais lorsqu'il eut bu de son fruit dont il ne connaissait pas encore assez la vertu, il fut assoupi, et tomba dans l'ivresse, pendant laquelle il se trouva par hasard découvert d'une manière indécente et contraire à la pudeur. Cham, le second de ses fils, fut le premier qui aperçut son père dans cet état, et au lieu de faire alors ce que la piété d'un sage fils devait lui inspirer, il prit au contraire ce qu'il voyait pour un sujet de raillerie. Il ne se contenta pas de rire ainsi lui-même de son père, il voulut encore que ses frères fussent en même temps les compagnons de sa joie, et les complices de son crime. Il leur alla promptement dire ce qu'il avait vu. Mais Sem et Japhet, ne pouvant souffrir ce mépris injurieux que Cham faisait de leur père, prirent un manteau sur leurs épaules, et marchant à reculons, ils couvrirent ce que l'honnêteté ne permettait pas de voir. Noé, sachant à son réveil ce qui s'était passé, condamna l'action de Cham, et le maudit sur l'heure. Il prédit qu'il

serait éternellement le serviteur des serviteurs de ses frères, et il bénit au contraire Sem et Japhet, leur promettant une longue et heureuse postérité dans la suite de tous les âges. Cette histoire qui, à la lettre, apprend aux enfants à respecter toujours leurs pères, que Dieu leur commande d'honorer, et à cacher leurs défauts lorsqu'ils en ont, au lieu de s'en rire, est, selon saint Augustin, une admirable figure du respect avec lequel tous les Chrétiens doivent regarder les humiliations et les abaissements de J.-C., leur vrai père. L'ignominie qu'il souffrit à la Croix, et la nudité où il fut réduit, étaient figurées ici par la nudité de Noé, comme l'ivresse mystérieuse de ce saint homme marquait en J.-C. l'effet du calice que son Père lui donna à boire, et le fruit de cette vigne ingrate qu'il avait lui-même plantée. Et quoiqu'il n'y ait personne assez impie pour se moquer ouvertement des ignominies et des affaiblissements de J.-C., néanmoins on se moque de lui, selon saint Augustin, lorsque l'on déshonore sa vérité et sa parole. On méprise ses humiliations, lorsqu'on choisit une manière de vie conforme au faste du monde; et on se rit de ses souffrances et de sa croix, lorsqu'on insulte à ceux qui souffrent comme les membres de son corps, et comme les imitateurs de sa patience.

FIGURE 10. *Tour de Babel.* Genèse 11.

(L'an du monde 1757, avant J.-C. 2247.)

Les enfants de Noé commençant à se multiplier sur la terre, se trouvèrent en peu d'années dans un si grand nombre, que ne pouvant plus demeurer ensemble, ils pensèrent à se séparer pour aller habiter en diverses terres. Mais avant cette séparation, ils firent une entreprise qui montre également quelles étaient leur folie et leur vanité. Venez, se dirent-ils l'un à l'autre, faisons une ville et une tour dont la hauteur aille jusqu'au ciel. Ce dessein extravagant avait deux causes également vaines: l'une d'éterniser leur nom par un édifice superbe, et l'autre de se défendre contre Dieu même, s'il voulait encore punir le monde par un déluge, qu'ils espéraient ne pouvoir plus leur nuire, lorsqu'ils auraient achevé cette tour. Mais Dieu, qui voulait faire voir dès-lors que ce n'est que par l'humilité que l'homme peut s'élever, et qu'il doit plus penser à fléchir sa colère par la pénitence, qu'à se défendre contre sa vengeance par de vains efforts, descendit sur la terre, dit l'Écriture, pour voir cette tour que bâtissaient les enfants des hommes, et se moquant d'une entreprise si ridicule, il dit: Tout ce peuple parle une même langue, et ils paraissent si opiniâtres dans leur entreprise, qu'ils ne cesseront point d'y travailler. C'est pourquoi confondons leur langage de telle sorte qu'ils ne s'entendent plus parler l'un et l'autre, et dans ce moment Dieu mit une confusion dans leur langage et dans leurs paroles, sans qu'il leur fût possible de comprendre ce qu'ils s'entredisaient les uns les autres. Ils furent donc ainsi forcés de laisser imparfait cet ouvrage de leur vanité, et de se séparer dans divers pays. C'est ce qui donna lieu d'appeler cette tour la Tour de Babel, c'est-à-dire de confusion; et cet édifice d'orgueil fut dès-lors une figure, selon S. Bernard, de ce que le monde devait faire dans la suite de tous les siècles, où il semble ne penser qu'à élever contre Dieu une tour pour se mettre en assurance contre sa justice, et pour s'opposer à sa grandeur, pensant plutôt à éterniser la mémoire de son nom sur la terre, qu'à devenir vraiment grand dans le ciel. Dieu voulut punir alors cette vanité des hommes dans la partie même où elle domine davantage, c'est-à-dire dans la langue, qui sert à l'homme pour exprimer sa vanité et pour commander aux autres. Et cette diversité de langues, qui s'est depuis ce temps-là répandue dans tout le monde, et qui continue encore jusqu'aujourd'hui, est comme une voix continuelle qui se fait entendre dans toute la terre, et qui apprend à tous les peuples, comme dit saint Augustin, que la voie la plus courte et la plus assurée pour monter au ciel, n'est pas d'élever de grands édifices et de former dans un cœur altier de vastes desseins, mais de s'abaisser devant Dieu et de prévenir sa colère, en la fléchissant par les larmes, et non pas en prétendant l'éluder par sa résistance.

FIGURE 11. *Vocation d'Abraham.* Genèse 12.

(L'an du monde 2083, avant J.-C. 1921.)

Après que les hommes eurent fait de si grands efforts pour élever Babylone, cette ville rebelle à Dieu, qui devait subsister jusqu'à la fin du monde, Dieu pensa aussi dès-lors à poser les fondements d'une ville sainte, c'est-à-dire de son Eglise, et voulut qu'Abraham fût la tige d'une race choisie et fidèle qui ne finirait jamais. Ce saint homme était fils de Tharé, et demeurait avec son père dans la ville d'Ur, dans le pays des Chaldéens, qui était un pays idolâtre. Ce fut là que Dieu lui fit ce commandement: Sortez, lui dit-il, de votre terre, et de votre pays et de la maison de votre père, et venez dans la terre que je vous montrerai. Je vous rendrai le chef et le père d'un grand peuple, et je ferai que votre nom deviendra célèbre. Je bénirai tous ceux qui vous béniront et je maudirai tous ceux qui vous maudiront; et en vous tous les peuples de la terre seront bénis. Abraham crut sans hésiter cette parole de Dieu qui lui promettait de si grands avantages; le pre-

mier, de le rendre la tige d'une grande race ; et l'autre, de bénir toute la terre dans celui qui sortirait un jour de son sang. Ainsi, il quitta son pays avec Tharé son père pour venir à Haram, ville de la Mésopotamie, où son père étant mort, il vint de Haram en la terre de Chanaan avec Sara, sa femme, et Loth, son neveu. Lorsqu'il y fut arrivé, Dieu lui promit encore une fois de lui donner tout le pays où il était ; et Abraham adorant Dieu, qui disposait si souverainement des royaumes, et qui les donnait ou qui les ôtait comme il lui plaisait, dressa un autel en ce lieu pour invoquer son nom*. Etant demeuré quelque temps en ce pays, il y arriva une grande famine qui l'obligea d'aller en Egypte avec Sara et le reste de sa maison. Mais prévoyant que la beauté de Sara sa femme, pourrait lui nuire, et que les Égyptiens, en devenant passionnés, pourraient penser à tuer le mari afin de posséder ensuite la femme sans aucun obstacle, il usa d'une sagesse innocente, et pria Sara de dire qu'elle était sa sœur, comme elle pouvait en effet le dire sans user de mensonge, afin qu'au lieu de le tuer comme ils eussent fait si elle eût passé pour sa femme, ils lui fissent au contraire de bons traitements en la regardant comme sa sœur. Ce qu'Abraham avait prévu arriva. Les Egyptiens admirant Sara, en parlèrent à Pharaon, qui la fit venir en son palais, et on traita favorablement Abraham comme son frère. Mais Dieu sut bien délivrer la pureté de Sara d'entre les mains de Pharaon, et il affligea ce prince de tant de plaies, qu'en cherchant quelle pouvait en être la cause, il connut enfin que Sara était la femme d'Abraham, qu'il lui rendit aussitôt, se plaignant seulement qu'il ne le lui eût dit d'abord, tant ce prince, dit saint Ambroise, quoiqu'idolâtre, avait horreur de l'adultère, et craignait de blesser un étranger que la famine obligeait de se retirer dans ses états ! Ce fut ainsi que Dieu commença d'appeler à lui celui qu'il avait choisi pour être le père de tous les fidèles. Il le traita selon la fermeté de sa foi, lui faisant quitter son pays, où il était puissant, pour l'établir dans une terre où il trouva d'abord une famine mortelle, qui le contraignit d'aller courir mille hasards parmi des peuples étrangers, sans y trouver d'autre consolation que de savoir qu'il y était par l'ordre de celui à qui sa foi avait rendu une si prompte obéissance. Mais Dieu lui fit bien voir, en le délivrant de tous les périls, qu'on ne doit jamais rien craindre en suivant Dieu, et que lorsque nous nous exposons à quelques fâcheux événements pour être fidèles à sa parole, il est lui-même notre protecteur, qui nous retire avec avantage de tous les maux qui nous environnent.

* L'an du monde 2084.

FIGURE 12. *Loth se sépare d'Abraham.* Genèse 13.

(L'an du monde 2084, avant J.-C. 1920.)

Abraham étant revenu de l'Égypte avec Sara, sa femme, et Loth, son neveu, au lieu d'où ils étaient partis, c'est-à-dire en Béthel, il éprouva bientôt le malheur qui devait à jamais accompagner les richesses. Car comme ils étaient tous deux fort riches, il arriva de querelle entre les pasteurs de leurs troupeaux, qui firent voir, comme dit l'Écriture, qu'ils ne devaient plus demeurer ensemble, et qu'une même terre ne pouvait plus les contenir. Abraham eut horreur de ces querelles ; et prévoyant les suites funestes que ces divisions entre les domestiques pouvaient avoir en passant des serviteurs aux maîtres mêmes, l'aversion qu'il en conçut dans son cœur le porta à les prévenir plutôt par une prompte séparation. C'est pourquoi il alla trouver Loth, et lui dit : Qu'il n'y ait point de querelle, je vous prie, entre vous et moi, ni entre vos pasteurs et les miens ; car nous sommes frères, c'est-à-dire proches parents. Toute la terre est à votre choix ; je vous prie seulement de vous retirer, si vous allez à la gauche, je me tiendrai à la droite : si vous allez à la droite, j'irai à la gauche. Mais Loth ne témoigna pas, en acceptant cette offre, la même sagesse qu'Abraham avait témoignée en la lui faisant. Car ne pensant pas assez quelle perte c'était pour lui que de se séparer d'avec un tel homme, et ne voyant pas qu'il lui fallait plutôt faire tout autre chose que de souffrir une telle séparation, il se rendit sans grande résistance à ce qu'Abraham lui disait, et s'engagea avec trop peu de prudence, comme dit saint Ambroise, dans une source de mille périls. Il ne s'appliqua donc qu'à choisir de quel côté il devait aller ; et ne consultant dans ce choix que ses yeux, il prit pour lui le pays qui lui sembla le plus beau et le plus riant, et vint demeurer à Sodome. De la compagnie du plus saint homme qui fût alors sur la terre, il tomba dans la compagnie des plus scélérats d'entre les hommes : et en se séparant un peu trop légèrement de son oncle, il vint dans une ville que Dieu regardait déjà dans sa fureur, et dont il ne pouvait plus souffrir les crimes. On apprend dans cette histoire, comme remarque le même saint Ambroise, deux choses très-importantes. On voit dans la conduite d'Abraham l'horreur qu'on doit avoir des moindres disputes, et combien on doit se défier en ce point des serviteurs, qui en sont souvent les auteurs, et qui mettent leur plaisir et leur esprit à les pouvoir entretenir. Mais on voit aussi dans Loth de quelle importance il est principalement aux personnes plus jeunes, d'aban-

donner trop facilement ceux dont la compagnie était tout leur bonheur sans qu'ils y pensassent, et qui leur sont plus nécessaires qu'ils ne croient. Une séparation faite avec trop peu de circonspection a des suites qui se font sentir dans toute la vie ; et quoique Loth fût juste, comme dit saint Pierre, on tremble néanmoins lorsque l'on considère les périls où il se trouva embarrassé ensuite, dont la charité de celui-là seul, duquel il s'était séparé, l'eût pu délivrer, et qu'il aurait pu prévenir, s'il fût toujours demeuré dans une si sainte compagnie.

FIGURE 13. *Abraham délivre Loth.* Genèse 14.

(L'an du monde 2092, avant J.-C. 1912.)

Peu de temps après la séparation de Loth avec Abraham, il survint un événement qui fit bien voir qu'Abraham ne l'avait pas proposée par un refroidissement d'affection, et que Loth l'avait soufferte avec trop peu de sagesse. Quatre rois s'étant unis ensemble, et ayant ravagé tout le pays d'auprès de Sodome, le roi de Sodome et ceux des quatre autres villes voisines se joignirent ensemble pour résister à ces princes et pour les défaire. Mais les cinq rois furent battus par ces quatre princes, et le roi de Sodome s'enfuit avec les quatre autres ses alliés. Les quatre autres rois se voyant victorieux, allèrent à Sodome pour en rapporter un riche butin, et entre les autres captifs ils prirent Loth avec tout ce qu'il possédait. Un homme échappé du combat vint promptement apporter ces nouvelles à Abraham, qui, étant touché dans le fond du cœur du malheur de son neveu, ne s'amusa point à le pleurer ; mais pensa promptement à le délivrer d'entre les mains de ses ennemis. Il prit trois cent dix-huit serviteurs des plus courageux qu'il eût, et poursuivit ces quatre rois. Dieu bénit une guerre que la seule charité avait fait entreprendre à ce saint Patriarche, et dans laquelle il témoignait bien visiblement mettre plus son espérance en Dieu que dans les forces de ses troupes. Il arrêta avec ce petit nombre de gens le cours des victoires de quatre rois, et fit ce que cinq rois unis ensemble n'avaient pu faire. Car s'étant jeté avec ses gens sur ces quatre princes, il les défit, les tailla en pièces, et poursuivit fort loin ceux qui se sauvaient par la fuite. Il retira ainsi Loth d'entre leurs mains, avec tout ce qu'ils lui avaient pris, et le roi de Sodome apprenant une action si glorieuse, vint au devant d'Abraham pour lui en témoigner sa joie. Ce fut dans cette rencontre que parut Melchisédech, cet homme si fameux que l'Écriture appelle le prêtre du Dieu très-haut, qui offrit alors du pain et du vin, que tous les saints Pères

ont regardé comme une admirable figure du sacrifice de l'Eglise, que Jésus-Christ, le vrai prêtre, selon l'ordre, non d'Aaron, mais de Melchisédech, y devait établir pour durer jusqu'à la fin des siècles. Il bénit ensuite Abraham, et rendit grâces à Dieu de ce qu'il lui avait livré ses ennemis entre ses mains. Et comme il ne semblait plus rien manquer à la gloire d'Abraham, le roi de Sodome voulut le forcer, avant de s'en retourner, de prendre tout le butin qu'on avait remporté des ennemis, comme lui étant légitimement dû. Mais Abraham le refusa généreusement, et jura qu'il ne prendrait pas un fil de toutes les dépouilles, de peur que quelqu'un sur la terre ne pût se vanter d'avoir enrichi Abraham. Ainsi il devint plus glorieux, comme le marque saint Ambroise, par l'usage qu'il fit de sa victoire, que par sa victoire même; et il apprit à tous les Chrétiens qu'ils ne doivent combattre que pour la seule charité ; qu'ils doivent être assez touchés des maux qui arrivent aux autres, pour exposer leur vie, afin de sauver celle de leurs frères, et qu'après que Dieu les a fait réussir dans les plus grandes actions, en se servant d'eux pour tirer les autres de l'oppression, ils ne doivent prétendre aucune autre récompense sur la terre, que la gloire d'avoir été fidèles à Dieu, et d'avoir servi d'instruments à ses desseins éternels.

FIGURE 14. *Fuite d'Agar.* Genèse 16.

(La même année.)

Abraham étant revenu de la défaite des quatre rois, et ayant rendu à Loth sa première liberté, jouissait dans sa famille d'un bonheur auquel il ne manquait rien que des enfants qui pussent être les héritiers de ses grands biens. Mais Dieu voulut encore en ce point combler ses désirs, et récompenser l'humble soumission qu'il avait témoignée dans la stérilité de sa femme, par un fils qu'il lui promit contre toutes sortes d'apparences. Abraham sachant quelle était la puissance de celui qui lui faisait cette promesse, le crut sans hésiter, et aima mieux renoncer à toute sa raison naturelle, que de douter de la parole de celui qui lui parlait. Quelque temps après, Sara qui s'ennuyait de voir Abraham sans enfants, le pria de prendre Agar, son esclave, comme sa femme, afin qu'elle consolât sa stérilité par la fécondité de sa servante.* Abraham comprit, comme remarquent les saints Pères, que Sara avait été poussée à cette proposition par un instinct tout particulier de Dieu, et consentit à ses désirs. Mais elle trouva, par expérience, que ce qu'elle avait fait pour sa consolation, lui devint au con-

* L'an du monde 2093, avant J-C. 1911.

traire un nouveau sujet de peine. Car Agar, s'étant vue ainsi honorée de son maître, et étant ravie de joie d'avoir conçu d'Abraham, méprisa Sara, comme étant stérile, et ne se souvint plus de la regarder comme sa maîtresse. Sara en fit aussitôt ses plaintes à Abraham, qui, pour lui témoigner qu'il ne contribuait en rien à l'insolence d'Agar, et que ce n'était uniquement qu'à sa prière qu'il en avait usé comme de sa femme, la lui abandonna absolument, et lui permit de la traiter comme elle le jugerait à propos. Sara usa donc de toute son autorité, et châtia Agar d'une manière si sensible que, ne pouvant plus souffrir des traitements qui lui paraissaient trop rigoureux, elle sortit de la maison, et s'enfuit. Mais lorsqu'elle était dans le désert auprès d'une fontaine, l'Ange du Seigneur apparut à elle, et lui demanda d'où elle venait et où elle allait. Elle lui répondit sincèrement qu'elle fuyait la colère de sa maîtresse. L'Ange lui commanda de retourner chez Sara, et de s'humilier en sa présence, en reconnaissant la juste autorité qu'elle avait sur elle. C'est ainsi que Dieu se servit utilement du ministère d'un Ange, pour remettre les choses dans leur état naturel, d'où le désordre et la passion les avait ôtées. Il vit, comme remarquent les saints Pères, que la cause de la fuite d'Agar venait moins de la sévérité de Sara, que de la peine qu'Agar avait de se soumettre à la juste autorité de sa maîtresse; et sans rien condamner dans la conduite de Sara, qui usait de cette rigueur par un zèle de charité, il se contenta d'avertir cette servante fugitive de s'humilier devant elle, et de la fléchir par ses soumissions et ses déférences. Car Dieu, qui ne trouble jamais l'ordre de la justice, assujettit toujours ceux qui doivent être soumis aux personnes dont ils dépendent, nonobstant les grâces extraordinaires qu'ils peuvent avoir reçues de lui. Et au lieu qu'Agar s'élevait de ce qu'elle était devenue mère, il veut au contraire que notre humilité croisse d'autant plus que nous sommes élevés en grandeur, parce que nul n'est grand devant lui, qu'à proportion qu'il est humble.

FIGURE 15. *Sara conçoit Isaac.* Genèse 18.

(L'an du monde 2107, avant J.-C. 1897.)

Agar étant rentrée dans le logis d'Abraham, lui donna bientôt après un fils qui fut nommé Ismaël. Mais treize ans après, Dieu apparut à Abraham pour faire avec lui une plus étroite alliance, et pour lui renouveler toutes les promesses qu'il lui avait déjà faites. Il changea son nom, et au lieu que jusqu'alors il avait été nommé Abram, il voulut qu'ensuite il se nommât Abraham, et que

sa femme, qui jusqu'alors avait été appelée Saraï, s'appelât à l'avenir Sara. Il lui ordonna la circoncision, comme une marque d'alliance qu'ils faisaient entre eux, et lui promit que Sara aurait un fils qu'il comblerait de toutes ses bénédictions, et duquel sortiraient plusieurs rois et plusieurs peuples. Abraham à cette parole se jeta le visage en terre, et se mit à rire, disant dans son cœur: Un homme de cent ans pourra-t-il avoir un fils? et Sara, âgée de quatre-vingt-dix ans, pourra-t-elle encore enfanter? Mais Dieu l'assura que cela serait, et le quitta de la sorte. Peu de temps après, lorsqu'Abraham était assis durant la chaleur du jour à l'entrée de sa tente, il vit trois personnes assez près de lui, qui étaient trois Anges; et comme sa charité ne laissait passer personne sans lui offrir l'hospitalité, il alla au-devant d'eux, les salua avec un profond respect, les pria de se reposer, et de lui permettre qu'il lavât leurs pieds, et qu'ensuite il leur servît à manger. Ayant obtenu cela d'eux par ses instantes prières, il courut promptement à sa tente, et dit à Sara qu'elle préparât trois pains cuits sous la cendre. Il alla lui-même à ses troupeaux prendre un jeune veau fort gras et fort tendre, qu'il fit cuire promptement, et qu'il servit à ses hôtes. Après qu'ils eurent mangé, ils demandèrent à Abraham, qui se tenait auprès d'eux sous l'arbre où ils mangeaient, où était Sara sa femme. Abraham répondit qu'elle était dans sa tente, et les anges l'assurèrent qu'en peu de temps, lorsqu'ils reviendraient, Sara aurait conçu un fils. Sara entendit de sa tente ce que l'on disait, et elle ne put s'empêcher de rire. Mais l'ange ayant demandé à Abraham pourquoi Sara riait lorsqu'on lui promettait un fils, et s'il y avait quelque chose qui fût difficile à Dieu, Sara tout effrayée, dit qu'elle n'avait pas ri, et les anges l'ayant reprise, comme n'ayant pas dit la vérité, s'en allèrent, et Abraham les reconduisit. Les saints Pères admirent les vertus qui éclatent dans cette histoire que l'Ecriture sainte nous rapporte en détail: et comme ils ne peuvent assez louer d'un côté la grande charité d'Abraham en recevant ses hôtes, et les pressant obligeamment de s'arrêter chez lui, il n'admirent pas moins de l'autre la grande modestie de Sara, qui étant bien éloignée, comme dit saint Ambroise, de la vie des personnes de son sexe, qui ne cherchent qu'à se produire en public, sous prétexte d'exercer les œuvres de charité, demeurait, au contraire, toujours enfermée dans sa tente, sans paraître même devant les anges que son mari recevait. Elle apprit dès-lors aux femmes chrétiennes que leur vie doit se passer continuellement dans le secret de leur maison et le soin de leur famille, comme ajoute le même Père; et c'est en vivant dans cette modeste retenue qu'el-

les mériteront de Dieu la grâce de concevoir le fruit du salut, et d'enfanter Jésus-Christ même, comme le véritable Isaac, qui les comblera pour jamais de paix et de joie.

FIGURE 16. *Crimes des Sodomites.* Genèse 19.

(La même année 2107.)

Après la promesse formelle que Dieu fit à Abraham de lui faire bientôt avoir un fils de Sara, il lui dit en le quittant qu'il allait perdre Sodome, parce que les péchés de ce peuple jetaient un cri qui s'élevait jusqu'au ciel; et il promit à Abraham, qui le conjurait de pardonner aux justes qui seraient dans cette ville, que s'il y en trouvait seulement dix, il épargnerait en leur faveur ce peuple détestable. Deux anges étant donc venus à Sodome vers le soir, Loth, qui était alors assis à la porte de la ville, alla au-devant d'eux dès qu'il les eut aperçus, et témoigna, au milieu d'une ville abominable, qu'il conservait encore les vertus qu'il avait apprises d'Abraham lorsqu'il demeurait avec lui. Il les pria donc d'entrer dans son logis, afin qu'après y avoir passé la nuit, ils pussent le lendemain continuer leur voyage. Les anges firent difficulté d'abord de recevoir cette offre, et dirent qu'ils demeureraient dans la place de la ville. Mais la vraie charité, qui s'échauffe encore par les obstacles et les résistances, poussa Loth à faire tant d'instances à ces deux hôtes, qu'enfin ils se rendirent à ses prières, et entrèrent dans sa maison. Il les y reçut avec tous les témoignages possibles d'affection, et leur fit un grand festin. Mais lorsqu'ils étaient près de s'aller coucher, les hommes de cette ville, poussés de la passion détestable qui leur était ordinaire, s'assemblèrent autour de la maison de Loth. Ils lui demandèrent où étaient ces deux jeunes hommes qu'il avait retirés chez lui, et le pressèrent de les faire sortir dehors, afin de contenter leur brutalité. Loth fut percé d'une sensible douleur lorsqu'il se vit dans le péril d'exposer ainsi deux personnes auxquelles il avait cru que sa maison servirait d'asile; et dans l'ardeur de sa charité, qui lui faisait regarder des hôtes et des étrangers comme des personnes inviolables, il sortit pour aller parler au peuple, et le porter à quitter un si abominable dessein. Mais le peuple le repoussa, et lui reprocha que, n'étant qu'un étranger chez eux, il voulait se mêler de leur donner des avis. Il se mettait même en état de lui faire les dernières violences, si les anges ne fussent promptement venus pour le secourir, et le retirer dans sa maison. Lorsqu'ils en eurent fermé les portes, ils frappèrent d'aveuglement toutes ces personnes qui, comme marque l'Écriture ne

perdant point la fureur dont elles brûlaient dans le cœur, cherchaient encore à la satisfaire dans leur aveuglement même, et allaient à tâtons autour de la maison de Loth, sans y pouvoir trouver d'entrée. Les SS. Pères ont admiré cet événement comme une admirable figure des justes qui vivent parmi les méchants, et de ce qu'ils ont à souffrir de leur mauvaise vie. Et saint Grégoire compare les sodomites frappés d'aveuglement, qui ne laissaient pas encore dans leurs ténèbres de vouloir forcer le logis de Loth, aux calomniateurs qui cherchent avec un esprit d'envie et de colère le moyen de nuire aux bons qu'ils haïssent, et qui ne trouvent partout que des murailles solides, sans pouvoir trouver aucune entrée à leur médisance. Leur passion les prévient d'une telle sorte, qu'il ne voient pas dans les justes les vertus que tous les autres y voient, et qu'ils croient voir des crimes qui ne subsistent que dans leur imagination. Mais lorsque la calomnie les attaque de cette sorte, Dieu les soutient, et les anges les protègent, parce qu'ils ont préféré la piété à toutes choses, et qu'ils ont mieux aimé attirer sur eux la colère des hommes que celle de Dieu.

FIGURE 17. *Sodome est brûlée.* Genèse 17.

(La même année 2107.)

Les anges ayant délivré Loth de la violence que les Sodomites voulaient lui faire, lui déclarèrent que Dieu les avait envoyés pour perdre leur ville, et que s'il avait quelque gendre ou quelque fille, il se hâtât de les faire sortir promptement avec lui de Sodome, dont les crimes s'étaient élevés jusqu'au ciel, et qui allait recevoir la juste peine de ses abominations. Loth alla promptement en donner avis à ceux qu'il avait destinés pour être ses gendres; mais ils se raillèrent de ses avertissements, et les prirent pour des rêveries. Le matin étant venu, les Anges pressèrent Loth de sortir avec sa femme et ses deux filles, de peur qu'il ne périt avec les autres: comme il différait trop, ils le prirent par la main et le tirèrent hors de la ville, en lui ordonnant de se sauver au plus tôt et de ne point regarder derrière lui. Loth ayant demandé la permission de se retirer dans Segor, ils le lui permirent, pourvu qu'il se hâtât, parce qu'ils ne pouvaient rien faire jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans cette ville, qu'ils sauveraient à sa considération. Lorsque Loth y entrait, Dieu répandit une pluie de feu et de souffre qui consuma Sodome et les autres villes, avec les pays d'alentour, et tous ceux qui y habitaient. La femme de Loth, épouvantée du bruit qu'elle entendit, oublia la défense de l'Ange, et tomba dans une curiosité qui fut punie à l'heure même. Car en

regardant derrière elle, elle fut changée en une statue de sel, pour servir à l'avenir de remède contre la corruption des âmes faibles, qui, après être entrées dans la voie étroite, s'arrêtent et regardent ce qu'elles avaient quitté. Loth, effrayé de ce qui était arrivé à ces quatre villes, et craignant la même chose pour Ségor, où il s'était retiré, la quitta promptement, et alla sur une montagne, selon le premier avis des Anges, où il demeura seul dans une caverne avec ses deux filles. Mais ces filles s'imaginant être restées toutes seules avec leur père sur la terre, crurent qu'elles ne devaient pas laisser dépeupler le monde. C'est pourquoi, enivrant leur père, elles devinrent incestueuses pour devenir mères. Et quoiqu'on ne puisse penser sans horreur à leur action, elles donnèrent néanmoins, selon S. Bernard, un exemple du discernement qu'on doit faire dans les actions qui blessent davantage nos sens, et de l'intention avec laquelle on les fait. C'est ainsi que Loth fut divinement sauvé du milieu d'un peuple abominable, à la prière d'Abraham; et Dieu punit alors des passions si horribles par un châtiment qui leur était proportionné, montrant par le feu quelle était l'ardeur des Sodomites par le mal, et par le soufre quelle était la puanteur de leurs crimes. Ces peuples malheureux firent voir par avance, selon saint Grégoire, une image des supplices de l'enfer, et des embrasements éternels dont on se rit en ce monde, comme les gendres de Loth se riaient des menaces qu'il leur en faisait. L'effroi que Loth eut en voyant un si grand effet de la vengeance de Dieu, doit passer jusque dans nous, puisque Jésus-Christ nous assure que les Sodomites, quelque abominables qu'ils aient été, seront traités avec moins de rigueur au jour du jugement, que ne le seront ceux qui auront ouï sa parole sainte, et qui l'auront méprisée. Mais les hommes sont insensibles à tout, et comme ce châtiment effroyable n'empêche pas, comme dit S. Bernard, qu'il ne vole encore de toutes parts des cendres de ces villes abominables, cette comparaison aussi que Jésus-Christ fait de ces villes avec ceux qui méprisent sa parole, ne leur ouvre point les yeux pour prévenir les feux de l'enfer par une sincère pénitence.

FIGURE 18. *Abimélech puni de Dieu.* Genèse 20.

(La même année 2107.)

Abraham ayant été obligé, un peu après l'embrasement de Sodome, de quitter le lieu où il était pour venir à Gérare, y courut le même péril à l'égard du roi de cette ville, à cause de Sara, sa femme, qu'il avait couru dans l'Egypte à cause de Pharaon.

Car lorsqu'il y fut arrivé, Abimélech, roi de Gérare, enleva Sara qui se disait sœur d'Abraham, comme elle avait dit en Egypte, et la fit venir chez lui. Mais Dieu, qui était toujours le protecteur de la vie d'Abraham et de la pureté de Sara, et qui n'épargnait pas les rois mêmes lorsqu'ils leur faisaient quelque injure, menaça ce prince durant la nuit de le faire mourir s'il touchait à cette femme, et l'avertit qu'Abraham était son mari. Abimélech fut étrangement surpris de se voir tomber, presque sans le savoir, dans un aussi grand crime qu'est l'adultère; mais il représenta à Dieu la simplicité avec laquelle il avait agi en cette rencontre, et qu'on lui avait célé la vérité, puisqu'on lui avait dit que Sara n'était que la sœur d'Abraham. Dieu reçut son excuse, et lui dit que c'était en effet pour cette raison qu'il l'avait voulu préserver d'un si grand crime, témoignant assez par là le jugement qu'il fait de ceux qui osent souiller la pureté des mariages par des alliances impudiques. Abimélech, effrayé et des menaces de Dieu et de l'idée du crime qu'il était si près de commettre, se leva au milieu de la nuit, et appela ses officiers, auxquels il déclara ce qu'il venait de reconnaître. Il fit venir aussi Abraham, il se plaignit de ce qu'il lui avait déguisé la vérité, et lui demanda en quoi il l'avait offensé pour attirer tant de maux sur sa personne et sur son royaume; et comme il continuait toujours de se plaindre de sa conduite, Abraham lui répondit que lorsqu'il était entré dans sa ville, il ne savait pas si son peuple avait quelque crainte de Dieu, et que l'appréhension qu'il avait qu'on ne le tuât, pour avoir ensuite sa femme, l'avait porté à prier Sara de dire qu'elle était sa sœur, comme en effet elle l'était, et qu'il n'avait fait à son égard que ce qu'il faisait dans tous les autres lieux où il allait, dans lesquels ils gardait la même conduite. Abimélech reçut sa satisfaction, et rendit Sara à Abraham, auquel il donna de grands présents tant en argent qu'en troupeaux, et, en se séparant de Sara il lui dit en riant, qu'il avait donné à son frère, comme elle l'appelait, mille pièces d'argent, afin, dit S. Ambroise, qu'elle en achetât un voile pour se couvrir, et pour faire connaître à l'avenir à tout le monde qu'elle était une femme mariée. Il la pria aussi de se souvenir du mal qu'elle avait penser lui causer, afin qu'elle évitât de le faire à d'autres. Abraham, en s'en allant, pria Dieu pour Abimélech, et Dieu guérit aussitôt toutes les plaies dont il avait frappé ce prince, et avec lui toute sa maison, à cause de Sara, qu'il avait prise. C'est ainsi, comme remarque S. Ambroise, que Dieu témoigna combien il haïssait l'adultère, et que, comme il était l'auteur du mariage, il prenait aussi le soin de venger tout ce qui en violait la sainteté. Il s'est contenté d'avoir témoigné aussi

autrefois l'horreur qu'il avait de ce crime. Il ne parle plus de la sorte maintenant ; mais on n'en doit pas moins craindre sa justice, comme a dit le même Père, ni croire qu'il punira moins l'adultère, parce qu'on le commet avec moins de scrupule et avec plus de licence.

FIGURE 19. *Ismaël chassé.* Genèse 21.

(L'an du monde 2108, avant J.-C. 1896.)

Dieu ayant accompli la promesse qu'il avait faite à Sara, elle eut un fils dans sa vieillesse au temps que Dieu lui avait marqué. Abraham lui donna le nom d'Isaac, et le circoncit le huitième jour. Sara voulut, en le nourrissant elle-même, quoiqu'elle fût considérée comme une grande princesse, apprendre à toutes les mères, comme dit saint Ambroise, que leur gloire et leur joie doivent être de nourrir leurs enfants, et qu'elles ne sont mères qu'à demi lorsqu'elles manquent à ce devoir de la nature, qui entretient beaucoup mieux, dans toute la suite de la vie, l'amour réciproque qui doit être entre les mères et leurs enfants. * Lorsque le temps de sévrer son fils fut venu, elle fit un grand festin pour témoigner sa grande joie, qui était la figure de la joie que reçoivent les vrais pasteurs de l'Église, lorsqu'ils voient que leurs enfants s'avancent dans la piété, et qu'ils n'ont plus besoin qu'on les nourrisse de lait. Mais lorsque Sara se voyait ainsi comblée de joie, et que ce nouveau fils la consolait de la douleur et de l'opprobre de sa stérilité passée, le fils d'Agar lui causa autant de chagrin que la mère lui en avait donné elle-même quelques années auparavant. Cet enfant, qui se voyait frustré de ses grandes espérances par la naissance d'Isaac, qu'il regardait avec douleur devoir être l'héritier de tant de biens qu'il s'était déjà promis, ne put souffrir la joie que le père et la mère d'Isaac témoignaient prendre dans lui, et conçut contre lui une envie secrète, qui paraissait au dehors dans les rencontres, par la manière injurieuse dont il le traitait, et par les maux qui lui faisait. Sara prévit les suites funestes que cette division pourrait avoir, et sa tendresse s'intéressant pour celui qu'elle savait être destiné de Dieu, pour être l'héritier de tous ses biens, elle pria Abraham de chasser du logis Agar, son esclave, avec son fils Ismaël. Abraham fut d'abord blessé de cette proposition ; mais Dieu lui ayant dit de faire sur ce point tout ce que Sara lui disait ; Abraham prit un pain et un vase d'eau, qu'il mit sur l'épaule d'Agar, il lui donna son fils Ismaël, et la renvoya. Agar, chassée de ce logis, alla dans le désert de Bersabée, où son eau ayant manqué, elle mit son enfant sous un arbre, et se retira sous un autre, pour ne pas voir mourir son fils. Et lorsqu'elle s'abandonnait aux pleurs et aux gémissements, un Ange l'appela du ciel, qui l'encouragea, et lui commanda de prendre soin d'Ismaël, parce qu'il serait le père d'une grande race. Il lui montra ensuite une source d'eau, qui était proche de ce lieu. Ce discours consola beaucoup Agar, elle éleva son fils dans la solitude, où il devint habile à tirer de l'arc. Saint Paul nous dit clairement lui-même que Dieu dépeignait dès lors dans ces deux enfants ce qui devait arriver un jour dans la suite de toute l'Eglise, où ceux qui sont les enfants de la promesse devaient être persécutés par leurs propres frère. Il faut que celui qui veut être Isaac souffre l'envie et les insultes d'Ismaël. Mais bien loin de rendre mal pour mal, et envie pour envie, il doit plutôt pleurer le malheur de son frère qui est banni pour toujours de la maison paternelle. C'est Dieu seul qui rend les uns enfants de celle qui est libre, et les autres de celle qui est esclave ; il faut lui témoigner sa reconnaissance d'un discernement si favorable, en choisissant plutôt d'être persécuté avec Isaac, que de persécuter les autres avec Ismaël, parce que la colère d'Ismaël ne sera que passagère, et que l'héritage d'Isaac sera éternel.

* L'an du monde 2213, avant J.-C. 1891, Isaac ayant 5 ans.

FIGURE. 28. *Sacrifice d'Abraham.* Genèse 22.

(L'an du monde 2145, avant J.-C. 1859.)

Ismaël ayant été chassé de la maison d'Abraham, Isaac y vivait en paix comme le seul héritier de tous les biens de son père. Mais lorsqu'il avait déjà trente-sept ans, selon la tradition des Hébreux, Dieu pour tenter Abraham lui ordonna de prendre ce fils bien-aimé, d'aller le lui immoler sur une montagne. Abraham se souvenant qu'il n'avait ce fils que de Dieu, n'hésita point de le lui rendre, et sa grande foi étouffa toutes les pensées qui pouvaient lui revenir dans l'esprit des promesses que Dieu lui avait si souvent réitérées, de lui donner par Isaac une postérité qui se multiplierait comme les étoiles du ciel. Il se leva dès le grand matin, et gardant un grand secret, il prit avec lui Isaac et deux de ses serviteurs. Il coupa du bois pour faire brûler son holocauste, et alla ensuite au lieu que Dieu lui avait montré. Ayant demeuré deux jours entiers dans cette résolution fixe, sans que la vue de son fils pût l'attendrir, le troisième jour enfin, levant les yeux, il vit de loin le lieu destiné à ce grand sacrifice, et il commanda à ses deux serviteurs de se tenir au bas de la montagne, pendant qu'il irait avec son fils pour adorer Dieu. Il prit le bois que l'on

avait coupé pour l'holocauste, et le mit sur les épaules d'Isaac, qui en montant ainsi sur cette montagne chargé du bois qui devait le consumer, fut une figure bien sensible du véritable Isaac qui monta depuis la montagne du Calvaire, chargé du bois sur lequel il devait accomplir son sacrifice. Lorsqu'Isaac montait aussi avec son père, tenant dans ses mains le fer et le feu, il lui demanda où était donc la victime qu'il devait égorger. Abraham, ayant comme oublié qu'il était père, répondit avec fermeté, que Dieu y pourvoirait; et étant arrivé au lieu que Dieu lui avait marqué, il y dressa un autel, y mit le bois que son fils avait apporté, lia Isaac, le mit sur le bûcher, prit l'épée, et étendit la main pour l'égorger. Dieu fut touché de la fermeté du père, et de la soumission du fils, et ne voulant pas que ce grand sacrifice, qu'il voyait déjà comme accompli fût teint du sang de l'hostie, afin qu'il représentât le sacrifice non sanglant de nos autels, il arrêta par un ange la main du père, parce qu'il avait enfin reconnu qu'il le craignait véritablement, et qu'il n'avait pas épargné son fils unique. Et s'étant trouvé auprès de ce lieu un bélier embarrassé par les cornes dans un buisson, Abraham l'offrit à Dieu au lieu de son fils, et s'en retourna. Cette histoire, qui est pleine de tant de mystères, et dont toutes les circonstances étaient autant de figures de ce qui devait arriver à Jésus-Christ, est selon les saints Pères, d'une grande instruction pour les pères; et elle leur apprend à n'avoir point de plus forte passion pour leurs enfants que de les immoler à Dieu. Mais saint Chrysostôme ne peut assez déplorer le malheur de ces pères et de ces mères, qui font profession d'être Chrétiens, et qui immolent leurs enfants, non à Dieu, comme Abraham, mais au démon, en les engageant dans la vanité du siècle, et en corrompant leurs mœurs par l'exemple de leur mauvaise vie. Un seul Abraham, dit-il, offre son fils Isaac a Dieu, et une foule de personnes offrent leurs enfants au démon: et la joie que nous avons de voir un petit nombre de personnes qui élèvent leurs enfants avec quelque soin, est étouffée par la douleur que nous cause le grand nombre de ceux qui les perdent, et qui méritent, ou par leur ambition, ou par leur négligence, d'être considérés plutôt comme des parricides, que comme les pères de leurs enfants.

FIGURE. 21. *Mort de Sara.* Genèse 23.

(L'an du monde 2145, avant J.-C. 1859.)

Isaac ayant été rendu à son père et à sa mère par le commandement de celui-là même qui le leur avait donné contre l'ordre de

la nature, consola depuis la vieillesse de Sara, sa mère, qui mourut après, âgée de cent-vingt-sept ans, trente-sept ans après qu'elle l'eut mis au monde. Abraham la pleura, et après avoir versé des larmes sur elle, il pensa à l'enterrer et à lui chercher un sépulcre. Il s'adressa pour ce sujet au peuple de Geth. Il leur représenta qu'il était étranger dans leur pays, et les pria de lui donner le droit d'avoir un sépulcre parmi eux et d'y enterrer le corps de sa femme morte. Le peuple de Geth le traita avec toute la civilité possible, en lui donnant le nom de prince de Dieu, et lui permit de choisir dans toute leur ville le lieu qui lui agréerait davantage. Abraham, qui par une sainte générosité ne voulait être redevable à personne d'aucune grâce, témoigna sa reconnaissance à ce peuple; et n'en voulant rien recevoir gratuitement, il les pria de faire agréer à Ephron, un des principaux de leur ville, de lui vendre son champ où il y avait une caverne double, afin qu'il pût y enterrer Sara. Ephron voulut le lui donner sans en recevoir d'argent; mais Abraham, demeurant ferme dans sa manière d'agir, obligea enfin Ephron de lui dire que le champ qu'il désirait valait quatre cents sicles d'argent; et lorsqu'il continuait toujours de faire des instances, et le priait d'accepter cette terre sans en rien payer, Abraham fit, en présence de tout le monde, peser l'argent qu'elle coûtait, et ce contrat étant passé devant beaucoup de témoins, le champ d'Ephron appartint à Abraham, et il y enterra Sara, sa femme. On ne peut assez admirer que ce saint homme, ayant reçu tant de fois les assurances de Dieu, que cette terre où il était lui appartiendrait un jour, n'ait jamais pensé néanmoins, après cette promesse si souvent réitérée, à y acquérir autre chose qu'un sépulcre pour lui et pour ses enfants. La vue continuelle qu'il avait du ciel lui faisait mépriser toute la terre, où il ne vivait plus que comme mourant toujours, et lorsque Dieu pensait à donner une longue postérité à Abraham, et à cette postérité une terre très-fertile, Abraham ne pensait qu'à sa mort et au sépulcre, et à ne laisser d'autre héritage à ses enfants que celui qu'il prenait pour lui-même durant sa vie, dans la pensée continuelle de sa mort. Ce saint homme fit bien voir ainsi qu'il méritait le témoignage que saint Paul lui donne: que la terre de Chanaan, qui était la plus belle du monde, ou ne lui tenait lieu de rien, ou qu'au plus elle ne lui servait que d'un miroir pour y contempler une autre terre invisible, comme parle le même apôtre, dont il avait toujours l'esprit occupé, pouvant dire avec saint Paul, que tout le reste des biens de la terre lui était comme du fumier et des ordures.

FIGURE 22. *Mariage d'Isaac.* Genèse 24.

(L'an du monde 2148, avant J.-C. 1856.)

Abraham étant vieux, et pensant à marier Isaac, ne voulut point s'allier avec les filles du pays de Chanaan. C'est pourquoi il ordonna à Éliézer, son économe, d'aller dans la Mésopotamie, chercher une femme pour son fils qui n'attirât point sur lui l'indignation de Dieu. Éliézer y étant allé, et se trouvant près de la ville de Nachor, pria Dieu de lui montrer quelle était celle qu'il avait résolu de donner pour femme à Isaac, et le conjura que lorsque les filles de cette ville sortiraient pour puiser de l'eau il la lui montrât par ce signe, que quand il lui demanderait un peu d'eau pour boire, non-seulement elle lui en donnât, mais qu'elle lui en offrit même pour ses chameaux. Lorsqu'il faisait à Dieu cette prière, Rebecca, qui était parfaitement belle, fille de Bathuel, qui était fils de Melcha, femme de Nachor, frère d'Abraham, sortit de la ville pour aller quérir de l'eau, et, lorsqu'elle s'en retournait, Eliézer alla au devant d'elle lui demander un peu d'eau pour boire; elle lui en donna de très-bon cœur, et lui en offrit même pour ses chameaux. Ce serviteur fidèle ayant connu à cette marque que c'était celle que Dieu avait destinée pour être femme de son jeune maître, lui donna sur l'heure des pendants d'oreilles et des bracelets, en reconnaissance d'un si bon office, et lui demanda qui elle était, et s'il y avait place chez son père pour s'y pouvoir retirer. Rebecca l'en assura, et se hâta d'aller chez elle donner avis de ce qui venait d'arriver. Laban, son frère ayant vu ces pendants d'oreilles, alla trouver Éliézer, et le pria d'entrer chez eux. Éliézer y étant entré, protesta qu'il ne mangerait ni ne boirait point avant qu'il eût terminé l'affaire pour laquelle il était venu. Il leur dit qu'il était le serviteur d'Abraham, que Dieu avait rendu son maître extrêmement riche, et que voulant marier son fils Isaac, il l'avait envoyé en leur pays, où ayant prié Dieu de lui faire voir par signe la femme qu'il destinait à Isaac, il avait reconnu que c'était Rebecca, et qu'il venait la lui demander. Bathuel et Laban, reconnaissant visiblement le doigt de Dieu dans cette affaire, y consentirent, et aussitôt Éliézer fit de grands présents de vases d'or à la fille et à ses parents. Dès le lendemain il voulut partir; comme on voulait le retenir plus longtemps, on appela Rebecca, que l'on avait accordée sans lui demander son avis et comme remarque saint Ambroise, pour savoir d'elle si elle consentait de partir sitôt. Elle témoigna n'y avoir point de peine, et elle suivit Éliézer, qui se hâta de retourner

vers Abraham. Il trouva en approchant du logis Isaac dans la campagne. Rebecca, ayant su d'Éliézer que c'était celui à qui Dieu la destinait pour femme, se couvrit la tête de son voile. Eliézer raconta le succès de son voyage à Isaac, qui prit Rebecca pour femme, et l'amour qu'il eut pour elle, comme remarque l'Ecriture, le consola de la douleur qu'il avait encore de la mort de Sara, sa mère, qui était morte trois ans auparavant. On voit dans cette conduite un modèle admirable de ce qu'on doit observer pour rendre un mariage saint, en négligeant presque de parler de bien: pour ne penser qu'aux mœurs et à l'innocence des personnes, qu'il faut chercher avec grand soin, et avec beaucoup de prières, et par l'avis et l'entremise des personnes sages et agréables à Dieu. Saint Ambroise veut que les jeunes filles apprennent de Rebecca, qui se couvre aussitôt qu'elle voit Isaac, combien elles doivent garder la pudeur envers celui-là même que Dieu leur a donné pour mari, en ne se mettant point en peine de gagner son cœur par leur beauté, et par leurs ornements extérieurs, comme Rebecca aurait pu faire, mais par leur modestie et par la sainteté de leurs mœurs.

FIGURE 23. *Jacob et Esaü.* Genèse 25.

(Abraham mourut âgé de 175 ans, l'an du monde 2183, avant J.-C. 1821, 100 ans après son entrée en la terre de Chanaan, et 15 ans après la naissance de Jacob.)

Après que le mariage d'Isaac avec Rebecca eut été si heureusement achevé, Abraham vécut encore plusieurs années; et Dieu enfin l'appela à lui pour le faire jouir des biens que sa grande foi avait toujours envisagés. Il eut le bonheur de témoigner à Dieu sa fidélité jusqu'à la fin de sa vie, et de prendre plaisir à se considérer comme un banni et un étranger dans le pays de Chanaan, sans penser jamais à retourner dans la Chaldée. Il soumit toujours sa raison à sa foi, et les affections les plus tendres de la nature à son grand amour pour Dieu. Il suivit Dieu partout, sans s'arrêter aux périls. Sa sagesse le tira de ceux où la beauté de Sara, sa femme, le jeta, et son courage le sauva de ceux où son amour pour son neveu Loth l'avait exposé. Enfin, ayant passé cent soixante-quinze ans dans un exercice continuel de vertus, il mérita, après avoir été en ce monde le père et le modèle de tous les fidèles, de devenir en l'autre leur asile bienheureux, [illegible] leur faire trouver en son sein un repos céleste. Dieu, [illegible] que l'Écriture, après la mort du père, combla [illegible] son fils Isaac; il ne lui manquait, pour être p[illegible]

reux que la fécondité de Rebecca : car ils furent vingt ans ensemble sans avoir d'enfants. Ce qui ayant porté Isaac, qui avait déjà soixante ans, à prier Dieu de faire cesser la stérilité de sa femme, Dieu exauça sa prière, Rebecca devint grosse de deux fils jumeaux. Comme ces deux petits s'entrebattaient dans son ventre, Rebecca, effrayée de cet accident, et regrettant en quelque sorte sa stérilité passée, consulta Dieu pour savoir ce que ce prodige présageait. Dieu lui répondit que ces deux petits seraient les chefs de deux grands peuples, et que l'aîné de ces deux enfants servirait l'autre. Lorsque le temps des couches fut arrivé, Rebecca accoucha en effet de deux enfants. Celui qui sortit le premier était roux, couvert de poil, et fut nommé Esaü, l'autre le suivit aussitôt, et tenait son frère par le pied, ce qui lui fit donner le nom de Jacob. Ces deux enfants étant grands*, il arriva que Jacob ayant préparé des lentilles, Esaü qui revenait de la chasse, où il s'occupait d'ordinaire, étant extrêmement las, désira ces lentilles avec une si grande avidité, que Jacob ne les lui ayant promises qu'à condition qu'il lui céderait son droit d'aînesse, il le fit à l'heure même. Les saints Pères disent que ces deux enfants marquaient en effet deux peuples, un peuple de bons et un autre de méchants, qui devaient se faire la guerre dès le moment de leur naissance. L'un de ces peuples, représenté par Esaü qui semble l'aîné à cause des grands avantages de ce monde, est néanmoins le serviteur du puîné, parce que les méchants servent les bons par leur malice même, ou en les purifiant par leurs violences, ou en les rendant plus humbles par la vue du mal que les autres font, dont Dieu seul les a séparés sans qu'ils aient aucune part en ce discernement, qui s'est fait comme celui de ces enfants, dès le ventre de leur mère. Esaü, en vendant son droit d'aînesse pour un peu de lentilles, doit bien faire trembler ceux qui se hâtent d'être heureux des biens si méprisables de ce monde, et qui, au lieu de les abandonner de bon cœur, comme fit Jacob, renoncent au contraire aux biens du ciel, afin de les posséder. Mais ceux qui sont en cet état ne se pleurent point eux-mêmes ; et comme il est marqué d'Esaü qu'il se mettait peu en peine d'avoir vendu son droit d'aînesse, de même ces personnes qu'il figurait sont fort insensibles à la perte qu'elles font des biens éternels, pourvu qu'elles puissent satisfaire leurs passions en jouissant des plaisirs de ce monde qui ne durent qu'un moment.

* Ils avaient environ 20 ans, selon saint Augustin, l'an du monde 2188, avant J.-C. 1816.

FIGURE 24. *Isaac bénit Jacob.* Genèse 27.

(L'an du monde 2245, avant J.-C. 1759 ; Isaac étant âgé de 137 ans.)

Esaü ayant vendu à Jacob son droit d'aînesse, Rebecca, mère des deux frères, qui aimait tendrement Jacob, lui assura cet avantage plusieurs années après, par une adresse toute sainte et toute pleine de mystères. Car Isaac, se sentant fort vieux, et voulant bénir ses enfants avant que de mourir, appela son fils Esaü, qu'il aimait, lui commanda d'aller à la chasse pour avoir de quoi manger, afin qu'il le bénît ensuite. Rebecca avertit promptement Jacob d'aller prendre deux chevreaux dans le troupeau. Lorsqu'il les eut donnés à sa mère, elle prépara à Isaac ce qu'elle savait qu'il aimait. Elle revêtit Jacob des habits d'Esaü, qu'elle gardait, et couvrit ses mains et son col de la peau des chevreaux, afin que son père, qui ne voyait plus, pût, entendant la parole de Jacob, croire au moins par le poil de ses mains que c'était Esaü son frère. Isaac en effet ayant été surpris de sa voix, qu'il croyait être la voix de Jacob, le fit approcher de lui, et ayant touché le poil des peaux dont il s'était couvert les mains, il dit que la voix à la vérité était la voix de Jacob, mais que les mains étaient les mains d'Esaü. Après qu'il eut mangé, et qu'il eut senti en baisant Jacob l'odeur de ses habits parfumés, il le bénit et lui souhaita la rosée du ciel, et la fécondité de la terre. Il l'établit le maître de tous ses frères, et finit sa bénédiction par ces paroles, dont S. Bernard dit que les vrais Chrétiens ont tant de sujet de se consoler : Que celui qui vous maudira soit maudit lui-même, et que celui qui vous bénira soit comblé de bénédictions. A peine Isaac avait achevé ces paroles, qu'Esaü entre et apporte à manger ce qu'il avait pris à la chasse, afin que son père le bénît ensuite. Ce saint Patriarche fut surpris d'un étonnement incroyable, lorsqu'il reconnut ce qui venait de se passer. Mais bien loin de rétracter ce qu'il avait fait, il le confirma au contraire, parce qu'il voyait trop sensiblement le doigt de Dieu dans cette conduite. Esaü jeta alors des rugissements, comme marque l'Ecriture, et accusant hautement la tromperie de son frère, il demanda à son père s'il n'avait qu'une seule bénédiction, étant en ce point, comme remarquent les saints Pères, l'image de ceux qui étant bien aises d'allier Dieu avec le monde, veulent jouir tout ensemble des consolations du ciel et de la terre. Isaac touché des cris d'Esaü, le bénit ensuite, mais en l'assujettissant à son frère, ce qui lui fit concevoir une haine si envenimée contre Jacob, qu'il n'attendait plus que la mort de son père pour le tuer. Cette histoire si mystérieuse nous marque partout Jésus-Christ revêtu de l'apparence extérieure du

pécheur, comme Jacob de l'apparence d'Esaü : et elle est, selon les saints Pères, une figure admirable de la réprobation des Juifs qui ne souhaitaient que les biens d'ici-bas, et de l'élection de l'Eglise, qui ne demande à Dieu, comme David, qu'une seule chose, et qui ne veut qu'une bénédiction. Nous devons bien prendre garde, comme dit S. Paul, de ne pas imiter Esaü, qui ayant vendu à son frère son droit d'aînesse, et qui désirant depuis d'avoir, comme étant le premier héritier, la bénédiction de son père, en fut rejeté, sans pouvoir porter Isaac à révoquer ce qu'il avait fait pour Jacob, quoiqu'il l'en eût conjuré en fondant en pleurs. Car, comme il avait méprisé Dieu, Dieu méprisa aussi ses cris et ses larmes, parce qu'ils ne sortaient point d'un repentir sincère, ni d'un véritable changement de cœur.

FIGURE 25. *Échelle de Jacob.* Genèse 28.

(La même année 2245, avant J.-C. 1759, Jacob ayant 77 ans.)

La colère d'Esaü contre Jacob, qui lui avait ravi la bénédiction de son père, était trop visible pour être inconnue à Rebecca, et cette mère avait trop de tendresse pour ne pas tâcher d'en prévenir les mauvais effets. C'est pourquoi elle crut qu'il était bon que Jacob cédât à son frère pendant quelque temps, et qu'il adoucît sa colère par son éloignement. Elle aima mieux se priver de la vue de celui qui lui était si cher, afin de se procurer plutôt la sûreté de son fils, que sa satisfaction particulière. Pour faire agréer ce conseil à Isaac, elle prit occasion du mariage de Jacob. Elle dit qu'elle ne pouvait souffrir que Jacob prît une femme en ce pays de Chanaan, et qu'il imitât Esaü son frère, qui en avait pris deux du même pays, sans se mettre en peine de l'aversion qu'en avaient son père et sa mère. Elle pria donc Isaac de l'envoyer en Mésopotamie chez Bathuel, afin qu'il se mariât en ce pays-là. Isaac y consentit, et y envoyant Jacob, il lui renouvela toutes les bénédictions qu'il lui avait déjà données. Jacob aussitôt quitta son pays, plutôt en fugitif qui évitait la colère d'un frère envenimé contre lui, que comme une personne riche qui allait chercher une femme avec l'appareil ordinaire aux gens du monde: et lorsque dans cette pauvreté, qui figurait si admirablement la pauvreté chrétienne et religieuse, il se fut arrêté en un lieu de la campagne, après le soleil couché, il mit une pierre sous sa tête, et s'endormit. Mais il eut, en dormant une vision qui lui fit bien voir que Dieu se laisse trouver à ceux qui sont pauvres et persécutés injustement de leurs frères, et que c'est de ces personnes qu'il prend un soin particulier. Car ce saint homme, en dormant, vit une échelle dont le pied était sur la terre, et qui allait jusqu'au

ciel. Elle était pleine d'Anges qui montaient et qui descendaient, et Dieu était au haut qui s'y tenait appuyé, et qui dit à Jacob : Je suis le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac. Je vous donnerai cette terre où vous dormez. Vos enfants y seront en aussi grand nombre que la poussière de la terre, et tous les peuples du monde seront bénis en celui qui sortira de votre race. Il lui promit de l'accompagner partout où il irait, et de le faire revenir ensuite dans cette terre qu'il quittait, où il accomplirait toutes ses promesses. Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil ; et étant effrayé de ce qu'il venait de voir, il dit en s'écriant que ce lieu était terrible, puisque le Seigneur y était. Cette vision et cette échelle si mystérieuse, dont les saints Pères ont dit tant de choses, marquaient dès-lors le soin que la providence de Dieu prendrait de tous ceux qui seraient à lui dans la suite de tous les siècles ; qu'il se trouverait présent avec eux dans le temps de leur affliction et dans le lieu de leur exil, et que les Anges leur seraient présents, pour offrir à Dieu leurs besoins et leurs prières, et pour leur apporter du ciel les grâces et les consolations de Dieu; et qu'ainsi ils ne devaient pas craindre la colère des hommes, ni les conspirations de leurs propres frères, puisqu'elles ne servaient qu'à leur faire trouver Dieu plus présent et plus appliqué à les secourir. Cette parole que Jacob dit en se réveillant : *Que ce lieu est terrible ! c'est la maison de Dieu et la porte du ciel même*, a depuis été appliquée à la sainteté de nos églises, qui ont à présent sur nos autels le même Dieu qui remplissait alors Jacob d'une si sainte frayeur ; et les saints Pères ont souhaité que les Chrétiens, en y entrant, eussent dans la bouche et dans le cœur ces paroles de Jacob, et qu'ils fussent saisis comme lui d'une crainte profonde devant la majesté de celui que leur foi les assure y être présent.

FIGURE 26. *Rachel et Lia.* Genèse. 29.

(La même année 2245.)

Jacob étant assuré de la protection de Dieu par cette vision mystérieuse, continua son chemin sans rien craindre, et vint à Haram, où ayant trouvé quelques pasteurs, il leur demanda s'ils connaissaient Laban, petit-fils de Nachor. Les bergers lui montrèrent alors Rachel, sa fille, qui venait avec ses troupeaux, pour les abreuver à un puits dont on fermait toujours l'entrée par une grosse pierre ; dès que Jacob l'aperçut, il ôta cette pierre, afin que Rachel pût faire boire ses troupeaux, et il se fit connaître à elle. Rachel en ayant aussitôt donné avis à Laban, son père, il courut pour l'embrasser et le fit venir chez lui. Ce fut alors que Jacob lui dit le sujet de son voyage. Il lui découvrit l'animosité

de son frère, et la nécessité où il avait été de fuir. Laban consentit de bon cœur qu'il demeurât chez lui. Mais comme il ne pouvait souffrir qu'il le servît gratuitement, Jacob lui dit qu'il le servirait durant sept ans pour épouser Rachel, sa seconde fille. Ces sept ans s'étant écoulés, et Jacob ne comptant rien de son travail, parce qu'il aimait Rachel, il vit néanmoins ses espérances bien trompées.* Car Laban ne pouvant souffrir que sa seconde fille fût mariée avant l'aînée, envoya le soir Lia au lieu de Rachel, et fit que Jacob, sans le savoir, la prit pour sa femme. Jacob s'en plaignit le lendemain. Mais Laban, pour l'apaiser le pria de laisser passer sept jours pour la célébration de ses premières noces, après lesquels il lui donna Rachel, à condition néanmoins qu'il le servirait encore sept ans. Pendant ces sept années Jacob eut six fils de Lia. Rachel étant demeurée longtemps stérile, et en témoignant sa douleur à son mari, Dieu exauça enfin ses prières, et elle conçut un fils qui fut appelé Joseph : Jacob, après la naissance de ce fils, pria Laban de trouver bon qu'il s'en retournât chez son père. Il lui représenta qu'il avait accompli les quatorze ans, qu'il avait gouverné son bien avec toute sorte d'équité : qu'enfin il était temps qu'il travaillât aussi pour lui-même, et qu'il pensât à l'établissement de sa maison. Laban le conjura de demeurer encore avec lui, et ils s'accordèrent ensemble de ce qu'il lui donnerait pour récompense de ses services : ce qui l'obligea d'y demeurer encore six ans.** Les saints Pères, en voyant la vie de Jacob, ont admiré la conduite de Dieu sur ce saint Patriarche, qu'il laissa dans une servitude de vingt années, quoiqu'il lui eût promis toute la terre de Chanaan. Ses enfants doivent être les princes de tout un grand peuple, et leur père est lui-même dans l'assujettissement et dans les travaux. Dieu, disent les saints Pères, voulait nous apprendre par cet exemple que la gloire des princes et pasteurs de l'Eglise, est de travailler et de penser plus à satisfaire les autres qu'à se satisfaire eux-mêmes. Leur joie est la joie de leur peuple, et ils lui sacrifient de bon cœur leur peine et leur vie, parce que toute leur ambition doit être de pouvoir dire un jour à Dieu ces belles paroles que Jacob dit à Laban : J'ai souffert le froid et le chaud pour conduire votre troupeau. Je ne me suis donné de repos ni jour ni nuit, et le sommeil a fui de mes yeux. Je n'ai perdu aucune de vos brebis ; le voleur n'en a dérobé aucune, la bête farouche n'en a point dévoré. Il n'y en a point eu de stériles, et pour récompense des bons services que j'ai toujours tâché de rendre aux hommes, je n'en ai reçu que de l'ingratitude et de mauvais traitements.

* L'an du monde 2252, avant J.-C. 1752, Jacob ayant 84 ans.
** L'an du monde 2259, avant J.-C. 1745, Jacob ayant 91 ans.

FIGURE 27. *Retour de Jacob.* Genèse 31.

(L'an du monde 2265, avant J.-C. 1739, Jacob ayant 104 ans.)

La bénédiction que Dieu répandit sur Jacob et sur tout ce qui lui appartenait, ayant excité l'envie de Laban, ce saint Patriarche vit qu'il était de la prudence de quitter la Mésopotamie, par la même raison qu'il avait autrefois quitté la terre de Chanaan. Lorsqu'il était dans ces pensées, sans qu'il osât les exécuter, parce qu'il craignait de rien faire par son esprit propre, Dieu lui commanda lui-même de retourner dans la terre de sa naissance, et lui promit de le défendre d'Esaü, son frère. Jacob pensa aussitôt à accomplir cet ordre fort secrètement et à sortir de la Mésopotamie comme il y était venu, c'est-à-dire en fugitif. Il appela ses deux femmes, Rachel et Lia, et il leur découvrit son dessein, qu'elles approuvèrent toutes deux, et elles consentirent à le suivre. Lors donc que Laban était absent, Jacob partit sans lui dire adieu, et emmena avec lui tout ce qui lui appartenait. Laban fut averti d'un départ si soudain ; et apprenant qu'on lui avait en même temps emporté ses idoles, il poursuivit Jacob durant sept jours avec une étrange colère, et l'attrapa auprès de la montagne de Galaad. Comme il était près de le joindre, Dieu lui apparut durant la nuit, et lui défendit de faire aucun mal à Jacob. Dès qu'il l'aperçut de loin, il se plaignit en criant, de ce qu'il emmenait ainsi ses filles comme des captives qu'il aurait prises de ses ennemis. Il lui dit qu'il avait eu tort de lui céler son dessein ; qu'il l'aurait accompagné lui-même avec honneur, et qu'il aurait eu la consolation de dire les derniers adieux à ses deux filles, qu'il ne désapprouvait pas qu'il voulût retourner en la terre de ses Dieux, mais qu'il ne devait pas lui avoir volé les siens. Jacob l'interrompit à cette parole, et après s'être excusé du secret de son voyage, il nia le vol de ses dieux dont il l'accusait, et consentit même qu'il fît mourir celui qu'il trouverait les avoir pris ; ce qu'il disait hardiment, parce qu'il ne savait pas que Rachel eût emporté ses idoles. Laban les ayant donc cherchées avec un soin très-exact, lorsqu'il entra dans la tente de Rachel pour les chercher, elle les cacha promptement sous la litière des chameaux, et s'étant assise dessus, elle pria Laban de l'excuser de ce qu'elle ne se levait pas pour le saluer, parce qu'elle se trouvait incommodée. Ainsi la recherche de Laban ayant été inutile, Jacob commença à se plaindre à son tour du traitement si injuste qu'il lui faisait. Mais enfin les esprits s'étant adoucis, ils se réconcilièrent l'un et l'autre, et se séparèrent en s'entrejurant une amitié éternelle. Saint Ambroise admire ici

Jacob comme un modèle parfait de la justice et de la sagesse qu'il faut garder en vivant avec le monde. Il avait soin de n'y posséder que ce qu'il pouvait emporter avec lui, afin de ne dépendre de personne. Il ne perd rien de ce qui lui appartenait, et il n'a rien de ce qui appartient à un autre. Il s'était enrichi non-seulement sans faire tort aux autres, mais même en procurant leurs avantages particuliers. Laban, qui le traitait si servilement, qui ne lui voulait point de bien, et qui ne cherchait qu'à lui nuire, ne put le faire néanmoins. Il ne put empêcher qu'il ne se retirât d'auprès de lui avec des richesses; et toute sa mauvaise humeur cède lorsqu'il agit avec un homme qui joignait partout la justice à la sagesse, et qui se conduisait en toutes choses par l'esprit de Dieu. Heureux, dit ce saint Père, qui peut comme Jacob, dire au démon et au monde: Voyez s'il n'y a rien dans moi qui vous appartienne, et reprenez-le. Et bienheureuse Rachel, qui fuit d'une maison idolâtre, et foule aux pieds les idoles de son père. Elle apprend aux filles chrétiennes à ne pas suivre la passion de leurs pères, qui veulent souvent les sacrifier à l'idole de la vanité et du siècle; mais qu'elles peuvent alors se dérober de leurs maisons pour chercher une terre sainte, plutôt que de se rendre indignes de Dieu, en aimant plus leurs pères que Dieu.

FIGURE 28. *Réconciliation d'Esaü avec Jacob.* Genèse 33.

(La même année.)

Jacob étant délivré des mains de Laban, ne pensa plus qu'à se sauver de celles d'Esaü, son frère. Il commença par lui envoyer de ses gens, pour lui donner avis qu'il retournerait de la Mésopotamie à Chanaan, et pour le prier d'agréer son retour. Mais ses gens revenant, et lui ayant rapporté qu'Esaü s'était aussitôt mis en chemin avec quatre cents hommes, il fut saisi d'une extrême frayeur, qui lui fit jeter de grands cris vers Dieu, pour le prier de le délivrer de la colère d'Esaü, son frère. Après avoir mis ainsi son principal appui en Dieu, il usa ensuite de toute sa prudence naturelle, et crut qu'il devait penser à fléchir son frère de quelque manière que ce fût. Les présents lui parurent être pour cela la meilleure voie. C'est pourquoi, séparant une partie de ses troupeaux, il les fit marcher devant lui à des distances égales, afin qu'Esaü les rencontrant les uns après les autres, son esprit s'adoucît peu à peu par la vue de tant de dons, et par la soumission de ceux qui les lui offraient. Jacob ayant donné ses ordres, lorsqu'il devait les exécuter le jour suivant, il eut sur la fin de la nuit une vision d'un homme qui lutta contre lui jusqu'au matin, et qui lui

touchant le nerf de la cuisse, la fit aussitôt sécher; mais Jacob prenant de nouvelles forces d'une si heureuse blessure, dit à celui qui l'avait blessé et qui voulait se retirer, qu'il ne le laisserait point aller, qu'auparavant il ne l'eût béni. L'Ange lui demanda son nom, et lui donna celui d'Israël, qui depuis est devenu si fameux. Il l'assura que s'il avait été fort en combattant contre Dieu même, il ne devait point craindre les hommes; que son frère ne lui ferait aucun mal. Aussitôt après, Jacob vit de loin Esaü qui venait à lui, accompagné de quatre cents hommes; et ayant fait demeurer derrière lui ses femmes et ses enfants, il marcha le premier devant Esaü, et s'abaissa profondément devant lui par sept différentes fois. Esaü adouci par tant de soumissions, courut à Jacob, et l'embrassa très-étroitement. Il vit avec plaisir les enfants et les femmes que Dieu lui avait donnés, et eut peine à recevoir les présents qu'il lui avait fait offrir. Comme il voulait achever ensemble ce qui restait du voyage, Jacob lui représenta la nécessité où il était de marcher lentement, afin de s'accommoder au pas de ses enfants, et à la faiblesse de ses troupeux, mais il le pria d'aller devant lui à Séir, et l'assura qu'il irait l'y trouver. C'est ainsi qu'il évita la colère d'un frère qui avait juré sa perte. Il ne s'arrêta point à considérer son innocence, et que c'était Esaü qui était coupable. Il effaça de son cœur tous les ressentiments qu'il pouvait avoir contre son frère; et s'il était fâché de ses emportements, c'était plus, comme dit saint Ambroise, pour les intérêts d'Esaü même, que pour les siens propres. Il joignit la force avec la douceur: et sa foi l'élevant au-dessus de tant de sujets qu'il avait de craindre un ennemi qui paraisait irréconciliable, il porta un esprit de paix au milieu des armes et des gens de guerre, et demeura inébranlable dans le péril présent d'une mort visible. Mais enfin étant devenu par ses soumissions victorieux de la fierté de son frère, il fit voir que tout cède à la piété, après qu'elle-même a cédé à la violence, et que Dieu, qui règle avec une admirable sagesse la qualité et la durée des maux de ceux qu'il n'afflige que parcequ'il les aime, change en leur faveur, quand il lui plaît, les ennemis les plus déclarés, et amollit les cœurs les plus endurcis.

FIGURE 29. *Dina.* Genèse 34.

(L'an du monde 2274, avant J.-C. 1730, Dina était apparemment alors âgée de 16 ans.)

Lorsque Jacob fut revenu de la Mésopotamie, et qu'il habitait visiblement dans Salem, une des villes de Sichimites, où il avait acheté une terre, il lui survint un accident qui lui causa beaucoup

de douleur. Dina, sa fille, étant sortie pour aller voir les femmes de ce pays-là, Sichem qui en était roi, l'ayant aperçue, la prit de force, et l'enleva : et sa passion pour elle augmentant de plus en plus, il dit à son père Hémor qu'il voulait épouser cette fille. Jacob fut étrangement affligé; mais ses enfants dissimulant leur ressentiment, afin de s'en mieux venger, répondirent à Hémor et à Sichem son fils, qui les vinrent prier d'agréer ce mariage, et de s'entredonner leurs fils et leurs filles, que cela ne se pouvait, parce qu'ils étaient incirconcis, mais que s'ils voulaient se circoncire, ils pourraient ensuite contracter ces alliances mutuelles. Hémor et Sichem ayant fait cette proposition à tout le peuple, ils y consentirent, et le troisième jour, lorsque la douleur de la circoncision était plus sensible, Siméon et Lévi, propres frères de Dina qui était fille de Lia, leur mère, entrèrent l'épée à la main, sans rien dire à Jacob, dans la ville de Sichem, et tuèrent tous les mâles qu'ils trouvèrent, sans épargner le roi même, ni son fils dont la passion était la première cause de ce carnage. Après cette sanglante exécution, les autres enfants de Jacob, vinrent dans la ville, la pillèrent, et en remportèrent le butin. Jacob fut étrangement irrité de cette conduite, et se plaignit hautement de Siméon et de Lévi, de ce qu'ils l'avaient rendu odieux dans ce pays-là par une perfidie si horrible, et qu'abusant de la circoncision pour satisfaire leur vengeance, ils l'avaient exposé à périr avec toute sa maison. Comme il craignait le ressentiment des peuples voisins, Dieu lui commanda d'aller en Béthel, où il lui avait apparu lorsqu'autrefois il fuyait son frère. Et l'Ecriture marque que Dieu jetait la terreur dans toutes les villes par lesquelles il passait, afin que personne n'osât le poursuivre. Peu de temps après qu'il y fut arrivé, Rachel, sa femme, mourut en accouchant de Benjamin; et presqu'au même temps Isaac son père mourut aussi, âgé de cent quatre vingts-ans. Il fut enseveli par ses deux enfants, Esaü et Jacob, qui se séparèrent aussitôt après, parce qu'ils étaient trop riches pour pouvoir demeurer ensemble. Cette histoire de Dina a toujours été rapportée par les saints Pères comme un exemple sensible, qui fait voir combien on doit éviter la curiosité et prendre garde de ne se point mêler avec des personnes étrangères. Mais saint Ambroise dit que si tout le monde en doit tirer cette instruction, les vierges chrétiennes y sont encore bien plus obligées que les autres. La retraite dit-il, est leur partage, et elles doivent éviter de voir, ou de se laisser voir par les personnes du monde, parce qu'elles n'ont rien de commun avec les siècle, et qu'elles ne doivent rien aimer de tout ce que le autres y aiment. Elles doivent craindre de tomber dans la curiosité de

Dina, en voulant, comme elle, voir les femmes étrangères, qui vivent souvent dans le christianisme même comme si elles étaient païennes : et elles ne peuvent assez trembler, lorsqu'elles pensent aux suites funestes de la curiosité de cette jeune fille de seize ans, qui par cette vue perdit sa virginité, jeta ses frères dans l'homicide, fut la cause de la perte de toute une ville, et contraignit son père de s'enfuir et de se sauver d'un péril où il eût péri infailliblement avec toute sa famille, si Dieu ne l'eût protégé par une assistance miraculeuse.

FIGURE 30. *Joseph vendu.* Genèse 37.

Jacob qui avait évité la guerre des étrangers, en éprouva une domestique quelque temps après, qui lui fut d'autant plus sensible qu'elle lui venait de ses propres enfants. Joseph * fils de Rachel, le dernier des enfants que Jacob eut dans la Mésopotamie, accusa ses frères, devant son père, d'un crime énorme que l'Ecriture ne nomme pas. Cette accusation si libre de leur jeune frère, et l'amour particulier que son père lui portait, firent naître dans ses frères une envie si grande, qu'ils ne lui pouvaient dire, une seule bonne parole. Mais elle s'augmenta encore beaucoup, lorsque Joseph leur dit qu'il avait eu deux songes. Qu'en l'un, il lui semblait qu'ils liaient ensemble des javelles de blé dans le champ; que la sienne s'élevait au-dessus de celles de ses frères, qui environnaient la sienne, et qui l'adoraient. Que dans l'autre il lui semblait voir que le soleil, la lune et onze étoiles, l'adoraient. Ces deux songes qui marquaient son élévation future, excitèrent dans les autres une colère étrange, dont Dieu se servit pour l'agrandissement de celui-là même qu'ils haïssaient. Ainsi quelque temps après, lorsque Jacob leur eut envoyé Joseph en Sichem, dès qu'ils l'aperçurent, ils résolurent de le tuer. Ruben, l'aîné de tous, ne put consentir à ce dessein détestable : et couvrant la résolution qu'il avait de le rendre à son père, il leur conseilla de ne point tremper leurs mains dans le sang de Joseph, et de se contenter de le jeter dans une citerne qui était sans eau, d'où il espérait ensuite le retirer en secret pour le rendre à son père. Ils suivirent cet avis, et descendirent Joseph dans une vieille citerne; mais ils l'en retirèrent peu après pour le vendre à des marchands Ismaélites qui passèrent par hasard par le même chemin où ils étaient. Ils trempèrent sa robe dans le sang d'un chevreau, et l'envoyèrent à Jacob pour reconnaître si ce n'était pas celle de

* Il avait alors 16 ans accomplis, et commençait sa 17.e année : l'an du monde 2276, avant J.-C. 1728, douze ans avant la mort d'Isaac.

Joseph. Jacob la reconnut aussitôt. Il déchira ses vêtements, et pleura son fils Joseph, sans vouloir recevoir aucune consolation. Ainsi le petit Joseph, qui avait prévu en songe sa grandeur future, ne prévit pas sa captivité; et Dieu qui lui révélait les choses les plus éloignées, ne lui découvrit point les maux qui étaient prêts à fondre sur lui. Il céda pour un temps à l'envie de ses frères, pour être en ce point la figure de JÉSUS-CHRIST, et la consolation de tous les bons qui devaient dans toute la suite des siècles être exposés à l'envie des méchants, et à la conspiration de leurs propres frères. La douleur de Jacob, qui était si juste, est néanmoins selon saint Ambroise, d'une grande instruction à tous les pères; car il pleura la mort d'un fils qu'il aimait, il ne le pleura peut-être que parce qu'il l'avait trop aimé, et que cet amour excessif avait été cause de sa perte, puisqu'il avait aigri contre Joseph l'envie de ses autres frères. Il est bon d'aimer ses enfants, dit ce saint Père; il est juste même d'aimer davantage ceux qui ont plus de vertus; mais il est dangereux de témoigner au dehors ce discernement qui peut nuire à celui même qu'on aime par la colère des autres qui voient qu'on le préfère à eux. On ne peut rien procurer de plus précieux à un enfant que l'amour de ses frères, et il ne faut pas s'étonner, dit ce saint Père, si une terre, ou quelque bien particulier qu'on donne à un fils que l'on aime plus que les autres, excite l'envie de ses frères; puisque une robe que Jacob donna à son fils un peu plus belle que celles des autres, commença à exciter en eux cette horrible aversion qui les porta jusqu'à devenir les meurtriers de leur frère; le plus modéré d'entre eux ayant contribué à lui faire perdre la liberté, de peur que les autres ne lui ôtassent la vie.

FIGURE 31. *Chasteté de Joseph*. Genèse 39.

(Environ l'an du monde 2286, avant J.-C. 1718, Joseph ayant environ 28 ans.)

Joseph ayant été vendu par ses frères fut conduit en Egypte, et vendu à Putiphar, eunuque de Pharaon, qui avait une grande charge. Mais Dieu qui n'abandonne jamais les innocents persécutés, fit trouver à Joseph, dans un pays étranger, plus d'amitié que dans son propre pays et au milieu de ses frères. Sa prudence, sa modestie et sa fidélité gagnèrent le cœur de son maître, et voyant que ce jeune esclave n'avait rien de servile dans ses mœur, il se reposa sur lui du soin de toute sa maison. Lorsque Joseph jouissait de ce bonheur, la femme de Putiphar troubla ce repos par une passion détestable. Ayant souvent jeté les yeux sur Joseph, elle conçut pour lui une affection impudique, qui du secret du cœur passa bientôt aux paroles, des paroles aux sollicitations pressantes; et enfin dans une violence toute ouverte, car trouvant Joseph toujours inébranlable, parce qu'il avait trop de crainte de Dieu, et trop de respect pour son maître, cette femme enfin ne pouvant vaincre sa passion, ni s'instruire elle-même par la modestie d'un esclave, l'ayant trouvé un jour seul dans sa maison, elle le prit par ses habits, et le voulut contraindre de faire ce qu'il avait toujours refusé avec tant de constance. Joseph, dans un péril si pressant, laissa son manteau entre les mains de cette femme, et s'enfuit. Cette égyptienne, irritée par ce refus, changea son affection en une haine pleine de rage. Elle fit aussitôt un grand bruit dans le logis, comme si Joseph l'eût sollicitée à commettre un crime; et tenant en main ce manteau, qui lui reprochait son impureté, et qui la faisait rougir en elle-même, elle s'en servit au contraire comme d'une preuve de sa fidélité à son mari. La crédulité de Putiphar le rendit injuste et cruel. Il entra dans une grande colère contre Joseph, et le fit mettre dans la prison royale, où il fut gardé très-étroitement. Ainsi, dit saint Ambroise, on écoute la voix de la calomnie, et on impose silence à la vérité. C'est une femme qui parle, et qui parle sans témoins. Elle voit que la conduite si pure de Joseph est la condamnation de la sienne: elle entreprend de le sacrifier à sa vengeance, et de punir en lui la chasteté, après l'avoir foulée aux pieds dans elle-même. C'est ainsi, ajoute ce saint, en marquant le temps des Ariens, que les prisons sont devenues quelquefois le partage des innocents; et que ceux qui s'efforçaient de corrompre la foi et la vérité, ont mis dans les fers ceux qui n'avaient pas voulu en être les adultères. Que les justes néanmoins, continue ce saint docteur, ne se troublent point. Dieu descend avec les siens dans les cachots, ainsi qu'il est dit de ce patriarche, et il ne les abandonne point dans leurs liens. Comme c'était alors le temps où Dieu faisait paraître sa toute-puissance par des jugements visibles, il se servit en cette rencontre de la haine de cette femme, pour rendre Joseph maître de toute l'Egypte. Mais dans le temps de la loi nouvelle, après l'exemple de JÉSUS-CHRIST et des Martyrs, les justes qui sont traités comme ce saint, n'aiment que sa patience, et non la grandeur qui l'a suivie; et dans cette affliction qui leur arrive tout ensemble de la part de Dieu et des hommes, ils ne considèrent que Dieu seul, et non les hommes. Ils savent qu'ils sont coupables devant lui, quoiqu'ils ne le soient pas des choses dont on les accuse, et ils bénissent la main qui les guérit lorsqu'elle les frappe. Non-seulement ils n'ont pas, non plus que Joseph, le

moindre ressentiment contre ceux qui pourraient avoir contribué en quelque chose à cet état où ils se trouvent, mais ils se croient au contraire encore plus obligés de les aimer. Ils comptent les jours de leurs afflictions entre les jours les plus heureux de leur vie ; et lorsqu'ils sont persuadés qu'ils ne doivent attendre leur liberté qu'à la mort, ils disent comme Job : J'ai dans le ciel celui qui est le témoin et le juge de mon cœur, et c'est de lui seul que j'attends la justification de mon innocence, et la récompense de ce que je souffre.

FIGURE 32. *Joseph élevé en gloire.* Genèse 41.

(L'an du monde 2287, avant J.-C. 1717.)

Joseph étant dans la prison, fit voir par les grâces qu'il y reçut, que ces lieux qui sont quelquefois inaccessibles aux hommes, ne le sont pas aux miséricordes de Dieu ; et que plus l'on s'est exposé pour lui demeurer fidèle, plus on reçoit de lui des marques de sa bonté. Il y fit paraître tant de vertu et de sagesse, que le commandant de ce lieu lui donna autorité sur tous les autres prisonniers, et qu'ils ne faisaient rien que par ses ordres. Lorsque les choses étaient en cet état, deux officiers du roi Pharaon, l'un son grand échanson, et l'autre son grand panetier, l'ayant offensé, et étant mis en prison, sous la conduite de Joseph, ils eurent chacun un songe qui leur présagea l'avenir. L'échanson crut voir une vigne porter des fleurs, et ensuite des raisins qu'il pressa dans la coupe de Pharaon pour lui présenter à boire. Le grand panetier crut avoir trois corbeilles de farine sur sa tête, et qu'en portant sur celle d'en haut toutes sortes d'ouvrages faits de pâte, les oiseaux venaient les becqueter. Joseph alors figurant Jésus-Christ dans le discernement qu'il fit de ces deux compagnons de ses peines, dit au panetier que dans trois jours il serait pendu, et à l'échanson que dans trois jours Pharaon le rétablirait. Il le pria de se souvenir de lui. Mais l'échanson l'oublia tout à fait dans son bonheur, jusqu'à ce que deux ans après, * un songe qu'eut Pharaon fit souvenir cet officier de son songe d'autrefois, et de Joseph qui le lui avait interprété. Pharaon vit en songe sept vaches fort grasses sortir du Nil, et paître dans les marais. Il en vit ensuite sortir sept autres du même fleuve, effroyablement maigres, qui néanmoins dévorèrent les sept premières. Étant endormi, il vit encore sept épis parfaitement beaux, qui furent dévorés par sept autres, qui étaient fort maigres. Personne donc ne pouvant interpréter ce songe, cet officier parla de Joseph au roi, qui commanda aussitôt

* L'an du monde 2289, avant J.-C. 1715, Joseph ayant 30 ans.

qu'on l'amenât devant lui. Joseph, ayant ouï ces songes, dit au roi qu'ils marquaient qu'il allait venir sept années d'une grande fertilité, et qu'elles seraient suivies après d'une épouvantable famine. Et pour la prévenir, il lui conseilla de faire de fort grands greniers, et d'y amasser tout le blé qu'il se pourrait dans ces premières années, afin de s'en servir dans les années de famine. Pharaon admira la sagesse de ce jeune homme, et il crut qu'il n'y avait personne plus capable que lui d'accomplir un si grand dessein. Il lui donna une pleine autorité sur toute l'Egypte, le fit monter sur son char, et commanda qu'un héraut marchât devant Joseph, qu'il appela le sauveur du monde. C'est ainsi que ce saint homme commença d'entrer en sa gloire, et de sortir d'un état où Dieu l'avait mis d'abord pour servir de fondement à la grandeur où il voulait l'élever. Il ne s'éblouit point dans ce passage si surprenant : et comme les humiliations ne l'avaient point abattu, sa gloire aussi ne l'éleva pas. Il reçut également les biens et les maux de la main de Dieu, et conservant dans son cœur une modération toujours uniforme, il ne pensa point dans sa grande puissance à se venger de ceux qui l'avaient si injustement déshonoré par leurs calomnies, et qui n'étaient que trop punis par le seul souvenir de leurs crimes, sans avoir besoin d'autre supplice que celui de leur désespoir et de leurs remords. Ces changements se sont faits sensiblement sur la terre quand Dieu l'a voulu ; mais ils se font invisiblement tous les jours par un miracle sans comparaison plus grand, dont l'élévation de Joseph n'a été que la figure, lorsque ceux qui ont été comme foulés aux pieds des hommes, déshonorés par les prisons et par les calomnies, passent tout d'un coup de ces peines, qui n'ont duré que quelques moments, à cette éternité de sa gloire que leurs souffrances leur ont acquise.

FIGURE 33. *Frères de Joseph.* Genèse 42.

(L'an du monde 2297, avant J.-C. 1707.)

Joseph ayant reçu du roi Pharaon une si grande puissance, et étant le dépositaire de son autorité royale, fit voir à ce prince combien un roi est heureux lorsqu'il a un sage ministre, et qu'un bon conseil est préférable à tous les trésors. Il appliqua d'abord ses soins au bonheur des peuples, et procura une fertilité pour le temps de l'indigence, sans causer l'indigence au milieu de la fertilité. Lorsqu'il eut ramassé avec soin le blé des sept premières années, et que les commencements de la famine pressaient déjà les hommes, le peuple ayant recours, dans sa misère, à Pharaon

comme à celui qui devait pourvoir à leurs besoins, ce prince les renvoya à Joseph, qui écoutait favorablement leurs demandes, et ne rebutait personne. La terre de Chanaan ne fut pas épargnée dans cette stérilité si extraordinaire. C'est pourquoi Jacob sachant que l'on vendait du blé en Egypte, dit à ses enfants qu'ils y allassent pour en acheter. Joseph les reconnut aussitôt, mais il ne se fit pas connaître; et dans la crainte qu'ils n'eussent traité le petit Benjamin, comme ils l'avaient traité lui-même, il fit semblant, pour s'en éclaircir, de les prendre pour des espions. Pour se justifier de ce reproche, ils lui dirent qu'ils étaient tous fils d'un même père, qui était en Chanaan avec le plus jeune de leurs frères. Joseph leur dit que, pour être assuré que cela était vrai, ils lui laissassent un d'entre eux en ôtage, et qu'ils lui amenassent ce jeune frère dont ils lui parlaient. Ce fut alors que l'extrémité où ils se virent réduits, les fit souvenir du mal qu'ils avaient fait à Joseph; et comme ils s'en plaignaient entre eux dans la langue de leur pays, Joseph en fut touché jusqu'au fond du cœur, et se détourna d'eux pour pleurer. Il revint ensuite, et se contentant de retenir Siméon prisonnier, il renvoya les autres, et ordonna qu'on remplît leurs sacs de blé, et qu'on y remît leur argent. Lorsqu'ils furent de retour chez leur père, Jacob ne put se consoler de l'engagement où ils s'étaient exposés de lui arracher Benjamin. Il se souvint de la douleur que lui avait autrefois causée la perte de Joseph, et dit résolument qu'il ne laisserait point aller ce dernier, le plus cher de ses enfants. Les saints pères ne se lassent point d'admirer, dans toute la suite de cette histoire, la providence avec laquelle Dieu gouverne toutes ces choses, et aux ordres de laquelle nul homme ne peut résister. Tout ce que les frères de Joseph avaient appréhendé leur arrive; ils l'avaient vendu pour empêcher sa grandeur qui avait été prédite par ses songes, et il devint grand parce qu'ils l'avaient vendu. Il fallait qu'ils l'humiliassent, afin qu'il fut élevé, et sa gloire avait besoin de leur haine. Dieu a voulu marquer ces histoires dans son Écriture, afin de convaincre les plus incrédules que c'est lui qui règle tout dans le monde; que les hommes ne peuvent s'opposer à sa volonté; qu'il surprend les plus habiles dans leur adresse, et que, comme a dit le plus sage de tous les rois, il n'y a point de sagesse, ni de prudence, ni de conseil qui puisse lui résister, puisqu'il se sert de la résistance même des hommes pour accomplir ses desseins, et pour faire par eux et malgré eux, tout ce qui lui plaît, avec une facilité toute-puissante.

FIGURE 34. *Joseph reconnu par ses frères.* Genèse 45.

(L'an du monde 2298, avant J.-C. 1706.)

La famine qui croissait de jour en jour, fit bientôt résoudre Jacob à laisser aller Benjamin en Egypte, de peur de voir mourir de faim celui dont il craignait que l'absence ne le fît mourir. Juda aida beaucoup à arracher ce consentement de Jacob, et lui promit avec toute la certitude possible de lui répondre de Benjamin, et de le lui ramener. Ils partirent donc avec des présents pour Joseph, qui, ayant vu ses frères et le petit Benjamin, donna ordre qu'on les fît entrer, et qu'on préparât un festin. Ils ne comprirent pas la raison de ce traitement. La crainte les saisit d'abord à cause de l'argent qu'ils avaient trouvé la première fois dans leurs sacs, et pour prévenir la prison, ils dirent à l'intendant de Joseph qu'ils rapportaient cet argent. Lorsque cet intendant les consolait, et qu'il leur eut fait voir Siméon, leur frère, Joseph entra pour se mettre à table. Ils l'adorèrent, et lui offrirent leurs présents, que Joseph reçut de bon cœur. Il leur parla avec douceur, et il leur demanda des nouvelles de leur père. Mais la vue de son jeune frère, qui était comme lui fils de Rachel, le toucha sensiblement, et après lui avoir souhaité les bénédictions du ciel, les larmes qui témoignaient sa tendresse, l'obligèrent de se retirer pour pleurer avec plus de liberté. Etant rentré aussitôt avec un visage ouvert, il se mit à table, et y fit mettre ses frères. Ce jour se passa dans la joie; et lorsque les frères de Joseph étaient prêts de s'en retourner, Joseph fit emplir leurs sacs de blé, et remettre leur argent comme la première fois. Mais il commanda qu'on mît sa coupe dans le sac de Benjamin. A peine étaient-ils partis, qu'il fit courir après eux l'intendant de sa maison, qui se plaignait de ce qu'ils lui rendaient le mal pour le bien, ayant volé la coupe de son maître. Ils s'excusèrent tous de ce crime, et ils consentirent que celui qui se trouverait coupable de vol, demeurât prisonnier. On visita les sacs, et on trouva enfin une coupe dans le sac de Benjamin. Tous les autres furent alors dans une étrange consternation. Ils s'offrirent tous de demeurer prisonniers au lieu du petit Benjamin. Juda fit plus d'instances que les autres, il représenta hardiment à Joseph la promesse qu'il avait faite à son père de lui ramener Benjamin, et il l'assura qu'il ne pourrait apprendre qu'un fils qui lui était si cher fût demeuré captif, sans qu'il fût en danger de perdre la vie. Enfin Joseph, ne pouvant plus se retenir, commanda à tout le monde de sortir, et étant seul avec ses frères, il jeta un grand cri, et leur dit qu'il était Joseph. Ils furent aussitôt

remplis de frayeur et d'étonnement. Mais Joseph, pour les consoler, leur dit que c'était par ordre particulier de Dieu qu'ils l'avaient traité de la sorte, et qu'il était venu dans ce pays pour les sauver de la famine. Il les embrassa tous, et leur dit qu'ils se hâtassent de porter cette nouvelle à leur père, afin de le faire venir avec toute sa famille dans les chariots que Pharaon, ravi de ce qui venait d'arriver, leur fit donner avec une magnificence digne d'un prince qui reconnaissait l'obligation qu'il avait à un si sage ministre. Cette histoire fait voir d'elle-même, comme disent les saints Pères, quelle était la douceur de ce saint patriarche, et combien il doit apprendre aux Chrétiens à oublier les injures. Il excuse lui-même ceux qui l'avaient offensé; et bien loin de leur en faire le moindre reproche, il tâche de dissiper la frayeur dont la vue de leur crime les remplissait. Ayant une souveraine puissance pour les punir, il ne l'emploie que pour leur faire du bien; et au lieu d'un visage de colère, ils ne voient en lui que des marques de tendresse. La charité de ce saint a été une admirable figure de cette prodigieuse bonté de Jésus-Christ, qui ayant été vendu par ses propres frères, non-seulement leur a pardonné une mort si cruelle, mais a rendu encore le sang même qu'ils avaient versé le prix de leur rédemption, et la guérison de leurs plaies.

FIGURE 35. *Jacob va en Égypte.* Genèse 46.

Aussitôt après que les frères de Joseph furent retournés d'Egypte, et qu'ils eurent dit à Jacob que Joseph son fils vivait, et qu'il était tout-puissant en ce royaume, ce saint homme entra comme dans un profond assoupissement. Lorsqu'il en fut revenu, et qu'il eut appris plus en particulier la conduite que Dieu avait tenue envers son fils, il ne pensa plus qu'à l'aller trouver, afin de mourir content après l'avoir vu. Il suspendit un peu le dessein de transporter toute sa famille en Egypte, à cause des promesses que Dieu lui avait faites de lui donner la terre de Chanaan. Il craignit que toute sa race étant comme charmée des délices de l'Egypte, ne pensât plus à retourner en ce lieu, et qu'elle ne préférât le plaisir qu'elle trouverait dans une terre étrangère, au bonheur que Dieu lui réservait dans un pays qui devait être sa véritable patrie.* Mais Dieu lui ôta cette peine dans une vision de nuit, et depuis il alla sans crainte voir ce qu'il avait de plus cher au monde. Dès que Joseph eut été averti par un de ses frères que Jacob approchait, il alla au-devant de lui jusqu'à la terre de Gessen; et

* L'an du monde 2298, avant J.-C. 1706, au commencement de la 3.e année de la famine.

voyant son chariot s'avancer, il mit pied à terre pour aller embrasser Jacob. La joie étouffa toutes leurs paroles, ils se tinrent longtemps embrassés l'un l'autre sans se rien dire. Après les témoignages de joie et les larmes qu'une vue si inespérée causa de part et d'autre, Joseph mena son père à Pharaon pour le saluer; et comme il souhaitait qu'ils demeurassent tous dans un pays de l'Egypte séparé des Egyptiens, il ne rougit point dans sa grandeur de porter son père et ses frères à déclarer devant le roi qu'ils étaient d'une condition que les Egyptiens ne regardaient qu'avec horreur, c'est-à-dire qu'ils étaient pasteurs. Ayant donc obtenu du roi la terre de Gessen pour y habiter, ils ne sentirent aucun mauvais effet de la famine; et ce grand peuple d'Israël qui était alors renfermé en soixante et dix personnes, fut sauvé par la providence et par la bonté de Joseph. C'est ainsi, comme remarque saint Chrysostôme, que Dieu règle les choses à l'égard des élus et qu'il fait que dans leur vie les événements heureux et malheureux se succèdent les uns aux autres avec une admirable variété. Il les afflige, de peur qu'une félicité continuelle ne les élève, et il les console, de peur qu'ils ne succombent sous le poids des maux. Il fut avantageux alors à Jacob d'avoir perdu pendant quelque temps son fils Joseph et à Joseph d'avoir été séparé d'avec son père, puisqu'ils reçurent dans cette réunion un comble de joie qui effaça toutes leurs douleurs passées. Mais si au contraire les enfants de Jacob ont été bien traités quelque temps par les Egyptiens, ce peuple infidèle leur fera éprouver après tout ce que l'humanité peut inspirer à des hommes barbares et ennemis de Dieu. Car l'Egypte, comme disent les saints Pères, c'est-à-dire le monde, est toujours à craindre aux vrais Israélites. Quels que soient ses attraits, ils ne doivent jamais s'y fier. Ils reconnaissent toujours tôt ou tard qu'il leur est fâcheux d'y être venus, lors même qu'ils y ont été contraints par des nécessités inévitables; et ils trouvent, comme dit saint Bernard, que la faim qui contraint d'aller en Egypte, est toujours à craindre.

FIGURE 36. *Sages-femmes d'Égypte.* Exode 1.

(L'an du monde 2315, avant J.-C. 1689.)

Jacob vécut paisiblement dans l'Egypte pendant dix-sept ans; et lorsqu'il se vit près de mourir, il fit venir son fils Joseph, et le conjura qu'après sa mort il le transportât dans le tombeau de ses pères. Il bénit ensuite ses enfants, et mourut âgé de cent quarante sept ans. Joseph, dit l'Ecriture, se jeta sur son visage, et répandit beaucoup de larmes. Il fit embaumer son corps, et après

l'avoir pleuré plusieurs jours, il fit prier Pharaon, par ceux qui l'approchaient de plus près, d'agréer qu'il portât le corps de son père dans la terre de Chanaan. Les plus considérables de l'Egypte l'accompagnèrent dans cette pompe funèbre ; et après que Joseph eut mis le corps de Jacob avec ceux d'Abraham et d'Isaac, il retourna en Egypte, où il demeura toujours dans la même autorité, parce qu'il en usait avec tant de prudence, tant de bonté et de désintéressement, qu'il ne se croyait élevé dans cette grandeur, que pour l'avantage des autres. Lorsqu'il sentit approcher la fin de sa vie, il demanda à ses frères la même grâce que Jacob son père lui avait demandée, il les pria qu'ils eussent soin de transporter ses os dans la terre de Chanaan. Ils le lui promirent, et il mourut* ensuite âgé de cent dix ans, en ayant commandé quatre-vingts à toute l'Egypte. Ils embaumèrent son corps, qu'ils mirent en dépôt dans un des tombeaux d'Egypte. Plusieurs années après la mort de Joseph, la face des choses changea beaucoup en ce pays-là. Un nouveau roi, ** ennemi des Hébreux, appelé aussi Pharaon, qui était le nom des rois d'Egypte, bien loin d'avoir pour eux la même déférence que ses prédécesseurs, eut au contraire de la jalousie de ce qu'ils se multipliaient si fort. Il résolut donc de les perdre, mais avec adresse. Il commença par engager ce peuple en des travaux pénibles de brique et de terre. Mais cette oppression le faisait croître davantage, pour marquer par avance que les afflictions du monde ne serviraient qu'à multiplier l'église. Pharaon prit une autre voie, qui était de faire mourir tous les mâles. C'est pourquoi ce prince ordonna aux sages-femmes que, lorsqu'elles accoucheraient les femmes Israélites, elles étouffassent leurs petits en sortant du sein de leurs mères. Les sages-femmes eurent horreur d'un ordre si barbare. Elles craignirent Dieu, et refusèrent d'obéir à ce commandement cruel, pour épargner ces innocents qu'on leur commandait de tuer. Pharaon fut irrité qu'on résistât à ses ordres. Il ordonna à son peuple de prendre ces petits enfants mâles, et de les jeter dans le Nil ; et il fit de sévères réprimandes aux sages-femmes, de ce qu'elles n'avaient pas accompli ses ordres. Mais Dieu, dit l'Ecriture, approuva la conduite de ces sages-femmes, et récompensa même leur pieuse désobéissance, en établissant leur maison. Et quoiqu'il n'approuvât pas le mensonge dont elles s'étaient servies pour s'excuser, il bénit néanmoins la tendresse qu'elles témoignèrent pour son peuple dans une oppression si injuste. Il semble que toute l'humanité était alors renfermée

* L'an du monde 2369, avant J.-C. 1635.

** Ramassès Miaman, qui régna 66 ans, depuis l'an du monde 2427 jusqu'à 2494.

dans ce peu de femmes; et lorsque tout un peuple et tout le royaume obéissait sans discernement aux ordres d'un prince cruel, elles seules préférèrent Dieu aux hommes, et la crainte de sa justice à la crainte de Pharaon. Trop heureuses, dit saint Augustin, si, ajoutant encore l'amour de la vérité à cette compassion si louable, elles se fussent exposées de bon cœur plutôt à mourir que de sauver leur vie par un mensonge, et si, après s'être mises au hasard de perdre la vie pour la sauver à des innocents, elles se fussent encore exposées une autre fois à mourir, plutôt qu'à se tirer de ce péril en blessant la vérité : elles eussent pu, dit ce saint Père, voir leur maison se détruire sur la terre, mais Dieu leur en eût donné une éternelle dans le ciel.

FIGURE 37. *Moïse sauvé des eaux.* Exode 2.

(L'an du monde 2433, avant J.-C. 1571, et 41 ans après la mort de Lévi.)

Lorsque le peuple d'Israël souffrait dans l'Égypte une persécution injuste, et qu'un roi ingrat voulait éteindre une race à laquelle ses prédécesseurs étaient redevables de leur royaume et de leur vie, un homme de la tribu de Lévi, nommé Amram, eut de Jocabel, sa femme, un fils parfaitement beau. Sa mère, touchée d'une si grande beauté, fit un effort pour le cacher pendant trois mois. Mais comme les ordres de Pharaon s'exécutaient sévèrement, elle fut obligée d'abandonner son fils, de peur de se perdre elle-même. Elle fit comme un petit berceau de joncs entrelacés, et y ayant mis ce petit enfant, elle l'exposa sur le bord du Nil. Elle commanda à la sœur de l'enfant de se tenir près du fleuve, pour savoir ce que deviendrait son frère. La fille de Pharaon vint alors au Nil pour se laver, accompagnée de toutes ses servantes. Dès qu'elle aperçut cette corbeille de joncs, sa curiosité voulut aussitôt s'instruire de ce que c'était, et elle envoya une de ses filles pour l'apporter. Quand elle eut vu ce petit qui criait dans le berceau, elle en eut compassion ; et la beauté de l'enfant augmentant encore sa tendresse, elle résolut de le sauver. La sœur de l'enfant, qui voyait ce qui se passait, s'approcha et pria la fille de Pharaon d'agréer qu'elle allât chercher une femme des Hébreux pour servir de nourrice à ce petit. Elle fit venir promptement sa mère même, à qui la fille de Pharaon, commanda de nourrir cet enfant, et lui en promit bonne récompense. Lorsqu'il fut grand, sa mère l'alla porter à la fille de Pharaon, qui l'adopta et qui le considéra toujours comme son fils propre, et lui donna le nom de Moïse, * parce qu'elle l'avait sauvé des eaux. Les saints

* Moïse en langue égyptienne, signifie l'eau.

Pères ont admiré comment ce saint homme, qui était le ministre de l'ancienne loi, comme J.-C. a été le dispensateur de la loi nouvelle, fut sa figure même dès sa naissance, en se sauvant divinement du carnage de tant d'enfants. Dieu fit voir bien sensiblement, dans cette rencontre, qu'il est le maître des hommes, et des plus puissants d'entre les hommes, et que toutes leurs résolutions sont vaines, lorsqu'elles sont contraires à ses desseins éternels. Il semble qu'il s'oppose avec plus d'éclat et avec plus de force à ceux qui l'attaquent par une guerre plus ouverte; et on ne peut assez s'étonner ici comment sa sagesse se joue du roi Pharaon, qui veut exterminer tous les enfants des Hébreux, et qui malgré lui élève dans son palais et caresse, comme son petit-fils, celui qui devait retirer d'entre les mains des Egyptiens le peuple qu'il persécutait. Sa mère, qui l'avait abandonné par crainte, en reprend le soin, et on lui paie un service qu'elle eût voulu acheter de tout l'or du monde. Ce fut l'exposition même de cet enfant qui fut le principe de son agrandissement; et Dieu le sauve ici des eaux d'un fleuve, afin de faire un jour submerger à son commandement, au milieu des eaux de la mer, le fils du prince qui l'avait voulu faire périr de la même mort, et qui eut pour compagnons de son juste supplice les principaux de ses sujets, qu'il avait rendus les exécuteurs de ses ordres si barbares. Après cela il faut avoir bien peu de foi et de sens, si la vue de ces merveilles ne nous force à reconnaître que Dieu est tout, que les hommes, quelque puissants qu'ils paraissent, ne sont rien, et qu'on ne sait si on doit s'étonner davantage ou de l'impiété ou de l'extravagance de ceux qui osent combattre contre Dieu même.

FIGURE 38. *Buisson ardent.* Exode 3.

(L'an du monde 2473, avant J.-C 1531, Moïse ayant alors 30 ans.)

Moïse ayant été sauvé des eaux d'une manière si miraculeuse, et élevé dans la maison de Pharaon, fit bien voir lorsqu'il fut plus âgé, que Dieu l'appelait à autre chose qu'à une grandeur temporelle, car voyant l'affliction des Israélites pendant qu'il était dans toutes sortes de prospérités, sa foi ne put souffrir cette distinction. Il aima mieux, comme dit saint Paul, être affligé avec le peuple de Dieu, que d'être heureux avec ceux qui s'en déclaraient les ennemis. Il pensa donc à quitter le palais du roi, pour aller trouver ses frères; et ayant vu un Egyptien qui outrageait un Hébreu, il fut saisi de l'esprit de Dieu et tua cet Egyptien, qu'il cacha dans le sable, croyant, dit l'Ecriture, que ses frères comprendraient bien que ce serait par sa main que Dieu les délivrerait; mais ils

ne le comprirent pas. En effet le lendemain il vit deux Hébreux qui se querellaient; et comme il tâchait de les accorder, en leur représentant qu'ils étaient frères, l'un d'eux lui demanda s'il venait pour le tuer, comme il avait tué un Egyptien le jour précédent. Cette parole obligea Moïse à s'enfuir; et il vint en la terre de Madian, où lorsqu'il était auprès d'une fontaine, sept filles du prêtre de ce pays-là, nommé Raguel, autrement Jéthro, vinrent y abreuver leurs troupeaux. Mais d'autres pasteurs repoussant ces filles avec violence, Moïse les défendit de telle sorte, que leur père en étant averti, voulut voir cet Egyptien qui les avait si charitablement secourues. Moïse vit la bonté de cet homme; il consentit de demeurer avec lui, et ayant pris sa fille Séphora pour femme, il passa quarante ans à paître les brebis de son beau-père dans le désert. * Un jour qu'il avait mené son troupeau dans le lieu le plus retiré vers la montagne d'Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson ardent qui ne se consumait pas. Il voulut voir de plus près cette merveille; mais Dieu l'arrêta, et lui défendit d'approcher. Il lui dit ensuite qu'il avait ouï les cris des Hébreux, qu'il avait enfin résolu de les délivrer de la tyrannie de l'Egypte, et que ce serait de lui qu'il se servirait pour cet ouvrage. Moïse s'en excusa d'abord. Mais Dieu le lui commanda de nouveau, et pour l'y engager plus facilement, il lui fit faire sur l'heure deux miracles. Il changea sa verge en serpent, et de serpent il la changea en verge; il rendit aussi sa main lépreuse, lorsqu'il la mit dans son sein, et il la guérit ensuite. Moïse ne laissa pas néanmoins de résister toujours à Dieu, jusqu'à le mettre en colère, mais enfin il fut obligé de céder. Il prit congé de Jéthro, son beau-père, et s'en alla dans l'Egypte trouver son peuple pour le consoler. Les saints Pères ont regardé ce miracle du buisson qui brûle sans se consumer, comme la figure de ce qui arrive aux véritables élus qui sont affligés dans le monde, comme les Israélites l'étaient alors par l'ordre de Pharaon; mais qui ne sont point consumés de ces flammes qui les environnent de toutes parts, parce qu'ils ont Dieu au milieu d'eux, qui empêche que ce feu ne les consume, et qui fait par sa grâce qu'il ne serve qu'à les rendre plus purs et plus éclatants. Saint Grégoire aussi a toujours considéré la vocation de Moïse comme une figure de celle des véritables pasteurs. Moïse dit-il, a donné un grand exemple à tous les pasteurs, en refusant d'abord, avec quelque sorte d'opiniâtreté, de s'engager à conduire le peuple de Dieu, quoique Dieu même le lui commandât, et qu'il se fût disposé à un emploi si difficile par quarante années de retraite et de pénitence. Que ceux-là donc, ajoute-t-il, qui sont

* L'an du monde 2513, avant J.-C. 1491, Moïse ayant alors 80 ans.

assez téméraires, non-seulement pour ne craindre pas, mais même pour désirer de commander aux autres, considèrent combien ils sont coupables, puisque les plus grands saints ont appréhendé de s'engager à conduire le peuple de Dieu, lorsque les plus faibles et les moins vertueux soupirent après cette charge. Ils ne peuvent répondre seulement de leur âme, et ils veulent bien se rendre responsables de celles de tout un peuple.

FIGURE 39. *Moïse devant Pharaon.* Exode 5.

(La même année 2513.)

Pharaon ayant ouï les premières propositions que Moïse lui fit de la part de Dieu, de laisser sortir son peuple pour aller lui sacrifier dans le désert, il se moqua de cette prière. Il dit qu'il ne connaissait point le Seigneur, et attribua à un esprit de révolte un ordre si formel de Dieu; il en témoigna son mécontentement à Moïse, qu'il traita comme un séditieux. Il commanda qu'on redoublât les violences envers le peuple, et qu'on le contraignît de rendre le même nombre de briques sans lui fournir les pailles comme à l'ordinaire. Ce peuple, voyant accroître ses maux, vint s'en plaindre à Moïse et à Aaron, comme étant la cause de cette persécution nouvelle; et ils figurèrent admirablement alors les murmures, qui s'exciteraient dans la suite de l'Eglise contre les vrais pasteurs des âmes, lorsqu'ils entreprendraient de les convertir et de les faire sortir de l'Egypte. Dieu fut touché de ce traitement de son peuple; et comme l'affliction est elle seule une voix qui s'élève jusqu'à son trône, il envoya de nouveau Moïse vers Pharaon, pour lui commander de laisser aller son peuple. Moïse obéit à Dieu; et pour donner à ce prince une preuve de sa mission, il changea en sa présence la verge d'Aaron en serpent. Mais Pharaon avait aussi ses enchanteurs, qui imitèrent, par la force de leur magie, les véritables miracles de Dieu, pour en ôter le crédit, et ils changèrent en effet leurs verges en serpent en présence de Pharaon. Ce prince donc ne s'étant point rendu à ce miracle, Dieu commanda à Moïse de l'aller encore trouver de sa part, et de lui commander de nouveau qu'il laissât aller son peuple. Moïse vint au devant de lui sur le bord du Nil, sans se mettre en peine des menaces qui lui avaient été faites, et lui parlant avec une liberté toute sainte, qu'il accompagnait toujours néanmoins de sa douceur et de son humilité ordinaire, il le pria de lui permettre de mener le peuple de Dieu dans le désert, pour lui offrir un sacrifice. Et comme il le refusa, Moïse commanda à Aaron d'étendre sa verge sur le Nil, auprès duquel ils étaient, et en un moment

toutes les eaux de ce fleuve et en général toutes les eaux de l'Egypte, furent changées en sang, et tous les poissons moururent. Ce fut là la première plaie de l'Égypte, qui figurait la plaie dont Dieu frapperait dans toute la suite des siècles ceux qui seraient incrédules à sa parole, lorsqu'au lieu des plus pures eaux de la vérité, ils ne trouveraient que du sang, c'est à dire des opinions toutes terrestres et toutes charnelles. On ne peut trop admirer l'endurcissement de Pharaon, qui ne s'étonnait point de ce prodige. Il est vrai que ses enchanteurs y contribuèrent beaucoup, en contrefaisant d'abord ce que Dieu faisait par Moïse, et en donnant ainsi un prétexte spécieux à ce prince, qui ne travaillait qu'à s'aveugler lui-même. Mais néanmoins il n'était pas excusable, puisque ses enchanteurs ne pouvaient que faire le mal sans pouvoir le réparer. Ils pouvaient bien comme Moïse, changer l'eau en sang, mais ils ne pouvaient pas changer ce sang, comme Moïse, et faire qu'il redevînt eau. Ainsi, quoique les plaies dont Moïse frappait ce prince dussent le persuader de la vérité, il devait néanmoins en être persuadé davantage par la cessation de ces mêmes plaies, à la prière de celui qui les avait faites. Mais tout est inutile à un esprit qui est une fois frappé d'aveuglement; et rien n'est capable sur la terre d'amollir un cœur qui s'endurcit comme le fer aux coups même qu'il reçoit du ciel, et que Dieu a abandonné à sa propre malice par un juste jugement.

FIGURE 40. *Les plaies de l'Égypte.* Exode 8.

La première plaie, qui était le changement des eaux en sang ayant été inutile, Dieu envoya les suivantes.

La seconde plaie fut celle des grenouilles qui remplirent toute l'Égypte; et cette plaie, selon Saint Augustin, marquait celle dont Dieu frappe maintenant les hommes lorsqu'ils se répandent en paroles, et qu'ils mettent toute la piété en de vains discours.

La troisième fut celle de petits insectes piquants, qui marquait la plaie dont l'Eglise serait affligée par les disputes et les dissensions de ceux qui aimeraient à troubler son repos et à inquiéter les âmes.

La quatrième fut celle de mouches très-importunes, qui marquait la plaie dont les hommes sont frappés, lorsqu'ils sont livrés à des inquiétudes d'esprit, qui les empêchent de goûter la douceur d'une véritable paix.

La cinquième fut la peste, qui extermina toutes les bêtes, et qui marquait que tous ceux qui, dans l'Eglise, vivraient comme des animaux sans raison, seraient frappés d'une peste invisible, qui ferait mourir leur âme, quoiqu'elle épargnât leur corps.

La sixième plaie passa des bêtes aux hommes mêmes, et les remplit d'ulcères et de pustules enflées, qui marquaient une malice noire, qui est dans l'âme ce qu'est dans le corps le pus d'un ulcère. Ces pustules enflées et tout en feu marquaient admirablement la plaie de ceux que Dieu abandonne à l'orgueil et à la colère.

La septième est la grêle, qui brisa tout ce qui se trouva exposé à sa violence, qui figurait les injustices et les emportements de ceux qui ruinent par envie les travaux des autres, qui périssent eux-mêmes par le mal qu'ils font, comme la grêle qui fond après les ravages qu'elle a causés sur la terre.

La huitième fut celle des sauterelles, qui dévorèrent tout ce qui était resté vert dans la campagne. Cette plaie représente les maux que font dans l'Eglise les faux témoignages, parce que les sauterelles, comme les faux témoins, ne nuisent que par leur bouche.

La neuvième est celle des ténèbres, qui figurait cet effroyable obscurcissement qui est dans l'âme des méchants, pendant que les bons, comme alors les Israëlites, jouissent d'une lumière très-pure. Et il faut remarquer ici ce qui est dit dans le livre de la Sagesse, que Dieu ne punit la dureté de Pharaon qu'en partie, et non tout d'un coup, pour faire voir sa douceur dans sa colère même, et le désir qu'il a que ses punitions plus légères fassent éviter les plus importantes. Quand Dieu veut punir en Dieu, il ne se sert pas de mouches ni de grenouilles. Il lui était aussi facile, comme dit le sage, d'envoyer tout d'un coup des lions pour exterminer les Égyptiens, que de les avertir d'abord par des mouches de penser à eux. Mais il se retient par la vue de la faiblesse des hommes; et il veut bien se contenter d'une plaie plus douce, afin que si les hommes tremblent aux premiers coups qu'il leur fait sentir, ils jugent de ce qu'il fera lorsqu'il les punira dans toute l'effusion de sa colère; car Dieu veut qu'on sache qu'il doit être craint; et quand il trouve des Pharaons, c'est-à-dire des cœurs endurcis à tout, il déploie son bras contre eux; et après les avoir fait passer par tous les degrés de sa colère; sans avoir pu les fléchir, il est forcé en quelque sorte d'en venir aux extrémités où le réduit l'impénitence de ces âmes endurcies, et d'être aussi ferme dans sa justice qu'elles le sont dans leur opiniâtreté.

FIGURE 41 *L'Agneau de Pâques.* Exode 12.

Lorsque les neuf premières plaies de l'Égypte ne pouvaient vaincre l'opiniâtreté de Pharaon, Dieu, avant la dixième, voulut que toutes les familles des Juifs immolassent l'Agneau qu'il leur

avait commandé de tenir près dès le dixième du même mois, c'est-à-dire, avant la plaie des ténèbres. Il ordonna aussi la manière dont ils devaient le manger; savoir: qu'ils se tinssent debout, qu'ils eussent un bâton à la main, et qu'ils fussent prêts à partir comme des personnes qui font voyage. Mais l'ordre le plus formel fut qu'en chaque maison où l'on immolerait cet Agneau, on eût soin de mettre de son sang sur le haut de la porte, afin que l'Ange qui frapperait toutes les autres maisons, épargnât celles qu'il verrait teintes de sang. Les enfants d'Israël firent ce que Dieu leur commanda. Et lorsque, le quinzième de ce même mois, ils se furent assemblés par familles sur le soir pour manger l'Agneau qu'ils avaient immolé, Dieu, au milieu de la nuit, frappa tous les premiers-nés d'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon qui était assis sur son trône, jusqu'au premier né de la dernière des esclaves et jusqu'aux premiers-nés même des bêtes, sans toucher aux premiers-nés des Israélites. Pharaon se leva au milieu de la nuit, saisi de la mort si surprenante de son fils, et chaque maison se trouvant ainsi frappée de la même plaie, la frayeur remplit toute l'Égypte, et chacun craignit pour lui-même ce qu'il voyait être arrivé au plus cher de ses enfants. On reconnut bien sensiblement en cette rencontre, que Dieu dispose comme il veut des hommes, et qu'il les contraint enfin de faire tout ce qu'il lui plaît. Pharaon, qui avait jusqu'alors résisté aux ordres de Dieu et à Moïse, fut le premier à prier les Israélites de s'en aller. Il ne mit aucune borne au pouvoir qu'il leur donnait, et il leur permit d'emmener avec eux tous leurs enfants et tous leurs troupeaux. Il ne leur demanda qu'une grâce, qui était de se hâter: et tous les Égyptiens leur firent aussi la même prière. Ils partirent donc le lendemain de la Pâque, le même jour que furent accomplies les quatre cent trente années que Dieu avait prédit à Abraham que sa postérité serait étrangère et maltraitée sur la terre, étant au nombre de six cent mille combattants, sans les femmes et les enfants. * Mais avant que de s'en aller, ils avaient fait ce que Dieu leur avait commandé, qui était d'emprunter des Égyptiens des vases d'or et d'argent; ce que les Égyptiens par un effet secret de la providence de Dieu, leur donnèrent sans aucune peine. Ce fut ainsi qu'ils furent délivrés de cette longue captivité de l'Egypte, où ils demeurèrent deux cent quinze ans. Ils la dépouillèrent en quelque sorte en la quittant, pour être ainsi récompensés de tout ce qu'ils avaient fait avec tant de travail pour les Égyptiens, dans la construction de leur ville, et ils emportèrent ce qu'elle avait de plus riche, pour marquer dès-lors que ce qu'il y aurait un jour de plus éclatant

* L'an du monde 2513 avant J.-C. 2491.

dans le siècle passerait à l'Église, et servirait à sa gloire et à son usage. Cette délivrance de l'Égypte marquait en figure la délivrance du peuple de Dieu de la véritable Egypte, c'est-à-dire du monde, et de la tyrannie du diable. Ce peuple doit cette délivrance au sang du véritable Agneau. Avant cette victime salutaire, il pouvait bien gémir dans la servitude, mais il ne pouvait en sortir. C'est la grâce dont Dieu veut que ses enfants se souviennent tous les ans dans la plus grande des solennités de l'Église, dont il leur renouvelle tous les jours la mémoire dans le sacrifice de nos autels, afin qu'en se représentant qui est celui qui les a rachetés de leur servitude, et quel est le tyran qui se les était assujettis, ils aient de la reconnaissance pour l'un, et de l'horreur pour l'autre; et que, se tenant attachés à J.-C., comme à celui qui peut seul les conserver dans la liberté qu'il leur a acquise, ils craignent ce qui peut les engager de nouveau sous la tyrannie du démon.

FIGURE 42. *Mer Rouge.* Exode 14.

(La même année 2513.)

Pharaon voyant que le peuple juif s'était échappé d'entre ses mains, et que les trois jours qu'il avait demandés pour aller sacrifier au désert étaient déjà passés, sans qu'il retournât, oublia tant de plaies si miraculeuses dont il avait été frappé, et son endurcissement ordinaire lui fit prendre la résolution de le poursuivre. Il assembla donc ses sujets que le désir de reprendre les vases qu'ils avaient prêtés animait à cette poursuite. Lorsque les Israélites se virent dans ce péril et dans un désert où ils ne voyaient d'un côté que la mer, et de l'autre que l'armée de Pharaon, ce mal présent leur fit oublier leur sortie miraculeuse, et la providence avec laquelle Dieu les conduisait dans ce désert par une colonne de nuée durant le jour, et par une colonne de feu durant la nuit. Ils se laissèrent donc aller au murmure, et ils demandèrent à Moïse, comme en l'insultant, s'ils eussent manqué de sépulcres dans l'Égypte, et s'ils avaient besoin de venir chercher la mort dans le désert. Moïse les consola de cette extrémité, et leur promit le secours de Dieu. En effet, lorsque Pharaon approchait, Moïse étendit sa main sur la mer, et ses eaux aussitôt se divisèrent, ouvrant un passage pour les enfants d'Israël. Ils entrèrent dans cette route nouvelle, et les eaux s'élevant de part et d'autre comme un grand mur, ils passèrent tous la mer à pied sec. Les Égyptiens ne furent point épouvantés d'un si grand miracle, et croyant qu'il était autant pour eux que pour ceux qu'ils poursuivaient, ils entrèrent sans rien craindre dans la mer. Mais Dieu

leur fit bientôt voir le discernement qu'il faisait d'eux d'avec son peuple. Il lança sur eux du ciel ses traits et ses foudres, ce qui ayant saisi d'effroi les Égyptiens, ils s'entr'exhortèrent de fuir, parce que Dieu se déclarait contre eux en faveur des Israélites.* Lorsqu'ils s'enfuyaient, Dieu commanda à Moïse d'étendre sa main sur la mer, et en même temps les eaux divisées se joignirent et vinrent fondre sur les Égyptiens, qui parurent aussitôt après flotter sur les eaux sans qu'il en restât un seul d'un si grand naufrage. Ces miracles font voir la grandeur de Dieu, et Dieu dit lui-même qu'il a voulu les faire, afin que les hommes reconnussent sa puissance. Mais ce qui a été sensible à tous les saints Pères de l'Église, c'est que les Chrétiens n'aient des yeux que pour voir ces sortes de miracles parce qu'ils sont extérieurs, et qu'ils n'en aient point pour en considérer d'autres, dont ces premiers n'étaient que la figure, et qui sont néanmoins d'autant plus grands qu'ils sont plus spirituels. On admire, dit S. Bernard, le peuple juif sauvé de l'Égypte, et on n'admire pas une âme qui, par une sincère conversion, se sauve du siècle. Ce n'est que Pharaon qui est vaincu dans le premier, et c'est le démon même qui est vaincu dans le second. Ce n'était alors que des chariots qui furent submergés, et ce sont ici tous les désirs sensuels et toute l'impétuosité de la concupiscence qui sont détruits. Ce peuple n'avait à combattre que contre des hommes de chair et de sang, et cette âme doit combattre contre les puissances de l'air et contre les princes des ténèbres. Et s'il était glorieux à Dieu d'entendre dire alors à Pharaon: Fuyons Israël, car le Seigneur combat pour lui; il est bien plus glorieux maintenant que les démons s'entredisent: Fuyons cette âme, car Dieu combat contre nous, et se déclare pour elle.

FIGURE 48. *La Manne.* Exode 16.

(La même année 2513.)

Le passage si miraculeux de la mer Rouge remplit les plus insensibles d'entre les Juifs d'admiration et de reconnaissance. Ils se joignirent à Moïse, qui chanta à Dieu un excellent cantique d'action de grâces, pour nous apprendre à fuir l'ingratitude dans les biens que Dieu nous fait. Marie sa sœur assembla de même les femmes qui chantèrent sur la harpe et sur les tambours des hymnes de réjouissance. Mais lorsqu'ils furent délivrés de ces ennemis, la faim qui les pressait dans la solitude les jeta bientôt dans

* Ce qui arriva le vingt-unième jour du premier mois, c'est-à-dire, le premier jour de l'Octave.

le murmure contre Moïse, qu'ils voulaient rendre responsable de tous les maux qui leur arrivaient. Après que ce fidèle ministre du Seigneur eut représenté au peuple que ces plaintes retombaient sur Dieu même, il leur promit néanmoins que Dieu leur donnerait à manger. Il le fit en effet ; et dès le soir même Dieu fit venir dans leur camp une grande quantité de cailles, et le lendemain matin il fit pleuvoir la manne sur la terre, qu'il leur envoya depuis pendant les quarante ans qu'ils demeurèrent dans le désert. Les Juifs furent surpris, lorsqu'ils virent la terre couverte de cette divine nourriture ; et comme ils en témoignèrent leur étonnement, Moïse leur répondit que c'était là le pain que Dieu leur envoyait du ciel. Il leur ordonna de venir tous les matins, avant le lever du soleil, ramasser cette manne, pour apprendre, comme dit l'Écriture, à prévenir le lever du soleil, et à bénir Dieu de grand matin, en lui rendant grâces de ses dons. Car lorsque le soleil était un peu avancé, il n'était plus temps d'aller cueillir la manne qui se fondait. Moïse leur défendit aussi d'en garder pour le lendemain, Dieu voulant que les hommes apprissent dès-lors à n'être inquiets que du jour présent, et à laisser le soin du lendemain à la providence de Dieu. Enfin il leur dit que, pour observer plus religieusement le jour du Sabbat, ils eussent soin le jour précédent d'en ramasser pour deux fois, et elle ne se corrompait point alors comme celle qu'on gardait les autres jours. Cette figure marque visiblement l'Eucharistie, comme Jésus-Christ le témoigne lui-même dans l'Evangile. Et on peut dire, que quelque admirable que fût cette nourriture des Juifs, ils n'ont eu en ce point, non plus qu'en tous les autres, aucun avantage sur les Chrétiens, qui ont plus véritablement qu'eux la manne du ciel et le pain des Anges, que Jésus-Christ donne à ceux qui sont sortis d'Egypte, c'est-à-dire de la corruption du monde, et dont il les console et les soutient dans le désert de cette vie, jusqu'à ce qu'ils entrent dans la véritable terre promise, comme les Juifs furent soutenus de la manne jusqu'au moment où il entrèrent dans la terre de Chanaan. C'est pourquoi les Chrétiens sont obligés de ménager cette grâce mieux que ne firent autrefois les Juifs, et d'éviter le dégoût pour cette nourriture céleste, que les Juifs témoignèrent pour la manne. Car de quelque admiration que les Juifs fussent frappés en la recevant, ils s'y accoutumèrent bientôt ; et ils préférèrent depuis à cette nourriture miraculeuse les poireaux et oignons de l'Égypte. Cette injure qu'ils firent à la manne est l'image de celle que les Chrétiens font à J.-C dans son Sacrement, lorsqu'ils osent s'approcher de cette nourriture sacrée, sans s'éprouver eux-mêmes, sans discerner le corps du Seigneur ;

et que, mêlant les viandes de l'Égypte avec le pain de J.-C., ils tâchent d'allier ensemble la terre et le ciel.

FIGURE 44. *L'eau du rocher.* Exode 17.

(La même année.)

Il semblait que le peuple Juif ne devait plus douter de la providence de Dieu qui le conduisait, après un miracle aussi grand qu'était celui de la manne, qui continuait tous les jours, et qui lui donnait de nouvelles assurances de la fidélité de celui qui se chargeait de leur conduite. Mais un nouveau besoin qui leur arriva, leur fit oublier des assistances si particulières, et les porta à murmurer contre Moïse, entre les mains duquel ils avaient vu tant de fois toute la puissance de Dieu. Car étant venus en un lieu nommé Raphildin, ils n'y trouvèrent point d'eau ; et la soif les pressant, ils allèrent trouver Moïse avec un esprit séditieux, ils lui demandèrent pourquoi il les avait tirés de l'Égypte. Ce chef si doux et si tranquille d'un peuple si mutin et si rebelle, n'eut point d'autre refuge que celui même qui l'avait établi dans cette charge ; et lorsqu'il lui représentait cette extrémité, et les murmures de tout un peuple qui était près de le lapider, Dieu, pour le consoler, lui dit qu'il prît avec lui les anciens d'Israël, avec la verge dont il avait frappé le Nil, lorsqu'il changea ses eaux en sang, et qu'il allât à la pierre d'Horeb, où il lui promit de montrer sa puissance, et de faire sortir des eaux pour donner à boire à tout ce grand peuple. On vit l'effet de cette promesse ; et aussitôt que Moïse eut frappé cette pierre, qui, selon saint Paul, représentait Jésus-Christ, des ruisseaux d'eau coulèrent dans une terre séche, et des fleuves sortirent de la dureté du rocher. Ce miracle figurait les inondations de la grâce de Jésus-Christ crucifié ; car il est la vraie pierre d'où sont sorties les eaux qui ont éteint la soif de son peuple dans le désert de cette vie, et qui produit d'autres sources dans les âmes, en tirant des cœurs les plus durs des larmes de pénitence. Quelque temps après, lorsque le peuple était en Cadès, où la sœur de Moïse mourut et fut ensevelie, le peuple s'emporta dans un semblable murmure, étant pressé du même besoin, et le manque d'eau lui fit oublier encore tout le respect qu'il devait à Moïse ; car en poussant trop avant ses plaintes, il s'emporta presque jusqu'à vouloir le lapider avec Aaron. Ils se retirèrent tous deux dans le tabernacle, pour s'y prosterner devant Dieu, et ils donnèrent un exemple admirable de la douceur des pasteurs envers leurs peuples ; car étant persécutés si injustement par ces âmes endurcies, ils implorèrent la miséricorde de Dieu sur ceux mêmes dont

ils furent obligés de fuir la colère. Ils aimèrent ceux qui les haïssaient, et ils prièrent pour ceux qui voulaient les perdre. Il y eut néanmoins ceci de particulier dans ce second miracle de l'eau que Moïse tira du rocher, en le frappant de la verge, qu'il le frappa par deux fois, comme en se défiant en quelque sorte qu'il pût sortir de l'eau d'une pierre. Dieu reprit son serviteur de ce manquement de foi, et il lui dit que pour l'en punir, il n'entrerait point dans la terre qu'il avait promis de donner à son peuple pour héritage; d'où saint Grégoire prend sujet d'adorer les jugements de Dieu, et de trembler en voyant que celui qui réconciliait si souvent avec Dieu un peuple si ingrat, est puni lui-même, et que Dieu venge une si légère défiance en celui qui lui était si fidèle en toutes choses.

FIGURE 45. *Amalec défait.* Exode 17.

(La même année 2513.)

Lorsque le peuple eut été animé de ce nouveau secours de l'eau que Dieu lui fit couler de la dureté d'une pierre, il se trouva bientôt après dans le découragement, en se voyant pressé d'un ennemi qui lui déclara la guerre. Amalec fut le premier peuple qui osa attaquer ceux que Dieu venait de délivrer de l'Égypte avec tant d'éclat. Ces ennemis cruels, remarquant que les Juifs étaient fatigués, et qu'outre les incommodités de la faim et de la soif, ils étaient même sans armes, furent assez lâches pour vouloir opprimer des gens qui ne les avaient point offensés, et qui en cet état ne méritaient que d'attirer la miséricorde de tout le monde. Ils armèrent tout ce qu'ils avaient de chariots de guerre contre des personnes désarmées, et vinrent fondre tout d'un coup sur eux. Mais Moïse, qui mettait toujours sa force et sa confiance en Dieu, ne se laissa point effrayer du nombre et de l'appareil de cette armée. Il donna ordre à Josué de choisir d'entre tout le peuple des gens de cœur; il assura qu'il ferait le reste du haut de la montagne, où il se retirerait avec Aaron et avec Hur. Lorsque le combat se donna, et que Josué résistait courageusement à Amalec, Moïse s'adressa à Dieu en tenant ses mains étendues; et formant ainsi la figure de la croix qui devait être un jour si salutaire et si redoutable à nos ennemis, il apprit au peuple Juif, dans ce premier combat, que, comme la victoire dépend uniquement de Dieu, Dieu la donne à ceux qui s'abaissent sous sa main puissante avec une profonde humilité. C'est pourquoi ce saint homme ne cessa point de tenir ses mains élevées vers le ciel, pour conjurer Dieu de donner un succès favorable aux armes de son peuple,

et lorsque dans cet état il ne pensait qu'au salut des Juifs, la lassitude et la pesanteur qu'il sentit dans les mains, l'obligèrent de les abaisser, parce qu'il ne pouvait plus les soutenir. Mais Aaron et Hur, qui étaient alors avec lui, remarquèrent que lorsque Moïse cessait d'élever ses mains au ciel, Amalec était victorieux, et que le peuple de Dieu cédait à ses ennemis. C'est pourquoi ils se crurent obligés de le faire asseoir sur une pierre, et de lui soutenir les mains; ce qui obtint enfin une heureuse défaite d'Amalec, de laquelle Dieu voulut qu'on lui dressât un monument éternel, et qu'on jurât de persécuter éternellement Amalec, lorsqu'on serait entré dans la terre qu'il avait promise. Dieu voulut apprendre ici que c'est principalement par l'invocation de son nom et de son secours que les hommes sont victorieux de leurs ennemis, et que quelques efforts qu'ils fassent au dehors, ils sont superflus, s'ils ne sont soutenus en même temps par une prière continuelle. Mais les Saints Pères ont cru que si cette figure marquait l'affection que chaque particulier doit avoir pour la prière, elle oblige encore beaucoup plus les Pasteurs d'apprendre ici de Moïse à se retirer sur la montagne, pour y tenir sans cesse les mains élevées au ciel, et même jusqu'à la défaillance. S'ils aiment leurs peuples, ils ne doivent pas leur refuser ce secours, qui est le plus important service qu'ils puissent leur rendre. Ils peuvent se décharger sur les autres du soin du dehors; mais la prière est leur partage, et par elle seule ils font plus que ne peuvent faire les autres: car Josué était défait si Moïse n'eût prié. Amalec pouvait bien résister aux armes de tout un peuple, mais il ne put résister à la prière de Moïse; et un seul homme, abattu de lassitude, se trouve plus fort que toute une armée.

FIGURE 46. *Premières tables.* Exode 19.

(La même année 2513.)

Trois mois après que Dieu eut délivré son peuple de la tyrannie de Pharaon, il appela Moïse, et lui commanda de représenter à son peuple de quelle manière il l'avait tiré de l'Égypte, et de leur déclarer que s'ils étaient résolus de lui être fidèles et de garder ses ordonnances, il le regarderait éternellement comme son héritage, et comme le peuple qu'il choisissait de toute la terre pour lui être consacré. Moïse vint dire au peuple ce que Dieu lui avait commandé, et ils lui répondirent tous d'une voix qu'ils feraient ce que le Seigneur leur ordonnerait. Lorsque ce saint homme eut rapporté à Dieu la soumission que son peuple témoignait, Dieu lui dit qu'il les avertît de se tenir prêts dans trois jours, et

qu'il leur parlerait du haut de la montagne de Sinaï. Il donna ordre à Moïse de mettre des bornes au pied de cette montagne, et de défendre au peuple de les passer, parce que tous ceux qui y monteraient seraient aussitôt frappés de mort. Après qu'ils se furent ainsi séparés, dès que le troisième jour commença à luire, on entendit de toutes parts, du haut de la montagne, un grand bruit de foudre et de tonnerre. Tout était brillant d'éclairs, et une épaisse nuée couvrait tout le mont. On entendit aussi le bruit d'une trompette éclatante, et les yeux et les oreilles furent tellement saisis, que Moïse eut peine à tirer le peuple des tentes pour venir au devant de Dieu, qui voulait lui déclarer ses ordonnances. Dieu appela Moïse du haut de cette montagne qui paraissait tout en feu, et d'où il s'élevait une grande flamme comme il en sort d'une fournaise embrasée. Mais le peuple écouta de loin les dix commandements que Dieu lui donna de sa propre bouche, et comme la frayeur le saisissait à la vue de tant d'éclairs, ils prièrent Moïse qu'il lui parlât plutôt lui-même et qu'il leur dit de la part de Dieu tout ce qu'il plairait au Seigneur de leur ordonner, plutôt que d'être ainsi en danger de perdre la vie, si Dieu leur parlait davantage. C'est ainsi que furent publiés, pour la première fois, les dix commandements de Dieu, qui sont encore aujourd'hui les lois saintes que les Chrétiens regardent comme le fondement le plus inébranlable de leur piété, et qu'on ne peut violer sans crime. Les saints Pères ont souhaité qu'une partie de cette frayeur dont les Juifs furent d'abord saisis en les écoutant, passât jusqu'à nous, et que nous tremblassions dans l'appréhension de tout ce qui nous pourrait faire blesser le moins du mon de la sainteté de ces ordonnances. Le suite du temps et la corruption des mœurs, parmi les Juifs autrefois, et ensuite parmi les Chrétiens, ont fait trouver beaucoup de moyens de les éluder, qui paraissent inventés avec adresse, et qui semblent très-favorables aux relâchements des hommes. Mais Jésus-Christ, qui nous assure que la moindre parole de ces lois saintes ne passera pas, nous apprend à les garder avec un respect toujours nouveau : car les Chrétiens ne sont plus esclaves comme les Juifs, ils sont les enfants de la femme libre; ils ne disent plus comme les Juifs: Que Dieu se retire, et qu'il ne nous parle point, de peur que nous ne mourions; mais ils souhaitent au contraire que Dieu leur parle, par ce que ses paroles sont des paroles de vie, et qu'il les accompagne de l'onction de son esprit, qui leur fait accomplir avec joie et avec affection des commandements que les Juifs regardaient comme un joug insupportable.

FIGURE 47. *Le Veau d'or.* Exode 32.

(La même année 2513, et quatre mois après leur sortie d'Egypte.)

Les Juifs ayant témoigné aimer mieux que Moïse leur parlât que le Seigneur, Dieu le fit monter au haut de la montagne, et l'instruisit de toutes les lois qui regardaient la conduite de son peuple, avec une sagesse si profonde, que tous ceux qui sont employés dans le gouvernement des peuples, ou dans les magistratures, ne peuvent trop s'en instruire. Il l'obligea même de demeurer avec lui seul sur la montagne pendant quarante jours et quarante nuits; et après lui avoir déclaré toutes ses volontés, il le renvoya vers son peuple, et lui donna deux tables écrites de son doigt divin, où étaient les dix commandements qu'il avait prononcés devant le peuple, et qui renfermaient en abrégé tout ce qu'il avait ordonné. Le peuple cependant, toujours dur et incrédule, voyant ce grand retardement de Moïse, alla trouver Aaron, et l'obligea séditieusement de lui faire un veau d'or. Ils donnèrent pour cela les pendants d'oreilles de leurs femmes, et ils adorèrent cette idole avec beaucoup de réjouissance. Lorsque Moïse descendit de la montagne avec les deux tables écrites du doigt de Dieu, *il entendit ce grand bruit*; et s'étant approché de plus près, il vit ce veau d'or et les danses criminelles qu'on faisait auprès, et au moment même le zèle dont il se sentit brûler le porta à jeter par terre ces tables saintes, et à les briser au pied de la montagne. Il crut qu'il était inutile que la loi de Dieu subsistât encore écrite sur la pierre, lorsqu'elle était déjà effacée des cœurs, et il jugea bien que des âmes si inconstantes étaient indignes que Dieu les honorât de ses ordres. Il prit ensuite ce veau d'or qu'ils adoraient, il le brûla et le réduisit en poudre, qu'il jeta dans l'eau pour la donner à boire à tous les Israélites, et pour leur apprendre en cette manière, combien était méprisable ce veau d'or qu'ils adoraient. Il témoigna ensuite à Aaron son mécontentement de ce qu'il avait permis ce désordre; et s'étant mis à l'entrée du camp, il cria tout haut que ceux qui voulaient être à Dieu se joignissent à lui. Aussitôt la tribu de Lévi s'assembla autour de Moïse, qui leur commanda de prendre leurs épées, et d'aller et de venir au travers du camp, en tuant tous ce qu'ils rencontreraient sans excepter ni ami, ni proche, ni frère, ni fils. Ils le firent avec un zèle louable, et ils tuèrent vingt-trois mille hommes. Moïse bénit aussitôt les enfants de Lévi, et il leur dit que, bien loin de s'être rendus odieux devant Dieu; par l'effusion de ce sang, ils avaient consacré leurs mains au Seigneur. Saint Grégoire admire ce zèle,

et a cru qu'il était d'une grande instruction pour ces pères lâches qui n'osent pas faire la moindre réprimande à leurs enfants, lorsqu'ils les voient plongés dans l'amour et dans la corruption du monde, qui est une véritable idolâtrie. Les lévites, dit ce saint père, aiment leurs enfants, et cependant ils ne les épargnent pas; ils leur ôtent même la vie après un ordre si cruel de Dieu; et nous craignons d'affliger les nôtres par la moindre réprimande, parce que nous les aimons d'un amour qui est tout charnel. La charité même la plus tendre a aussi sa colère. Il n'y a point de père qui aime plus son fils que Moïse aimait son peuple, puisqu'il s'offre à être effacé du livre de vie pour le sauver. Il veut bien mourir pour conserver la vie de ce peuple, et il en fait néanmoins mourir jusqu'à vingt-trois mille. Ce grand feu de charité dont il brûle au dedans n'est point contraire au zèle qu'il a pour sa justice, et plus il craint la colère de Dieu pour ses enfants, plus il tâche de la prévenir en les châtiant par une sévérité exemplaire.

FIGURE 48. *Secondes Tables.* Exode 34.

(La même année 2513.)

Moïse étant pénétré jusqu'au fond du cœur du malheur qui était arrivé à son peuple, il les assembla le lendemain, et leur représenta encore la grandeur du crime de leur idolâtrie. Il leur dit ensuite qu'il allait se présenter devant Dieu, pour voir s'il pourrait fléchir et détourner sa colère, qu'ils avaient si justement méritée. Il s'humilia donc devant Dieu, comme s'il eût été coupable lui-même du péché des Juifs, et comme s'il n'eût osé ouvrir la bouche pour lui demander pardon d'un si horrible sacrilége. Mais sa charité trouva enfin un remède à un si grand mal. Il se mit au rang de ces criminels, et s'offrit à être exterminé avec eux du Livre de vie. Il força Dieu en quelque sorte de pardonner plutôt à tant de coupables à cause d'un innocent, que de faire mourir un innocent avec tant de criminels. Ainsi Dieu le renvoya vers le peuple, pour lui dire qu'en faveur de leurs pères, il lui donnerait la terre qu'il lui avait promise, mais qu'il n'irait plus lui-même devant eux, comme à son ordinaire, parce qu'ils étaient trop inflexibles, et qu'il craignait que leur dureté ne le forçât enfin à les exterminer entièrement; et après leur avoir commandé de quitter tous leurs ornements, pour lui donner une marque de leur pénitence, il ordonna à Moïse de tailler deux tables de pierres, semblables aux premières qu'il avait brisées. Moïse alla de grand matin sur la montagne de Sinaï, tout seul, où il invoqua le nom de Dieu durant quarante jours. Il se prosterna

en terre devant sa Majesté sainte qui paraissait sur une nuée au haut de cette montagne, et la conjura de pardonner les péchés de tout ce peuple. Dieu reçut favorablement ses prières, et lui promit sa protection; et lorsqu'il eut passé quarante jours et quarante nuits sans manger, écoutant tous les ordres qu'il plaisait à Dieu de lui donner pour l'avenir, il s'en retourna avec les deux tables de la Loi qu'il avait écrites de son doigt saint. Mais le peuple fut bien surpris de voir la face de Moïse pleine de rayons de lumière, dont Moïse lui-même ne savait rien. Et comme ils n'osaient approcher de lui, Moïse les appela, et leur dit tout ce qu'il avait ordre de leur dire. Il voila son visage lorsqu'il leur parlait, et cet éclat de lumière y demeura toujours empreint à cause de la familiarité qu'il avait eue avec Dieu; il fut obligé de tenir toujours ce voile sur son visage, qu'il ôtait lorsqu'il entrait dans le tabernacle pour aller parler à Dieu; apprenant ainsi à tous les Pasteurs de l'Eglise à tempérer les vérités saintes pour se proportionner à la faiblesse de ceux qui les écoutent, et à cacher les dons intérieurs dont Dieu les favorise dans les secrètes communications qu'ils ont avec lui par la prière. Ce fut ainsi que les tables de la Loi furent réparées, et que Dieu, étant fléchi par la pénitence de ce peuple et par la prière de Moïse, voulut bien une seconde fois graver lui-même sur la pierre, de son doigt saint, les commandements qu'il leur avait faits. Cette grâce marquait celle qu'il fait à une âme pénitente, lorsqu'étant touché de ses humiliations, il grave de nouveau dans son cœur, par son Saint-Esprit, sa Loi sainte, qu'elle avait effacée par le désordre de sa vie. Mais Dieu voulut lui-même faire voir à Moïse que cette grâce est difficile à obtenir: et ce fut, comme disent les saints Pères, pour marquer cette difficulté, qu'il voulut que Moïse taillât lui-même ces deux dernières tables de pierre, ce qui n'est point marqué des précédentes: car l'homme est si faible qu'il perd facilement ce qu'il a obtenu sans aucun travail, et Dieu est comme contraint de lui faire sentir de la peine dans la réparation de sa Loi sainte, afin que cette difficulté le rende plus vigilant sur lui-même; et l'empêche de laisser encore perdre une grâce qu'il n'a obtenue de Dieu qu'avec tant de larmes.

FIGURE 49. *Le Tabernacle.* Exode 27.

(La même année 2513, et six mois après leur sortie. Mais ce Tabernacle ne fut achevé qu'au commencement de l'année suivante, c'est-à-dire au bout de six mois.)

Moïse ayant apporté au peuple les tables de la Loi, et le peuple étant résolu de rendre à Dieu une fidèle obéissance, ce saint homme

ne pensa plus qu'à exécuter ce que Dieu lui avait ordonné pendant les quarante jours qu'il demeura sur la montagne. Avant que d'entreprendre aucun ouvrage, il assembla le peuple, il lui déclara tout ce que Dieu lui avait ordonné de faire, afin que chacun offrît ce qu'il pourrait pour la structure de tant d'ouvrages. A peine leur eut-il fait cette proposition, qu'ils apportèrent aussitôt leurs plus précieux ornements, et les femmes mêmes n'épargnèrent pas leurs pendants d'oreilles, leurs bracelets, leurs anneaux et leurs vases les plus riches. Ils donnèrent aussi tout ce qu'ils avaient de belles étoffes et de parfums : et Moïse ayant choisi des personnes éclairées de la sagesse de Dieu pour présider aux ouvrages, ils se virent tellement accablés de tant de dons, qu'ils furent contraints de faire crier par un héraut que personne n'apportât plus rien. L'ouvrage que Dieu avait ordonné le premier à Moïse était le Tabernacle, dont voici la description : Il avait trente coudées de long et dix de large. Des ais lui servaient de murailles de part et d'autre ; il était couvert d'étoffes dedans et dehors. Celles du dedans étaient parfaitement riches, celles du dehors étaient des peaux propres à résister à toutes les injures de l'air. La broderie des rideaux du dedans représentait des chérubins et des plumages, et toutes ces peaux se tenaient les unes aux autres par des anneaux et des boucles faites avec un art admirable. Il y avait quatre étoffes l'une sur l'autre, afin de résister plus solidement à la pluie. On avait mis aux ais des anneaux d'or, au travers desquels on passait des leviers qui étaient aussi revêtus d'or, pour le porter lorsqu'il fallait changer le tabernacle de lieu, et on fit des bases d'argent pour les y poser avec plus de sûreté. Telle était la construction de ce tabernacle, que saint Augustin dit avoir été tout plein de mystères. C'était une figure visible de l'Église. Ce temple portatif, qui se transportait en divers lieux, marquait l'Église pendant qu'elle est encore ici sur la terre dans un état d'instabilité et dans un lieu de passage, comme depuis le temple de Salomon figura l'Eglise dans son état de stabilité et dans la demeure des cieux. Les ais, qui faisaient comme les murailles de ce tabernacle, marquaient les personnes fortes qui soutiennent toute l'Eglise par la solidité de leur vertu. Les bases d'argent sur lesquelles ils étaient posés, marquaient la pureté de la doctrine et la vérité sur laquelle l'Eglise sainte est appuyée. Les tapis ornés de broderies différentes, qui éclataient de toutes parts au-dedans du tabernacle, signifiaient les différentes vertus des élus, qui forment toutes ensemble une agréable variété, qui est la gloire de Dieu, et l'ornement de l'Eglise. Mais comme les saints Pères remarquent fort bien, chaque partie séparée du tabernacle ne

formait point une demeure où Dieu habitât. Ce n'était que le tout et l'union de toutes ces parties ensemble. Ce qui nous marque que, quelque excellente que paraisse la vertu des particuliers dans l'Eglise, ils ne sont rien néanmoins, s'ils ne sont unis par la charité au reste de ses enfants, dont la paix et la concorde est le plus saint temple que Dieu puisse avoir sur la terre.

FIGURE 50. *L'Arche de l'Alliance.* Exode 25.

(L'an du monde 2514, dans le premier semestre.)

Le tabernacle étant fait selon les règles que Dieu avait prescrites à Moïse, il travailla aussitôt à l'arche. Cette arche était comme l'abrégé de toute la religion des Juifs ; c'était principalement pour la placer avec honneur qu'était fait le tabernacle. Les Juifs la considéraient comme ce qu'ils avaient de plus précieux ; et l'Ecriture elle-même l'appelle la gloire d'Israël et la force du peuple juif. Elle avait deux coudées et demie de long, une coudée et demie de large, et une coudée et demie de haut. Elle était d'un bois incorruptible, qui était revêtu par dehors et par dedans de lames d'un or très-pur. Ce qui la couvrait par-dessus n'était pas de bois, mais une table d'or de la même grandeur que l'Arche ; et ce couvercle était appelé propitiatoire, parce que c'était de là que Dieu rendait ses oracles à son peuple, lorsqu'il lui était favorable, et qu'il recevait leurs prières pour se réconcilier avec eux. Il y avait sur ce propitiatoire deux chérubins qui se regardaient l'un l'autre, et qui étendaient leurs ailes le long de l'arche, comme pour servir de trône à la majesté et à la sainteté de Dieu ; ce qui a donné lieu à ces manières de parler si fréquentes dans l'Ecriture, qui nous représente Dieu assis sur des chérubins. Dieu fit aussi attacher aux quatre coins de l'arche des anneaux d'or, et fit faire des bâtons de bois de Sétim, revêtus d'or, qui étaient toujours passés dans ces quatre anneaux, et qui servaient à transporter l'arche lorsque le camp devait marcher. Dieu voulut qu'on lui consacrât cette arche, et qu'on n'y mît autre chose que les tables de la loi, ce qui la fit appeler l'arche du témoignage ou l'arche de l'alliance, à cause de la loi qui est appelée de ces deux noms dans l'Ecriture. On y mit aussi une mesure de manne, avec la verge d'Aaron. C'est ainsi qu'il plut à Dieu autrefois de donner à ce peuple grossier un objet de leur piété, qui était visible, et qui avait quelque rapport à leur faiblesse. Mais l'arche véritable où Dieu veut habiter maintenant dans la loi nouvelle, est l'âme de ses fidèles qui gardent sa loi dans leur cœur, écrite sur des tables vivantes, qui y conservent la manne de la grâce, dont ils se nour-

rissent toujours, et qui ont en eux, comme la verge d'Aaron, l'inflexibilité de leur vertu et de leur justice. Le propitiatoire qui la couvrait représentait Jésus-Christ, qui est notre propitiation, comme dit saint Paul, et qui nous a réconciliés avec son Père, qui, habitant dans l'âme de ses fidèles, leur obtient la rémission de leurs péchés, et leur rend les oracles de Dieu, en les instruisant de ses volontés. Ce propitiatoire avait des Chérubins ; mais comme le dit souvent saint Augustin, les chrétiens sont des chérubins eux-mêmes par la plénitude de leur charité, qui les rend comme les siéges et comme les trônes de Dieu. Ainsi en considérant l'honneur où il a plu à Dieu de les appeler, ils doivent mépriser la vaine grandeur du monde, et s'en séparer comme étant indigne d'eux, pour être toujours un sanctuaire où Dieu habite avec plaisir, et ne pas imiter ce que firent autrefois les ennemis du peuple de Dieu qui osèrent placer l'arche sainte auprès de l'idole de Dagon, ce que saint Augustin dit que nous faisons, lorsque nous voulons allier la vanité du monde avec la vérité de Dieu, et le culte des démons avec le culte de Jésus-Christ.

FIGURE 51. *Pains de proposition.* Exode 25.

(La même année 2514, le premier semestre.)

Aussitôt que l'arche d'alliance fut achevée, Moïse fit une table comme Dieu lui avait marqué. Elle était d'un bois incorruptible, revêtue de toutes parts de lames d'or. Elle avait deux coudées de long, une de large, et une coudée et demie de haut. Dieu fit mettre une petite couronne d'or autour, qui débordait par le haut et par le bas. Il y avait quatre anneaux d'or au-dessous de cette couronne, où on passait des bâtons de bois revêtus d'or, pour transporter cette table toutes les fois que le camp marchait. L'usage auquel cette table était destinée, était pour offrir continuellement devant Dieu les pains qu'on appelait ordinairement les pains de proposition. Il y en avait douze que l'on mettait six à six, l'un sur l'autre, des deux côtés de la table. Ils étaient faits de la plus pure farine avec de l'huile. On les changeait toutes les semaines, et au lieu de ceux qui étaient rassis, on en mettait d'autres tout frais. Il n'était permis qu'aux seuls prêtres de manger ceux que l'on avait retirés ; ils devaient même les manger dans le lieu saint, pour en marquer davantage la sainteté. Dieu ordonna aussi à Moïse de faire des petits bassins d'or pour les couvrir par le haut. Dieu commanda qu'on mit sur chacune de ces deux petites piles un vase plein d'un très-excellent encens, afin que la fumée en montât au ciel, et que ces pains fussent ainsi consacrés à Dieu.

Ce fut là, comme remarquent les saints Pères, le sacrifice continuel par lequel Dieu voulait que son peuple lui témoignât une continuelle reconnaissance, et qu'il avouât que c'était uniquement de sa bonté qu'il possédait tout ce qu'il avait. Il voulut pour ce sujet qu'il y eût douze pains, pour marquer les douze tribus d'Israël, afin que chaque tribu entrât dans ce juste ressentiment de ses miséricordes, et que toutes ensemble regardassent Dieu comme l'auteur de tous leurs biens. C'est encore aujourd'hui la reconnaissance qu'il exige des Chrétiens, et avec d'autant plus de sujet que les grâces qu'il leur a faites sont plus excellentes. Ils ont un autre pain de proposition, c'est-à-dire Jésus-Christ sur la table sainte qu'ils offrent continuellement à Dieu pour action de grâces, et qui s'offre lui-même à son Père, en reconnaissance des dons qu'il répand sur son Eglise. C'est pour ce sujet même que ce pain céleste est appelé Eucharistie, qui nous apprend à rendre nos actions de grâces à Dieu, non plus par un pain matériel, ni pour des avantages terrestres, mais pour tant de grâces invisibles et spirituelles, dont Jésus-Christ sur l'autel nous est un éternel monument. Ce pain n'est plus, comme autrefois réservé aux seuls prêtres : il se communique à tous les fidèles, afin qu'étant tous animés du même esprit, ils forment tous un même corps et comme un seul pain, selon saint Paul, qui, demeurant toujours attaché d'esprit et de cœur à Jésus-Christ sur l'autel, s'offre comme lui et avec lui à son Père, et se tienne en sa présence comme un pain vivant qui trouve sa gloire à être sanctifié pour son service.

FIGURE 52. *Chandelier d'or.* Exode 25.

(La même année 2514.)

Quoique tout fût magnifique dans le tabernacle que Dieu ordonna à Moïse de dresser en son honneur, on peut dire néanmoins qu'une des choses qui y éclataient davantage était le chandelier d'or. Dieu lui-même en ordonna la forme à Moïse. Il lui commanda de faire six branches qui sortaient deux à deux de chaque côté de la tige qui les soutenait, et qui faisait la septième branche. Elles étaient ornées, à distances égales, de petites pommes et de fleurs de lis qui se liaient l'une à l'autre avec un art admirable. Au-dessus de ces sept branches, Dieu fit mettre sept lampes qui étaient aussi d'un or très-pur. Il ordonna que le peuple eût soin d'offrir au temple la plus pure huile d'olive pour entretenir ces lampes, et c'était le grand-prêtre lui-même qui avait le soin de les allumer tous les jours, afin qu'elles brûlassent pendant la nuit dans le tabernacle. Ces sept lampes si mystérieuses ont bien du

rapport avec ce qui se voit dans l'Apocalypse, où Jésus-Christ, glorieux après son ascension, prend plaisir de dire qu'il habite au milieu des sept lampes, qu'il dit clairement être les Eglises et les princes des Eglises. Dieu marquait, dès la loi ancienne, quels devaient être les ministres de la loi nouvelle, auxquels Jésus-Christ a dit lui-même qu'il les a allumés comme des lampes, non pour être cachées dans un lieu obscur, mais pour luire dans sa maison. Il veut que ces lampes soient ardentes et luisantes; comme il le dit de S. Jean Baptiste, afin que l'éclat que les prêtres jettent au-dehors aux yeux des hommes, sorte du feu intérieur de la charité dont ils brûlent dans leur cœur aux yeux de Dieu, et que leurs lampes ayant été une fois allumées par le feu du Saint-Esprit, elles ne s'éteignent jamais, et s'élèvent au-dessus de tous les efforts que les hommes pourraient faire pour les éteindre, qui, selon la parole de S. Paulin, changent souvent l'ordre de Dieu, élèvent sur le chandelier des lampes qui n'ont que de la fumée, et cachent sous le boisseau ces lampes véritablement ardentes, et qui pourraient en allumer d'autres. Saint Grégoire aussi admire dans ce chandelier la solidité de cet ouvrage, qu'il regarde comme la figure de la fermeté que doivent avoir tous les pasteurs de l'Eglise, de peur que Dieu ne change leur chandelier de place, comme il en menace un évêque dans l'Apocalypse. Mais ce même pape remarque fort bien que cette fermeté ne peut, leur venir que de Jésus-Christ, qui est la tige qui soutient toutes les branches qui ne peuvent subsister par elles-mêmes, et qui n'ont aucune force que celles qu'elles tirent du Sauveur. Tant que les pasteurs demeurent attachés à Jésus-Christ, ils n'ont rien à craindre, dit ce saint pape. Les hommes peuvent bien faire des efforts pour les ébranler; mais Dieu, qui lui-même les a placés dans son Eglise comme des lampes pour éclairer les fidèles, les soutient toujours et ils demeurent fermes et inébranlables dans la maison du Seigneur malgré toutes les tempêtes et toutes les agitations du monde.

FIGURE 53. *Autel des Parfums.* Exode 30.

(La même année 2514.)

Pour achever tout ce que Dieu avait commandé à Moïse de mettre dans son tabernacle, ce saint homme fit faire un autel que l'on nommait l'Autel des Parfums, parce qu'on y en offrait continuellement à Dieu. Il était de bois de Sétim, revêtu d'or de toutes parts; il était carré, il avait une coudée de long et de large, et deux de haut. Dieu lui-même avait marqué de quelle manière on devait composer les parfums qu'on lui offrait sur cette autel. Il

était placé dans le tabernacle contre le voile que Dieu avait fait mettre devant l'arche, entre la table où étaient les pains de proposition et le chandelier d'or. Au devant du tabernacle Dieu fit faire un autre autel qui était dans le parvis. Comme il était destiné pour les sacrifices qu'on y brûlait, il n'était point à couvert. Il était appelé l'Autel des holocaustes; il était carré, il avait cinq coudées de long, autant de large, et trois de hauteur. Il était fait de bois de Sétim, mais revêtu de toutes parts de grosses lames de cuir. Sa surface était couverte d'une grille, au-dessus de laquelle il y avait un petit foyer qui montait une coudée et demie jusqu'au milieu de l'autel. Cet autel, qui n'était point solide, mais creux n'était point en cela semblable aux autres autels que Dieu commanda qu'on lui dressât, lorsqu'on serait dans un lieu stable, qui devaient être solides, c'est-à-dire de terre ou de pierres non taillées; celui-ci, au contraire, était un autel portatif qui devait changer de place lorsque le peuple décampait pour aller ailleurs. Ces deux autels, selon saint Grégoire, marquaient dès la loi ancienne tout l'éclat des âmes dans la loi nouvelle, et les deux différents ordres qui seraient toujours dans l'Eglise, c'est-à-dire celui des pénitents et celui des innocents. L'un de ces deux autels était dans le tabernacle, et l'autre était en dehors, pour marquer aux pénitents qu'ils sont encore indignes d'entrer dans le temple. L'un était destiné à brûler la chair des animaux; ce qui représente admirablement les actions extérieures de la pénitence, par lesquelles le pénitent s'immole en quelque sorte à Dieu, et se consume comme un holocauste. L'autre était réservé pour brûler des parfums, et pour élever au ciel l'odeur et la fumée de l'encens, qui marquent l'ardeur et la charité des âmes saintes et la ferveur de leurs prières. Ainsi l'un de ces deux autels est pour ceux qui soupirent encore dans le souvenir et dans le ressentiment de leurs péchés, et l'autre est pour ceux qui ne soupirent plus que dans le désir du ciel et de Dieu, qui y habite. Les prêtres élèvent le premier, lorsqu'ils représentent avec force aux pécheurs les fautes qu'ils ont commises, afin d'exciter en eux une componction salutaire; et ils élèvent le second, lorsqu'après avoir fait passer ces humbles pécheurs par une sainte pénitence; il les font entrer avec une confiance accompagnée de tremblement dans le temple du Seigneur pour y répandre plus de larmes en sa présence par la violence de leur amour, qu'ils n'en avaient répandu auparavant par la douleur de la pénitence. Ces deux autels, quoique si différents entre eux, ont néanmoins cela de commun, que tous deux honorent Dieu par un culte saint, et qu'ils ont tous deux besoin du feu de son esprit pour consumer les sacrifices qui s'y offrent.

FIGURE 54. *Habits des Prêtres.* Exode 28.

(La même année 2514.)

Il ne restait plus, après tant d'ouvrages, que les ornements du Grand-Prêtre et des Lévites. Ce qu'ils avaient de commun est qu'outre les habits de dessous que Dieu avait ordonnés pour la bienséance, ils avaient tous une robe de lin à peu près semblable aux aubes de ce temps, excepté qu'elle ne faisait point de plis. Sur cette robe ils avaient tous une ceinture de différentes couleurs. Cette ceinture faisait deux tours, et pendait ensuite jusqu'aux pieds; mais ils la rejetaient sur l'épaule lorsqu'ils étaient occupés à leur ministère. Ils avaient sur la tête un bonnet de lin où il y avait plusieurs plis et replis. C'est tout ce qui était commun au Grand-Prêtre et aux Lévites. Mais le Grand-Prêtre avait par-dessus cette robe de lin, une autre robe de couleur d'hyacinthe qui était fort ample et qui pendait jusqu'aux pieds, au bas de laquelle étaient attachées des grenades et des petites sonnettes d'or entremêlées, jusqu'au nombre de soixante et douze. Dessus cette robe le Grand-Prêtre se revêtait de l'Éphod, qui était d'une étoffe riche en broderie; il ne venait qu'à demi-corps, il était fermé par les côtés, et ne s'ouvrait que par le haut, comme sont aujourd'hui les dalmatiques Il se refermait ensuite par deux agraffes où étaient deux pierres précieuses d'une admirable beauté, sur lesquelles étaient gravés les noms des douze tribus, six sur une pierre et six sur l'autre. Il y avait au devant de cet éphod une place vide d'un pied carré, que l'on remplissait d'une pièce en broderie nommée le pectoral, enrichie de douze pierres précieuses, sur chacune desquelles était écrit un des noms des douze tribus d'Israël. Ces deux mots y étaient écrits sur une petite lame d'or: *Doctrine et vérité.* Ce pectoral était attaché avec quatre chaînes d'or. Deux le tenaient par le haut, les deux autres s'attachaient vers la ceinture. Quoique cet éphod fut fort étroit, le Grand-Prêtre ne laissait pas de le serrer encore par une ceinture tout éclatante de broderie. Il avait sur sa tiare une lame d'or qui couvrait son front, où étaient gravés ces mots: *La sainteté est au Seigneur.* Tout l'éclat de ses habits, quelque grand qu'il fût, n'était rien lorsqu'on jette les yeux sur ce que cette magnificence figurait. L'or y brillait pour montrer, dit saint Grégoire, que Dieu demande principalement la sagesse dans ceux qui approchent de son autel, et une sagesse de Dieu, qui rende leur vie plus agréable à ses yeux, que leurs vêtements sacerdotaux ne le sont aux yeux des hommes. Ces sonnettes marquaient aux prêtres que toute leur vie doit parler; et que tous leurs pas doivent porter les hommes à penser à Dieu. Ces sonnettes ne faisaient pas de bruit lorsque le Grand-Prêtre ne marchait pas, et les pasteurs n'édifiaient point leurs peuples lorsqu'ils ne s'avançaient point dans la piété. Ce pectoral, où était écrit Doctrine et Vérité, marquait de quoi le cœur du prêtre doit s'occuper en rejetant toutes les pensées vaines et toutes les affaires de la terre. Ces douze noms gravés sur ces douze pierres faisaient voir qu'il devait toujours avoir dans l'esprit les anciens pères qui l'ont précédé. Car, selon le même pape, le prêtre ne peut être irrépréhensible dans sa vie que lorsqu'il marche sur les traces des Saints, et qu'il a toujours l'exemple de leur vie devant ses yeux, pour le suivre lui-même, et pour le faire suivre aux autres.

FIGURE 55. *Nadab et Abiu.* Lévit. 10.

(La même année 2514, au 7.e mois.)

Lorsque Moïse eut achevé tout ce que Dieu lui avait ordonné de faire pour son culte et ses sacrifices, il dressa le tabernacle et le reste qui y devait être, et le consacra au commencement de la seconde année de la délivrance de l'Égypte. Dieu témoigna visiblement approuver tout ce qu'on offrait à sa gloire, et une nuée couvrit le tabernacle, pour marquer que la majesté de Dieu l'avait rempli. Cette nuée même y demeurait pendant le jour, lorsque Dieu voulait que son tabernacle demeurât dans le même lieu, et elle le quittait lorsque le peuple devait aller camper ailleurs. Ce fut ainsi que l'on commença à offrir régulièrement à Dieu sur la terre un culte extérieur et des sacrifices selon les lois que lui-même avait prescrites. Aaron et ses enfants étaient occupés à ce ministère où Dieu les avait appelés. Mais Dieu fit voir bientôt avec quelle exactitude il voulait que l'on s'acquittât de ces fonctions si saintes, et avec quelle sévérité il exigeait que tout ce qu'il avait ordonné s'exécutât dans ses sacrifices. Il avait fait une loi que le feu devait continuellement brûler sur son autel, que les prêtres auraient soin de l'entretenir en y mettant de nouveau bois soir et matin. C'était de ce feu, qui était saint et sacré, que l'on devait remplir les encensoirs lorsqu'on faisait les encensements ordonnés de Dieu. Mais Nadab et Abiu, les deux enfants aînés d'Aaron, ayant négligé cette pratique, et ayant pris d'un feu étranger dans leurs encensoirs, moururent dans le tabernacle même, en présence du Saint des saints, lorsqu'ils y faisaient les encensements. Un feu que Dieu lança contre eux comme un coup de tonnerre, les dévora au dedans d'eux-mêmes, sans toucher au dehors de

leurs corps, ni même de leurs habits. Et Moïse prenant occasion de ce châtiment si soudain d'avertir les autres prêtres d'être exacts à leur devoir, fit emporter les corps de Nadab et d'Abiu hors du sanctuaire, pour les jeter hors du camp, dans le même état qu'ils étaient au tabernacle, c'est-à-dire étant revêtus de leurs tuniques de lin. Moïse défendit à Aaron et à ses enfants de pleurer, ou de se raser la tête et de déchirer leurs habits. Il leur ordonna de laisser ces signes de deuil au reste du peuple, dont ils se devaient autant séparer en ce point comme en tout le reste, pour respecter l'huile sainte dont ils avaient été consacrés. Dieu montra dès-lors, par un événement si terrible et par une punition si sévère, que ce que l'homme lui offre de plus saint, comme sont les encensements, ne lui peut être agréable, lorsqu'il omet, dans ce culte extérieur qu'il lui rend, les conditions qu'il exige. Il est si grand, qu'on ne peut l'honorer qu'en la manière que lui-même a prescrite. Il ne frappe plus visiblement, comme alors, ceux qui ne gardent point en cela ses ordonnances saintes ; mais il ne discerne pas moins aujourd'hui qu'autrefois ceux qui apportent à son autel un feu étranger, et qui se présentent devant lui brûlant dans le cœur d'un autre feu que celui qu'il a allumé sur la terre par son St.-Esprit. Ce feu étranger, qu'il rejette et qu'il punit de mort, est, selon saint Grégoire, l'amour du monde ; et ce saint pape, frappé de l'exemple que Dieu donna dans Nadab et Abiu, en prend sujet d'exhorter tous les fidèles, et particulièrement les ministres des autels, à bannir de leur cœur l'amour des choses temporelles, afin qu'ils ne brûlent que de l'amour du ciel seul ; qui est un feu consumant et qui ne peut souffrir qu'un autre feu brûle avec le sien dans un même cœur.

FIGURE 56. *Blasphémateur lapidé.* Nombre 15.

(La même année 2514.)

Après que Dieu eut donné un si grand exemple de sévérité envers les ministres de son autel, en punissant d'une mort si soudaine Nadab et Abiu, il en donna un autre de l'exactitude de sa justice envers le commun du peuple. Deux juifs se querellant l'un l'autre, un d'entr'eux, transporté de colère, blasphéma le saint nom de Dieu. Les oreilles furent blessées de ces paroles détestables, et on amena ce blasphémateur à Moïse, qui ne voulut rien ordonner sur l'heure, avant que d'avoir consulté Dieu. Dieu lui commanda de faire conduire sur l'heure ce blasphémateur hors du camp, et que là tous ceux qui avaient ouï ses blasphèmes, mettraient leurs mains sur sa tête, afin qu'ensuite tout

le monde le lapidât. Cet ordre fut exécuté au moment même avec une sévérité qui devrait faire trembler en ce temps ceux qui s'emportent en de si horribles blasphèmes, et faire rougir ceux qui les souffrent avec une lâche indifférence. Dieu fit ensuite une loi qui condamnait tous les blasphémateurs à être à l'avenir lapidés par tout le peuple. Quelque temps après il arriva encore un autre exemple d'une semblable sévérité. Ce peuple étant très-exact à observer extérieurement la sainteté du jour du sabbat, auquel Dieu leur avait commandé depuis peu, de sa propre bouche, de ne faire aucune œuvre servile, ils trouvèrent un homme qui ramassait un peu de paille dans le désert, un jour de sabbat. L'ayant amené à Moïse et à Aaron pour le juger, ils le firent garder jusqu'à ce qu'ils eussent consulté Dieu ; parce qu'ils ne savaient eux-mêmes, ou s'il devait mourir pour une si petite chose, ou de quelle mort il devait mourir. Dieu ordonna encore que l'on menât cet homme hors du camp, et que tout le peuple le lapidât. On serait plus exact en ce temps à garder la loi de Dieu, si on se voyait menacer d'une prompte mort aussitôt qu'on l'a violée, et la crainte d'un supplice si présent arrêterait notre témérité. Mais ceux qui ont appris à pratiquer la loi de Dieu par amour et non par la crainte des châtiments, ne peuvent assez gémir lorsqu'ils voient la liberté que les Chrétiens se donnent de violer, sans rien craindre, les lois les plus inviolables de Dieu. Leur foi leur fait voir d'autres supplices plus à craindre que ne le sont ces punitions temporelles, et ils répandent des larmes lorsqu'ils considèrent que pour des pailles et du chaume, telles que sont toutes les choses temporelles, les hommes irritent la sainteté de Dieu, et attirent sur eux des supplices qui ne finiront jamais ; car Dieu ne relâche rien de la sévérité de ses lois. Il a dit aux hommes une fois ce qu'il voulait d'eux, et il ne leur parle plus ensuite. Les hommes peuvent bien se tromper eux-mêmes, et juger avec un sens humain de la loi de Dieu, mais quoiqu'ils se flattent, comme cet homme qui ne ramassait que des pailles, et qu'ils s'excusent facilement eux-mêmes, l'arrêt de mort ne laissera pas d'être prononcé, et ils reconnaîtront, mais trop tard, selon que le dit saint Augustin, que l'homme était vain dans ses promesses, et que Dieu avait été véritable dans ses menaces.

FIGURE 57. *Douze espions.* Nombre 13.

(La même année 2514.)

La sévérité de tant de châtiments que Dieu exerçait en tant de manières sur son peuple, ne put arrêter ses murmures ; et Aaron

même avec la sœur de Moïse ne s'en trouvèrent pas exempts ; car étant jaloux de la grande autorité que Dieu donnait à Moïse, ils s'en plaignirent, et dirent qu'il n'était pas le seul à qui Dieu eût parlé. Et pour donner quelques prétextes à leurs murmures, ils prirent sujet de la femme de Moïse, qui était Éthiopienne. Moïse alors garda sa douceur ordinaire. Mais Dieu le vengea lui-même, et épargnant Aaron, à cause de sa dignité, il frappa Marie d'une lèpre si prompte, qu'en un moment elle dévora tout son corps. Moïse pria Dieu pour la guérison de sa sœur ; mais Dieu voulut qu'elle fût séparée et chassée du camp au moins pendant sept jours, après lesquels elle fut guérie. Ce murmure particulier étant fini, il en survint un autre de tout le peuple. Car Dieu ayant ordonné à Moïse d'envoyer un homme de chaque tribu pour considérer la terre de Chanaan, et pour apporter de ses fruits, ils revinrent en montrer une grappe de raisin qui faisait voir l'excellence de cette terre. Mais ils dirent en même temps qu'elle était habitée par un peuple si redoutable, qu'ils jetèrent l'épouvante dans tous les cœurs. Tous alors, d'une voix commune, se plaignirent de Moïse. Ils souhaitèrent d'être morts dans le désert, plutôt que d'aller combattre contre des géants, enfin ils résolurent d'élire un chef pour retourner en Egypte. Moïse et Aaron se prosternèrent devant Dieu pour apaiser sa colère. Cependant Caleb et Josué, qui avaient été de ces douze, tâchèrent d'adoucir le peuple, malgré la résistance des dix autres, qui étaient les principaux auteurs de cette sédition. Ils lui représentèrent que cette terre était excellente, et que s'ils avaient soin de se rendre Dieu favorable, ils en dévoreraient les habitants, comme on dévore un morceau de pain. Mais le peuple étrangement aigri, était près même de lapider Caleb et Josué, si Dieu n'eût arrêté leur fureur, en paraissant avec éclat sur le tabernacle de l'alliance. Il commanda à Moïse de dire à tout le peuple qu'il avait ouï leurs murmures, qu'il les traiterait comme ils l'avaient désiré ; que puisqu'ils avaient souhaité de mourir dans cette solitude, ils y mourraient tous, en commençant à compter depuis ceux qui avaient 20 ans, et qu'il n'y aurait que leurs enfants qui entreraient dans cette terre, après avoir erré pendant quarante ans dans ce désert. Il excepta de cette punition Josué et Caleb, qui s'étaient opposés à leurs murmures ; et les autres espions qui avaient causé cette sédition dans le peuple, furent frappés de mort à l'heure même, comme étant les auteurs d'un si grand mal. Dieu fit voir alors que, lorsqu'il nous promet de grandes récompenses, il ne veut pas que nous nous épouvantions au moindre combat qu'il faut souffrir pour les mériter. On ne peut entrer dans la terre promise qu'en

surmontant les ennemis qui nous en ferment le passage. Mais au lieu de s'abattre à la vue de ses ennemis, il faut au contraire relever sa foi ; et s'appuyer sur les promesses de Dieu, qui lui-même combat pour nous. C'est ainsi que dans la loi nouvelle Jésus-Christ n'a promis son royaume qu'à ceux qui useraient de violence pour le ravir. C'est renoncer à ce royaume, que de craindre les efforts auxquels seuls Dieu l'a promis ; et ceux qui, au lieu d'encourager les âmes à les vaincre, les affaiblissent en leur représentant ces difficultés comme insurmontables, seront punis de Dieu, comme étant la première cause de la perte de son peuple.

FIGURE 58. *Coré, Dathan et Abiron.* Nombre 16.

(La même année 2514, et la seconde depuis la sortie de l'Egypte.)

Le murmure du peuple excité par les espions fut bientôt suivi d'un autre qui offensa Dieu bien davantage. Coré, Dathan et Abiron, avec deux cent cinquante des principaux d'entre les Israélites, s'élevèrent contre Moïse et contre Aaron. Ils furent jaloux de leur puissance, et ils leur dirent que jusque-là ils avaient assez dominé sur le peuple du Seigneur, et qu'il était temps de mettre des bornes à leur tyrannie. Moïse se jeta par terre lorsqu'il vit cette conspiration ; et comme ces murmurateurs affectaient la souveraine prêtrise, il leur reprocha leur ambition ; il leur représenta que ce leur était déjà trop d'honneur d'avoir été élevés à la dignité de lévites, sans porter encore leurs désirs plus haut. Et après leur avoir fait voir que leurs murmures attaquaient Dieu même, il leur dit que le lendemain matin ils vinssent avec leurs encensoirs, et qu'Aaron viendrait aussi avec le sien. Cela étant fait, Coré avec ses partisans se mit d'un côté, et Aaron de l'autre. Dieu parut en même temps dans sa majesté, et commanda à tout le monde de se séparer de ces murmurateurs, qui demeurèrent seuls à l'entrée de leurs tentes, avec leurs femmes et leurs enfants. Moïse alors prit à témoin tout le peuple, et lui dit qu'ils allaient voir une preuve indubitable qu'il n'avait rien fait que par les ordres de Dieu, et que la mort extraordinaire de ces rebelles le justifierait en leur présence. A peine eut-il cessé de parler, que la terre s'ouvrit tout d'un coup sous les pieds de ces trois factieux, et les dévora avec leurs tentes et tout ce qui leur appartenait. Ils descendirent tout vivants dans l'enfer ; leurs corps furent abîmés dans les entrailles de la terre, et ils périrent en un moment au milieu du peuple qui fuyait de toutes parts, et qui craignait d'être lui-même enveloppé dans leur ruine. En même temps un feu en-

voyé de Dieu consuma les deux cent cinquante partisans de Coré. Moïse fit retirer leurs encensoirs de l'embrasement, pour les mettre en lames d'or qui furent attachées à l'autel, afin d'être comme un monument éternel d'une si sévère vengeance. Le peuple s'éleva contre Moïse comme contre l'auteur d'une mort si cruelle; et Dieu l'aurait consumé par les flammes qu'il envoya contre ces murmurateurs, si Moïse ne s'y fût opposé par ses prières. C'est pourquoi Dieu commanda qu'Aaron se hâtât de prendre son encensoir, et d'y mettre des parfums, pour apaiser sa colère; et aussitôt le feu s'arrêta, après avoir consumé près de quinze mille hommes. Dieu, pour confirmer davantage le sacerdoce à Aaron, voulut que chaque tribu mît une verge dans le tabernacle, et qu'il y écrivît son nom, afin qu'on reconnût par celle qui aurait fleuri, celui que Dieu aurait choisi pour prêtre. On trouva que ce fut la verge d'Aaron, qui d'un tronc mort avait poussé des fleurs et des feuilles que Dieu pour ce sujet voulut que l'on gardât dans le tabernacle. Un si grand exemple a toujours retenu les personnes sages de s'engager par elles-mêmes au ministère des saints autels, et elles ont craint de mettre témérairement la main à l'encensoir, sans y être appelées de Dieu. Les punitions de ces trois factieux, qui furent plutôt ensevelis qu'ils ne furent morts, et qui tombèrent tout vivants dans l'enfer, comme dit l'Ecriture, les tient dans une humble retenue à l'égard des choses saintes; et ils comprennent que Dieu est si grand, qu'il ne peut être servi que par ceux qu'il se choisit lui-même pour être ses ministres, et auxquels il donne en les appelant à ces hautes fonctions, les qualités divines que mérite un emploi si saint.

FIGURE 59. *Serpent d'airain.* Nombre 21.

(L'an du monde 2552, avant J.-C. 1452, au sixième mois de l'an 40 de la sortie d'Egypte.)

La révolte de Coré, de Dathan et d'Abiron ayant été apaisée, il s'en excita quelque temps après une autre dans tout le peuple, que Dieu vengea d'une manière bien particulière; car lorsqu'il errait dans le désert pendant tant d'années; dans les diverses stations où Moïse le faisait aller, il s'ennuya de tant de détours. Les Israélites s'élevèrent tous, à leur ordinaire, contre Moïse, lui témoignèrent leur mécontentement, et s'emportèrent en des plaintes publiques contre lui et contre Dieu même. Ils se plaignirent encore, comme ils avaient déjà fait en tant de rencontres, de ce qu'il les avait tirés de l'Egypte. Que n'y sommes-nous demeurés, dirent-ils, et pourquoi faut-il que nous mourions dans cette vaste,

solitude? Nous n'avons point de pain à manger, l'eau même souvent nous y manque, et nous sommes dégoûtés, il y a longtemps, de cette nourriture si légère, qui nous est devenue insupportable. Dieu fut irrité de ces murmures. Il envoya contre ces ingrats des serpents de feu, qui causèrent une effroyable désolation parmi tout ce peuple. Les plus séditieux furent épouvantés d'une punition si soudaine. Ils arrêtèrent tout d'un coup leurs murmures, et ils changèrent leurs plaintes et leurs menaces en des prières et des gémissements. Ils vinrent reconnaître devant Moïse qu'ils avaient péché, et qu'ils avaient irrité Dieu en murmurant contre sa conduite; mais ils le conjurèrent d'avoir enfin pitié d'eux, et de faire cesser promptement cette plaie mortelle. Moïse porta humblement devant Dieu leurs demandes, et Dieu, apaisé par les prières de ce saint homme, lui commanda de faire un serpent d'airain, et de l'élever pour le rendre visible aux yeux de tous, afin que ceux qui auraient été mordus des serpents, regardassent ce serpent d'airain, et fussent guéris de leurs blessures. Ce fut ainsi que cette mortalité cessa parmi le peuple, qui nous donna alors, et dans sa blessure et dans sa guérison, des instructions très-importantes: car les saints Pères ont regardé ce murmure du peuple et cette plainte de ses longs travaux, comme une des tentations les plus dangereuses qui puissent arriver, même aux plus parfaits, qui sont quelquefois en danger, s'ils ne réveillent leur foi et leur confiance en Dieu, et de se laisser abattre dans les peines et dans les difficultés de la voie étroite. Mais ils ne peuvent consentir à ces murmures secrets, sans être empoisonnés dans l'âme par le venin des serpents, c'est-à-dire des démons, qui ne veillent qu'à leur perte, et qui ne tâchent qu'à les jeter dans le découragement. Pour se guérir d'une blessure si dangereuse il ne lui reste qu'à regarder le serpent d'airain, qui représentait Jésus-Christ, comme il nous en assure lui-même dans son évangile. Il n'a pas dédaigné de se comparer à un serpent, mais à un serpent d'airain, parce qu'en prenant notre chair, il n'en a point pris le péché, qui est comme le venin du serpent, quoiqu'il n'ait pas refusé de se soumettre à la mort, qui était l'effet et la punition du péché. C'est ce divin objet de Jésus-Christ élevé en croix, et que les fidèles doivent regarder avec foi, pour faire cesser toutes leurs plaintes, et pour trouver la consolation de leurs maux, en se disant souvent à eux-mêmes: Si l'innocent a souffert sans se plaindre, les coupables doivent-ils se plaindre de souffrir quelque chute? et si Dieu a traité ainsi le bois vert, est-il juste qu'il épargne le bois sec?

FIGURE 60. *Balaam.* Nombre 22.

(L'an du monde 2552, avant J.-C. 1452.)

Après tant d'afflictions et de peines dont Moïse avait été éprouvé dans la conduite de son peuple, il ne lui restait plus, avant sa mort, que d'éprouver encore celles que lui pouvaient causer les artifices des faux prophètes. Israël étant campé assez proche des Moabites, Balac, leur roi, en étant épouvanté, eut recours à un faux prophète des Ammonites, nommé Balaam, qu'il pria de maudire Israël. Ce faux prophète consulta Dieu durant la nuit, qui lui défendit de le faire, parce qu'il avait lui-même béni ce peuple. Balaam renvoya donc les gens de Balac; mais ce prince ne se rebuta point, et il lui en envoya d'autres plus considérables avec de plus grands présents. L'avarice de ce faux prophète en fut tentée; et au lieu de répondre fermement à ces personnes, ce que Dieu lui avait déjà dit la première fois, il le consulta de nouveau, comme si l'or de ces ambassadeurs avait pu faire le même changement en Dieu qu'il avait fait dans le cœur de cet avare. C'est pourquoi Dieu l'abandonnant à ses secrets désirs, il lui dit qu'il suivît ces personnes, et qu'il allât trouver Balac. Lorsqu'il était en chemin, un ange se présenta devant lui sans qu'il le connût. L'ânesse sur laquelle il était monté le vit et s'arrêta; elle tomba même devant l'ange, et comme Balaam la frappait, Dieu, dit l'Écriture, ouvrit la bouche de l'ânesse, et par un miracle qui a été unique, elle se plaignit de cette injuste sévérité. En même temps Balaam vit l'ange qui s'opposait à son voyage; et comme il le menaçait de le tuer, Balaam s'humilia devant lui, et lui dit qu'il était prêt à s'en retourner, s'il le désirait. L'ange lui permit de continuer son voyage, mais à condition qu'il ne dirait que ce qu'il entendrait de Dieu. C'est ce qu'il fit en effet; et quelques efforts que Balac fit pour l'obliger de maudire Israël, Dieu, malgré Balac et Balaam, ne fit prononcer pour les Juifs que des bénédictions qui irritèrent étrangement ce roi. Mais Dieu conduisait la bouche de Balaam comme il venait peu auparavant de conduire la langue de l'ânesse sur laquelle il était monté. La crainte néanmoins de perdre les récompenses qu'il attendait de ce roi, fit que Balaam détruisit par le conseil qu'il donna, tout ce qu'il venait de dire; car ne parlant plus en prophète, mais en très-méchant homme, il conseilla à Balac de faire voir des femmes des Madianites au peuple juif, afin que ce peuple péchât avec elles, et adorât leurs idoles, et que Dieu l'abandonnât ensuite à ses ennemis. Cet avis eut un succès bien funeste, car ces femmes idolâtres gagnèrent en

effet par leurs attraits ce peuple facile, et le corrompirent premièrement dans l'âme, et ensuite dans le corps. Ainsi un faux prophète, contrefaisant l'homme de Dieu, aurait été, par ses artifices et par son avarice, la cause de la perte de tout le peuple de Dieu, si un vrai ministre du Seigneur ne s'y fût opposé par un saint zèle; car Phinée voyant un juif commettre un crime avec une femme madianite, perça ces deux corps coupables de son épée, et apaisa Dieu par ce sacrifice. Ce peuple donc, dit saint Ambroise, fut plus miraculeusement délivré par un seul vrai prêtre, qu'il n'avait été corrompu par un seul faux prophète; et la piété d'un eut plus de force que l'avarice et les artifices de l'autre. On vit alors que le peuple de Dieu est heureux lorsqu'il y a des personnes qui s'opposent, par un zèle sage, au dessein de ceux qui tâchent de le corrompre. Il y aura toujours des Balaam dans l'Église: puisque c'est à ce faux prophète que l'apôtre compare ceux qui cherchent leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ. C'est pourquoi il faut souhaiter qu'il y ait aussi des Phinées, qui soient sensibles à toutes les plaies que l'on fait à l'Eglise, et qui ne cherchent en tout que les intérêts de Dieu et le salut de son peuple.

FIGURE 61. *Mort de Moïse.* Deut. 34.

(La même année 2552, à la fin de la 40.e année de la sortie de l'Egypte.)

Lorsque Balaam eut fait pécher Israël, Dieu donna ordre à Moïse qu'avant de mourir il se vengeât des Madianites. C'est pourquoi ayant choisi douze mille hommes des plus courageux, il les envoya sous la conduite de Phinée, espérant que le zèle qu'il avait déjà témoigné, attirerait la bénédiction de Dieu sur tous ses soldats. Il ne fut pas trompé dans son attente; car ces douze mille hommes défirent entièrement les Madianites et leurs princes, tuèrent Balaam qui avait été l'auteur d'un conseil si détestable, brûlèrent toutes les villes de ce pays-là, et prirent toutes leurs femmes et leurs troupeaux, qu'ils amenèrent dans le camp. Moïse alla au-devant d'eux; et voyant qu'ils avaient réservé les femmes, il se fâcha étrangement contre tous les officiers, de ce qu'ils avaient laissé en vie celles qui les avaient trompés, et dont Balaam s'était servi pour les perdre. C'est pourquoi il commanda qu'après avoir généralement tué tous les mâles, tant grands que petits, ils tuassent de même toutes les femmes, et qu'ils ne réservassent que les filles vierges, qui se trouvèrent au nombre de trente deux mille. Moïse donna ensuite aux tribus de Ruben, de Gad, et à la demi-tribu de Manassé, les terres au-delà du Jourdain. Et comme il ne devait point le passer, Dieu lui commanda de faire venir

Josué, et de le charger de la conduite de tout le peuple en leur présence. Moïse exhorta plusieurs fois Josué à s'armer de force et de courage, afin de faire entrer ce peuple dans la terre qui lui avait été si souvent promise. Il déclara en abrégé à tout le peuple ce que Dieu lui avait ordonné de lui commander de sa part pendant quarante ans, et il l'écrivit même dans un livre, qu'il fit mettre dans l'arche avec les tables de la loi. Enfin, étant monté au haut de la montagne Abarim, il bénit toutes les tribus d'Israël. Dieu lui montra la terre de Chanaan, et lui dit qu'il lui suffisait qu'il l'eût vue de ses yeux, mais qu'il n'y entrerait pas. Ce saint homme mourut ainsi sur cette montagne, étant âgé de six-vingts ans, sans qu'on pût savoir depuis où était son corps, ni découvrir son sépulcre. Tout le peuple le pleura pendant trente jours, et obéit à Josué que Dieu remplit de son esprit et de sa sagesse, quoique personne, depuis Moïse, ne parut jamais égal à ce grand prophète, qui joignit une souveraine douceur avec un zèle admirable, et qui régla l'un et l'autre par une sagesse divine. Sa fidélité a été admirée de tous les saints. Il rendit à Dieu tout ce qui lui était dû, sans rien omettre de ce qu'il devait à son peuple; comme il rendit à son peuple tout ce qu'il devait attendre de lui, sans manquer à ce qu'il devait à Dieu. Sa vie fut toujours pleine de périls et de travaux, et elle se termina à une mort qui était comme une espèce de châtiment, et par laquelle il semblait que Dieu voulût achever de purifier la vertu de ce saint prophète. Mais nous n'avons garde de croire, dit saint Augustin, que Dieu ait pensé à punir ce serviteur si fidèle, et que ç'ait été un grand mal à Moïse de mourir âgé de six-vingts ans, pour ne pas entrer dans une terre où tant de méchants entrèrent après lui. Celui que Dieu jugea digne de le voir un jour dans le ciel, pouvait-il se croire malheureux de ne pas entrer dans une partie de la terre qui n'en était que l'image? Mais l'Écriture, dit ce saint père, nous voulait avertir, par cette circonstance, que ceux qui seraient servilement attachés à la loi de Moïse n'entreraient jamais dans le ciel, et qu'il faut nécessairement passer à la grâce, si l'on veut espérer d'entrer dans la véritable terre promise que le véritable Josué, qui est J.-C., nous ouvre après le passage du Jourdain, c'est-à-dire, après les souffrances de tous les maux de ce monde.

FIGURE 52. *Passage du Jourdain.* Josué 3.

(L'an du monde 2553, 1er mois de l'année 41 depuis la sortie de l'Egypte.)

Moïse étant mort, le peuple promit à Josué de lui obéir en tout. Dieu signala d'abord ce nouveau chef de son peuple par le passage du Jourdain. Josué fit assembler tous les Juifs, et leur commanda de préparer des vivres, parce que dans trois jours ils devaient passer ce fleuve. Après ces trois jours, Josué fit crier par un héraut que tout le peuple prît garde à l'arche, et que lorsqu'il la verrait dans le fleuve, il s'avançât pour le passer, sans approcher néanmoins de l'arche de plus près que de deux mille coudées. Il commanda ensuite aux prêtres d'entrer dans le Jourdain avec l'arche, et de s'arrêter lorsqu'ils auraient fait quelques pas. Dès que le Jourdain eut senti la présence de l'arche, les eaux qui étaient au-dessous des prêtres s'écoulèrent à leur ordinaire dans la mer Morte, mais celles qui étaient au-dessus remontèrent vers leur source, et s'élevèrent comme une haute montagne. Le peuple aussitôt passa ce fleuve à pied sec, pendant que les prêtres soutenaient l'arche, jusqu'à ce que tout le peuple fut passé. Josué qui avait appris de Moïse de quelle importance il était de témoigner à Dieu sa reconnaissance, après avoir reçu de lui quelque grâce, ne voulut pas qu'une assistance aussi merveilleuse demeurât sans un monument éternel de sa gratitude. Il commanda que douze hommes choisis des douze tribus prissent chacun une pierre du milieu du fleuve, dans l'endroit même où les pieds des prêtres s'étaient arrêtés, et que de ces douze pierres ils fissent comme un autel, sur la terre ferme, pour servir à l'avenir de marque de ce passage si miraculeux. Il voulut encore que l'on prît douze pierres sur le bord du fleuve, qu'on les portât à l'endroit où s'étaient arrêtés les prêtres, et qu'on en bâtit comme un autel qui demeura toujours depuis au milieu du fleuve. Lorsque ces ordres eurent été exécutés, et qu'il ne resta plus rien à passer, Josué avertit les prêtres qui portaient l'arche, de sortir du milieu du fleuve, et dès qu'ils furent sur la terre ferme, les eaux du Jourdain, qui s'étaient arrêtées, commencèrent à fondre avec impétuosité, pour reprendre leur cours ordinaire. Ce fut ainsi que Dieu commença à donner du crédit à Josué dans l'esprit du peuple. Il nous apprit, par ce miracle, ce qu'il fait dans toute la suite des siècles, lorsqu'il veut faire entrer son peuple dans la véritable terre promise, c'est-à-dire dans l'Eglise sainte: car ce passage du Jourdain fut alors une figure du baptême, par la vertu duquel il se fait encore aujourd'hui le même miracle dans l'homme, qui se fit alors dans ce fleuve, puisque le baptisé, s'il est véritablement converti, ne laisse point couler ses eaux, c'est-à-dire les affections de son cœur, selon le cours ordinaire, qu'il leur permettait auparavant. Il ne souffre plus qu'elles s'aillent perdre encore, comme celles du Jourdain, dans la mer Morte, c'est-à-dire dans l'amertume et dans la corruption du siècle. Le changement de son cœur et

de son amour leur fait prendre une autre route, et il sent, par un effet miraculeux de la grâce de Dieu dans lui, qu'il se fait un effort à lui-même pour faire remonter ses eaux vers leur source, c'est-à-dire pour faire rentrer toutes ses affections dans Dieu qui est son principe.

FIGURE 53. *Prise de Jéricho.* Josué 6.

(La même année 2553, avant J.-C. 1453.)

La première ville qui se trouva à combattre, après le passage du Jourdain, fut Jéricho, où Josué avait déjà envoyé des espions pour la reconnaître. Ils y furent même découverts, et ils y eussent été en grand danger de perdre la vie, si la charité d'une femme nommée Rahab, qui jusque-là avait été déréglée dans sa conduite, ne les eût sauvés en les cachant. Ces espions étant retournés à Josué, ne firent pas comme ceux que Moïse avait envoyés quarante ans auparavant, qui intimidèrent le peuple par leur rapport. Ils l'encouragèrent au contraire, et ils lui dirent que Jéricho était dans une si grande consternation, qu'elle était déjà comme vaincue. L'effroi dont tout ce peuple avait été saisi lorsqu'ils virent les Juifs s'approcher, et le souvenir de tant de merveilles que Dieu avait faites en faveur d'Israël, leur fit rechercher toutes les précautions possibles, et n'en trouvant point d'autres que dans la solidité de leurs murs et de leurs remparts, ils en firent de si forts, qu'ils paraissaient imprenables. Mais Dieu se moqua de la résistance de ces peuples: il promit à Josué que, sans machines et sans efforts, il renverserait par terre toutes ces murailles. Il lui commanda que durant sept jours le peuple fît le tour des murs de la ville, et qu'au septième les prêtres prissent sept trompettes et les fissent retentir marchant devant l'arche. Qu'ils fissent ainsi sept fois le tour de Jéricho avec un profond silence. Qu'au septième tour ils jetassent tout d'un coup un cri perçant et aigu, et que tout le peuple leur répondît de même. Il lui promit qu'aussitôt les murs de Jéricho tomberaient par terre; ce qui arriva comme il le lui avait marqué. Il lui défendit ensuite qu'on ne prît rien de cette ville; il voulut qu'elle fût tout en anathême, ce que Josué recommanda très-particulièrement, de peur que quelqu'un par son avarice, ne fût cause du malheur de tout le peuple. Il eut soin aussi d'avertir le peuple de sauver Rahab, et il commanda aux espions d'aller prendre d'abord cette femme, et tout ce qui était à elle, afin de l'amener au milieu de leur camp, pour y trouver la sûreté qu'elle avait si justement méritée. Ce fut ainsi que Jéricho fut détruite, et que ce peuple, ennemi de Dieu, qui se

confiait dans la hauteur et dans la force de ses murailles, les vit en un moment renversées par terre, au seul retentissement des trompettes. Ce miracle figurait un mystère que les saints Pères ont fort remarqué. Il nous ont dit que le bruit éclatant de ces trompettes représentait l'éclat de la prédication des pasteurs, qui jettent en même temps la joie dans le cœur des Israélites, et la frayeur dans ceux qui leur font la guerre. Rien, dit saint Ambroise, ne rend le peuple de Dieu plus victorieux de ses ennemis, que le soin qu'on prend de l'animer par le son de la parole de Dieu, et par le retentissement des trompettes du Jubilé, c'est-à-dire de la grâce que Dieu leur fait en leur pardonnant leurs péchés. Cette joie sainte répandue dans l'âme par la parole des prêtres, est toute leur force, comme le disent les saints prophètes. Jéricho était imprenable pendant que les prêtres demeuraient dans le silence; mais lorsqu'ils firent du bruit, et que le peuple leur répondit par ses cris, les murailles tombèrent par terre. Ainsi, dit saint Ambroise, les Chrétiens seront victorieux des démons, lorsque les prêtres de la loi nouvelle feront retentir, sans rien craindre, les vérités saintes, qui remplissent les peuples de joie, qui leur apprennent à soupirer vers le ciel et à fouler aux pieds tout le monde, en le regardant comme une autre Jéricho, c'est-à-dire comme une ville d'anathême qu'ils ont en horreur.

FIGURE 54. *Destruction de Haï.* Josué 7.

(La même année 2553.)

La ruine de Jéricho fut suivie de celle de Haï. Comme cette ville paraissait moins considérable, on représenta à Josué qu'il était superflu de fatiguer toute l'armée, et que deux ou trois mille hommes suffiraient pour emporter cette place. Josué le crut. Mais lorsqu'il s'attendait à voir revenir ses troupes victorieuses, il fut bien surpris d'apprendre qu'elles avaient été défaites, et qu'elles revenaient après une honteuse fuite. Il se jeta par terre devant le Seigneur, et ne pouvant souffrir cette honte de son peuple, qui retombait sur Dieu même, il lui en fit ses plaintes avec une profonde douleur. Dieu lui répondit que c'était le péché d'Israël qui avait été cause de cette défaite, et que l'anathême qui était au milieu du peuple, avait retiré de lui son secours, et l'avait forcé de l'exposer à ses ennemis; mais qu'il eût soin de sanctifier le peuple, et qu'alors il continuerait de le protéger. Josué fit donc assembler le peuple, et il protesta que celui qui se trouverait coupable serait brûlé. On jeta d'abord le sort sur les tribus, et il tomba sur la tribu de Juda. On le jeta ensuite sur les familles de cette tribu, et il tomba sur la famille de Zaré, d'où enfin il

vint sur Achan, à qui Josué commanda de confesser la vérité, et de rendre gloire à Dieu. Achan voyant sa faute divinement découverte, crut qu'il était inutile de céler le reste. Il avoua qu'il avait péché, et que dans le sac de Jéricho un manteau d'écarlate l'avait tenté, qu'il l'avait pris avec deux cents sicles d'argent et une règle d'or qu'il avait cachés en terre dans sa tente, en un lieu qu'il marqua à ceux qui allèrent les chercher, et qui les portèrent à Josué en présence de tout le peuple. Josué fit prendre Achan, à l'heure-même, avec sa femme et ses enfants, et tout ce qui était à lui, et l'ayant mené dans la vallée de Nachor, ils les lapidèrent, et brûlèrent tout ce qui lui appartenait. Dieu étant réconcilié par cette vengeance, dit à Josué qu'il ne craignît rien, et qu'il lui allait livrer la ville de Haï. Il l'avertit de mettre une embuscade auprès de la ville, afin qu'en faisant semblant de fuir comme la première fois, tous les hommes de Haï fussent surpris entre ceux qui s'étaient cachés proche de la ville, et les autres qui feindraient de fuir. C'est ce qui arriva en effet. Ce peuple transporté de joie poursuivit encore ceux qui ne fuyaient qu'en attendant qu'ils vissent la ville en feu. Ils se retournèrent alors, et taillèrent en pièces les habitants de Haï, jusqu'au nombre de douze mille. Ainsi la gloire du peuple de Dieu fut réparée par la mort d'Achan, dont l'avarice avait été funeste à tant de personnes. Saint Chrysostôme déplore le malheur de l'Eglise, lorsqu'il considère cet événement d'un peuple qui en était la figure. Il ne peut s'empêcher de trembler, lorsqu'il voit qu'un seul homme qui avait violé la loi de Dieu, par son avarice, attire la malédiction sur tout le peuple, et il trouve bien insensibles ceux qui, lorsque tout est plein de méchants, sont néanmoins sans aucune crainte. C'est pourquoi, il exhorte les Chrétiens à se séparer des pécheurs. C'est déjà, dit-il, avoir beaucoup à faire que de demeurer nous-mêmes purs de l'anathème de Jéricho. Nous sommes bien heureux, si nous n'avons rien en nous de la corruption du siècle. Si les hommes ne voient rien en nous des dépouilles maudites de Jéricho, comme ils ne les voyaient pas alors dans Achan, il est bien à craindre que Dieu et les anges ne les voient; et nous devons même prendre garde qu'après nous être mis en état de ne nous pas perdre par nos propres fautes, nous ne nous perdions peut-être par la contagion de celles des autres.

FIGURE 55. *Soleil arrêté.* Josué 10.

(Sur la fin de la même année 2553.)

Tous les rois qui étaient dans le pays de Chanaan, voyant de quelle manière on avait déjà traité les villes de Jéricho et de Haï,

s'assemblèrent pour opposer leurs forces à Israël. Mais le peuple de Gabaon, étant plus sage que les autres, prévit l'inutilité de cette ligue, et crut que rien ne pouvait résister aux Juifs. C'est pourquoi ils eurent recours à l'artifice. Ils prirent des habits usés, et feignirent d'être d'un pays fort éloigné, d'où ils venaient trouver Josué pour faire alliance avec lui. Josué craignit d'abord quelque tromperie; mais il se laissa enfin persuader en voyant les pains de ces personnes réduits en poudre, et les vases où ils avaient mis du vin tout rompus, leurs souliers usés et leurs habits déchirés. Ainsi ne consultant point le Seigneur sur ce sujet, comme le marque l'Ecriture, il fit alliance avec ce peuple, et jura qu'il ne les exterminerait pas. Trois jours après, on reconnut cette feinte. On se trouva sur les terres des Gabaonites, et le peuple murmura de ce que l'on épargnait ces imposteurs; il voulait même les tuer, si Josué ne se fût opposé à ce dessein, en représentant au peuple la sainteté du serment qu'il leur avait fait. Il les condamna seulement à une éternelle servitude, et protesta qu'ils seraient destinés à couper le bois, et à porter l'eau pour le peuple. Mais les Gabaonites s'étant ainsi sauvés des mains des Israélites, étaient près de tomber dans celles de leurs voisins, si Josué lui-même ne les eût délivrés; car Adonibesech, roi de Jérusalem, voyant que ceux de Gabaon s'étaient donnés aux Israélites, commença à les regarder comme ennemis, parce que Gabaon était une des plus grandes villes, et que le peuple en était vaillant. C'est pourquoi il pria quatre autres rois ses voisins de se joindre à lui, pour exterminer les Gabaonites, qui n'eurent point d'autre refuge, dans cette extrémité, que la bonté de Josué et le courage du peuple juif. En effet, les Israélites marchèrent aussitôt à leur secours, et défirent entièrement ces cinq rois. Et comme le déclin du jour les empêchait de les poursuivre, et de les défaire entièrement, Josué commanda au soleil de s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils se fussent vengés de leurs ennemis. Le soleil s'arrêta aussitôt, par un miracle qui a été unique; et devant ce jour ni après, dit l'Ecriture, on ne vit jamais un si long jour, parce que Dieu voulut obéir à la voix de son serviteur. Les hommes admirent ce miracle, disent les saints Pères, et c'est avec raison, puisque ce ne peut être que par la vertu de Dieu même, qu'une créature inanimée respecte ainsi dans un homme le pouvoir de Dieu. Le soleil alors, dit saint Ambroise, reconnut dans Josué la puissance de Jésus-Christ, qui devait, plusieurs siècles après, arrêter le vrai soleil, c'est-à-dire la lumière et l'ardeur de la vérité qui baissait déjà fort, et qui allait s'éteindre pour jamais, en laissant le monde dans une nuit éternelle. Mais

ce ne sont plus ces sortes de miracles sensibles que Dieu fait maintenant dans son église. Les pasteurs de son peuple cherchent à arrêter, non le cours du soleil dans le ciel ; mais le cours de la concupiscence dans les âmes. Que servait-il à Josué, dit ce saint père, d'arrêter ainsi cet astre dans le ciel, lorsqu'il ne pouvait réprimer l'avarice sur la terre? Il commande au soleil, et le soleil lui obéit afin qu'il ait le temps de poursuivre sa victoire ; et il ne peut commander à l'avarice d'Achan, qui lui ôte la victoire d'entre les mains, et qui le fait fuir honteusement devant l'ennemi. C'est donc un des grands miracles de la loi ancienne ; mais ceux de la nouvelle ont moins d'éclat, et sont sans comparaison plus grands, lorsqu'une âme que le démon possédait, et qui était emportée par la violence de ses passions, se tourne tout d'un coup vers Dieu, et, se détachant de la terre et d'elle-même, n'a plus de désirs que pour le ciel.

FIGURE 56. *Punition d'Adonibesech.* Juges 1.

(L'an du monde 2570, avant J.-C. 1434.)

Josué défit ainsi ses ennemis, le ciel conspirant pour sa victoire, il tailla en pièces tout ce qui se présenta devant lui. Il ne trouva presque plus de résistance dans ce pays, et il y faisait de jour en jour de nouveaux progrès. Tous fuyaient devant lui, et semblaient reconnaître la puissance que Dieu avait donnée aux Juifs de posséder ce pays comme leur héritage. Ainsi la plupart de ces idolâtres furent exterminés en six années de temps, et l'Ecriture compte jusqu'à trente-un rois qui furent vaincus par ce généreux conducteur des Israélites. Dieu ne laissa dans ce pays, des anciens peuples qui y habitaient, qu'autant qu'il en fallait pour tenir toujours son peuple en haleine, afin d'éprouver sa fidélité, et d'avoir toujours des ministres de ses vengeances pour punir les Juifs, lorsqu'ils auraient attiré sa colère par leurs péchés. Après que Josué se fut ainsi rendu maître de ce pays par son courage et par ses armes, il le distribua par sa sagesse à toutes les tribus, et fit ce partage avec tant d'équité et de justice, qu'on ne peut assez l'admirer. Ayant achevé ces actions glorieuses auxquelles il avait été destiné de Dieu, et étant près de sa fin, il assembla tout le peuple avant de mourir, comme avait fait Moïse pour lui représenter ce que Dieu avait fait en leur faveur. Il les conjura de n'avoir d'autre Dieu que le Seigneur : ce qu'ils lui promirent avec serment. Après cela il mourut en paix, âgé de cent dix ans, et fut pleuré de tout le peuple. Il eut ce bonheur, que pendant tout le temps qu'il gouverna les Juifs, ils ne se laissèrent point corrompre par

l'idolâtrie, ni emporter aux murmures contre Dieu. Les combats qu'il livra contre divers rois, pour établir le peuple de Dieu dans la terre promise, ont fait dire aux saints Pères qu'on ne devient point l'héritage et la terre du Seigneur, si l'homme auparavant ne bannit de lui un ennemi qu'il a au dedans de lui-même. Nous naissons tous tributaires du Chananéen et de l'Amorrhéen, c'est-à-dire des démons ; il faut nécessairement qu'il se fasse un renouvellement dans nous, par lequel tout ce qui appartient au démon soit exterminé, afin que nous devenions le royaume et le partage de Dieu. La tribu de Juda se signala après la mort de Josué, et Caleb, qui en était le chef, la conduisit dans les batailles. Adonibesech fut le premier ennemi qui sentit le courage de cette tribu; car l'ayant attaquée, elle le défit, et le poursuivit, lorsqu'il tâchait de se sauver par la fuite. Il y eut ceci de particulier dans la mort de ce prince, que lorsque les Israélites l'eurent pris, ils lui coupèrent les extrémités des pieds et des mains. Ce prince malheureux reconnut alors l'équité des jugements que Dieu exerçait sur sa personne, puisqu'il le traitait alors comme il avait traité lui-même soixante et dix rois, auxquels il avait de même fait couper les pieds et les mains, et qu'il avait obligé de ramasser sous sa table les miettes qui en tombaient. Après cette reconnaissance de la justice de Dieu, qui veille aussi bien sur les souverains que sur le commun des hommes, il fut amené à Jérusalem, où il mourut, laissant un exemple à tous les rois, comme remarquent les saints Pères, que cette parole que le fils de Dieu a dite, qu'il jugerait les hommes selon qu'ils auraient eux-mêmes jugé les autres, est véritable, aussi bien des princes que de leurs sujets, et que s'ils ne la voient pas vérifiée en cette vie dans leurs personnes, comme Adonibesech, ils doivent craindre qu'elle ne le soit dans l'autre, où ils ne pourront s'empêcher de tomber entre les mains d'un Juge qui leur fait dire dès ici-bas, par le plus sage des rois, que les puissants seront puissamment tourmentés, s'ils abusent de leur puissance.

FIGURE 57. *Mort de Sisara.* Juges 4.

(L'an du monde 2719, avant J.-C. 1285.)

Après la mort de Josué et des anciens qui lui survécurent d'environ quinze ans, le peuple juif tomba dans de grands désordres, qui firent voir que le bonheur des âmes dépend souvent de la sagesse d'un bon pasteur, et qu'il n'y en a point de plus malheureuses que celles qui veulent se conduire elles-mêmes. Car les Juifs n'ayant point de chef, et chacun faisant ce qui lui plaisait,

comme dit l'Ecriture, ils tombèrent en divers péchés, et de ces péchés dans la servitude où ils eurent recours aux prières, que Dieu écouta, leur envoyant des conducteurs pour les délivrer, qui prirent le nom de Juges. Après Othoniel, neveu et successeur de Caleb, Aod et Samgard, Dieu fit tomber le gouvernement du peuple à une femme nommée Débora, qui fit voir que tout instrument est bon dans la main de Dieu, lorsqu'il lui plaît de s'en servir. Pendant le gouvernement de cette femme, Jabin, roi de Chanaan, déclara la guerre aux Juifs, et envoya contre eux Sisara, général de ses troupes. Débora, remplie de l'esprit de Dieu ne témoigna pas moins de courage pendant la guerre, que de prudence pendant la paix; elle donna d'abord un chef aux troupes qu'elle opposa à Sisara. Elle envoya dire à Barac que Dieu l'avait choisi pour général de son armée. Mais Barac déclara qu'il n'irait point à cette guerre, si Débora n'y venait aussi. Quand le jour du combat fut arrêté, et que Débora eut commandé à Barac d'aller avec dix mille hommes attaquer Sisara, qui se confiait dans le nombre prodigieux de ses chariots armés de faux tranchantes, Dieu répandit tout d'un coup la terreur dans le cœur des ennemis, en sorte que Sisara lui-même, étant frappé d'épouvante, s'enfuit à pied, pendant que l'on taillait en pièces toute son armée. Lorsqu'il s'enfuyait ainsi, Jaël, femme de Habert, allié de Jabin, alla au-devant de lui, et le pria d'entrer dans sa tente. Et comme sa fuite précipitée avait épuisé toutes ses forces, il se coucha par terre, et Jaël le couvrit, après lui avoir donné du lait à boire, au lieu de l'eau qu'il lui avait demandée. Lorsqu'il était dans un sommeil profond, cette femme combattant encore pour le peuple de Dieu, prit un grand clou, qu'elle enfonça dans la tête de Sisara et le cloua contre terre; et lorsque Barac le cherchait partout, Jaël le pria d'entrer dans sa tente et lui montra Sisara mort. Débora chanta à Dieu un cantique d'action de grâces, en reconnaissance d'une victoire si signalée, dans lequel elle relève la sagesse et le courage de Jaël. Ainsi une femme commença cette guerre, et une autre femme l'acheva; et toutes deux firent voir que Dieu peut donner aux femmes même, quand il lui plaît, le courage et la force aussi bien qu'aux hommes, pour gouverner les grandes affaires; car Débora se soumit, par sa sagesse, un peuple dont Moïse avait eu lui-même tant de peine à apaiser les murmures, et elle eut la gloire d'être la première souveraine que Dieu établit sur son peuple, sans qu'il lui manquât sous sa conduite aucun des avantages qu'il eût pu attendre des plus vaillants hommes. Elle choisit elle-même des généraux, régla le nombre des troupes, disposa les logements de l'armée, arrêta l'heure

du combat, et envoya Barac plutôt pour vaincre que pour combattre. Et ce général, regardant cette sainte veuve comme un ange du Seigneur, crut que l'heureux succès de ses armes dépendait de sa présence. Les saints Pères remarquent, dans ces grands exemples, qu'il n'y a rien de grand sur la terre que ce qui est fondé sur l'esprit de Dieu; que les hommes deviennent plus faibles que les femmes, lorsqu'ils sont abandonnés à leurs faiblesses; et que les femmes, deviennent plus généreuses que les hommes, lorsqu'elles sont remplies de Dieu; et que cette parole de saint Paul a été vérifiée dès lors que Dieu choisit quelquefois les moins sages et les plus faibles selon le monde, pour confondre les plus sages et les plus puissants.

FIGURE 68. *Sacrifice de Gédéon*. Juges 6.

(L'an du monde 2759, avant J.-C. 1245.)

Après la mort de Débora, ce peuple étant encore demeuré sans conducteur, se donna une telle liberté de pécher, que Dieu l'abandonna entre les mains des Madianites durant sept ans. L'extrême misère où ses ennemis le réduisirent lui fit avoir recours à Dieu, qui fut touché de ses prières, et qui résolut de le secourir. C'est pourquoi il envoya dire à Gédéon, par un ange, qu'il le choisissait pour délivrer son peuple d'entre les mains de ses ennemis. Gédéon, surpris de cette nouvelle, représenta sa bassesse, et dit à l'ange que sa famille étant une des moindres familles de tout Israël, il ne pouvait être employé à ce grand ouvrage. Mais Dieu lui répondit qu'il serait avec lui, et qu'avec son secours cette multitude innombrable de Madianites fuirait, comme s'il n'y avait qu'un seul homme. Gédéon pria l'ange de lui donner quelque signe pour l'assurer que ce qu'il disait était véritable, et il le conjura d'attendre un moment jusqu'à ce qu'il apportât quelque chose pour lui servir à manger. L'ange lui ayant promis qu'il attendrait, Gédéon alla promptement, comme marque l'Ecriture, faire cuire un chevreau, et prépara des pains sans levain. Il mit la chair qu'il avait cuite dans un bassin, et le suc de cette viande dans un vase, et il alla retrouver l'ange auquel il offrit ce qu'il portait. L'ange lui commanda de mettre cette chair sur une pierre, et d'y verser le suc de la chair; ce que Gédéon, ayant fait, l'ange étendit le bout d'une verge qu'il tenait à la main pour en toucher cette chair, et aussitôt il sortit un feu de la pierre sur laquelle on l'avait mise, qui consuma tout. L'ange disparut à l'heure même; et Gédéon frappé de terreur de ce qu'il avait parlé à un ange, crut qu'il en mourrait. Mais Dieu le rassura et lui com-

manda d'aller détruire l'autel de Baal, de couper le bois qui l'environnait, et de bâtir ensuite un autel au vrai Dieu, au lieu même où il avait offert son sacrifice. Gédéon n'obéit à cet ordre que pendant la nuit, parce qu'il craignait les habitants de ce lieu. Et lorsqu'on s'informait, le lendemain, qui était celui qui avait fait cet outrage à Baal, et que l'on eut reconnu que c'était Gédéon, on pressa son père de le donner, afin qu'on le fît mourir. Mais son père le sauva en disant hautement que c'était à Baal, s'il était Dieu, à se venger lui-même, et à ne pas laisser aux hommes le soin de le venger de ses ennemis. Ainsi Gédéon fut sauvé, et fut appelé depuis Jérobaal. Il apprit aux pasteurs, par son exemple, que la première chose qu'ils doivent faire en prenant la conduite des âmes, est d'être prêts à exposer leur vie pour suivre les ordres de Dieu, et pour exterminer les idoles. Ce sacrifice si fameux, par lequel il reconnut que Dieu l'appelait à la conduite de son peuple, a été, selon les saints Pères, une figure admirable du sacrifice de Jésus-Christ. C'est pour ce sujet même que l'Ecriture marque que la pierre sur laquelle Gédéon l'offrit représentait le Sauveur : c'est de cette pierre mystérieuse que sortit le feu qui consuma le sacrifice, c'est-à-dire le feu du Saint-Esprit, que le fils de Dieu nous a mérité par sa mort, pour consumer dans nous la chair du chevreau, c'est-à-dire la chair du péché, et le suc de la chair, c'est-à-dire les affections corrompues qui sont dans le plus secret de nos cœurs. C'est le grand mystère que Gédéon marqua alors, en nous apprenant, dit saint Ambroise, que tous les sacrifices cesseraient un jour, et qu'il n'y en aurait plus d'autres que celui de Jésus-Christ crucifié, qui suffit seul pour l'expiation de nos péchés, et qui rend agréables à Dieu les hosties que les fidèles lui offriront en sacrifiant leurs cœurs et tous leurs désirs dans la suite de tous les siècles.

FIGURE 69. *Miracle de la toison.* Juges 6.

(La même année 2759.)

Lorsque Gédéon eut reconnu que Dieu voulait se servir de lui pour conduire son peuple, par le miracle du feu sorti de la pierre qui consuma le sacrifice, il ne pensa plus qu'aux moyens de sauver les Juifs de l'oppression sous laquelle ils gémissaient. C'est pourquoi, lorsque les Madianites et les Amalécites étaient assemblés avec les autres peuples voisins contre la Judée, Gédéon fut saisi de l'esprit de Dieu. Il sonna de la trompette, et cria tout haut qu'on le suivît; il envoya aussitôt ordonner aux tribus de s'assembler : et sans aucune résistance, un seul homme, qui jusque là avait été particulier et d'une famille peu considérable, se

vit chef d'une grande armée, et reconnu de tous pour leur prince. Mais il ne s'énorgueillit point d'une si grande puissance. Il se souvint toujours qu'il la tenait uniquement de Dieu ; et lorsqu'il se vit à la tête d'une armée si nombreuse, bien loin d'en être plus vain, il en parut au contraire plus humble ; et la défiance qu'il avait de lui-même, sembla aller jusqu'à l'excès; car il ne se contenta pas de ce premier miracle que Dieu avait déjà fait en sa faveur, ni du courage qu'il lui avait inspiré, il suspendit encore tous ses desseins, jusqu'à ce que Dieu lui eût donné de nouvelles marques de sa volonté et du choix qu'il faisait de lui pour la conduite de son peuple. En quoi, comme remarque saint Ambroise, il n'agissait pas tant pour son besoin particulier, que pour notre instruction, et pour nous apprendre à nous-mêmes à ne pas trop facilement nous assurer que Dieu nous ait appelés à des emplois plus saints que n'étaient ceux où Gédéon se vit appelé alors. C'est pourquoi il conjura Dieu de l'assurer encore une fois qu'il avait résolu de se servir de lui pour délivrer son peuple de ses ennemis, par ce miracle qu'il lui marqua. Il le pria d'agréer qu'il mît dans un champ une toison de brebis, et lui dit que si la rosée tombait sur la toison pendant que tout le champ demeurerait sec, il reconnaîtrait alors que Dieu sauverait le peuple. Ce miracle arriva comme il l'avait souhaité ; mais son humble crainte n'étant pas encore dissipée, il pria Dieu de faire encore un second miracle contraire au premier. Il le conjura que la rosée trempât toute la terre, et qu'il n'y eût que la toison seule qui demeurât sèche ; ce que Dieu fit encore, pour l'assurer pleinement qu'il l'avait choisi pour être le libérateur de son peuple. Ces deux miracles, selon les saints Pères, marquaient la conduite que Dieu devait tenir à l'égard des Juifs, ensuite à l'égard de l'Eglise des gentils. Ses grâces autrefois étaient toutes renfermées dans la Judée seule, qui recevait en quelque sorte du ciel une rosée céleste, pendant que le reste des peuples du monde était dans une sécheresse stérile, et brûlé par les ardeurs du péché. Mais, par un miracle contraire, l'Eglise ensuite répandue par toute la terre, a reçu avec abondance la pluie dont Dieu l'a arrosée, pendant que la Judée à son tour est demeurée dans la sécheresse, et que l'ingratitude qu'elle a témoignée aux dons de Dieu, qui ne servaient qu'à l'élever au lieu de la rendre plus humble, l'a rendue indigne d'avoir part à la miséricorde de Jésus-Christ. Mais l'un et l'autre miracles nous apprennent que la grâce de Dieu est comme une rosée céleste, sans laquelle nous demeurons au-dedans de l'âme dans le même état que l'est une terre sèche, brûlée par les ardeurs du soleil, et condamnée à une stérilité éternelle.

FIGURE 70. *Soldats de Gédéon.* Juges 7.

(La même année 2759.)

Deux miracles si sensibles ayant confirmé en même temps à Gédéon sa vocation à la conduite de tout le peuple, et la promesse de la victoire sur les ennemis, il ne put plus refuser d'obéir aux ordres de Dieu, et de lui témoigner autant de promptitude à exécuter ses desseins, qu'il avait témoigné de retenue à les entreprendre. Il assembla donc en peu de temps une prodigieuse quantité de peuple, et se campa devant le camp des Madianites. Mais Dieu voyant ce grand nombre de Juifs assemblés, et prévoyant que ce peuple ingrat et présomptueux attribuerait à la multitude de ses troupes une victoire dont il ne serait redevable qu'à sa seule protection, déclara à Gédéon que si tout ce peuple marchait en bataille, il ne remporterait point la victoire; et qu'il ne voulait pas qu'Israël pût dire que c'était par sa propre force qu'il avait défait les Madianites. Gédéon fit donc publier d'abord, dans tout le camp, que tous ceux qui seraient timides, et que l'approche de l'ennemi ou l'appareil du combat pourraient effrayer, se retirassent du camp et s'en retournassent chez eux. Vingt-deux mille hommes furent ravis de cette proposition, et se séparèrent des autres, dont il ne resta que dix mille. Mais ce nombre étant encore trop grand pour le dessein de Dieu, il commanda à Gédéon de les mener tous au Jourdain, où il lui promit de lui montrer ceux dont il devait se servir. Lorsqu'ils furent venus au fleuve, Dieu dit à Gédéon qu'il prît garde à ceux qui, sans s'arrêter, prendraient vite et seulement en passant de l'eau du fleuve dans le creux de la main, pour apaiser un peu leur soif, ou aux autres qui s'agenouilleraient afin de boire plus à leur aise. Il n'y en eut que trois cents de ces premiers; et Dieu dit à Gédéon que c'étaient ces trois cents hommes qu'il devait mener contre l'ennemi, parce qu'avec eux il remporterait la victoire. Gédéon s'appuya sur la parole de Dieu, duquel il attendait tout. Il renvoya le reste du peuple, et ne retint avec lui que ce peu de monde qu'il mena hardiment contre les Madianites. Dieu voulut discerner alors ceux qui à l'avenir seraient propres à son service et dignes de combattre ses ennemis, d'avec ceux qui n'entreraient pas comme il le désire, dans cette milice sainte. Il nous fait voir ici combien le nombre de ses vrais soldats est petit, puisque de trente-deux mille hommes, il en rejeta d'abord vingt-deux mille, et que de ces dix mille qui restaient, il n'en retint que trois cents. La marque de leur élection est qu'ils ne plient point le genou en prenant l'eau du fleuve, et qu'ils ne donnent que comme en passant ce soulagement à leur soif. Dieu veut que ses soldats demeurent fermes et élevés vers le ciel, et qu'ils ne se courbent vers la terre que le moins qu'il leur est possible. Comme étant hommes, ils sont nécessairement obligés d'user de ce monde, il faut qu'ils en usent comme s'ils n'en usaient pas, selon la parole de saint Paul, et qu'ils satisfassent aux besoins les plus inévitables de cette vie qui s'écoule comme un fleuve, sans y avoir aucune attache, et sans retarder par des actions passagères leur course vers le ciel où ils habitent déjà de cœur. Ces personnes sont toujours en petit nombre dans l'Eglise; mais c'est néanmoins ce petit nombre qui en est toute la force, comme Dieu le montre ici, et qui combat pour elle contre les ennemis qui l'attaquent.

FIGURE 71. *Défaite des Madianites.* Juges 7.

(La même année 2759.)

Tant d'assurance de la victoire pouvait suffire à Gédéon s'il n'eût plu à Dieu de lui en donner une dernière preuve par la propre bouche de ses ennemis. Il lui commanda d'aller lui seul, durant la nuit dans leur camp, ou, s'il craignait d'y aller seul, de s'y faire accompagner de son fils. Il lui promit que, lorsqu'il y serait, il entendrait de ses ennemis mêmes quel serait l'événement du combat. Gédéon fit ce que Dieu lui avait ordonné. Il alla de nuit dans le camp des Madianites, où il entendit un soldat qui rapportait à son compagnon ce songe qu'il avait eu: Je croyais voir, lui disait-il, comme un pain cuit sous la cendre, qui roulant dans le camp et étant venu fondre contre une tente, l'a renversée et l'a brisée contre terre. L'autre lui répondit aussitôt que ce songe marquait visiblement l'épée de Gédéon à qui Dieu avait livré les Madianites. Ce que Gédéon ayant ouï, il s'en retourna aussitôt avec l'assurance que Dieu lui avait promise, et il alla retrouver les siens qu'il remplit de joie et de courage par le récit de ce qu'il venait d'entendre. Il partagea ensuite ses trois cents hommes en trois bandes, qu'il arma d'une manière aussi nouvelle qu'elle était mystérieuse. Il voulut qu'ils prissent chacun une trompette dans une main, et dans l'autre un vase vide où il y eût une lampe, et que lorsqu'ils l'entendraient sonner de la trompette, ils fissent tous comme ils le verraient faire; qu'ils joignissent à ce bruit des acclamations en disant à haute voix: Vive le Seigneur et Gédéon! et qu'ils brisassent l'un contre l'autre les vases où étaient leurs lampes ardentes. Aussitôt que Gédéon leur eut donné le signal dont ils étaient convenus, ils firent retentir le son de leurs trompettes

dans tout le camp des Madianites qu'ils environnaient. En même temps, ils brisèrent les vases de terre qu'ils avaient dans l'autre main, et ils élevèrent la lampe qui y avait été cachée. Ils se tinrent ainsi fermes dans le poste où Gédéon les avait placés, et ils crièrent à haute voix: L'épée du Seigneur et de Gédéon. Tout le camp des Madianites se trouva saisi de trouble et d'épouvante; et, par un effet miraculeux de la puissance de Dieu, ils tournèrent leurs épées contre eux-mêmes, et s'entretuèrent. Ce fut ainsi que les Madianites furent humiliés par les Juifs, ou plutôt par la puissance de Dieu même. Plus cette manière de combattre est extraordinaire, dit saint Grégoire, plus il est visible qu'elle nous marque quelque mystère caché. Car qui jamais a été sans armes à la guerre, et qui n'a opposé que des vases de terre à la violence des ennemis? on aurait même sujet de croire, dit ce saint Père, que cette entreprise aurait été ridicule, si on n'eût vu par la suite qu'elle jeta l'épouvante dans le cœur des Madianites. Mais Dieu voulut apprendre alors que les soldats de la loi nouvelle ne résisteraient point à leurs ennemis par la force de leurs armes; mais qu'en sonnant seulement de la trompette, et en brisant leurs vases de terre, ils en deviendraient victorieux. Car ces vases de terre représentaient la faiblesse de nos corps; et Jésus-Christ, marqué par Gédéon, ne veut avec lui pour soldats que ceux qui méprisent leur chair et qui surmontent leurs ennemis en mourant comme le Sauveur a fait lui-même. La mort pour eux n'est que le brisement d'un vase de terre; et ce vase que l'on méprisait, étant brisé, on ne voit plus qu'une lampe éclatante qui donne de la terreur à ceux qui le persécutaient. C'est ce qui est arrivé aux saints martyrs. Après avoir dompté par leur patience toute la fureur des tyrans, l'éclat de leurs vertus et de leurs miracles apparut ensuite. Ceux qui les méprisaient ont commencé à les révérer, et ils sont devenus enfin les adorateurs de la souveraine vérité, après avoir été les meurtriers de ceux qui l'avaient si saintement et si généreusement défendue.

FIGURE 72. *Mort d'Abimélech.* Juges 9.

(L'an du monde 2768., avant J.-C. 1236.)

Gédéon étant mort, après avoir gouverné le peuple très-saintement, laissa soixante et dix fils qu'il avait eus de plusieurs femmes. Mais un autre de ses fils, nommé Abimélech, qu'il eut d'une femme de Sichem, excita d'étranges désordres après la mort de son père. Il gagna d'abord les Sichimites par sa mère et par ses parents, et il leur fit représenter qu'il leur valait beaucoup mieux

qu'il régnât lui seul, que non pas les soixante et dix fils de Gédéon, qui étaient ses frères. Les Sichimites le crurent. Ils le choisirent pour leur roi, et ils lui donnèrent une grande somme d'argent dont Abimélech se servit pour lever promptement quelques vagabonds qu'il mena avec lui au pays de Gedéon où il tua ses soixante et dix frères, excepté le dernier de tous, nommé Joathan, qui se sauva heureusement de la fureur d'Abimélech. Lorsque ce jeune Joathan, eut appris que les Sichimites s'étaient assemblés dans la campagne pour se réjouir du choix de leur nouveau roi, il parut tout d'un coup sur le haut d'une montagne, d'où il éleva sa voix pour leur reprocher leur ingratitude. Il usa du discours figuré des arbres d'une forêt, qui pour s'élire un roi s'adressèrent d'abord à l'olivier, puis au figuier et ensuite à la vigne sans que ces arbres excellents voulussent accepter cette offre. Ils s'adressèrent enfin à l'épine qui leur promit hardiment de les cacher sous son ombre. Il pria Dieu de venger l'outrage qu'ils avaient fait à Gédéon, et de permettre, s'il désapprouvait ce choix d'Abimélech, que de cette épine sortît un feu qui dévorât les Sichimites, et Abimélech lui-même. Dieu écouta les prières de Joathan, car trois ans après les Sichimites se lassèrent des violences de ce tyran. Et comme ils pensaient à se délivrer de son joug par le secours d'un prince nommé Gaad, ils furent trop faibles contre Abimélech, qui les surmonta, et qui détruisit leur ville jusqu'aux fondements. Après que ce peuple ingrat eut été puni de sa perfidie contre Gédéon, par celui-là même qu'ils avaient si injustement élu, Dieu perdit enfin ce tyran, qui ne pensait qu'à pousser plus avant l'heureux succès de ses armes. Il assiégea une ville nommée Thèbes, dans laquelle il y avait une forte tour où tous les habitants s'étaient retirés; et comme il s'en approchait pour y mettre le feu, une femme jeta d'en haut un éclat d'une meule sur la tête d'Abimélech, qui l'écrasa. Cet homme ne put souffrir qu'on dit qu'il était mort de la main d'une femme, et il commanda à son écuyer de le tuer promptement; ce qu'il fit. Ce fut ainsi que ce malheureux porta la peine qu'il avait si justement méritée par la cruelle mort de ses frères. Il croyait que ce crime énorme avait été oublié de Dieu, parce qu'il l'avait laissé longtemps impuni, et qu'il semblait même n'avoir été suivi que d'heureux succès. Mais la patience de Dieu a ses bornes. Il ne laisse vivre les grands criminels que pour tirer du bien des maux qu'ils commettent; et il leur apprend ici qu'il fond enfin tout d'un coup sur eux du haut du ciel pour les perdre, et que la sévérité de sa justice est comme une pierre qui les écrase, et les fait tomber dans le précipice, du comble d'honneur où ils s'étaient élevés avec tant de peine. Les

saints Pères ont encore remarqué que l'exemple d'Abimélech doit apprendre aux hommes que rien ne les porte tant à persécuter leurs frères que le désir de régner. Cette passion de la gloire possède tellement leurs esprits, qu'ils oublient tout le respect qu'ils doivent aux noms les plus saints de frères et de pères. Ils portent leurs violences jusqu'aux extrémités; et bien loin que leurs yeux soient frappés d'horreur en voyant le sang de leurs proches; ils s'en repaissent avec plaisir, et se réjouissent de la mort de ceux qu'ils croient pouvoir nuire aux noirs desseins de leur ambition démesurée.

FIGURE 73. *Fille de Jephté.* Juges 11.

(L'an du monde 2817, avant J.-C. 1187.)

La mort de l'impie Abimelech fit que la principauté des Juifs passa à Tholé et à Jaïr, auquel Jephté succéda de cette sorte. Galaad, son père, l'ayant eu d'une femme de mauvaise vie, ses autres frères ne voulurent point le reconnaître, et ils le forcèrent d'aller dans la terre de Tob, où, comme il était vaillant, des brigands qui ne vivaient que de rapines, le choisirent pour leur chef. Il arriva alors que les Ammonites tourmentèrent par de cruelles guerres les Juifs, qui ne trouvèrent point de remède à un danger si pressant que le courage de Jephté. C'est pourquoi ils résolurent entre eux d'envoyer vers lui des gens pour le prier de revenir; ce qu'il leur promit, après leur avoir fait quelques reproches du traitement qu'il avait reçu d'eux autrefois, et après avoir tiré d'eux l'assurance qu'ils lui obéiraient comme à leur prince. Cela étant fait, Jephté tâcha d'abord de détourner le roi des Ammonites du dessein qu'il avait contre la Judée. Mais ce prince demeurant inflexible à toutes les remontrances, et paraissant résolu à la guerre, l'esprit du Seigneur se saisit de Jephté, qui assembla des troupes de toutes parts, marcha contre les Ammonites, et fit vœu à Dieu que, s'il lui donnait la victoire, il lui offrirait en holocauste celui qui sortirait le premier de son logis pour venir au-devant de lui. Il défit en effet ses ennemis; mais la joie de sa victoire fut bientôt changée en tristesse; car lorsqu'il retournait dans sa maison, sa fille unique, transportée de joie à cause de la gloire que son père s'était acquise, sortit la première au devant de lui, en dansant avec d'autres filles au son des tambours et des instruments de musique. Jephté fut percé jusqu'au fond du cœur, lorsqu'il aperçut sa fille; mais quand elle eut appris le vœu que son père avait fait, elle l'exhorta courageusement à l'accomplir, et l'assura qu'elle mourrait contente, puisqu'il était revenu victo

rieux des Ammonites. Elle lui demanda seulement deux mois pour aller sur les montagnes pleurer sa mort avec les autres filles qui l'accompagnaient: et ces deux mois étant passés, elle vint retrouver son père qui accomplit son vœu. Les saints Pères ont considéré ce vœu de Jephté comme un exemple des vœux indiscrets de quelques personnes qui, par leur légèreté et leur précipitation, se jettent dans la nécessité malheureuse ou de commettre un crime en violant la promesse qu'ils ont faite à Dieu, ou de ne pouvoir l'accomplir que par un crime. Il vaut mieux ne rien vouer, dit saint Ambroise, que de vouer des choses que Dieu déteste, et qu'on ne peut accomplir sans commettre un parricide. Jephté reconnut lui-même son indiscrétion, et il ne fit qu'avec douleur ce qu'il se crut néanmoins obligé de faire. Mais si l'action du père est blâmable, celle de la fille ne se peut assez admirer. Elle revint avec joie après ces deux mois retrouver celui qui devait l'immoler sans avoir été retenue par les larmes de ses compagnes, ni par l'idée de la mort qu'elle avait toujours présente. Elle corrigea en quelque sorte ce qu'il y avait de défectueux dans ce sacrifice du côté du père; elle rendit volontaire ce qui ne paraissait que forcé, et fit qu'un sacrifice d'impiété, comme disent les saints pères, devint un holocauste agréable à Dieu. Elle apprit à toutes les vierges chrétiennes qui sont touchées de l'amour du ciel et de la haine du siècle, à s'immoler à Dieu avec joie, et que s'il arrive que leurs pères ou leurs mères les sacrifient à leur vanité, se réjouissant qu'en sortant du monde, elles laissent à d'autres la part qu'elles auraient dû avoir à leur bien, elles s'offrent néanmoins à Dieu en sacrifice avec une plénitude de cœur, et ne pensent qu'à lui plaire, sans se mettre en peine si leurs pères sont justes ou injustes dans cette occasion; et qu'elles admirent que Dieu se serve de l'indiscrétion, ou de la dureté, ou de l'intérêt de ceux qui les devaient le plus aimer, pour leur donner lieu de lui offrir un holocauste que leur humble piété lui rend précieux.

FIGURE 74. *Naissance de Samson.* Juges 14.

(L'an du monde 2848, avant J.-C. 1156.)

Après Jephté, l'Écriture sainte ne dit plus rien de remarquable que de Samson, dont elle rapporte l'histoire assez en particulier. Il était de la tribu de Dan, et sa naissance fut annoncée par un ange qui assura à sa mère que sa stérilité cesserait, et qu'elle aurait bientôt un fils. Il lui commanda par avance de contribuer à la sanctification de cet enfant, en l'abstenant de vin et de tout ce qui peut enivrer. Cette femme avertit son mari Manué de ce que

l'ange lui avait dit, et il témoigna un extrême désir de voir aussi l'ange. Dieu lui accorda ce qu'il désirait ; et sa femme ayant aperçu le même ange une seconde fois, elle appela promptement son mari qui le vit, et lui voulut offrir un sacrifice. Mais l'ange sachant que le sacrifice ne se doit qu'à Dieu, et étant trop humble pour s'attribuer les honneurs divins, dit à Manué que s'il voulait offrir un holocauste, il l'offrît à Dieu. Lorsque Manué eut mis un chevreau sur une pierre pour le brûler, aussitôt que la flamme du sacrifice s'éleva vers le ciel, l'ange s'y enveloppa en quelque sorte, pour s'offrir lui-même dans l'odeur et dans la flamme du sacrifice que l'homme lui offrait, comme s'il eût voulu se consumer lui-même en sa substance aussi bien que l'holocauste. L'enfant étant né selon la promesse de l'ange, et ayant été appelé Samson, on observa d'abord tout ce qui avait été ordonné de Dieu. On ne lui coupa point les cheveux ; il ne but point de vin ni de toute autre chose qui enivre, et il devint néanmoins le plus fort de tous les hommes.* Lorsqu'il fut grand, il demanda à son père une femme Philistine pour l'épouser. Son père lui résista d'abord, et eut horreur de ce nom de philistine, ne sachant pas, comme dit l'Écriture, que c'était Dieu qui conduisait en cela Samson ; car il figurait que Jésus-Christ, qui a été le fort sans pareil, épouserait un jour l'église des Gentils après avoir quitté la Judée. Samson cherchait de plus par cette alliance une occasion de rendre aux Philistins le mal qu'ils faisaient souffrir aux Juifs depuis tant d'années. Lorsqu'il allait un jour pour voir cette femme, il rencontra dans son chemin un lionceau qui venait à lui écumant de rage. Mais Samson étant plein de l'esprit de Dieu courut vers ce jeune lion sans armes et sans avoir même une verge à la main, le prit par la gueule, et le déchira en pièces avec la même facilité que si c'eût été un chevreau. Quelque temps après, lorsqu'il retournait par le même lieu, il voulut voir ce lion qu'il avait tué ; il trouva dans sa gueule du miel que les abeilles y avaient fait comme dans leurs ruches ; il proposa ensuite cette énigme aux jeunes gens qui vinrent à ses noces : la viande est sortie de celui qui dévorait, et la douceur du fort. Ils ne purent savoir le sens de cette proposition que par la femme de Samson qu'ils avaient gagnée. Cette femme donc le pressa tant de lui expliquer cette parabole, que Samson ne pouvant plus résister à ses artifices, lui en déclara le sens qu'elle rendit aussitôt à ces jeunes hommes. Cette figure, comme remarquent les saints Pères, prédisait par avance le changement que Jésus-Christ devait faire un jour dans les païens et les idolâtres. Ce peuple autrefois était comme un lion furieux qui

* L'an du monde 2867, avant J.-C. 1137. Samson ayant environ 16 ans.

déchirait les chrétiens ; mais Jésus-Christ enfin l'a vaincu sans aucune arme. Il a fait que les empereurs païens qui n'avaient dans la bouche que des arrêts cruels et des sentences de mort contre les fidèles, ont réformé leurs édits, et n'en ont plus fait que de favorables pour l'Eglise. Il ne s'est plus trouvé dans leurs bouches que du miel après qu'ils ont fait mourir en eux-mêmes le fiel et la cruauté : et un peuple d'hommes plus cruels que les lions, est devenu en quelque sorte la nourriture des chrétiens, étant régénéré comme eux en Jésus-Christ, et formant avec eux un même corps sous un même chef.

FIGURE 75. *Défaite des Philistins.* Juges 15.

(La même année 2867.)

Samson s'étant vu trompé par sa femme, qui avait tiré de lui par ses caresses un secret qu'elle avait aussitôt découvert aux autres, lui témoigna son indignation de cette perfidie. Il la quitta en colère, et donna lieu à ses parents de s'imaginer qu'il avait rompu avec elle. Dans cette persuasion, ils marièrent cette femme à un autre homme. Et lorsque Samson, quelque temps après, fut revenu pour la voir, le père de cette femme vint effrayé au devant de lui, et lui avoua qu'ayant cru qu'il avait rompu avec elle, il avait marié sa fille à un autre, mais qu'il avait sa sœur qui était plus jeune qu'elle, et qu'il la pouvait épouser. Samson ne reçut point cette excuse. Il protesta qu'après cet outrage que les Philistins lui avaient fait, ils seraient eux-mêmes à l'avenir cause de tout le mal qui leur en arriverait. Il se vengea d'abord de ce peuple d'une manière assez extraordinaire. Il prit trois cents renards, les lia par la queue l'un à l'autre, leur attacha un flambeau et les lâcha au milieu des blés des Philistins, qui furent réduits en cendres. Les Philistins regrettèrent étrangement cette perte, et voulurent savoir qui en avait été l'auteur. Ayant appris que c'était Samson, et sachant le sujet pour lequel il les avait traités de la sorte, au lieu de s'en venger sur lui, ils tournèrent toute leur fureur contre son beau-père et contre la femme qu'il avait épousée et ils les brûlèrent. Samson ne se crut pas assez vengé : il ajouta à la mort de ces deux personnes celle de beaucoup de Philistins ; et les principaux d'entr'eux, résolus enfin de ne plus souffrir cette violence, assemblèrent trois mille hommes afin de perdre Samson. Ceux de la tribu de Juda étant effrayés de ces troupes, demandèrent aux Philistins pourquoi ils s'armaient contr'eux, et ils leur promirent, pour les apaiser, de leur livrer Samson lié. Mais lorsqu'ils le menaient lié de deux grosses cordes, et que les Philistins jetaient

des cris de joie, comme étant maîtres de lui, il rompit ces cordes avec la même facilité que si ce n'eût été qu'un filet ; et avec la mâchoire d'un âne qu'il trouva par terre, il tua mille Philistins. L'ardeur de ce combat lui causa une soif extrême, et il pria Dieu de secourir, dans un besoin si pressant, celui qu'il venait de sauver de tant d'ennemis. Dieu exauça sa prière, Il ouvrit une des dents de cette mâchoire, et la changea par sa puissance en une source d'eau vive qui lui rendit ses forces. Samson fût reconnaissant de ce miracle, et il voulut même que ce lieu en fût comme un monument éternel par le nom qu'il lui donna. Ces événements merveilleux ont été le sujet de la méditation et de l'admiration des saints Pères, qui les ont considérés avec l'œil de la foi et de la piété, au lieu que les gens du monde, qui n'ont que des yeux humains, et qui jugent charnellement des choses les plus saintes et les plus spirituelles, bien loin de s'édifier de la lecture de ces histoires sacrées, en prennent quelquefois sujet d'un divertissement profane et injurieux à la parole de Dieu. Le grand saint Grégoire n'a pu se lasser d'admirer dans cette figure, comme Jésus-Christ, le véritable Samson, a défait sans armes les ennemis de sa vérité, et ne leur a opposé que la simplicité de quelque pêcheurs, comme Samson n'oppose que la mâchoire d'une bête morte à une armée de Philistins. Cependant cette simplicité, et cette patience des saints étant conduite par la main de Dieu, ont défait ce qu'il y avait de plus terrible dans les hommes et dans les démons. Les humbles serviteurs de Jésus-Christ étant comme lui obéissants et patients jusqu'à mourir avec joie pour son service, sont devenus après leur mort des sources d'eaux vives, et le principe d'une infinité de grâces que Dieu a répandues par eux sur toute l'Eglise.

FIGURE 76. *Portes de Gaza.* Juges 16.

(L'an du monde 2880, avant J.-C. 1124.)

Samson ayant défait mille Philistins d'une manière si miraculeuse, semblait devoir arrêter à l'avenir toute leur fureur et les empêcher de former contre lui quelque nouvelle entreprise. Mais comme la guerre contre Samson représentait la guerre funeste des démons contre Jésus-Christ et contre son Eglise sainte, il fallait que les persécutions toujours nouvelles de ces ennemis violents, nous marquassent l'opiniâtreté de la guerre que les démons nous devaient faire, et cette attache cruelle qu'ils ont à nous persécuter ; sans se rebuter jamais de la victoire que Dieu nous donne sur eux. Les Philistins donc, bien loin de laisser Samson en repos, au moins par la considération de leurs propres intérêts,

étaient au contraire toujours attentifs à lui tendre de nouveaux piéges, et à découvrir les moyens de le faire tomber sous leur puissance. Lorsqu'ils étaient dans cette recherche, et qu'ils observaient toutes les démarches de Samson, ils reconnurent un jour qu'il était allé dans la ville de Gaza. Dès qu'ils en furent avertis, ils ne perdirent point de temps : et leur haine redoublant leur vitesse, ils s'assemblèrent en très-peu d'heures, et ils environnèrent cette ville de toutes parts. Ils mirent un grand nombre de soldats à la porte, et ils résolurent entr'eux de demeurer la nuit autour de la ville, dans un grand silence, afin que lorsqu'il en sortirait le matin ils le tuassent sans aucune peine. Pendant que tant de Philistins travaillaient ainsi la nuit pour prendre un seul homme, Samson dormait paisiblement sans savoir le péril qui l'environnait. Mais lorsqu'il en fut averti, il se leva au milieu de la nuit, alla sans rien craindre à la porte de la ville, qu'il arracha avec ses serrures et ses poteaux. Il les mit ensuite sur ses épaules, et les emporta sur le haut d'une montagne, après avoir passé au travers de ceux qu'on avait mis en embuscade pour l'observer, qu'il laissa épouvantés de ce qu'ils voyaient. Ainsi toutes les espérances des Philistins furent encore une fois trompées, et ils virent comme auparavant tourner à leur confusion tous les desseins qu'ils avaient formés pour perdre un seul homme. Cette figure, dit saint Grégoire le Grand, est trop visible pour ne pas reconnaître qu'elle marquait Jésus-Christ. C'est lui que ses ennemis ayant persécuté pendant toute sa vie, ont enfin mis dans un tombeau qu'ils ont même environné de gardes, comme les Philistins alors environnèrent Gaza, lorsque Samson s'est réveillé au milieu de la nuit par sa résurrection glorieuse; et se délivrant de ce lieu où ses ennemis le tenaient enfermé, non-seulement il en est sorti libre lui-même sans pouvoir être jamais assujetti à la mort, mais il a encore rendu les hommes libres, en détruisant la mort, dont il a brisé les portes et les serrures, comme l'Eglise sainte le marque dans ses actions de grâces, et les a portées jusqu'au haut de la montagne, c'est-à-dire jusque dans le ciel, que la résurrection du Sauveur a ouvert aux hommes, et où ses membres espèrent tous de le suivre.

FIGURE 77. *Mort de Samson.*

(La même année 2885).

Il eût été à souhaiter que Samson eût eu autant de force pour résister à une femme, qu'il en avait eu pour déchirer des lions et pour s'opposer lui seul à des armées entières. Mais les artifices de

Dalila furent cause de la mort du plus fort de tous les hommes, et il trouva dans ses caresses et dans ses larmes le malheur qu'il avait évité en tant de rencontres ; car les Philistins ayant remarqué que Samson allait souvent chez Dalila, ils lui promirent une grande somme d'argent si elle pouvait savoir de Samson en quoi consistait sa force. Samson se joua d'abord de cette femme; il lui dit que, pour le rendre semblable aux autres hommes, il fallait le lier avec des cordes neuves ou avec d'autres liens, ou qu'il fallait lui attacher les cheveux autour d'un morceau de bois ; et c'étaient des défaites dont il se servait pour se délivrer de son importunité. Mais Dalila faisant à chaque fois l'épreuve de ce que Samson lui avait dit, reconnut qu'il la jouait. Elle fut touchée de ce refus, et elle ne put s'en venger autrement que par des reproches et par des larmes. Samson ne put résister aux plaintes et aux prières dont elle l'importunait jour et nuit, et il lui découvrit enfin la vérité. Il lui dit que le fer n'avait jamais passé sur sa tête, que si on le rasait, toute sa force s'en irait avec ses cheveux. Dès qu'elle eut su ce secret, elle en donna avis aux Philistins, et ayant endormi Samson, un barbier qu'elle avait fait tenir tout prêt lui coupa les cheveux, et lui ôta en même temps toute sa force. Se voyant à son réveil investi de Philistins, il croyait à son ordinaire se jouer de leurs efforts ; mais Dieu s'était retiré de lui, dit l'Ecriture, et les Philistins s'en étant rendus les maîtres, lui crevèrent d'abord les yeux, et le condamnèrent à tourner la meule. Pendant que Samson était dans ce travail pénible et honteux, ses cheveux revinrent ; et comme un jour solennel les Philistins le firent venir, afin qu'il jouât devant eux dans la salle où ils étaient assemblés, Samson percé jusqu'au cœur de cet outrage, se fit conduire entre deux colonnes qui soutenaient toute la maison. Etant là, il invoqua Dieu, et le pria de lui rendre ses premières forces ; et aussitôt prenant de chaque main chacune de ces deux colonnes, il les secoua avec un puissant effort, fit tomber tout l'édifice, et mourut volontairement lui-même avec trois mille Philistins. Ainsi il en fit plus périr en mourant, comme le remarque l'Ecriture, qu'il n'avait fait pendant sa vie. C'est, disent les saints Pères, ce qui a paru dans le Sauveur, qui a plus confondu de démons en mourant volontairement, qu'il n'avait fait dans toute sa vie; car c'est véritablement alors, comme dit saint Paulin, que la maison du démon a été renversée par terre, et que l'audace de ces anges altiers a été anéantie. Mais les saints Pères ne s'arrêtent pas seulement aux mystères qui figuraient Jésus-Christ dans cette histoire, ils déplorent encore le malheur par lequel ce fort invincible est

enfin tombé sous la puissance d'une femme. Il perd tous ses cheveux, c'est-à-dire, toutes ses vertus. On lui crève les yeux, c'est-à-dire, qu'on lui ôte toutes ses lumières. On le condamne à tourner la meule, c'est-à-dire à s'abandonner comme une bête aux plaisirs de ce monde, où l'homme ne trouve que des peines, et où il demeure paisiblement enchaîné par sa propre volonté. Un pécheur en cet état n'a plus d'autre remède que d'invoquer Dieu comme Samson, afin que ses cheveux reparaissent, c'est-à-dire, que ses grâces perdues reviennent. C'est ce qui a fait dire à saint Paulin que c'est la pénitence qui redonne la force à l'âme, et qui détruit en elle les colonnes de la maison du démon, qui renverse ses ennemis qui triomphaient d'elle, en la rendant victorieuse par sa propre ruine, et la faisant mourir à elle-même pour ne plus vivre que pour Dieu.

FIGURE 78. *Femme d'un Lévite outragée.* Juges 19.

(La même année 2885, ou environ.)

L'écriture, dans les deux derniers chapitres du livre des Juges, rapporte une histoire qui eut de grandes suites dans la Judée, et qui causa la ruine entière d'une tribu. Un Lévite, qui demeurait au mont Ephraïm, épousa une femme de la ville de Bethléem ; mais étant survenu quelque mécontentement entre eux, il se séparèrent, et cette femme s'en retourna chez ses parents en Bethléem. Le Lévite demeura ainsi pendant quatre mois, après lesquels, sentant de l'affection pour la femme qui l'avait quitté, et voulant se réconcilier avec elle, il alla à Bethléem retrouver son beau-père, et lui demanda encore une fois sa fille. Son beau-père le reçut avec une extrême joie, et sa femme même ayant oublié tout ce qui s'était passé, lui témoigna toute sorte d'affection. On le retint dans ce logis durant trois jours ; et lorsqu'il voulut s'en retourner, on ne tâchait qu'à retarder toujours son départ en le remettant d'un jour à l'autre. Mais étant enfin parti, la nuit le surprit auprès de la ville de Gabaa, de la tribu de Benjamin, et il fut contraint de s'y arrêter. Il demeura quelque temps au milieu de la place, sans que personne se mît en peine de le recevoir. Mais enfin un bon vieillard du même pays que ce Lévite, l'aperçut au retour de son ouvrage de la campagne, et le pria de venir en sa maison, où il lui rendit tous les devoirs que l'hospitalité pouvait demander de lui. Après qu'ils eurent mangé ensemble, lorsqu'il se disposait à aller se coucher, les gens de cette ville de Gabaa environnèrent la maison où était l'hôte, et le demandèrent à celui qui le logeait, afin d'exercer sur lui leur

passion détestable. Ce bon vieillard eut horreur de cette violence: mais il ne put s'empêcher de leur abandonner la femme de ce Lévite. Ils la traitèrent pendant toute la nuit avec tant d'outrages, que tout ce qu'elle put faire avant le jour, fut de revenir au logis où son mari était. Dès qu'elle y fut arrivée, elle tomba morte par terre, tenant ses mains étendues sur la porte, comme pour demander à son mari la vengeance d'une si horrible injure. Son mari sortit le matin, et la voyant immobile à la porte, il crut d'abord qu'elle dormait. Mais ayant reconnu la vérité, la douleur dont il fut saisi lui fit prendre la résolution de couper cette femme morte en douze parties et d'envoyer chacune de ces parties à chaque tribu, pour les exhorter à tirer vengeance d'une si exécrable méchanceté. Toutes les tribus résolurent de punir un si grand excès. Ils reconnurent qu'il ne s'était jamais rien fait de semblable dans Israël, ils protestèrent qu'ils ne retourneraient point chez eux qu'ils n'eussent tiré vengeance d'un si grand outrage. Saint Ambroise admire cette résolution, et ne peut assez louer ce zèle saint de tout un peuple qui n'est point indifférent pour les grands désordres, et qui ne peut souffrir qu'on viole la loi de Dieu. L'outrage fait à un mariage, dit ce saint père, irrite tous les esprits, et une tribu étant coupable de ce crime, toutes les autres s'assemblent pour l'exterminer, parce qu'elles craignaient qu'en demeurant insensibles dans cette conjoncture, elles ne semblassent approuver ce qu'elles dissimuleraient par une cruelle complaisance, et qu'elles n'attirassent toutes sur elles la colère de Dieu, qu'une seule tribu avait si justement méritée. Ce saint père rougit de la corruption de son siècle, où il remarque qu'on souffrait le violement de la sainteté des mariages, lorsqu'il compare cette mollesse avec le zèle si louable des Israélites, *qui* ne cherchent point de vaines raisons pour excuser la tribu de Benjamin, et qui la punissent si exemplairement, afin d'arrêter plus puissamment la licence des hommes, et il ne saurait assez déplorer le malheur des personnes qui ne sont sensibles qu'à ce qui les touche, et qui sont insensibles aux plus grandes profanations que l'on commet contre la loi de Dieu.

FIGURE 79, *Punition des Benjamites.* Juges 20.

(Au même temps.)

Tous les Israélites étant assemblés à Maspha, et le Lévite dont la femme avait été outragée leur ayant fait encore ses plaintes, ils marchèrent contre les auteurs de ce crime, pour punir un si grand excès. Ils députèrent d'abord vers les Benjamites pour se plaindre d'eux, et ils leur demandèrent ces personnes, afin qu'ils

les fissent mourir. Mais les Benjamites s'en rendirent les protecteurs, et s'assemblèrent jusqu'au nombre de vingt-cinq mille. Avant que les Israélites ne donnassent la bataille, ils consultèrent le Seigneur, qui témoigna l'approuver. Cependant, au lieu de l'heureux succès qu'ils s'en promettaient, il arriva au contraire que vingt-deux mille hommes d'entre eux furent taillés en pièces par les Benjamites. Ils furent surpris de cette perte, mais ils ne perdirent pas néanmoins la résolution d'un combat nouveau, auquel ils se préparèrent par beaucoup de larmes. Ils consultèrent encore une fois le Seigneur, qui leur dit qu'ils pouvaient marcher contre leurs frères. Mais les Benjamites défirent encore dix-huit mille Israélites. Tout Israël étonné que quatre cent mille hommes cédassent à vingt-cinq mille dans une cause si juste, eut recours à Dieu. Ils pleurèrent, ils jeûnèrent, et ils le consultèrent pour la troisième fois, afin de savoir s'ils devaient encore marcher contre les Benjamites. Dieu non-seulement le leur commanda, mais il les assura de la victoire. Sur cette assurance, ils allèrent contre Gabaa, et mirent une embuscade auprès de la ville. Ce peuple, comme enivré de ses deux premières victoires, sortit à son ordinaire avec une furie qui s'augmentait par la fuite feinte de ceux qui ne s'enfuyaient qu'afin de faire mieux tomber les Benjamites dans le piége, ils y furent en effet enveloppés. Tous les vingt-cinq mille hommes de cette tribu furent tués, et leurs villes réduites en cendre. Il ne se sauva de ce carnage que six cents hommes qui se retirèrent dans le désert, et qui servirent depuis à rétablir cette tribu; car les Israélites, après cette victoire, se trouvèrent saisis d'une profonde douleur par la ruine d'une de leurs douze tribus. Et comme ils avaient protesté qu'ils ne leur donneraient point leurs filles, ayant exterminé ceux de Jabès-Galaad, parce qu'ils n'étaient pas venus avec eux dans ce combat, il n'en réservèrent que leurs filles vierges, qu'ils donnèrent aux six cents Benjamites qui s'étaient sauvés. Les saints Pères ont admiré la conduite de Dieu dans cette rencontre. Jamais guerre ne parut plus saintement entreprise que celle des Israélites, et néanmoins ils sont battus par différentes fois. Dieu voulut faire voir, comme dit le pape saint Grégoire, combien doivent être purs ceux qui entreprennent de punir les fautes des autres, et combien il faut être exempt de péché soi-même pour oser jeter la première pierre contre ses frères. C'est un zèle bien faux, dit ce saint père, que d'avoir besoin d'être purifié de ses fautes, et de se mêler néanmoins de purger celles des autres. Dieu voulait encore apprendre aux hommes, par ce grand exemple, quelle doit être leur charité envers

leurs frères, et avec quel regret on devait se résoudre à éteindre une famille dans Israël. Quelque criminels que fussent les Benjamites, et quelque endurcis qu'ils fussent dans le péché, Dieu veut néanmoins qu'on gémisse du funeste engagement où l'on se trouve de les détruire. Les Juifs mêmes, après les avoir défaits, sont touchés de repentir, et ne pensent qu'au moyen de rétablir ce qu'ils avaient tâché de ruiner. Il serait honteux, comme disent les saints Pères, que les Chrétiens cédassent en ce point aux Juifs, et qu'ils vissent avec plus d'indifférence, non-seulement un pays où une maison éteinte dans l'Eglise, mais une seule âme retranchée de leur société et de leur corps, puisque ce retranchement ne leur doit pas être moins sensible que si on leur coupait un de leurs membres.

FIGURE 80. *Ruth suit Noémi.* Ruth 2.

(Environ l'an du monde 2708, avant J.-C. 1296.)

L'histoire de Ruth est si considérable, qu'il a plu à Dieu de la faire écrire au long dans un livre particulier. Au temps des Juges, une grande famine étant arrivée en Israël, un homme de Bethléem, nommé Elimélech, s'en alla avec sa femme et ses deux fils dans le pays de Moab pour y trouver de quoi vivre. Elimélech y étant mort, Noémi y demeura seule avec ses deux fils, qu'elle maria à deux filles de ce pays de Moab, dont l'une s'appelait Ruth, qui épousa le plus jeune. Dix ans après, les deux fils de Noémi moururent, et cette femme se voyant sans mari et sans enfants, dit à ses deux belles-filles que Dieu avait regardé dans sa miséricorde le pays de Juda, et qu'elle était résolue d'y retourner. C'est pourquoi elle les pria d'aller chez leurs parents et de demeurer dans le pays de leur naissance, pour y trouver d'autres maris qui les consoleraient de leur veuvage. Ses deux belles-filles ne purent souffrir cette proposition, et elles protestèrent qu'elles ne la quitteraient jamais. Noémi leur représenta d'abord qu'elles ne pouvaient plus rien espérer d'elle, et leur témoigna que la peine qu'elles souffriraient en sa compagnie lui serait plus sensible que sa douleur propre. Orpha donc, qui avait épousé l'aîné de ses deux fils, lui dit les derniers adieux, et s'en retourna. Mais cette séparation ne servit qu'à faire éclater davantage la grande foi de Ruth, et son violent amour; car elle ne voulut pas même penser à quitter sa belle-mère, quelque instance qu'elle lui en fit; et elle lui répondit avec fermeté ces paroles admirables: Ne m'obligez pas davantage à me séparer de vous; j'irai partout où vous irez, et je demeurai dans les mêmes lieux que vous, votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu. Je mourrai dans la terre où vous mourrez, et la mort seule me séparera de vous. Noémi voyant cette grande fermeté, qui marquait le courage avec lequel l'Église devait un jour suivre Jésus-Christ dans ses persécutions, permit à Ruth de venir avec elle à Bethléem, qui était le lieu de sa naissance. Elle y arriva durant la moisson; et parce que la pauvreté les pressait, Ruth pria Noémi d'agréer qu'elle allât glaner dans quelque champ. Il se trouva par hasard que le champ où elle était venue ramasser quelques épis, était celui de Booz, qui était parent d'Elimélech, le mari de Noémi. Booz, ayant su qui était cette jeune femme, et tous les moissonneurs lui relevant avec de grandes louanges son travail infatigable, il lui témoigna toute la bonté possible, et la contraignit de manger avec ses filles. Il lui permit même de moissonner si elle le voulait: et il donna ordre aux moissonneurs de laisser tomber à dessein plusieurs épis, afin qu'elle les ramassât. Cette bonté de Booz a été considérée des saints Pères comme la figure de la miséricorde avec laquelle Jésus-Christ a reçu l'Eglise. Il n'a point dédaigné sa bassesse; sa pauvreté présente, ni son idolâtrie passée ne la lui ont point fait regarder avec un œil de mépris. Cette sainte femme apprend aux âmes chrétiennes à renoncer pour jamais comme elle à la maison de leurs parents, et à la terre de leur naissance, qui est la vanité et la corruption du monde, pour entrer par la sainteté de leur vie dans un monde saint et dans le peuple de Jésus-Christ. Elles ne perdront rien dans cet heureux renoncement, et elles trouveront, dans la charité du sauveur, mille fois plus qu'elles ne pouvaient espérer de l'apparence trompeuse des faux biens du monde. La pauvreté de Noémi, à laquelle Ruth demeura toujours attachée, lui fut plus avantageuse, même temporellement, que toutes les richesses des Moabites. Et ceux qui se tiennent liés ici par un amour ferme et généreux à l'Eglise lorsqu'elle paraît comme une veuve abandonnée sur la terre, verront enfin leur pauvreté récompensée de tous les trésors du ciel.

FIGURE 81. *Booz épouse Ruth.* Ruth 3.

(La même année 2708.)

Noémi étant avertie de la bonté de Booz envers Ruth, pensa à pousser plus avant ces premières grâces qu'il lui avait faites, et dit à sa belle-fille qu'elle voulait lui procurer un repos stable pour le reste de ses jours. Elle lui déclara que Booz était son parent, et que, comme il devait coucher dans le champ qu'il moissonnait, elle lui conseillait de l'y aller trouver la nuit, lorsque per-

sonne ne pourrait la reconnaître, et de se tenir au pied du lit de Booz, qui ne manquerait pas de lui dire tout ce qu'elle aurait à faire. Ruth fit, par le commandement de Noémi, ce qu'elle n'aurait jamais osé faire d'elle-même, et s'étant avancée dans le silence des ténèbres au pied du lit de Booz, cet homme épouvanté demanda qui elle était. Ruth lui représenta que comme il était son proche parent, elle avait droit, selon la loi, de l'épouser. Booz, qui avait pour lors plus de cent ans, lui témoigna de l'estime de ce qu'elle n'imitait pas les filles de son âge, qui ne suivaient que les emportements d'un amour aveugle, et qui préféraient inconsidérément les jeunes gens à des maris sages. Mais il lui dit qu'avant qu'elle pût légitimement l'épouser, il fallait qu'un autre parent plus proche déclarât qu'il ne la voulait point pour femme. Le lendemain, Booz s'étant venu mettre avec les autres sénateurs à la porte de la ville où les jugements s'exerçaient selon la coutume de ce temps-là, et ayant vu ce parent passer par la porte de la ville, il lui dit en présence des plus considérables de ce lieu que Noémi voulait vendre quelque terre, qu'il pouvait voir s'il la voulait, afin qu'à son refus il pût l'acheter lui-même. Ce parent dit qu'il l'acheterait; mais Booz lui répondit qu'il fallait en même temps épouser Ruth. Ce parent, surpris de cette proposition, aima mieux céder son droit à Booz, qui prit les sénateurs et tout le peuple à témoin qu'il pouvait épouser Ruth, à laquelle ceux qui étaient présents souhaitèrent toute sorte de bonheur. Ils prièrent Dieu que cette jeune femme, qui entrait dans la famille de Booz, fût aussi heureuse que Rachel et Lia, et que son nom fût célèbre dans la succession de tous les âges. Ce fut ainsi que se fit ce mariage que Dieu bénit bientôt après par la naissance d'Obed, qui fut le père d'Isaïe et l'aïeul du roi David. Tout le pays félicita Noémi de son bonheur. Elle rendit au petit Obed tous les soins d'une mère et d'une nourrice, et on l'estima plus heureuse d'avoir la seule Ruth pour belle-fille, que si elle eût eu beaucoup d'enfants. Dieu voulut nous apprendre, dans cette admirable femme, comme remarque saint Ambroise, qu'il ne considère dans les hommes ni leur race, ni la sainteté de leurs pères, mais leur vertu seule et la disposition de leur cœur. Une fille Moabite, née de parents idolâtres, mérite néanmoins, par la sainteté de ses mœurs, le plus grand bonheur qu'on pût recevoir alors sur la terre, qui était d'entrer dans la généalogie du Sauveur, et de devenir l'aïeul de Jésus-Christ. Un Juif n'osait pas même par la loi penser à épouser une Moabite, et cette femme témoigne tant de foi, qu'elle mérite que non-seulement un Juif l'épouse, mais que Jésus-Christ naisse d'elle, et qu'il ait été son

fils, comme il a été le fils de David. Elle nous apprend, dit saint Ambroise, à ne nous pas reposer lâchement sur une profession extérieure et inanimée du culte de Dieu, ni sur un nom mort de Chrétien, comme les Juifs sur leurs sacrifices charnels ou sur le nom d'Abraham, dont ils faisaient toute leur gloire; mais à nous faire une sainte violence, et à mériter, par la faveur de notre foi, de nous lier par une société étroite à l'Église et à Jésus-Christ: car il veut des épouses qui soient recommandables par elles-mêmes, et non par des qualités étrangères, et qui ne soient pas seulement chastes aux yeux des hommes par la pureté du corps, mais qui soient pures devant lui par l'humilité du cœur, qui est le caractère véritable des épouses du Sauveur, et qu'un saint appelle la virginité de la virginité même.

FIGURE 82. *Samuel donné à Héli.* 1. Rois 1.

(La première année de l'administration d'Héli, en même temps que l'ange annonça la naissance de Samson, l'an du monde 2848, avant Jésus-Christ 1156.)

Samuel devant un jour paraître avec un grand éclat de sainteté dans le monde, Dieu l'y disposa dès sa plus tendre enfance. Anne, sa mère, qui est, comme dit saint Chrysostôme, plus glorieuse d'avoir eu un tel fils, que si elle avait été mère du plus grand prince du monde, après avoir passé une grande partie de sa vie dans la stérilité, conjura Dieu avec de si ardentes prières, qu'enfin elle obtint de lui cet enfant, qui fut le fruit de sa piété et la récompense de sa foi. Comme cette sainte mère savait que cet enfant ne lui venait que de Dieu, elle n'hésita point à le lui rendre. Elle ne se contenta pas d'offrir, au lieu de lui, de l'argent, ou de ne l'offrir que pour quelques années; mais elle le consacra pour toute sa vie au Seigneur. Dès qu'elle eut sevré ce fils, qui était toute son affection, la reconnaissance qu'elle avait de la grâce que Dieu lui avait faite en le lui donnant la pressa de le lui aller promptement offrir; et, par un désintéressement qui doit être bien considéré de toutes les mères chrétiennes, elle alla, contre tous les mouvements de la nature, et contre les apparences de la raison, le consacrer à Dieu dans sa plus tendre enfance. Elle le laissa tout petit, ne pouvant avoir alors qu'environ trois ans, entre les mains d'Héli le grand-prêtre, sans le regarder plus comme lui appartenant. Ainsi son sacrifice approcha en quelque sorte du sacrifice d'Abraham, puis qu'abandonnant son fils à Dieu, elle ne crut faire autre chose que de rendre à Dieu ce qui était à lui, et qu'elle n'eût pu retenir sans une espèce de sacrilège. Dieu bénit la piété

de la mère en répandant une abondance de grâces sur le fils.* Et lorsqu'à l'âge de douze ans il était occupé au service d'Héli le grand-prêtre, et au ministère du temple, où il couchait auprès de l'arche, Dieu le favorisa d'une révélation par laquelle il fit juger d'abord ce qu'il devait être un jour. Il l'appela par trois fois durant la nuit, lorsqu'il dormait; et comme le petit Samuël croyait que c'était la voix du grand-prêtre, il alla demander chaque fois ce qu'il désirait de lui. Mais enfin la quatrième fois Dieu lui parla, et lui prédit les malheurs étranges qu'il allait faire tomber sur Héli et sur toute sa famille. Il lui dit qu'il ne pouvait plus souffrir la malheureuse négligence de ce père lâche, qui sachant les désordres de ses enfants, et voyant en combien de manières ils profanaient tous les jours la sainteté de son temple et de son autel, se contentait de leur en faire de petites réprimandes, au lieu d'être animé d'un saint zèle pour les intérêts de Dieu contre ses propres enfants. Et il lui déclara que les crimes de la maison de ce grand-prêtre étaient tels qu'ils ne pouvaient plus être expiés par toute la multitude des sacrifices qu'il lui offrait. Quelque instance que fit Héli le lendemain pour savoir du jeune Samuël ce que Dieu lui avait dit durant la nuit, il arracha avec peine de sa bouche ce que son respect pour ce pontife lui voulait faire supprimer. Héli, reconnaissant enfin la justice de l'arrêt de Dieu, vit trop tard qu'il ne suffisait pas à un père d'être bon lui-même, s'il ne travaillait encore à rendre bons ses enfants, et se disposa à souffrir avec une humble soumission la peine qu'il avait méritée par la mauvaise éducation de ses enfants. Il y a, dit saint Grégoire, beaucoup d'imitateurs d'Héli, et dans les maisons particulières des chrétiens, et dans l'Eglise, c'est-à-dire en la personne de ses pasteurs à l'égard de leurs enfants spirituels, qu'ils laissent vivre dans le désordre avec une complaisance cruelle, comme dit saint Grégoire, et pour ceux qui en usent et pour ceux qui dissimulent les plaies qu'ils devraient guérir; puisqu'ainsi qu'il paraît par cette excellente figure, elle ne peut servir qu'à attirer les jugements de Dieu sur la personne des uns et des autres.

FIGURE 83. *Punition d'Héli.* 1. Rois 4.

(L'an du monde 2888, avant J.-C. 1116.)

Dieu voulant accomplir les malheurs qu'il avait prédits à la famille d'Héli, suscita une nouvelle guerre contre les Juifs par les Philistins. Ce peuple était ennemi déclaré du peuple de Dieu, et il était dans sa main comme un puissant instrument dont sa justice se servait dans les rencontres pour punir les Juifs de leurs grands

* L'an du monde 2872.

excès. Etant donc irrité contre son peuple, il négligea de le secourir alors comme il avait fait tant de fois, et permit qu'il fût mis en fuite par les Philistins. Les Juifs furent surpris de ce succès malheureux de leurs armes, et ils crurent qu'ils pourraient faire violence au Seigneur; que, pour ne plus tomber dans un semblable accident, ils n'avaient qu'à apporter à la guerre ce qu'ils avaient de plus saint, c'est-à-dire l'arche d'alliance. Mais Dieu, dont on ne se rit point, et qui abandonne, quand on l'irrite, ce qu'il y a même de plus sacré dans le monde, laissa aller l'arche dans le camp, sans se mettre en peine de la défendre. Toute l'armée la reçut avec de grandes acclamations de joie, ne sachant pas que ce qu'ils espéraient devoir être leur gloire et leur bonheur, allait devenir leur confusion et leur honte; et que ces deux prêtres corrompus, Ophni et Phinée, enfants d'Héli, qui l'accompagnaient, et que Dieu regardait dans sa fureur, attiraient plus de maux sur eux que l'arche ne leur pouvait alors attirer de grâces. Les Philistins furent d'abord étonnés lorsqu'ils entendirent le grand bruit que les Juifs firent en recevant l'arche. Mais s'étant rassurés ensuite, ils fondirent avec impétuosité sur les Juifs, prirent l'arche, tuèrent les deux enfants d'Héli, taillèrent en pièces trente mille hommes des Juifs, et mirent tout le reste en fuite. Héli, qui attendait avec beaucoup d'inquiétude le succès de cette guerre, et qui tremblait pour l'arche de peur qu'elle ne fût déshonorée par les Philistins, lui qui souffrait avec tant d'indifférence qu'elle le fût encore plus tous les jours par ses enfants mêmes, entendant un homme qui revenait du combat, lui en demanda des nouvelles. Cet homme lui annonça la défaite de toute l'armée; et lorsqu'il lui dit que l'arche était prise, ce grand-prêtre, âgé de près de cent ans, tomba de sa chaise à la renverse et se cassa la tête. Sa belle-fille, femme de Phinée, apprenant la mort de son mari et la prise de l'arche, étant grosse alors, accoucha subitement et mourut sur l'heure. Jamais on ne vit plus sensiblement combien Dieu venge l'injure qu'on fait aux choses saintes, par l'abandonnement même de ce qu'il y a de plus saint; et que rien ne l'irrite tant que les péchés des prêtres, dont la sainteté devrait l'apaiser, lorsqu'il est prêt à punir l'iniquité de son peuple. Et il apprit ainsi aux Chrétiens, comme remarquent les saints Pères, à ne pas mettre tellement leur confiance dans le plus saint de nos sacrements, dont l'arche n'était que la figure, qu'ils n'aient pas soin en même temps de vivre d'une vie divine pour se nourrir de ce pain du ciel; car Dieu ne protège que ceux qui l'honorent, et il ne fait éclater sa gloire que pour ceux qui se rendent dignes de lui.

FIGURE 84. *Idole de Dagon.* 1. Rois 5.

(La même année. 2888.)

L'arche de Dieu ayant été prise, paraissait déshonorée, et avait perdu tout l'éclat dont jusque-là Dieu l'avait toujours comblée. Mais elle ne fut jamais plus glorieuse que lorsqu'elle fut entre les mains des Philistins. Dès qu'ils en furent les maîtres, ils la menèrent à Azot, et la mirent dans le temple auprès de l'idole de Dagon, pour nous représenter par ce sacrilége le crime de ceux qui veulent allier dans un même cœur le culte de Dieu et le culte des démons. Mais Dieu fit bien voir en cette rencontre qu'il n'est pas semblable aux faux dieux. Dagon ne put subsister devant la présence de l'arche, et le lendemain on le trouva renversé par terre. Ceux d'Azot étant surpris et affligés de la honte de Dagon, le relevèrent, et remirent en sa place ce dieu, qui n'avait pu se relever lui-même. Mais le jour suivant on le trouva encore par terre, sans tête et sans mains. La vengeance de Dieu passa de cette idole aux idolâtres, et tous les habitants d'Azot furent frappés d'une plaie honteuse dans les parties les plus secrètes de leurs corps, et par une multitude de rats que Dieu fit naître dans tout leur pays. Cette plaie sale, qui les empêchait de se pouvoir asseoir par la douleur qu'ils sentaient en cette partie, et qui marque admirablement les plaies honteuses et secrètes du péché, étonna les Azotiens, et ils reconnurent aussi que la cause de leurs maux était l'outrage fait à l'arche : plus heureux en cela que ceux qui sont insensibles aux maux dont Dieu punit en eux la profanation des choses saintes que l'arche figurait alors. Ne pouvant donc plus supporter la présence de Dieu, dont ils éprouvaient si sensiblement la puissance, ils menèrent l'arche dans d'autres villes, où elle fit de semblables maux. C'est pourquoi les Philistins, craignant enfin qu'elle ne les fît tous mourir, assemblèrent leurs sages et leurs devins, qui leur donnèrent un conseil dont Dieu tira sa gloire par un monument éternel de la vengeance qu'il avait exercée sur ses ennemis. Ils ordonnèrent qu'on renverrait l'arche avec un petit coffre où seraient cinq figures de rats en or, dont ils avaient été si incommodés, avec cinq autres figures des parties secrètes de leurs corps, où ils avaient été frappés de ces plaies. Ainsi parut la gloire de Dieu en cette rencontre, qui, sans le secours d'aucun homme, n'eut besoin que de lui seul pour forcer ses ennemis à renvoyer son arche sainte de la captivité où elle avait été si injustement retenue. La joie qu'ils avaient sentie, lorsqu'ils la virent entre leurs mains, se changea bientôt en tristesse, et les maux présents qu'elle leur causa leur en firent craindre encore d'autres plus grands. Les hommes doivent apprendre de cette histoire que la joie qu'ils ont quelquefois de tenir sous leur puissance ce qui appartient à Dieu sera bien courte, et que s'ils ne voient pas la plaie dont Dieu les frappe, parce qu'elle est derrière eux, comme celle des Philistins, selon que le remarque S. Grégoire, ils ne doivent point douter que Dieu ne venge tôt ou tard l'abus d'une chose qui lui appartient, par l'opprobre éternel de ceux qui s'en étaient injustement rendus les maîtres.

FIGURE 85. *L'arche renvoyée.* 1. Rois 6.

(La même année 2888.)

Les Philistins ne pouvant plus souffrir la présence de l'arche de Dieu, qui les frappait de tant de plaies, firent, selon le conseil de leurs devins, un chariot tout neuf pour la mettre dessus, et y attelèrent deux vaches, dont ils enfermèrent les petits, afin que si les vaches, malgré l'instinct de la nature, ne laissaient pas d'aller vers la terre d'Israël, ils connussent par cette violence surnaturelle, que ce n'était point par hasard, mais par un effet visible de la puissance de Dieu, qu'ils avaient été frappés de tant de plaies. Dieu suivit en quelque sorte le faible de ces personnes, et fit que ces animaux, surmontant la tendresse naturelle qu'ils avaient pour leurs petits, traînèrent l'arche sans s'arrêter. Ils la portèrent droit vers la terre des Juifs, et devinrent ainsi une admirable figure de la manière dont on doit aller à Dieu, en s'élevant au-dessus de toutes les affections de la terre. Les grands d'entre les Philistins voulurent être témoins de cette merveille, et ils virent avec étonnement que l'arche s'arrêta à Bethsamez, qui était la première ville des Juifs. Le peuple de cette ville fut dans une extrême joie en voyant l'arche, dont la captivité tenait tout Israël dans le deuil. Mais cette joie fut bientôt changée en larmes, lorsqu'ils virent que ce sacré dépôt épargnait aussi peu les Juifs mêmes qu'il avait fait des Philistins. Dieu punit les regards trop curieux des Bethsamites, et frappa d'entr'eux cinquante mille personnes, parce que, dit l'Ecriture, ils avaient vu l'arche du Seigneur. La frayeur dont ils furent saisis, et la peur qu'ils avaient de mourir tous, leur fit dire en tremblant : Quel est ce Dieu, et quelle est sa sainteté, et qui pourra subsister devant sa face? Ils envoyèrent donc prier ceux de Cariathiarim de venir prendre l'arche que les Philistins leur avaient renvoyée. Ils y vinrent, ramenèrent l'arche, et la mirent dans la maison d'Aminadab, qui était en Gabaa, c'est-à-dire, sur la colline de la ville de Cariathia-

rim, où étant dans le lieu que Dieu s'était choisi pour sa demeure, non-seulement elle ne frappa point ce pays des plaies donc elle avait frappé tous les Philistins et ensuite les Bethsamites, mais elle le combla même de toutes sortes de bénédictions, faisant voir sensiblement que celui dont elle était la figure ne demande qu'à répandre ses grâces sur les hommes quand on n'y met point d'obstacles; mais que, lorsqu'on irrite sa justice, il sait bien faire éclater la grandeur de sa puissance dans le châtiment de ceux qui méprisent sa bonté. Les Bethsamites semblaient honorer l'arche en se réjouissant de la recevoir au milieu d'eux. Mais leur joie était superbe, parce qu'ils mettaient leur gloire à posséder ce dépôt sacré, sans se mettre en peine d'obéir à la loi de Dieu qui y rendait ses oracles. Ainsi plusieurs, dit saint Grégoire, pape, s'approchent du corps du Fils de Dieu avec une confiance pleine de hardiesse, qui périssent dans son sanctuaire, parce que ne travaillant point à rendre leur âme pure pour se pouvoir nourrir de l'agneau sans tache, ils trouvent la mort dans la source de vie.

FIGURE 86. *Défaite des Philistins.* 1. Rois 7.

(La même année 2888.)

L'état des choses était tel dans la Judée qu'on l'a marqué auparavant, et Dieu fit voir, en élevant Samuel en honneur, que, lorsqu'il veut regarder favorablement son peuple, il commence par lui donner de bons pasteurs. Ce saint prophète se sentant animé de l'esprit de Dieu, prêcha dans tout Israël, représenta à ce peuple leurs péchés, et leur promit que s'ils voulaient détruire leurs idoles, afin de ne plus adorer que Dieu, ils seraient heureux à l'avenir, et que Dieu les délivrerait de la tyrannie des Philistins. Lorsqu'ils eurent témoigné vouloir écouter sa voix, et qu'ils eurent en effet renversé les idoles de Baal et d'Astaroth, Samuel leur commanda de s'assembler à Maspha, afin qu'il y priât pour eux. Quand ils y furent arrivés, ils reconnurent leurs déréglements passés; ils ordonnèrent un jeûne solennel, ils s'humillièrent devant Dieu, ils lui confessèrent leurs offenses, le conjurant de leur pardonner leurs fautes, et de recevoir favorablement l'holocauste que Samuel, son prophète, lui allait offrir pour eux. Lorsqu'ils étaient dans ce sentiment de piété, ils furent surpris d'apprendre que les Philistins marchaient pour les venir combattre. Ces ennemis du peuple de Dieu, étant enflés de leurs prospérités passées, et sachant que les Juifs s'étaient assemblés à Maspha, crurent que c'était une occasion de se défaire d'eux en un seul jour, et ne sachant pas que Dieu, de qui dépend la victoire, s'était réconcilié

avec son peuple, à la prière de Samuel, ils espéraient le même succès de leur entreprise qu'ils avaient éprouvé auparavant. Samuel offrit son holocauste à Dieu, et il lui fut si agréable, qu'il lança au même moment de grands tonnerres contre les Philistins. Ils en furent si épouvantés, qu'ils en prirent la fuite d'eux-mêmes. Les Israélites en tuèrent plusieurs, et les poursuivirent longtemps. Ainsi Samuel, par cet holocauste qu'il offrit à Dieu pour le réconcilier avec son peuple, rendit la paix aux Juifs, en faisant cesser leurs déréglements qui leur avaient attiré la guerre; et il les gouverna depuis avec un soin et un amour de vrai père.* Mais sa vieillesse arrêta le cours de toutes ses prospérités; car Samuel eut des enfants qui ne lui ressemblaient en rien: ils ne s'appliquaient qu'à satisfaire leur avarice; et ils faisaient un honteux trafic de la justice et des jugements corrompus. Les Juifs donc crurent que c'était une occasion favorable pour demander à être gouvernés par un roi comme les autres peuples du monde: ils se lassèrent d'être gouvernés par Dieu même par l'entremise de ses ministres. Samuel fut extrêmement affligé de cette proposition. Il s'en plaignit devant Dieu, et Dieu lui témoigna que c'était sur lui-même que cette offense retombait. Il lui commanda néanmoins de leur accorder ce qu'ils désiraient. Mais il voulut auparavant que Samuel les avertît de tout ce que ce nouveau roi exigerait d'eux: ce qui n'étonna point ce peuple, qui voulait en ce point être semblable aux autres nations du monde. On admire, comme remarquent les saints Pères, que les Juifs aient préféré le gouvernement d'un homme à celui de Dieu, et on n'admire point que les chrétiens aiment mieux avoir le démon pour chef et pour roi que Jésus-Christ même dont ils sont les membres, car nous disons souvent du Sauveur comme les Juifs disent de lui dans l'Evangile: Nous ne voulons point que celui-là règne sur nous, et nous disons souvent au contraire au démon, non de bouche, mais de cœur: Vous êtes notre roi, et nous sommes vos sujets. Nous ne voulons point reconnaître l'empire de Dieu sur nous; mais notre loi comme la vôtre est notre volonté propre, et nous ne voulons dépendre que de nous-mêmes.

FIGURE 87. *Sacre de Saül.* 1. Rois 8.

(L'an du monde 2909, avant J.-C. 1095.)

Dieu voulant accorder à son peuple le roi qu'il lui demandait, élut Saül de cette sorte: Cis, son père, ayant perdu ses ânesses,

* L'an du monde 2093, Samuel étant âgé de 60 ans, et ayant gouverné, depuis la mort d'Héli, 21 ans et demi.

envoya Saül son fils les chercher. Il ne les trouva point, et il était prêt à s'en retourner, si le serviteur qui l'accompagnait ne lui eût dit qu'il pourrait en savoir des nouvelles par Samuel, qui éclaircissait tous les doutes de ceux qui le consultaient. Ils allèrent donc le chercher ; et l'ayant trouvé, Dieu déclara à Samuel que c'était cet homme qu'il avait choisi pour être roi, et pour délivrer son peuple de la violence des Philistins. Ce saint prophète le reçut chez lui, et le traita avec toute sorte de bonté et de respect ; et après qu'il lui eut fait passer la nuit dans une chambre qu'il lui prépara, il l'accompagna le matin pour s'en aller ensemble. Il fit retirer le serviteur qui les suivait ; il prit Saül à part, répandit une petite fiole d'huile sur sa tête, pour le sacrer roi, et l'embrassa pour le saluer dans cette nouvelle dignité. Pour preuve que tout ce qu'il lui avait dit était dans l'ordre de Dieu, il lui déclara que, dans un certain lieu qu'il lui marqua, il trouverait des personnes qui lui diraient que les ânesses qu'il cherchait étaient retrouvées, et que son père n'était plus en peine que de lui ; qu'un peu après il trouverait un grand nombre de prophètes avec lesquels il prophétiserait aussi lui-même. Cet homme si heureux selon le monde, qui, en cherchant des ânesses avait trouvé un royaume, ne dit rien à son père de ce qui s'était passé ; et, Dieu voulant le déclarer roi publiquement devant tout le peuple, il ne se trouva pas dans cette assemblée solennelle qui se fit de tous les Juifs dans Maspha par l'ordre de Samuël. Le sort étant donc jeté d'abord sur les tribus, et ensuite sur les familles particulières de la tribu qui était choisie, le sort confirma ce qui avait déjà été fait dans le secret, et fit voir que Dieu préside aussi bien au sort qu'en toutes les autres choses qui se font parmi les hommes. Lorsque Saül fut déclaré roi et qu'il ne se trouva point, on fut obligé de le chercher ; et après beaucoup de peine, ayant enfin été amené, Samuel le montra devant tout le peuple, et leur fit remarquer que Dieu leur avait choisi un roi d'une mine très-avantageuse, parce qu'il était de grande taille. Il fut fort humble d'abord : il ne s'éleva point de sa dignité, et dissimula par sa modestie la révolte de quelques-uns qui ne voulaient pas le recevoir pour leur roi : mais il fit voir par la suite, et principalement par le sacrifice qu'il voulut offrir lui-même à Dieu au lieu de Samuel, par une précipitation indiscrète, qu'il est difficile d'être bien humble dans les grandes dignités. Les saints Pères l'ont toujours considéré comme la figure de ceux qui sont élus aux charges de l'Église, et qui doivent toujours trembler dans ces grandes élévations, lors même qu'ils semblaient avoir quelques assurances d'y avoir été appelés de Dieu, parce que, s'ils entrent avec des sentiments d'orgueil dans un ministère qui doit

être tout d'humilité, Dieu rejette ensuite ceux qu'il avait choisis d'abord et ôte aux superbes ce qu'il avait donné aux humbles.

FIGURE 88. *Jonathas et son Ecuyer.* 1. Rois 14.

(L'an du monde 2911, avant J.-C. 1093.)

Saül étant établi roi et faisant la guerre contre les ennemis du peuple de Dieu, les Philistins se soulevèrent avec un plus grand effort qu'ils n'avaient encore fait. Les Juifs assemblèrent toutes leurs troupes, et comme les armées étaient campées assez proche l'une de l'autre, après différentes attaques, Jonathas, fils de Saül, prit une résolution digne d'un courage héroïque qui était soutenu d'une grande confiance en Dieu. Il tenta d'aller lui seul avec son écuyer dans le camp des Philistins, s'assurant que Dieu pouvait aisément, s'il le voulait, livrer une si grande armée en la puissance d'un seul homme. Étant donc monté vers leur camp en grimpant par des rochers presque inaccessibles, il tua d'abord quelques Philistins qu'il rencontra : ce qui ayant mis peu à peu l'épouvante dans le camp, ils furent tous saisis d'un tel trouble, qu'ils tournèrent leurs armes contre eux-mêmes, et n'eurent pas besoin d'autres ennemis pour être défaits. On entendit le bruit de ce désordre du camp des Israélites, et Saül ayant conjecturé ce qui s'était passé par l'absence de Jonathas, qui ne se trouva point dans le camp, il se hâta d'aller poursuivre les Philistins, et d'achever une victoire que son fils avait commencée. Il fit même un serment, et maudit celui de toute l'armée qui mangerait avant la nuit ; ce qui fit que toutes les troupes passant par un lieu plein de miel, n'osèrent y toucher. Mais Jonathas, qui ne savait rien de cette défense, pressé par la nécessité et par l'épuisement de ses forces, étendit le bout de sa baguette pour prendre un peu de miel, qui lui redonna une nouvelle vigueur. Après quelque repos qu'on prit le soir, et voulant poursuivre encore les Philistins pendant la nuit, Saül consulta Dieu pour savoir quel serait le succès de cette entreprise ; mais il ne put en avoir aucune réponse. Il reconnut aussitôt que quelqu'un du peuple avait irrité Dieu, et jura que quand ce serait Jonathas même, il mourrait. On jeta le sort, qui tomba enfin sur Jonathas. Saül lui demanda ce qu'il avait fait ? Jonathas plaignit son malheur, et lui dit : J'ai pris en passant un peu de miel au bout d'une baguette, et pour cela on m'ôte la vie. Saül, par une fermeté que quelques-uns des saints Pères blâment, et que d'autres louent, persista dans le dessein de faire mourir son fils, qui empêchait ce jour-là qu'on n'exterminât entièrement les Philistins. Mais le peuple, touché de l'action admirable de Jona-

thas, l'arracha d'entre les mains de son père, jura qu'il ne mourrait point, et le délivra ainsi du péril qui apprend, comme disent les saints Pères, combien il est dangereux de goûter, pour peu que ce soit, le miel, c'est-à-dire les plaisirs du monde, et de se laisser aller à la douceur d'une complaisance secrète, après les grandes victoires qu'on a remportées sur les démons, qui sont figurés par les Philistins. Ce miel plaît pour un temps, dit S. Ambroise, mais enfin il donne la mort, comme il eût fait infailliblement à Jonathas, si la grandeur de ses actions passées n'eût mérité qu'on oubliât cette dernière.

FIGURE 89. *Agag épargné.* 1. Rois 15.

(L'an du monde 2930, avant J.-C. 1074.)

Les péchés des Amalécites étant montés jusqu'à leur comble, Dieu, par Samuel, ordonna à Saül de les détruire entièrement, sans rien épargner, et sans réserver la moindre chose de tout ce qui leur appartenait. Saül exécuta cet ordre de Dieu, et il alla avec plus de deux cent mille hommes contre ce peuple idolâtre. Mais il interpréta à sa fantaisie le commandement qu'il avait reçu de Dieu. Au lieu d'obéir simplement à sa voix, il consentit qu'on épargnât ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux, sous prétexte d'en faire un sacrifice, et il sauva Agag leur roi. Dieu fut irrité de la témérité avec laquelle ce prince osait éluder ses ordonnances, et commanda à Samuel d'aller témoigner à Saül qu'il se repentait de l'avoir élu pour roi. Samuel trouva que ce prince s'était déjà fait élever un arc de triomphe, pour une victoire dont lui-même avait tenu toute la gloire par sa désobéissance. Saül, vint au-devant du prophète Samuel, et lui dit qu'il avait accompli ponctuellement l'ordre du Seigneur. D'où vient donc, dit Samuel, que j'entends ces cris de bêtes et de troupeaux? Saül répondit que le peuple les avait réservés pour les immoler à Dieu. Mais ce saint prophète animé de zèle représenta à ce prince orgueilleux sa bassesse passée, et la bonté avec laquelle Dieu l'avait élevé sans aucun mérite à la dignité royale; cependant, qu'après cela il s'était laissé aller à un intérêt honteux, qui l'avait empêché d'obéir fidèlement à la voix de Dieu. Il lui fit voir quelle horreur Dieu avait de ses sacrifices; que c'est principalement l'obéissance qu'il exige de tous les hommes; qu'il la préfère à toutes les autres victimes; que la désobéissance est comme un péché d'idolâtrie, parce que celui qui ne veut obéir qu'à lui-même, s'établit son Dieu. Il lui déclara enfin que Dieu le rejetait, et lui ôtait son royaume. Ce mot toucha Saül et lui fit dire qu'il avait péché. Mais

cette confusion a toujours été regardée comme la figure de ces fausses pénitences, qui augmentent plus les fautes qu'elles ne les effacent, et qui attirent encore plus la colère de Dieu qu'elles n'excitent sa miséricorde; car ce prince se mettant peu en peine de la colère de Dieu, pria le prophète de l'honorer devant le peuple; et son ambition fit bien voir avec quelle justice Dieu n'écoutait point sa confession hypocrite, puisque, comme il regarde plus le cœur qu'il n'écoute les paroles, il voyait dans l'âme de ce prince superbe un désir passionné d'être honoré des hommes. Samuel ensuite fit venir Agag, roi d'Amalec, et par un zèle fidèle aux ordres de Dieu, il le fit couper en pièces, et tua, par une sainte sévérité, celui qui avait perdu Saül par la fausse compassion qu'il en avait eue. Saint Ambroise dit que cet exemple doit apprendre aux pasteurs de l'Eglise à ne pas user d'une douceur cruelle envers les pécheurs, représentés par les Amalécites, et à imiter plutôt Samuel, qui sans doute avait plus de charité que Saül, mais qui avait en même temps trop de lumières pour ne pas voir qu'en flattant les péchés par une fausse indulgence, on perd les pécheurs, qu'on les sauve au contraire en guérissant leurs blessures par les remèdes d'une austère pénitence.

FIGURE 90. *David joue de la harpe.* 1. Rois 16.

(L'an du monde 2934, David ayant environ 15 ans, et Samuel étant âgé de 85 ans environ.)

Saül ayant été rejeté de Dieu pour avoir été si négligent à accomplir ses ordres, Dieu choisit aussitôt un autre roi pour gouverner son peuple. Il se servit encore de Samuel pour l'aller sacrer; et comme ce saint prophète vit que c'était blesser le roi Saül, et s'exposer à un danger visible de mort, Dieu lui-même lui donna des moyens pour élire ce nouveau roi, et pour éviter la fureur de celui qu'il rejetait, il se servit de l'occasion ou du prétexte d'un sacrifice qu'il alla offrir en Bethléem. Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, il invita Isaïe, père de David, à venir lui et ses enfants manger avec lui. Il les considéra les uns après les autres, parce qu'il savait qu'il y en avait un d'eux que Dieu avait choisi pour roi. Mais il vit bien enfin que Dieu ne s'arrête pas comme nous aux apparences extérieures dans les jugements qu'il fait des hommes, mais qu'il passe jusqu'au cœur. Car voyant l'aîné des enfants d'Isaïe, d'une grande taille, il crut que ce serait lui que Dieu avait élu pour roi. Les sept enfants d'Isaïe ayant donc paru devant lui l'un après l'autre, sans que Dieu témoignât en élire aucun d'eux, il demanda s'il n'y en avait plus; on lui dit qu'il en restait

encore un petit qui paissait les brebis. Il le fit venir, et Dieu lui dit que c'était celui-là qu'il devait sacrer. Dès ce moment l'esprit de Dieu remplit David et quitta Saül. Ce déplorable prince ayant été abandonné de l'esprit de Dieu, fut en même temps saisi de l'esprit malin qui l'agitait de fureur et le tourmentait cruellement. Cet accident, qui fut un juste châtiment de ce roi ingrat et rebelle à Dieu, et qui présageait que sa dignité lui allait bientôt être enlevée, fut au contraire le commencement de l'élévation de David; car Saül étant tourmenté de ses fureurs, ses officiers lui conseillèrent de chercher dans son royaume quelque personne qui jouât excellemment de la harpe, afin que lorsque l'esprit malin se saisirait de lui, l'harmonie de cet instrument le soulageât et lui rendit le repos de l'âme. Il ne se trouva personne plus habile en cet art que David, qui joignait à cette science un agrément de beauté, qui fit que Saül l'aima avec beaucoup de tendresse, le fit son écuyer, et voulut toujours l'avoir à sa suite. Et toutes les fois que le malin esprit jetait Saül dans la fureur, David le chassait aussitôt en jouant de la harpe, et délivrait ce roi d'un tourment qui lui était insupportable. Les saints Pères disent que c'est une admirable figure de la manière dont les vrais pasteurs de l'Eglise, représentés par David, doivent par la douceur de leurs paroles et de leurs sages discours, rendre le calme aux âmes agitées par la violence de leurs passions. Saint Grégoire remarque que David eut besoin lui-même ensuite que Nathan fit à son égard, en le délivrant de la tyrannie du démon et du péché par de sages remontrances, ce que David n'avait fait qu'en figure à l'égard de Saül en lui donnant un soulagement court et passager par l'harmonie de sa harpe, qui n'empêchait pas que ce prince malheureux n'essayât de lui ôter la vie. Les cantiques de ce saint roi sont plus efficaces maintenant sur les âmes bien disposées, puisque, ainsi que remarque saint Augustin, rien n'est si puissant que les Psaumes de ce prophète, et cette harmonie divine des vérités qu'ils renferment, pour éloigner du cœur l'esprit d'orgueil, et pour attirer les grâces du ciel.

FIGURE 91. *Goliath.* 1. Rois 17.

(L'an du monde 2942, avant J.-C. 1062, David ayant environ 23 ans.

Saül faisant la guerre aux Philistins, et les armées étant campées assez près l'une de l'autre, Goliath, philistin d'une grandeur de corps qui était monstrueuse, mais d'un orgueil encore plus grand, vint durant quarante jours insulter aux Israélites et leur dit qu'il était inutile que tant de monde combattît ensemble; qu'il

fallait terminer ces différents par un duel; qu'ainsi le plus hardi des Juifs n'avait qu'à venir pour combattre contre lui. Il accompagnait ce défi de tant de mépris, que tout Israël ne pouvait souffrir cette insulte. Mais la crainte de ce géant, la grandeur de son corps joint à l'appareil effroyable de ses armes, faisaient trembler les plus hardis. En même temps Isaïe envoya son fils David vers trois de ses frères qui étaient à la guerre, pour leur porter des vivres. Lorsqu'il fut au camp, il vit ce Philistin audacieux, et se sentant animé du zèle de la gloire de Dieu, il demanda qui était cet homme, et ce qu'on donnerait à celui qui le tuerait. On lui répondit que Saül avait promis sa fille et de grands biens à celui qui déferait cet ennemi. Mais ses frères l'entendant parler de la sorte, lui reprochèrent sa vanité, et le renvoyèrent avec mépris à la garde de ses brebis, qu'il n'avait quittées, disaient-ils, que par un désir présomptueux de voir le combat. David, qui sentait dans lui bien d'autres mouvements que ceux que produit une vanité humaine, et brûlant du zèle de Dieu, dit assez clairement parmi les soldats que ce serait lui qui irait contre cet homme, et qu'il ne le craignait point. On l'écoute, on l'interroge, on le mène à Saül, qui, comparant sa petitesse avec la grandeur de Goliath, vit trop d'inégalité dans ce combat, et ne l'eût jamais permis, si David lui-même ne l'eût persuadé de le laisser faire, en lui disant qu'il était accoutumé en gardant les troupeaux à se battre contre les ours et contre les lions, après lesquels il courait pour leur arracher d'entre les dents ce qu'ils lui avaient emporté de son troupeau. Saül donc se rendit, et donna à David ses propres armes et son épée; mais David ayant essayé de marcher dans cet équipage, il ne le put faire librement. C'est pourquoi, quittant tout cet appareil, il eut recours à ses armes ordinaires, c'est-à-dire, à un bâton et à une fronde. Goliath le voyant approcher, se moqua de lui. Me prends-tu pour un chien, lui dit-il, pour venir ainsi à moi avec un bâton? Il le menaça d'exposer son corps mort aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre; il courut à lui pour le percer de sa lance. David, de son côté courut au devant de Goliath, et d'un coup de fronde il lui enfonça une pierre dans le front. Ce coup ayant renversé le Philistin par terre, David se jeta sur lui, lui coupa la tête de sa propre épée, et répandit par cette mort la terreur parmi tous les Philistins, et la joie dans tout Israël. Cette victoire était une figure admirable de la victoire de Jésus-Christ humble, sur l'audace de l'ange superbe. Mais les saints Pères ont de plus regardé ce Philistin comme l'image de l'orgueil, qui est l'ennemi le plus à craindre au peuple de Dieu, et à ceux même qui ont terrassé les ours et les lions, c'est-à-dire, les monstres des

plus grands péchés, et ces saints ont remarqué qu'on ne peut vaincre cet ennemi par des armes humaines, comme David ne voulut point combattre Goliath avec les armes de Saül, mais avec un bâton, qui figurait la croix de Jésus-Christ, et avec la pierre qui marquait la fermeté et la toute-puissance de sa grâce.

FIGURE 92. *Triomphe de David.* 1. Rois 17.

(La même année 2942.)

La surprise et la joie de tous les Juifs à la défaite de Goliath par David, fut telle qu'ils ne pouvaient assez admirer ni le péril dont ils se voyaient délivrés si heureusement, ni le courage de celui qui les en avait sauvés. Le roi Saül commença à s'informer plus particulièrement qui était David. Il voulut savoir de quelle maison il était et comment se nommait son père. Jonathas, fils de Saül, qui avait fait lui-même de si grandes actions contre les Philistins, bien loin de porter une basse envie à un inconnu qui effaçait néanmoins par une seule victoire tout ce qu'il avait fait jusque-là de plus glorieux dans les armes, conçut au contraire pour David une affection prodigieuse, qui ne fit des deux qu'une âme et qu'un cœur. Il jura avec lui une amitié éternelle. Il se défit de tous ses ornements et de toutes ses armes, et en revêtit David. Mais l'admiration que tout le peuple conçut de cette action passa plus avant, car lorsque David eut tué Goliath, et qu'il portait sa tête à la main, les femmes de la Judée allèrent en foule au-devant de lui, pour honorer son triomphe par toute sorte d'instruments de musique, et figurer ainsi par leurs transports de joie et par leurs applaudissements des louanges que toutes les Eglises du monde, figurées alors par ces femmes de la Judée, devaient rendre un jour à Jésus-Christ, pour honorer la victoire qu'il aurait remportée sur les démons. Mais ce triomphe, qui était une juste reconnaissance du salut que tout le peuple juif venait de recevoir de David, serait devenu le commencement de ses maux et presque de sa perte, s'il ne l'eût prévenue par sa prudence; car les femmes chantant dans leurs acclamations et sur leurs instruments de musique, que Saül avait tué mille Philistins, mais que David en avait tué dix mille, ce prince orgueilleux, ne pouvant souffrir cet avantage qu'on donnait à David au-dessus de lui, fut piqué de jalousie contre David; et au lieu d'imiter la générosité de son fils Jonathas, il se laissa déchirer d'une cruelle envie, qui lui fit regarder toujours depuis avec horreur celui qu'il avait considéré jusque-là comme la personne de tout son royaume qui méritait le plus son affection, et

à qui il était presque redevable de sa couronne. Il se plaignait hautement que son peuple, lui attribuant la gloire d'avoir défait mille ennemis, en donnait dix mille à David; et le chagrin qu'il en conçut toujours depuis jusqu'à sa mort, apprend à tout le monde, et principalement à ceux qui ont quelque autorité dans l'Eglise, comme dit saint Chrysostôme, que rien n'est plus à craindre que l'envie, quoiqu'une malheureuse expérience ne fasse que trop voir tous les jours, comme dit ce saint père, qu'il n'y a point de mal qui soit plus ordinaire, et dans les royaumes de la terre, et dans celui de Jésus-Christ même. Plus ceux auxquels on porte envie font des actions éclatantes, moins on les souffre: leur lumière brûle les uns en même temps qu'elle éclaire les autres. On les regarde comme ennemis, et on tâche de les perdre sans qu'il aient fait d'autre crime que de n'en avoir point commis, et d'être irréprochables dans leur conduite. Mais on se console de ces persécutions injustes, par l'approbation de toutes les personnes équitables, qui, n'étant point aveuglées par leur passion, jugeant des choses selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, et estimant la vertu partout où ils la reconnaissent, la révèrent d'autant plus qu'elle est plus abandonnée, et attendent que tôt ou tard Dieu couronne ceux qui souffrent pour lui.

FIGURE 93. *Saül veut tuer David.* 1. Rois. 19.

(L'an du monde 2943.)

L'envie de Saül contre David croissait de jour en jour. Comme il ne cherchait plus que les occasions de le perdre, David, qui s'en aperçut, usa d'une prudence admirable pour se garder des piéges de ce prince. Lorsque ses fureurs ordinaires le transportaient, et que David jouait de la harpe en sa présence, selon sa coutume, Saül fit un effort pour le percer d'une lance qu'il avait à la main. Mais David, qui veillait toujours sur lui-même, évita ce coup et s'enfuit. Saül chercha donc d'autres manières de le perdre. Il voulut le faire par un mariage. Il lui devait donner sa fille après la défaite de Goliath. Cependant son envie lui fit oublier cette promesse, et il donna sa fille aînée Mérob à un autre, sans penser à avoir David pour gendre; David, de son côté, s'en croyait indigne, parce qu'il n'oubliait jamais sa première bassesse. Mais l'affection que Michol, la seconde fille de Saül, eut pour David, renoua la proposition d'un mariage. Saül, sachant cette affection, fit dire à David que, pour avoir sa fille en mariage, il ne désirait de lui autre chose sinon qu'il tuât cent Philistins, et qu'il lui apportât autant de marques de la mort de ces incirconcis. Cette proposition qui était maligne en soi, et qui ne ten-

dait qu'à exposer David aux ennemis, retourna, comme il arrive toujours, à la confusion de ce prince et à la gloire de celui qu'il persécutait ; puisqu'ayant tué deux cents Philistins au lieu de cent que Saül lui demandait, il épousa sa fille sans tomber dans le péril qu'il lui avait préparé. Saül, outré de douleur de ce que tout réussissait si mal selon ses desseins, et que David joignait tant de prudence avec un si grand courage, voulut encore une fois le percer de sa lance, lorsqu'il jouait de la harpe ; mais David prévint ce coup par son adresse, et s'enfuit de devant lui. Jonathas, fils de Saül, fit divers efforts pour rendre son père plus équitable envers David, parce qu'il l'aimait tendrement ; mais l'amitié du fils ne put faire cesser l'animosité du père, comme l'animosité du père, ne put diminuer l'amitié si généreuse du fils. C'est pourquoi Saül résolut de perdre David à quelque prix que ce fût, et fit investir sa maison par des archers, durant la nuit, afin que le jour étant venu on le tuât. Michol, sa femme, qui aimait autant son mari que son père le haïssait, éluda cet ordre barbare, et le descendit la nuit par une fenêtre. Elle mit dans son lit des paquets d'habits et quelques peaux, pour faire semblant que David y était encore, et lorsqu'on vint le demander, elle dit qu'il dormait et qu'il était malade, afin que cependant il eût le temps de s'enfuir. Quand on eut reconnu l'adresse ingénieuse de cette femme, et que Saül se vit trompé par sa propre fille, il fit poursuivre son ennemi, qui s'était retiré chez Samuel. Tous ceux qu'il envoya furent saisis de l'esprit de Dieu, sans pouvoir penser davantage à exécuter les ordres de Saül, qui voulant venir lui-même pour faire en personne ce qu'il n'avait pu faire par ses officiers, fut aussi saisi comme eux de l'esprit de Dieu, et fut contraint de s'en retourner sans rien faire. Il apprit ainsi, par l'inutilité de toutes ses entreprises contre David, que les grands du monde ne peuvent user de leur puissance à l'égard de ceux mêmes qui leur sont les plus odieux, qu'autant que Dieu le leur permet, et qu'il sait, quand il lui plaît, donner des bornes à leur violence. Il les arrête au milieu de leur fureur, et il sauve de leurs mains avec une facilité admirable tous ceux qu'il a résolu d'en tirer, en les rendant ou favorables à ceux qu'il aime, comme Jonathas, ou impuissants pour leur nuire, comme Saül.

FIGURE 94. *Jonathas et David.* 1. Rois 20.

(L'an du monde 2944.)

Jonathas, qui voyait avec douleur l'aigreur de son père contre David, mais qui espérait que le temps l'adoucirait, pria David

de ne pas se retirer encore tout à fait, jusqu'à ce qu'il eût connu plus particulièrement la disposition de son père, et comme il arriva un jour solennel où David devait se trouver à table avec Saül, la colère que ce prince eut de ne pas le voir fit augurer à Jonathas qu'il voulait le perdre. C'est pourquoi il alla, comme ils en étaient convenus, dans une campagne prochaine avec un page comme pour s'y exercer à tirer de l'arc ; mais en effet pour avertir David de ce qu'il avait à faire : car ayant envoyé ce page ramasser ses flèches, il lui cria qu'elles étaient bien loin au-delà de lui, ce qui était le signal qui fit savoir à David qu'il devait s'enfuir. David sortit aussitôt de la caverne, et Jonathas ayant renvoyé son serviteur, vint l'embrasser, et jurer avec lui une amitié éternelle. David, dans cet état fugitif où il manquait de toutes choses, crut ne pouvoir trouver de meilleur asile que chez les prêtres du Seigneur. Il alla trouver le grand-prêtre Achimélech. Il lui dit que le roi l'avait envoyé pour quelques affaires pressantes, et qu'il manquait de vivres. Achimélech, n'ayant point d'autres pains que ceux qui avaient été offerts à Dieu, les lui donna par une bonté qui était contre la loi, mais que Jésus-Christ même a approuvée dans l'Evangile. Il lui donna aussi l'épée de Goliath le Philistin, et l'aida de ce qu'il put. Mais cette charité si sacerdotale lui coûta la vie ; car Doëg, Iduméen, un des officiers du roi, alla trouver Saül, qui se plaignait de ce que tous ses sujets et son fils même lui déclaraient la guerre, et favorisaient son ennemi : ce lâche courtisan lui dit ce qu'Achimélech avait fait pour David, et fut cause que ce prince rendit sa mémoire exécrable à tous les siècles par un parricide et un sacrilége ; car il fit aussitôt venir ce grand-prêtre, qui se justifia parfaitement bien, en protestant qu'il ne savait rien de l'inimitié du roi contre David, qu'il le considérait au contraire comme son fidèle serviteur et comme son gendre. Mais sa défense si juste n'arrêta pas la fureur de Saül, et son innocence n'empêcha pas qu'il ne le fit tuer sur l'heure : et comme personne n'osait mettre la main sur le prêtre du Seigneur, il ne se trouva que Doëg assez hardi pour tuer non-seulement le grand-prêtre, mais encore quatre-vingt-cinq prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux. David fut extrêmement affligé de cette nouvelle, et se considéra comme la cause de ce carnage. Il se retira ensuite chez le roi Achis ; mais sa réputation passée pensa le perdre : car ce prince se réjouissant d'avoir entre les mains celui qui avait fait de si belles actions dans la guerre, était près de le tuer, si David, par une invention nouvelle, n'eût contrefait le fou pour se délivrer de la mort qui lui était inévita-

ble. Cette folie apparente fut alors l'effet d'une profonde sagesse. Les saints Pères l'ont regardée comme la figure de cette folie qui a paru au monde dans la vie et dans la mort de Jésus-Christ, mais qui, selon saint Paul, a été plus sage que la sagesse de tous les hommes. Les chrétiens n'ont point rougi de passer ainsi pour des fous aux yeux des faux sages. Ils se sont contentés d'être sages aux yeux de Dieu, sans se mettre en peine des jugements qu'on faisait d'eux sur la terre. Et l'expérience fait toujours voir que la folie des chrétiens est une véritable sagesse, comme la plus grande habileté des sages du monde est devant Dieu le comble de la folie.

FIGURE. 95. *Abigaïl.* 1. Rois 25.

(L'an du monde 2945, avant J.-C. 1059.)

La vie que David menait depuis que Saül se fut déclaré son ennemi, était tout à fait déplorable. Il fuyait comme un vagabond, de montagne en montagne, et de caverne en caverne, et il trouvait partout des personnes qui le trahissaient, afin que tant de travaux par lesquels il achetait son royaume, le rendissent dans la suite de son règne plus humble que n'avait été Saül, qui s'était vu tout d'un coup dans la grandeur et dans la possession paisible de sa couronne. La plus grande peine de David, en cet état, était ce que souffraient les quatre cents hommes qui s'étaient retirés auprès de lui, et qui l'accompagnaient partout.* Lorsqu'il fut échappé du péril où il était de perdre la vie dans le désert de Ziph, dont les habitants le trahirent, et qu'il tâchait de trouver quelque soulagement à la faim que tant de fuites et tant de courses avaient causée à ses gens, il en envoya dix chez Nabal, qui était un homme fort riche, mais brutal et insupportable. Ces personnes lui ayant représenté, de la part de David leur maître, que bien loin de lui avoir fait aucun tort dans tout ce qu'il possédait, durant tout le temps que ses gens avaient été proches de ses terres, il avait au contraire défendu et conservé tout son bien, et que cette conduite méritait bien quelque reconnaissance, Nabal leur répondit insolemment qu'il ne leur donnerait rien, qu'il ne savait qui était David, et que tout le monde était plein de serviteurs fugitifs qui se cachaient de leurs maîtres. David fut saisi d'une étrange indignation, lorsqu'on lui eut fait ce rapport. Il trouva ce refus injuste et ce mépris insupportable, et il s'en allait de ce pas en tirer vengeance, en exterminant, par une chaleur de colère trop violente, Nabal, et avec lui toute sa famille. Mais Abigaïl, femme de Nabal, qui était une personne

* L'an 2947, où mourut Samuel âgé de près de 100 ans.

incomparable, et aussi sage que son mari était insensé, alla promptement au-devant de David, lorsqu'il venait tout perdre, et lui parla avec tant de soumission et tant de sagesse, que sa conduite et les présents dont elle accompagna ses paroles, calmèrent la colère de David, et lui firent concevoir la grandeur de la faute qu'il allait faire en perdant une femme d'un si grand mérite. Abigaïl, après cette glorieuse victoire, revint chez elle sans rien dire à son mari de ce qui s'était passé, parce qu'il était enseveli dans le vin. Le lendemain, lorsqu'il apprit ces nouvelles, il fut saisi d'une si grande frayeur, que dix jours après il mourut, par une mort qui venait de Dieu, et qui vengea plus innocemment David qu'il ne se fût vengé lui-même. Aussitôt après David demanda en mariage Abigaïl qui, par sa modestie, se jugea indigne de cet honneur. Mais sa résistance ne servit qu'à faire voir qu'elle méritait par son humilité ce qu'elle avait déjà mérité par sa sagesse; et elle devint ainsi femme d'un prince dans l'adoucissement duquel elle avait donné peu auparavant un exemple rare de la manière dont on doit adoucir la colère des souverains, lors même qu'elle n'est pas juste; comme David, en désarmant tout d'un coup sa colère, et étouffant ses ressentiments à la seule remontrance de cette femme, fut, selon S. Ambroise, un grand exemple aux rois de ne pas mettre leur gloire à pousser jusqu'au bout leurs violences, et de ne pas croire qu'il soit indigne d'un souverain de céder à la raison, et de se retirer d'un engagement, aussitôt qu'ils reconnaissent que leur autorité se trouve compromise contre la justice.

FIGURE 96. *David épargne Saül.* 1. Rois 26.

(L'an du monde 2947, avant J.-C. 1057.)

Saül persécutait David avec tant de violence, que pour perdre un seul homme il soulevait toutes les forces de son royaume. Il vint enfin l'assiéger dans le désert de Ziph, et il s'y opiniâtra à vouloir prendre, à quelque prix que ce fût, celui que son envie lui représentait comme le plus cruel de ses ennemis. Lorsqu'il passait les nuits avec toute son armée, et qu'il dormait dans ce désert, David, par un courage qui lui était inspiré de Dieu, vint seul avec Abisaï le trouver durant la nuit dans sa tente. Il vit que non-seulement Saül, mais Abner, son capitaine des gardes, et tous ses officiers étaient dans un profond sommeil, comme n'ayant à poursuivre qu'un ennemi dont ils n'avaient rien à craindre, et qui devait tout craindre d'eux. Abisaï représenta alors à David que Dieu lui livrait lui-même son ennemi entre les mains, et qu'il pouvait en un moment se délivrer de toutes ses peines. David res-

pectant en son ennemi l'onction sainte dont il avait été sacré roi, non-seulement refusa de mettre la main sur lui, mais ne voulut pas même permettre à Abisaï de le faire. Il se contenta d'emporter sa lance et sa coupe; et lorsqu'il s'en fut allé, il appela de loin Abner pour le réveiller. Il lui reprocha cette négligence avec laquelle il gardait son prince, et qui le rendait digne de mort. Il lui demanda où était la lance et la coupe de Saül. Saül se réveilla à ce bruit et entendant la voix de David, il lui témoigna quelque bonté en apparence, et l'appela même son fils. Mais David lui demanda avec une tendresse admirable pourquoi il persécutait avec tant d'animosité un de ses serviteurs, qui n'était que comme un chien mort auprès de lui; il lui représenta l'innocence de toute sa vie, et il finit en lui disant que si c'était le Seigneur qui l'irritait contre lui, il priait Dieu d'agréer son sacrifice; mais que si c'étaient les hommes qui l'animaient à la vengeance, et qui le portaient à le chasser de l'héritage du Seigneur, ces hommes, quels qu'ils fussent, étaient maudits de Dieu. Saül n'eut rien à répondre à la justice de ces plaintes. Il avoua qu'il avait péché; il reconnut publiquement sa folie, et il confessa qu'il avait ignoré beaucoup de choses. Il le laissa donc en paix, et David lui renvoya sa lance, conjurant Dieu que, comme il venait de témoigner que la vie de Saül avait été précieuse à ses yeux, sa vie de même le fût aux yeux du Seigneur, et qu'il le délivrât de tous ses maux. Les saints Pères ont relevé cette action de douceur par leurs louanges. Saint Ambroise admire qu'un homme qui pouvait en un moment s'assurer la vie et le royaume par la perte de celui qui cherchait à le tuer si injustement ne l'ait pas fait lorsqu'il pouvait tuer son ennemi sans être vu de personne, et qu'il ait mieux aimé demeurer toujours dans un péril extrême. Ce qui redouble la gloire de cette action, c'est qu'il n'attendait de Saül aucune reconnaissance de sa douceur, comme il en avait eu un exemple depuis peu, n'ayant pas voulu tuer Saül dans une caverne où il s'était retiré sans savoir que David y était caché avec ses gens: car s'étant contenté de couper un morceau de sa robe sans le toucher, Saül admira cette générosité de David, et ne laissa pas néanmoins de le poursuivre depuis comme auparavant. Cette douceur dans un temps où l'on n'avait pas encore vu celle du Fils de Dieu sur la terre, doit bien confondre les chrétiens qui s'imaginent qu'il leur est permis de pousser aussi loin qu'ils peuvent leur animosité et leur vengeance contre leurs frères.

FIGURE 97. *Voleurs de Siceleg*. 1. Rois 30.

(L'an du monde 2949, avant J.-C. 1055.)

David voyant enfin que la colère de Saül était irréconciliable,

chercha sa sûreté hors de son pays, et s'enfuit chez le roi Achis, qui le traita bien, et lui donna la ville de Siceleg. Mais cet engagement jeta David dans un étrange embarras; car, les Philistins armant contre Saül, Achis obligea David de venir avec lui à la guerre, et de combattre pour les Philistins contre son prince. Dieu néanmoins le délivra par une rencontre heureuse de cette fâcheuse conjoncture; car les Philistins craignant que David ne les trahît et ne les livrât à Saül, prièrent le roi Achis de le faire retirer. Achis le fit avec peine; s'excusa envers David de cet outrage, qu'il rejeta sur les princes des Philistins auxquels, lui dit-il, il n'avait pas le bonheur de plaire. Ce mécontentement fut suivi d'un autre qui fut bien plus sensible à David. Lorsqu'il retournait dans la ville de Siceleg, que le roi lui avait donnée, où étaient ses femmes et tout ce que lui et les siens possédaient, il trouva que les Amalécites l'avaient brûlée, et avaient emmené tout ce qu'ils y avaient rencontré. Outre l'affliction particulière que David reçut de l'enlèvement de ses femmes, il ressentit encore la perte que firent tous ceux qui l'accompagnaient, qui, se laissant aller à une douleur excessive et déraisonnable, voulurent se venger de ce tort sur David même, et délibérèrent de le lapider. David ne fut point abattu de tant de maux. Il mit toute sa confiance en Dieu. Il le consulta à son ordinaire pour savoir s'il devait poursuivre ces voleurs, qui lui avaient enlevé ce qu'il avait de plus précieux au monde; et Dieu l'ayant assuré qu'il les déferait, il alla avec tous ses gens pour les combattre. Deux cent d'entre eux manquèrent de force, et ne purent suivre David, qui ayant trouvé un des voleurs que les autres avaient laissé, le prit pour guide, et les alla surprendre lorsqu'ils ne s'attendaient à rien moins, et qu'ils témoignaient par leurs festins et leur bonne chère la joie qu'ils avaient d'un si grand butin. David les battit durant tout un jour, sans qu'il en restât que quelques-uns qui se sauvèrent sur des chameaux. Il reprit tout ce qu'ils lui avaient enlevé, et eut de plus beaucoup de dépouilles. Et comme ceux qui avaient accompagné David n'en voulaient point faire part aux deux cents qui n'avaient pas eu assez de force pour les suivre, prétendant que c'était beaucoup de leur rendre seulement ce qui leur appartenait, David fut pris pour arbitre de ce différend, et il leur ordonna qu'on partagerait le butin avec les autres. Et cette manière de partager les dépouilles passa depuis pour une loi immuable dans Israël. Cet exemple doit bien consoler maintenant dans l'Eglise ceux qui sont faibles, et qui n'ont pas assez de vertu pour suivre les forts dans leurs courses et dans les combats qu'ils livrent ou qu'ils ont à soutenir contre les ennemis de Dieu. Ils apprennent ici que pour-

vu qu'ils aient une véritable charité envers l'Église, ils auront part à tous les travaux de ceux qui emploient les armes de Dieu pour la défendre contre les ennemis de sa vérité et de sa discipline.

FIGURE 98. *Défaite de Saül.* 1. Rois 31.

(La même année 2949.)

Le refus que les Philistins firent à David de le laisser venir dans leur armée, lui fut d'autant plus avantageux, que Saül avec Jonathas et ses autres fils devaient mourir dans ce combat, et qu'il eût été complice en quelque sorte de leur mort. Ce malheureux roi, abandonné de l'esprit de Dieu, et qui ne se conduisait plus que par le sien propre, ayant consulté Dieu pour savoir le succès de ce combat sans en pouvoir recevoir aucune réponse, agit en désespéré, en furieux, et voulut trouver dans l'art des démons et de l'enfer ce qu'il ne pouvait obtenir du ciel. Quoiqu'il eût fait des arrêts si sévères contre les devins, il ne laissa pas de les consulter: il se déguisa, et étant entré chez une femme qui se mêlait de ces noires sciences, il lui demanda qu'elle lui fit venir le prophète Samuel. Le saint prophète ayant fait connaître à cette magicienne que celui qui la consultait était le roi lui-même; l'effroi qu'elle en eut passa bientôt dans Saül, lorsque Samuel lui prophétisant l'avenir, même après sa mort, lui dit d'une voix tonnante: Pourquoi troublez-vous mon repos, et pourquoi m'interrogez-vous, puisque le Seigneur vous a déjà abandonné pour passer à celui qui doit régner à votre place? Dieu va faire fondre sur vous tous les maux dont il vous a menacé. Il donnera votre royaume à David. Il va vous livrer aux Philistins, et demain vous et vos enfants serez avec moi. Samuël disparut à cette parole, et Saül tomba par terre sans vouloir prendre de nourriture, quoiqu'il fût en une extrême faiblesse. L'idée de son malheur et de celui de ses enfants remplissait tout son esprit, et l'heure qui lui était marquée se hâtant d'approcher, il porta à la guerre un cœur déjà assuré de sa défaite. Ses troupes furent taillées en pièces, ses enfants tués. Et comme il attendait à tout moment la mort qu'il savait lui être inévitable, il fut frappé d'une flèche dont la blessure, jointe au désespoir qui le possédait, le porta à prier son écuyer de le tuer. Son écuyer ayant réfusé de le faire, il s'enfonça lui-même la pointe de son épée dans l'estomac, se laissa tomber dessus, et donna l'exemple à son écuyer de faire lui-même ce que son maître avait fait. Telle fut la fin de ce prince malheureux, qui, pour avoir épargné Amalec par une compassion indiscrète, et traité si cruellement les prêtres du Seigneur, tomba ensuite dans une si grande

barbarie contre lui-même. Trop heureux s'il fût toujours demeuré simple particulier, ou du moins s'il eût persévéré dans l'humilité si estimable qu'il fit paraître d'abord à son exaltation. Mais sa grande dignité éblouit ses yeux et éleva son cœur; et n'écoutant plus ni la voix de Dieu, ni celle de ses prophètes, il termina de si beaux commencements par une fin tragique, qui l'a rendu un exemple redoutable à tous les siècles. C'est ce qui a fait dire aux saints Pères que Saül est dans la loi ancienne ce que Judas a été depuis dans la nouvelle; parce qu'ayant tous deux été d'abord élus de Dieu même, et en ayant été rejetés ensuite, l'un pour son orgueil, et l'autre pour son avarice, ils sont tombés dans le désespoir, et ont appris aux plus forts, comme dit saint Ambroise, à trembler toujours, et à craindre les élévations même les plus saintes, à moins qu'elles ne soient établies sur une profonde humilité.

FIGURE 99. *Tête de Saül.* 1. Rois 31.

(La même année 2949.)

La joie que les Philistins eurent de la mort de Saül fut si grande, qu'ils coupèrent sa tête pour la faire voir dans toutes les villes, et pour l'offrir ensuite avec ses armes dans le temple de leur idole. Ils ne firent en cela que ce que fait le commun des hommes, qui se réjouissent toujours de la mort de ceux qui leur font de la peine. Mais David, qui suivait d'autres maximes eut bien d'autres sentiments, et fermant les yeux et aux biens qu'il en allait recevoir, et aux maux qu'elle lui épargnait, il pleura d'une douleur sincère Saül et Jonathas, composa un cantique funèbre en leur honneur, maudit la montagne de Gelboé, où ces deux princes si vaillants avaient été si malheureusement tués. Il témoigna depuis une reconnaissance particulière aux peuples de Jabès Galaad, qui avaient rendu aux corps de Saül et de ses enfants les derniers honneurs, et qui avaient accompagné leurs funérailles de jeûnes et de larmes. Mais le respect qu'il avait pour ce prince, même après sa mort, parut dans une rencontre encore bien plus considérable: Un Amalécite étant venu trouver David dans Siceleg, deux jours après qu'il eut défait les Amalécites, et ramené les captifs, David lui demanda des nouvelles du combat, et principalement de Saül et de Jonathas. Cet Amalécite lui dit que Saül était mort; et pour lui en donner des preuves indubitables, il ajouta que s'étant trouvé par hasard sur la montagne de Gelboé, il avait vu Saül appuyé sur la pointe de sa lance, afin de s'en percer le corps, et que les Philistins étant près de fondre sur lui, Saül l'avait appelé, et l'avait prié de le faire promptement mourir, ce qu'il avait fait com-

me pour l'obliger, et qu'après sa mort il avait pris son diadême qu'il apportait à David. David qui, dans la douleur sensible où il se trouvait, était bien éloigné de se tenir obligé à un homme qui lui apportait cette nouvelle, et qui disait avoir contribué à cette mort, déchira ses vêtements, et demanda à cet Amalécite comment il avait été assez hardi pour mettre la main sur l'oint du Seigneur; et à l'heure même il commanda à un de ses serviteurs de le tuer, laissant un grand exemple dans cette conduite de ne se réjouir jamais de la mort de ses ennemis, ni du mal, quoique juste, qui leur arrive. Après la mort de ce misérable prince, David ayant consulté Dieu, retourna dans la Judée, où la tribu de Juda le sacra pour être son roi, ayant alors atteint l'âge de trente ans. Cependant Abner, général de l'armée de Saül, prit Isboseth, son fils, pour le faire régner sur les dix autres tribus. Mais Isboseth, cinq ans après, ayant été assassiné en dormant, par deux scélérats qui apportèrent sa tête à David comme un présent qui le réjouirait, il ne témoigna pas plus de joie d'une mort qui allait lui donner un royaume paisible sur toutes les tribus, que de celle qui l'avait fait roi sur les deux qui le reconnurent d'abord. Et ayant fait le même traitement à ces deux hommes qu'à cet Amalécite qui s'était vanté d'avoir tué le roi Saül, il fit voir par ce double exemple de sa générosité et de sa justice que bien loin d'insulter au malheur de ses ennemis, il savait les pleurer par de véritables larmes, et les venger même après leur mort.

FIGURE 100. *Oza frappé de mort.* 2. Rois 6.

(La même année. 2949.)

Aussitôt après la mort d'Isboseth, toutes les tribus d'Israël vinrent se soumettre à David qui, reconnaissant que c'était alors que Dieu voulait l'établir dans son royaume qu'il lui avait donné dès le vivant de Saül, fit de grandes guerres, et alla attaquer Jérusalem, qui était encore alors soumise aux Jébuséens. Il les défit malgré la manière outrageante dont ils le traitèrent d'abord dans la croyance qu'ils avaient d'être invincibles, et qu'il leur suffisait d'employer à la garde de leur ville, contre ses attaques, les boiteux et les aveugles qui se trouveraient parmi eux. Dès que David fut maître de Jérusalem, et que les choses furent un peu tranquilles, il témoigna plus de piété que Saül n'avait fait durant tout le temps qu'il fut roi; car au lieu que ce misérable prince n'eut aucune pensée pour l'arche qui était toujours demeurée chez Abinadab, depuis que les Philistins la renvoyèrent, soixante et dix ans avant ceci, David, bien loin d'imiter cette indifférence, lui fit préparer

chez lui une tente magnifique, et assembla de ses sujets jusqu'au nombre de trente mille pour la transporter de chez Abinadab à Jérusalem. Cette cérémonie fut accompagnée de toute la pompe et de toute la magnificence que la piété de ce saint roi lui put inspirer. Il joua lui-même de la harpe, et une infinité d'autres personnes faisaient retentir toutes sortes d'instruments. Lorsque cette pompe remplissait de joie les esprits de tout le monde, et que l'arche marchait paisiblement, un accident imprévu changea aussitôt toute la joie en tristesse, et jeta l'épouvante dans tous les esprits. Oza, fils d'Abinadab, qui conduisait le chariot où l'on avait posé l'arche, ayant remarqué qu'un des bœufs qui traînait ce chariot regimbait, et que l'arche était en danger de tomber, y porta aussitôt la main pour la soutenir; mais au lieu d'empêcher l'arche de tomber, il tomba lui-même roide mort. Et Dieu, dit l'Ecriture, entrant dans une grande colère à cause de la témérité de cet homme, le frappa sur l'heure. Tous ceux qui furent témoins de ce châtiment en furent saisis de crainte; et David lui-même étant pénétré de frayeur, changea aussitôt le dessein qu'il avait eu de mener l'arche chez lui. La présence d'un Dieu si terrible l'intimida, et la frayeur doit bien plus raisonnablement passer dans nous, qui sommes moins justes que David, de peur qu'encore aujourd'hui quelque étranger, comme Oza, n'étant point appelé au ministère de l'arche, ne se laisse tromper par quelque zèle indiscret, ou par quelque spécieux prétexte; et qu'en portant témérairement la main à ces mystères, qui sont trop disproportionnés à l'état où il se trouve, il n'irrite la colère de Dieu par un service qu'il croyait lui devoir être très-agréable.

FIGURE 101. *David danse devant l'Arche.* 2. Rois 5.

(La même année 2949.)

Trois mois s'étant passés depuis la mort d'Oza, dans la translation de l'arche, et la crainte de David s'étant peu à peu diminuée en voyant la prospérité dont Dieu avait comblé la maison d'Obédédom, où l'arche était en dépôt, il résolut une seconde fois de la faire venir chez lui à Jérusalem. Comme il avait reconnu que l'occasion de la mort d'Oza était venue de ce qu'on manquait alors de lévites pour assister auprès de l'arche, il en fit choisir un grand nombre, qui non-seulement eussent soin de la conduire sur un chariot comme la première fois, mais qui même la portassent sur leurs épaules. L'harmonie des chants de musique et des instruments de toutes sortes de manières y fut ordonnée avec un soin prodigieux. De six pas en six pas on immolait un bœuf et un bélier;

et David, revêtu d'un éphod de lin, dansait, comme dit l'Ecriture, de toutes ses forces. On fit entrer ainsi en triomphe l'arche sainte dans Jérusalem, et on l'alla porter, au travers d'une foule prodigieuse de monde, dans le lieu que David lui avait fait préparer. Mais Michol, sa femme, qui regardait cette pompe des fenêtres de son palais, ayant vu le roi en cet état, sans robe royale, et dansant devant l'Arche, le méprisa dans son cœur. Et lorsqu'il fut rentré chez lui, elle alla au devant de lui, et lui dit en le raillant: Que le roi d'Israël s'est acquis aujourd'hui de gloire, en se dépouillant de ses habits et dansant devant ses sujets comme des bouffons qui servent à divertir les autres! Mais David, s'élevant au-dessus des sentiments de cette femme, dit saint Ambroise, et ne rougissant point de ce mépris, répondit à Michol: Dieu m'a tiré des derniers de son peuple, et m'a préféré à votre père. C'est par lui seul que je règne, et que je me vois aujourd'hui établi paisiblement sur tout Israël. C'est pourquoi je m'humilierai de plus en plus en sa présence: je serai toujours petit et misérable à mes yeux, je mettrai ma gloire à m'abaisser au-dessous des derniers de mes sujets. Ce roi humble, dit saint Grégoire, oubliant sa dignité souveraine, et tant de victoires qu'il avait remportées sur les hommes et les bêtes, sur des monstres en grandeur et en force, et sur toutes sortes d'ennemis, étant grand aux yeux de tous, n'est petit qu'aux siens. Il se méprise lui-même, et il consent que les autres le méprisent. Il apprit ainsi aux princes à ne craindre jamais d'avilir leur majesté en se soumettant à Dieu, et en donnant à ses sujets l'exemple du culte qu'ils lui doivent. C'est appréhender des discours frivoles, que de craindre d'abaisser sa grandeur en ces rencontres; il faut être un David, quand on trouve une Michol assez hardie pour faire un reproche si injuste. Elle fut frappée de stérilité, dit saint Ambroise, de peur qu'une femme si orgueilleuse n'eût des enfants qui lui ressemblassent.

FIGURE 102. *Ambassadeurs de David.* 2. Rois 10.

(L'an du monde 2967, avant J.-C 1037.)

Lorsque les guerres civiles étaient assoupies dans la Judée, et que David n'était plus troublé des divisions de ses sujets, il lui survint une nouvelle guerre contre les Ammonites, pour le sujet que nous allons dire. Leur roi Noas étant mort, David se souvint qu'il avait été son ami, et voulut prévenir par ses civilités son fils Hanon, en lui envoyant des ambassadeurs pour l'assurer qu'il prenait part sincèrement à sa douleur, et qu'il serait toujours son ami, comme il l'avait été de son père. Mais ce jeune prince,

étant très-mal conseillé, écouta trop facilement les impostures des principaux de son royaume, qui lui dirent qu'il devait se défier de David; que ce n'était point par civilité, ni pour le consoler de la mort de son père, qu'il lui avait envoyé des ambassadeurs; mais qu'il se servait de ce prétexte pour faire entrer des espions sur ses terres pour en considérer les endroits faibles, et pour se rendre ensuite plus facilement maître de tout son royaume. Ce prince les crut; et agissant sur cette supposition, il traita outrageusement ces ambassadeurs, leur fit raser la moitié de la barbe, et déchirer par derrière leurs habits, de telle sorte qu'ils ne pouvaient être vus sans rougir de honte. David sut cette nouvelle par d'autres personnes, avant que de l'apprendre de ses ambassadeurs mêmes. Il fut touché de l'outrage qu'ils avaient reçu, et il envoya au devant d'eux des gens pour les consoler, et pour les prier de ne point paraître en cet état dans Jérusalem, mais d'attendre à Jéricho que leur barbe fût revenue. Il résolut aussitôt de ne pas laisser un si grand crime impuni, et envoya Joab, général de ses armées, contre les Ammonites. Comme ils s'attendaient à cette guerre, ils avaient cherché du secours dans leurs voisins, et particulièrement dans la Syrie. Mais leurs troupes auxiliaires n'empêchèrent pas qu'ils ne fussent tous défaits, et Joab se signala ce jour-là par son grand courage et par sa grande expérience dans la guerre. Les Ammonites ayant recommencé l'année suivante à remettre de grandes troupes sur pied, David y alla lui-même en personne avec toutes ses forces. Il défit ses ennemis, et fit passer au fil de l'épée quarante mille hommes de pied, outre ceux qui étaient dans sept cents chariots de guerre. Tous les princes voisins, qui étaient venus au secours des Ammonites, apprirent de cette défaite à craindre les Juifs: et le jeune roi des Ammonites reconnut avec regret à combien de malheurs un prince s'expose en suivant un mauvais conseil, puisque la ruine de tout son royaume n'eut point d'autre principe que son indiscrète crédulité. Le salut ou la ruine des états dépend souvent d'un sage ou d'un mauvais conseil; et un prince est heureux, qui, étant lui-même l'arbitre souverain de ses états, est assez éclairé pour discerner quels sont ceux dont il peut se servir comme des instruments de sa puissance dans le gouvernement de son royaume.

FIGURE 103. *Crime de David.* 2. Rois 11.

(L'an du monde 2969, avant J.-C. 1035, David ayant déjà 50 ans environ.)

Lorsque David régnait dans une profonde paix, après la défaite des Ammonites, ce peuple voulant encore se brouiller, rassem-

bla quelques troupes contre lesquelles David dédaigna d'aller en personne, il se contenta d'y envoyer Joab, le général de toutes ses armées. Pendant qu'il occupait ses gens à cette guerre, il demeura lui-même en repos dans Jérusalem ; et s'allant promener un jour, vers le midi, sur la terrasse de son palais, il vit vis-à-vis de lui une femme qui se baignait, qui était parfaitement belle. Il s'informa qui elle était. On lui dit que c'était Bethsabée, femme d'Urie, et l'ayant fait venir chez lui, il commit un adultère avec elle. Cette femme étant devenue grosse, et craignant que l'absence de son mari Urie, qui était à la guerre, ne fit reconnaître son adultère, et l'exposât aux peines que la loi ordonnait contre ces sortes de femmes, avertit David de la crainte où elle se trouvait. David aussitôt donna ordre à Joab, son général d'armée de lui faire venir Urie, sous prétexte de s'informer de l'état de la guerre ; et après diverses demandes, il le renvoya chez lui. Mais Urie méprisant les douceurs de sa maison, négligea d'y aller, et dit ensuite à David, qui lui en faisait un reproche : L'arche de Dieu, tout Israel et tout Juda, et Jacob, mon maître, avec tous ses serviteurs, demeurent sous des tentes, et moi j'irai en ma maison pour manger, boire et dormir avec ma femme ! Je ne le ferai jamais. Le dessein de David ayant été éludé par le grand courage de cet homme, et voyant toujours Bethsabée exposée à passer pour adultère, il prit une résolution bien opposée à toute la douceur qui jusque-là lui avait été si naturelle. Il donna ordre à Joab d'exposer Urie en quelque endroit qu'il jugerait le plus dangereux, et de l'y abandonner avec tous ceux qui l'y auraient accompagné. Joab obéit fidèlement aux ordres de David, et ayant laissé périr Urie dans cette rude attaque où il ne lui fit point donner de secours, il en envoya aussitôt la nouvelle à David, qui n'eut pas de peine à se consoler de la perte d'un serviteur si courageux et si fidèle, dont il était la première cause. La femme d'Urie sachant la mort de son mari, le pleura; et lorsque les jours de son deuil furent passés, David la prit pour femme, et en eut un fils. Ce double crime d'un si grand saint fait voir que les hommes, quelque grands et quelque justes qu'ils soient, sont toujours hommes, et qu'ils tiennent toujours quelque chose de la fragilité de cette boue dont ils ont été formés. Ces chutes, dit saint Augustin, doivent faire trembler les faibles, lorsqu'ils voient tomber les forts. Aussi l'Écriture les propose, non pour excuser ceux qui suivent ces grands hommes dans leurs chutes, et qui veulent imiter dans leurs actions ce qu'eux-mêmes ont détesté de tout leur cœur, mais pour tenir tous les justes dans une humilité salutaire,

et pour apprendre à ceux qui tombent comme David, à se relever comme David.

FIGURE 104. *Pénitence de David.* 2. Rois 12.

(L'an du monde 2970, avant J.-C. 1034.)

David ayant commis deux si grands crimes, fit voir, par le peu de soin qu'il eut de se relever de cette chute, les profondes ténèbres que le péché jette dans l'âme de ceux mêmes qui sont les plus saints. Il demeura en paix pendant une année, dans un si grand désordre, si la paix néanmoins peut être dans un cœur qui a offensé Dieu d'une manière si criminelle. Mais lorsqu'il était dans cet oubli de Dieu et de lui-même, Dieu eut pitié de lui, et lui envoya Nathan, son prophète, pour lui ouvrir les yeux, et pour lui faire sentir la plaie qui lui était inconnue. Ce saint prophète ayant reçu de Dieu une commission si pénible, fit voir par la manière adroite dont il lui parla d'abord, avec quelle sagesse on doit épargner les personnes qui sont dans le rang de David, en ne les rebutant pas par des paroles trop sévères et trop aigres. Nathan usa de la parabole d'un homme qui ayant beaucoup de brebis, en ôta une à un pauvre qui n'avait que celle-là, et qu'il aimait uniquement. Ce prince, qui n'était pas encore aveuglé dans ce qui ne le regardait pas, prononça la sentence contre lui-même, sans le savoir, en la prononçant contre cet homme : car le prophète n'usant plus de déguisement, lui dit, avec une gravité digne de celui dont il était le ministre, que c'était lui-même qui était cet homme. Il lui représenta les biens que Dieu lui avait faits, et les maux dont il l'avait délivré, en le tirant des mains de Saül. Il lui fit voir quel outrage il faisait à Dieu en payant tant de grâces d'une si grande ingratitude. David alors rentra en lui-même. Il ne s'irrita point contre la vérité, lors même qu'elle le condamnait. Il ne s'aigrit point contre le prophète qui la lui représentait sans le flatter, et il ne lui demanda pas, comme remarque saint Augustin, qui il était pour oser reprendre son prince, et pour examiner la vie de son souverain. Il oublia en ce moment qu'il était roi, pour se souvenir seulement qu'il était pécheur. La parole qu'il prononça, j'ai péché contre le Seigneur, fut en lui une parole de pénitence plus sincère qu'elle n'avait été en Saül, et qu'elle n'est aujourd'hui en plusieurs chrétiens. Il embrassa avec une humble soumission tous les maux que Nathan lui prédit devoir arriver sur sa propre famille, et vit cette longue suite de malheurs qu'on lui marqua comme un moyen favorable de satisfaire à Dieu, et d'apaiser sa colère. Mais voyant avec un regret et une douleur

a mère en quel état il était tombé, il ne se désespéra point, comme remarque saint Chrysostôme, qui admire en cela le grand courage de ce prince, et sa grande confiance en Dieu ; mais dès qu'il reconnut sa faute, il travailla sans s'inquiéter à la réparer le mieux qu'il lui fut possible par une pénitence qui dura autant que sa vie, et qui a fait dire à saint Ambroise, que plusieurs imitent David dans son péché, mais que peu l'imitent dans sa pénitence.

FIGURE 105. *Mort d'Amnon.* 2. Rois 13.

(L'an du monde 2972, avant J.-C. 1032.)

Dieu ayant fait rentrer David en lui-même par les avertissements de Nathan, lui fit bien voir, par la manière dont il le traita ensuite, que la plus grande grâce qu'il puisse faire aux pécheurs est de ne les point épargner ; car premièrement il frappa de mort l'enfant qui était né de son adultère, sans que ses larmes ni ses jeûnes pussent changer l'arrêt de Dieu. Son fils Amnon ensuite commit un inceste avec Thamar sa sœur, feignant d'être malade, et la priant de venir lui préparer à manger. (1) Absalon, irrité de cet outrage commis contre sa propre sœur, et qui était de la même mère, résolut de tuer Amnon. Il attendit deux ans après, et prit l'occasion d'un festin qu'il fit à tous ses frères un jour de réjouissance, au milieu duquel il le fit assassiner. S'étant éloigné de la cour après ce fratricide dont il voulut satisfaire sa vengeance particulière, et que Dieu fit servir à sa vengeance contre David, il usa ensuite de tant d'adresse, qu'au bout de trois ans (2) David lui permit de revenir à Jérusalem. Ce rappel du fils fut presque la perte du père, car dès que ce fils ingrat se vit bien avec son père, il commença d'entreprendre contre son royaume et contre sa vie. (3) Il gagna d'abord l'affection du peuple, et se rendant populaire avec tous ceux qui venaient devant David pour terminer leurs différends, il leur faisait espérer que, s'il était roi, il saurait bien leur rendre justice. Ayant donc ainsi travaillé durant quatre ans (4) à s'établir et à attirer beaucoup de monde dans son parti, il demanda à David la permission d'aller en Hébron, sous prétexte d'un vœu qu'il avait fait pendant son exil. Lorsqu'il y fut arrivé (5), il se fit tout d'un coup déclarer roi. Quand David l'eut su, il se vit obligé, étant âgé de plus de 60 ans, de sortir à pied de Jérusalem, n'ayant que les gens de guerre qui étaient auprès de sa personne. Il passa le torrent de Cédron, et pleura en montant la montagne des Oliviers, où il figura par avance ce

(1) L'an du monde 2974, avant J.-C. 1030.—(2) L'an du monde 2977.—(3) L'an du monde 2979.—(4) L'an du monde 2980.—(5) L'an du monde 2981.

qui devait arriver un jour au véritable David. Il souffrit dans cet état, avec une humilité prodigieuse, les insultes de Sémeï, qui le maudissait et qui lui jetait des pierres : et considérant cette révolte de son sujet comme l'image de sa révolte contre Dieu, il la regarda comme un effet de la justice de Dieu sur lui, et il reçut toutes ces injures avec la même soumisssion que si Dieu eût commandé à cet homme de les lui dire. Cependant Absalon étant entré en triomphe dans Jérusalem, commença, selon le conseil d'Achitophel, de violer publiquement les femmes de son père. C'est ce que Nathan avait prédit à David ; et ce prince pénitent reconnut par sa propre expérience, que quand un homme se soulève contre Dieu, toutes les créatures se soulèvent en même temps contre lui pour venger Dieu de l'injure qu'on lui a faite. Ainsi il vit sa faute punie par le désordre de toute sa famille, par l'outrage de Thamar, par la mort d'Amnon, par l'attentat d'Absalon contre lui-même, par l'abandonnement de ses amis, par la révolte de ses sujets, par les insultes d'un homme insolent ; et enfin par les périls d'une mort toujours présente, qu'il n'évita que par une fuite honteuse, accompagnée de tant d'extrémités qu'il n'y avait que la vue de Dieu et l'espérance de pouvoir l'apaiser par tous ces maux, qui put le soutenir dans un état si déplorable. Cet exemple nous fait bien voir la vérité de cette parole de saint Augustin, qu'étant pécheurs, si nous voulons nous réconcilier avec Dieu, nous devons nous punir nous-mêmes, et recevoir volontairement tous les maux ou intérieurs ou extérieurs qu'il lui plaît de nous envoyer, parce que tôt ou tard, en ce monde ou en l'autre, le péché ne peut demeurer impuni, et qu'il faut qu'en quelque manière que ce soit, la mesure de la justice de Dieu soit remplie.

FIGURE 106. *Mort d'Absalon.* 2. Rois 18.

(La même année 2981, avant J.-C. 1023.)

Absalon étant maître de Jérusalem, délibéra sur les moyens de perdre le roi. Il fit assembler son conseil, Achitophel, qui en était le plus habile, fut d'avis de poursuivre promptement David, pendant que ses troupes étaient en désordre ; mais Dieu ruina heureusement ce conseil, qui eût été sans doute la perte de ce roi fugitif, et Chusaï, qui était secrètement d'intelligence avec David, ayant été appelé par Absalon, dit que pour cette fois le conseil d'Achitophel n'était pas bon. Il représenta quel danger c'était que de poursuivre des gens désespérés, et que dans ces commencements où les esprits étaient encore dans l'irrésolution, il ne fal-

lait que tuer un petit nombre de soldats d'Absalon pour faire croire que toute son armée aurait été défaite, ce qui jetterait l'épouvante dans son parti. Son conseil donc prévalut, ce qui irrita de telle sorte le superbe Achitophel, qu'il alla chez lui aussitôt et se pendit. Chusaï fit promptement avertir David de passer le Jourdain, et qu'on était prêt à le poursuivre. David le fit, et rassemblant tout ce qu'il avait de monde, il se prépara à une bataille. Il voulut y aller en personne, mais on ne voulut pas le souffrir, et en se retirant, il commanda expressément à Joab et aux autres officiers, en présence de toute l'armée, qu'on épargnât Absalon. Les deux armées étant aux mains, celle d'Absalon, quoiqu'incomparablement la plus nombreuse, fut battue. Il s'en fit un grand carnage, et vingt mille de ses gens demeurèrent sur la place. Absalon lui-même chercha son salut dans la fuite, et lorsque sa mule passait sous un chêne fort épais et fort touffu, ses cheveux qui étaient extraordinairement grands, s'embarrassèrent dans les branches, et la mule continuant toujours de courir, il demeura suspendu par les cheveux, sans pouvoir se dégager. On vint en donner avis à Joab qui se fâcha qu'on ne l'eut pas tué, et qu'on se fut arrêté aux prières que David avait faites de l'épargner. Et ne trouvant personne assez hardi pour mettre la main sur le fils du roi, lui-même se fit mener où il était, lui perça le cœur de trois dards, et fit sonner aussitôt la retraite, afin de terminer le combat, et d'épargner le reste du peuple. Cette nouvelle fut au moment même portée à David, qui n'était en peine que de son fils Absalon. Et dès qu'il en sut la mort, il changea en deuil toute la joie de sa victoire. Joab étant offensé que le roi prit si peu de part à l'heureux succès de ses armes, lui reprocha avec beaucoup de liberté, et même avec les menaces de l'abandonner, qu'il aimait ceux qui le haïssaient, qu'il haïssait ceux qui l'aimaient, et il l'obligea malgré lui de se faire voir au peuple. Mais sa douleur ne cessa pas pour cela, et il devint ainsi aux pères du corps, et encore plus à ceux de l'âme, un grand exemple qui leur fait voir jusqu'où doit aller l'amour qu'ils doivent avoir pour leurs enfants; puisqu'il oubliait l'outrage avec lequel ce fils dénaturé avait déshonoré ses propres femmes, et la fureur avec laquelle il animait tous ses sujets à sa perte, pour se souvenir seulement qu'il était son fils, et pour pleurer dans la mort de son corps la perte éternelle de son âme.

FIGURE 107. *Mort de Séba.* 2. Rois 20.

(L'an du monde 2961.)

Aussitôt après la mort d'Absalon, les principaux de son armée

reconnaissant leur faute, se hâtèrent de la réparer en jurant à David une éternelle obéissance. Ceux qui s'étaient les plus déclarés contre ce prince dans sa disgrâce, témoignèrent le plus d'empressement à lui en demander pardon. Sémei, qui voyait ce que ses insultes passées pouvaient lui attirer, vint se jeter à ses pieds et s'accuser de sa faute; et comme ceux qui étaient présents ne pouvaient souffrir qu'on pardonnât à un si méchant homme, et qu'ils pressaient le roi de leur permettre de le tuer, David dit qu'il ne voulait point souffrir qu'on souillât la victoire que Dieu lui avait donnée par le meurtre d'aucun homme. Miphiboseth, fils de Jonathas, vint aussi trouver David, mais dans un état fort lugubre. Il lui dit de quelle manière son serviteur Séba l'avait surpris lorsqu'il sortit de Jérusalem pour fuir Absalon. Ce lâche domestique vint trouver le roi avec quelques chevaux chargés de présents, et lui dit que Miphiboseth, son maître, était demeuré à Jérusalem dans l'espérance que ce trouble lui pourrait rendre la couronne de Saül, son grand-père. David crut trop légèrement ce calomniateur, et lui donna par avance tous les biens de Miphiboseth. Mais ce qui est encore plus surprenant en ce saint roi, c'est que, par un exemple redoutable à tous les rois, après avoir entendu la justification de Miphiboseth, qui reprochait à Séba son imposture, il se contenta de donner à ce prince la moitié de son bien, et laissa l'autre à cet imposteur. Tout le royaume allait donc être paisible, si un esprit remuant ne l'eut jeté dans de nouveaux troubles. Séba, homme factieux, sonna insolemment de la trompette au milieu du peuple, en criant qu'il n'aurait jamais de part avec David; et il sépara de lui les dix tribus d'Israël, qui suivirent ce séditieux, la tribu de Juda demeurant toujours fidèle à son véritable prince. David craignit ce nouveau désordre, et prévoyant qu'il pourrait avoir encore de plus dangereuses suites que la révolte d'Absalon, il résolut de l'étouffer dès sa naissance, et fit poursuivre vigoureusement Séba qui s'enfuyait, et s'enferma dans la ville d'Abéla. Joab aussitôt assiégea la ville qui était en danger de périr, si la sagesse d'une femme ne l'eût délivrée de ce péril; car ayant demandé à Joab du haut des murailles pourquoi il venait les assiéger de cette sorte, et Joab ayant témoigné qu'il ne demandait que Séba, qui s'était révolté contre David, elle assembla tout le peuple de la ville, et leur persuada de jeter la tête de Séba du haut des murailles. Ainsi la mort d'un seul homme donna la paix à toute une ville et à un royaume. Joab rendit alors un grand service à David, mais il fut proprement l'image de ces serviteurs ambitieux qui ne craignent point d'exposer leur vie dans une bataille, et qui exécutent sou-

vent avec un grand courage les ordres des princes ; mais qui témoignent en d'autres rencontres qu'ils ne cherchent que leur intérêt et leur propre gloire; car il assassina d'abord Abner, prince du sang de Saül, contre la volonté de David qui en fut percé de douleur. Il tua ensuite Absalon, fils du roi, contre la défense expresse de David, et il assassina aussitôt après Amasa, à qui David avait voulu donner le commandement de son armée; pour punir Joab de ce qu'il avait tué son fils Absalon. David souffrit tout le reste de sa vie ce serviteur insolent, coupable de ces trois meurtres, jugeant en lui-même, par un sentiment de pénitence, qu'il était bien juste qu'il souffrit qu'un sujet lui insultât avec tant d'audace, et qu'il commandât malgré lui toutes ses armées, puisqu'il s'était lui-même révolté contre Dieu, par un double crime, après en avoir été comblé de tant de grâces, et de tant de gloire.

FIGURE 108. *Fléau de la peste.* 2. Rois 24.

(L'an du monde 2988, avant J.-C. 1016, David ayant déjà 68 ans.)

A peine David respirait des troubles que Dieu avait excités en tant de manières dans sa maison et dans son royaume, pour le punir des péchés qu'il avait commis, que la paix qu'il commençait à goûter fut cause encore qu'il retomba dans un autre, et qu'il fit voir, par son exemple, que l'homme, quelque juste ou quelque pénitent qu'il soit, est toujours homme, et qu'il est exposé à des tentations et à des chutes toujours nouvelles. Une passion impure l'emporta la première fois ; mais il se laissa séduire en cette occasion par la vanité, qui est toujours à craindre aux plus parfaits, et il voulut, par un mouvement d'orgueil, faire le dénombrement de tout son peuple. Ses serviteurs s'y opposèrent d'abord, et lui dirent qu'il suffisait de prier Dieu d'augmenter son peuple de plus en plus, sans se mettre en peine de savoir si particulièrement quel en pouvait être le nombre. Mais le roi le leur ayant commandé absolument, ils furent dix mois à courir la Judée, et ils trouvèrent dans Israël huit cent mille hommes portant armes, et cinq cent mille hommes dans la seule tribu de Juda. David reconnut enfin cette faute, et il n'eut point besoin ici, comme la première fois, qu'un prophète vint ouvrir ses yeux. Il confessa lui-même son péché, et conjura Dieu de le lui pardonner encore Lorsqu'il était dans une humilité profonde, sans se souvenir qu'il était roi, que pour gémir de cette dignité qui l'avait porté à ce péché, Dieu lui envoya son prophète Gad, non pour lui dire qu'il lui pardonnait sa faute sans la punir, mais pour lui donner à choisir lui-même

laquelle de ces trois punitions il aimait le mieux, ou d'une famine de sept ans, ou d'une guerre de trois mois, ou d'une peste de trois jours. David, dans un choix si affligeant, se détermina à la peste, qui dans les trois jours marqués emporta septante mille hommes. Ce que David fit pendant cette plaie est un grand exemple pour les rois de la tendresse qu'ils doivent avoir pour leurs peuples, et apprend bien aux pasteurs de l'Église comment ils doivent s'offrir à Dieu comme une victime pour les âmes dont ils sont chargés ; car ce prince se regardant comme la cause des maux que souffrait son peuple, jeta vers Dieu des soupirs ardents : C'est moi, dit-il, qui ai péché ; c'est moi qui ai fait une injustice ; qu'ont fait ces brebis que vous frappez ? Tournez plutôt votre fureur contre moi et contre toute ma maison. Dieu enfin s'apaisa, et fit cesser cette plaie. Il commanda à l'ange exterminateur de s'arrêter ; et il apprit par cet exemple, comme remarquent les saints Pères, qu'il sait se venger sur les peuples des péchés de ceux qui les conduisent, comme il s'apaise souvent, lorsque les pasteurs ont soin de détourner sa fureur et d'attirer ses miséricordes sur les personnes qu'il leur a soumises.

FIGURE 109. *Salomon roi.* 3. Rois 1.

(L'an du monde 2989, avant J.-C. 1015, David étant âgé de 70 ans, et Salomon de 18 ans.)

La fin de la vie de David approchant, sa vieillesse donna lieu à ses enfants de se brouiller, par le désir qu'ils avaient de s'emparer de son royaume après sa mort. Mais lorsque tout le monde était en suspens pour savoir qui serait son successeur, Adonias, l'aîné de tous les enfants de David après Absalon qui était mort, ne put attendre la mort de son père; et, dans l'impatience de régner, il fit un festin magnifique où il invita tous les grands qu'il avait insensiblement gagnés, afin qu'au milieu du festin ils le déclarassent roi. Lorsque le jour pris pour cette conjuration fut arrivé, le prophète Nathan, instruit de ce qui se passait, et qui savait que Dieu avait résolu de faire régner Salomon après David, vint trouver Bethsabée pour la porter à aller parler au roi, afin de l'informer de l'entreprise d'Adonias, et de le faire souvenir de la promesse qu'il lui avait faite, de laisser son royaume à Salomon. Nathan entra lorsque Bethsabée parlait encore à David, et lui demanda si c'était par son ordre qu'on déclarait Adonias roi. David ne différa pas davantage, et ordonna sur l'heure qu'on allât sacrer Salomon, et qu'on le fit asseoir sur son trône. Cette nouvelle s'étant aussitôt répandue de tous côtés, intimida de telle sorte tous ceux qui étaient avec Adonias, que leur assemblée fut

toute dissipée, et qu'Adonias lui-même ne chercha plus qu'à sauver sa vie en tenant les cornes de l'autel. Salomon promit néanmoins de ne lui rien faire, pourvu qu'il demeurât en repos. Environ six mois après, Dieu tira David de ce monde, après avoir donné à Salomon les avis qu'il lui croyait nécessaires, et les ordres qu'il devait exécuter. Adonias ensuite fit demander Abisag pour l'épouser. C'était une jeune fille d'une beauté et d'une vertu rares, que l'on avait choisie dans tout Israël pour servir David dans sa grande vieillesse. Mais Salomon pénétra son dessein qu'il crut dangereux, et le fit mourir. Il fit aussi mourir Joab, général de l'armée de David, par le commandement que son père lui en laissa en mourant. Il fit la même chose à Semeï, qui avait chargé David de tant d'outrages lorsqu'il fuyait son fils Absalon. Il l'avait traité d'abord avec douceur, et il s'était contenté de lui ordonner de ne plus sortir de Jérusalem sous peine de la vie. Mais trois ans après, deux esclaves s'étant enfuis, il monta à cheval pour les poursuivre, ce qui ayant été rapporté à Salomon, il le fit mourir. Salomon se voyant si heureusement établi dans son royaume, ne chercha l'alliance du roi d'Égypte, dont il épousa la fille.* Peu de temps après, Dieu lui apparut en songe. Il lui témoigna qu'il l'aimait à cause de David son père, et il lui offrit de lui donner tout ce qu'il lui demanderait. Ce prince considérant qu'il était roi d'un grand peuple, que cette dignité devait être soutenue par une grande prudence; et que, plus elle l'élevait, plus elle l'engageait à de grandes choses, crut que ce qui lui était le plus nécessaire était la sagesse pour bien gouverner ses états. Dieu fut touché d'un choix qui témoignait que ce jeune roi avait déjà ce qu'il demandait. Il lui promit de faire qu'il n'y aurait ni devant ni après lui personne qui l'égalât en sagesse; et pour lui faire voir combien il agréait qu'il eût préféré cette demande aux autres biens, il promit de les lui donner par surcroît, et de le rendre le plus riche et le plus magnifique roi de tous ceux qui l'avaient précédé, et de tous ceux qui devaient le suivre. L'exemple de ce jeune prince apprend aux rois chrétiens à estimer peu les biens, les honneurs et les plaisirs, et à ne pas établir leur grandeur à disputer de magnificence avec les rois infidèles et idolâtres, dont ils ne sauraient souvent égaler ni la puissance, ni les richesses, mais à mettre leur principale gloire d'être les véritables images du Dieu qu'ils adorent, en se rendant semblables à lui par leur sagesse, qui est pour eux la source de tous les biens, et par leur justice, que le même Salomon appelle l'affermissement de leur trône.

* L'an du monde 2991, avant J.-C. 1013, de l'âge de Salomon le 20, de son règne le 2.

FIGURE 110. *Jugement de Salomon.* 3. Rois 3.

(La même année 2991.)

Salomon ayant reçu de Dieu le don de la sagesse, il se présenta aussitôt après une occasion qui le fit paraître dans son éclat, et qui en répandit la réputation dans toute la terre. Deux femmes de mauvaise vie vinrent le trouver pour le prier de juger leur différend. L'une des deux lui dit que lorsqu'elles demeuraient toutes seules dans une même maison, elle y accoucha d'un fils, que trois jours après, l'autre accoucha aussi d'un fils qu'elle étouffa durant la nuit, et que, s'étant levée doucement, elle lui avait pris le sien lorsqu'elle dormait, et avait mis son enfant mort à sa place; que le matin s'étant levée pour donner à téter à son petit, et le trouvant mort, elle le regarda attentivement, et reconnut que ce n'était point son fils. L'autre femme niait fortement ce que la première avait dit, et soutenait que c'était son enfant qui était vivant, et que celui qui était mort était à celle qui lui disputait maintenant le sien. Une affaire si brouillée, sans preuve, sans témoins, qui s'était passée dans la solitude d'un logis et dans le silence de la nuit, eut besoin d'un juge aussi éclairé qu'était Salomon, qui témoigna en cette rencontre qu'il avait, comme il est dit de lui, une connaissance éclairée de toute la nature, non-seulement en ce qui regarde les plantes et les arbres ou les animaux, mais en ce qui regarde même les sentiments les plus cachés du cœur humain, et les affections les plus tendres des mères pour leurs enfants. Il se fit apporter une épée, et prononça cet arrêt qui parut bien étrange. L'une dit: cet enfant qui vit est à moi, et l'autre soutient qu'il est à elle; qu'on le divise en deux, et que chacune en ait la moitié. La fausse mère consentit d'abord à ce jugement; mais la véritable sentant toutes ses entrailles émues, conjura le roi de le donner plutôt tout entier à celle qui voulait le lui ravir. Ce fut alors qu'on reconnut véritablement la mère, et qu'on admira l'adresse dont Salomon s'était servi pour la découvrir. Il fit voir la vérité de ce qu'il dit lui-même dans ses proverbes, qu'un roi qui est assis sur son trône, a en quelque sorte l'esprit de divination sur ses lèvres; qu'il est difficile que rien échappe à sa prudence, et qu'il sait parfaitement discerner la vérité d'avec le mensonge. Les saints pères remarquent que la figure de ces deux femmes représente excellemment la différence qui se trouve entre les faux et les véritables pasteurs. Les faux pasteurs accusent les véritables de tuer les âmes, lorsque ce sont eux-mêmes qui les tuent: et ils se servent de cette imposture pour semer des troubles et des divisions dans l'Église.

Les vrais pasteurs, au contraire, ont des entrailles de mère pour les peuples qui leur sont commis. Ils ne cherchent que le salut de leurs enfants et non leur propre gloire; et ils aiment mieux céder à la domination des injustes, qui arrachent d'entre leurs mains les âmes qu'ils nourrissent de la parole de vie, que de souffrir qu'on divise à cause d'eux l'unité du corps et de l'église de Dieu.

FIGURE 111. *Temple de Salomon.* 3. Rois 6.

(L'an du monde 3000, avant l'ère commune de J.-C. 1004 ans.)

Le règne de Salomon fut un règne de paix et de toutes sortes de biens. Les richesses infinies du prince se répandaient sur tous ses sujets, qui vivaient paisiblement, comme dit l'Écriture, chacun à l'ombre de son figuier et de sa vigne; alors on méprisait l'or à cause de son abondance, et l'argent y était comme les pierres. Toute la magnificence des princes qui l'ont suivi n'a point égalé la sienne, et ils pourraient passer pour pauvres et pour de simples particuliers en les comparant à Salomon. Il fallait tous les jours pour la maison de ce roi près de onze muids de fleur de farine et près de vingt-deux muids de farine commune, dix bœufs gras et vingt autres pris des pâturages, cent moutons, outre une multitude infinie de cerfs, de biches, de volailles et de toutes sortes de gibier. Il avait quarante mille chevaux d'attelage, et douze mille chevaux de main, auxquels on distribuait l'orge et la paille avec un ordre incomparable. La paix dont on jouissait alors dans toute la Judée était la cause et la suite de cette fertilité, et elle fit mériter à Salomon le nom de pacifique. C'était cette paix qui lui était nécessaire pour le dessein de bâtir le temple dont David avait fait le projet, et qu'il n'avait pu exécuter à cause de toutes ses guerres. Ce jeune prince appliqua tous ses soins à faire réussir cette entreprise. Il destina trois mille six cents hommes pour veiller sur les ouvriers, quatre-vingt mille personnes pour tailler et couper les pierres dans les montagnes, et soixante et dix mille hommes pour porter sur leurs épaules ce qu'il y avait à porter. Il envoya prier le roi Hiram de lui permettre de faire abattre des cèdres sur le Liban, et il bâtit un temple où Dieu semblait prendre plaisir de faire voir jusqu'où pouvait aller la magnificence des hommes. Ce temple fut commencé la quatrième année du règne de Salomon, quatre cent quatre-vingts ans après la sortie d'Egypte, et il fut achevé au commencement de l'année du monde trois mille, justement mille ans avant la naissance du Messie, dont il était la figure. Ainsi Salomon, qui n'avait guère que vingt ans quand il commença cet ouvrage, eut le bonheur d'élever le premier temple sur la terre au

nom et à la gloire du vrai Dieu, et d'achever en peu d'années le plus superbe édifice qui eût été vu jusqu'alors. Trop heureux, dit saint Ambroise, s'il eût eu soin, en élevant un temple à Dieu, de s'affermir tellement dans l'humilité, que son âme eût pu lui être un temple plus agréable que celui qu'il bâtissait. Mais après avoir consacré à Dieu un temple de pierre en sa jeunesse, il profana honteusement en sa vieillesse, comme nous le verrons dans la suite, le temple de son propre corps, et il apprit, par son exemple, à ceux qui comme lui font des présents à Dieu ou à son Eglise, de ne pas trop s'appuyer sur ces dons, quelque éclatants qu'ils soient aux yeux des hommes, mais de se souvenir que le vrai bonheur de l'homme dans cette vie, comme remarque saint Augustin, est d'être abaissé, et non pas d'être élevé, puisque tout ce que Salomon a fait et possédé de si magnifique, n'a pu empêcher qu'il n'ait été comme accablé sous le poids de sa félicité et de sa gloire.

FIGURE 112. *Mer d'Airain.* 3. Rois 7.

(La même année 3000.)

Le bâtiment du temple de Salomon, quoique si admirable et si mystérieux en lui-même, aurait été imparfait, si ce prince, dont tous les ouvrages étaient des figures, comme lui-même était la figure du véritable Salomon, n'eût accompagné cet édifice saint de tout ce qui était nécessaire au culte de Dieu, et aux cérémonies de ses sacrifices. Après tant d'ouvrages d'or qu'il fit faire avec une dépense excessive, il fit celui-ci, qui, à cause de sa grandeur monstrueuse, est décrit plus particulièrement dans l'Ecriture, et mérite une explication particulière. C'était un vase d'airain extrêmement vaste, qui avait cinq coudées de haut, dix de large, et trente de tour. Il pouvait tenir près de trois cents muids d'eau, pour parler selon nos mesures. Il était appuyé sur douze bœufs d'airain, dont trois regardaient l'orient, trois l'occident, trois le septentrion, et trois le midi. Il était enrichi de toutes sortes d'ornements, de festons, de représentations d'animaux, et de tout ce que les plus excellents ouvriers y avaient pu faire. Salomon mit cette mer dans le temple, où elle servait à purifier les prêtres lorsqu'ils entraient pour exercer les fonctions de leur sacerdoce. Dieu avait donné cet ordre à Moïse, et ce saint prophète avait fait faire autrefois un grand bassin de cuivre, qui était entre le tabernacle et l'autel: afin que les prêtres se lavassent les pieds et les mains lorsqu'ils y entraient et qu'ils en sortaient: c'est ce qui a donné lieu à beaucoup de personnes de croire que, lorsque les prêtres allaient offrir à Dieu leurs encensements, ils n'y allaient que les

pieds nus ; et Dieu leur ordonna de se laver de la sorte, sous peine de mort, voulant, dit l'Ecriture que cette loi se gardât éternellement. Il marquait dès-lors bien sensiblement (tous ces sacrifices n'étant alors que des figures de l'avenir) quelle pureté il exigerait un jour des ministres de son autel et des prêtres de la loi nouvelle ; car étant difficile, comme remarque saint Grégoire, que vivant parmi les hommes, ils n'aient toujours quelques ordures aux pieds, qui marquent les affections de l'âme, et aux mains, qui en représentent les actions, ils doivent avoir recours aux eaux sacrées de la componction et de l'humilité du cœur, pour avoir toujours l'âme nette, et pour ne s'approcher, s'il est possible, des mystères qui sont redoutables aux anges mêmes qu'avec la pureté des anges.

FIGURE 113. *Dédicace du Temple.* 3. Rois 8.

(L'an du monde 3001, avant l'ère commune de Jésus-Christ 1003.)

Lorsque Salomon eut achevé tout l'édifice du temple, et ce qui était nécessaire pour le culte des sacrifices, il pensa à le dédier, et à transporter l'arche du lieu où David l'avait fait mettre. Pour rendre cette cérémonie plus auguste, il assembla tout son peuple, qui se trouva en foule à cette translation. Salomon marchait lui-même devant l'arche, qui était portée par des prêtres, et il offrit des sacrifices sans nombre. Lorsqu'ils furent arrivés au temple, les prêtres portèrent l'arche dans le sanctuaire, et dans le lieu le plus intérieur qui lui avait été préparé ; et lorsqu'ils en furent sortis, une nuée remplit aussitôt le temple ; de sorte que les prêtres ne pouvaient s'y tenir, ni faire ce qui était de leur charge. Ce prince fut ravi de joie lorsque Dieu témoigna, par cette marque extérieure, qu'il agréait ce lieu qu'il lui avait préparé ; il se mit à genoux devant l'autel, et levant les mains en haut, il invoqua Dieu de tout son cœur. Il s'écria dans la vue de cette majesté si sainte : Est-il donc possible que Dieu veuille habiter sur la terre ? Si le ciel et la terre ne peuvent le contenir, combien moins le pourra cette maison que j'ai bâtie ? Il pria Dieu ensuite de verser ses bénédictions sur son peuple, d'écouter favorablement les prières de ceux qui viendraient en ce temple pour implorer sa miséricorde, et de se laisser fléchir envers ceux qui y confesseraient leurs fautes avec une sincère douleur. Il le conjura que lorsque le peuple se trouverait affligé de ses ennemis, il trouvât dans ce temple un asile assuré contre leurs attaques : que lorsque les péchés des hommes auraient rendu le ciel comme d'airain et la terre comme le fer, et qu'une longue sécheresse consumerait les hommes par la famine, les prières qu'on lui offrirait dans ce temple ouvrissent les sources du ciel, et les fissent pleuvoir sur la terre ; il le pria enfin que ses yeux fussent toujours ouverts dans ce lieu saint, pour détourner tous les maux de ceux qui l'y viendraient invoquer, et que ses oreilles fussent toujours attentives à leurs prières. Cette cérémonie dura quinze jours, parce qu'elle se trouva jointe à la fête des tabernacles, qui ajouta encore huit jours à ceux de la dédicace, après lesquels Salomon renvoya tout le peuple, ayant offert dans cette solennité vingt-deux mille bœufs et six-vingt mille brebis. Les saints Pères remarquent que ce que fit Salomon pour ce temple qu'il avait bâti, devait imprimer un profond respect dans tous les chrétiens, lorsqu'ils entrent dans les églises, puisque l'on y possède aujourd'hui la vérité dont les Juifs n'avaient autrefois que l'ombre dans ce temple si superbe, et que quand on ouvrirait les cieux et le ciel des cieux, comme dit admirablement saint Chrysostôme, on n'y trouverait rien de plus grand ni de plus saint que ce qui repose sur nos autels.

FIGURE 114. *Reine de Saba.* 3. Rois 10.

(L'an du monde 3013, avant J.-C. 991.)

Après que Salomon eut bâti à Dieu un temple si magnifique, il se fit bâtir un palais pour lui-même qui dura quinze ans à faire où l'or brillait de toutes parts, et où la magnificence des colonnes et des sculptures attirait les yeux de tout le monde. Tant d'ouvrages si admirables répandirent sa renommée par toute la terre et on courait en foule de tous côtés pour voir un prince que l'on regardait comme la merveille de son siècle. Celle qui témoigna plus de désir de le voir, fut la reine de Saba, qui vint du fond du midi pour reconnaître si tout ce qu'on disait de ce jeune prince était véritable. Elle vint dans un appareil magnifique, et elle apporta à Salomon de riches présents, cent vingt talents d'or, qui font plus de huit millions, des perles très-précieuses, et des parfums tels que l'on n'en avait vus de semblables. Mais après qu'elle eut vu la magnificence de ce roi, la sagesse de ses discours, sa pénétration dans les choses les plus cachées, l'ordre de sa maison et le nombre de ses officiers, elle était toute hors d'elle, dit l'Ecriture, et elle dit à ce prince : Je reconnais maintenant que tout ce qu'on m'avait dit de vous et de votre sagesse est véritable. Je ne pouvais croire tout ce que j'en apprenais, et je voulais en être éclaircie de mes propres yeux. Mais ce que je vois passe de beaucoup tout ce qu'on m'en a dit. Heureux ceux qui sont toujours occupés à vous rendre service, et qui écoutent sans cesse la sagesse de vos discours. Cette reine se retira comblée de joie de tout ce

qu'elle avait vu et de tout ce qu'elle avait ouï, et Salomon lui donna des présens beaucoup plus précieux que n'étaient ceux qu'elle lui avait offerts. Les saints Pères ont dit que cette princesse figurait l'Eglise, et nous devons craindre, selon la parole de l'Evangile, qu'elle ne nous condamne un jour ; car au lieu qu'elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et qu'elle a cru bienheureux ceux qui approchaient de lui et qui pouvaient lui rendre quelque service, les Chrétiens, au contraire, ayant Dieu même pour maître, la sagesse de Jésus-Christ pour règle, et le ciel pour récompense, préfèrent souvent, les hommes à Dieu, la sagesse du monde à celle de Jésus-Christ, et la possession de la terre à celle du ciel.

FIGURE 115. *Chute de Salomon.* 3. Rois 11.

(Environ l'an du monde 3013, avant J.-C. 991, Salomon ayant déjà plus de 50 ans.)

Après que Salomon eut fait des choses si admirables dans le commencement de sa vie, il termina tant de belles actions par une fin honteuse, qui fait voir, par un exemple encore plus sensible que ne l'est celui de David son père, que l'homme ne doit jamais s'appuyer sur lui-même, et que plus il est élevé, plus il doit craindre sa propre faiblesse: car les femmes corrompirent ensuite un cœur qui avait été durant tant d'années le temple de Dieu. De l'amour de la sagesse il passa à l'amour des femmes, et de l'amour des femmes à l'idolâtrie. Il eut jusqu'à sept cents femmes, qui portaient toutes le nom de reines, outre trois cents concubines, quoique la loi de Dieu, qui permettait alors la pluralité des femmes défendît de les multiplier en si grand nombre, et surtout de s'allier avec des femmes étrangères. Après avoir bâti un temple au vrai Dieu, il en bâtit aux idoles; et la complaisance qu'il eut pour ces femmes qu'il avait prises de l'Egypte, et du pays des Ammonites et des Moabites, le porta à bâtir des temples à la déesse des Sydoniens, à l'idole des Ammonites, et à faire d'autres abominations semblables. Ce crime si énorme irrita Dieu étrangement contre Salomon. Il lui apparut, non plus comme il avait déjà fait deux différentes fois, pour approuver sa conduite, ou pour lui promettre de grands biens, mais pour lui témoigner sa juste indignation de ce qu'il avait si mal gardé son alliance et si honteusement violé sa loi. Il lui prédit qu'il allait diviser son royaume, et qu'il le donnerait à son serviteur; que néanmoins, en considération de David son père, il n'exécuterait cet arrêt qu'après sa mort, et qu'il conserverait une tribu à son fils. Salomon ayant reconnu que

ce serviteur qui devait être héritier de son royaume, serait Jéroboam, qu'il avait élevé tout jeune, et à qui le prophète Abias venait de promettre le royaume sur dix tribus, en coupant devant lui sa robe en douze parties, dont il lui en donna dix, fit ce qu'il put pour le perdre, et le contraignit de se retirer en Egypte. Salomon régna paisiblement durant quarante ans, et il mourut âgé de près de soixante ans, et fut enseveli dans la cité de David son père. Si sa chute lui a été funeste, elle est très-utile pour ceux qui la considèrent avec les yeux de la foi. Il est étrange qu'ayant été si favorisé de Dieu, on ne sache pas encore si sa conduite mérite plus d'être déplorée que d'être louée; car son péché est très-certain, selon l'Ecriture même, aussi bien que celui de David: mais il y a cette différence entre eux, que la pénitence de David est aussi très-certaine, au lieu que celle de Salomon est très-incertaine, quoique plusieurs aient regardé le livre de l'Ecclésiaste comme le livre de sa pénitence. Cet exemple doit nous inspirer un effroyable mépris de toutes les grandeurs du monde, quand on les aurait reçues de Dieu même: et l'on voit quel tableau Salomon en fait lui-même dans le livre que je viens de citer. Ainsi il n'y a personne qui ne doive préférer le fumier de Job au trône de Salomon, puisque dans l'un on voit le modèle d'une parfaite patience, qui couronne tous les saints, et qu'on voit dans l'autre la chute d'un homme qui n'a pu se défendre contre ce ver de l'orgueil inséparable des grandes richesses, et contre le venin de la prospérité, par la plus haute sagesse qui fût jamais.

FIGURE 116. *Conseillers de Jéroboam.* 3. Rois 12.

(L'an du monde 3029, avant J.-C. 975.)

Lorsque Salomon fut mort, et que son fils Roboam se fut assis sur son trône, ses sujets et Jéroboam à leur tête vinrent le trouver pour le supplier très-humblement de les décharger d'une partie des impôts excessifs que Salomon son père levait sur eux. Ce prince demanda trois jours pour en délibérer, et consulta d'abord les vieillards dont son père suivait les avis, qui lui conseillèrent tous de traiter doucement le peuple, et de lui rendre une réponse favorable, afin de gagner les esprits dans le commencement de son règne, pour en être ensuite plus parfaitement le maître. Mais ce jeune prince quittant le conseil des vieillards, alla consulter les jeunes gens avec lesquels il avait été nourri, qui lui conseillèrent de répondre durement à ces députés, et de les menacer de les traiter à l'avenir encore plus sévèrement que son père n'avait fait. L'Écriture remarque que ce fut par une

conduite particulière de Dieu que ce prince se laissa aveugler jusqu'à suivre le conseil de ces jeunes gens sans expérience, en abandonnant celui des vieillards. C'est, dit-elle, par cette indiscrétion de Roboam que Dieu voulut accomplir ce qu'il avait prédit à Jéroboam par son prophète Abias : car tout le peuple, aussitôt après cette réponse du roi, se révolta contre ce jeune prince, et protesta qu'il ne lui obéirait jamais. Roboam, pour apaiser ce tumulte, envoya Aduram, un de ses principaux officiers, qui fut lapidé par le peuple, et le roi lui-même chercha son salut dans la fuite. Tout Israël donc, c'est-à-dire dix tribus se séparèrent de Roboam, et prièrent Jéroboam d'être leur roi, et comme Roboam se préparait à le combattre avec une armée de cent quatre-vingt mille hommes choisis, qu'il avait levés dans la seule tribu de Juda que Dieu tint toujours fidèlement attachée à son service en considération de David qu'il avait aimé, un homme de Dieu nommé Séméïa, lui vint ordonner, de la part du Seigneur, de n'en rien faire, et de ne point aller combattre contre Jéroboam, parce que ce trouble était arrivé par son ordre, selon qu'il l'avait prédit. Ce fut donc ainsi que commença cette longue division des rois de Juda et d'Israël, qui fut une preuve dans tous les siècles suivants de l'imprudence d'un jeune roi, qui perdit par son indiscrétion ce qu'il pouvait conserver par sa sagesse. Mais Dieu fit voir en lui qu'il est le maître des rois, et qu'il leur donne un bon ou un mauvais sens, selon les desseins de colère ou de bonté qu'il a sur eux. Le plus sage de tous les rois laissa son royaume à un fils stupide et indiscret, et Dieu voulut visiblement punir le père dans le fils, et les déréglements de la vieillesse de Salomon dans l'imprudente jeunesse de Roboam. Les auteurs ecclésiastiques ont remarqué que cette légèreté de Roboam, qui préféra le conseil des jeunes gens à celui des vieillards, figurait le malheur de ceux qui, ne voulant point écouter la sagesse des saints Pères, qui sont les véritables conseillers du royaume de Jésus-Christ, ont recours à des conseillers indiscrets, qui préfèrent la nouveauté des opinions humaines à l'autorité inviolable de l'ancienne vérité.

FIGURE 117. *Prophète désobéissant.* 3. Rois 13.

(L'an du monde 3074, avant J.-C. 930.)

Jéroboam se voyant maître des dix tribus d'Israël, fit voir d'abord que les princes peu religieux préfèrent souvent les intérêts de l'état à ceux de la religion ; car ce roi impie se persuada que si ce peuple allait à son ordinaire à Jérusalem pour y offrir des sacrifices à Dieu, il rentrerait peu à peu dans l'obéissance de

Roboam, son roi légitime. Ainsi, après avoir bien pensé à cette affaire, il fit faire deux veaux d'or, dont il mit l'un à Béthel et l'autre à Dan, et dit ensuite au peuple que c'étaient là les dieux qui l'avaient tiré d'Egypte, et qu'il devait les adorer. Il leur dressa des autels avec une grande magnificence, et tâcha d'imiter, dans le culte de ces idoles tout ce qui se fait à Jérusalem dans le culte du Dieu véritable. Mais lorsque Jéroboam était lui-même à l'un de ces deux autels qui était en Béthel, Dieu lui envoya un prophète qui adressa la parole à cet autel et qui prophétisa qu'il naîtrait un fils de la race de David qui se nommerait Josias, qui égorgerait sur cet autel tous les prêtres qui y offriraient de l'encens; et que, pour marque que sa prophétie était vraie, l'autel s'allait fendre en deux à l'heure même, ce qui fut accompli par Josias deux cent cinquante ans après cette prédiction. Jéroboam ne put souffrir la liberté toute sainte de ce prophète; et voyant qu'il parlait contre l'autel qu'il avait dressé lui-meme, il étendit la main pour ordonner à ses officiers de le prendre, mais elle se sécha aussitôt, et il ne put la retirer à lui. Ce prince étant humilié par une punition si soudaine, pria le prophète d'obtenir sa guérison de celui qui l'avait envoyé vers lui, et l'usage de la main lui ayant été rendu, il le pria de manger en son logis. Le prophète le refusa, et dit que Dieu lui avait défendu de boire et de manger dans ce lieu. Comme il s'en allait, un faux prophète, qui demeurait dans la ville de Béthel, courut après cet homme de Dieu, qu'il trouva lorsqu'il se reposait sous un arbre. Il le pria de venir manger chez lui, ce que l'autre ayant refusé, parce que Dieu le lui avait défendu : Je suis prophète comme vous, répondit-il, un ange m'a commandé de courir après vous pour vous amener chez moi, afin que nous mangions ensemble. Il le trompa par cet artifice, et il le fit venir chez lui. Mais comme ils étaient tous deux à table, ce faux prophète, inspiré de Dieu, dit à l'autre qu'il avait séduit : Parce que vous n'avez pas obéi à Dieu, et que vous avez mangé ici contre sa défense, vous ne serez point enseveli avec vos pères. Cela se trouva vrai bientôt après ; car lorsqu'il s'en retournait sur son âne un lion vint l'étrangler sans toucher davantage à son corps mort ni à son âne, et ils se tenaient l'un et l'autre auprès du prophète mort. Saint Grégoire remarque que ce saint prophète de Dieu avait eu quelque secrète complaisance dans les grandes choses qu'il venait de faire, en frappant ainsi et en guérissant ensuite le roi, et lui parlant avec tant de liberté ; que cette gloire qui l'éleva causa un obscurcissement dans son âme, puisqu'au lieu de demeurer ferme à ne point violer la loi de Dieu, ni à interpréter ses ordres,

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

il se laissa séduire par un faux prophète qui le jeta dans la désobéissance, et par la désobéissance dans la mort, Dieu l'ayant ainsi puni d'une peine passagère dans le corps, afin de conserver éternellement son âme.

FIGURE 118. *Zambri se brûle.* 3. Rois 16.

(L'an du monde 3075, avant J.-C. 929.)

Jéroboam ayant commis les impiétés que nous avons vues, mourut enfin après avoir régné vingt-deux ans. Il eut toujours guerre avec Roboam, contre lequel il s'était révolté. Nadab son fils lui succéda, qui ne régna que deux ans, parce que Baasa lui ravit le royaume. Ce fut ce Baasa qui excita de cruelles guerres contre le pieux Asa, roi de Juda, fils de l'impie Abias qui avait régné avant lui aussitôt après Roboam son père. Mais Dieu voulant récompenser Asa de la piété qu'il témoignait envers lui, et du soin qu'il avait d'exterminer les idoles de tout Juda pour y rétablir son culte, le rendit victorieux de ses ennemis, et lui fit remporter plusieurs victoires sur Baasa, roi d'Israël, qui lui faisait toujours la guerre, et qui n'était pas moins impie que ses prédécesseurs Jéroboam et Nadab. Aussi Jehu, le prophète du Seigneur, vint l'avertir de tous les maux qui arriveraient à lui et à sa race après lui. Baasa mourut bientôt après ces menaces du prophète, et laissa le royaume à son fils Ela, qui commença par le meurtre de Jehu, à cause des prédictions qu'il avait faites à son père et à toute sa postérité. Mais il ne régna que deux ans: car Zambri qui commandait une partie de ses armées, se révolta contre lui, et le tua lorsqu'il était à table. Zambri se fit aussitôt déclarer roi, mais il ne jouit pas longtemps d'un royaume qu'il avait acquis par une si cruelle perfidie; car Amri, qui commandait l'autre partie des armées d'Ela, fut aussi élu roi par tous ses soldats, et voulant porter plus avant par son courage ce qu'il croyait que la fortune lui offrait, sans qu'il y pensât, il résolut d'attaquer Zambri dans la ville de Thersa, où il s'était fortifié. Cet usurpateur se voyant pressé si vivement, ne fut pas moins cruel contre lui-même qu'il l'avait été contre Ela, son maître: car il fit mettre le feu dans son palais, et s'y brûla avec toute sa famille. Il mourut, dit l'Ecriture, dans ses péchés et dans toutes les impiétés qu'il avait commises en suivant les traces de Jéroboam, qui avait fait tomber Israël dans l'idolâtrie. Dieu fit voir en cet exemple combien les tyrans lui déplaisent. Lui qui pouvait vivre heureux en se contentant du degré d'honneur où ses services l'avaient élevé, devint malheureux au moment même que son

ambition le porta à ôter cruellement la couronne au roi qu'il avait servi. En sept jours il perdit avec la vie le royaume qu'il avait si injustement usurpé; et, sa conscience lui reprochant sans cesse son crime, il se condamna lui-même à être brûlé, et à exterminer de la terre avec lui toute la race d'un père si impie envers Dieu, et si infidèle envers son prince.

FIGURE 119. *Corbeaux d'Élie.* 3. Rois 17.

(Environ l'an du monde 3092, avant J.-C. 912.

Amri étant devenu paisible roi d'Israël par la mort de Zambri, qui s'était brûlé lui-même, régna pendant douze ans, et laissa le royaume à son fils Achab, qui surpassa en impiété, dit l'Écriture, tous les autres rois ses prédécesseurs. Sa malice naturelle s'augmenta encore de beaucoup par l'alliance de Jésabel, sa femme, qui était fille du roi des Sydoniens. Il porta si loin ses crimes énormes, que Dieu résolut de les punir par une sécheresse de trois ans, qu'il fit prédire à Achab par le prophète Élie. Ce fut alors que Dieu commença à signaler pour la première fois ce saint homme, qu'il eut soin de nourrir durant cette stérilité d'une manière miraculeuse; car il l'envoya au torrent de Carith, où les corbeaux lui apportaient soir et matin du pain et de la viande. Mais la longue sécheresse ayant enfin tari l'eau du torrent, Dieu commanda à ce prophète d'aller à Sarepta chez une veuve, à laquelle il avait ordonné d'avoir soin de lui. Lorsqu'il approchait de la ville, il vit près des portes une femme qui ramassait quelques petits morceaux de bois. Il lui demanda à boire, et comme elle lui allait quérir de l'eau, il la pria de lui apporter un peu de pain. Mais cette femme répondit qu'elle n'avait plus chez elle qu'un peu de farine avec un petit reste d'huile, qu'elle venait de ramasser deux ou trois petits bâtons, pour faire un pain, le manger avec son enfant, et mourir ensuite. Ce saint homme, qui fait voir bien sensiblement ici que quand Dieu envoie ses serviteurs dans quelque maison, c'est plus pour combler de bénédictions ceux qui le reçoivent, que pour en tirer quelque soulagement pour eux-mêmes, dit à cette femme qu'elle allât faire un peu de pain de cette farine; et il lui prédit que ni sa farine ni son huile ne diminueraient point jusqu'au jour que Dieu commencerait à répandre la pluie sur la terre. Ce miracle transporta de joie la bonne veuve, qui ayant bien voulu, quoique d'un pays idolâtre, rendre à ce saint prophète un secours que les Juifs mêmes lui refusaient, marquait la foi future des Gentils en Jésus-Christ, et l'incrédulité des Juifs. Mais la mort d'un fils

unique qu'elle avait, changea bientôt sa joie en tristesse : elle en témoigna tant de douleur à Élie, que ce saint prophète étant touché de ses larmes, prit cet enfant, le mit à terre, et se coucha sur lui : il se rétrécit sur le corps de cet enfant, et il se rendit petit pour se proportionner à ce petit corps, par un miracle qui représentait admirablement le mystère de l'incarnation, où Jésus-Christ s'est rendu petit avec nous pour nous redonner la vie. Et cette excellente figure apprend à tous les pasteurs de l'Eglise, comme le remarquent les saints Pères, à se proportionner à l'enfance de leurs peuples pour condescendre à la faiblesse de leurs disciples, et à se mesurer sur eux, selon la parole de l'Écriture, afin de leur dispenser les vérités saintes, selon qu'ils sont capables de les écouter. Élie se rend petit pour se proportionner à cet enfant, mais il le ressuscite. Ainsi les pasteurs peuvent tempérer la vérité avec les faibles, mais autant qu'il est nécessaire pour leur redonner la vie. Ils peuvent descendre jusqu'à eux, mais pour les relever, et non pour se laisser tomber avec eux.

FIGURE 120. *Sacrifice d'Élie.* 3. Rois 18.

(L'an du monde 3096, avant J.-C. 908.)

Pendant que le prophète Élie était en assurance chez la veuve de Sarepta, Achab et Jésabel le cherchaient de toutes parts pour le faire mourir ; et ne le pouvant trouver ils faisaient retomber leur haine sur les prêtres du Seigneur. Quand la fin de cette sécheresse de trois ans fut arrivée, Dieu commanda à Élie de se faire voir à Achab. Il avertit Abdia, qui était un homme d'une excellente piété et l'intendant du palais d'Achab, d'aller dire au roi qu'il irait bientôt lui parler. Abdia en fit d'abord quelque difficulté, craignant qu'aussitôt après l'esprit du Seigneur n'emportât Élie, et que son maître ne le fît mourir. Mais Elie ayant rassuré cet homme qui avait signalé depuis peu sa piété en nourrissant cent prophètes dans des cavernes pour les sauver de la fureur de Jésabel, Abdia alla dire à Achab qu'Elie le venait trouver. Il parut aussitôt lui-même, et le roi lui demanda avec aigreur : Est-ce vous qui troublez tout Israël ? Mais Élie répondit avec un esprit de feu à ce prince impie qui l'accusait si injustement de sédition et de trouble : Ce n'est point moi, lui dit-il, qui trouble Israël ; c'est vous, ô prince, et c'est la maison de votre père, qui avez abandonné Dieu pour sacrifier à Baal. Mais faites rassembler, lui dit-il, tout Israël et tous les prêtres de Baal. Ce qui étant fait, Elie dit à tout le peuple : Jusques à quand serez-vous partagés ? Si le Seigneur est le vrai Dieu, suivez-le,

et si c'est Baal, suivez-le de même. Je suis seul d'entre les prophètes de Dieu, et voilà quatre cent cinquante prêtres de Baal. Qu'on nous donne deux bœufs, qu'ils en prennent un, et moi l'autre, qu'ils le coupent en pièces et le mettent sur l'autel. J'en ferai autant de mon côté. Nous invoquerons chacun notre Dieu ; et que le Dieu qui exaucera nos prières en faisant descendre le feu du ciel sur le sacrifice, soit reconnu pour le vrai Dieu. On demeura d'accord de cette proposition. Les prêtres de Baal commencèrent les premiers, et après avoir mis le bœuf sur l'autel, ils invoquèrent leur Dieu depuis le matin jusqu'à midi. Mais personne ne leur répondit ; ce qui donna lieu à Élie de leur dire, avec une sainte raillerie : Criez, criez plus haut, peut-être que votre Dieu dort, ou qu'il est à table. Mais ces prêtres se faisant des incisions dans tout le corps, et redoublant leurs cris, ne purent rien obtenir de leur Dieu Baal. Alors, Élie ayant fait dresser un autel de pierre, et l'ayant environné d'un fossé de toutes parts, il mit du bois dessus, et le bœuf qu'il coupa en plusieurs parties : il y fit verser quatre grandes * cruches d'eau qu'il fit remplir par trois fois différentes : en sorte que l'eau découlant de tous côtés, le fossé en fut rempli : et l'heure étant venue, il pria Dieu, et le feu du ciel descendit aussitôt, qui dévora l'holocauste, le bois, les pierres, la poussière, et jusqu'à l'eau même. Tout le peuple tomba le visage en terre, et confessa que le Seigneur était le vrai Dieu, ce qu'Elie voyant, il leur dit : Prenez donc tous ces prêtres de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul. Et tous les faux prophètes ayant été tués, Élie promit de la pluie à Achab : ce qui fut fait avant presque qu'il eût le temps de retourner en sa maison. Cet exemple, disent les saints Pères, fait voir quelle est la force de la vérité, et qu'elle soutient les hommes elle seule, lorsque toutes les considérations humaines sembleraient devoir les abattre. Elle fit demeurer le saint homme Élie ferme dans le culte du vrai Dieu, quoiqu'il se vît seul et persécuté des hommes. Et il vérifia dans sa personne ce que dit S. Jérôme, que la vérité est contente du petit nombre de ceux qui l'aiment, et qu'elle ne craint point la multitude de ceux qui l'attaquent.

FIGURE 121. *Fuite d'Élie.* 3. Rois 19.

(L'an du monde 3097, avant J.-C. 907.)

La reine impie Jésabel ayant su ce qu'Elie avait fait à ses faux prophètes, lui envoya dire qu'avant qu'il se passât un jour, elle

* L'Écriture use du mot d'hydrie, et l'hydrie contenait près de dix-huit pintes de notre mesure.

le traiterait comme il avait traité les prophètes de Baal. Ce saint homme effrayé de cette menace s'enfuit aussitôt, et fit admirer, comme dit saint Grégoire, par cette vicissitude de courage et de timidité qui parut en lui, combien l'homme est sujet à l'inconstance dans cette vie, et que c'est souvent après ses actions les plus héroïques qu'il éprouve davantage combien il est faible. Il s'enfuit dans le désert, où étant accablé d'ennui et de fatigue, il pria Dieu de le faire mourir. Il s'endormit en cet état; un ange vint le réveiller, et lui dit: Levez-vous et mangez. Il vit à son réveil un pain cuit sous la cendre avec un peu d'eau: il mangea et but, et se rendormit ensuite. L'ange l'obligea une seconde fois de manger encore, parce qu'il lui restait beaucoup de chemin. Il le fit, et après avoir mangé, il marcha pendant quarante jours et quarante nuits, étant fortifié par ce pain miraculeux qui a toujours été regardé comme la figure de l'Eucharistie, qui nous soutient par sa force divine durant tout le voyage de cette vie. Élie étant arrivé à la montagne d'Oreb, Dieu lui apparut, et lui commanda d'aller à Damas, afin d'y sacrer Hazaël, pour roi de Syrie, et Jehu pour roi d'Israël. Elie donc quittant cette montagne pour obéir aux ordres qu'il avait reçus de Dieu, trouva en son chemin Élisée qui labourait avec douze charrues, dont lui-même en conduisait une. Il mit son manteau sur lui, et Élisée se sentant aussitôt transporté au dedans de l'âme par un mouvement violent, quitta son travail, et courut après Elie. Il le pria seulement de lui permettre d'aller un moment chez lui pour dire les derniers adieux à son père et à sa mère; ce qu'il lui permit. Et après avoir offert à Dieu en sacrifice les bœufs avec lesquels il labourait, il invita tout le peuple à un festin, et s'en alla ensuite après Elie pour ne le quitter jamais. Il quitta un père, dit saint Ambroise, et il trouva dans Élie un autre père, qui ayant pour ce fils spirituel des entrailles de charité, plus tendres que ne sont celles des pères de la chair, le combla de toutes sortes de richesses durant sa vie, et le laissa, en se séparant de lui, héritier de sa sainteté et de ses miracles, comme nous le verrons ensuite. C'est ainsi que Dieu a fait voir dans le vieux Testament, comme dans le nouveau, que les grands disciples naissent d'ordinaire de ces hommes admirables en sainteté, qui ont mérité par leurs excellentes actions d'avoir des imitateurs de leur vie, et des héritiers de leurs vertus. Mais il y a cette différence dans la loi nouvelle, que nous ne sommes pas seulement les disciples des hommes de Dieu, mais l'homme de Dieu qui a tempéré les actions admirables de sa vie, comme dit saint Augustin, afin que l'exemple de sa sainteté ne fût pas trop disproportionnée à notre faiblesse. C'est pourquoi, comme

remarque le même père, quand Moïse et Élie ont paru en leur temps dans une humilité qui a été la source de toutes leurs vertus, il ne s'est trouvé qu'un Josué et qu'un Elisée pour les imiter, parce que les hommes superbes dédaignaient alors d'imiter les hommes humbles; mais maintenant il faut que l'orgueil, quelque grand qu'il soit, soit couvert de confusion en voyant l'humilité non-seulement consacrée, mais comme déifiée en la vie et la mort de Jésus-Christ dans la personne de Dieu.

FIGURE 122. *Piété de Josaphat.* 3. Rois. 12.

(L'an du monde 3105.)

Pendant que le roi Achab régnait sur Israël, et que Jésabel, sa femme, s'accordait avec lui pour commettre toutes sortes d'impiétés, le royaume de Juda était gouverné par Asa, qui avait fait beaucoup d'actions de piété durant sa vie, mais qui la finit assez mal, en faisant alliance avec le roi de Syrie pour se soutenir contre les efforts du roi d'Israël. Dieu l'envoya reprendre de cette faute, et lui fit demander s'il le croyait trop faible pour le rendre victorieux de ses ennemis, sans aller chercher un secours profane parmi les idolâtres qu'il avait en abomination. Asa ne put souffrir les justes remontrances de ce prophète. Il le fit prendre et mettre en prison. Son cœur se porta ensuite à la cruauté, et il fit mourir un grand nombre des principaux d'entre ses sujets. L'Écriture le reprend de ce que dans une longue maladie il avait plus mis sa confiance dans l'art des médecins que dans le secours de Dieu. Ainsi, après avoir longtemps mérité de justes louanges pour une conduite digne d'un si grand prince, il déshonora sa vie par un mélange d'actions, ou injurieuses envers Dieu ou cruelles envers les hommes. Josaphat, son fils, lui succéda et marcha sur les traces de David. Il se rendit très-agréable à Dieu, il attira sa bénédiction sur son royaume et sur ses armes, qui le rendirent redoutable au roi d'Israël, et à tous les autres princes ses voisins. Sa piété lui donna un renouvellement de courage, il ne témoigna pas la même timidité que les autres rois, avant lui, avaient témoignée pour abattre les bois sacrilèges et les hauts lieux. Il envoya des prêtres et des lévites par toutes les terres de son royaume, pour prêcher partout la loi de Dieu et pour instruire les peuples. Son ardeur pour fortifier son royaume était admirable, et il fit ce que doivent faire les grands rois, qui est de mettre leur principal soin à procurer la gloire de Dieu, et de faire ensuite tout ce qu'il faut pour soutenir la gloire de leur couronne. Achab, roi d'Israël, craignait d'avoir pour ennemi un si puissant prince,

quoique le royaume de Juda ne contînt que la sixième partie de celui d'Israël, n'ayant que deux tribus, et l'autre dix. Mais Dieu fit voir, par l'exemple de ce prince, qu'il prend plaisir à rendre redoutables aux hommes ceux qui ne craignent que lui seul, et il vérifia en la personne de Josaphat ce qu'il avait dit à son prophète Samuel au sujet de Saül : Qu'il comble de gloire ceux qui l'honorent, et qu'il rend méprisables ceux qui le méprisent.

FIGURE 123. *Mort d'Achab.* 8. Rois 22.

(L'an du monde 3107, avant J.-C. 897.)

Les péchés d'Achab et de Jésabel montaient de jour en jour jusqu'à leur comble; mais ce qui acheva de les rendre insupportables aux yeux de Dieu, fut le meurtre de l'innocent Naboth. Cet homme possédait paisiblement une vigne, qu'il cultivait avec plaisir comme l'héritage de ses pères. Achab désira de l'avoir pour agrandir ses jardins. Mais Naboth, qui figurait par sa fermeté le zèle saint que nous devons avoir de garder le dépôt de la vérité que nous avons reçu de nos pères, ne put consentir à quitter cette vigne. Achab, quoique très-méchant, ne crut pas néanmoins avoir droit d'user de violence envers son sujet : mais ne pouvant vaincre la résolution de Naboth, ce refus lui causa un chagrin étrange, qui le réduisit à ne pouvoir plus manger. Jésabel ayant appris de lui-même le sujet de sa tristesse, se railla de sa simplicité. Votre autorité, lui dit-elle, est grande, à ce que je vois, et vous avez bien du pouvoir dans votre royaume. Elle écrivit sur l'heure aux premiers de la ville d'où était Naboth. Elle leur dit qu'on trouvât deux faux témoins qui déposassent que Naboth avait mal parlé du roi, et que sur l'heure on le fît venir pour le condamner à mort et le lapider. La reine est obéie aussitôt. On trouve deux faux témoins. Naboth est accusé, condamné, et lapidé en un même jour. Jésabel en reçoit la nouvelle, et va la porter à Achab comme en triomphe. Achab, guéri de son chagrin, va voir cette vigne, où le prophète Elie vint le trouver, et lui dit ces mots : Vous avez tué Naboth; vous avez par sa mort possédé sa vigne, mais les chiens lècheront votre sang au lieu même où ils ont léché celui de Naboth, et ils mangeront Jésabel. La guerre qu'Achab entreprit aussitôt après contre la Syrie, servit à exécuter cette prédiction. Ce prince pria Josaphat, roi de Juda, de venir avec lui; mais Josaphat étant bien aise que l'on consultât auparavant les prophètes, Achab en fit venir quatre cents qui lui promirent tous la victoire. Josaphat demanda s'il n'y avait point quelque prophète du Seigneur. Achab dit qu'il y

en avait un, mais qu'il le haïssait, parce qu'il ne lui prédisait jamais que du mal. C'était le saint prophète Michée, qu'il fit venir néanmoins à la prière de Josaphat. Michée dit hardiment quel serait le véritable succès de cette guerre, et assura, malgré toute les promesses de ses faux prophètes, qu'Achab y serait tué. Achab, irrité de cette prédiction, commanda qu'on le gardât en prison, afin qu'il le fît mourir à son retour; à quoi Michée consentit de bon cœur, étant assuré qu'il ne reviendrait jamais. Achab donc étant parti, trouva le roi de Syrie si animé contre lui, qu'en mettant ses gens en bataille, il avait donné ordre à tous ses soldats de ne s'arrêter à qui que ce soit qu'au seul Achab. Ce commandement du roi de Syrie mit Josaphat en grand péril; car paraissant lui seul dans l'armée avec l'équipage d'un roi, parce que Achab s'était déguisé, le fort du combat tomba tout sur lui, parce qu'on le prenait pour Achab. Et s'il n'eût parlé pour faire connaître qui il était, il eût appris par une fâcheuse expérience quel malheur c'est à un bon prince de se lier d'amitié avec les impies. Il arriva cependant qu'une flèche tirée au hasard alla percer Achab dans son chariot, et il mourut de cette blessure dès le soir même. Le sang qui sortait de sa plaie remplit tout le chariot. Et comme on le lavait dans la piscine de Samarie, on remarqua que les chiens léchèrent son sang. Tant il est vrai qu'il est impossible, même aux plus puissants princes, d'éviter l'arrêt qu'ils se sont attiré eux-mêmes par leurs excès : que le ciel, comme dit saint Augustin, fait quand il lui plaît, éclater la foudre sur ces têtes qui ont tonné sur les autres, et que, selon la parole de l'Ecriture, ceux qui paraissent des dieux sur la terre, ne sont que terre et poussière devant Dieu.

FIGURE 124. *Elie est ravi au ciel.* 4. Rois 2.

(L'an du monde 3108, avant J.-C. 896.)

Achab étant mort, comme nous l'avons dit, laissa le royaume à son fils Ochosias, qui marcha sur les traces de son père et de sa mère Jésabel. Mais il ne vécut pas long-temps; ayant régné deux ans, car il tomba d'une fenêtre, et étant en danger de mourir il envoya consulter Béelzébut, le dieu d'Accaron, pour savoir ce qui lui arriverait de sa chute. Dieu étant irrité qu'un roi d'Israël eût recours à cet oracle des démons, envoya Elie au-devant de ses ambassadeurs, pour leur ordonner qu'ils demandassent au roi s'il n'y avait point de Dieu dans Israël, et pour l'assurer qu'il ne releverait point de cette maladie. Ochosias s'informa de ceux qui firent cette réponse, comment était fait l'homme qui leur avait

parlé. Ayant reconnu à leur rapport que c'était Élie, il envoya un capitaine avec cinquante hommes pour le prendre. Élie fit descendre le feu du ciel sur ce capitaine et sur tous ses gens ; ce qu'ayant fait encore au second qu'Ochosias lui envoya, le troisième, qui craignait d'être brûlé comme les deux premiers, lui parla de loin avec tant d'humilité, qu'Élie se laissa fléchir, et alla trouver avec lui Ochosias, auquel il prédit sa mort, qui arriva aussitôt après. Ce fut la dernière action qu'Elie fit en public, et Dieu bientôt après le tira à lui. Élisée était averti du jour que son maître devait être enlevé au ciel, et ne le voulut jamais quitter. Élie même le tenta par trois diverses fois : il lui commanda de le laisser aller seul en divers lieux, où il feignait avoir affaire. Mais Élisée protesta toujours qu'il ne le quitterait point : enfin ayant assez éprouvé la fidélité de son disciple, il lui dit qu'il lui demandât ce qu'il voudrait, et qu'il le lui donnerait. Élisée lui demanda son esprit double. Quoiqu'Élie trouvât cela difficile à accorder, il lui dit néanmoins qu'il le ferait, pourvu qu'il le vît lorsqu'il monterait au ciel. Ce saint prophète montant au ciel, dit saint Chrysostôme, ne laissa autre chose que son manteau à son disciple Élisée, comme s'il eût dit : J'ai combattu contre le diable étant couvert de ce manteau, vous combattrez aussi contre lui étant revêtu de ces mêmes armes. Elisée reçut ce manteau si vil et si pauvre comme une riche succession, parce que la pauvreté chrétienne est une forteresse imprenable et une tour inaccessible, et que les vrais disciples de Jésus-Christ considèrent la pauvreté intérieure et spirituelle comme la source de tous les biens, ainsi que les amateurs du monde mettent toute leur confiance dans leurs trésors.

FIGURE 125. *Enfants dévorés des ours.* 4. Rois 21.

(La même année 3108.)

Après que le prophète Elie eut été enlevé de ce monde, il fit bien paraître dans son disciple Élisée que son esprit était passé dans lui, et qu'il y agissait même avec plus d'efficace qu'il n'avait fait en lui-même. Le premier effet qui parut fut de traverser le Jourdain sans autre secours que celui du manteau qu'il venait de lui laisser. Les eaux d'abord résistèrent à Elisée, lorsqu'il les frappa ; mais ce saint homme ayant l'esprit tout plein de son cher maître, dont il regardait encore la vertu présente dans le manteau qu'il venait de recevoir comme un gage de son amour, dit au Jourdain avec assurance : Où est donc le Dieu d'Élie ? et les eaux aussitôt se divisèrent de part et d'autre, comme elles

avaient fait auparavant au commandement d'Élie. Élisée étant de là retourné à Jéricho, les peuples de cette ville lui représentèrent que l'assiette en était admirable, mais que les eaux en étaient amères, et qu'elles rendaient le terroir fort stérile. Élisée, pour condescendre à leurs prières, se fit apporter un vase de terre, où il mit un peu de sel qu'il jeta dans la source de ces eaux, assurant que, par ce moyen, Dieu guérirait leur qualité malfaisante, et qu'il n'y aurait plus de stérilité dans ce pays. L'effet suivit cette promesse. Ce saint prophète, par l'efficace de sa parole, agit, comme dit saint Ambroise, non-seulement sur ces eaux amères, qui coulaient sur la terre, mais il pénétra jusque dans leur source la plus profonde pour y changer leur nature, et étendit ce changement jusqu'à la fin de tous les siècles, comme l'Ecriture l'assure. En purifiant les eaux, il guérit tout un peuple, que ces eaux amères faisaient mourir et dans ce peuple présent qu'il conserva, il conserva tous les autres qui en naîtraient. C'était une admirable figure, dit ce saint Père, du renouvellement que Jésus-Christ, figuré, par ce vase de terre que le prophète remplit de sel, devait faire un jour non dans une ville, mais dans toute la terre, en répandant son sel, c'est-à-dire ses apôtres, dans les eaux amères, c'est-à-dire parmi les peuples corrompus par le péché, pour ôter ainsi la stérilité de la terre, et la rendre féconde en vertus. Mais après un miracle si favorable, Élisée en fit une autre qui fit bien voir que ce saint prophète était plein du même zèle que l'avait été son maître ; car lorsqu'il allait en la ville de Béthel, il trouva en chemin des petits enfants qui étaient sortis de cette ville, et qui, voyant ce saint prophète, se raillaient de lui de ce qu'il était chauve, et criaient tout haut : Montez, chauve, montez. Élisée, les regardant, les maudit au nom du Seigneur, et aussitôt après cette malédiction, il sortit deux ours d'une forêt qui était proche, qui dévorèrent quarante-deux de ces enfants. On peut bien dire ici avec raison ce que S. Augustin dit ailleurs, que cette colère du prophète était une colère prophétique, qui marquait par avance le malheur de ceux qui, portant le nom d'enfants de l'Église, se raillent insolemment de J.-C. et de sa croix ; car il a souffert des Juifs toutes sortes d'outrages sur le Calvaire, comme Élisée a été raillé de ces enfants parce qu'il était chauve. Il y a bien de ces enfants, dit saint Augustin ; et si les ours ne viennent pas les dévorer visiblement, ce n'est que pour l'être plus malheureusement dans l'âme par les démons, auxquels ils se livrent en proie en insultant à J.-C. non par des paroles injurieuses, mais par les actions de leur vie toute déréglée et entièrement contraire à la sienne.

FIGURE 126. *Miracles d'Élisée.* 4. Rois 3.

(L'an du monde 3109, avant J.-C. 895.)

Après la mort d'Achab, que nous avons vue, et de son fils Ochosias, Joram, second fils d'Achab, succéda à son aîné Ochosias, et il fut impie, dit l'Écriture, mais non jusqu'à égaler Achab son père et Jésabel sa mère. Il régnait en même temps que le pieux Josaphat régnait sur Juda, et ces deux rois gardèrent une grande union entre eux. Joram même ayant guerre contre les Moabites, qui lui refusaient le tribut qu'ils payaient à Achab son père, pria Josaphat de le secourir. Josaphat y vint lui-même en personne avec son armée. Mais lorsqu'ils allaient contre Moad, ils firent sept jours de marche dans un dessert fort sec, où ils souffraient une grande soif. Josaphat, dans cette extrémité, demanda s'il n'y avait point quelque prophète du Seigneur qu'on pût consulter. On fit venir Élisée, qui, en considération de Josaphat seul, comme il le témoigna librement à Joram, promit non-seulement de l'eau, mais encore la victoire sur Moab. Dès le lendemain matin on vit venir de grands ruisseaux d'eau qui donnèrent à boire à toute l'armée et aux bêtes. Cette eau, qui fut le salut de l'armée de Juda et d'Israël, fut la perte de leurs ennemis; car les Moabites la regardant aux premiers rayons du soleil levant, crurent que s'était du sang, et que sans doute leurs ennemis qui venaient contre eux s'étaient égorgés l'un et l'autre. S'étant fondés sur cette vaine croyance, ils marchèrent contre Joram et contre Josaphat avec une assurance de victorieux. Mais ils trouvèrent, contre leur attente, ces deux rois pleins de vie et de courage, et qui les poursuivirent si vivement, qu'ils furent contraints de se retirer dans leur ville capitale. Elle fut assiégée aussitôt, et le roi des Moabites, de désespoir, fit un sacrifice de son fils aîné, qu'il tua sur les murailles; ce qui causa tant d'horreur aux Juifs, qu'ils s'enretournèrent. Cependant Elisée fut importuné beaucoup par les prières d'une pauvre veuve qui n'avait que deux enfants que ses créanciers voulaient lui enlever. Le prophète lui ayant demandé ce qu'elle avait chez elle, elle lui répondit qu'il ne lui restait que très-peu d'huile dans un vase. Élisée lui commanda d'aller emprunter de ses voisins des vases vides autant qu'elle en pourrait avoir, de s'enfermer ensuite chez elle et de remplir tous ces vases de ce peu d'huile qui lui restait. Elle le fit sans que l'huile s'arrêtât jamais jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de vases. Elle vendit ensuite une partie de cette huile pour s'acquitter de ses dettes, et garda l'autre pour son usage et pour celui de

ses enfants. Ce miracle, dit saint Grégoire, marquait l'abondance de la grâce du St.-Esprit, qui devait un jour remplir l'Église, figurée par cette veuve, qui n'avait que deux enfants que les démons lui voulaient ravir. Nous devons désirer sans cesse, dit S. Bernard, cette huile sainte et miraculeuse, et afin que notre cœur en soit rempli, il faut le tenir vide des consolations humaines et sensuelles; car l'onction du St.-Esprit, figurée par cette huile, ne remplit que les vases vides. C'est en vain qu'on cherche à allier ensemble Dieu et le monde, la chair et l'esprit, on ne peut goûter en même temps les plaisirs du ciel et ceux de la terre.

FIGURE 127. *Guérison de Naaman.* 4. Rois 5.

(L'an du monde 3209, avant J.-C. 895.)

Élisée voulant récompenser le soin charitable qu'une femme sunamite avait eu de sa personne, la délivra de l'opprobre d'une longue stérilité, et lui obtint la grâce d'avoir un fils. Mais cet enfant, étant mort fort jeune, la mère en avertit le prophète. Il y envoya d'abord inutilement son serviteur Giézi avec son bâton, et il y alla même aussitôt après faire un miracle semblable à celui qu'avait fait Élie, en ressuscitant cet enfant, après avoir mis son corps sur son petit corps, ses yeux sur ses yeux, et ses mains sur ses mains. Il ôta quelque temps après, avec un peu de farine, tout le venin d'une viande que l'on avait servie aux enfants des prophètes, où l'on avait mêlé par méprise de mauvaises herbes. Il fit encore une admirable multiplication de pains qu'il distribua à tout un peuple, malgré la résistance de Giézi, qui témoigna partout n'avoir pas la même foi et le même désintéressement que son maître. Mais une des actions les plus célèbres d'Élisée, et que J.-C. rapporte lui-même dans son Évangile, est celle qui se passa à l'égard de Naaman, général de l'armée du roi de Syrie. Ce seigneur avait toute autorité auprès de son maître, mais il était lépreux. Et une fille juive, que des coureurs avaient enlevée de Judée, avait dit souvent à sa femme, dont elle était esclave, que s'il voulait aller au royaume d'Israël, Élisée le guérirait de sa lèpre. Naaman écouta cet avis, et obtint du roi de Syrie, son maître, des lettres à Joram, roi d'Israël, par lesquelles il le priait de recevoir les présents qu'il lui envoyait, et de guérir Naaman, général de ses armées. Joram regarda cette ambassade comme un piége que le roi de Syrie lui voulait dresser, il déchira ses vêtements, et demanda si on le croyait un Dieu, pour guérir ainsi de la lèpre ceux qui en étaient frappés. Mais Elisée fit dire promptement au roi qu'il lui envoyât Naaman, et qu'il sût qu'il y avait un

prophète dans Israël. Naaman vint donc à sa porte avec un grand équipage ; et Élisée, sans même lui aller parler, lui fit dire seulement par son serviteur qu'il allât se laver par sept fois dans le Jourdain. Ce seigneur considéra ce traitement comme un mépris insupportable, et il s'en retournait tout transporté de colère. Mais ses serviteurs lui ayant représenté que puisque ce qu'on désirait de lui était très-facile, il devait au moins le tenter : il les crut. Il alla se laver sept fois dans le Jourdain, et il fut guéri. Il en vint aussitôt rendre grâce à Élisée, et lui offrit de grands présents, dont il ne voulut rien recevoir. Mais Giézi, son serviteur, bien loin d'admirer le désintéressement de son maître, et de l'imiter, courut après ce seigneur, pour avoir de lui quelqu'argent, dont il pût acheter des terres. Élisée reconnut par l'esprit de Dieu cette avarice de son disciple. Il la lui reprocha, et lui prédit aussitôt que la lèpre de Naaman passerait dans lui et dans toute sa postérité ; ce qui arriva sur l'heure. La guérison de ce seigneur est, dit saint Ambroise, une figure des chrétiens purifiés de leurs lèpres intérieures, par les eaux sacrées du baptême. Ce prophète ne voulut rien recevoir de cette guérison, pour apprendre dès-lors, par son exemple, aux ministres de la loi nouvelle, à donner gratuitement ce qu'ils ont reçu gratuitement. Et la lèpre de Giézi marque ce qui se fait invisiblement dans l'âme de ces ministres avares qui trafiquent des choses saintes. Il ne suffit pas aux pasteurs, dit S. Ambroise, d'être eux-mêmes exempts d'avarice ; ils doivent encore avoir soin que ceux qui les servent soient dans le même désintéressement. Et il est bon qu'ils témoignent de la sévérité comme Élisée, lorsqu'ils en surprennent quelques-uns qui, à l'imitation de Giézi, tâchent de s'enrichir par un trafic sacrilége, en déshonorant la réputation de leur évêque, et en exposant au mépris et au scandale la sainteté de leur ministère.

FIGURE 128. *Siége de Samarie.* 4. Rois 6.

(L'an du monde 3116, avant J.-C. 888.)

Le roi de Syrie ayant souvent dressé inutilement des embuscades pour surprendre Joram, roi d'Israël, entra dans une étrange colère contre tous ses serviteurs, parce qu'il croyait qu'ils le trahissaient. Mais l'un d'eux ayant dit que c'était le prophète Élisée qui traversait tous ses desseins, et qui donnait avis de tout au roi d'Israël, il résolut de le prendre, et il envoya beaucoup de troupes pour investir la ville où il demeurait. Le serviteur d'Élisée s'étant levé dès le matin, et voyant un grand nombre de gens armés, se crut perdu avec son maître. Mais le prophète, pour le

rassurer, pria Dieu de lui ouvrir les yeux, afin qu'il vît un nombre incomparablement plus grand d'anges qui l'environnaient pour le défendre. Il pria Dieu, au contraire, de frapper d'aveuglement tous ceux qui venaient le prendre, et il alla ensuite lui-même au-devant d'eux. Il leur dit qu'ils s'étaient égarés ; et, feignant de les vouloir remettre dans leur chemin, il les mena au milieu de Samarie, où il pria Dieu une seconde fois de rouvrir leurs yeux, afin qu'ils comprissent le danger où ils se trouvaient. Le roi Joram pensa d'abord à faire passer tous ces hommes au fil de l'épée ; mais le prophète le lui défendit ; et il leur fit donner au contraire à boire et à manger, et les renvoya en paix. Cependant Bénadab, roi de Syrie, ne pouvant s'apaiser ni contre le prophète, ni contre le roi, fit un dernier effort pour lever une grosse armée, et vint, avec un nombre innombrable de soldats, assiéger Samarie. Ce siége réduisit Samarie à une famine effroyable, jusqu'à vendre, comme dit l'Écriture, la tête d'un âne quatre-vingts sicles, c'est-à-dire, plus de six-vingts livres de notre monnaie. Ce fut alors qu'arriva cette histoire tragique d'une femme qui vint se jeter aux pieds de Joram pour lui demander justice. Ce prince lui demanda ce qu'elle désirait de lui, et elle lui dit qu'elle s'était accordée avec une autre femme pour manger leurs enfants ; qu'elle avait commencé à donner le sien, et qu'elles l'avaient mangé ensemble ; mais que devant manger de même l'enfant de l'autre, la mère l'avait caché, et ne voulait pas le lui donner. Ce prince, désespéré d'un accident si barbare et si inouï, déchira ses habits, et l'on vit le cilice dont il était couvert sur la chair. Mais il tourna sa fureur contre Élisée, comme l'accusant de pouvoir sauver la ville s'il l'eût voulu, et de ne pas le faire ; et il envoya sur l'heure un homme pour le tuer. Élisée en fut averti par l'esprit de Dieu, et fit fermer la porte à cet homme, parce qu'il savait que le roi aussitôt après enverrait un nouvel ordre contraire au premier. Il paraît par cette conduite du roi de Samarie, combien il est dangereux, lorsqu'on est dans l'affliction, de s'abandonner à l'orgueil et à l'impatience. Ce prince souffre et se revêt même d'un habit de pénitence ; mais il ne s'humilie point. Il perd la confiance en Dieu, il s'élève dans son désespoir, et il veut faire assassiner le prophète qui détournait seul, par sa sainteté, la ruine entière de cette ville. Les vrais serviteurs de Dieu, au contraire, envisagent les maux de cette vie par l'œil de la foi. Ils sont humbles dans leurs afflictions, parce qu'ils reconnaissent qu'ils souffrent beaucoup moins qu'ils ne méritent. Ils rendent alors à Dieu de très-sincères actions de grâces, parce qu'ils ne le considèrent pas dans leurs maux comme un juge qui punit des

criminels, mais comme un père qui veut guérir ses enfants, qui les aime lors même qu'il les châtie, puisqu'il ne les châtie que parce qu'il les aime.

FIGURE 129. *Prédiction d'Élisée.* 4. Rois 7.

(L'an du monde 3119, avant J.-C. 885.)

Lorsque le roi Joram vint se plaindre à Elisée de l'extrémité où la famine avait réduit Samarie, le saint prophète consola le peuple tout abattu, et l'assura que le lendemain à la même heure la farine et l'orge se donneraient presque pour rien. On eut peine à croire une prophétie si surprenante; et entr'autres un des seigneurs qui accompagnaient le roi soutint que cela était impossible. Le prophète lui répondit: Vous le verrez de vos yeux, mais vous n'en mangerez point. Cette prédiction se vérifia de cette sorte: Samarie étant de plus en plus pressée par les Syriens, quatre lépreux qui demeuraient à la porte de cette ville, se dirent entre eux: Que faisons-nous ici? pourquoi nous laissons-nous mourir de faim? Allons-nous rendre aux Syriens. Ils se hasardèrent donc d'aller au camp des ennemis, mais ils furent bien surpris de n'y voir personne. Dieu les avait tous frappés durant la nuit d'une épouvantable frayeur, et leur avait fait entendre la marche d'une grande armée qu'ils crurent que le roi d'Israël faisait venir à son secours. Dans cette terreur toute l'armée s'était dissipée, et avait laissé dans le camp un riche butin. Ces lépreux s'en voyant ainsi maîtres, commencèrent par manger ce qu'ils trouvèrent dans une tente. Ils prirent ensuite de l'or et de l'argent tant qu'ils en voulurent, et le cachèrent. Mais reconnaissant combien ils seraient coupables de ne pas annoncer une si bonne nouvelle à la ville, ils allèrent dire à ceux qui gardaient les portes, qu'ils venaient du camp des Syriens, et qu'ils n'y avaient vu personne. Joram crut aussitôt que c'était un stratagème, et comme il restait encore cinq chevaux dans Samarie, il en fit monter deux pour aller battre la campagne et découvrir où étaient les ennemis. On vit tout le chemin plein de vases et de meubles précieux, que les Syriens effrayés avaient jetés de toutes parts lorsqu'ils se hâtaient de fuir. Les espions ayant fait leur rapport à la ville, le peuple de Samarie alla en foule piller le camp des Syriens, et la farine et l'orge y furent donnés pour le prix même qu'Elisée l'avait prédit le jour précédent. Mais il arriva ensuite, pour vérifier l'autre partie de cette prophétie, que le roi ordonna à ce seigneur qui avait témoigné tant d'incrédulité aux paroles d'Élisée, de se tenir aux portes de Samarie pour y faire garder quelqu'ordre. Et ce fut ce commandement qui causa sa mort, et qui vérifia la parole d'Élisée. Car la foule du peuple qui entrait et qui sortait fut si grande, que cet homme fut foulé aux pieds. Il est impossible, dit saint Ambroise, de ne pas adorer Dieu dans ses merveilles, lorsqu'on voit que tout l'avenir lui est présent, et qu'il le découvre si clairement à ses serviteurs. Il sauve ici Samarie d'une manière admirable, et il combat lui seul pour elle contre ses ennemis qu'il remplit de crainte. Elle était déjà délivrée, et elle ne le savait pas. Quatre lépreux, que le prophète qui guérissait les lépreux idolâtres n'avait pas guéris, furent divinement réservés pour annoncer à cette ville sa délivrance. Et lorsque tout le peuple était dans des transports de joie, il n'y a qu'un seul grand du monde qui est foulé aux pieds du peuple, pour apprendre, par une mort si funeste, combien il est dangereux d'estimer trop la puissance des hommes, et trop peu celle de Dieu, et qu'on l'attaque lui-même lorsqu'on ne révère pas la vérité de sa parole dans la bouche de ses serviteurs, qu'il ne sépare point de lui-même, et qu'on ne méprise point sans le mépriser.

FIGURE 130. *Jésabel mangée des chiens.* 4. Rois 19.

(L'an du monde 3120, avant J.-C. 884.)

Élisée étant à Damas, Bénadab, roi de Syrie, qui était alors dangereusement malade, lui envoya demander par Hazaël s'il guérirait. Elisée lui ayant dit d'abord: Dites au roi qu'il guérira, dit ensuite à Hazaël en particulier: Je sais que votre maître doit mourir. Et étant tout d'un coup saisi d'un grand frémissement, il répandit beaucoup de larmes. Hazaël lui en demanda la cause. Elisée lui répondit que c'était parce qu'il prévoyait déjà les maux qu'il devait faire à Israël, lorsqu'il serait roi de Syrie. Hazaël allant retrouver le roi, l'assura qu'il guérirait de sa maladie. Mais le lendemain il l'étrangla, et se fit déclarer roi. Ceci arriva lorsque Joram, second fils d'Achab, était roi dans Israël, et Josaphat dans Juda. Josaphat étant trop vieux, fit régner son fils Joram en sa place; et ainsi les deux rois de ces deux royaumes avaient tous deux le même nom. Joram le roi de Juda, n'eut rien de la piété de Josaphat, son père; mais il fut semblable en impiété au roi d'Israël, parce que, dit l'Ecriture, il avait épousé la fille d'Achab. Ce prince étant mort, Ochosias son fils régna en sa place sur Juda, pendant que Joram, fils d'Achab, était encore roi d'Israël. Ochosias aida à Joram dans la guerre qu'il eut contre Hazaël, roi de Syrie: et Joram ayant été blessé dans cette guerre, se fit mener dans Jezraël, où Ochosias l'alla visiter. Mais lorsqu'il était malade,

Jéhu n'attendit pas qu'il fût mort pour régner au lieu de lui ; car ayant été sacré par un disciple d'Élisée pour être roi d'Israël, et pour exterminer toute la maison d'Achab, il alla aussitôt après à Jezraël où Joram était malade, et où Ochosias, roi de Juda, l'était venu voir. La sentinelle avertit le roi qu'un gros de gens armés paraissait de loin. Le roi envoya diverses personnes pour s'informer de ce que c'était. Comme Jéhu les retenait tous ; Joram, quoique malade, y alla lui-même avec Ochosias. Jéhu les rencontra dans le champ de Naboth, et ayant percé Joram d'un coup de flèche, il fit jeter son corps aux chiens dans ce même champ, pour accomplir la prédiction d'Elie contre la race d'Achab. Et lorsqu'Ochosias s'enfuyait, il le fit tuer aussi, et on porta son corps à Jérusalem. Jésabel, alarmée de tout ce qui se passait, eut recours aux artifices de son sexe. Elle se peignit le visage de blanc et de rouge et elle se mit à la fenêtre pour être vue de Jéhu. Mais Jéhu la regardant, bien loin d'être touché de sa beauté, commanda à trois ou quatre eunuques qui étaient avec elle de la jeter par la fenêtre, ce qu'ils firent. Et lorsqu'elle fut en bas, elle fut foulée aux pieds par les chevaux. Jéhu ayant voulu ensuite, par quelque sentiment de compassion, qu'on ensevelît son corps, à cause de sa dignité de reine, on ne trouva plus que son crâne et l'extrémité de ses mains et de ses pieds, parce que les chiens avaient mangé le reste, selon la prédiction d'Elie. Telle fut la fin de cette malheureuse princesse, qui fut un grand instrument de la justice de Dieu pour purifier ses serviteurs par ses violences. Elle connut la vérité, dit saint Ambroise, et elle la persécuta ; et ayant voulu soutenir les intérêts de ses faux prophètes qui la flattaient, elle fit la guerre aux véritables prophètes du Seigneur. Sa présomption la porta, dit ce saint Père, à prendre trop de part aux affaires de Dieu et de la religion ; et son emportement ayant été jusqu'à tâcher qu'il ne restât aucune trace du vrai Dieu, Dieu fit qu'il ne restât à peine aucune trace de son corps après sa mort. Ceci doit apprendre aux grands du monde, selon les saints Pères, que s'ils ajoutent foi à de faux témoins qui veulent perdre ceux qui s'attachent à la doctrine héréditaire de l'Eglise, comme Naboth à la vigne et à l'héritage de ses pères, ils doivent craindre que Dieu n'exerce sur eux la sévérité de ses jugements, qui sont d'autant plus redoutables aujourd'hui, qu'ils ne sont plus visibles comme autrefois, et qu'étant renfermés dans les ténèbres du cœur, ils sont souvent inconnus à ceux mêmes qui les attirent sur eux.

FIGURE 131. *Mort ressuscité.* 4. Rois 21.

(L'an du monde, 3120, avant J.-C. 884.)

Jéhu sachant qu'il avait été établi roi pour perdre la maison d'Achab, après avoir si bien commencé par Joram et Jésabel, fit mourir aussitôt après soixante et dix enfants d'Achab que les grands de Samarie tuèrent eux-mêmes, de peur d'avoir Jéhu pour ennemi. Pour exterminer ensuite plus aisément tous les prêtres de Baal que Jésabel avait tant favorisés, il feignit de vouloir infiniment plus honorer Baal qu'Achab n'avait jamais fait. Il exhorta dans ce dessein tous les prêtres de cette idole à s'assembler sans qu'il en manquât un seul. Lorsqu'ils furent tous dans le temple, il les fit tuer par ses soldats. Il brisa l'idole de Baal, et fit en la place où était cette statue, un lieu que la pudeur ne permet pas de nommer. Dieu loua lui-même Jéhu du zèle qu'il témoigna pour sa gloire contre ses ennemis ; mais il ne persévéra guère dans cette droiture. Il tomba dans tous les désordres de Jéroboam ; il attira la colère de Dieu sur lui et sur tout Israël, et mourut enfin, laissant pour successeur son fils Joachas. Pendant que tout ceci se passait dans Israël, Ochosias, roi de Juda, ayant été tué par Jéhu, Athalie, sa mère, femme impérieuse, voulant régner, fit cruellement tuer tous les enfants du roi mort. Mais la sœur d'Ochosias ayant pris son neveu Joas, fils du prince son frère, qui était encore tout petit, elle le cacha, et le fit nourrir en secret. Lorsque Athalie eut régné ainsi durant six ans, * le grand prêtre Joïada crut qu'il était temps de déclarer à tout Juda qu'il avait un roi légitime, à qui Athalie avait enlevé la couronne par violence, après lui avoir voulu ôter la vie. Il fit donc mener le petit Joas dans le temple, où il fut reconnu de tout le peuple pour le roi légitime, avec de grands cris de réjouissance. Athalie voyant cette conjuration, comme elle l'appelait, et voulant l'étouffer dès sa naissance, courut au temple où était le jeune roi, mais elle y fut tuée. Joas régna en paix, n'étant alors âgé que de sept ans. Ce fut vers ce temps que le prophète Elisée mourut. Lorsqu'il était malade, le roi d'Israël, qui se nommait aussi Joas, et était fils de Joachas qui venait de régner, ayant succédé à Jéhu, son père, vint trouver ce saint prophète, et lui témoigna la douleur qu'il avait de sa maladie. Le prophète le récompensa de son bon office, en lui promettant autant de victoires contre la Syrie qui le poursuivait vivement, qu'il avait tiré de flèches par les fenêtres. Ce prophète mourut aussitôt après : et il arriva à son sépulcre que des per-

* L'an du monde 3126, avant J.-C. 878.

sonnes qui ensevelissaient un mort, et ayant tout d'un coup aperçu des Moabites qui parcouraient tout le pays pour le piller, quittèrent le corps qu'ils ensevelissaient, et le jetèrent sur le tombeau d'Elisée. Et ce mort, par l'attouchement de ce saint prophète, ressuscita à l'heure même. Ce miracle est grand, dit saint Ambroise, mais ceux de la loi nouvelle le sont infiniment davantage. Elisée mort, ressuscite un mort; Jésus Christ a ressuscité le Lazare et plusieurs autres, et durant sa vie, et après sa mort. Mais la résurrection des corps est peu considérable au prix de celle des âmes. Les corps ressuscitent pour mourir de nouveau, les âmes ressuscitent en sortant de la mort du péché et des démons, pour vivre à jamais de la vie des anges et de Dieu même. Personne d'entre nous n'oserait s'attendre à ressusciter comme le Lazare; mais ceux mêmes qui soupirent sous l'esclavage de leurs passions, peuvent et doivent espérer la résurrection de leurs âmes s'ils s'abandonnent avec une foi vive et un repentir sincère à la vertu infinie du sang de Jésus-Christ, et à la toute-puissance de sa grâce.

FIGURE 132. *Zacharie lapidé.* 4. Rois 18.

(L'an du monde 3126, avant J.-C. 878.)

Joas, fils d'Ochosias, étant élevé sur le trône des rois de Juda, par les soins de Joïada, grand-prêtre, fut reconnaissant depuis de ce bon office, et respecta toujours celui de qui il tenait son royaume. L'amitié qu'il eut pour ce saint homme le rendit bon lui-même, et l'entretint dans la piété, qui lui fit procurer, autant qu'il put, la gloire de Dieu. Il vit avec horreur les désordres que l'impie Athalie, sa mère, avait commis dans le temple, dont elle avait enlevé toutes les richesses pour en orner le temple et l'idole de Baal, et il résolut de réparer ces outrages. Ne pouvant satisfaire lui seul à de si grandes dépenses, il fit avertir le peuple de son dessein, afin que ceux qui s'y sentiraient portés par leur piété y contribuassent en quelque chose. Mais parce que les prêtres ne rendaient pas compte avec assez de soin de l'argent qu'ils recevaient, on trouva un nouveau moyen de recueillir les aumônes du peuple, en couvrant un coffre par le haut, et y faisant une petite ouverture, où chacun mettait ce qu'il avait résolu d'offrir à Dieu: et on vidait tous les jours ce coffre en présence du roi et du grand-prêtre. Après que le temple eut été rétabli dans son premier état, et que tous ses vases eurent été réparés, il arriva malheureusement pour Joas que le grand-prêtre Joïada mourut, étant âgé de cent trente ans. Joas l'honora même après sa mort, et voulut qu'il fût enterré avec les rois de Juda. Mais son esprit

changea bientôt après, et il fit bien voir que souvent les princes sont tels que sont ceux qui les approchent; car l'Ecriture marque qu'aussitôt qu'après la mort de ce grand-prêtre, qui conseillait si sagement ce jeune prince, les grands du royaume vinrent lui faire des adorations, que le roi prenait goût à leurs basses flatteries, les écouta depuis, et les fit ses favoris. Ce fut dès ce moment que ce prince abandonna Dieu; et au lieu de ce soin si religieux qu'il avait témoigné jusque-là pour son temple et pour son autel, il adora les idoles, et fit des abominations, qui attirèrent la colère de Dieu sur lui et sur tout le royaume de Juda. Zacharie, grand-prêtre, fils de Joïada, qui avait succédé à son père, ne put souffrir ces impiétés; et étant saisi de l'esprit de Dieu, il alla reprendre avec une liberté toute sainte, et le roi, et les premiers de la cour, de ce qu'ils abandonnaient Dieu pour adorer les idoles. Mais cette liberté lui coûta la vie; car Joas ne respectant point, dit l'Ecriture, le père dans le fils, et oubliant ce qu'il devait à la mémoire de Joïada, qui lui avait mis la couronne sur la tête, fit lapider Zacharie à l'entrée du temple même; et ce saint homme ne dit autre chose en mourant si injustement, que ces mots: Que Dieu voie ce que je souffre et qu'il me fasse justice. Il le vit en effet: il punit un si grand crime, et rendit la suite de la vie de ce prince aussi misérable que le commencement en avait été heureux. Il suscita contre lui les Syriens, qui, avec un très-petit nombre de gens, défirent toute son armée. Ils exercèrent sur sa personne même des choses honteuses, que l'Ecriture n'ose marquer; et étant sorti d'entre leurs mains plein de cruelles maladies, il n'eut pas même le bonheur de mourir paisiblement; car deux de ses serviteurs le tuèrent dans son lit, sans qu'on lui fît l'honneur après sa mort de l'ensevelir dans le sépulcre des rois. Dieu apprend aux princes, par cet exemple terrible, à se défier de ceux qui leur donnent sans cesse de l'encens avec leurs louanges basses et interressées, à préférer la liberté de ceux qui respectent sincèrement leurs personnes et qui aiment leur véritable honneur, à la complaisance de ces flatteurs, qui ne tendent qu'à corrompre leurs bonnes inclinations, et à les jeter dans les engagemens injustes qui leur attirent la haine de Dieu et des hommes.

FIGURE 133. *Achas, roi impie.* 4. Rois 16.

(L'an du monde 3165, avant J.-C, 839.)

Amasias ayant succédé à Joas son père, eut diverses guerres contre Joas, roi d'Israël, qui le prit captif. Mais Joas étant mort,

* (L'an du monde 3126, avant J.-C. 839.)

et son fils Zacharie lui succédant, Amasias régna en assez grande paix dans Juda, jusqu'à ce que quelques-uns de ses serviteurs le poursuivirent jusqu'à Lachis, où il fut tué, laissant en sa place Ozias, son fils, qui est aussi appelé Azarias dans l'Ecriture : il eut assez de piété, et il consulta les prophètes en toutes choses, pour savoir d'eux la volonté du Seigneur. Il réussit dans tous ses combats, et rétablit les anciennes ruines de Jérusalem. Mais ces prospérités élevèrent enfin son cœur. Il négligea le culte de Dieu, et étant déjà vieux, il entra dans le temple, et voulut offrir l'encens lui-même sur l'autel des parfums. Le grand-prêtre Azarias, surpris de cet attentat, alla avec les autres prêtres lui remontrer qu'il entreprenait sur l'autorité du sacerdoce. Mais ce prince menaçant de les perdre, en tenant toujours l'encensoir, Dieu le couvrit d'une lèpre à la vue des prêtres, qui le chassèrent hors du temple, d'où lui-même se hâta de se retirer lorsqu'il sentit cette plaie honteuse dont Dieu le frappait. Comme il demeura lépreux jusqu'à la fin de sa vie, il fut contraint de laisser gouverner le royaume de Juda par son fils Joathan, qui imita en toutes choses la première piété de son père. Ce prince si excellent ayant régné seize ans, laissa le royaume à un fils impie, nommé Achas, qui renouvela dans Jérusalem toutes les abominations de l'idolâtrie. Dieu, irrité de ses crimes, le livra entre les mains du roi de Syrie, et ensuite du roi d'Israël. Ce royaume étant venu de Joas à son fils Zacharie, tomba depuis à Sellum et à Manahem, qui laissa pour successeur Phacéïa son fils, contre qui Phacée, fils de Romélie, conspira, afin de régner à sa place. Ce fut ce Phacée qui fit une cruelle guerre à l'impie Achas et à tout Juda. Il tua de ce peuple six-vingt mille hommes en un seul jour, parce que, dit l'Ecriture, Achas et son peuple avaient abandonné Dieu. Ils commirent tant de cruautés contre Juda, que lorsqu'ils revinrent triomphants en Samarie, un prophète du Seigneur, nommé Obed, les reprit d'un si grand excès contre leurs frères, et les persuada au moins de renvoyer en Juda deux cent mille captifs qu'ils en emmenaient. Ce qu'ils firent avec tous les témoignages possibles de compassion, en donnant des habits à ceux qui n'en avaient point, et mettant sur des chariots ceux qui étaient trop las pour s'en retourner à pied. Mais Achas n'étant point humilié de toutes ces plaies, s'aigrit de plus en plus contre Dieu : il voulut s'allier avec les Assyriens, et leur rendre son royaume tributaire. Mais Téglatphalasar, leur roi, prit tous les Israélites qui étaient au-delà du Jourdain, et les transporta dans l'Assyrie, d'où ils ne sont jamais revenus, non plus que le reste des dix tribus qui y fut transporté ensuite par son fils Salmanazar. Ainsi cette alliance fut

pernicieuse à Achas, au lieu de lui être utile, comme remarque l'Ecriture, Mais plus Dieu l'affligeait, plus il le méprisa ; et il attribua les avantages que ses ennemis eurent sur lui, à la puissance de leurs idoles. Il ferma le temple de Dieu, et dressa des autels aux idoles dans tous les coins des rues de Jérusalem, jusqu'à ce que Dieu terminât enfin son impiété avec sa vie. Il fut un exemple funeste des princes abandonnés de Dieu, qui s'irritent d'autant plus contre lui qu'il leur fait sentir sa puissance, afin qu'ils la reconnaissent, et qui font voir enfin, par leur malheureuse mort, que les rois sont grands tant qu'ils demeurent dans le rang où Dieu les a mis, mais qu'ils retombent dans le néant de la créature, lorsqu'ils déclarent la guerre à Dieu, et qu'ils veulent s'égaler à lui.

FIGURE 134. *Le roi Ezéchias.* 4. Rois 16.

(L'an du monde 3265, avant J.-C. 739.)

Phacée étant devenu roi d'Israël par la conspiration qu'il fit contre Phacéïa qui l'avait précédé, perdit le royaume par la même voie par laquelle il y était entré, c'est-à-dire par la conspiration d'un de ses sujets, nommé Osée, qui régna en sa place. Salmanazar aussitôt vint lui faire la guerre, et se l'assujettit en rendant son royaume tributaire. Mais comme Osée voulut secouer le joug en s'appuyant des forces de l'Égypte, Salmanazar revint contre lui avec de nouvelles forces, mit le siège devant Samarie, et au bout de trois ans la prit. * Il transporta les Israélites dans ses terres : c'est-à-dire, dans la Médie et dans l'Assyrie, d'où ils se sont répandus dans toutes les parties septentrionales de l'Asie, sans être jamais revenus en leur pays. C'est ainsi que finit le royaume d'Israël, deux cent cinquante-cinq ans après qu'il se fut séparé de Juda. Pendant que le royaume d'Israël étant ainsi affligé de tant de méchants qui se succédaient les uns aux autres par une suite de menrtres et de violences, le royaume de Juda respira un peu de cette longue misère sous laquelle il avait gémi durant le règne de l'impie Achas.** Car son fils Ezéchias qui lui succéda, changea toute la face de la Judée, et fit régner la piété et la vertu au lieu de l'impiété qui dominait avant lui dans tout le royaume. L'Ecriture lui rend ce témoignage, que ni avant ni après lui il n'y eut point dans Juda de roi qui lui fût semblable. Il fut toujours attaché à la loi de Dieu sans s'en éloigner jamais ni à droite ni à gauche. Il ouvrit les portes du temple du Seigneur, que son père avait

* L'an du monde 3283, avant J.-C. 721. — ** L'an du monde 3277, avant J.-C. 727.

fermées dans le dessein d'abolir le culte du vrai Dieu. Il ordonna aux prêtres et aux lévites de sacrifier, pour purifier ce lieu saint qu'il avait profané. Il abattit tous les bois sacriléges, il brisa le serpent d'airain que Moïse avait fait autrefois par le commandement de Dieu, et qui était devenu une des idoles à qui ce peuple offrait de l'encens. Il prit plaisir à rétablir les prêtres et les lévites dans toutes les fonctions de leurs charges, et eut soin de ce qui regardait leur subsistance, en faisant revivre la loi des décimes et des prémices. Dieu prit plaisir à bénir ce prince dans tous ses desseins, et à récompenser sa piété par l'heureux succès de ses armes et de toutes ses entreprises. Il se révolta contre les rois qui avaient rendu ses prédécesseurs tributaires, et il secoua le joug du roi d'Assyrie. Il fit une nouvelle guerre aux Philistins, prit leurs principales villes, et les réduisit à se tenir resserrés dans les bornes de leurs états. Ce fut sous ce roi si pieux que vivait le saint prophète Isaïe, qui était du sang royal, qui fut toujours avec lui en parfaite intelligence, et que Dieu lui envoya pour être son consolateur dans toutes ses peines. Isaïe l'encouragea à mettre toujours de plus en plus son espérance dans le Dieu qu'il adorait; comme il plut à Dieu d'éprouver la fidélité de ce prince, en suscitant contre lui des ennemis très-puissants, ce saint prophète le fortifia aussi, et l'empêcha de s'effrayer de leurs menaces. On vit alors combien un prince est heureux, lorsqu'il écoute les hommes de Dieu comme on peut dire aussi qu'Isaïe se tint très-heureux de vivre sous un prince si religieux. Et il parut un si grand exemple, selon la marque des saints Pères, que lorsque les rois craignent vraiment Dieu, ils s'accommodent sans peine avec ses vrais serviteurs, et qu'ils tiennent à plus grand honneur de respecter sa parole dans ses ministres, que d'être eux-mêmes honorés de tant de peuples.

FIGURE 135. *Défaite de Sennachérib.* 4. Rois 19.

(L'an du monde 3291, avant J.-C. 713.)

Dieu voulant éprouver la fidélité du saint roi Ezéchias, suscita contre lui Sennachérib, roi des Assyriens, qui, étant irrité du refus qu'Ezéchias lui avait fait de lui payer le tribut que ses prédécesseurs lui avaient payé, envoya Rabsacès lui faire de grandes menaces, en présence de tout le peuple, afin de le soulever, et de se moquer de cette confiance qu'ils avaient en Dieu contre les forces d'un prince à qui jusqu'alors nulle puissance n'avait résisté. Ezéchias entendant ces cruelles insultes, qui retombaient encore plus contre Dieu que contre lui, déchira ses vêtements, se couvrit d'un

sac, alla ainsi dans le temple du Seigneur, et envoya dire à Isaïe qu'il était accablé de douleur, et qu'il se trouvait dans l'état d'une femme qui est en travail d'enfant, et qui ne peut enfanter. Isaïe lui fit dire qu'il ne craignît point ces menaces, et que Dieu combattrait pour lui. Il l'assura que Sennachérib n'entrerait point dans la ville, qu'il ne l'assiégerait pas; que Dieu se rirait de toutes ses forces, et de la multitude de ses chariots de guerre, et qu'il le ferait retourner honteusement par le même chemin par lequel il était venu. Ezéchias reçut cette parole du prophète, lorsqu'il était venu. Ezéchias reçut cette parole du prophète, lorsqu'il répandait son cœur en prières dans le temple du Seigneur. Il présenta devant Dieu les lettres qu'on lui avait envoyées, et les tenant dans ses mains qu'il élevait vers le ciel: Seigneur, Dieu d'Israël, dit-il, qui êtes assis sur les chérubins, vous êtes le seul Dieu des rois de toute la terre. Prêtez l'oreille et écoutez, ouvrez les yeux, Seigneur, et voyez! écoutez tout ce que dit Sennachérib. Il est vrai qu'il a détruit tous les autres peuples, comme il s'en vante, et qu'il a jeté tous leurs dieux au feu; mais c'est parce qu'ils n'étaient point des dieux, que ce n'était que l'ouvrage de la main des hommes. Tant de prières ne furent point sans effet. Car lorsque Sennachérib se promettait de plus en plus de perdre Ezéchias et son royaume, Dieu signala sa protection par un secours invisible qui se fit sentir néanmoins par des effets bien visibles. Il envoya un ange pendant la nuit, qui tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes du camp de Sennachérib. Ce prince se levant le matin fut étrangement surpris de voir un si grand carnage de tous ses gens. Il ne pensa qu'à s'enfuir promptement pour se retirer à Ninive, où il ne trouva pas même sa sûreté. Car lorsqu'il adorait ses idoles, il fut tué par deux de ses fils qui s'enfuirent ensuite dans l'Arménie. Telle fut la fin de Sennachérib. Ce prince, qui s'élevait au-dessus de Dieu, et qui le déshonorait par ses blasphêmes, ne servit enfin qu'à faire éclater davantage sa toute-puissance. Dieu n'opposa à toutes les forces de ce roi impie qu'un seul de ses anges, qui, selon la remarque de saint Jérôme, ne voulut pas envelopper ce prince avec ses sujets, comme l'avait autrefois été Pharaon, afin qu'il n'échappât de la main d'un ange que pour mourir de celle de ses enfants. Dieu a appris aux rois de la terre que lorsqu'ils se sont déclarés les ennemis de celui dont ils avaient reçu l'être et tout ce qui les rendait grands devant les hommes, il a permis quelquefois qu'il se trouvât des monstres parmi leurs enfants, qui, renonçant aux sentiments les plus tendres de la nature, n'ont pas craint de commettre un détestable parricide pour ôter la vie et la couronne à ceux même à qui ils étaient redevables de l'une et de l'autre.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

FIGURE 136. *Ezéchias reçoit la santé.* 4. Rois 20.

(L'an du monde 3294, avant J.-C, 710.)

Le roi Ezéchias, en même temps qu'il était vivement pressé par l'armée de Sennachérib, tomba dans une maladie mortelle. Dieu sans doute voulait l'éprouver en toutes sortes de manières, pour relever davantage sa foi, et faire mieux voir les effets de sa puissance. Aussi Ezéchias ayant prié avec grande ardeur, Dieu lui fit dire par Isaïe qui lui était venu annoncer qu'il mourrait, qu'il rétractait sa sentence; qu'il allait le guérir si promptement, qu'en trois jours il irait au temple, qu'il lui donnerait encore quinze années de vie; qu'il le délivrerait des mains de Sennachérib, et qu'il se rendrait le protecteur de la ville de Jérusalem. Pour marque de la vérité de ce qu'il disait, il fit en sa présence ce miracle si fameux de faire rétrograder l'ombre de dix lignes, dans l'escalier, que saint Jérôme appelle l'horloge d'Achas. Tant de miracles faits en faveur d'Ezéchias eurent des suites malheureuses, et il fit voir dans sa santé qu'il est quelquefois avantageux aux bons de mourir lorsqu'ils sont malades. Dieu permit, pour faire paraître au dehors l'élèvement secret qui se glissa ensuite dans le cœur de ce prince, que les ambassadeurs du roi de Babylone vinssent à lui avec de riches présents pour se réjouir de sa santé, et pour s'informer plus particulièrement du prodige qui venait de paraître à son sujet. Ezéchias eut de la complaisance de tout cet honneur que ce roi lui rendait. Il fit voir à ses ambassadeurs toutes ses richesses et tout ce qu'il avait de plus magnifique. Dieu qui voyait cette plaie cachée dans le fond du cœur de ce prince, lui envoya Isaïe pour lui demander qui étaient ces personnes qui étaient venues le visiter, et ce qu'il leur avait dit. Il répondit au prophète que c'étaient des ambassadeurs du roi de Babylone, et qu'il leur avait montré tous ses trésors sans leur rien cacher. Isaïe lui dit alors, de la part de Dieu, que tous ses trésors qu'il avait montrés aux Babyloniens passeraient en Babylone, et que ses propres enfants et ceux qui descendraient de lui seraient eunuques dans le palais du roi des Babyloniens. Cette prédiction se vérifia dans les enfants de la race royale, qui furent enlevés par Nabuchodonosor. Manassé, qui n'avait que douze ans lorsqu'il commença à régner, fut lui-même emmené captif en Babylone, et il devint plus méchant que tous les rois qui l'avaient précédé. Il rebâtit tout ce que son père avait détruit, et détruisit tout ce qu'il avait bâti. Il fit tuer même le prophète Isaïe, sans être touché ni de sa sainteté, ni

de sa qualité de prince, ni de son âge qui était alors de plus de cent ans. Il surpassa en abomination, comme Dieu le dit lui-même à ses prophètes, tout ce que les Amorrhéens avaient jamais fait dans cette terre. C'est pourquoi Dieu suscita contre lui le roi d'Assyrie, qui prit Manassé captif, le chargea de chaînes, et le mena en Babylone. Ce malheur le fit rentrer en lui-même; il regarda Dieu qui le châtiait; il le pria de tout son cœur, et il témoigna qu'il était touché d'une sincère pénitence. Tant d'humiliations d'un prince captif, et ses prières si ardentes, fléchirent Dieu. Il le fit revenir à Jérusalem, et le rétablit dans son royaume. Manassé connut, dit l'Ecriture, que le Seigneur était véritablement Dieu. C'est ainsi que le doivent reconnaître ceux qui lisent ces grands événements. Et on ne sait ce qu'on y doit plus admirer, ou la toute-puissance de Dieu qui règne si souverainement sur les hommes, ou sa justice qui éclate sur les rois mêmes, ou sa bonté qui écoute les prières d'un si grand coupable, et qui rétablit sur le trône un prince qui avait abusé si long temps de son autorité royale, pour violer toutes les lois de Dieu, et pour déshonorer son saint temple.

FIGURE 137. *Piété de Josias.* 4. Rois 22.

(L'an du monde 3363, avant J.-C. 641.)

Le roi Manassé étant mort, son fils Amon régna en sa place, n'imitant son père que dans ses impiétés, et non dans sa pénitence. C'est pourquoi Dieu l'abandonna; et ses propres serviteurs ayant conspiré contre lui, il finit un misérable règne de deux ans par une mort violente. Le peuple ensuite ayant fait mourir les meurtriers de son roi, éleva sur son trône son fils Josias, qui n'était encore âgé que de huit ans. Ce prince fut excellent, et d'une piété rare, qu'il commença de faire voir dès sa grande jeunesse, et dont il ne paraît point qu'il se soit démenti jamais. Il extermina toutes les idoles de Baal, réduisit en poudre toutes ses statues, et brûla les os de ses prophètes sur les autels de cette idole, selon la prophétie que Dieu en avait fait faire à Jéroboam trois cent cinquante ans auparavant. Il purifia aussi non-seulement Jérusalem et Juda, mais il étendit même son zèle sur une grande partie d'Israël, détruisant dans les principales villes de Manassé et d'Ephraïm, de Siméon et de Nephtali, tous les autels et les bois profanes qu'il y trouva. Ce fut dans ces emplois si dignes d'un roi, et lorsqu'il faisait réparer le temple que Manassé avait presque tout ruiné et profané, qu'on trouva le livre du Deutéronome, que Moïse avait écrit. Lorsqu'on l'eut offert à ce prince, et qu'il eût vu les menaces effroyables que Dieu y prononce contre ceux

qui s'écarteraient de sa loi, il déchira ses vêtemens, en considérant les maux que l'impiété de leurs pères avait attirés sur eux. Il envoya consulter sur ce sujet une prophétesse nommée Olda, qui l'assura que toutes ces punitions arriveraient, mais que Dieu le laisserait mourir en paix, parce que, lui dit-elle, vous avez ouï toutes les paroles de ce livre, que votre cœur en a été touché, que vous vous êtes humilié en la présence de Dieu, que vous avez tremblé devant lui, et répandu des larmes devant ses yeux; il vous a écouté, et il différera de faire éclater ses vengeances sur les profanateurs de sa loi, jusqu'à ce que vous soyez enseveli dans le sépulcre que vous vous êtes préparé. Josias ayant reçu cette réponse, fit assembler tout le peuple dans le temple, et lui-même leur lut tout ce qui était contenu dans ce livre. Il protesta ensuite qu'il s'engageait de tout son cœur à obéir à toutes les ordonnances qui y étaient écrites, et il conjura tous ceux qui étaient présens de les observer avec grand soin. Il obtint cela d'eux en effet; et ses puissantes exhortations jointes à son exemple firent que tout son peuple demeura fidèle à Dieu jusqu'à sa mort, qui lui arriva d'une blessure qu'il reçut en combattant contre Néchao, roi d'Egypte. Dieu se hâtait, dit saint Ambroise, de tirer promptement ce prince de ce monde, pour lui épargner les maux qu'il allait faire pleuvoir sur la terre, parce qu'il ne devait pas survivre davantage à cette gloire qu'il s'acquit si justement par le zèle qu'il témoigna plus qu'aucun roi qui l'eût précédé, à célébrer une Pâque très-solennelle avec une très-sincère piété. L'exemple de ce roi doit bien avertir les princes de mettre leur principal soin à s'instruire de la loi de Dieu, puisque l'Ecriture elle-même attribue tout le bonheur de Josias à l'humble soumission avec laquelle il écouta tout ce que Dieu avait commandé par Moïse dans le Deutéronome, qu'il fit trouver miraculeusement au temps de ce prince. Mais en lisant l'Ecriture, ils la doivent lire comme Josias, c'est-à-dire, dans le dessein de l'accomplir. Car ils doivent considérer, comme dit ce roi si religieux, qu'il serait peu juste et peu raisonnable, qu'en voulant que la moindre de leurs paroles soit si religieusement observée, ils n'eussent pas pour les ordonnances de Dieu le même respect qu'ils exigent pour les leurs, de l'obéissance de leurs sujets.

FIGURE 138. *Siége de Jérusalem.* 4. Rois 25.

(L'an du monde 3394, avant J.-C. 610.)

Le roi Josias étant mort, et pleuré de tout le monde, Sellum, autrement Joachas, le plus jeune de ses fils, fut mis par le peuple en sa place. Mais Néchao, roi d'Égypte, au retour de la guerre qu'il avait entreprise contre les Assyriens, étant entré dans Jérusalem, le déposa, et l'ayant chargé de chaînes, l'emmena avec lui en Égypte; et ayant imposé de grands tributs à la Judée fit régner au lieu de lui son frère, qui s'appelait Eliakim, à qui il donna le nom de Joakim. Ce prince régna douze ans; il y eut sous son règne quantité de grands prophètes, et cependant il tomba dans toutes sortes de crimes. Lorsque la prophétie de Jérémie lui fut montrée, où il prédisait les malheurs qui le menaçaient, il la déchira avec un canif et la jeta au feu; mais Dieu commanda au prophète de récrire les mêmes menaces dans un autre volume, et d'en ajouter encore pluiseurs autres. * Ce fut la quatrième année de son règne que Nabuchodonosor vint assiéger Jérusalem; il prit ce malheureux roi et le chargea de chaînes pour l'emmener à Babylone. Et c'est de là que l'on doit commencer à compter les soixante et dix années de la captivité. Néanmoins il le relâcha depuis, se contentant de lui imposer un grand tribut. Mais s'étant révolté au bout de trois ans, il fut enfin pris par les Chaldéens, qui le tuèrent et le jetèrent sans sépulcre. Son fils Joachim, autrement nommé Jéchonias, lui succéda,** qui fut aussi méchant; Nabuchodonosor vint encore le prendre, et l'emmena à Babylone avec sa mère, ses femmes, ses enfants, les grands de sa cour, et dix mille hommes de Jérusalem. Ce fut alors qu'il prit tous les trésors du temple, et les vases sacrés que Salomon avait fait faire. Il établit roi, au lieu de Joachim, Sédécias son oncle. Sédécias, sans respecter Jérémie, comme remarque l'Écriture, qui lui parlait de la part de Dieu, et qui ne se lassait point de lui donner des avis très-utiles, continua toujours de vivre dans ses impiétés ordinaires. Son peuple suivit son exemple, et, s'abandonnant à la licence, il commit toutes les abominations des païens, sans vouloir écouter les avertissements que Dieu leur faisait tous les jours par ses serviteurs. Ils se raillaient, dit l'Écriture, de ceux qui leur parlaient de la part de Dieu, ils méprisaient tout ce qu'ils disaient, et ils se jouaient insolemment des prophètes. Cette conduite alluma contre eux la colère du Seigneur, et il résolut de s'en venger sans faire aucune miséricorde. Lors donc que Sédécias était dans la neuvième année de son règne, Dieu suscita contre lui Nabuchodonosor, qui, ne pensant qu'à venger ses injures particulières, vengea en effet celles de Dieu. Le siége de Jérusalem, qu'il tint si longtemps environnée de toutes ses troupes, la réduisit à une famine effroyable, et après deux ans de siége, on donna à

* L'an du monde 3398, avant J.-C. 606.—** L'an 3405.

la ville un grand assaut, et l'on y fit brèche.* Ce fut alors que tous les Juifs parurent dans une grande consternation. Tout ce qu'il y avait de gens de cœur s'enfuirent pendant les ténèbres de la nuit; et Sédécias lui-même se sauva par une porte secrète. Mais Nabuchodonosor l'ayant fait poursuivre, on l'attrapa près de Jéricho. On le mena devant le roi de Babylone, qui, par un ordre bien cruel, exécuta l'arrêt que Dieu avait invisiblement prononcé contre ce prince. Car il fit tuer en sa présence ses deux enfants. Après ce spectacle si funeste, il lui fit crever les yeux à lui-même, et le chargea de chaînes, et le mena en cet état à Babylone. Nabuchodonosor envoya ensuite Nabuzardan à Jérusalem pour achever d'en amener tout le peuple, de piller toutes les richesses qui pouvaient y être restées, de brûler le temple, le palais du roi, et toutes les maisons, et d'abattre toutes les murailles, ne laissant que très-peu de gens pauvres dans le pays pour avoir soin de cultiver les champs et de travailler aux vignes. Ce fut là l'état funeste où fut réduite Jérusalem, par les péchés de son prince et de son peuple. Le prophète Jérémie le décrit d'une manière si vive dans ses lamentations, qu'il faut être bien dur pour n'en pas être touché; il fait bien voir que c'est s'attrister saintement et s'affliger heureusement, comme dit saint Augustin, que d'avoir une grande compassion des désordres et des châtiments des pécheurs, en même temps qu'on a une horreur et une extrême aversion du péché même.

FIGURE 139. *Joachim tiré des fers.* 4. Rois 25.

(L'an du monde 3417, avant J.-C. 587.)

Tout le royaume de Juda ayant été détruit par les Babyloniens, les Juifs demeurèrent dans cette dure captivité durant les soixante et dix ans qui avaient été prédits par les prophètes. Dieu, qui ne punit les hommes qu'à regret, avait longtemps auparavant menacé son peuple de cette dure servitude, afin qu'il évitât d'y tomber. Jérémie en avait souvent parlé, et avait mieux aimé s'exposer aux persécutions des grands, qui le regardaient comme leur ennemi, que de ne pas donner aux Juifs des avis qui leur pouvaient être si utiles. Il les avertit en même temps de prendre garde, lorsqu'ils seraient captifs en Babylone, de ne pas imiter les mœurs de ces peuples, mais de demeurer fermes dans le culte du vrai Dieu, qu'ils avaient appris de leurs pères; et il les consola dans cette affliction, en leur promettant très-certainement que Dieu les en délivrerait au temps qu'il avait marqué.

* (L'an du monde 3416, avant J.-C. 588.)

Ce saint prophète ayant trouvé grâce auprès de Nabuzardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, qui avait donné des ordres très-particuliers pour sa conservation, et étant libre de choisir d'aller à Babylone pour y vivre en paix, aima mieux demeurer en Judée pour consoler le peu de gens qui y étaient demeurés. Il donna de bons avis à Godolias, qui avait été établi par Nabuchodonosor pour avoir autorité sur ce peuple qu'il laissait dans la Judée. Mais Godolias ayant négligé tout ce qu'on lui avait dit de la conspiration d'Ismahel, fut tué par ce séditieux à Maspha, avec tous ceux qui l'accompagnaient. Le reste des Juifs qui étaient en Judée, craignant la fureur du roi de Babylone lorsqu'il saurait la mort de Godolias qu'il y avait établi lui-même, voulut chercher sa sûreté en fuyant en Égypte. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein, et protesta toujours qu'il ne leur arriverait point de mal s'ils demeuraient dans la Judée, au lieu qu'ils périraient misérablement s'ils s'en allaient dans l'Égypte. Mais il ne fut point cru de ce peuple; ils s'opiniâtrèrent à vouloir aller chez les Égyptiens. Alors Jérémie, et Baruch, son disciple, voyant qu'il n'y avait pas moyen de les en détourner, aimèrent mieux les y accompagner que de les abandonner; et y étant arrivés, il prédirent que le roi de Babylone allait perdre l'Égypte comme il avait détruit la Judée. Pendant que ce peuple, autrefois si chéri de Dieu, souffrait tant de maux en trois royaumes différents, de Babylone, d'Égypte et de Judée, sans qu'il parût aucun effet de la miséricorde de Dieu sur lui, et sans autre consolation que celle que lui donnait l'espérance de la fin de cette servitude au bout de soixante-dix ans, il arriva dans Babylone un événement qui les consola un peu. Car Nabuchodonosor dont Dieu s'était servi comme d'un fléau pour châtier les autres, étant enfin mort lui-même, son fils, Evilmérodach lui succéda, et aussitôt tira de prison Joachim, roi des Juifs, que Nabuchodonosor avait autrefois amené captif à Babylone, avant Sédécias leur dernier roi.* Ainsi ce prince, après dix-sept ans de prison, en sortit enfin par la clémence de ce roi. Il remonta en quelque sorte sur le trône; il eut part au bonheur d'Evilmérodach, et mangea à sa table tout le reste de sa vie. Il passa de l'extrémité de la misère dans un état de bonheur qui le fit souvenir qu'il avait été roi autrefois, et qui donne lieu d'adorer la conduite de Dieu sur les princes qu'il abaisse et qu'il élève quand il lui plaît et qui donne ou à leurs prospérités ou à leurs adversités, les bornes qu'il a marquées, ou par sa miséricorde, ou par sa justice.

* L'an du monde 3442, avant J.-C. 562.

FIGURE 140. *Le roi Cyrus.* 1. Esdras 1.

(L'an du monde 3468, avant J.-C. 536.)

La colère de Dieu sur le peuple Juif étant enfin satisfaite, et les soixante et dix années qu'il avait marquées pour sa captivité étant écoulées, il voulut, pour rétablir la Judée par Cyrus, le rendre maître de tout l'Orient, et le faire asseoir sur le trône des rois de Babylone. Ce prince permit aux Juifs de s'en retourner en leur pays, et d'y rebâtir le temple du Seigneur. Il tira du trésor des rois de Babylone tous les vases du temple qu'on y avait transportés, et les Juifs marchèrent au nombre de quarante-deux mille personnes, sous la conduite de Zorobabel. Ils jetèrent les fondements du temple avec de grands cris, mais qui avaient des causes bien contraires ; les uns se réjouissant, dit l'Écriture, de voir bâtir un nouveau temple, et les anciens pleurant en se souvenant du premier. Le peuple de Samarie ne put souffrir cette joie. Ils sollicitèrent fortement toutes les puissances, et ils empêchèrent cet édifice, qui demeura interrompu jusqu'à la seconde année du règne de Darius Histaspe. Alors Aggée et Zacharie, les prophètes du Seigneur, ayant exhorté les Juifs à recommencer cet ouvrage, ils le firent sans craindre ceux qui s'y opposaient. Darius ordonna qu'on achevât le temple ; il fournit même tout ce qui était nécessaire à cette dépense ; et quatre ans après il fut achevé. Ce roi idolâtre eut soin même d'envoyer Esdras à Jérusalem pour y enseigner la loi de Dieu, et ce saint homme ayant ordonné un grand jeûne à tous les Juifs qui étaient à Babylone, pour offrir à Dieu, ce voyage, vint à Jérusalem avec un grand nombre de peuple. Il y apprit avec douleur que les Juifs qui y étaient arrivés avant lui avaient contracté des mariages indifféremment avec les peuples idolâtres, et il leur fit voir dans une grande assemblée combien cette action était contraire à la loi de Dieu. Il leur parla avec tant de force sur ce sujet, qu'ils résolurent tous, d'un commun accord, de renvoyer ces femmes étrangères, et de n'avoir plus aucun commerce avec les nations idolâtres. Cette alliance, que les Juifs firent alors avec des femmes étrangères, marque très-bien, selon les saints Pères, ce qui se passe aujourd'hui parmi les chrétiens qui ne vivent pas selon la qualité d'enfants de Dieu et de membres de J.-C., qu'ils ont reçue dans le Baptême. Car il s'en trouve plusieurs qui s'allient ensuite avec des femmes étrangères, c'est-à-dire avec les passions du siècle, qui sont les ennemis de J.-C., et qui s'emparent de notre cœur pour se faire adorer au lieu de lui. Et comme il est marqué

que les enfants de ces femmes étrangères, que les Juifs avaient épousées, confondaient la langue juive avec celle d'Azot et de Moab, et mettaient des mots tantôt de l'une et tantôt de l'autre; ainsi ces personnes veulent vivre tout ensemble de l'esprit de J.-C. et de celui du monde. Elles veulent obéir à tous les deux, et parler le langage de l'un et de l'autre. Mais comme Esdras fit voir alors aux Juifs qu'ils ne pouvaient être le peuple de Dieu sans rompre absolument ces alliances avec des femmes qui étaient ses ennemis, ainsi les chrétiens doivent reconnaître ces oracles de l'Évangile : Qu'il est impossible de servir deux maîtres, que Dieu ne souffre point de partage dans le cœur humain, qu'il veut posséder entièrement ; et que celui qui se donne à son ennemi en partie, et ne veut être à lui qu'à demi, n'y est point du tout.

FIGURE 141. *Jérusalem rebâtie.* 2. Esdras 2.

Après que Zorobabel et Esdras eurent commencé de rendre à Jérusalem quelque forme de ville, qu'ils eurent rebâti le temple et réglé les mœurs des Juifs en rétablissant la sainteté des mariages, ils furent secondés dans le zèle si louable pour les intérêts de Dieu et de son peuple, par Néhémie, qui était Juif, mais très-considéré dans toute la maison du roi Artaxercès. Ce saint homme, s'informant très-particulièrement de l'état où était Jérusalem, et demandant des nouvelles à tous ceux qui en revenaient, fut touché jusqu'au fond du cœur lorsqu'il apprit quelle était la ruine de cette ville et la destruction de ses murailles. Sa charité sentit de loin les maux qu'il ne voyait pas ; et la tristesse qu'il cachait dans son cœur était peinte sur son visage. Le roi le reconnut lorsque Néhémie, selon l'obligation de sa charge d'échanson, lui donnait à boire à table. Il lui en demanda la cause, et Néhémie la lui avoua sincèrement, et le conjura de lui permettre d'aller revoir encore une fois la ville où reposaient ses pères. Le roi lui ayant accordé sa demande, Néhémie le supplia de lui permettre aussi de rebâtir les murs de cette ville et d'en rétablir les tours; ce qui lui fut encore accordé par ce prince, qui fit une ordonnance * exprès pour cela, et donna tous les ordres nécessaires, demeurant d'accord avec Néhémie du temps après lequel il viendrait le retrouver. Lorsque Néhémie fut à Jérusalem, il garda un grand secret, et résolut de visiter les lieux lui-même

* C'est de cette ordonnance que se prend le terme de 70 Semaines de Daniel. Or, elle fut fondée l'an 20 du règne d'Artaxercès, du monde 3550, avant J.-C. 454.

durant la nuit, ne prenant qu'un fort petit nombre de personnes avec lui, afin de ne faire aucun éclat; et après avoir reconnu l'état des murs de la ville, il assembla les principaux de Jérusalem, et leur dit sa résolution et la permission que le roi lui avait donnée. On commença aussitôt cet édifice avec une ardeur prodigieuse. Mais les ennemis de ce peuple n'avaient garde de souffrir l'avancement de cet ouvrage sans s'y opposer; et Sanaballat, le principal d'entr'eux, souleva les Samaritains et tous les autres peuples d'alentour pour traverser cet édifice. Néhémie en fut percé jusqu'au fond du cœur, mais il ne perdit par courage. Il opposa sa vigilance à leurs embûches, et la force à leurs violences, et ce fut en cette rencontre qu'on vit pour la première fois des hommes tenir la truelle d'une main et l'épée de l'autre, pour être toujours prêts à combattre ceux qui viendraient troubler leurs travaux. Enfin il acheva son entreprise, et les murs de Jérusalem furent entièrement rétablis. Ce saint homme a été une excellente image de la manière avec laquelle les chrétiens doivent travailler à l'œuvre de Dieu. Il s'est trouvé dans l'état où saint Paul se répresente lui-même, lorsqu'il dit qu'il ne voit que combats au dehors et craintes au dedans; car il avait à combattre au dehors les ennemis du peuple de Dieu, et au dedans des prophètes intéressés, qui s'étaient vendus à ces étrangers, comme il le dit lui-même, pour lui remplir l'esprit de frayeur, afin que, succombant sous tant d'obstacles qui se présentaient à lui, il manquât de fidélité à Dieu, et qu'il abandonnât son ouvrage. Mais tous ces efforts et ces artifices ne le purent convaincre. Il repoussa la violence ouverte, il découvrit les piéges cachés, et il allia parfaitement dans sa conduite la fermeté du courage avec une lumière de sagesse qui sut l'éloigner autant d'une timidité indiscrète que d'une chaleur précipitée.

FIGURE 142. *Tobie perd la vue.* Tobie 2.

(L'an du monde 3286, avant J.-C. 718 Tobie ayant alors environ 44 ans.)

Le saint homme Tobie était Juif de la tribu de Nephtali. L'Ecriture dit de lui qu'il fut sage dès son enfance, qu'il ne témoigna jamais rien de puéril dans ses actions. Il ne suivit point la foule du peuple pour adorer les veaux d'or que Jéroboam avait élevés, mais il allait à Jérusalem offrir à Dieu ses sacrifices. Quand Dieu lui eut donné un fils, il eut un soin très-particulière de l'élever dans la crainte de Dieu; et il considéra cette occupation comme le premier de ses devoirs. Tant de vertus n'empêchèrent pas qu'il ne fût emmené captif à Ninive par Salmanazar, roi d'Assyrie, avec

sa femme et son jeune fils Tobie. Mais sa captivité ne lui fit point abandonner la voie de Dieu, et il tâchait de rendre à ceux de son peuple qui avaient été emmenés captifs avec lui, tous les devoirs de charité qu'il leur pouvait rendre. Dieu, qu'il servait fidèlement, lui fit trouver grâce devant le roi Salmanazar, qui lui donna la liberté d'aller partout où il lui plairait dans son royaume. Ce saint homme n'usa de cette liberté que pour consoler les autres captifs, entre lesquels ayant trouvé en Ragès, Gabélus qui était pauvre et de sa tribu, il lui prêta, sous une simple promesse, dix talents de l'argent que Salmanazar lui avait donné avec une libéralité royale.* Mais Salmanazar étant mort, Sennachérib, qui lui succéda, et qui haïssait étrangement tous les Juifs, fit que Tobie redoubla le soin qu'il avait de les consoler, sans les abandonner durant leur vie ni après leur mort même, puisqu'il les enterrait, contre la défense expresse du roi, qui, étant irrité de ce devoir de piété, envoya des gens pour tuer Tobie et pour confisquer tout son bien. Il évita la colère de ce prince en se cachant; ce qui lui fut facile, parce qu'il avait beaucoup d'amis; et la prompte mort de Sennachérib, qui arriva six semaines après,** lui assura sa liberté, ses biens et sa vie. Le danger dont il venait de sortir ne le rendit pas plus timide, et lorsqu'au milieu d'un festin qu'une grande fête lui avait permis de faire, et où il avait invité quelques personnes qui craignaient Dieu comme lui, on lui vint dire qu'un Juif venait d'être tué, il sortit de table, alla enlever ce corps mort, et le cacha jusqu'à la nuit pour l'ensevelir sûrement. Tous ses amis blâmaient sa conduite. A peine, disaient-ils, êtes-vous sortis du péril de la mort, et vous vous y rejetez. Mais Tobie, craignant plus Dieu que le roi, ne laissait aucun mort sans l'enterrer, jusqu'à ce qu'étant un jour fatigué de ce travail si saint, et se reposant au pied d'une muraille,*** il perdit la vue en dormant, par quelques ordures qui lui tombèrent sur les yeux d'un nid d'hirondelle. Il ne fut point troublé de cet accident; mais il demeura ferme dans la crainte du Seigneur, malgré les insultes de ses proches et de sa femme même, qui lui fit bien de la peine dans cet état; car Tobie ayant entendu chez lui un chevreau que sa femme avait gagné par le travail de ses mains, lui dit qu'elle prît bien garde que ce chevreau n'eût été dérobé à quelqu'un; ce qui mit cette femme dans une telle colère, qu'elle lui dit avec aigreur qu'on voyait bien que toutes ses espérances étaient vaines, et combien ses aumônes étaient inutiles. Mais n la pauvreté où il était réduit, ni l'aveuglement qu'il souffrait, ni

* L'an 3287.—** L'an 3294.—*** L'an 2295, Tobie ayant alors environ 56 ans.

les insultes de ses proches, ne purent ébranler tant soit peu la fermeté de sa foi, qui le rendit immobile dans tous ses maux. Il offrait sans cesse à Dieu ses prières et ses actions de grâces. Il s'humilia sous sa main puissante. Il adora sa justice, qui le châtiait pour n'avoir pas marché devant lui dans toute la sincérité et la droiture qu'il demandait, et il devint selon la parole de l'Ecriture un modèle de patience, comme le bienheureux Job, et, selon la remarque des saints Pères, un grand sujet de honte aux chrétiens, qui ne peuvent faire, après les exemples de l'humilité de Jésus-Christ et des Saints, ce qu'a fait ce saint homme au milieu des idolâtres, parmi un peuple si grossier, et devant la lumière de la loi nouvelle.

FIGURE 143. *L'ange guide Tobie.* Tobie 5.

(L'an du monde 3320, le jeune Tobie ayant environ 20 ans.)

Le saint homme Tobie ayant été éprouvé en la manière que nous avons dit, pria Dieu, en reconnaissant humblement la justice de ces traitements, de le tirer de cette vie et de finir tous ses maux. Comme il espérait que Dieu écouterait sa prière, il appela le jeune Tobie, son fils, pour lui donner avant sa mort les derniers avis, qui seront toujours la règle ou l'abrégé de ce qu'un père sage peut recommander à ses enfants durant sa vie et à sa mort. Après donc lui avoir ordonné d'honorer sa mère, quoique pauvre, de craindre Dieu et de ne consentir jamais au péché, de faire toujours l'aumône selon le bien qu'il aurait, de n'avoir point de sentiments trop élevés de lui-même, et de ne faire jamais rien qu'avec le conseil d'une personne sage, et d'avoir toujours recours à la prière, il lui déclara que Gabélus lui devait dix talents qu'il lui avait autrefois prêtés. Ce saint homme, qui était réduit à une extrême pauvreté, n'avait point usé de violence pour se faire payer de cette dette, quoiqu'elle fût si juste. Il n'en parle à son fils que lorsqu'il se croit près de mourir, parce qu'il ne croit pas pouvoir le frustrer de cette partie de sa succession ; et lors même qu'il lui en parle, il ne lui dit point, comme remarquent les saints Pères, qu'il se fit payer les intérêts de cette somme qui était considérable en elle-même, et que l'on devait depuis longtemps. Le jeune Tobie écouta avec respect tous ces avis d'un père qui n'était aveugle que dans le corps, et qui était si éclairé dans l'âme. Il n'y eut que le paiement de cette dette qui l'embarrassa, parce qu'il ne connaissait point Gabélus, et ne savait pas même où était la ville de Ragès où il demeurait ; sur quoi son père lui ayant dit qu'il devait chercher un guide pour le conduire, dès qu'il fut sorti

de son logis, il trouva un jeune homme parfaitement beau, qui paraissait prêt à faire voyage. Le jeune Tobie ignorant que ce fût l'ange Raphaël que Dieu lui avait envoyé, lui demanda qui il était, et où il allait. En ayant su de lui qu'il connaissait Gabélus, il le fit parler à son père, qui l'engagea d'y mener son fils, et lui promit de lui en donner une bonne récompense. L'ange, voilé sous l'apparence d'un homme, mena donc Tobie avec un soin qui a toujours été regardé depuis comme la figure du soin invisible que nos anges gardiens prennent de nous, et comme le modèle du soin visible avec lequel les ministres de Dieu veillent sur nos âmes. Comme le jeune Tobie, après le premier jour de chemin, se lavait les pieds dans le Tibre, il aperçut un poisson monstrueux qui venait le dévorer. Il s'écria aussitôt, et l'ange lui dit de le prendre par les nageoires, et de le tirer sur le sable, où il mourut. L'ange lui en fit mettre à part le cœur, le fiel et le foie; et en ayant fait rôtir la chair, elle leur servit pendant le voyage. Quelques jours après, approchant de Ragès, ville des Mèdes, l'ange dit à Tobie qu'il devait aller chez Raguel son parent, qui avait une fille unique qui lui était due en mariage : le jeune Tobie trembla à cette parole, parce qu'il savait que les sept maris qu'avait déjà eus cette fille avaient été tués par un démon, et qu'étant unique comme il était, son père serait étrangement affligé si le même accident lui arrivait. Mais l'ange l'ayant rassuré, et lui ayant dit que le démon n'avait eu ce pouvoir sur ces personnes que parce qu'elles usaient brutalement du mariage, il lui dit au contraire la manière toute sainte dont il en devait user, et lui donna des avis que les personnes que Dieu engage en cet état doivent considérer avec un extrême soin, comme ayant été donnés aux hommes par un ange même.

FIGURE 144. *Tobie recouvre la vue.* Tobie 11.

(La même année 3320.)

Le jeune Tobie étant entré avec l'ange chez Raguël, il le reçut avec joie, quoiqu'il ne le connût pas d'abord. Mais, sachant après que c'était le fils de Tobie, le souvenir du père lui fit répandre des larmes dans la vue du fils, et il lui prépara un grand festin. Tobie lui protesta qu'il ne se mettrait point à table, s'il ne lui accordait auparavant Sara sa fille unique. Raguël fut saisi de crainte à cette parole. Quoique ce parti fût si avantageux à sa fille, il appréhenda le malheur qui en pourrait arriver. Mais l'ange l'assura que c'était à Tobie que Dieu réservait cette fille, et que les autres n'étaient morts que parce qu'ils n'étaient pas dignes d'elle. On fit

donc venir Sara, qui avait longtemps gémi devant Dieu de son opprobre, qui la rendait la fable du monde et de ses propres servantes, et on les maria sur l'heure, en leur souhaitant toutes sortes de bénédictions. Après le festin des noces, s'étant retirés dans leur chambre, Tobie se souvint des avis de l'ange, qui étaient de brûler le foie du poisson qu'il avait pris, pour chasser le démon, et de passer les trois premières nuits de son mariage en prières et en continence avec sa nouvelle épouse. Ce fut une heureuse nouvelle le lendemain pour Raguël, lorsqu'on l'assura que l'un et l'autre étaient pleins de vie, et il referma la fosse qu'il avait déjà préparée. Mais, quelque satisfaction que le jeune Tobie trouvât dans cette maison, il ne perdit point de vue celle de son père; et l'ange pour contribuer à l'y faire aller plus tôt, voulut bien se charger du soin d'aller chez Gabélus pour lui demander les dix talents qu'il devait à Tobie, et l'amener au festin des noces du jeune Tobie. Enfin après, avoir conjuré longtemps Raguël de lui permettre de s'en aller, il le lui permit, lui donnant la moitié de tout son bien, et Sara, sa fille, qu'il avertit dans les derniers adieux d'honorer son beau-père et sa belle-mère, d'aimer son mari, de régler ses domestiques, de gouverner sa maison, et de se conserver irrépréhensible dans toute la conduite de sa vie. Cependant la mère du jeune Tobie ne pouvait autrement soulager la tristesse qu'elle sentait de l'absence de son fils, qu'en allant sur les avenues pour voir si elle ne le découvrirait pas de loin. Elle l'aperçut enfin lorsqu'il revenait, et elle vint en grande hâte en avertir son mari. Le jeune Tobie, étant entré dans la maison, adora Dieu d'abord, selon l'avis de l'ange, alla saluer son père; et ayant frotté ses yeux avec le fiel du poisson qu'il avait pris, il recouvra aussitôt la vue. Il lui dit tout ce qui lui était arrivé: en étant comblé de joie, il pensa à reconnaître d'abord les bons offices de ce guide si fidèle, en lui donnant la moitié de tout ce qu'il avait apporté de chez Raguël. Le saint ange Raphaël crut alors que c'était le temps de découvrir qui il était; et après leur avoir dit qu'il était un des sept anges qui sont sans cesse présents devant Dieu, et les avoir rassurés de la frayeur qu'ils en eurent, il disparut à leurs yeux, les laissant prosternés par terre durant trois heures. Tobie chanta ensuite un admirable cantique, où il rend à Dieu ses actions de grâces, et prédit les merveilles qu'il devait accomplir dans son Eglise. Ce saint homme fut aveugle durant quatre ans, et il vécut depuis quarante-deux ans dans une très-heureuse vieillesse, après lesquels il mourut âgé de plus de cent ans, laissant pour imitateur de sa piété le jeune Tobie, qui sera à tous les siècles une image parfaite du respect et de l'obéissance que les enfants doivent à leurs pères; et de la sainteté avec laquelle ils doivent vivre dans le mariage, en élevant leurs enfants avec tant de vigilance et de piété, qu'ils deviennent les imitateurs de la vertu de leurs pères.

FIGURE 145. *Holopherne.* Judith. 5,

(Environ l'an du monde 3348, avant Jésus-Christ 656.)

Les rois des Assyriens étant nés pour être les fléaux de la terre, celui-ci, que l'Ecriture appelle Nabuchodonosor, quoiqu'il soit différent du grand Nabuchodonosor, qui prit Jérusalem, comme on a vu ci-dessus, entreprit de l'assujettir toute à son empire, et de se rendre le maître du monde. Il choisit Holopherne pour commander ses armées, qui s'appuyant sur le nom et sur les forces de son prince, crut que rien ne lui était impossible, et que tous les peuples devaient se hâter de le prévenir, afin d'éprouver plutôt sa bonté que sa puissance. Il passa comme un feu dans les provinces, couvrit la terre de soldats et de chariots, jeta l'épouvante dans toutes les villes, pilla même celles qui se rendaient, fit passer au fil de l'épée celles qui lui faisaient quelque résistance. Plus il avançait sa marche, plus sa présence intimidait tout le monde; et on se hâtait de toutes parts de lui envoyer des ambassadeurs pour s'assujettir à toutes les conditions qu'il demandait, et le prier seulement d'épargner la vie. On le recevait partout avec une profonde soumission. Mais quelque honneur qu'on lui rendit, on avait bien de la peine à adoucir sa fierté, et à se défendre des emportements de sa colère. Les Juifs, à ces nouvelles, appréhendèrent pour eux et pour le temple, et l'exemple de tant d'autres leur fit juger combien était grand le péril qui les menaçait. Quelques préparatifs qu'ils eussent faits, ils en reconnurent l'inutilité, et leur refuge fut la prière, le jeûne et les larmes. Lorsqu'Holopherne eut appris que les Juifs ne pensaient point à se rendre, et qu'ils semblaient même se disposer à la guerre, il entra dans une colère étrange. Il voulut savoir quel était ce peuple, qui était assez hardi pour se préparer à se défendre; et alors Achior, général des Ammonites, qui s'était venu rendre à lui, fit un excellent discours pour lui exagérer la grandeur du Dieu des Juifs, et les merveilles par lesquelles il avait fait paraître sa puissance dans tous les siècles. Il l'assura que tant que ce peuple servirait fidèlement son Dieu, il était invincible, et qu'à moins qu'il ne l'eût irrité par quelque offense, il tenterait inutilement de le forcer. Holopherne se crut outragé par cette harangue. Il ne put retenir davantage sa fureur: et admirant qu'il y eût un

homme assez insolent pour croire que personne pût résister au roi son maître, il commanda qu'on envoyât Achior, lié dans Béthulie, afin que lorsqu'il l'aurait prise il fût puni, avec tous les Juifs, de la témérité avec laquelle il avait osé préférer la puissance du Dieu des Juifs à celle de Nabuchodonosor. Achior vint apporter aux Juifs ces nouvelles effrayantes, mais ils le consolèrent, en lui disant qu'au lieu qu'Holopherne l'avait menacé de le faire mourir si cruellement après avoir pris leur ville, ils espéraient au contraire que Dieu lui ferait voir la protection qu'il donnerait à son peuple, et la ruine d'Holopherne.

FIGURE 146. *Judith*. Judith 10.

(La même année 3348.)

La consternation où le peuple fut réduit aux paroles d'Achior fut encore bien plus grande lorsqu'ils virent Holopherne s'approcher de plus en plus avec une armée de six-vingt mille hommes de pied, et vingt-deux mille chevaux. Ils se jetèrent tous par terre, et reconnurent que leur secours en cette extrémité ne leur pouvait venir que du ciel. Holopherne ayant investi Béthulie et considéré tous ses dehors, vit qu'elle n'avait de l'eau que par un aqueduc qu'il fit couper, afin de les obliger par la soif de venir se rendre. L'eau manqua en peu de jours dans toute la ville; et ses habitants pensaient déjà à finir le tourment d'une longue soif en se rendant à Holopherne, lorsque Judith se présenta à eux pour les consoler et pour relever leur courage. C'était une veuve d'une excellente vertu, qui avait passé les années de son veuvage dans l'intérieur de sa maison, toujours dans le jeûne et dans le cilice. Et s'étant depuis longtemps fortifiée par ces saints exercices, elle se sentit, dans cette extrémité de son peuple, poussée d'un dessein qui ne pouvait venir que de Dieu. Elle fit appeler les prêtres; elle les fit venir chez elle, et après leur avoir reproché leur peu de confiance en Dieu, elle leur déclara qu'elle avait un dessein, mais qu'elle ne le leur dirait pas, et qu'elle leur recommandait seulement de prier pour elle pendant qu'elle serait hors de la ville. Lorsque ces prêtres se furent retirés, elle entra dans son oratoire et soupira longtemps devant Dieu, prosternée en terre: et s'étant relevée ensuite, elle se para de tous ses ornements, qui ajoutèrent à sa beauté naturelle un nouvel éclat que Dieu même voulut encore augmenter à cause de l'usage saint qu'elle en voulait faire. Elle sortit ainsi de Béthulie, tout le monde la regardant avec admiration, mais n'osant lui parler. Lorsqu'elle fut hors des portes de la ville, les soldats d'Holopherne voyant une femme, d'une si

excellente beauté, la menèrent à leur général. Holopherne fut surpris en voyant Judith, et pendant qu'il admirait la grâce de son visage, elle le trompa par la sagesse de ses paroles, et lui dit qu'elle avait fui de sa ville, parce qu'elle savait combien Dieu était irrité contre son peuple, et qu'il l'avait abandonné à la puissance de ses ennemis. Holopherne, enivré de sa passion, crut aveuglément tout ce que cette femme lui disait, et donna ordre qu'on la traitât parfaitement bien. Mais Judith lui déclara qu'elle ne pouvait toucher à toutes les viandes impures, et qu'elle s'était fait apporter par sa servante celle dont elle pouvait manger. Et elle observa ainsi exactement la loi de Dieu, lors même qu'elle était seule au milieu de ses ennemis.

FIGURE 147. *Mort d'Holopherne*. Judith 13.

(La même année 3348.)

La passion qu'Holopherne avait pour Judith s'augmentant toujours, il voulut qu'elle vint souper avec lui, et qu'ensuite on les laissât seuls. Judith, qui avait son dessein dans le cœur, et une ferme confiance en Dieu, alla sans rien craindre trouver Holopherne, qui crut lui rendre un grand honneur en s'enivrant devant elle. Tous les officiers s'étant retirés, et Judith se voyant seule avec cet homme ivre, ne pensa plus qu'à exécuter son dessein. Elle se tint debout quelque temps et pria Dieu en silence. Elle le conjura d'armer son bras de force en cette rencontre, et étant pleine d'un zèle divin, elle s'approcha de la colonne du lit où pendait le sabre d'Holopherne, le tira de son fourreau, et levant les yeux au ciel, d'où elle attendait sa force, elle prit Holopherne par les cheveux, et de deux coups lui coupa la tête, la prit, l'enveloppa dans son pavillon, enrichi de diamants, qu'elle arracha des colonnes qui le soutenaient, et le donna à sa servante, qu'elle avait mise en sentinelle à la porte. Elles s'en allèrent ensuite toutes deux au travers des gardes pour prier, selon leur coutume, dans la campagne qui environnait la ville. Judith, étant près des portes, cria qu'on les lui ouvrit. On la reçut aux flambeaux; et toute la ville étant venue au-devant d'elle, elle fit faire un grand silence, les exhorta de rendre grâce à Dieu et leur montra cette tête qu'elle portait. Les yeux et les esprits furent surpris de cette vue. Il jetèrent tous de grands cris de joie pour bénir Dieu d'une victoire si inespérée, et pour relever la gloire de celle qui s'était si visiblement exposée pour leur salut. Judith fit venir Achior, et lui montra la tête de celui qui avait si fièrement juré sa perte. Il tomba par terre à cette vue, et étant revenu à lui, il se jeta aux pieds de

Judith, crut au Dieu qu'elle adorait, et se fit circoncire pour se rendre Juif. Dès que le jour fut venu, et que l'armée d'Holopherne eut su ce qui s'était passé, elle fut saisie d'une peur extrême, et les Juifs sortirent en même temps de Béthulie, la poursuivirent vivement, et après en avoir tué un grand nombre, ils partagèrent les riches dépouilles des Assyriens. Toute la ville de Jérusalem vint voir aussi celle dont Dieu s'était servi pour les délivrer de leur ennemi. Ils honorèrent cette victoire par une réjouissance publique qui dura trois mois, et la consacrèrent par une fête éternelle. Judith, depuis ce jour devint grande dans Israël; mais ayant offert à Dieu les dépouilles d'Holopherne, elle se renferma dans son silence et dans son secret ordinaire, et ne parut qu'aux jours de fête. Cette histoire est admirable dans toutes ses circonstances. Elle nous fait voir, par un prodige qui surpasse tout ce que les hommes ont jamais inventé dans leurs fables, que Dieu est le protecteur de ceux qui le craignent, et que lorsqu'on a une véritable confiance en lui, on est invincible. Une femme seule coupe la tête d'un général de la plus redoutable armée qui fût dans le monde. Elle sauve seule la ville assiégée, et toute la Judée qui était menacée du même péril. Elle surprend ce prince par sa beauté, le trompe par sa sagesse, et lui ôte la vie par son courage. Elle est dans l'exécution de ces merveilles le bras de Dieu, et elle devient son organe pour les publier dans un excellent cantique qu'elle prononça, comme étant la langue du Saint-Esprit. Mais on peut dire que ce qui a rendu Judith plus admirable, n'est pas d'avoir vaincu Holopherne, c'est plutôt de ne s'être point oubliée elle-même, après des actions qui auraient pu faire douter si elle était un ange ou une femme, et d'avoir foulé aux pieds cette gloire que tant de prodiges lui avaient acquise, et les louanges si justes dont elle a été comblée toute sa vie.

FIGURE 148. *Humilité d'Esther.* Esther 4.

(L'an du monde 3495, avant J.-C. 509.)

Assuérus, roi de Perse, ayant élevé Aman, son favori, au plus haut comble de gloire, jusqu'à commander que tous ses sujets fléchissent les genoux devant lui pour l'adorer, le seul Mardochée qui était Juif, et l'un de ceux qui avaient été transportés de Judée en Babylone par le roi Nabuchodonosor, plus de quatre-vingt-onze ans auparavant, la première fois que son armée vint investir Jérusalem, ne voulut point rendre à un homme un honneur qu'il croyait ne devoir qu'à Dieu seul. Ce refus, qui n'était pas un refus d'orgueil, comme le crut Aman, mais un effet de la piété

de Mardochée, attira non-seulement sur lui, mais encore sur tous les Juifs, un cruel arrêt de mort: car ce ministre irrité ne se contenta pas de sacrifier à sa colère le seul Mardochée, dont il se croyait offensé: mais la faisant passer sur tout le peuple de Dieu, il le décria auprès du roi, comme un peuple séditieux, qui, usant d'une religion particulière, brouillait tout l'état. Ce prince crédule sans rien examiner davantage, crut cet imposteur, et lui permit, sur ce rapport, de dresser une déclaration telle qu'il lui plairait, et d'or donner qu'en tout son royaume, en un jour qu'il marqua, tous les Juifs fussent tués, hommes et femmes, vieillards et enfants, sans qu'on en épargnât un seul. Esther, nièce de Mardochée, qui, par une conduite toute particulière de Dieu, était devenue femme d'Assuérus à la place de Vasthi, qu'il répudia, sentit vivement le malheur de tout son peuple, quoiqu'elle n'y fût pas comprise; parce que Mardochée, dont elle suivait les sages avis en toutes choses, lui avait toujours conseillé de céler qu'elle fût Juive. Comme elle cherchait quelque remède à un si grand mal, Mardochée lui conseilla de s'aller présenter devant le roi pour lui remontrer l'injustice de cette déclaration. Elle représenta d'abord à Mardochée que c'était s'exposer visiblement à la mort, qui était inévitable à ceux qui entraient chez le roi sans y être appelés. Mais Mardochée lui répondit qu'elle ne crût pas que, dans cette perte commune des Juifs, elle seule pût sauver sa vie parce qu'elle était dans le palais d'Assuérus; que, si la crainte la tenait dans le silence, Dieu trouverait bien un autre moyen de délivrer son peuple, et qu'elle et la maison de son père périraient; et que ce n'était peut-être que pour cette occasion unique que Dieu l'avait fait monter sur le trône. Cette sainte femme, après cet avis, n'hésita plus, et résolut au moment même de se sacrifier pour tout son peuple; et s'étant préparée par les larmes, par les prières et par les jeûnes, elle alla jusque dans la chambre du roi, et parut en sa présence. L'éclat qui environnait son trône, la magnificence de ses ornements, mais plus que tout cela, la fureur qui paraissait déjà dans les yeux de ce roi, fit qu'Esther tomba en défaillance. Et Dieu ayant changé en même temps le cœur du roi, il alla lui-même la relever. Et comme il la rassurait avec tous ses ministres, dès que la parole lui fut revenue, elle dit au roi: J'ai cru, Seigneur, en vous voyant, voir un ange; et l'éclat qui vous environne a troublé mon cœur, et m'a fait sécher de crainte. Et étant encore une fois tombée comme morte, le roi, tout hors de lui de voir Esther en cet état, la rassura, lui demanda ce qu'elle désirait de lui, et lui dit qu'il était prêt à lui donner jusqu'à la moitié de son royaume. Esther lui demanda seulement qu'il lui

fit la grâce de venir le lendemain dîner chez elle avec Aman ; et le roi le lui promit.

FIGURE 149. *Triomphe de Mardochée.* Esther 6.

(La même année 3495.)

Assuérus, après la visite d'Esther, se trouvant la nuit dans une insomnie qui lui arriva par un ordre exprès de Dieu, comme la suite le fait assez voir, employa ces heures de repos et de silence à une occupation très-digne d'un roi, et se fit lire les mémoires de son royaume. On tomba sur l'endroit qui marquait une conspiration que firent autrefois contre lui deux de ses officiers, et que Mardochée avait découverte. Le roi demanda à celui qui lisait quelle récompense avait reçue Mardochée pour ce service. Il répondit qu'il n'en avait reçu aucune. Assuérus demanda s'il y avait quelqu'un dans son antichambre ; Aman y était venu de grand matin pour prier le roi de lui permettre de faire pendre Mardochée à une potence haute de cinquante coudées. Etant donc entré dans la chambre d'Assuérus, ce prince lui demanda ce qu'on pourrait faire à un homme que le roi désirait d'honorer beaucoup. Aman s'imaginant qu'il était celui que le roi pensait à honorer de la sorte, lui dit qu'il fallait que cet homme fût revêtu de la pourpre royale, qu'il montât sur le cheval du roi même, qu'il eût son diadême sur la tête, et qu'il fût conduit dans cet état par toute la ville par le plus grand du royaume, qui tiendrait les rênes de son cheval, et qui crierait que c'est ainsi que serait honoré celui que le roi voulait honorer. Le roi lui ordonna de faire ponctuellement tout ce qu'il venait de dire, et de conduire ainsi Mardochée par toute la ville. Il parut donc alors dans la ville de Suze cet étrange renversement dans l'état de ces deux personnes. On vit l'humble Mardochée recevoir le plus haut comble de gloire, par le conseil même et par le ministère d'Aman, son plus grand ennemi et on vit le superbe Aman forcé par sa propre bouche de plier devant celui qu'il foulait aux pieds dans son cœur. Lorsqu'Aman fut rentré chez lui il plaignit son malheur devant sa femme et les personnes de son conseil, ils en tirèrent un triste augure qui redoubla encore son affliction et sa frayeur. Ils lui dirent que si Mardochée était de la race des Juifs, ce qui était arrivé jusqu'ici ne serait que le commencement de sa chute, qu'il ne pourrait lui résister, et qu'il succomberait enfin sous un si puissant ennemi. La suite fera voir combien cette prédiction était véritable, et que si Dieu permet quelquefois que l'injustice armée de la violence soit prête à accabler ceux qui ne craignent que lui, comme Mardochée, il sait néanmoins leur faire sentir sa protection lorsque l'heure est venue de les tirer du péril où ils ne sont engagés que pour avoir voulu lui être fidèles.

FIGURE 150. *Punition d'Aman.* Esther 7.

(La même année 3495.)

Assuérus étant allé dîner chez la reine Esther avec Aman, pressa Esther de lui déclarer ce qu'elle désirait de lui. Mais Esther changea aussitôt la joie d'un festin dans la douleur que la vue des maux à venir lui avait rendue continuelle; et prenant un visage et un langage de suppliante, elle ne demanda au roi pour toute grâce que sa vie et la vie de tout son peuple. Elle lui déclara la malignité d'Aman, et par quelles impostures il avait surpris sa facilité, et comme, abusant insolemment du nom et de l'autorité du roi, il avait proscrit tous les Juifs. Ce prince, qui avait naturellement de la bonté et de la justice, fut surpris quand on lui représenta jusqu'où sa crédulité et la cruauté de son ministre avaient pu aller ; et le regret qu'il en eut, fit qu'il quitta le festin, et se retira dans un petit bois qui était proche. Pendant ce temps, Aman, voyant l'extrême péril qui le menaçait, se jeta sur le lit de la reine, et la priait de le secourir. Le roi entra dans la chambre et le vit en cet état, et entrant en une furieuse colère, comme si devant lui-même il voulait faire violence à Esther, il ordonna sur l'heure qu'on le fît mourir. Mais comme la sagesse de Dieu, confondant la vanité des hommes, garde toujours une proportion entre les crimes et les supplices, un des officiers qui étaient présents dit au roi qu'Aman avait préparé une potence, haute de cinquante coudées, pour y pendre Mardochée. Le roi commanda aussitôt qu'on l'y attachât lui-même. Quoique l'on eût si fort compromis l'autorité de ce prince contre les Juifs, dit saint Ambroise, il ne tint pas néanmoins à déshonneur de reconnaître publiquement qu'un ministre ambitieux l'avait trompé; et au lieu de pousser jusqu'au bout une violence, parce qu'il s'y était déjà engagé, il la fit cesser au contraire aussitôt qu'il en connut l'injustice. Il tourna sa juste indignation contre ceux qui abusaient si cruellement de sa puissance, et qui ne se servaient de l'accès qu'il leur donnait auprès de sa personne, que pour perdre, comme leurs ennemis, ceux que le seul zèle de la loi de Dieu retenait dans leur devoir, et ne permettait pas de rendre aux hommes un respect qui n'est dû qu'à Dieu. Le roi, par une déclaration toute contraire à la première, témoigna publiquement l'estime qu'il faisait des Juifs, qu'on lui avait représentés comme des gens re-

belles et factieux; et la paix revint en un moment dans tout l'état par la mort d'un seul homme qui y avait excité un si grand trouble. Dieu fait voir clairement dans cette histoire, qu'il tient dans sa main le cœur des rois, et il leur donne une admirable instruction par ce livre divin, afin que, se souvenant qu'ils sont établis du ciel pour régner, ils tâchent de porter eux-mêmes le poids de leur couronne, et de voir tout de leurs propres yeux, de peur que s'ils abandonnaient toute leur autorité entre les mains de ceux qu'ils honorent de leur confiance, il ne s'en trouve qui en abusent, comme Aman, pour satisfaire leurs passions et leurs intérêts aux dépens de la justice et de la réputation du prince.

FIGURE 151. *Job sur le fumier.* Job 1.

(L'on ne sait pas assurément en quel temps s'est passé cette histoire, néanmoins il y a apparence que c'a été durant que les Israélites étaient dans le desert.)

Le saint homme Job, qui est devenu si fameux par son humble patience, avait, durant toute sa vie, allié deux choses bien difficiles: une grande vertu avec de grandes richesses. Il était, dit l'Eriture, juste, simple et craignant Dieu; il ne se contentait pas de se retirer du mal lui-même; mais se souvenant qu'il était père, il ne se lassait point d'instruire aussi ses enfants dans la crainte de Dieu, et lui offrait souvent des sacrifices pour les fautes secrètes qu'il aurait pu commettre contre lui. Le démon ne put souffrir une si grande vertu sans lui donner quelque atteinte. Il osa porter ses calomnies jusqu'à Dieu même; et ne trouvant rien dans la vie de Job qu'il pût blâmer, il accusa ses intentions cachées, soutenant devant Dieu qu'il ne le servait qu'à cause des avantages temporels qu'il en recevait. Dieu, pour confondre ce calomniateur, et pour le convaincre davantage de son imposture, lui donna la puissance de lui ravir tout son bien. Le démon usa de ce pouvoir avec toute sa malignité; et pour mieux accabler ce saint homme par un grand nombre de maux, il fit en même temps piller ses troupeaux par des voleurs, périr ses brebis par le feu du ciel, emmener ses chameaux par les ennemis, et mourir tous ses enfants sous les ruines d'une maison qu'il fit tomber pendant qu'ils étaient à table. Job reçut en même temps ces tristes nouvelles, sans que sa vertu en fût ébranlée. Il se prosterna en terre, il bénit Dieu, et il dit ces paroles qui depuis sont devenues si célèbres: Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté. Ce qui a plu au Seigneur a été fait: que son saint nom soit béni. L'innocence que ce saint homme conserva en cette rencontre, qui ne servit qu'à

rendre sa vertu plus pure, plus ferme et plus éclatante, désespéra cet esprit de malice qui se voyait confondu par celui qu'il avait voulu confondre. C'est pourquoi il demanda encore à Dieu le pouvoir de le frapper dans sa chair, parce qu'il ne peut rien contre les saints qu'autant que Dieu le lui permet. Dieu lui accorda sa demande pour confondre encore plus sa malignité, et pour faire voir qu'il n'y avait rien que de très-sincère dans la vertu de son serviteur. Le démon alors frappa Job d'un ulcère épouvantable qui lui couvrit tout le corps. Il fut réduit à s'asseoir sur un fumier, et à racler avec le têt d'un pot de terre la pourriture qui sortait de ses plaies, et les vers qui s'y formaient. Il ne lui restait alors de tout ce qu'il possédait autrefois dans le monde que sa femme seule, que le démon lui avait laissée pour être, non la consolatrice, mais la tentatrice de son mari, et pour le porter à l'impatience, car cette femme, jugeant par ses malheurs, que la piété de ce saint homme était vaine, tâcha de le jeter dans des paroles de blasphème et de désespoir. Mais Job résista aux traits de sa langue envenimée, et se contenta, pour la faire taire, de lui dire ces paroles: vous avez parlé comme une femme insensée: puisque nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux? Il vit d'un œil éclairé ce que l'on doit craindre des personnes qui nous sont le plus unies. Et saint Augustin, admirant sa fermeté en cette rencontre, dit que Job n'ayant point succombé à cette Eve, est devenu incomparablement plus glorieux sur son fumier qu'Adam ne le fut autrefois dans toutes les délices du paradis.

FIGURE 152. *Amis de Job.* Job 4.

Job étant réduit dans l'état qui a été marqué auparavant, paraissait être dans le comble de l'affliction, s'il ne lui en fût encore survenu une nouvelle, qui blessait autant son cœur, que ses autres maux lui étaient sensibles dans le corps. Trois de ses amis, à qui l'Écriture donne le nom de rois, vinrent le visiter, pour lui témoigner la part qu'ils prenaient à son malheur; mais au lieu de recevoir d'eux quelque consolation solide, il eut besoin de se défendre contre la fausseté de leurs raisons, et l'injustice de leur pensées. Tout ce qui restait à ce bienheureux homme dans une si rude épreuve était le témoignage de sa conscience, et l'innocence de sa vie passée; et c'est ce que ces amis indiscrets lui voulaient ôter, en soutenant qu'il fallait qu'il eût commis de grands crimes, puisque Dieu le châtiait si sévèrement. Ils jugeaient de la conduite de Dieu sur ce saint homme avec un sens tout humain,

et ils ne mêlaient de graves discours dans ce qu'ils disaient contre lui, que pour donner plus d'autorité à leurs médisances. Ce saint homme souffrait ce dernier mal avec plus de peine qu'il n'avait souffert tous les autres; et quelques efforts qu'il fit pour les faire entrer dans des sentiments de raison et d'équité, ils montrèrent, par leur exemple, combien il est dangereux aux hommes de se laisser prévenir de mauvaises impressions, et de concevoir d'abord des pensées peu favorables à l'innocence des Saints; car, se laissant aller aux apparences qui semblaient favoriser les prétentions de leur esprit, ils crurent toujours que Job était coupable, parce qu'il était traité en coupable. Mais Dieu vengea enfin son serviteur de cette injure. Il se mit en colère contre des amis si injustes. Il traita leur sentiment de folie, et déclara qu'il ne leur pardonnerait leurs fautes que par les prières de celui-là même qu'ils voulaient faire passer pour un criminel. Cet exemple, disent les saints Pères, doit apprendre à ne jamais juger mal des Saints et des justes dans ce monde, quelques maux qu'ils souffrent, et à n'estimer pas aussi ceux qui étant plus corrompus dans l'âme que Job ne l'était sur son fumier dans le corps, sont dans l'abondance de toutes sortes de biens; car la foi prend d'ordinaire tout le contraire des sens. Ceux qui paraissent puissants et justes sont souvent pauvres et criminels aux yeux de Dieu, et ceux qui sont méprisés comme pauvres, et déshonorés comme coupables, en sont souvent d'autant plus riches en grâces et en vertus, au jugement de celui qui pénètre le fond des cœurs. Dieu justifia Job alors d'une manière publique et éclatante, en lui rendant encore plus de richesses que le démon ne lui en avait ôté. Mais maintenant Dieu permet souvent que ses plus fidèles serviteurs demeurent accablés et déshonorés jusqu'à la fin de leur vie, parce qu'après l'exemple de Jésus-Christ et des Saints, ceux qui en veulent être les disciples et les imitateurs ne doivent craindre de maux que ceux qui souillent et blessent l'âme, ni estimer de récompenses que celles qui sont invisibles et éternelles.

FIGURE 153. *Isaïe prophète*. Isaïe 6.

(Isaïe commença à prophétiser l'an du monde 3219, avant J.-C. 785, et il prophétisa durant plus de 100 ans.)

Le prophète Isaïe, qui est le premier dans l'ordre des prophètes, se peut aussi appeler en toutes manières le premier de tous. Sa naissance royale, son excellente piété, son éloquence inimitable et toute divine, sa pénétration dans l'avenir, l'ont rendu un homme tout à fait extraordinaire. Il parle si clairement de Jésus-Christ

et de l'Église, qu'il a toujours très-justement passé plutôt pour un évangéliste que pour un prophète, et pour un historien qui rapportait ce qui était déjà arrivé, que pour un homme qui prédisait ce qui ne devait s'accomplir qu'après tant de siècles. Entre les autres visions qu'il eut, celle-ci fut une des plus considérables. Dieu lui apparut dans sa majesté, et, pour user du terme de saint Jean l'évangéliste, il vit la gloire de Dieu, qui était assis sur un trône élevé, environné de chérubins, qui, par des cris redoublés, chantaient ce divin cantique que l'Église encore aujourd'hui chante à Dieu dans la célébration de ses mystères. Isaïe, dans une vue si claire de la sainteté de Dieu, entra dans une humiliation profonde, et témoigna qu'il avait des lèvres trop impures pour annoncer aux hommes de si grandes choses. Lorsqu'il se plaignait lui-même dans cette pensée, un des chérubins qui environnaient le trône de Dieu prit, avec des pincettes, un charbon ardent du feu qui était sur l'autel, et en vint toucher les lèvres de ce saint prophète, pour le purifier de toutes ses taches. Après l'effet de ce feu divin, et l'assurance que l'ange lui donna que ses lèvres étaient pures, il s'offrit sans peine pour aller prêcher au peuple ce que Dieu lui ordonnerait de lui dire. Ce saint prophète, comme disent les saints Pères, apprit aux prédicateurs de l'Évangile quelle pureté ils doivent avoir avant que de s'engager dans un si saint ministère, et combien ils doivent prier Dieu, comme ils font tous les jours à la messe avant que de dire l'Évangile, qu'il envoie du ciel, non seulement un charbon de feu, comme à ce saint prophète, mais, comme dit saint Bernard, un brasier tout entier pour les rendre aussi purs qu'ils doivent être. Isaïe, selon la tradition des Juifs et des saints Pères, mourut enfin dans la persécution, le roi Manassé l'ayant fait scier avec une scie de bois pour lui ôter la vie avec une douleur encore plus violente. Sa mort précieuse devant Dieu a été marquée expressément dans l'épître aux Hébreux, où l'apôtre parle en ces termes des vertus et des souffrances des saints prophètes: Ils ont été tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. Ils ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons. Ils ont été lapidés; ils ont été sciés; ils ont été éprouvés en toutes manières, ils sont morts par le tranchant de l'épée. Ils ont été vagabonds, abandonnés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne. L'Ecclésiastique, avant saint Paul, rapporte encore l'éloge de ce saint prophète en ces termes: Ezéchias fit ce qui était agréable à Dieu; il marcha courageusement dans la voie de David, son père, qui lui avait recommandé Isaïe, qui fut un grand prophète, et fidèle aux yeux du

Seigneur. Le soleil pendant sept jours retourna en arrière, et il ajouta plusieurs années à la vie du roi. Il vit la fin des temps par un grand don de l'esprit, et il consola ceux qui pleuraient en Sion. Il prédit ce qui devait arriver jusqu'à la fin des temps, et il découvrit des choses secrètes avant qu'elles arrivassent. On ne peut rien ajouter aux louanges de ces saints prophètes, dont Isaïe a été le chef, puisque c'est le Saint-Esprit même qui a fait leur éloge, et qu'il s'est servi pour le louer, de la langue de l'auteur de l'Ecclésiastique et de saint Paul.

FIGURE 154. *Jérémie prophète.* Jérémie 38.

(Jérémie commença à prophétiser l'an du monde 3375, avant J.-C. 629, et prophétisa durant près de 45 ans.)

Le prophète Jérémie était un homme d'une vertu admirable. Il fut sanctifié dès le ventre de sa mère. Il commença à prêcher dès l'âge de quinze ans. Il eut plusieurs révélations sur le sujet des malheurs qui devaient arriver aux Juifs; et il est celui de tous les prophètes qui les a ressentis, et qui les a exprimés, selon qu'il paraît dans ses lamentations, en des termes plus pathétiques. Comme il en était si vivement touché lui-même, il les prédisait aux autres avec une force extraordinaire, et il ne se lassait point de faire retentir partout les paroles menaçantes que Dieu l'obligeait de dire à son peuple. Une liberté si généreuse lui attira bientôt la haine des hommes. Ils ne le regardèrent plus que comme l'objet de leur aversion, et ils lui suscitèrent des persécutions toujours nouvelles. Ce saint homme souffrit avec un courage héroïque les outrages de ses ennemis. Il vit sans s'étonner leurs mauvais desseins contre lui, leurs menaces, et les supplices qu'ils lui préparaient; et bien loin d'en être plus timide dans ses prédications, il y fit au contraire paraître plus de feu qu'auparavant. Enfin les princes ayant conjuré sa mort entre eux, s'adressèrent au roi Sédécias, qui aimait ce prophète, et lui demandèrent le pouvoir de le jeter dans une citerne sans eau, qui était pleine de boue. Ce roi faible ne put résister à leurs demandes. Il abandonna un si saint homme à la fureur de ses ennemis, qui le descendirent au moment même dans cette fosse, où il ne pouvait vivre longtemps. Mais un officier du roi lui ayant représenté avec beaucoup de zèle l'injustice que l'on faisait à Jérémie, Sédécias l'envoya retirer de cette basse-fosse, et il le protégea toujours depuis contre la malignité de ses calomniateurs. Saint Jérôme admire qu'un homme seul et abandonné comme était Jérémie, ait pu résister à un prince, à tous les grands de sa cour, et à tout un peuple: il

reconnaît en même temps qu'on ne doit pas attribuer un si grand miracle à la faiblesse de l'homme, mais à la toute-puissance de Dieu; car nous voyons, dès l'entrée du livre de ce prophète, que Dieu lui promet de le rendre comme une colonne de fer et un mur d'airain, et que, quelques efforts que tous les hommes ensemble pussent faire contre lui, il demeurerait toujours ferme et inébranlable, parce que Dieu était avec lui pour le soutenir. C'est là la source de ce courage si extraordinaire qui a paru dans tous les Saints. Ils n'ont pas cédé à la violence, parce que leur force venait d'en haut. Et c'est en ce sens que saint Cyprien a dit qu'un homme de Dieu, qui a Dieu dans le cœur, sa crainte devant les yeux, et sa vérité dans la bouche, peut être tué, mais qu'il ne peut être vaincu.

FIGURE 155. *Baruch prophète.* Baruch 9.

(Avant J.-C. 600 ans.)

Quelque considérable que le prophète Baruch fût par sa naissance, il le fut encore plus par sa piété, qui lui fit mépriser tous les avantages du monde pour se rendre le disciple du saint prophète Jérémie, pour lui servir de secrétaire, et pour être le compagnon de ses peines et de ses travaux. Il fut le fidèle interprète de toutes les volontés de ce prophète qu'il avait choisi pour son maître: et lorsqu'il était en prison, il porta sans rien craindre les paroles les plus menaçantes devant les princes et les grands seigneurs, sans qu'il paraisse jamais qu'il ait pensé à affaiblir en rien cette fermeté admirable qui se voit dans toute sa conduite et dans tous les écrits de Jérémie. Il lui rendit toutes les assistances possibles dans toutes les traverses qui lui arrivèrent, et dans les rencontres différentes où il fut obligé de se cacher pour éviter la fureur de la persécution. Il est vrai que parmi tant de peines, qui étaient dans l'ancienne loi l'image de celles que devaient souffrir un jour les ministres de la loi nouvelle, la faiblesse humaine fut prête à succomber; et que le saint homme Baruch se laissant trop abattre par les maux qu'il souffrait, dit ces paroles de découragement, comme le rapporte Jérémie: Hélas! malheureux que je suis! pourquoi Dieu m'envoie-t-il ainsi douleur sur douleur? je passe toutes les années de ma vie dans les gémissements, et je n'ai jamais trouvé de repos. Mais Dieu releva son courage par Jérémie même, dont la compagnie lui attirait ces persécutions, et lui dit, dans l'esprit de Dieu, qu'il ne devait pas se plaindre ainsi de ses maux, puisqu'il voyait l'état où tout le peuple était réduit; qu'il n'était pas juste de chercher du repos pendant que toute sa nation

était accablée de misère, et qu'en quelque lieu qu'il se trouvât, Dieu serait toujours sa protection et son salut. Après s'être tenu inviolablement attaché à Jérémie jusqu'à la mort de ce bienheureux prophète, il encouragea après lui le peuple par ses instructions, qui sont non-seulement pleines d'un zèle divin, comme celles de Jérémie, mais encore d'une humilité profonde : car voici la manière dont il parle à Dieu : Seigneur, exaucez nos prières, et tirez-nous de captivité pour vous-même, afin que toute la terre sache que vous êtes le Seigneur notre Dieu : Seigneur, jetez les yeux sur nous du haut de votre maison sainte ; daignez nous entendre, et exaucez-nous. Ouvrez vos yeux et considérez, parce que les morts qui sont dans le sépulcre, dont l'âme a été arrachée des entrailles de leurs corps, ne rendront point l'honneur et la gloire au Seigneur : mais ce sera l'âme qui s'attristera de la grandeur des maux qu'elle a faits, qui va toute courbée et accablée de langueur. Ce sont les yeux languissants, et ce sera l'âme pressée de la faim qui vous rendra gloire, ô Seigneur, et qui révérera votre justice. Ce saint prophète, après avoir représenté les diverses plaies dont Dieu avait frappé son peuple, ajoute aussitôt : La justice est au Seigneur notre Dieu, et pour nous il ne nous reste que la confusion sur notre visage. Il apprend ainsi aux Chrétiens, qui sont les disciples, non-seulement des prophètes, mais d'un Dieu crucifié, que ce n'est rien de souffrir constamment, si l'on ne souffre humblement ; et que si la patience est la perfection de la charité, l'humilité est la sanctification de la patience, et rend invincible cette vertu qui est le soutien de toutes les autres.

FIGURE 156. *Ézéchiel prophète.* Ézéch. 1.

Le prophète Ézéchiel a prophétisé durant vingt-deux années, dont les onze premières concourent avec les onze dernières de Jérémie. Il était de la race sacerdotale, aussi bien que Jérémie, du temps duquel il vivait. Il fut des premiers qui furent transportés à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda, et il prêcha dans cette ville étrangère aux Juifs avec lesquels il avait été emmené. Il a eu des visions très-mystérieuses mais qui ont toujours paru si difficiles à développer que, parmi les Juifs, autrefois, il était défendu à tout le monde de lire le commencement et la fin de ce prophète avant l'âge de trente ans. Les saints Pères disent que la raison de ces obscurités était peut-être que ce prophète était parmi un peuple idolâtre, et qu'il n'était pas juste que les Babyloniens comprissent les secrets de Dieu, qui les révélait à son prophète

d'une manière si obscure, qu'ils ne pouvaient être compris que par une grâce particulière de Dieu. Cette première vision de ce prophète, des animaux et des roues, est si pleine de merveilles, que saint Grégoire, qui l'explique, fait voir, par les choses qu'il en dit, combien il y en aurait encore à dire. Il suffira de marquer ici en un mot que ce mélange d'animaux qui n'en forme qu'un, figurait, selon saint Grégoire, le mélange de plusieurs membres de l'Eglise, qui ne formeraient qu'un seul corps, et l'union que tous les Chrétiens auraient entre eux par la foi, parmi tant de contrariétés apparentes qui se trouveraient entre eux, ce qui est aussi admirable en soi, que ce mélange d'animaux paraît surprenant lorsqu'il se présente à nos yeux. Les uns, dit ce saint père, excellent en esprit et en intelligence, et sont au-dessus des autres ce qu'est l'homme au-dessus des animaux. Les autres ont le courage du lion pour souffrir constamment toutes les persécutions. Les uns, par leurs mortifications intérieures et extérieures, s'offrent à Dieu comme des victimes, ce qui est représenté par le jeune bœuf. Les autres s'élèvent dans une haute contemplation, et ils sont semblables à l'aigle. Mais tous néanmoins ne forment ensemble qu'un même corps, et ils sont liés entre eux par la même foi et la même charité. Le même pape dit que certains animaux mystérieux figurent encore les grands justes, et que les roues enlacées les unes dans les autres représentent les simples fidèles. Ces roues s'élèvent de la terre à mesure que les animaux s'élèvent, parce que les fidèles s'avancent vers le ciel à proportion que les pasteurs y montent eux-mêmes : car ils sont comme les aigles qui portent leurs petits sur leurs ailes, et qui volent au-dessous d'eux pour leur apprendre à voler.

FIGURE 157. *Seconde vision d'Ézéchiel.* Ézéch. 37.

(L'an du monde 3420, avant J.-C. 584.)

Entre toutes les visions du prophète Ézéchiel, celle qui est représentée dans cette image est très-fameuse, et a toujours été très-considérée dans l'Église. L'esprit de Dieu l'emporta dans une grande campagne, pleine d'une multitude innombrable d'os de morts desséchés depuis fort longtemps. Il lui fit faire le tour de cette campagne, et lui ordonna ensuite de commander à ces os de s'approcher les uns des autres, et de rentrer dans leur place naturelle. Dès qu'il eut fait ce commandement de la part de Dieu, à qui toutes choses sont vivantes, et au pouvoir duquel rien ne résiste, le prophète en vit aussitôt l'exécution avec un effroyable bruit. Tous ces os se réunirent, les nerfs, les muscles, la chair et

la peau les couvrirent ensuite, et il se forma des corps parfaits auxquels il ne manqua plus que la vie. Le prophète, par un nouvel ordre de Dieu, ayant attiré des quatre parties du monde sur ces corps entiers, mais inanimés, le même esprit qui inspira autrefois la vie au premier homme, après l'avoir formé de terre, ces corps se levèrent tout d'un coup, et parurent pleins de vie. Dieu voulut tracer ainsi devant ce prophète un tableau de ce qui se fera un jour en la résurrection de nos corps, et, comme dit saint Ambroise, il nous en a assuré nous-mêmes en la personne de son serviteur. Nous avons vu par les yeux de ce saint prophète, ce que nous verrons un jour nous-mêmes. Dieu a voulu aussi nous faire comprendre, par cette vision, que quelque désespérée que soit une âme qui a veilli longtemps dans le péché, qui est semblable alors non-seulement à un corps mort, mais à des os desséchés, il peut néanmoins, quand il lui plait, la ressusciter et la tirer comme du tombeau pour lui donner une nouvelle vie. Comme Dieu a tiré d'abord l'âme du néant de l'être, il l'a tirée ensuite du néant du péché. Et cette seconde création est encore plus admirable que la première; car la première création n'a coûté à Dieu qu'une parole, au lieu que la seconde est le fruit de la mort, et le prix du sang d'un Dieu incarné.

FIGURE 158. *Daniel prophète.* Dan. 2.

(L'an du monde 3398, avant. J.-C. 606.)

Le prophète Daniel était de la race des princes de Juda, et fut emmené tout jeune à Babylone par le roi Nabuchodonosor. Il fut durant sa captivité même très-exact à observer la loi de Dieu, et il ne voulait point manger les viandes que le roi lui faisait servir de sa table. Malasar, qui avait soin de lui, d'Ananie, de Mizaël et d'Azarie, eut peur que s'il ne leur donnait que des légumes, comme ils l'en suppliaient, ils ne devinssent plus maigres que les autres jeunes captifs, et qu'ils n'irritât ainsi le roi contre lui. Mais en ayant fait l'essai pendant dix jours, à la prière de Daniel, leurs visages se trouvèrent plus beaux et plus gras que ceux des autres qui se nourrissaient des viandes les plus délicates. Dieu fit voir ainsi combien il aime l'abstinence qui vient de son ordre, et que ce ne sont pas proprement les viandes qui nourrissent, mais les bénédictions qu'il y donne. Dieu, pour élever ce saint prophète en gloire, commença* à le signaler comme il fit autrefois à l'égard de Joseph, par l'interprétation d'un songe qui avait épouvanté le roi. Mais il fit plus que Joseph, en ce qu'il lui découvrit non seulement l'interprétation du songe, mais le songe même. Nabuchodonosor avait inutilement consulté tous les sages de son royaume. Ils lui avaient tous déclaré qu'il était impossible aux hommes de deviner ce qu'un autre homme avait songé, et que tout ce qui pouvait se faire était d'expliquer ce que les songes signifiaient. C'est pourquoi ce prince les condamna tous à la mort. Daniel ayant su ce cruel arrêt, pria qu'on le suspendit; et, après avoir invoqué Dieu durant quelque temps avec Ananie, Mizaël et Azarie, il vint se présenter devant le roi, pour lui déclarer quel avait été son songe. Il lui dit qu'il avait vu une statue extraordinairement grande, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds partie de fer et partie de terre; mais qu'une pierre arrachée d'une montagne, sans que la main d'aucun homme y eût part, frappant la statue par les pieds, la brisa et la réduisit en poudre. Il lui dit encore que la tête d'or de cette statue marquait son royaume, qu'après son règne il en viendrait un autre d'argent qui serait moindre que le sien, et qu'après ce second il en viendrait un troisième qui serait d'airain, et qui serait suivi d'un autre de fer, qui briserait tout. Nabuchodonosor admira Daniel jusqu'à vouloir l'adorer, et l'éleva en grand honneur. Mais cet humble prophète lui avait déclaré d'abord que ce n'était que du ciel qu'il avait reçu cette lumière. Et l'unique demande qu'il lui fit, fut d'honorer des marques de sa bienveillance, Ananie, Mizaël et Azarie, afin que comme il avaient été si près d'être tués avec tous les sages de Babylone, et qu'ils avaient aidé à détourner ce malheur par leurs prières, ils eussent part aussi à la gloire où ce prince voulait l'élever.

* L'an du monde 3401, Daniel n'ayant que 15 ans.

FIGURE 159. *Les Enfants dans la fournaise.* Dan. 3.

(L'an du monde 3417, avant Jésus-Christ 587, ces jeunes hommes ayant environ 31 ans.)

Le roi Nabuchodonosor ayant fait faire une grande statue d'or, haute de soixante coudées, et large de six, commanda à tous ses sujets de l'adorer. Quelques esprits malicieux ayant pris occasion de cet édit du roi d'observer les trois jeunes hommes hébreux, Ananie, Mizaël et Azarie, dont la grande élévation leur déplaisait, les accusèrent devant le roi de ce qu'ils n'adoraient pas la statue comme tous ses autres sujets. Ce prince fut fort irrité de ce rapport; mais sa colère n'étonna point ses jeunes hommes, qui représentèrent humblement au roi que le Dieu qu'ils adoraient pourrait bien s'il le voulait, les tirer d'entre ses mains; mais que

quand il ne lui plairait pas de le faire, ils n'adoreraient pas néanmoins sa statue ni ses autres dieux. Nabuchodonosor ne put souffrir cette fermeté si sainte; se croyant méprisé par ces jeunes hommes qui ne lui préféraient que Dieu seul, il les fit jeter dans une fournaise ardente. Mais Dieu vérifia alors à la lettre ce qu'il avait dit par son serviteur David, qu'il se trouverait avec ceux qui seraient dans l'affliction. L'ange du Seigneur parut visiblement dans la fournaise avec ces trois jeunes hommes; et il arrêta la violence du feu, qui épargna même leurs habits, et ne consuma que leurs liens. Ils trouvèrent une douce rosée au milieu des flammes, et brûlant dans le cœur d'un feu plus ardent que n'était celui qui les environnait au dehors, ils rendirent grâces à Dieu d'une protection si visible, et invitèrent toutes les créatures à le bénir avec eux. Le roi, surpris de ce miracle, les fit sortir de cette fournaise; et il commanda à tout son peuple d'adorer le Dieu que ces jeunes hommes servaient, par un édit solennel conçu en ces termes: Le Dieu Très-Haut a fait en mon royaume des merveilles et des prodiges; c'est pourquoi nous avons résolu de publier ses merveilles, parce qu'elles sont étonnantes, et ses prodiges, parce qu'ils sont grands. Son royaume est un royaume éternel, et sa puissance s'étend dans la succession de tous les siècles. Les saints Pères remarquent que ces jeunes hommes dans la fournaise sont les images des Saints dans l'affliction. Le feu ne brûle que leurs liens, l'affliction de même ne consume que ce qu'il y a de faible et de moins pur dans les serviteurs de Dieu : un ange descend avec eux dans la fournaise; Dieu est lui-même dans le cœur de ceux qui souffrent pour lui. Et comme le feu de la fournaise devint une rosée pour ces saints, et ne consuma que ceux qui les y avaient jetés, ainsi les maux des justes les consolent et les sanctifient, et ne retombent que sur ceux qui les font souffrir. Mais ces punitions autrefois étaient extérieures et visibles, au lieu que maintenant elles sont toutes intérieures et invisibles.

FIGURE 160. *Nabuchodonosor changé en bête.* Dan. 4.

(L'an du monde 3431, avant J.-C. 570, Daniel ayant environ 48 ans.)

Le roi Nabuchodonosor étant de retour à Babylone après la conquête de l'Égypte et la victoire remportée sur ses ennemis, s'oubliant dans les prospérités de son royaume, et faisant de jour en jour monter son orgueil jusqu'à son comble, Dieu voulut en faire un exemple pour apprendre en lui, non-seulement aux princes, mais à tous les hommes, à ne se pas élever, et à se souvenir qu'ils sont hommes. Dieu voulut lui faire voir en songe le

jugement qu'il devait exécuter sur lui; et après l'avoir rapporté à Daniel, ce saint prophète le lui expliqua en cette manière: Vous avez vu, ô roi! un grand arbre, dont la hauteur allait jusqu'au ciel, et qui s'étendait sur toute la terre. Son bois était d'une beauté admirable. Il était chargé de toutes sortes de fruits. Les bêtes de la terre se nourrissaient sous son ombre, et les oiseaux du ciel faisaient leurs nids dans ses branches. Ce grand arbre que vous avez vu, ô roi! c'est vous-même, dont la grandeur s'est élevée jusqu'au ciel, et s'est étendue sur toute la terre. Cet esprit toujours veillant que vous avez vu descendre du ciel, et qui a dit: Coupez cet arbre et l'abattez, gardez-en néanmoins la racine, et liez-la avec le fer; qu'elle soit trempée de la rosée, et qu'elle se nourrisse avec les bêtes pendant sept ans: c'est l'arrêt que le Très-Haut a prononcé contre le seigneur mon roi, qui s'exécutera en cette sorte: Vous serez chassé d'entre les hommes, vous habiterez avec les bêtes farouches, vous mangerez du foin comme un bœuf, et serez trempé de la rosée du ciel, jusqu'à ce que vous sachiez que le Très-Haut est maître de tous les royaumes, et qu'il les donne à qui il lui plaît. Cette prédiction s'accomplit ainsi. Lorsque ce roi admirait les merveilleux ouvrages qu'il avait fait faire et la grandeur de la ville de Babylone qu'il avait bâtie pour être la capitale de son royaume, il se sentit frappé tout d'un coup de la main de Dieu, qui accomplit en un moment cette prédiction qu'il lui avait faite auparavant par Daniel. Il fut chassé de la société des hommes, et il demeura avec les bêtes farouches. Il y fut durant sept ans. Ses cheveux devinrent grands comme le plumage d'un aigle; et ses ongles comme les griffes des oiseaux de proie. Dieu fit voir par cet exemple si sensible, combien il punit la vanité secrète du cœur, et qu'il sait rabaisser jusque dans l'état des bêtes ceux qui veulent s'élever au-dessus des hommes. Nabuchodonosor, dit saint Bernard, est l'image de l'homme pécheur; par son orgueil, il perdit tous ses états et devint semblable aux animaux, comme l'homme en péchant a perdu la grâce, et est devenu semblable aux bêtes et aux démons. Mais comme ce prince, enfin, reconnaissant son état si funeste, éleva ses yeux vers Dieu, il le rétablit non-seulement dans la forme de l'homme, mais encore dans son royaume: ainsi lorsque le pécheur soupire vers Dieu dans sa misère, non-seulement il sort de l'état de bête où il était, mais il rentre même dans la vie des anges, et dans la possession des grâces du ciel; car, comme dit un père de l'Église, si l'orgueil a changé autrefois les anges, et change encore aujourd'hui les hommes en démons, l'humilité aussi rétablit dans la vie des anges ceux qui

avaient vécu selon le corps comme des bêtes, et selon l'esprit comme les démons.

FIGURE 161. *Balthasar condamné.* Daniel 3.

(L'an du monde 3466.)

Balthasar, roi de Babylone, et petit-fils de Nabuchodonosor, ayant fait un magnifique festin à tous les grands de son royaume, voulut joindre à son luxe l'impiété et la profanation des choses saintes; car il commanda qu'on apportât les vases sacrés que Nabuchodonosor avait emportés de Jérusalem; il s'en servit non-seulement pour lui-même, mais y fit boire encore ses officiers et toutes ses femmes. Dieu fut irrité du mépris que ce prince faisait de son saint culte; et lorsqu'il lui insultait de la sorte, il lui fit paraître, au milieu de ce festin sacrilége, une main qui écrivit trois mots sur la muraille, qui étaient, sans qu'il le sût, l'arrêt de sa condamnation. Il fit aussitôt assembler tous les sages de Babylone pour expliquer ces mots, et pour le tirer du trouble étrange dont il était saisi. Mais n'ayant pas pu même lire cette écriture, la reine qui se souvenait de ce que Daniel avait fait autrefois dans une semblable rencontre, parla de lui au roi, qui le fit venir. Ce saint prophète rejeta d'abord les présents que ce prince lui offrait s'il pouvait expliquer ce mystère; et, avec une liberté toute sainte, il lui dit que, n'étant pas devenu humble par l'exemple de son père Nabuchodonosor, dont l'orgueil avait été si sévèrement puni par son changement en bête, Dieu irrité contre ses excès avait enfin écrit sa condamnation en trois mots : *Mane, Thecel, Phares.* Que ce premier mot, *Mane*, marquait que Dieu avait compté les jours de son règne, et qu'ils étaient enfin accomplis; que par le mot *Thecel*, Dieu marquait qu'il l'avait pesé dans sa juste balance, et qu'il l'avait trouvé de beaucoup trop léger; et qu'enfin le mot de *Phares* signifiait que son royaume serait divisé et partagé entre les Mèdes et les Perses. Ce prince ne laissa pas d'honorer Daniel, quoiqu'il ne lui eût prédit que des choses si funestes. Il le fit revêtir d'une robe de pourpre, lui fit mettre un collier d'or, et fit publier qu'il serait le troisième après lui dans son royaume. Ses prédictions cependant ne furent pas longtemps sans être accomplies; car, comme Cyrus était devant Babylone avec une forte armée, lorsque les Babyloniens, se confiant trop dans les fortifications de leur ville, ne songeaient qu'à se divertir, il y entra par le canal de la rivière, et deux de ses capitaines ayant percé jusqu'au palais, le roi y fut tué la nuit même que Daniel le lui avait prédit, laissant un exemple terrible, dit saint Jérôme, à tous ceux qui abusent des choses infiniment plus saintes que n'étaient ces vases sacrés, et qui doivent croire que s'ils n'en font une véritable pénitence, leur condamnation est très-assurée, quoiqu'elle ne soit pas écrite visiblement devant leurs yeux comme celle du prince.

FIGURE 162. *Daniel dans la fosse aux Lions.* Daniel 6.

(La même année 3466, avant J.-C. 538.)

Darius-Medus, oncle de Cyrus, étant devenu maître de tous les états de Balthasar, honora le prophète Daniel, et le regarda toujours comme un homme rempli de l'esprit de Dieu, parce qu'il savait ce qu'il avait autrefois prédit à Nabuchodonosor et à Balthasar son petit-fils; et il eut même la pensée de l'établir sur tout son royaume. Mais s'il put l'élever en honneur, il ne put le délivrer de l'envie que les autres seigneurs de la cour conçurent de son élévation. Comme sa vie était irréprochable, et qu'ils voulaient néanmoins le faire périr par les formes de la justice, ils tâchèrent de le surprendre en un point où la loi de son Dieu l'empêcherait de se soumettre. Ils persuadèrent donc le roi de faire publier une déclaration par laquelle il punissait de mort tous ceux qui, durant trente jours, feraient quelque prière à tout autre qu'à lui seul. Quoique cette loi fût impie en elle-même, et quelle n'eût été faite que contre le seul Daniel, il n'y eut néanmoins que Daniel seul qui crut n'y pouvoir obéir; car, préférant la loi de Dieu à celle des hommes, il parut à son ordinaire ouvrir trois fois le jour les fenêtres de sa chambre pour se retourner vers Jérusalem, et adorer Dieu. Ses ennemis, qui l'observaient, le déférèrent au roi comme un rebelle. Ce prince, qui aimait Daniel, tâcha de le délivrer de leurs mains, mais ils insistèrent fortement, et lui représentèrent que, dès que le roi avait fait un arrêt, il ne pouvait plus le rétracter; qu'il fallait donc que, selon sa déclaration, Daniel fût jeté dans la fosse aux lions, pour être dévoré. La faiblesse de ce prince fut plus grande que le désir qu'il avait de conserver Daniel, et il fit malgré lui descendre ce saint prophète dans la fosse* avec cette précaution qu'après qu'il y fut descendu, il voulut sceller la pierre qui en fermait l'entrée, parce qu'il craignait plus la cruauté des hommes que celle des lions mêmes, dont il espérait que Dieu délivrerait ce prophète. Il ne fut pas trompé dans son attente; car le lendemain, dès le point du jour, courant sur le bord de la fosse, il trouva Daniel plein de vie. Ce miracle le surprit d'une telle sorte qu'il fit jeter en

* Daniel avait environ 82 ans.

sa place tous ceux qui, par leur malignité, avaient cherché à procurer la mort à ce saint homme, et ils furent dévorés par les lions presqu'avant d'être descendus en bas. Daniel, sortant de cette fosse, bénit Dieu qui avait fermé la gueule des lions pour les empêcher de le dévorer, et il apprit, comme dit saint Jérôme, à ceux que Dieu a délivrés d'une autre sorte de lions, qui sont encore plus à craindre que ne l'étaient ceux de ce prophète, à louer Dieu d'une protection particulière, sans laquelle ils auraient succombé à la violence de leurs ennemis. Le péché a des dents de lion, comme dit l'Ecriture, et il imprime ses morsures, non sur le corps, mais sur l'âme même. Ainsi ceux que Dieu soutient dans l'affliction, et qu'il empêche de succomber au péché, sont délivrés encore plus que Daniel de la fureur des lions.

FIGURE 163. *Vision de Daniel.* Daniel 7.

(Environ l'an du monde 3449, avant Jésus-Christ 555.)

Daniel est un des prophètes à qui Dieu ait le plus marqué l'avenir par des visions mystérieuses qui représentaient toute la suite des temps, et il les a exprimées d'une manière si sensible, que les ennemis de notre religion, ne pouvant douter de la vérité de ses prophéties, l'ont plutôt regardé comme un historien des choses passées, ainsi que le remarque saint Jérôme, que comme un prophète de l'avenir. La vision qui est figurée dans cette image, et que Daniel dit avoir eue la première année du règne de Balthasar, est de cette sorte. Ce saint prophète, étant dans son lit, vit sortir d'une mer agitée par les quatre vents, quatre grandes bêtes toutes fort différentes l'une de l'autre. La première était comme une lionne qui avait des ailes d'aigle. La seconde ressemblait à un ours qui avait trois rangs de dents dans la gueule. La troisième était comme un léopard qui avait quatre têtes et quatre ailes comme les ailes d'un oiseau. La quatrième était plus terrible que toutes les autres : elle était extraordinairement forte, elle avait de grandes dents de fer, elle dévorait et mettait tout en pièces, et avait dix cornes, du milieu desquelles il en sortait une qui avait des yeux comme les yeux d'un homme et une bouche qui disait de grandes choses. Le prophète, surpris de cette vision, vit ensuite Dieu dans sa gloire, accompagné d'une multitude innombrable d'esprits, à l'un desquels il demanda ce que marquaient ces quatre bêtes. Il lui répondit qu'elles signifiaient les quatre royaumes qui devaient s'élever sur la terre. Mais le prophète faisant une instance particulière pour savoir ce que c'était que cette quatrième bête, qui était effroyable au-delà de tout ce

qu'on peut dire, on lui répondit : La quatrième bête est le quatrième royaume qui dominera le monde, et qui sera plus grand que tous les autres royaumes. Il dévorera la terre, il la foulera aux pieds et la réduira en poudre. Les dix cornes de ce royaume sont les dix rois qui régneront. Il s'élèvera un autre roi après eux, qui sera plus puissant que tous les autres ; il parlera insolemment contre le Très-Haut. Il foulera aux pieds les Saints du Seigneur. Il s'imaginera qu'il pourra changer le temps et les lois, et les justes seront livrés entre ses mains jusqu'à un temps, et deux temps, et la moitié d'un temps, c'est-à-dire un an, deux ans et la moitié d'un an, qui font en tout trois ans et demi. La même expression est encore dans l'Apocalypse. Plusieurs entendent par ces quatre royaumes les quatre monarchies des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains ; mais tous s'accordent que ce dernier roi marque visiblement le royaume de l'Antechrist.

FIGURE 164. *Chasteté de Suzanne.* Daniel 13.

(L'an du monde 3398, avant J.-C. 606.)

Quoique cette histoire ne soit rapportée qu'à la fin de Daniel, elle est néanmoins arrivée avant les précédentes ; car saint Ignace et Sulpice-Sévère disent que ce prophète n'avait alors que douze ans. Il semble même qu'elle ait précédé le songe de Nabuchodonosor, puisqu'il est dit qu'alors Daniel était déjà regardé comme le plus sage de tous les devins ; ce qu'il ne pouvait avoir acquis que par quelque grande action comme celle-ci. Suzanne était fille d'Elcias et femme de Joachim. Elle avait été parfaitement élevée dans son enfance par ses parents, non selon la vanité du monde, mais selon la vérité de la loi de Dieu. Et c'est à cette éducation que les saints Pères attribuent toute la vertu qu'elle fit paraître ensuite. Lorsqu'elle vivait dans la réputation que sa chasteté lui avait acquise, deux vieillards qui auraient dû le plus contribuer à la conserver furent les seuls qui eurent assez d'impudence pour entreprendre de la corrompre. L'Ecriture marque qu'ils allaient souvent chez Joachim son mari, où ils la voyaient ; et cette femme ayant une chasteté égale à sa beauté, ils furent plus touchés de sa beauté pour tâcher de la corrompre, que de sa chasteté pour l'imiter. La pudeur étouffa assez longtemps leur passion criminelle. Ils étaient tous deux blessés, et ils rougissaient de s'entr'avouer la plaie honteuse qu'ils nourrissaient dans leurs cœurs. Mais enfin ils se découvrirent l'un à l'autre leur pensée secrète, et ils firent un détestable dessein entre eux pour surprendre Susanne lorsqu'elle se baignerait seule

dans son jardin; car, s'y étant enfermés en secret, ils prirent l'occasion que ses suivantes étaient allées quérir les choses dont elle devait se servir dans le bain, et ils coururent à elle dans ce moment-là. Ils lui découvrirent leur infâme passion, et la menacèrent, si elle résistait, de déposer publiquement qu'ils avaient trouvé avec elle un jeune homme pour la corrompre. Susanne, ayant les larmes aux yeux et Dieu dans le cœur, leur répondit en ces termes: Je ne vois que maux de toutes parts; car, si je fais ce que vous désirez, je suis morte; et si je ne le fais pas, je n'échapperai point de vos mains. Mais j'aime mieux tomber entre vos mains étant innocente, que de commettre un péché devant Dieu qui me voit. La honte et le dépit de se voir méprisés succéda à la passion de ces vieillards. Ils s'écrièrent aussitôt. Ils ouvrirent les portes du jardin, et dirent à tous ceux qui survinrent qu'ils avaient trouvé Suzanne dans l'adultère, qu'ils avaient trouvé un jeune homme avec elle; qu'ils s'étaient efforcés de le retenir, mais qu'étant plus fort qu'eux, il s'était sauvé. Et ils commandèrent que le lendemain on fît paraître Susanne devant eux pour être jugée.

FIGURE 165. *Susanne délivrée.* Daniel 13.

Toute la famille de Susanne était dans les pleurs, la voyant accusée d'un si grand crime. La réputation de sa pureté était grande, mais l'innocence de sa vie était accablée par l'autorité de ses juges. Ces deux vieillards la voyant devant eux, lui firent ôter son voile de dessus le visage, pour satisfaire au moins en cette manière leur passion infâme et cruelle, qui allait se venger de sa chasteté en lui faisant perdre la vie; Susanne cependant levait les yeux vers le ciel, et espérait en Dieu contre l'espérance même. Elle le prit publiquement à témoin de son innocence et de la malignité de ses accusateurs, elle protesta qu'elle mourrait sans être coupable du crime qu'on lui imputait. Lorsqu'on la menait au supplice pour être lapidée, Dieu suscita le jeune Daniel, âgé seulement alors de douze ans, selon les saints Pères, qui s'écria au milieu du peuple, qu'il n'était point coupable du sang de cette innocente qu'on allait verser. Quoiqu'il se vît seul dans un si grand nombre, dit saint Bernard, il ne rougit point de s'opposer à cette fausse accusation des vieillards, dont l'autorité avait emporté tout le peuple; et il aimait mieux être accusé devant les hommes de témérité et de présomption, que de se rendre coupable devant Dieu d'avoir trahi la vérité par son silence, et d'avoir consenti à l'oppression de cette innocente

calomnie. Dieu, qui lui donna cette force, la couronna d'un heureux succès. La fermeté et la résistance d'un seul firent revenir tout un peuple. L'affaire fut examinée de nouveau. Celle qui avait été condamnée fut trouvée très-innocente, et ses juges ayant été convaincus de leur impudicité et de leur calomnie, souffrirent très-justement la même peine qu'ils lui voulaient faire souffrir. Suzanne loua Dieu, dit saint Jérôme, non pour lui avait sauvé la vie qu'elle eût perdue honteusement étant innocente, mais de ce qu'il lui avait donné assez de force pour ne point succomber à une si grande tentation, et de ce qu'il avait signalé sa gloire dans une si miraculeuse protection de son innocence. Des saints Pères ont admiré avec raison la fermeté de cette femme. Elle est la gloire de son sexe, comme ces détestables vieillards se peuvent appeler la honte des hommes. Ils étaient juges, ils commandaient au peuple avec une grande autorité, et ils employaient toute la considération que leur âge et leur charge leur donnaient pour donner du poids à leurs persuasions infâmes, et pour faire tomber cette âme si pure dans le même abîme où ils s'étaient jetés volontairement. Cependant Susanne ne s'étonna point dans un péril si extrême. Elle voyait les hommes d'un côté, Dieu de l'autre. Du côté des hommes, il semblait qu'elle mettait sa vie et son honneur à couvert, en se rendant par force à cette sollicitation cruelle, qui, à moins qu'elle ne cédât à la violence, la menaçait de la faire périr honteusement par une accusation qui paraîtrait convaincante quoiqu'elle fût fausse. Il lui pouvait même venir dans l'esprit que son crime serait en quelque sorte excusable, puisque la seule nécessité l'arrachait à cet amour incorruptible qu'elle conservait dans son âme pour la chasteté; mais lorsqu'elle considéra que Dieu était le témoin et le juge de son action, toutes ces fausses lueurs s'évanouirent. Elle résolut de sauver son honneur, non en apparence, mais en vérité, et d'assurer sa vie, non celle qui est si courte, mais celle qui doit durer éternellement. Ainsi Dieu lui imprima dès-lors dans le cœur cette disposition qui a fait dire depuis aux premiers chrétiens, dans la naissance de la persécution de l'Eglise: Il n'y a point de nécessité de pécher pour ceux qui ne reconnaissent qu'une seule nécessité qui est de ne point pécher.

FIGURE 166. *l'Idole de Bel.* Daniel 14.

Cette histoire est tirée des fragments de Daniel, et le roi dont il est ici parlé n'est pas Cyrus, qui n'adorait point des dragons, et qui n'aurait pas été si facile à tromper, mais Evilméro dach, fils

de Nabuchodonosor ; et nous la pouvons mettre environ l'an du monde 3442, Daniel ayant alors environ cinquante-six ans. Bel était l'idole des Babyloniens, qui lui dressèrent un temple magnifique. Ils lui offraient tous les jours un grand nombre de mesures de la plus pure farine, quarante brebis et beaucoup du vin. Les prêtres de cette idole entraient la nuit secrètement dans le temple par des portes qu'ils avaient faites sous terre, et prenant toutes ces viandes, ils faisaient croire aux peuples le jour suivant que Bel les avait mangées. On croyait une si grossière imposture, et le roi même s'y laissa surprendre ; et lorsqu'il exhortait Daniel à adorer son dieu Bel ; Daniel lui répondit qu'il n'adorait que le Dieu vivant. Le roi s'étonna que Bel ne lui parût pas un dieu vivant, puisqu'il mangeait tous les jours tant de viandes, et qu'il buvait tant de vin. Mais Daniel le voulant enfin désabuser de son erreur, le pria qu'on fît apporter toutes ces viandes dans le temple, et y ayant fait répandre en secret de la cendre en présence du roi même, il en ferma les portes et les scella. Le lendemain le roi y étant venu avec Daniel, et ne voyant point sur l'autel les viandes qu'il y avait laissées le jour précédent, s'écria d'abord que Bel était un véritable dieu. Mais Daniel le pria de s'arrêter avant que d'entrer, et de considérer quelles étaient les traces qu'il voyait empreintes sur cette poudre. Le roi alors ouvrit les yeux, remarqua des pieds d'hommes, de femmes et d'enfants, et ayant reconnu les tromperies de ces faux prêtres, il les fit mourir et commanda qu'on détruisît Bel et son temple. Mais après la ruine de cette erreur, il s'en éleva une autre qui ne fut pas moins dangereuse ; car s'étant trouvé en ce lieu un épouvantable dragon, les Babyloniens en firent leur dieu, au lieu de Bel. Le roi voulut contraindre Daniel d'adorer ce dragon, puisque ce dieu était véritablement vivant, mais Daniel lui répondit que s'il le lui voulait permettre, il le ferait mourir devant ses yeux sans user d'aucune violence ; ce qu'ayant obtenu, il fit des masses avec de la poix, de la graisse et du poil qu'il mêla ensemble, et qu'il donna ensuite à ce dragon qui créva sur l'heure. Ce prophète, après avoir détrompé ainsi le roi et le peuple de son erreur, en reçut la récompense des saints, qui est la persécution et la souffrance. Il s'attira la haine des hommes pour leur avoir dit la vérité ; les Babyloniens conspirèrent ensemble de l'accuser comme un ennemi de leurs dieux, et de lui faire perdre la vie.

FIGURE 167. *Délivrance de Daniel.* Daniel 14.

C'est ici la première fois que Daniel fut jeté dans la fosse aux lions, quoiqu'elle ne soit rapportée que dans les fragments qui sont

joints à ses prophéties. Il pouvait avoir alors environ cinquante-sept ans, au lieu qu'en la seconde, rapportée ci-dessus, il en avait bien quatre-vingt-deux. Les grands de Babylone, ayant résolu de faire mourir Daniel, vinrent trouver le roi, et le prièrent de le leur abandonner. Ils joignirent les menaces aux prières, et pour le forcer de leur accorder ce qu'ils désiraient de lui, ils lui reprochèrent qu'il était devenu Juif. Ce roi faible fut assez lâche pour abandonner Daniel, afin qu'il fût jeté dans la fosse aux lions. Ses accusateurs voulurent qu'il y demeurât sept jours, afin qu'une si longue faim forçât les lions à le dévorer. Mais toute la malice des hommes est inutile pour perdre ceux que Dieu a résolu de sauver. Les lions souffrirent plutôt durant sept jours les extrémités de la faim, que de toucher à une proie que Dieu ne leur avait pas abandonnée ; et un ange vint assister Daniel dans sa prison, qui tint leur gueule fermée, dit l'Ecriture, et leur fit respecter un prophète destiné par les hommes à servir de pâture aux bêtes. Mais Dieu ne défendit pas seulement Daniel dans cette fosse contre les lions, il voulut encore le défendre contre la faim. Il avertit le prophète Habacuc, qui était dans la Judée, d'aller à Babylone porter à manger à Daniel dans cette fosse. Ce prophète répondit, qu'il ne savait où était Babylone, et alors un ange, le prit par les cheveux et le transporta en un moment à Babylone, au-dessus de cette fosse aux lions, où il porta à Daniel le dîner qu'il avait préparé pour ses moissonneurs. Daniel en rendit grâces à Dieu avec une profonde reconnaissance, et le bénit de ce qu'il se souvient toujours de ses serviteurs, et qu'il est fidèle à ceux qui le craignent. L'ange remit aussitôt Habacuc au même lieu où il l'avait pris. Et le septième jour étant enfin arrivé, le roi vint plutôt pour pleurer Daniel, que pour le retirer de la fosse. Mais l'ayant trouvé plein de vie, il admira la puissance de Dieu, et il fit jeter dans la même fosse ceux qui l'avaient porté à cet homicide. Les auteurs ecclésiastiques ont remarqué que si, à l'imitation de ce prince, on condamnait ceux qui accusent faussement les autres aux mêmes supplices qu'ils leur ont voulu faire souffrir, comme l'ordonnent même les lois civiles et canoniques, on purgerait bientôt le monde du venin de l'imposture, et l'on ne verrait plus si souvent l'innocence punie, et la calomnie récompensée. Mais, comme saint Grégoire dit excellemment, Dieu permet ces maux pour en tirer de grands biens ; et Abel a besoin de Caïn, Jacob d'Esaü, et David de Saül, afin que les persécutions qu'ils souffrent deviennent l'exercice et le couronnement de leur vertu.

FIGURE 168. *Les douze petits prophètes.*

Outre les quatre grands prophètes, c'est-à-dire *Isaïe*, *Jérémie*, auxquels on joint *Baruch*, *Ézéchiel* et *Daniel*, Dieu en a encore donné douze à son église, dont il nous a conservé les écrits, mais que l'on appelle petits, parce que ce qui nous reste d'eux est peu, en comparaison de ce que nous avons des autres. Le temps qu'ont duré tous les prophètes, est de 400 ans; et plusieurs d'entr'eux ont vécu un siècle entier dans l'exercice de leur ministère. Voici le nom des petits prophètes selon l'ordre de la Bible, et non selon les temps où ils ont vécu.

OSÉE a prophétisé sous Jéroboam II, roi d'Israël. Il a prêché près d'un siècle entier, ayant commencé 825 ans avant Jésus-Christ.

JOEL, quoiqu'il ne marque point sous quel roi il a prêché, semble néanmoins avoir été du même temps qu'Osée, c'est-à-dire environ 800 ans avant J.-C.

AMOS a prophétisé sous Osias, roi de Juda, environ 780 ans avant Jésus-Christ.

ABDIAS n'ayant point spécifié son temps, semble néanmoins avoir suivi de près les trois prophètes précédents, c'est-à-dire environ 780 ans avant Jésus-Christ.

JONAS a commencé fort jeune à prophétiser; car, sous Joas, roi d'Israël, lorsque le royaume gémissait sous l'oppression des Syriens, il prédit que son fils, Jéroboam II, le délivrerait, plus de 825 ans avant Jésus-Christ; mais sa mission à Ninive est arrivée plus tard. On en verra dans la suite l'histoire en particulier.

MICHÉE prophétisa sous Jonathan, 758 ans avant Jésus-Christ. C'est lui qui a marqué clairement la naissance du Sauveur en Bethléem.

NAHAM fut 740 ans avant J.-C., sous le roi Achas.

HABACUC vécut du temps de Jérémie et du prophète Daniel, 600 ans avant Jésus-Christ.

SOPHONIE était aussi du même temps.

AGGÉE prophétisa 520 ans avant J.-C. Ce fut lui particulièrement qui encouragea les Juifs à rebâtir le temple.

ZACHARIE fut du même temps qu'Aggée. Il parle très-clairement de J.-C., qu'il précéda de 500 ans.

MALACHIE fut le dernier des prophètes; et depuis il n'y en eut plus jusqu'à saint Jean-Baptiste, qu'il avait marqué clairement dans ses prophéties.

Tous ces saints prophètes ont fait voir, par les ouvrages qu'ils nous ont laissés, qu'ils ont tous été animés d'un même esprit pour reprendre avec la même vigueur les péchés des hommes, et pour leur promettre avec la même certitude le Sauveur qu'ils attendaient, qui s'est fait annoncer par leur bouche, afin que les hommes reconnussent qu'il était avant que de naître, qu'il a paru sur la terre quand il lui a plu; car la prophétie est une des plus grandes preuves de la Divinité, selon l'Écriture même, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de renfermer dans son éternité la suite de tous les siècles, et d'avoir l'avenir aussi présent que le passé. C'est pourquoi l'un des prophètes dit avec raison, en insultant aux idoles: Annoncez-nous les choses futures; et nous dirons que vous êtes des dieux.

FIGURE 169. *Jonas dans la baleine.* Jonas 1.

(L'an du monde 3197.)

Dieu ayant commandé au saint prophète Jonas d'aller à Ninive pour prédire à cette grande ville que Dieu l'allait détruire à cause des crimes de ses habitants, le prophète, au lieu de le faire, s'enfuit, et s'embarqua pour aller à Tharse. Mais Dieu voulant montrer que rien de ce qui est contre ses ordres ne peut subsister, et qu'il accomplit ses desseins par la résistance même que les hommes y apportent, excita une grande tempête sur la mer, qui contraignit les mariniers de jeter tout ce qui était dans le vaisseau. Jonas reconnut alors la main de Dieu, et dans sa douleur alla au fond du vaisseau, où il se laissa aller à un sommeil profond, qui était plus un effet de sa tristesse que de son assurance au milieu d'un si grand péril. On le réveilla, et lorsqu'on eut jeté le sort pour savoir qui était celui d'entre eux que la colère du ciel semblait persécuter par cette tempête, le sort tomba sur Jonas. Il leur avoua librement que c'était lui qui était cause de ce malheur, et leur dit, sans rien craindre, qu'ils le prissent et le jetassent dans la mer, afin que sa mort fût le salut de tous les autres. Le danger si présent et les instances si pressantes du prophète persuadèrent les mariniers de le jeter, quoiqu'à regret, dans la mer, et lorsqu'elle eut celui qu'elle semblait demander, elle reprit aussitôt son calme. Dieu commanda en même temps à une baleine de recevoir ce saint prophète dans ses entrailles; et Jonas reconnaissant que Dieu, par une miséricorde inouïe, le conservait en sûreté au milieu d'un si grand péril, lui chanta un cantique d'actions de grâces. Il demeura ainsi trois jours et trois nuits, après lesquels cette baleine revomit sur la terre le prophète qu'elle

tenait renfermé dans elle. C'est ainsi que la vie sortit victorieuse des entrailles de la mort, pour marquer, 800 ans auparavant, cette autre victoire ineffable que Jésus-Christ devait remporter sur la mort et sur le démon, lorsqu'après s'être offert comme Jonas à être jeté dans la mer pour le salut de tout le monde, et après être demeuré trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre et dans le sein du tombeau, comme Jonas dans le sein de la baleine, il en sortit plein de vie par sa résurrection glorieuse. Nous devons dire sur ce sujet, après les saints Pères, combien sont miraculeuses ces vérités dont les figures mêmes ont été de si grands miracles.

FIGURE 170. *Pénitence des Ninivites.* Jonas 3.

(L'an du monde 3197.)

Dieu fit un second commandement à Jonas d'aller prêcher à Ninive. Ce saint prophète fit voir alors, par sa prompte obéissance, que l'affliction que Dieu lui avait envoyée lui avait été utile, et qu'il avait appris à ne plus résister aux ordres de Dieu, quelque pénibles qu'ils lui pussent être. Il alla donc, contre la coutume de tous les autres prophètes, prêcher la parole de Dieu à des païens, pour être encore en cela la figure de Jésus-Christ, qui devait venir pour convertir les Gentils. Ninive était une fort grande ville, et selon l'Ecriture, il fallait trois jours de chemin pour aller d'un bout à l'autre. Quand Jonas y eut marché durant un jour, il éleva sa voix et prédit que dans quarante jours Ninive serait détruite. Les Ninivites, étonnés de cette menace, crurent à la parole du Seigneur et de son prophète, et par une humble foi, qui selon Jésus-Christ sera la condamnation de tous les incrédules qui ne font pas pénitence, ils résolurent que tout le monde jeunât et se revêtit de cilices, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits; afin que, comme la corruption était générale, la satisfaction le fût aussi; et que, comme il n'y avait point d'âge qui fût exempt de péché, il n'y en eût point aussi qui fût exempté de la pénitence. Le roi même soumit son cœur à la parole du prophète. Il descendit de son trône, et il quitta tous les ornements de sa dignité royale pour se revêtir d'un sac et se coucher sur la cendre. Il ne se contenta pas d'exciter ses sujets à la pénitence par son exemple, il le fit encore par ses arrêts. Il ordonna que ni homme, ni bête, ne bût ni ne mangeât, et que tous ses sujets implorassent ensemble la miséricorde de Dieu. Qui sait, disait-il, si Dieu n'aura point pitié de nous, et s'il ne nous pardonnera pas? Ils n'espérèrent pas en vain. Toute une ville, et une ville si grande humiliée devant les yeux de Dieu toucha sa miséricorde; et voyant ce peuple changé, il changea aussi la sentence de mort, qu'il ne leur avait fait prononcer qu'afin de les porter à prévenir par leur pénitence la peine dont sa justice les menaçait. Jésus-Christ dit lui-même que cet exemple confondra tous ceux qui ne font point pénitence, puisque les menaces qu'il fait dans son Evangile contre les impénitents nous doivent être sans comparaison plus redoutables que n'étaient celles de Jonas à des païens comme étaient les Ninivites.

FIGURE 171. *Lierre desséché.* Jonas 3.

(La même année 3197.)

Jonas sachant que Dieu avait rétracté sa sentence touchant la destruction de Ninive, conçut un vif ressentiment dans la crainte qu'il avait de passer pour un faux prophète. Mais il ne le fut nullement, et en disant que dans les quarante jours Ninive serait détruite, il ne dit en effet que la vérité; puisque, comme dit saint Augustin, cette ville subsista bien encore dans ses maisons et dans ses murailles, mais elle fut heureusement détruite par la conversion de ses citoyens. Lors donc que ce saint prophète, étant sorti de Ninive se tenait dans un lieu proche de la ville, sous un couvert de verdure qu'il s'était fait pour voir ce qui arriverait, Dieu, pour le défendre davantage contre l'ardeur du soleil, fit croître dans l'espace d'une seule nuit un lierre qui lui fit un grand ombrage. Il eut une grande joie d'avoir trouvé ce couvert; mais elle fut courte, car Dieu fit la nuit suivante qu'un ver piqua la racine du lierre, qui sécha aussitôt, et laissa Jonas exposé comme auparavant à la violence du soleil. Cet événement fut fort sensible à Jonas. Dans l'excès de sa douleur il souhaitait de mourir; et Dieu prit occasion de la tristesse de ce prophète, pour lui faire comprendre quelle violence il souffrait lui-même lorsqu'il se voyait contraint de punir les crimes, et quelle douleur la perte de Ninive lui aurait causée. Vous vous affligez, lui dit-il, de ce que ce lierre est mort, quoique vous n'ayez en rien contribué par vos travaux et par vos soins à le faire croître, et qu'il soit venu comme il meurt, en un même jour. Et moi, comment n'aurai-je pas été touché de la destruction de Ninive? ou comment ne me laisserais-je pas fléchir pour pardonner à une si grande ville, dans laquelle il y a plus de six vingt mille personnes qui ne sont pas encore dans l'âge de discerner le bien et le mal?

FIGURE 172. *Héliodore battu de verges.* 2. Machab. 3.

(L'an du monde 3828, avant J.-C. 176.)

Pour commencer par ordre l'histoire des Machabées, il faut comme l'Écriture, remonter jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand, qui arriva trois cent vingt-quatre ans avant Jésus-Christ. Son royaume étant partagé entre plusieurs rois, l'Asie tomba à Séleucus, sous le règne duquel et de ses successeurs la Judée demeura assez paisible. L'un de ceux-ci, quatrième du nom, surnommé Philopator, fils du grand Antiochus, est celui dont il est parlé dans l'Écriture. Ce prince quoique idolâtre respectait extraordinairement la piété du grand-prêtre Onias, troisième du nom, et fournissait même l'argent pour les sacrifices qui s'offraient tous les jours à Dieu dans son temple à Jérusalem. Mais la malice d'un des ministres du temple même, nommé Simon, troubla cette paix; car, trouvant Onias opposé à quelques desseins de brouillerie qu'il avait envie d'exciter, le dépit qu'il eut de sa fermeté le fit résoudre à aller trouver Apollonius, qui était un des généraux de l'armée de Séleucus; il lui dit que le temple était plein d'une quantité innombrable de richesses qui n'étaient point destinées aux sacrifices, et que le roi pouvait aisément s'en rendre maître. Séleucus en étant averti, y envoya Héliodore, qui se rendit à Jérusalem, salua le grand-prêtre, et lui dit qu'il était venu par ordre du roi pour lui demander les trésors du temple. Onias, surpris de cette demande, lui répondit qu'il ne les pouvait donner, parce que pour la plupart c'étaient des dépôts sacrés qui devaient servir à l'entretien des veuves et des orphelins, et qu'il n'en était que dépositaire. Héliodore insista fort, en disant qu'il fallait obéir aux ordres du roi, sans se mettre en peine du reste. Le grand-prêtre, et avec lui toute la ville, furent dans une grande consternation, et conjurèrent Dieu par leurs prières et par leurs larmes de ne pas permettre qu'on trompât ainsi ceux qui avaient cru que son saint temple serait un asile assuré pour conserver leur bien. Dieu fut touché de tant de larmes, et lorsqu'Héliodore entra dans le temple pour y exécuter les ordres du roi, une vertu invisible se fit sentir à tous les soldats qui l'accompagnaient, qui tombèrent saisis de crainte. Il parut en même temps dans le temple un homme à cheval qui renversa Héliodore, et le foula aux pieds; et des jeunes hommes parfaitement beaux l'environnèrent aussitôt, le frappèrent de verges sans relâche, et le chassèrent enfin du temple. On eut recours alors à la piété du grand-prêtre, pour le prier d'avoir pitié d'Héliodore; et Onias craignant que le roi, qui

l'avait envoyé, n'attribuât ce traitement de Dieu à la révolte des Juifs, pria pour lui, et le délivra du danger de mort qui le menaçait. Lorsqu'Onias priait ainsi, ces deux jeunes hommes qui avaient maltraité Héliodore lui apparurent et lui dirent: Rendez grâces au grand-prêtre Onias, puisque c'est à sa considération que Dieu vous donne la vie; et pour vous, considérant le traitement que vous avez reçu de Dieu, faites savoir à tout le monde quelle est sa grandeur et sa puissance. Héliodore ne céla point au roi Séleucus cette histoire, lorsqu'il lui rendit compte de son voyage. Et le roi persistant toujours dans le désir de cet argent, et dans la pensée de prendre quelqu'un pour y envoyer, Héliodore lui dit que s'il avait quelque ennemi il pouvait l'y envoyer, et qu'il devait s'assurer qu'il serait au moins déchiré de coups, s'il était assez heureux pour sauver sa vie, parce que la vertu de Dieu habitait dans ce temple pour perdre tous ceux qui le voudraient profaner.

FIGURE 173. *Prédiction sur Jérusalem.* 2. Machab. 5.

(L'an du monde 3834, avant J.-C. 170.)

Les ennemis du grand-prêtre Onias ayant pris sujet du traitement que reçut Héliodore dans le temple, de l'accuser auprès de Séleucus, il fut obligé d'aller le trouver lui-même pour se justifier des crimes qu'on lui imputait. Mais ceux qui brûlaient d'ambition pour sa dignité de pontife, entre lesquels étaient ses propres frères, lui suscitèrent tant de persécutions, qu'enfin ils le firent assassiner. Le roi Antiochus surnommé Epiphanes, c'est-à-dire l'illustre, l'un des plus cruels ennemis de la religion et du peuple juif, ayant succédé à son frère Séleucus, qu'Héliodore avait empoisonné, signala le commencement de son règne par la déposition de ce saint pontife, à la prière de son frère Jason, qui lui promettait de mettre plus d'un million d'or dans son épargne. Ensuite Ménélaüs, son frère, l'emporta encore sur lui, en offrant plus d'argent à Antiochus, et puis il en fut aussi déposé, et son frère Lisimaque mis en sa place, lequel ayant aussi été déposé, Ménélaüs remonta sur le siége à force d'argent, mais ayant ensuite dérobé lui-même les vases sacrés, et voyant qu'Onias ne cessait de crier contre de si grands sacriléges, il le fit tuer. La vertu de ce saint pontife était si universellement reconnue, que non-seulement les Juifs, mais les étrangers en eurent de l'indignation; et Antiochus ayant reçu les plaintes qu'on lui en fit à son retour de Cilicie, le pleura, parce qu'il connaissait sa vertu, et fit mourir Andronique qui l'avait tué, dans le lieu même où il avait commis ce parricide. Cependant les factions étant grandes dans Jérusa-

lem, et plusieurs voulant posséder la souveraine sacrificature, la malice de ses citoyens y alluma un feu qui causa la ruine entière de la ville. Dieu, pour marquer les malheurs dont elle était menacée, fit paraître de grands signes. On vit dans toute la ville, pendant quarante jours, des armées se battre dans l'air, des cavaliers armés de haches et couverts d'or, courir les uns contre les autres. On voyait distinctement la course de leurs chevaux, les attaques de loin et de près, les traits lancés par les uns, et repoussés par les autres de leurs boucliers; on entendait le bruit de leurs armes; on voyait étinceler leurs épées nues, et leurs boucliers d'or jeter un éclat qui frappait les yeux. Tant de signes si nouveaux jetèrent l'épouvante dans tous les cœurs; et tous étaient occupés à prier Dieu de détourner de dessus eux les malheurs dont ils étaient menacés. Cependant l'impie Jason forma le dessein de se rendre maître de la ville, et fit contre ses propres citoyens tout ce que le plus cruel ennemi aurait pu faire. Mais ce n'était encore que le commencement de leurs maux; car Antiochus étant passé en Egypte avec une grande armée, et l'ayant ravagée, apprit que Jason, sous le faux bruit qui avait couru de sa mort, était venu avec des troupes à Jérusalem pour se faire rétablir, et qu'il faisait passer tout au fil de l'épée: ainsi, craignant que ce désordre n'allât plus loin, il s'y rendit en diligence, et trouva moyen par les différentes factions qui régnaient dans la ville, d'y entrer et de s'en rendre le maître. Ce fut alors qu'il n'épargna rien, non pas même ce qu'il y avait de plus saint. Il prenait plaisir à toucher de ses mains profanes ce qu'il y avait de plus sacré dans le temple. Et étant enivré de ses prospérités, il insulta au Dieu des Juifs, ne se souvenant pas, comme dit l'Ecriture, que Dieu pouvait le traiter comme il avait traité Héliodore. Mais alors Dieu avait abandonné son peuple, sa ville et son temple, à cause de leurs péchés, et il fit voir qu'il ne conserve pas les personnes à cause de la sainteté des lieux, mais qu'il conserve les lieux à cause de la sainteté de ceux qui les habitent, et qu'il n'est jamais plus en colère contre les déréglements des hommes, que lorsque, pour les punir, il permet qu'on lui insulte à lui-même, et qu'on porte l'insolence et l'impiété jusque sur l'autel.

FIGURE 174. *Mort d'Éléazar.* 2. Machab. 6

(L'an du monde 3837, avant J.-C. 167.)

Lorsqu'Antiochus se fut rendu maître de Jérusalem, il y exerça des cruautés inouïes. S'il n'eût étendu ses violences que sur les biens et sur les corps, elles auraient été plus supportables; mais il

voulut passer jusqu'aux consciences, et forcer tout le monde de renoncer à la loi de Dieu, et de violer ses cérémonies saintes pour embrasser le culte des faux dieux. Il entreprit ce dessein impie avec tant de fureur, que deux femmes qui craignaient Dieu, ayant circoncis leurs enfants, on pendit leurs petits à leur cou, et on les précipita du haut des murailles. Le temple n'était plus rempli que d'abominations qui régnaient jusque sur l'autel, et il n'y avait presque plus de Juif qui osât confesser qu'il était Juif, tant la cruauté des supplices épouvantait tous les cœurs. Dans cet affaiblissement général, Dieu fit voir un exemple de courage qui confondait la timidité des autres. Eléazar, l'un des premiers de Jérusalem, qui était un vieillard très-honorable, fut sollicité de manger contre la loi, de la chair de pourceau qu'on lui présentait. Mais préférant, dit l'Écriture, une mort glorieuse à une vie infâme, il alla lui-même au supplice qui lui était préparé. Ceux qui étaient auprès de lui furent touchés de l'extrémité où ils le voyaient, et l'aimant d'une amitié tout humaine, ils le prièrent de céder lui-même en cette rencontre, et d'agréer qu'on fit venir de la chair qu'il pouvait manger, afin qu'on crût qu'il avait satisfait aux ordres du roi, et que cette feinte lui sauvât la vie. Mais Eléazar se souvenant de sa vieillesse et de l'intégrité de toute sa vie depuis son enfance, répondit ainsi à ces amis lâches: J'aime mieux mourir que de faire ce que vous me conseillez. Tout déguisement est indigne de mon âge. A Dieu ne plaise que je donne aux jeunes gens, par cette feinte, un sujet de croire qu'Eléazar, âgé de près de cent ans, eût embrassé les cérémonies païennes, et qu'ils se trouvassent ainsi malheureusement trompés par cet artifice dont j'aurais tâché de me couvrir. Je n'ai point tant d'amour pour le peu qui me reste de cette misérable vie, et je n'ai garde de déshonorer ma vieillesse par une tache si honteuse. Quand je me sauverais par cette dissimulation de la main des hommes, je ne pourrais me soustraire à celle de Dieu. J'aime donc mieux mourir courageusement, sans rien faire qui puisse ternir la gloire de ma vieillesse, et laisser aux jeunes gens un exemple de fermeté, qui leur apprenne à préférer la loi de Dieu à leur propre vie; Cette réponse si sainte irrita la fausse miséricorde de ceux qui lui avaient donné ce mauvais conseil, et attribuant son amour pour la sincérité et sa constance à un orgueil opiniâtre, ils l'assommèrent de coups. Cet homme est devenu un exemple illustre que les martyrs ont depuis imité, et qui nous apprend jusqu'où l'on doit éviter, comme dit saint Paul, tout ce qui peut scandaliser les faibles, et de quelle manière on doit rendre gloire à Dieu par une confession sincère de la vérité, aux dépens même de sa réputation et de sa vie.

FIGURE 175. *Martyre des Machabées.* 2. Machab. 7.

(Environ l'an du monde 3837, avant J.-C. 167.)

L'exemple du saint vieillard Éléazar eut la suite qu'il s'était proposée en se livrant à la mort, et on vit en même temps le même courage en des jeunes hommes, mais qui furent éprouvés par des supplices encore plus grands. Ce sont ces sept frères fameux qu'on nomme ordinairement Machabées. Antiochus, irrité de voir dans un âge si tendre tant de fermeté, et espérant que la rigueur des supplices l'affaiblirait, les fit tourmenter tous l'un après l'autre en présence de leur mère. On leur coupa la langue et les extrémités des mains et des pieds. On leur arracha la peau de dessus la tête; et lorsqu'ils n'étaient plus qu'un tronc informe et horrible à voir, on les faisait rôtir dans une chaudière où ils consumaient dans le feu ce qui leur restait de vie. Ils adorèrent la main de Dieu dans ces châtiments: et reconnaissant humblement qu'il les traitait comme leurs péchés le méritaient, ils rendirent à Dieu une vie qu'ils ne tenaient que de lui, espérant fermement qu'il la leur rendrait un jour. Ils parlèrent au roi avec une liberté sainte, lors même qu'ils étaient entre ses mains. Ils lui représentèrent les excès de sa cruauté. Ils lui dirent hardiment qu'il saurait un jour ce que c'est que de combattre contre Dieu, et qu'après avoir été ici l'instrument de sa justice contre son peuple, il serait ensuite la victime de son éternelle vengeance. Le roi, encore plus aigri de leur fermeté au milieu des supplices, que de leurs justes remontrances, voulut au moins attirer par des caresses le dernier de tous. C'est pourquoi il le mit entre les mains de sa mère, afin qu'elle lui persuadât d'obéir au roi. Cette femme incomparable, qui sera à jamais la gloire de son sexe, et l'exemple de toutes les mères, prit son fils à part, et, bien loin de l'exhorter à sauver sa vie, elle lui fit voir si vivement le néant de tous les hommes et la grandeur de Dieu, qui seul méritait qu'on le craignît, que ce jeune homme, quittant sa mère, dit tout haut qu'il n'obéirait point au roi, mais à la loi de Moïse. Il menaça ce prince de la punition terrible qui lui était réservée, et il prédit que la colère de Dieu, contre le peuple Juif, serait apaisée par son sang et par celui de ses frères. Les bourreaux épuisèrent sur ses membres tendres tout ce que la cruauté la plus ingénieuse pouvait inventer. Sa mort cruelle rassasia la fureur du roi, et combla de consolation sa mère, qui suivit le même jour ceux qu'elle avait envoyés à Dieu avant elle, et mêla son sang avec le sang de ses enfants dont elle avait été doublement la mère.

Cette sainte femme a été louée de tous les pères comme une femme extraordinaire, et regardée comme la première cause, après Dieu, de la piété de ses enfants. Elle vit sans s'ébranler leurs supplices effroyables; et elle se servit pour les porter à la mort de toutes ces marques de tendresse dont les autres mères se servent pour affaiblir leurs enfants: elle étouffa, par sa grande foi, tous les sentiments de la nature, et sa seule crainte dans ce spectacle d'horreur fut de voir quelqu'un de ses enfants qui dégénérât de la piété des autres. Elle apprit excellemment aux mères chrétiennes que leur principale gloire est de rendre à Dieu ceux qu'elle reçut de lui, et d'élever leurs enfants d'une manière si sainte, qu'ils n'aiment la vie que pour la conserver à Dieu, et qu'ils ne craignent point la mort lorsqu'ils ne peuvent lui être fidèles qu'en perdant la vie.

FIGURE 176. *Générosité de Mathathias.* 1. Machab. 2.

(L'an du monde 3837, avant J.-C. 167.)

Lorsque Jérusalem, toute la Judée et les pays circonvoisins regorgeaient du sang de tant de justes qu'Antiochus y faisait mourir, le grand Mathathias qui était de la race des prêtres, blessé jusqu'au fond du cœur de l'état misérable de cette ville, se retira avec ses enfants en la ville de Modin. C'est là qu'il s'abandonna aux regrets; lorsqu'il rappela en sa mémoire les maux de tout un peuple; la sainte ville de Jérusalem livrée en proie à ses ennemis; ce qu'elle avait de plus sacré entre les mains des impies; son temple profané par toutes sortes d'abominations, ses vases saints emportés en des royaumes étrangers, et ses richesses devenues les dépouilles de tous les peuples du monde. Ce saint homme préférant la mort à un état si funeste, déchira ses vêtements, se couvrit d'un sac, et répandit des ruisseaux de larmes. Lorsqu'il déplorait ainsi son malheur, Antiochus envoya un de ses officiers pour contraindre les habitants de Modin d'obéir à ses édits, et de sacrifier aux idoles. Un grand nombre de Juifs se rendit à cette ordonnance. Mathathias néanmoins demeura ferme avec ses enfants. Les officiers du roi le pressèrent d'obéir; ils tâchèrent même de le gagner par de grandes promesses. Mais il leur répondit courageusement: Quand tous obéiraient à Antiochus, nous n'obéirons, ni moi, ni mes enfants, ni mes frères, qu'à la loi de Dieu. Lorsqu'il parlait de la sorte, il vit un Juif qui vint sacrifier aux idoles devant tout le monde. Ce saint homme à cette vue fut percé de douleur, et cet outrage fait à Dieu irritant son zèle, il tua sur l'heure le Juif idolâtre, et l'offi-

cier d'Antiochus qui le contraignait de sacrifier. Après cette action, il sortit de la ville, en criant tout haut, que tous ceux qui avaient quelque zèle de la loi de Dieu le suivissent dans le désert. Il se retira d'abord en des lieux écartés, avec ses cinq enfants, Jean, Simon, Judas, Eléazar et Jonathas : et tous les Juifs les plus attachés à la loi de Dieu s'étant joints à lui, ils firent un corps d'armée : ils battirent et chassèrent les idolâtres; ils détruisirent les autels profanes; ils circoncirent les enfants incirconcis, et Dieu favorisa leurs armes d'unheureux succès. Mathathias tomba malade quelque temps après, et sentant que sa mort approchait, il dit à ses enfants: Voici le temps de la domination des superbes, et de la colère du Seigneur, du châtiment et de la destruction de son peuple. Vous donc, mes enfants, armez-vous de zèle pour la loi; et soyez toujours prêts à mourir pour la défendre. Jetez les yeux sur les grandes actions de nos pères, et vous vous acquerrez comme eux un nom immortel. Joseph, malgré l'envie de ses frères, est devenu le maître de l'Égypte; David a été délivré des persécutions de Saül; Ananie, Azarie et Mizaël de la violence des flammes, et Daniel de la rage des lions. Ainsi Dieu a fait voir dans tous les siècles qu'il n'abandonne jamais ceux qui n'espèrent qu'en lui. C'est pourquoi ne craignez point la violence d'un homme injuste; car dans toute sa gloire, ce n'est que de la boue et qu'un ver de terre. Il s'élève aujourd'hui, et demain il ne sera plus, parce qu'il sera rentré dans la poussière d'où il avait été tiré, et que toutes ses pensées se seront évanouies avec lui. Ce saint homme mourut de la sorte, laissant ses enfants héritiers de son zèle et imitateurs de sa vertu.

FIGURE 177. *Judas Machabée.* 1. Machab.

(L'an du monde 3838, avant J.-C. 166.)

Après la mort de Mathathias, ses enfants ne pensèrent qu'à continuer l'ouvrage qu'il avait si glorieusement commencé. Judas Machabée tâcha de répondre par sa magnanimité à l'attente que son père avait eue de lui, l'ayant nommé général de l'armée en mourant, et ayant assuré ses frères qu'il remplirait dignement sa place. Il se revêtit, dit l'Écriture, de ses armes comme un géant, et son épée mettait à couvert toutes ses troupes. Il parut dans le combat comme un lion qui court à sa proie, et il répandit partout la terreur de son nom et de ses armes. Il grossit d'abord son armée le plus qu'il put, et il chercha partout des soldats qui ne fussent point souillés par des sacrifices abominables; car il ne fondait toute son espérance que sur la miséricorde de Dieu;

et il craignait que le déréglement de ses gens n'attirât plutôt sur lui son indignation que ses grâces. Après avoir donc ramassé de toutes parts des hommes purs et sans tache, et les avoir ralliés des retraites où la persécution les avait fait fuir, il en composa une armée de six mille hommes, avec laquelle il résolut de combattre ses ennemis, et de repousser tous leurs efforts. Il tâcha d'inspirer à tous ses soldats la même confiance en Dieu dont il était plein lui-même, leur représentant qu'il était lui seul le Dieu des armées, et que leur principal soin devait être de se le rendre favorable par les jeûnes, par les prières et par les larmes; qu'après cela ils ne devaient plus craindre les armées si nombreuses de leurs ennemis, parce que Dieu est le maître de la victoire, et qu'il la donne à qui il lui plaît, soit qu'on ait peu ou beaucoup de monde, qu'il espérait que Dieu regarderait du ciel l'insolence de leurs ennemis; qu'il ne souffrirait pas plus longtemps la profanation de son temple, et qu'il écouterait la voix du sang innocent si cruellement répandu. Enfin ayant prié toutes les personnes timides, et ceux qui, dans la désolation de Jérusalem, pouvaient encore penser à se marier, ou à planter, ou à bâtir, de se retirer de son armée, il alla avec ses troupes choisies partout où la nécessité des affaires l'appela. Saint Ambroise considère le courage de ce grand homme comme le modèle de celui que les pasteurs de l'Église doivent témoigner dans la conduite du peuple de Dieu; car c'est d'un saint évêque qu'on doit dire proprement ce qui a été dit de Judas-Machabée, qu'il se couvre de ses armes comme un géant, parce qu'il est revêtu de ces armes que saint Paul appelle les armes de Dieu, comme étant rempli de sa vertu et de son esprit. Il est semblable à un lion comme ce général du peuple Juif, parce qu'il est intrépide dans les périls, et qu'il ne craint que celui qui rend invincibles ceux qui le craignent. Et il est vrai encore de lui, comme il est dit du même Judas, qu'il protège tout son camp par son épée, qui est cette épée spirituelle de la parole de Dieu, selon saint Paul, parce qu'il est le soutien des faibles, la force des forts, et qu'il combat sans cesse, soit pour la foi de l'Église contre ses ennemis déclarés, soit pour sa discipline contre le relâchement de ses mœurs et les désordres de ses enfants.

FIGURE 178. *Victoires de Judas.* 1. Machab. 3 et 4.

(La même année 3838.)

Judas s'étant préparé à la guerre en la manière qui a été rapportée auparavant, attaqua d'abord l'armée d'Apollonius, il la

batit, et le tua de sa main, et prit son épée, dont il se servit depuis dans les combats. Séron, général des troupes de Syrie, marcha ensuite contre Judas, dont il voyait la réputation répandue dans tout le monde. Mais au lieu de se signaler lui-même par la victoire d'un si grand ennemi, comme il espérait, il ne servit qu'à augmenter encore sa gloire par sa défaite. Le bruit de ces deux victoires étant venu jusqu'à Antiochus, le dépit qu'il en eut le fit résoudre d'épuiser ses coffres d'argent et son royaume d'hommes pour opposer à Judas une armée qu'il ne pût vaincre. Il chargea de ce soin Lysias et Philippe, qui envoyèrent aussitôt en Judée, Ptolémée, Nicanor et Gorgias, qui étaient les généraux les plus estimés de tout son royaume. L'armée prodigieuse qu'ils firent marcher en Judée, épouvanta d'abord ceux qui accompagnaient Judas; mais sa magnanimité ranima celle des siens, et les ayant fait souvenir des merveilles que Dieu avait faites autrefois en faveur de leurs pères, et les ayant préparés au combat par le jeûne, il battit cette grande armée, et la réduisit à fuir honteusement devant sa petite troupe. Lysias, désespéré de ce que les ordres d'Antiochus étaient si mal exécutés dans la Judée, résolut l'année suivante d'y aller lui-même en personne; et, pendant qu'il préparait son armée, Judas prit cet intervalle pour rétablir du mieux qu'il put Jérusalem, dont la désolation lui toucha sensiblement le cœur. Il donna ses premiers soins au rétablissement du temple. Il commença par choisir des prêtres sans tache: et ayant détruit l'autel que les idolâtres avaient profané par leurs abominations, afin qu'il ne fût pas une marque éternelle de leur honte, il refit des vases nouveaux, le chandelier, la table, et tout le reste qui servait au culte du temple. Tout cet appareil étant prêt, il fit ordonner une fête solennelle pour le consacrer à Dieu. Et après avoir ainsi réparé les ruines de Jérusalem, il marcha contre ses ennemis. Il les défit tous en divers combats; car il avait Dieu même pour conducteur; et il parut dans une bataille cinq cavaliers d'une mine et d'une force extraordinaire, qui vinrent au secours des Juifs, dont deux se tenaient aux côtés de Judas pour le protéger; les trois autres lançaient des traits sur les ennemis, qu'ils frappaient d'aveuglement et d'épouvante. Dieu nous a fait voir dans cet exemple sensible, selon les saints Pères que c'est lui qui soutient invisiblement ses serviteurs dans les combats où il les engage; et que s'il nous avait ouvert les yeux, comme il fit autrefois au serviteur de son prophète, nous verrions que toute notre force vient du ciel, et qu'il y a plus d'anges pour nous, que d'hommes ou de démons contre nous.

FIGURE 179. *Mort de l'impie Antiochus.* 1. Machab. 6.

(L'an du monde 3841, avant J.-C. 163.)

Judas Machabée ayant si glorieusement défait Lysias, Nicanor, Thimothée et Gorgias, on en vint apporter la nouvelle à Antiochus lorsqu'il était encore en Perse. Il manqua alors l'exécution qu'il avait entreprise sur Elimaïs, dont il avait été repoussé par la résistance de ses habitants, et ayant appris en même temps la défaite de ses généraux par les Juifs, il résolut de marcher contr'eux avec toute son armée, pour se venger sur eux de la honte qu'il venait de recevoir. Il jura qu'il allait faire de Jérusalem un monceau de pierres, et le tombeau de tous les Juifs. Mais comme il faisait ce voyage avec une promptitude extraordinaire, et que son chariot courait avec précipitation, il tomba d'une chute violente qui lui meurtrit tout le corps. Ce prince orgueilleux, dit l'Écriture, qui croyait commander aux flots même de la mer, et avoir déjà la tête dans le ciel, sentit la main de Dieu qui l'humilia et le brisa contre terre. La pourriture entra dans sa chair, et ses entrailles furent déchirées par des tortures cruelles, parce, dit l'Écriture, qu'il avait tourmenté les entrailles des autres par des tourments non moins inouïs. Les vers sortaient de toutes les parties de son corps, dont les membres s'en allaient en pièces; et jetaient un odeur insupportable à lui-même, à ses domestiques et à toute son armée. Tant de maux joints ensemble firent enfin rentrer ce prince en lui-même. Cette plaie étrange l'avertit qu'il était homme; et l'état horrible où il se voyait arracha cette confession de sa bouche: Qu'il est juste de s'assujettir à Dieu, et qu'un homme mortel ne doit pas s'égaler à celui qui est immortel. Le souvenir des excès qu'il avait commis dans Jérusalem, vint se joindre aux douleurs de son corps avec les remords de sa conscience, et il reconnut que c'était pour le punir de ses traitements barbares, que Dieu le frappait d'une plaie si violente dans une terre étrangère. Il fit des résolutions de mieux traiter la Judée à l'avenir. Etant parti pour aller prendre Jérusalem, il promit au contraire de la rendre libre, d'égaler ses citoyens à ses sujets, et de fournir lui-même au temple l'argent qu'il faudrait pour les sacrifices. Il promit même de se rendre Juif, et écrivit à ce peuple une lettre pleine d'estime et d'affection. Mais la main de Dieu était sur lui, dit l'Écriture, et ayant dans son juste jugement prononcé l'arrêt contre cet impie, il priait étant prêt de mourir, et invoquait Dieu dont il ne devait recevoir aucune miséricorde. Ce prince finit ainsi sa malheureuse vie, laissant aux hommes un

exemple redoutable, afin qu'ils n'attendent pas à l'extrémité à demander pardon à Dieu de tous leurs excès, et qu'ils vivent d'une telle sorte, que le réglement de leurs actions leur obtienne la grâce de bien mourir. Car cette parole de saint Augustin est bien remarquable: Voulez-vous bien mourir? vivez bien. Celui qui vit bien ne peut mourir mal. La bonne mort est la récompense de la bonne vie.

FIGURE 180. *Courage d'Éléazar.* 1. Machab. 6.

(La même année 3841.)

La mort du roi impie Antiochus Epiphanes, dont on a parlé dans la figure précédente, ne termina pas les maux des Juifs, ni les combats de Judas Machabée. Le fils de ce roi, nommé Antiochus Eupator, devint en même temps héritier de la couronne de son père et de sa haine contre les Juifs, sans que la malheureuse fin de ce prince, ni les regrets qu'il témoigna en mourant d'avoir si maltraité le peuple de Dieu, pussent retenir sa violence. Voici l'occasion de la guerre qu'il entreprit de leur faire. Quelques-uns d'entre les Juifs, portant envie à la réputation de Judas, allèrent trouver ce prince pour le prier d'avoir pitié de la Judée. Ils lui représentèrent qu'elle était cruellement tyrannisée par Judas: que la plupart du peuple souhaitait avec passion de se rendre au roi, mais que Judas seul les retenait; qu'il assiégeait les soldats que son père Antiochus avait laissés en garnison dans la forteresse de Jérusalem; qu'il se fortifiait d'une telle sorte que si l'on ne le prévenait, il serait impossible de le détruire. Le rapport malicieux de ces faux frères irrita Antiochus contre Judas; il marcha contre lui avec une armée de cent mille hommes de pied, et de vingt mille chevaux. Mais ce qui la rendait encore plus terrible, était trente-deux éléphants instruits pour la guerre, qui faisaient d'étranges ravages; chacun avait sur son dos une forte tour, dans laquelle il y avait trente-deux hommes. Cette armée terrible par son nombre, par ses armes, par son ordre, par sa marche épouvantable, et par tant de circonstances extraordinaires, n'ébranla point le courage de Judas: il s'approcha comme un lion de ses ennemis, et en défit d'abord un grand nombre; mais Éléazar, son jeune frère, se signala particulièrement dans ce combat; car ayant vu un éléphant couvert des armes du roi, et ayant cru qu'Antiochus y pouvait être, il se sacrifia de bon cœur pour délivrer son peuple par la mort de son grand ennemi. Il courut comme un lion à cet éléphant, passa au travers d'une légion entière qui l'environnait, tua à droite et à gauche ceux qui lui faisaient résistance, s'ouvrit ainsi un passage jusqu'à cette bête, et s'étant mis sous ses pieds, il lui enfonça l'épée dans le ventre. L'éléphant tomba mort, l'étouffa sous son grand poids; et il fut ainsi enseveli dans son triomphe. L'exemple de ce courage héroïque surprit tous les ennemis, qui crurent bientôt après que le meilleur pour eux était de faire la paix, et de jurer une alliance éternelle avec Judas et le peuple Juif, après laquelle ils s'en retournèrent. Ainsi le courage d'un seul homme épouvanta toute une armée; et sa mort acquit la victoire aux siens, et la paix à tout son peuple.

FIGURE 181. *Mort de Judas Machabée.* 1 Machab. 9.

(L'an du monde 3847, avant J.-C. 157.)

Antiochus, surnommé le Grand, ayant été défait par l'armée romaine, et obligé d'envoyer des otages à Rome, y envoya premièrement son jeune fils Antiochus, qui depuis fut surnommé Epiphanes, et déclara pour son successeur Séleucus Philopator, son fils aîné, dont nous avons parlé ci-dessus. Et parce que les otages devaient être changés tous les trois ans, après qu'Antiochus eut fait son temps, on le retira, et on envoya à sa place Démétrius, qui fut depuis surnommé Soter, fils de Séleucus. Antiochus à son retour trouvant qu'Héliodore avait empoisonné son frère Séleucus, et que l'état était tout plein de troubles et de partialités, s'empara lui-même du royaume, en l'absence de Démétrius son neveu. Mais Démétrius à qui l'on n'envoyait point de successeur à Rome, s'étant enfin échappé, aborda à Tripoli, et ayant mis des troupes sur pied, se rendit maître d'Antioche, où il fit mourir Eupator son cousin, et Lysias, qui avaient usurpé son état. Les calomniateurs de Judas Machabée ne manquèrent pas aussitôt de le prévenir, et il envoya contre lui Bacchide et Alcime, dont Judas surmonta les artifices par sa sagesse, et les attaques par son grand courage. Démétrius, irrité de la défaite de ses deux généraux, envoya à leur place Nicanor, qui voulut aussi tenter d'abord les ruses avant que d'en venir à la force ouverte. Mais comme il vit que la sage conduite de Judas le rendait comme hors de prise à ses finesses, il découvrit la haine qu'il cachait dans son cœur contre ce chef de l'armée des Juifs; car étant à Jérusalem, et les prêtres lui témoignant toutes sortes de respect, il méprisa les sacrifices qu'ils faisaient tous les jours pour le salut de Démétrius, et il jura que s'ils ne lui mettaient Judas entre les mains, il ruinerait leur ville et leur temple. Il marcha ensuite contre Judas Machabée avec une armée épouvantable,

Mais Dieu fortifia Judas par une vision de nuit, dans laquelle il lui fit voir le saint pontife Onias qui lui montra Jérémie, et qui l'assura que ce saint prophète ne cessait d'offrir à Dieu ses prières pour tout le peuple et la ville sainte. Ayant encouragé ses soldats par le récit de cette vision, il marcha contre Nicanor, la bataille se donna, et Nicanor fut tué tout le premier. Toute son armée fut rompue aussitôt et mise en fuite, et les Juifs ayant emporté le corps de Nicanor, lui coupèrent la tête, et la main droite qu'il avait élevée insolemment contre le temple, et l'attachèrent à la muraille. Ils coupèrent aussi sa langue en petits morceaux, et la donnèrent à manger aux oiseaux du ciel. Mais cette victoire de Judas, qui fut honorée parmi les Juifs d'une fête solennelle, fut la dernière qu'il remporta ; car Démétrius, irrité de la mort de Nicanor, envoya l'année suivante Bacchide et Alcime avec une très-puissante armée. La terreur en même temps se jeta parmi les soldats de Judas. Ceux qui étaient demeurés fermes conseillèrent à Judas de se retirer plutôt que d'aller avec si peu de gens contre une si grande armée. Dieu me garde, répondit Judas, de fuir jamais devant les ennemis ; et si notre heure est venue, mourons courageusement pour la défense de nos frères, et ne ternissons point notre gloire par un crime si honteux. Après cela, il combattit tout un jour avec huit cents hommes contre une puissante armée. Il rompit l'aile gauche, qui était la plus forte, et ayant été poursuivi par derrière, il finit enfin ses travaux par une mort encore plus glorieuse que sa vie. C'est le but où saint Ambroise dit que doivent tendre tous les pasteurs de l'Eglise. Le souvenir de leurs actions passées, et des combats qu'ils ont soutenus pour la cause de Dieu, doit toujours les exciter à une nouvelle ardeur. La mort doit leur paraître la fin de leurs peines et le couronnement de leurs travaux. Et tout ce qu'ils doivent craindre est de craindre quelque chose plus que celui qui est leur protecteur sur la terre et leur récompense dans le ciel.

FIGURE 182. *Jonathas, Pontife.* 1. Machab. 9 et 10.

(L'an du monde 3848.)

Aussitôt que Judas Machabée fut mort, les Juifs et particulièrement ceux qui étaient amis de Judas, choisirent Jonathas pour commander à sa place. Simon, quoique son aîné, et très-digne de cette charge, la céda néanmoins de tout son cœur à son frère, plus jeune que lui. Sitôt que Bacchide eut appris cela, il chercha les occasions de le surprendre et de le tuer. Jonathas se retira dans le désert, où il campa avec ses troupes. Bacchide,

voyant qu'il demeurait en repos et qu'il ne pensait qu'à se fortifier, le vint attaquer au bout de deux ans, et il fut repoussé généreusement et obligé d'entendre aux propositions de la paix, ayant vu que l'on ne devait pas moins attendre de Jonathas que de Judas Machabée son frère. Mais l'envie des Juifs lui fit plus de peine que la résistance de ses ennemis ; et il n'avait pas moins à se défendre des piéges secrets des uns, que de la violence ouverte des autres : il se mit néanmoins en peu de temps au-dessus de tous ces obstacles ; et le bruit de ses grandes actions s'étant repandu de toutes parts, les rois voisins, et particulièrement Alexandre Balès et Démétrius Soter, qui se faisaient la guerre, tâchèrent de se prévenir l'un et l'autre pour faire alliance avec Jonathas, dont le secours devait donner un grands poids à la victoire du parti qu'il embrasserait. Jonathas traita bien de paroles ces deux princes, mais il se défia davantage des grandes offres de Démétrius, dont il n'avait pas encore oublié les cruautés ni la perfidie ; et il eut plus de penchant pour Alexandre. * Ce prince l'établit dans la souveraine sacrificature, et ayant remporté une très-grande victoire sur Démétrius, qui fut tué dans la bataille, il voulut voir Jonathas, et le pria de le venir trouver à Ptolémaïde, où il s'était rendu pour épouser Cléopâtre, fille du roi d'Egypte. Jonathas y vint et fit voir à ces deux rois qu'il n'était pas moins magnifique que généreux, par les présents qu'il leur fit. Alexandre agréa ses présents, et il ne voulut point écouter ses ennemis ; il le fit habiller de pourpre, et il l'éleva dans une telle gloire, qu'il couvrit de confusion tous ceux qui étaient venus pour l'accuser. Après que Jonathas fut retourné en Judée, Démétrius, fils aîné de Démétrius Soter, qui avait été tué dans la dernière bataille, irrité de ce que Jonathas avait abandonné son alliance pour se joindre avec Alexandre, envoya contre lui Apollonius, qui le traita par ses lettres avec tant de mépris, et témoigna être si assuré de sa défaite, que Jonathas, aigri de ses insultes, marcha au-devant de lui avec une impétuosité qui fit fuir toute l'armée d'Apollonius. Il remporta ensuite durant quelques années plusieurs grandes victoires, étant aidé de Simon son frère et de la protection de Dieu, dans lequel il mettait, comme son père et comme son frère Judas, son unique confiance. ** Enfin n'ayant pu céder à la violence, il succomba à la trahison. Diodorus, l'un des généraux de l'armée d'Alexandre, qui depuis fut surnommé Triphon, avait résolu d'enlever la couronne du petit Antiochus, fils d'Alexandre, et sachant combien il lui était important pour cela de se défaire de Jonathas, il lui donna à l'extérieur toutes les

* L'an du monde 3852, avant J.-C. 152.—** L'an du monde 3861.

marques d'une amitié sincère ; il lui persuada de venir à Ptolémaïde, et étant convenu ensemble de renvoyer leurs troupes, dès qu'il fut entré dans la ville, il en fit fermer les portes, le prit, et tua tous ceux qui l'y avaient accompagné, par une perfidie détestable, et qui apprendra toujours aux serviteurs de Dieu à ne se fier jamais aux caresses et aux promesses artificieuses de leurs ennemis; car, comme dit très-bien saint Jérôme, il est aussi indigne d'un chrétien, et encore plus d'un conducteur du peuple de Dieu, tel qu'était Jonathas, de se laisser tromper que de tromper, parce que Jésus-Christ demandant tout ensemble à ses ministres la fidélité et la prudence, comme fidèles, ils doivent être infiniment éloignés de tromper les autres, et comme prudents, il doivent être incapables d'être trompés.

FIGURE 183. *Simon, pontife.* 1. Machab. 13.

(L'an du monde 3861, avant J.-C. 143.)

Simon étant le seul des cinq frères admirables qui, après la prise de Jonathas, fut en état de gouverner encore la Judée, ne crut point que la perte de tous ses frères, ni le péril visible où il s'exposait, lui pût être un juste sujet de penser à se retirer. Vous savez, dit-il à tout le peuple, ce que nous avons souffert, mes frères et moi, pour la défense de nos saintes lois. Tous mes frères sont morts au service d'Israël, et je suis maintenant le seul qui reste ; mais à Dieu ne plaise que je pense jamais épargner ma vie en quelque péril qu'elle puisse être ; car je ne suis pas meilleur que mes frères. Son premier soin fut donc de racheter Jonathas, son frère d'entre les mains de Triphon. Et quoiqu'il sût que ce perfide ne lui avait demandé la rançon et les enfants de Jonathas, que dans un dessein noir de perdre les enfants avec le père, après qu'il aurait reçu l'argent, il ne laissa pas de le faire, de peur, dit l'Ecriture, de se rendre odieux aux Juifs, et de leur donner lieu de croire qu'il n'eût tenu qu'à lui de racheter Jonathas. Mais l'événement fit voir qu'il avait bien jugé des choses, car Triphon ayant reçu cent talents et les deux enfants de Jonathas, les tua avec leur père. Simon n'ayant pu l'avoir en vie, voulut au moins l'avoir mort, et ayant rassemblé les os de son père et de ses frères ; il voulut, non par une vanité humaine, qui ne cherche d'ordinaire dans l'honneur des morts qu'à satisfaire l'orgueil des vivants, mais par une juste récompense qui était due à ces grands chefs du peuple de Dieu, leur élever un sépulcre magnifique, qu'il fit enrichir de tous les ornements que sa piété plutôt que son ambition put inventer. Ce sage conducteur du peuple de Dieu

ayant été dès sa jeunesse dans les travaux, et ayant depuis joui d'une assez longue paix, finit sa vie par la lâche trahison de Ptolomée, son gendre, qui voulant usurper sa dignité, le tua dans un festin. On le pleura très-sensiblement, il fut enseveli avec ses autres frères, dans le tombeau qu'il leur avait fait bâtir. Simon eut pour successeur, dans la sacrificature et dans le gouvernement du peuple, son fils Jean, surnommé Hircanus, par la victoire qu'il remporta sur les Hircaniens. Joseph dit que de son temps cessa le miracle qui avait continué jusqu'alors, de connaître sensiblement la volonté de Dieu dans l'éphode du grand-prêtre, par la lumière que rendaient les pierres précieuses qui le composaient. Sa postérité a toujours régné depuis jusqu'à Marianne femme d'Hérode, et au jeune Aristobule, que ce tyran fit noyer pour s'assurer la couronne qu'il avait usurpée. Telle fut la fin de ceux qui composent proprement l'histoire des Machabées. Ces cinq frères, tous d'un même sentiment, d'un même cœur et d'un même zèle, toujours environnés de périls dont Dieu seul pouvait les délivrer, sont une excellente image des enfants de la loi nouvelle qui les ont suivis peu de temps après. Ils doivent toujours être, comme ces saints, unis d'amitié entre eux, sans ambition, sans intérêts, sans envie, dégagés du siècle et attachés à Dieu seul. Ils doivent être persuadés, comme eux, que Dieu est le dominateur du monde, et qu'il ne s'exécute rien sur la terre sans avoir été ordonné dans le ciel. Ils doivent mettre leur confiance, non dans leurs forces, mais dans leurs prières et dans la miséricorde infinie de Dieu. C'est pourquoi après que sa grâce leur a fait vaincre des ennemis invisibles, qui sont sans comparaison plus redoutables que n'étaient ceux des Machabées, ils doivent dire à Dieu comme ces anciens chefs de son peuple : C'est votre main Seigneur, et non la nôtre qui a fait cette merveille. Votre toute-puissance a soutenu notre faiblesse, et si, après nous avoir donné la victoire, vous ne nous en donniez encore la reconnaissance, notre ingratitude seule nous assujettirait à ceux mêmes que votre grâce nous aurait fait vaincre.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA SAINTE BIBLE.

HISTOIRE

DU

NOUVEAU TESTAMENT.

FIGURE PREMIÈRE. *De l'évangéliste saint Mathieu.*

(Saint Mathieu a écrit l'an de l'ère commune de Jésus-Christ 39, six ans après sa passion.)

Saint Mathieu, qui de publicain devint Apôtre, fut le premier de ces Evangélistes que Dieu a choisis pour écrire l'Evangile et l'histoire de Jésus-Christ, d'une manière toute divine, n'ayant été dans cet ouvrage que les organes du Saint-Esprit, qui a conduit toutes leurs pensées, et qui a formé toutes leurs paroles. Il écrivit son Evangile dans Jérusalem, selon saint Jérôme, en ayant été prié par les Juifs qui avaient embrassé la foi de Jésus-Christ, ou en ayant reçu un ordre particulier des apôtres, selon saint Epiphane. Il l'a écrit non en grec, mais en hébreu ou en syriaque, comme l'assure Eusèbe, dans son histoire, et plusieurs autres saints Pères. Saint Jérôme, qui déclare la même chose en beaucoup d'endroits, ajoute encore, après Eusèbe, que Pantenus étant allé prêcher la foi dans les Indes, trouva un Evangile de saint Mathieu écrit en hébreu, qu'il rapporta à Alexandrie, et qui avait été conservé jusqu'à son temps dans la bibliothèque de Césarée. Cet original hébreu s'est perdu depuis, et la traduction grecque nous en est demeurée, dont on ne sait point qui est l'auteur, quoique quelques Pères l'attribuent, ou à l'apôtre saint Jacques, ou à saint Jean. Saint Mathieu, selon la remarque de saint Augustin, a entrepris principalement, dans son Evangile, de rapporter la race royale de J.-C., et de le représenter selon la vie humaine qu'il a menée parmi les hommes. C'est pourquoi, comme il n'est pas si élevé que saint Jean, qui entre souvent dans le mystère de la Trinité et de la divinité de Jésus-Christ, il semble aussi qu'il est plus propre généralement pour tous les fidèles parce qu'il s'est particulièrement arrêté à rapporter les actions et les instructions dans lesquelles J.-C. a tempéré en quelque sorte sa sagesse et sa majesté divine, pour rendre l'exemple de sa vie

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

plus imitable et plus proportionnée à notre faiblesse. Il est vrai sans doute, que Dieu a eu des raisons très-importantes de faire écrire les quatre Evangiles ; mais on peut dire néanmoins que la première intention de J.-C. a toujours été d'écrire sa sainte loi dans le cœur et dans la vie intérieure des chrétiens, afin que leurs actions extérieures fussent comme des caractères visibles de la charité invisible qu'il imprime au fond de leur cœur ; car le premier dessein de J.-C. n'a pas été de nous instruire par des paroles écrites, mais par l'exemple de sa vie qu'il devait retracer sans cesse, dans ses disciples, par l'infusion de son Saint-Esprit, afin que sa vertu, aussi bien que sa vérité, fût représentée de siècle en siècle par des actions vivantes et non par des paroles mortes. C'est pourquoi, encore qu'il soit très-utile de lire sans cesse le saint Evangile, on peut dire néanmoins que quand on saurait toutes les vérités qui y sont comprises, on ne serait pas pour cela seul disciple de J.-C., si on ne tâchait en même-temps de les faire reluire dans ses actions et dans le réglement de toute sa vie, où nous devons faire paraître l'image de la vie de J.-C., comme J.-C. a toujours paru être l'image de son père. Il n'est pas certain en quelle année saint Mathieu a écrit son Evangile. On croit néanmoins que ç'a été vers l'année trente-neuf de l'ère commune de J.-C., et six ans après sa mort.

FIGURE 2. *De l'évangéliste saint Marc.*

(Saint Marc a écrit l'an 43 de l'ère commune de Jésus-Christ, dix ans après sa passion.)

Il est souvent parlé de Marc dans les actes des apôtres et dans les épîtres de saint Paul ; mais il ne paraît pas néanmoins que ç'ait été celui-là qui ait écrit l'Evangile, quoique saint Jérôme semble l'avoir cru, mais plutôt celui dont parle saint Pierre à la fin de sa première épître, et qu'il appelle son fils. C'est ce Marc qui a fondé l'église d'Alexandrie, qui a été le second siége du monde. L'opinion la plus commune des saints Pères est qu'il a écrit son Evangile à Rome, à la prière des chrétiens de cette église, selon ce qu'il avait appris de saint Pierre, comme Eusèbe le rapporte; car après avoir dit dans son histoire que saint Pierre, étant arrivé à Rome, prêchait aux Romains, avec un admirable succès l'Evangile de J.-C., il ajoute que ceux qui l'avaient entendu furent tellement embrasés de l'amour de la vérité, que, ne se contentant pas de lui avoir ouï prêcher l'Evangile, ils souhaitèrent encore avec ardeur de le voir écrit. C'est pourquoi ils prièrent saint Marc, qui était le disciple de saint Pierre, de leur laisser

par écrit l'histoire évangélique, afin qu'ils pussent l'avoir comme un monument stable et perpétuel de la doctrine sainte qui leur avait été annoncée; et ils ne cessèrent point de renouveler leurs instances, jusqu'à ce qu'ils eussent obligé saint Marc à écrire l'Evangile qui porte aujourd'hui le nom de ce saint. Saint Chrysostôme demande pourquoi J.-C.. ayant eu douze apôtres, il n'y en a eu que deux qui aient entrepris d'écrire l'Evangile de J.-C.!, et que saint Marc l'a écrit aussi bien que saint Luc, quoiqu'ils ne fussent que disciples des apôtres ; à quoi il répond que c'est parce que ces hommes si saints ne faisaient rien par un désir de gloire mais qu'ils se conduisaient on toutes choses par un mouvement de Dieu, et par la vue du bien de l'Eglise. Saint Jérôme et saint Augustin, comme la plupart de tous les anciens Pères ont cru que saint Marc avait écrit en grec aussi bien que saint Luc et saint Jean. Ce saint évangéliste a suivi saint Mathieu en beaucoup de choses et souvent il n'a fait que l'abréger. Néanmoins il y a des histoires qu'il rapporte plus au long, et dont il marque les circonstances considérables. Saint Marc a écrit son Evangile, comme il l'avait ouï de saint Pierre, de même que saint Luc a écrit l'Evangile, comme il l'a ouï principalement de saint Paul, qui l'avait appris du ciel ; car il est remarquable que quelque soin que J.-C. ait pris d'instruire ses apôtres durant sa vie, en les rendant spectateurs, non-seulement de ses actions publiques, mais encore de sa vie secrète et cachée, et en leur découvrant les mystères et les paroles qu'il disait en public, ils n'ont rien dit néanmoins de J.-C. et de ses vérités saintes, dont ils étaient si parfaitement informés, qu'après avoir été renouvelés par le Saint-Esprit, et être devenus en quelque sorte des hommes divins, comme les appelle saint Chrysostôme, pour tenir sur la terre la place de J.-C. : ce qui nous découvre une grande instruction, qui est que rien ne devait être dit ni écrit de la vérité évangélique que par des hommes qui eussent été remplis de l'esprit de Dieu. Saint Marc a écrit son Evangile la troisième année de Claude, c'est-à-dire la quarante-troisième année de J.-C., et dix ans après sa mort.

FIGURE 3. *De l'évangéliste saint Luc.*

(Saint Luc a écrit l'an 56 de l'ère commune de Jésus-Christ, 25 ans après sa passion.)

Saint Luc était d'Antioche, qui est la métropole de la Syrie. Saint Paul nous apprend qu'il a été médecin, selon qu'il l'appelle lui-même. Il n'a point été du nombre des douze apôtres, non plus que saint Marc, mais un de leurs disciples. Ainsi il n'a pas écrit ce

qu'il avait vu lui-même, comme saint Mathieu et saint Jean, mais ce qu'il avait appris de ceux qui avaient vu, selon qu'il le témoigne à l'entrée de son Évangile ; car c'est par un conseil de la sagesse de Dieu, dit saint Augustin, et par un ordre du St.-Esprit, que des quatre évangélistes, deux ayant été apôtres, les deux autres ne l'ont pas été, afin qu'on ne crût pas que pour écrire l'Évangile, il y eût quelque différence entre ceux qui ont vu les actions de J.-C. de leurs propres yeux, et ceux qui les ont écrites sur le rapport fidèle de ceux qui les avaient vues. Dieu nous a voulu ainsi faire voir que la certitude de l'histoire évangélique ne vient pas seulement de ce que ceux qui l'ont faite, rapportent les choses qu'ils ont vues eux-mêmes, ce qui se trouve dans beaucoup d'histoires dont la certitude n'est qu'humaine et morale ; mais qu'elle est fondée sur l'assistance particulière du St.-Esprit qui a formé toutes les paroles des évangélistes ; ce qui se trouve également dans S. Mathieu et saint Jean, qui ont été apôtres, ou dans saint Marc et saint Luc, qui ont été les disciples des apôtres, car comme saint Marc a été disciple de saint Pierre, saint Luc l'a été aussi de saint Paul. C'est ce qui a fait dire à Tertullien que l'Evangile de saint Luc s'attribue d'ordinaire à saint Paul ; et saint Paul rend à saint Luc un admirable témoignage, selon la remarque de plusieurs Pères, et particulièrement de saint Ambroise, lorsqu'il dit de lui qu'il est loué pour son Evangile dans toutes les Eglises ; à quoi saint Ambroise ajoute : Quelles louanges ne mérite point celui qui en a reçu une si grande par la bouche du Docteur de toutes les nations ? Saint Luc, dit Eusèbe, rapporte lui-même, au commencement de son Evangile, le sujet qu'il a eu de l'écrire, en disant que plusieurs ayant entrepris témérairement d'écrire l'histoire évangélique, il avait cru devoir le faire, après en avoir été informé très-exactement par ceux qui en avaient été eux-mêmes les dispensateurs et les ministres, c'est-à-dire par les apôtres et par saint Paul, auquel Dieu l'avait uni très-particulièrement, pour empêcher que la parole de l'Evangile ne fût altérée par le mélange de l'erreur et du mensonge. L'Evangile de S. Luc est écrit plus purement que celui de S. Marc et de S. Jean, parce qu'il savait bien la langue grecque, comme remarque S. Jérôme ; ce qui paraît aussi dans le style du livre des actes. Il a écrit son Evangile environ l'an de J.-C. cinquante-huit, vingt-cinq ans après son ascension. Le même père témoigne que S. Luc est toujours demeuré dans le célibat, et qu'il a vécu jusqu'à quatre-vingt-quatre ans ; et l'Église dit de lui qu'il a sans cesse porté sur son corps la mortification de la croix. C'est pourquoi si sa mort n'a pas été honorée par le martyre, ce qui paraît avoir été douteux parmi les saints Pères, on peut dire néanmoins, selon l'expression de S. Jérôme, que sa vie a été un long martyre.

FIGURE 4. *De l'évangéliste saint Jean.*

(Saint Jean a écrit l'an 96 de l'ère commune de Jésus-Christ, 63 ans après sa passion.)

Saint Jean était de ville de Bethsaïde, fils de Zébédée, frère de S. Jacques appelé le Majeur. Il fut appelé fort jeune, et vierge, à l'apostolat, dit S. Jérôme, et il demeura toujours dans ce saint état. C'est pour cette raison, ajoute le même père, qu'il fut le bien-aimé du Sauveur, que dans la scène il reposa sur son sein, et que J.-C. étant à la croix, le traita comme un autre lui-même, en voulant qu'il fût le fils de Marie, et recommandant sa mère vierge au disciple vierge. Après la descente du S.-Esprit, il prêcha la foi dans l'Asie, dont il fonda, dit le même S. Jérôme, et conduisit les Eglises, et fut évêque de celle d'Ephèse. Il fut condamné à Rome, par l'empereur Domitien, à être jeté dans l'huile bouillante, mais en étant sorti, dit Tertullien, plus sain et plus fort qu'il n'y était entré, il fut relégué en l'île de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse. Après la mort de Domitien, il revint à Ephèse, où il fut obligé d'écrire son Evangile, environ l'an de J.-C. quatre-vingt-seize, soixante-trois ans après sa passion. S. Jérôme rapporte la manière en laquelle il y fut engagé ; car Corinthe et Ebion publiant leur hérésie, par laquelle ils soutenaient que J.-C. n'était qu'un homme, et qu'il n'était point avant Marie, presque tous les évêques d'Asie, et plusieurs autres qui avaient été députés par les Eglises, obligèrent S. Jean de parler plus hautement de J.-C. que n'avaient fait les trois autres Evangélistes, et d'établir particulièrement sa divinité. S. Jean ne pouvant résister au prières instantes de tant d'évêques, répondit qu'il se rendrait à ce qu'ils demandaient de lui, pourvu qu'on implorât le secours du ciel par un jeûne et par des prières publiques. Après cela, étant plein de Dieu, il établit la divinité du Verbe par les premières paroles de son Evangile. S. Augustin fait des remarques bien édifiantes sur l'Evangile de S. Jean. Il dit que S. Jean a été choisi particulièrement pour représenter la divinité de J.-C. C'est pourquoi les trois autres évangélistes marchant en quelque sorte sur la terre avec J.-C. homme, et rapportant les actions de sa vie mortelle, S. Jean, au contraire, s'élève comme un aigle au-dessus des nues de l'infirmité humaine, et va découvrir jusque dans le sein du père le

Verbe Dieu, égal à Dieu, sans que ses yeux soient éblouis par l'éclat de cette gloire. Il s'applique plus que les autres à décrire les instructions du fils de Dieu, particulièrement celles qui sont les plus élevées. Et au lieu que les autres évangélistes s'arrêtent davantage aux actions de J.-C., dans lesquelles ils nous donnent un modèle pour le réglement de nos mœurs, et pour la conduite de notre vie, S. Jean, au contraire, ayant voulu suppléer à ce qui manquait aux autres, s'applique davantage à rapporter les vérités plus spirituelles qui marquent le mystère de la sainte Trinité, l'égalité des personnes, et la gloire de la vie future. Et il est bien remarquable, comme ajoute S. Augustin, que cet évangéliste, qui parle des vérités plus hautement que les trois autres, est celui qui nous recommande aussi plus fortement l'amour de nos frères, et que représentant principalement J.-C. comme Dieu, il est le seul aussi qui nous le représente dans une humilité profonde, lavant les pieds à ses disciples, pour nous apprendre qu'on doit croître d'autant plus en humilité, qu'on s'élève davantage dans les connaissances les plus sublimes.

FIGURE 5. *Annonciation de la Vierge.*

(L'an du monde 3939, avant l'ère commune de Jésus-Christ 5.)

Les oracles des prophètes étant accomplis, et le temps que Dieu avant marqué pour répandre sa miséricorde sur les hommes, et pour donner un Sauveur au monde, étant arrivé, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu premièrement vers Zacharie, lorsqu'il offrait les encensements dans le temple, pour lui annoncer qu'il aurait un fils qui s'appellerait Jean, dont la naissance serait la joie et la bénédiction de tout Israël. Six mois après, Dieu envoya le même Ange vers la Ste. Vierge Marie, en Nazareth, où elle demeurait d'ordinaire. Elle était mariée à S. Joseph, que Dieu lui avait donné pour être le gardien et le protecteur de sa pureté, s'étant mariés tous deux, comme dit S. Augustin, dans un dessein réciproque de n'être jamais unis ensemble que par l'esprit. Dieu, qui agissait invisiblement dans leurs âmes, les porta, par une loi secrète et intérieure, à embrasser cette vertu de la virginité, dont il n'y avait encore eu aucun exemple sur la terre, et à vouloir bien, en s'épousant l'un l'autre, épouser en même temps l'opprobre de la stérilité. Mais Dieu honora ce mariage angélique du fruit le plus divin qui pouvait jamais paraître sur la terre, et ce fut dans ce dessein qu'il envoya l'ange Gabriel vers la Ste. Vierge. Il la trouva seule, comme remarque S. Ambroise. Il la salua, l'appelant pleine de grâce, en ayant été remplie dès le ventre de sa mère, et cette plénitude s'étant toujours augmentée

en elle sans aucune interruption dans toute la suite de sa vie. Les louanges qu'il lui donna en la saluant, la troublèrent d'abord, comme marque l'Evangile. Elle appréhendait ces anges de ténèbres qui se transforment en anges de lumières : elle pensait en elle-même à ce qu'elle voyait et à ce qu'elle entendait, et elle apprit ainsi aux âmes saintes à ne rien précipiter, et à prendre du temps pour bien discerner toutes choses. L'ange reconnut son trouble, et pour l'apaiser il lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Et il lui déclara ensuite le sujet de son ambassade. Elle entendit sans se troubler qu'elle enfanterait un fils qu'elle nommerait Jésus, qui serait grand, qui règnerait dans la maison de Jacob, qui serait assis sur le trône de David, son père, et dont le royaume n'aurait point de fin. Elle demanda seulement à l'ange comment ce qu'il disait pourrait s'accomplir, parce qu'elle ne connaissait point d'homme. Elle lui fit cette demande sans hésiter dans la foi, et sans curiosité, afin de s'assujettir à la volonté de Dieu, et de suivre ponctuellement ses ordres. L'ange l'assura que les hommes n'auraient point de part à cet ouvrage ; mais que le St.-Esprit formerait lui-même en son sein l'enfant dont elle serait mère. Il lui découvrit en même temps ce qui était arrivé à sainte Élisabeth, et l'assura que cette sainte femme, qui passait pour stérile dans le monde, était déjà enceinte de six mois, par un effet de la vertu toute-puissante de Dieu, à qui rien n'était impossible. Lorsque la Ste. Vierge eut reçu de l'ange l'éclaircissement qu'elle lui avait demandé, et qu'elle eût su la manière en laquelle Dieu avait résolu d'opérer en elle un grand mystère, elle ne se crut pas obligée à autre chose qu'à témoigner à Dieu son parfait assujettissement ; ce qu'elle fit par ces paroles si humbles, et qui marquaient admirablement la disposition continuelle de son cœur : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. L'ange aussitôt se sépara d'elle, la laissant dans la même humilité au dedans, sans que ces grandes nouvelles l'eussent élevée, comme il la laissait au dehors dans la même pauvreté. Ce fut en ce moment que le fils de Dieu s'incarna dans son chaste sein, et ce moment est un des moments que l'Eglise a sujet d'honnorer dans toute la suite des siècles, pour n'oublier jamais qu'il a été pour elle la source de toutes les grâces et le principe de tous les mystères.

FIGURE 6. *Visitation de la sainte Vierge.* Luc. 1.

(La même année.)

Après que la sainte Vierge se fut humiliée devant Dieu de la grâce singulière qu'elle venait d'en recevoir par l'incarnation de

son Fils, elle apprit en s'humiliant ensuite devant les hommes, que ceux que Dieu favorise davantage sont plus obligés d'être humbles, et que toute faveur nouvelle de Dieu porte avec soi une nouvelle tentation d'orgueil, à moins qu'on ne s'y oppose d'abord par un abaissement du fond du cœur; car sans s'arrêter à considérer cette haute qualité où elle venait d'être élevée, elle entreprit au contraire un voyage assez pénible pour aller visiter sa cousine Élisabeth, et lui témoigner sa joie de ce que Dieu l'avait enfin favorablement regardée, en la délivrant de l'opprobre d'une longue stérilité. J.-C., qu'elle voyait déjà humilié dans ses entrailles, semblait lui apprendre à dire dès-lors ce qu'il a dit depuis lui-même, qu'il fallait qu'elle accomplît toute justice, et qu'elle se soumît à tous les devoirs de l'humilité. Mais lorsqu'elle ne pensait qu'à s'abaisser profondément sans rien découvrir à sa cousine de la grande grâce qu'elle avait reçue, Dieu fit lui-même ce que sa modestie et son amour pour le silence n'avaient pas voulu faire: la présence de J.-C. qu'elle portait dans son sein, agit si puissamment sur S. Jean, qu'il témoigna, avant que de naître, qu'il était déjà capable non-seulement de raison, mais même d'adoration; car étant devenu adorateur de J.-C, il lui rendit un culte intérieur avec tressaillement d'allégresse, qui ayant produit la même impression dans sa mère, le fit entrer dès-lors dans l'exercice de sa charge de précurseur du Sauveur du monde. Ste. Elisabeth s'écria de joie, et se sentant confuse de voir venir à elle celle qu'elle commençait à regarder comme la mère de son Seigneur, lui donna de grandes louanges, et elle admira la fermeté de sa foi. Mais la Vierge qui ne s'était pas élevée de ce que l'ange lui avait dit, ne s'éleva pas non plus de ce que lui dit sa cousine; elle regarda Dieu comme l'auteur de ses biens, et son humilité comme le canal qui les lui avait attirés; elle prononça cet excellent cantique, qu'on peut appeler la gloire des humbles et la confusion des superbes. La S.te Vierge étant ainsi devenue la mère de S. Jean-Baptiste, plus qu'elle ne le fut ensuite de S. Jean l'évangéliste, et l'ayant sanctifié et comme engendré spirituellement dans le ventre de sa mère, par sa parole, animée du verbe qu'elle portait en son sein, elle demeura trois mois entiers avec S.te Elisabeth, pour donner lieu aux opérations de J.-C. dans S. Jean, et pour faire croître en lui de plus en plus cette première infusion de la grâce qui le disposa peu à peu à cette vie si divine qu'il mena depuis dans le désert, et à cette fidélité avec laquelle, après avoir adoré J.-C. en secret dans le ventre de sa mère, il l'adora ensuite devant les hommes, et mit toute sa joie à s'humilier en sa présence. Ces trois mois étant accomplis, et la naissance de S. Jean

étant proche, la S.te Vierge se retira, lorsqu'il semblait qu'elle eût dû venir, si elle eut été absente, afin de participer à la grande joie que cette naissance causa dans le monde, et dont l'Eglise encore aujourd'hui conserve de si grandes marques. Mais la S.te Vierge fit voir alors qu'elle suivait en toutes choses les mouvements de l'esprit de Dieu, et comme elle était venue chez S.te Elisabeth dans le temps qu'il avait marqué, elle s'en retourna de même lorsqu'il le voulut, sans prendre garde aux coutumes des hommes, dont les lois sont souvent opposées à celles de Dieu. Elle nous apprit encore, par cette conduite, à nous retirer et à nous cacher après de grandes œuvres de charité que nous avons faites en faveur de notre prochain, et à désirer de paraître n'y avoir aucune part, afin de rendre à Dieu tout ce qui est à lui, et de ne prendre pour nous que l'humiliation et la confusion de n'avoir pas été un canal de ses grâces qui fut assez pur pour n'y rien mêler d'étranger, lorsqu'après être descendues de lui dans nous, elles ont passé de nous dans les autres.

FIGURE 7. *Naissance de* Jésus-Christ. LUC. 1.

(L'an du monde 4000, avant l'ère commune 4, de la naissance de J.-C. 1.)

La sainte Vierge étant retournée chez elle, de la maison de sa cousine sainte Elisabeth, apprit bientôt que les grandes grâces que Dieu fait ici aux saints sont souvent jointes à de grandes afflictions; car sa grossesse commençant à paraître, saint Joseph fut forcé en quelque sorte, contre tant de témoignages qu'il avait de la pureté de Marie, d'attribuer à l'ouvrage du péché ce qui n'était que l'ouvrage du Saint-Esprit. La sainte Vierge, qui ne pouvait ignorer ce qui se passait, demeura ferme néanmoins dans son silence, et fit bien voir dès-lors combien il est important de garder le secret dans les ouvrages de Dieu. Elle aima mieux passer dans l'esprit de son mari pour une femme adultère, que de manquer en ce point de fidélité à Dieu, à qui elle abandonna le soin de sa réputation et de sa vie. Mais saint Joseph, qui était juste ne voulut pas rendre publique la faute qu'il soupçonnait en sa femme, et donna aux hommes un grand exemple de tenir cachés les défauts de ceux à qui nous devons le respect et l'amitié. Il résolut seulement de la quitter, pour témoigner au moins en cette manière qu'il ne consentait pas au mal qu'il appréhendait dans une personne qui lui était si chère. Mais lorsqu'il était prêt de le faire, Dieu l'arrêta, et l'avertit durant la nuit par un ange, qu'il ne craignît point de prendre avec lui Marie, sa femme. Il lui découvrit le secret de cet enfant divin, et lui ordonna de lui donner à sa naissance le

nom de Jésus. Saint Joseph, fortifié par les paroles de l'ange, apprit combien l'homme devait être réservé dans ses jugements, et combien il était obligé de juger toujours favorablement des personnes de piété, malgré toutes les apparences qui leur seraient peu favorables. Il crut ce que l'ange lui avait dit, et il mérita d'être appelé le père de J.-C., en imitant cette grande foi par laquelle la sainte Vierge était devenue sa mère. Lorsque le temps de l'accouchement fut proche, Dieu, pour tirer la S.te Vierge de Nazareth, qui était le lieu de sa demeure ordinaire, et la faire venir en Bethléem, où les prophètes avaient prédit que le Messie devait naître, permit que l'édit de l'empereur Auguste, qui voulait satisfaire sa vanité ou son avarice dans le dénombrement des familles de son empire, remuât en quelque sorte tout le monde pour faire venir la S.te Vierge à Bethléem avec son mari, qui était de cette ville et de la famille de David. Elle ne considéra point les incommodités d'un si long voyage dans un temps fâcheux et dans une grossesse si avancée. Mais, obéissant à cet ordre de l'empereur avec le même respect que si un ange ou Dieu même lui eût commandé ce voyage, elle apprit aux hommes à regarder Dieu uniquement dans les hommes, qui ne sont que ses instruments et sous lesquels il se cache. Lorsqu'ils furent arrivés à Bethléem, tout le monde refusa de les loger, parce que les hôtelleries étaient pleines. Et ce fut ainsi que J.-C. voulant comme se hâter de donner dès sa naissance un exemple d'humilité, en souffrant les rebuts des hommes, ne dédaigna pas de naître dans une étable, pour apprendre à mépriser toute la magnificence du monde par l'aversion qu'il en a eue lui-même. C'est la disposition qu'il inspira à la S.te Vierge, qui reçut les rebuts de ceux de Bethléem, comme elle avait reçu les ordres d'Auguste, et qui n'eut dans les uns et dans les autres que la vue de Dieu, à qui elle obéissait dans la personne d'un hôtelier, comme elle avait fait dans celle d'un empereur. Elle demeura très-satisfaite d'accoucher J.-C. dans une étable. Elle comprit qu'il fallait que cette pauvreté le cachât aux hommes et aux démons, et que la dureté de ce peuple de Bethléem était nécessaire aux desseins de Dieu. Les saints pères nous enseignent qu'il n'y a rien de si instructif que cet anéantissement du fils de Dieu, et que toute la beauté des créatures ne doit pas tant nous porter à l'adorer que ce divin abaissement. Nous devons apprendre principalement de cette enfance de J.-C., que nous n'avons pas moins besoin à tout moment du secours de Dieu, qu'un enfant nouvellement né n'a besoin du secours des hommes.

FIGURE 8. *Pasteurs à la crèche.* Luc. 2.

(La même année de la naissance de J.-C. 1., avant l'ère commune 4.)

Jésus-Christ ayant sanctifié le monde par sa naissance, fit voir par le choix des premières personnes à qui il l'a voulu faire savoir, qu'il cachait dès-lors ses mystères aux grands et aux sages, et qu'il ne les révélait qu'aux petits. Dans la nuit même où la S.te Vierge l'enfanta, il y avait assez près de là des pasteurs qui, veillant à la garde de leurs troupeaux, marquaient selon S. Grégoire, le devoir des pasteurs de l'Église, et ce que produirait un jour dans ces personnes l'exemple de J.-C., le vrai pasteur. Ce fut à ces personnes qu'un ange apparut tout d'un coup, environné d'une grande clarté, qui marquait cette grande lumière divine qui venait de naître au monde. Il leur dit qu'il leur annonçait une nouvelle qui comblerait de joie tout le peuple, et leur déclara que le Messie attendu depuis tant de temps venait de naître. Pour leur donner des marques certaines de la vérité qu'il leur disait, il les envoya à Bethléem, que les prophètes avaient prédit devoir être le lieu de la naissance du Sauveur; et cet esprit humble, ne rougissant point de l'humilité de son maître et de son Dieu, dit hardiment à ces hommes grossiers et charnels qu'ils trouveraient un enfant enveloppé de langes et bandelettes; que c'était là celui qu'il leur annonçait, et qui était toute l'attente d'Israël. Lorsque l'ange eut cessé de leur parler, il se joignit à lui une troupe innombrable d'anges, qui par leurs cantiques rendaient gloire à Dieu et annonçaient la paix aux hommes. Ces pasteurs dissipant peu à peu la crainte dont ils avaient été frappés à la vue et aux paroles de l'ange, résolurent de passer jusqu'à Bethléem, pour y voir cette merveille que Dieu y venait de faire. Et se hâtant dans ce voyage, pour nous apprendre par leur promptitude qu'on ne doit point chercher J.-C. avec froideur, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant enveloppé de drapeaux dans une crèche, selon la parole de l'ange. Cette bassesse extérieure ne les surprit point, et il est marqué, au contraire, qu'ils furent remplis eux-mêmes d'admiration, et qu'ils en remplirent tous ceux à qui ils dirent ce qu'ils avaient entendu de l'ange. La sainte Vierge, dans cette humilité profonde que J.-C. même humilié de la sorte devant ses yeux lui faisait encore aimer davantage, ne s'attendait point à toutes ces merveilles, et se contentait dans cet état de bassesse où l'ordre de Dieu l'avait réduite. Elle reçut cette consolation qu'il lui envoyait, avec la même soumission qu'elle avait reçu les rebuts de Bethléem; et écoutant très-attentivement tout ce que les pasteurs lui disaient, elle ne dédaigna pas d'apprendre d'eux

ce qu'elle ne savait pas, et fit en cela rougir ces esprits superbes qui dédaignent souvent d'apprendre des ministres de Dieu ce qu'ils ignorent. Elle nous apprend aussi, par le soin qu'il est marqué qu'elle eut de conserver toutes les paroles des pasteurs, le sage ménagement que nous devons faire de toutes les paroles de Dieu, comme une chose infiniment précieuse. Mais particulièrement les vierges chrétiennes doivent apprendre de là, qu'après avoir renoncé à tout le monde pour J.-C., elles doivent faire leur trésor de sa parole, et s'en remplir le cœur avec une solidité qui ait du rapport à celle de la S.te Vierge. C'est principalement par cet exercice saint qu'elles imitent sur la terre la vie des Anges, et qu'elles approchent de plus près de la vie intérieure, de celle qu'elles doivent mener comme le modèle de toutes les vierges.

FIGURE 9. *Circoncision de Jésus-Christ.* Luc. 1.

(La même année de la naissance de J.-C. 1, avant l'ère commune 1.)

Huit jours après la naissance de J.-C., la S.te Vierge et S. Joseph pensèrent à le circoncire, et nous donnèrent en ce point l'exemple d'une simplicité vraiment chrétienne, qui ne raisonne point sur la loi de Dieu, et qui met toute sa piété à accomplir ponctuellement ce qu'elle ordonne; car quoiqu'ils sussent très-certainement que cet enfant divin n'avait rien qui méritât d'être circoncis, ils n'attendirent pas néanmoins un commandement particulier de Dieu pour se soumettre à cet ordre. Ils étaient si humbles, que l'ordre commun des Juifs leur suffisait pour faire en conscience devant Dieu la circoncision de son fils; nous apprenant par ce grand exemple combien nous devons éviter les interprétations dans la loi de Dieu, et suivre sans raisonnement ce qu'elle commande. Mais, si la S.te Vierge et S. Joseph sont si admirables en se soumettant ainsi à la loi, il est bien plus admirable que J.-C. s'y soit voulu soumettre lui-même; car outre la douleur qu'il a soufferte dans toute l'étendue qu'il lui a plu, et d'une manière bien différente du commun des enfants, qui néanmoins meurent souvent de douleur, il a bien voulu encore, après avoir déjà pris la ressemblance de la chair du péché, prendre dans cette chair la marque même du péché; pour l'effacement duquel la circoncision avait été ordonnée. L'innocent voulut bien alors paraître pécheur, afin d'apprendre aux pécheurs à ne pas désirer de passer pour innocents, et à trouver sujet dans ce prodigieux abaissement de J.-C., de s'humilier devant Dieu et devant les hommes, en ménageant toutes les occasions de s'anéantir, et en souffrant de bon cœur toutes les injures. Dieu commença à faire

paraître en cette rencontre ce qui s'est fait dans la suite de la vie de J.-C., qu'il a entremêlée d'humiliation et de gloire; et après avoir abaissé J.-C. par une circoncision si pénible et si humiliante, il l'a relevée en lui donnant en même temps le nom adorable de Jésus, étant vrai ici à la lettre ce que dit l'apôtre S. Paul, que Dieu a élevé son fils en une souveraine grandeur, et que, pour récompenser son humilité profonde, il lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, afin qu'au seul nom de Jésus, tout genoux fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus est le Seigneur. La dévotion à ce saint nom a commencé dès l'origine de l'Eglise: et les pères, de race en race, ont appris à leurs enfants à mettre leur confiance dans ce saint nom et à l'invoquer avec une foi pleine d'amour, et en cette manière en laquelle, selon S. Paul, tout homme qui l'invoque sera sauvé; car, en invoquant Jésus comme notre unique Sauveur, nous reconnaissons, comme remarquent les SS. Pères, que c'est lui seul qui nous sauve, et que nous ne nous sauvons pas nous-même. J.-C. n'a eu ce nom que parce que son père le lui a donné avant même qu'il fût conçu dans le ventre de sa mère, comme le marque l'Évangile. Il ne l'a point usurpé lui-même, et il ne se l'est point attribué. Nous ne devons donc pas lui ravir ce que son père lui a donné comme sa plus grande gloire, et nous devons plutôt reconnaître avec une humilité profonde, que nous ne lui apportons que nos plaies, et que c'est lui seul qui les guérit par le mérite de sa vie et de sa mort.

FIGURE 10. *Adorations des Rois.* Math. 2.

(La même année de la naissance de J.-C. 1, avant l'ère commune 1.)

Jésus-Christ étant né dans la Judée, fit aussitôt voir qu'il ne venait pas au monde seulement pour le peuple juif, mais que sa grâce se répandait aussi sur les gentils, selon les promesses des prophètes. Pour tirer ces peuples de l'idolâtrie et du culte des démons qu'ils adoraient pendant que la seule Judée n'adorait que le vrai Dieu, il leur fit luire en naissant une étoile qui représentait au dehors la grâce qu'il répandait intérieurement dans leurs cœur. Les mages ayant aperçu cette étoile dans l'orient, et reconnaissant qu'elle marquait la naissance du souverain roi des Juifs, vinrent avec des présents dans la Judée, pour lui rendre leurs hommages. Le roi Hérode, qui avait usurpé la domination de ce peuple, fut troublé lorsqu'il entendit parler d'un nouveau roi des Juifs; et toute la ville de Jérusalem, qui mettait toute sa dévotion à attendre le Messie, ne put apprendre la nouvelle de sa

naissance sans être troublée. Ce prince assembla aussitôt tous le prêtres et les anciens du peuple, et il leur demanda en quel lieu le Christ devait naître. Ces personnes intéressées, à qui la science ne servait qu'à les rendre plus criminelles, montrèrent par le peu de soin qu'elles eurent d'aller chercher J.-C., que ce n'était que pour le vendre à Hérode qu'elle découvrirent que Bethléem était le lieu où il devait naître; en lui citant le passage d'un prophète, ils en supprimèrent malicieusement la fin, qui eût fait voir visiblement à Hérode que cet enfant était Dieu; ce qui lui eût peut-être fait perdre l'envie de le persécuter. Hérode ayant su cela des prêtres, appela en secret les mages, et s'informa deux de cette étoile qui leur était apparue. Ils répondirent à tout sans rien craindre. Ils furent sans aucun trouble au milieu d'une ville toute émue, et dans un péril si grand de la mort, parce que Dieu, qu'ils avaient servi dans leur voyage, les soutenait dans une entreprise qui venait toute de lui. Mais ce prince hypocrite, couvrant le dessein qu'il avait conçu de tuer cet enfant, qu'il était forcé de reconnaître pour un Dieu, cacha ce déïcide qu'il méditait sous les paroles d'une adoration feinte, et dit aux mages qu'ils cherchassent cet enfant, afin qu'ensuite ils en vinssent dire des nouvelles, et qu'il allât aussi l'adorer. Les mages sortirent de Jérusalem sans pénétrer les noirs desseins de ce tyran, et revoyant leur étoile ils furent remplis de joie et allèrent dans la maison où elle les conduisait. Y étant entrés, ils y trouvèrent l'enfant avec sa mère, ils se prosternèrent pour l'adorer, sans s'arrêter à cette pauvreté extérieure qu'ils voyaient, et ils lui offrirent des présents mystérieux: de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Dieu ne voulut pas ensuite qu'il retournassent à Hérode comme ils le lui avaient promis, parce qu'ils ne connaissaient pas ses artifices. Et se jouant de la fausse sagesse de ce tyran, il avertit les mages dans un songe, qu'ils prissent un autre chemin pour s'en retourner en leur pays. Ce fut ainsi, comme remarque S. Augustin, que la lumière des gentils fit voir quel était l'aveuglement des Juifs mêmes. Des étrangers viennent chercher J.-C. dans un pays éloigné, et l'adorent encore enfant; et les Juifs, qui étaient son peuple, le traitent avec outrage, dès qu'ils savent sa naissance. Ainsi J.-C. se cache plus en cette rencontre qu'il ne se découvre, et nous devons bien prendre garde que, comme il suit cette même conduite dans tous les siècles, il ne se cache à nous pendant qu'il se découvre aux autres. Cette étoile a passé, dit ce saint père, elle a montré celui qu'elle marquait, et on ne l'a plus vue ensuite, mais la lumière de l'Evangile lui a succédé. Ceux qui seront fidèles à la suivre, trouveront J.-C. humble. Ils l'adoreront au milieu

d'un peuple qui le possède sans le connaître; et, après avoir évité la colère des ennemis que leur foi pourra leur attirer, ils goûteront en paix, comme les mages, le souvenir de la grâce que Dieu leur a faite, en les choisissant entre tant d'autres pour les faire passer des ténèbres à la lumière, pour les rendre les vrais adorateurs du Sauveur.

FIGURE 11. *Purification de la Vierge.* Luc. 2.

(La même année de la naissance de J.-C. 1, avant l'ère commune 4.)

Quarante jours après la naissance du Fils de Dieu, la S.te Vierge étant trop humble pour se dispenser de la loi qui ordonnait au commun des femmes de se purifier, voulut bien se soumettre à une loi dont elle n'avait aucun besoin, comme J.-C. son fils s'était soumis à celle de la circoncision, lui qui était la sainteté même: après un enfantement si divin, qui ne l'avait rendue que plus pure et plus vierge, elle alla au temple avec son fils, prenant plaisir à se confondre avec le commun des femmes, pour apprendre à tous ceux qui la voudraient imiter à suivre en toutes choses l'ordre qui a été établi, sans en chercher de dispense. Comme la loi obligeait d'offrir à Dieu tous les premiers nés, et de les racheter par l'offrande de quelques animaux, ce fut alors que J.-C., étant offert par sa mère, s'offrit intérieurement à son père, et lui présenta pour la première fois dans son temple une hostie digne de lui. Dieu ne permit pas qu'une action aussi divine demeurât cachée. Il y avait dans Jérusalem un très-saint vieillard, nommé Siméon qui était juste et rempli du Saint-Esprit, et à qui l'Évangile rend témoignage, qu'il attendait la consolation d'Israël. Ce saint homme ayant été poussé de venir au temple par un mouvement de l'esprit qui était en lui, reconnut J.-C. lorsque ses parents l'offraient à Dieu selon la loi, et vit ainsi s'accomplir la promesse que Dieu lui avait faite, qu'il ne mourrait point avant de voir le Sauveur que Dieu devait envoyer au monde. Aussitôt que la lumière de la foi lui eut découvert ce Dieu caché sous la faiblesse d'un si petit corps, il le prit entre ses bras, et, étant transporté d'une sainte joie, il rendit grâce à Dieu de ce qu'il voyait, par un excellent cantique, où il proteste qu'il mourra en paix à l'avenir, parce que ses yeux avaient vu le Sauveur du monde, et cette lumière qui allait se répandre non-seulement sur les Juifs, mais encore sur toutes les nations de la terre. Lorsque la S.te Vierge et S. Joseph admiraient ce que ce saint vieillard leur disait, et qu'il les entretenait de ce qui devait arriver au Fils de Dieu dans la suite des temps, et de la douleur qui transpercerait le cœur de

Marie, une sainte veuve survint encore au temple, et joignit une louange publique qu'elle rendit au Seigneur, à celle que Siméon lui avait déjà rendue. Sa vie exemplaire donnait de l'autorité à ses paroles, car s'étant rendue comme le modèle de toutes les veuves, après sept années de mariage, elle avait passé le reste de sa vie, jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, toujours dans les jeûnes et dans les prières, sans sortir du temple. Et étant si sainte dans un siècle aussi corrompu qu'était alors celui des Juifs, elle nous a appris que pour servir Dieu dans un temps où il y en a peu qui le connaissent, il faut le servir parfaitement, afin d'être assez fort pour ne se pas laisser emporter au torrent du monde. Ce fut ainsi que se termina la purification de la S.te Vierge, et la présentation de son Fils au temple, dans laquelle elle a donné à tous les parents chrétiens une instruction qui doit être le fondement de toute piété; car, comme ils n'ont rien de plus précieux que leurs enfants, ils doivent, s'ils les aiment véritablement, les offrir à Dieu, et principalement ceux d'entre eux qui sont les plus accomplis, et qu'ils aiment avec tendresse. Ils doivent craindre que tout autre amour qu'ils auront pour eux, ne soit la cause de leur perte. Et ils ne peuvent bien conserver ce dépôt que Dieu leur a mis entre les mains, et dont il leur demandera un si grand compte, s'ils ne travaillent à le lui offrir sans cesse, et à lui témoigner qu'ils regardent leurs enfants comme étant plus à Dieu qu'à eux-mêmes.

FIGURE 12. *Fuite en Égypte.* Math. 2.

{ La même année 1 de la naissance de J.-C., avant l'ère commune 4. }

Le roi Hérode attendant toujours les Mages, pour savoir d'eux ce qu'ils auraient pu découvrir, crut, lorsqu'ils ne revenaient point, qu'ils s'étaient joués de lui, et attribua à un mépris de sa personne ce qu'ils n'avaient fait que par l'ordre de Dieu même. C'est pourquoi il entra dans une étrange colère, lorsqu'il entendit parler des merveilles que l'on avait dites de cet enfant qui avait été offert au temple; il fit paraître ouvertement le dessein de tuer J.-C., qu'il avait dissimulé jusqu'alors. Il résolut de perdre cet enfant, à qui l'on donnait déjà le nom de roi, de peur que les Juifs le reconnaissant pour leur maître, ne lui ôtassent la couronne que son ambition avait usurpée. Dieu, qui prévoyait les emportements de ce prince, ne le voulut pas arrêter, et il aima mieux confondre sa vaine sagesse en rendant tous ses desseins inutiles. Il envoya un ange qui avertit en songe S. Joseph lorsqu'il ne pensait qu'à s'en retourner de Jérusalem à Nazareth pour y demeurer, de fuir promptement en Égypte avec l'enfant et sa mère, parce

qu'Hérode l'allait faire chercher de toutes parts pour le perdre. S. Joseph nous donna en cette rencontre le modèle d'une admirable obéissance; car sans raisonner sur ce que l'ange lui disait, il prit au moment même Jésus et la S.te Vierge qui ne s'excusa point sur un temps aussi peu propre qu'était le milieu de la nuit, ni de la difficulté de ce voyage pénible dans toutes ces circonstances, pour aller dans une terre inconnue et abandonnée à l'idolâtrie, sans que l'ange se fût adressé à elle-même pour lui en apporter l'ordre: ils ne pensèrent l'un et l'autre qu'à sauver J.-C. de la fureur d'Hérode; et l'amour qu'ils avaient pour lui, leur fit embrasser avec joie tout ce qui le pourrait tirer d'un si grand péril. Ils allèrent donc dans cette terre ennemie de Dieu, pour y trouver la sûreté qu'ils ne trouvaient pas parmi un peuple qui en avait été délivré par tant de miracles. Dieu permit alors cette fuite pour consoler ceux qui seraient à lui, que la peur pourrait obliger de fuir dans des occasions semblables, et il apprit ainsi à l'Eglise que, lorsque les persécutions des grands sont violentes, on peut à l'exemple de J.-C. même, se dérober à leur fureur en se cachant, et en se retirant dans quelque terre étrangère. Jésus donc étant en sûreté, Dieu laissa ensuite agir Hérode dans toute l'étendue de sa fureur. Et ce prince, par une cruauté dont les peuples les plus barbares auraient eu horreur, fit mourir tous les petits enfants de Bethléem et des lieux voisins, qui étaient au-dessous de deux ans, afin d'envelopper dans cette ruine commune celui qui, sans qu'il le connût, lui donnait déjà tant de frayeur. C'est à quoi se réduisit la malheureuse politique de ce prince, qui passait alors pour le plus grand esprit de son temps. Un enfant pauvre le fit trembler, et il employa inutilement pour le perdre toute son adresse et toute sa violence. L'entreprise qu'il fit contre cet enfant, le rendit vraiment déïcide; et il devint l'image de ceux qui veulent étouffer J.-C. dans les âmes pour se conserver une vaine gloire parmi les hommes. Mais c'est dans ces grandes passions que Dieu d'ordinaire exerce ses grands jugements, et qu'il punit divinement ceux qui le combattent, et qui se déclarent si ouvertement contre lui. C'est ainsi qu'il se moque en cette rencontre de la cruauté d'Hérode. Il s'en sert pour rendre éternellement heureux ceux que ce tyran voulait perdre: et parmi ce meurtre de tant d'enfants, celui qu'on cherchait seul dans ce grand carnage, se sauva tout seul. On ne vit jamais mieux que les méchants ne font du mal aux bons qu'autant qu'il plaît à Dieu de leur en donner le pouvoir. Et les chrétiens doivent apprendre de ces exemples à ne regarder que Dieu dans les hommes, et à considérer leur haine et leur amour comme des moyens dont il se sert

pour l'exécution de ses ordres. Tout le monde ensemble ne peut rien contre ce qu'il a résolu de faire. Quand on est assez heureux pour connaître sa volonté, on n'a qu'à la suivre sans rien craindre; et s'il permet qu'il en arrive du mal, ce mal deviendra notre plus grand bien, comme la cruauté d'Hérode est devenue si avantageuse pour ces petits innocents, puisqu'en tuant leurs corps, il a sanctifié leurs âmes, et a conservé leur mémoire dans la suite de tous les âges.

FIGURE 13. *Jésus parmi les docteurs*, Luc. 8.

(L'an de la naissance de Jésus-Christ 12, avant l'ère commune 8.)

Après la mort d'Hérode, qui avait voulu perdre le Sauveur dès sa naissance, Dieu qui avait fait aller S. Joseph en Égypte, pour éviter cette persécution, lui envoya un ange pour lui commander de retourner dans la terre d'Israël: de sorte que J.-C. n'a pas été un an entier en Égypte. S. Joseph obéit à ce nouvel ordre avec la même promptitude qu'il avait exécuté le premier, et vint demeurer dans la ville de Nazareth, pour éviter la fureur d'Archélaüs, fils d'Hérode, qui régnait en Judée, et pour accomplir les prophéties, qui avaient prédit que J.-C. serait appelé Nazaréen. * L'Evangile ne marque rien de ce qui se passa depuis l'enfance du Sauveur jusqu'à son baptême, qu'une seule action qu'il fit, étant âgé de douze ans. La S.te Vierge, qui dans le culte intérieur et invisible qu'elle rendait à Dieu, et dont les hommes ne pouvaient être témoins, n'omettait aucune de toutes les pratiques solides de la dévotion de son temps, allait exactement tous les ans avec Jésus et Joseph, de Nazareth, où elle demeurait, à Jérusalem, à la fête de Pâques, selon l'ordonnance de la loi. Lors donc que J.-C. était âgé de douze ans, après que l'octave de la fête fut accomplie, ses parents s'en retournèrent à Nazareth, et J.-C. qu'ils croyaient être avec eux, demeura à Jérusalem. Ils firent une journée de chemin et ils le cherchèrent le soir parmi leurs parents et les personnes de leur connaissance qui s'en retournaient avec eux: mais ne l'ayant point trouvé, ils furent touchés d'une sensible douleur, et ils retournèrent le jour suivant à Jérusalem pour le chercher. Le troisième jour enfin, étant allés dans le temple, ils l'y trouvèrent au milieu des docteurs de la loi qui les interrogeait et leur répondait, et qui, les instruisant plus eux-mêmes qu'il n'apprenait d'eux, les remplissait d'admiration par la modestie de ses réponses. La S.te Vierge fut surprise de le voir en cet état, et la joie qu'elle

* L'an de l'ère commune 8.

eut de le retrouver succédant à la douleur qu'elle avait eue dans sa perte, elle se plaignit doucement de ce qu'il les avait traités de la sorte, et lui représenta la peine et la tristesse qu'ils avaient eues en le cherchant. Pourquoi me cherchiez-vous, leur dit J.-C? Ne savez-vous pas qu'il faut que je me trouve partout où les intérêts de mon père m'appellent? Et après cette parole qui est d'une grande instruction pour les enfants que leurs parents veulent retirer du service de Dieu où ils se sentent intérieurement appelés, il est marqué dans l'Évangile qu'il retourna aussitôt avec ses parents à Nazareth, et qu'il leur obéissait en toutes choses. S. Augustin représente souvent ce modèle aux enfants, pour leur apprendre et pour leur faire aimer même l'obéissance qu'ils doivent à leurs pères. Tout le monde, dit ce saint, était soumis à J.-C., et J.-C., à qui tout obéissait, obéit lui-même à ses parents. Celui qui avait en lui une liberté divine, ne s'en sert que pour être plus soumis. Mais les parents aussi n'ont-ils pas à s'instruire dans cette histoire? Cette douleur avec laquelle la S.te Vierge cherche son fils qu'elle avait perdu, leur fait voir ce qu'ils doivent faire lorsque leurs enfants se séparent d'eux, non pour aller dans le temple, comme J.-C., mais pour se perdre dans le monde; et avec combien de larmes ils doivent tâcher alors de retrouver ce dépôt qu'ils ont reçu de Dieu même. Il sont à plaindre s'ils s'affligent de toute autre chose, et ils doivent tout quitter, comme la S.te Vierge pour demander à J.-C. qu'il cherche lui-même avec eux leurs enfants, s'ils sont égarés, et qu'il les ressuscite s'ils sont déjà morts.

FIGURE 14. *Baptême de Jésus-Christ.* Matth 3.

(L'an de l'ère commune 29.)

Trente-deux ans s'étant passés depuis la naissance de J.-C., et Dieu voulant le tirer enfin de sa vie obcure et cachée pour le manifester au monde, il commença par tirer du désert S. Jean qu'il avait destiné pour être son précurseur. Ce saint, sortant donc tout d'un coup du fond de sa solitude, où il avait vécu comme un ange couvert d'un corps, parut sur le bord du Jourdain où il prêcha la pénitence, et baptisa tous ceux qui venaient à lui. L'éclat de sa vertu et de sa vie si austère n'eut besoin d'aucun miracle pour le faire croire; et tout le monde regardant ce saint comme étant quelque chose de plus qu'un homme, on commençait à croire que c'était peut-être le Messie, et à témoigner par cette pensée qu'on le préférait à tous les autres prophètes qui avaient paru avant lui, donc on n'avait jamais porté un juge-

ment si avantageux.* Lors donc que tout Jérusalem allait fondre dans le désert pour écouter ce saint précurseur et se faire baptiser, J.-C. y alla aussi lui-même et se cacha parmi la foule des autres, par une humilité dont nous devrions rougir, puisque nous cherchons tant de détours et tant d'adresses ingénieuses pour nous distinguer du reste des hommes, et pour affecter des singularités superbes. Mais lorsque J.-C. se rabaissait de la sorte, Dieu le releva et il sut bien le discerner du milieu de ceux parmi lesquels il se confondait. Car S. Jean, étant frappé d'un profond respect, ne put presque se résoudre à verser de l'eau sur le Sauveur pour le baptiser. Lui qui faisait trembler les premiers d'entre les docteurs de la loi, et qui les bannissait même de son baptême, dit au contraire à J.-C. que c'était lui qui devait le baptiser, et qu'il le couvrait de confusion en voulant qu'il le baptisât. J.-C. ne lui répondit autre chose, sinon qu'il fallait qu'il s'humiliât jusque-là, et qu'en l'état où il était, il devait accomplir tous les devoirs de justice. Aussitôt qu'il fut baptisé, le ciel s'ouvrit, et Dieu fit descendre le St.-Esprit sur J.-C. d'une manière visible, et en forme d'une colombe qui se reposa sur sa tête. Et en même temps on entendit une voix du ciel qui rendit ce témoignage: C'est là mon fils bien-aimé en qui je trouve toutes mes délices. J.-C. se retira aussitôt après pour se cacher, mais S. Jean continua de parler de lui à tout le monde. Toute sa passion fut de bien persuader aux hommes que J.-C. était le Messie tant de fois promis et tant désiré, et que pour lui il n'était rien. Il dit clairement qu'il fallait qu'il diminuât, et que J.-C. crût de plus en plus. La gloire de J.-C., comme remarquent les SS. Pères, a eu pour principe cette humilité prodigieuse qu'il fait paraître ici dans son baptême. Un Dieu se rabaisse sous un homme pour réparer en quelque sorte l'outrage que l'homme avait fait à Dieu, lorsqu'il voulut s'égaler à lui. J.-C. étant le plus grand de tous, s'humilie plus que tous. Il est l'innocence même, et il veut bien recevoir un baptême qui le déclare pécheur. Il apprend ainsi aux hommes à n'affecter point de paraître innocents lorsqu'ils sont coupables, et à souffrir de passer pour ce qu'ils sont, afin que cet humble aveu de leurs fautes devienne la guérison de leurs plaies.

FIGURE 15. *Jésus-Christ dans le désert.* Matth. 9.

(La même année de l'ère commune 30.)

Aussitôt que J.-C. fut baptisé, il apprit en sa personne à tous les fidèles, quelle devait être leur vie après le baptême, et

* L'an de l'ère commune 30.

qu'ils devraient se préparer ensuite à la tentation et à la souffrance. Il se retira dans le désert, ou plutôt il y fut emporté par le St.-Esprit. Etant dans cette solitude, qu'il accompagna d'un jeûne de quarante jours et quarante nuits, il fut tenté par le démon. Cet esprit superbe ne pouvant croire que Dieu fût caché sous cette bassesse extérieure, après avoir épuisé en vain toutes ses tentations secrètes pour l'éprouver, résolut enfin de faire un dernier effort, et de l'attaquer sous une forme visible. Il s'approcha de lui, avec d'autant plus d'adresse, qu'il paraissait agir simplement: et, sans découvrir le dessein qu'il cachait en lui-même, il dit à J.-C.: Si vous êtes le fils de Dieu, dites que ces pierres se changent en pain. J.-C., à cette parole, se tint aussi caché que le démon tâchait de l'être. Il se contenta de lui répondre par ce passage de l'écriture: que l'homme ne vivait pas du pain seul, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Et il apprit ainsi à tous les chrétiens qu'ils ne doivent craindre ni la faim ni la mort même, et que s'ils ne se nourrissent dans l'âme de la parole de Dieu, ils sont morts, ou en grand danger de mourir, quoiqu'ils paraissent vivants aux yeux des hommes. Le démon ne se rebuta pas, et voyant que le désert était un lieu peu favorable pour vaincre le Sauveur, il l'en retira. Et ce qui est seulement horrible à penser, il le transporta au haut du temple, et il lui dit: Si vous êtes le fils de Dieu, précipitez-vous en bas. Et, abusant malicieusement de l'écriture, il ajouta: car il est écrit: Dieu a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous et de vous recevoir entre leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre. Le fils de Dieu, qui nous fait voir qu'ayant été victorieux dans la première tentation, on devrait espérer de l'être aussi dans les autres, répondit au démon, avec la même simplicité que la première fois par un passage de l'écriture. Il est écrit: Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Cette réponse si sage confondit l'orgueil du démon et irrita sa colère. Il ne garda plus ce respect extérieur qu'il avait témoigné d'abord; et, au lieu qu'il avait traité au commencement J.-C. comme le fils de Dieu, il voulut qu'il l'adorât lui-même comme Dieu, et lui promit pour cela de lui donner tous les royaumes du monde, dont il lui fit voir l'éclat et la gloire. Jamais l'insolence du démon ne monta plus haut. Il en avait moins témoigné envers les plus grands Saints: il se contentait de leur nuire, comme à Job; mais il n'exigeait pas d'eux qu'ils l'adorassent, comme il l'exigea de J.-C., dont il connaissait l'excellence par sa résistance même. Mais cette impudence extrême fut aussi repoussée de J.-C., par la fermeté de ces paroles: Retire-toi, Satan; car il est écrit:

Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. Cette réponse si forte de J.-C. mit le démon en fuite, et les anges s'approchèrent de lui, et le servirent. Cette tentation de J.-C. a toujours été l'instruction et la consolation de tous les Saints. Aimons, disent-ils, la retraite, le jeûne et la prière, et le démon ne pourra nuire. Méditons avec un foi vive la parole de Dieu, et elle sera pour nous ce bouclier divin qui repousse toutes les flèches brûlantes de notre ennemi. Mettons notre confiance en J.-C. tenté et victorieux du tentateur, et toutes les tentations ne serviront qu'à fortifier notre vertu et à multiplier nos couronnes.

FIGURE 16. *Noces de Cana*. Jean. 21.

(La même année de l'ère commune 30, de la prédication de J.-C.)

Jésus-Christ, ayant remplis de confusion le démon qui l'avait tenté dans la solitude, sortit de ce désert par le mouvement du même Esprit qui l'y avait fait aller, et commença à se manifester aux hommes. Il vint d'abord vers le Jourdain où demeurait S. Jean, qui, après avoir vu depuis peu ce qui s'était passé à son baptême, s'écria devant ses disciples que c'était là celui qui était l'agneau de Dieu, et qui ôtait les péchés du monde. Deux de ces disciples, dont l'un était S. André, entendant leur maître rendre un témoignage si avantageux au Sauveur, vinrent trouver J.-C., lui demandèrent où il demeurait; il les fit entrer chez lui. S. André étant sorti de ce logis rencontra Simon son frère, et lui dit, tout transporté de joie, qu'ils avaient trouvé le Messie, et le mena à J.-C. qui le regarda et lui prédit qu'il serait appelé Pierre. Peu à peu le nombre de ceux qui écoutaient le Sauveur s'augmentant, sa réputation commença à croître, quoiqu'il n'eût encore fait aucun miracle. Mais une rencontre particulière et le besoin de quelques personnes donnèrent lieu à celui-ci. Des noces s'étant faites à Cana, ville de Galilée, où était la S.te Vierge, Jésus y fut appelé avec ses disciples. Mais le vin manquant, ce besoin montra quelle était la tendresse de la S.te Vierge. Car étant persuadée de la toute-puissance de son fils aussi bien que de sa charité, elle crut qu'il suffisait de l'avertir de la nécessité où ces personnes se trouvaient, pour lui donner lieu de les soulager. Elle ne fut pas trompée dans son espérance. Et quoique J.-C. semblât lui répondre d'une manière assez dure en apparence, il ne laissa pas de faire ce qu'elle désirait. Il commanda qu'on remplît d'eau six grands vases qui étaient là, et ayant changé invisiblement l'eau en vin, il commanda qu'on en puisât et qu'on en portât au maître d'hôtel. Cet homme surpris de l'exellence de ce vin miraculeux, appela le nouveau marié, et lui dit qu'il avait fait le

contraire de ce que font ordinairement tous les hommes, qui servent d'abord le vin le plus délicieux, et ensuite le mauvais. Ce fut ainsi, comme remarque l'Evangile, que J.-C. manifesta sa gloire, et que ses disciples commencèrent à croire en lui. On vit alors la charité de la S.te Vierge, à qui on peut dire qu'on était redevable de cette merveille. J.-C. voulut déclarer d'abord par le premier de ses miracles, et au commencement de sa prédication, que la grâce, figurée par le vin, serait donnée à tous les élus par les prières de sa mère, dans tout le cours de l'Église, comme il avait déclaré aussitôt après qu'il fut conçu dans elle, que ce serait par son entremise qu'il sanctifierait ses élus en sanctifiant par elle S. Jean-Baptiste. Il lui donna depuis, étant sur la croix, son disciple bien-aimé pour être son fils, afin que tous les élus reconnaissent en la personne de S. Jean, qu'ils la devaient considérer comme leur mère. Ainsi pour obtenir de J.-C. ses grâces toujours nouvelles qui nous sont si nécessaires, et qui étaient figurées par le vin, il faut avoir recours à la S.te Vierge, qui est la vraie médiatrice entre J.-C. et nous, comme J.-C. l'est entre Dieu et elle. Les deux vins dont il est parlé ici, sont le vin du monde et le vin de la grâce. Le démon présente le premier, qui est le meilleur au goût des hommes charnels qui s'enivrent de la douceur des plaisirs du monde, qui leur paraissent agréables d'abord, mais qui ne leur laissent ensuite que de l'amertume. Ce second vin, au contraire, est le vin du ciel et le vin nouveau de l'homme qui enivre heureusement l'âme, et qui assoupit en elle les sens et la raison humaine, en changeant l'homme dans le cœur par une conversion véritable, afin qu'étant comme mort à lui-même, il ne vive plus que pour Dieu, et ne goûte plus que les biens du ciel.

FIGURE 17. *Nicodème*. Jean. 3.

(La même année de l'ère commune 30.)

Le premier miracle de J.-C. à Cana en Galilée, ayant été suivi de beaucoup d'autres, la réputation du Sauveur commença peu à peu à se répandre dans tout le monde, et à passer même du peuple aux grands. Un des plus considérables d'entre les Juifs, nommé Nicodème, étant touché de tout ce qu'il apprenait de Jésus, résolut de s'éclaircir de la vérité par lui-même, et non sur le rapport des autres. Mais prévoyant par sa sagesse naturelle, que ce nouveau prophète aurait de grands ennemis, comme en avaient toujours eu tous les autres, il crut ne devoir pas trop se déclarer et jugea qu'il serait plus sûr de ne l'aller trouver que pendant

la nuit. Il témoigna à J.-C. qu'il croyait très-certainement qu'il était un maître envoyé de Dieu, et qu'on n'en pouvait pas douter après ce grand nombre de miracles qu'il faisait sans cesse. Mais le Sauveur apprit en cette rencontre, à ses serviteurs, à ne se pas laisser éblouir par les louanges des hommes. Car après en avoir reçu de si grandes de Nicodème, il ne perdit rien de sa liberté ordinaire. Et quoique Nicodème passât pour très-habile dans la loi, il ne lui parla néanmoins que de l'humilité et de la simplicité chrétienne, en lui déclarant que si l'on ne renaissait de nouveau, on ne pourrait avoir part à son royaume. Ce prince des Juifs ne put comprendre cette vérité, et il fit voir alors que rien n'est si contraire à la foi que de grands raisonnements. Il s'informa de J.-C. comment un homme pouvait rentrer encore une fois dans le ventre de sa mère. Mais J.-C. lui demanda comment lui, qui était maître dans Israël, pouvait ignorer ces choses, et lui fit voir bien sensiblement qu'il n'était, comme dit S. Augustin, que le docteur d'une lettre morte. Il lui parla des effets merveilleux du St.-Esprit, dont on ne peut savoir d'où il vient, ni où il va, et qui souffle partout où il lui plaît. Il lui dit ensuite plusieurs autres choses semblables, qui firent comprendre à ce prince de la loi, par la difficulté où il se trouvait de les concevoir et de les croire, qu'il faut que Dieu, pour nous rendre ses disciples, ruine dans nous la folie de notre raison, qui ne peut rien croire si elle ne le voit. J.-C. finit cet entretien en lui présentant le grand amour de Dieu pour les hommes, qui leur avait donné son propre fils pour les rendre éternellement heureux. Il lui fit voir que la principale cause du malheur des hommes était qu'ils fuyaient la lumière de la vérité, parce qu'elle les condamne, et qu'ils aiment leurs propres ténèbres, jusqu'à ce que Dieu leur donne de nouveaux yeux qui leur font haïr l'aveuglement de leurs passions, et aimer cette lumière qui vient de Dieu et qui les conduit à Dieu. Ce fut ainsi que le Sauveur renvoya ce prince des Juifs, qui fit bien voir dans la suite que cet entretien ne lui avait pas été inutile, et que la force de la parole de Dieu avait fait impression sur son cœur. Car ayant fait paraître d'abord une sagesse un peu timide, et n'osant venir trouver J.-C. que pendant la nuit, il eut assez de courage après pour défendre publiquement son innocence en plein conseil, et pour déclarer même à sa mort qu'il ne prenait aucune part à l'injustice qu'on avait commise en sa personne, en le faisant mourir par un supplice si cruel et si honteux. Et bien loin de refroidir alors sa charité envers J.-C., au contraire il la redoubla en apportant publiquement des parfums pour embaumer et ensevelir son corps. Il apprit ainsi comme remarquent les SS. Pères, qu'il ne faut pas désespérer de la timidité de ceux qui n'osent encore se déclarer pour la vérité. Ces personnes faibles peuvent se cacher et se préserver quelque temps pour se nourrir en secret des vérités de Dieu, et se fortifier dans le silence, afin de paraître ensuite, lorsque Dieu leur en fera naître l'occasion.

FIGURE 18. *La Samaritaine.* Jean 4.

{ La même année de l'ère commune 30. }

Lorsque J.-C. commençait déjà à être suivi, et que ses miracles, joints aux témoignages que lui rendait S. Jean, lui attiraient un plus grand nombre de disciples que ce saint précurseur n'en avait eu, l'emprisonnement de ce saint homme survint tout d'un coup, ce qui obligea J.-C. de s'éloigner. Comme il semblait n'avoir plus rien à faire au monde après y avoir découvert J.-C., Dieu, pour l'en retirer promptement, le fit sortir de la solitude, et venir à la cour d'Hérode. Ce prince qui avait ouï parler de sa vie si divine dans le désert, et qui le regardait comme un prophète, l'aimait, selon que le remarque l'Évangile; et son amour même ne se refroidissait point par la liberté avec laquelle ce saint homme le reprenait de son inceste. Mais le démon, qui ne pouvait souffrir le bien que ce saint précurseur du Sauveur pouvait faire dans la cour de ce prince, eut recours à ses artifices ordinaires, et envenima contre lui l'esprit d'une femme, qui le fit mettre d'abord en prison, en attendant qu'elle poussât ses violences plus loin, et qu'elle couronnât la vie de S. Jean par la gloire du martyre. J.-C. voulant céder d'abord à l'envie des Pharisiens, qui avaient conseillé à Hérode de faire arrêter S. Jean, se retira alors de la Judée, où il était venu, pour s'en retourner dans la Galilée: il devait passer par Samarie: en y convertissant une femme samaritaine, il fit voir que c'est souvent en fuyant la colère du monde, qu'on gagne plus d'âmes à Dieu, et que c'est par la persécution même que l'Église se multiplie. Car cette femme étant venue à son ordinaire puiser de l'eau à une fontaine, elle y trouva J.-C. assis, qui lui demanda à boire pour se soulager dans la soif que la fatigue du chemin lui avait causée, quoique cette soif fût plus mystérieuse que naturelle. Cette femme lui témoigna qu'elle s'étonnait qu'un Juif s'adressât à une femme de Samarie, qui était un peuple que les Juifs avaient en horreur. Mais J.-C. lui répondit que si elle connaissait le don de Dieu, et qui était celui qui lui demandait à boire, elle lui en aurait demandé elle-même, et qu'il lui aurait donné une eau vive, qui n'était point comme les eaux de la terre, qui n'empêchent pas que ceux qui en boivent

n'aient encore soif, mais qui deviendrait en elle une source d'eau vivante qui rejaillirait jusqu'à la vie éternelle. Cette femme se rendit peu à peu attentive à ses paroles, et étant surprise de ce que J.-C. lui découvrait sa vie passée, elle reconnut qu'il était un prophète. Il continua à lui parler. Il lui découvrit tout le secret de la loi nouvelle, qui est un culte spirituel, et l'adoration de Dieu en esprit et en vérité; ce que cette femme ayant ouï, elle dit à J.-C. que le Messie devait venir, qui apprendrait toutes choses. A quoi J.-C. répondit que c'était lui-même qui l'était. Cette femme alla annonçer dans la ville ce qu'elle venait d'apprendre, et excita dans tous les habitants de Samarie le désir de venir trouver J.-C. Ils le prièrent de venir dans leur ville, où il demeura pendant deux jours. Les SS. Pères ne peuvent assez admirer la conduite que le fils de Dieu tient envers cette femme à la quelle il découvre tout d'un coup les plus grands mystères de la loi nouvelle. Il retranche de sa dévotion le temple et la montagne sainte, quoique les Juifs et les Samaritains missent toute leur dévotion dans l'un et l'autre de ces deux lieux. Il lui apprend que les principales églises ne sont pas des temples bâtis de pierres, mais les âmes de ceux qui le servent, dont il fait non-seulement des temples, mais des cieux et des royaumes vivants, afin que les chrétiens ne se contentent pas de révérer les temples qui sont saints, ni de recevoir le saint des saints, qui est aussi présent sur nos autels que dans le ciel, mais qu'ils tâchent d'attirer dans eux le don de sa grâce et son esprit, de lui rendre un culte sincère et intérieur, et de l'adorer en esprit et en vérité.

FIGURE 19. *Tempête apaisée.* Mat. 8.

(L'an de l'ère commune 30.)

Jésus-Christ étant retourné dans la Galilée à cause de l'emprisonnement de S. Jean, commença d'y prêcher publiquement, d'exhorter, comme avait fait S. Jean, les hommes à la pénitence, parce que le royaume de Dieu était proche. Il alla dans la ville de Capharnaüm, et fit voir à ce peuple enseveli dans les ténèbres, une lumière divine, mais qui ne servit, comme on le vit dans la suite, qu'à le rendre plus malheureux. Il accompagna ses prédications d'une gravité et d'une autorité qui le distinguaient de tous les docteurs de la loi. Il joignit les actions aux paroles, et ses miracles rendirent chaque jour de nouveaux témoignages à la vérité qu'il annonçait. Il guérit dans Cana le fils d'un prince qui se mourait. Il délivra à Capharnaüm un homme possédé du démon; et passant dans la synagogue où il avait fait ce miracle, il alla dans la

maison de S. Pierre, où il en fit un autre dans la personne de sa belle-mère, qu'il guérit d'une grande fièvre. Ce miracle n'engagea pas moins ce prince des apôtres à la suite du Sauveur, qu'avait fait celui de la pêche, dont J.-C. s'était servi pour l'attirer et qui avait rempli ce disciple d'une telle crainte, qu'il se jeta aux pieds de J.-C. et le pria de se retirer de lui, parce qu'il était pécheur: tant de signes et de guérisons miraculeuses attirèrent de toutes parts les malades qui venaient chercher dans le Sauveur le soulagement de leurs maux, et les peuples s'assemblaient en foule, pour avoir la double joie d'entendre ses prédications, et d'être témoins de ses miracles; mais ses disciples ne trouvant encore que de la gloire à le suivre, J.-C. voulut les accoutumer peu à peu à ne point attendre de lui un bonheur temporel, ni cette paix que cherchent les amis du monde; c'est pourquoi, pour leur figurer leur état futur, il les engagea à passer avec lui un bras de mer, et il permit qu'une tempête, s'élevant lorsqu'il dormait, leur fût comme une image de ce qui arriverait à son Église dans la suite de tous les siècles. Comme le soulèvement des flots et la violence des vents remplissaient de crainte les disciples, ils crièrent enfin et réveillèrent J.-C. qui, pour montrer son assurance dans les grands périls, dormait paisiblement au milieu de la tempête. Il les reprit de leur timidité, et leur montra qu'ils n'avaient rien à craindre pendant qu'il serait avec eux. Puis se levant aussitôt, il commanda aux vents de se taire, et à la mer de s'apaiser. Le calme revint au même moment, et la crainte des disciples se changea en une admiration d'une si grande puissance. Ce vaisseau, dit S. Augustin, marquait l'Eglise qui est dans ce monde comme dans une mer toujours agitée. Dieu permet ces tempêtes de peur que notre foi s'endorme, et que la paix que nous trouverions dans le monde, ne nous fasse oublier le ciel. Nous pouvons bien être saisis de crainte pendant la tempête, mais nous ne devons pas nous défier du secours de J.-C. Comme sa bonté nous a préparé ce vaisseau pour passer cette mer agitée, il saura bien aussi le conduire au port. Ces vents, au lieu de nous troubler, doivent au contraire relever notre confiance, puisqu'ils nous ont été prédits, et qu'ils rendent témoignage à la vérité de la parole du Sauveur. Dieu, qui est toujours tranquille, met dans le repos, au milieu même de l'orage, ceux qui ont recours à lui, et il ne nous reste enfin que la confusion d'avoir eu peur, lorsque nous avions J.-C. avec nous, et de l'avoir laissé endormir comme firent les disciples, puisque ce sommeil marquait l'assoupissement de notre foi et la tiédeur de notre prière.

FIGURE 20. *Possédé guéri.* Marc. 5.

(La même année 30.)

Après que J.-C eut fait voir à ses disciples la puissance qu'il avait sur les éléments, en calmant la mer par une parole, il leur fit voir encore l'autorité qu'il avait sur les esprits malins, en délivrant plusieurs personnes qui en étaient possédées. Mais de tous ceux qu'il guérit il n'y en eut point de plus considérable qu'un, dont l'Évangile s'applique plus à rapporter toute l'histoire, pour nous faire voir avec plus d'horreur, l'empire que les démons exerçaient même visiblement sur les hommes, et avec quelle fureur, lorsqu'ils tourmentaient intérieurement leurs âmes, ils déchiraient encore leurs corps. C'était un homme qui ne demeurait plus depuis longtemps dans les maisons, et qui ne se retirait que dans les sépulcres. Il était nu et ne souffrait jamais d'habits. Lorsqu'on le voulait lier, il brisait toutes ses chaînes. Personne ne pouvait le dompter. Il était jour et nuit sur les montagnes ou dans les sépulcres, où il jetait des hurlements effroyables, et se défigurait le corps avec des pierres dont il se frappait. Enfin le lieu où il habitait était devenu inacessible à tout le monde, et personne n'osait y passer; mais dès qu'il vit J.-C. de loin, il courut à lui, et changeant cette fierté si brutale en une admiration pleine de respect, il se prosterna en terre, et lui dit en haussant sa voix: Jésus, fils du Dieu très-haut, pourquoi venez-vous me tourmenter avant le terme? Je vous conjure de me laisser en repos. J.-C. lui demanda quel était son nom, non qu'il l'ignorât, disent les SS. Pères, mais pour remplir les hommes de crainte, en voyant de combien de démons un seul homme pouvait être possédé, car ce démon lui répondit qu'il s'appelait légion, parce qu'ils étaient plusieurs, et il pria J.-C. que, s'il voulait le chasser de cet homme, il lui permit d'entrer dans un grand nombre de pourceaux qui n'étaient pas loin de là, ce qu'il fit, et ces pourceaux allèrent aussitôt au nombre de deux mille, se précipiter avec impétuosité dans la mer. Ce démoniaque fut parfaitement guéri, et toute une ville étant accourue à ce miracle, vit cet homme auparavant si furieux, doux comme un agneau aux pieds de Jésus, qu'il désirait suivre partout comme son libérateur; mais J.-C. le renvoya en sa maison, afin d'annoncer les grâces que Dieu lui avait faites, nous apprenant ainsi la reconnaissance que nous devons témoigner devant Dieu et devant les hommes, des dons que nous avons reçus de sa miséricorde. Les SS. Pères ont dit que ce démoniaque marquait les hommes qui, avant la naissance de J.-C., étaient plongés dans toutes sortes de crimes, et qui gémissaient sous la tyrannie des démons. Cet homme était sans vêtements, pour figurer que nous avons perdu la foi et la justice originelle, qui était comme un vêtement de lumière qui nous couvrait dans notre état d'innocence. Ces hommes alors ne demeuraient plus dans les maisons non plus que ce possédé, c'est-à-dire qu'ils ne rentraient plus dans eux-mêmes, et qu'ils ne trouvaient plus de repos au fond de leurs cœurs. Ils ne demeuraient que dans les sépulcres, c'est-à-dire dans les œuvres mortes. Ils brisaient toutes leurs chaînes, c'est-à-dire toutes les lois divines et humaines par lesquelles on les voulait réduire. Ces pourceaux où les démons entrent, marquent les hommes plongés comme dans la boue des plaisirs du monde, sur qui ces esprits impurs exercent particulièrement leur empire; et les abîmes où ils se précipitent, marquent les abîmes et la profondeur du cœur des incrédules, où se retirent maintenant les démons depuis que J.-C. les a chassés de ses fidèles, qui vivent depuis cette guerre, dans une paix et dans une liberté qui leur étaient auparavant inconnues.

FIGURE 21. *Paralytique.* Math. 10.

(La même année 30.)

La doctrine et les miracles de J.-C., augmentant peu à peu le nombre de ses disciples, S. Mathieu, en un moment, sortit du rang des publicains pour entrer en celui des apôtres du Sauveur. J.-C. vint à lui lorsqu'il passait près du lieu où il était, et de tant de personnes qui vivaient dans Capharnaüm, il ne choisit que ce seul homme, laissant les autres dans leur incrédulité, qui les rendit plus coupables, comme J.-C. l'assure lui-même, que ne l'ont été les peuples de Sodome et Gomorrhe. Il étouffa en un moment dans ce bienheureux disciple toute cette attache aux biens, qui est ordinaire aux personnes qui sont dans cet engagement, et il lui fit trouver de la joie à suivre un homme pauvre, méprisé et persécuté par les grands du monde. Il fut le seul de tous les apôtres, qui, ayant été appelé de J.-C., lui témoigna au dehors la joie qu'il avait de le suivre, par un festin où il l'invita, par lequel il nous fit voir qu'il n'y a point de joie pareille à celle d'une véritable conversion. Ce nouveau converti invita aussi à ce festin plusieurs autres publicains, comme s'il eût voulu étendre la grâce qu'il avait reçue jusque sur ceux avec lesquels il avait été uni dans sa première vie. Les Pharisiens, qui étaient orgueilleux, se scandalisèrent de voir ainsi J.-C. et ses apôtres manger publiquement

avec des hommes qui étaient en horreur aux Juifs. Mais le Sauveur les confondit en disant qu'il était médecin des hommes, et qu'il n'était venu guérir que ceux qui se reconnaissent devant lui pécheurs malades. Ce fut encore dans Capharnaüm qu'il fit cette guérison si fameuse d'un paralytique. La maison où J.-C. était entré était si pleine de monde, que ceux qui portaient ce paralytique ne savaient comment le lui présenter ; ils prirent enfin un conseil, qui était une marque de leur grande foi. Ils montèrent sur le toit de ce logis, ils en découvrirent les tuiles, et descendirent ensuite leur malade devant J.-C., qui, admirant leur foi, dit au paralytique qu'il eût confiance, et que ses péchés lui étaient remis. Les Scribes et les Pharisiens prirent aussitôt ces paroles pour des paroles de blasphèmes, en disant en eux-mêmes qu'il n'y avait que Dieu seul qui pût remettre les péchés. Mais J.-C. pour les convaincre par eux-mêmes qu'il était Dieu, les assura de la guérison intérieure de cet homme, par la guérison extérieure qu'il lui rendit, et leur fit voir qu'il avait effectivement remis ses péchés, en le délivrant de sa paralysie. Tout le peuple admira ce double effet de la puissance du Sauveur, et rendit grâce à Dieu de ce qu'il avait donné une si grande puissance aux hommes. C'est encore aujourd'hui l'étonnement où sont continuellement les chrétiens, qui ne peuvent se lasser de considérer la bonté de Dieu, qui a donné aux hommes la puissance de remettre les péchés. Il semble qu'il les ait élevés, par ce pouvoir, au-dessus du rang des autres hommes, pour les placer en quelque sorte par avance dans les cieux, lorsqu'ils sont encore sur la terre, en leur faisant exercer un ministère qui n'a jamais été donné aux anges. De sorte que, comme J.-C. a reçu de son père le pouvoir de juger, il le leur communique aussi, et les rend les juges et les médecins des âmes. Après cela, disent les SS. Pères, c'est à eux d'en user selon les règles de celui dont ils l'ont reçu et à guérir véritablement les âmes lorsqu'ils leur remettent leurs péchés. J.-C. voulut que la guérison de ce malade fût la preuve qu'il a vait véritablement remis ses péchés : il faut de même que la guérison des maladies spirituelles des âmes soit la preuve que leurs péchés leur ont été remis selon les règles du Sauveur ; car la parole de S. Cyprien est redoutable : Ce n'est pas, dit-il, être médecin, c'est être ennemi des âmes, que de couvrir leurs blessures au lieu de les guérir, et leur ravir les remèdes d'une vraie pénitence par l'assurance trompeuse d'une réconciliation précipitée. Cette paix qu'on leur promet, n'est point une paix. Elle est dangereuse pour celui qui la donne, et utile pour celui qui la reçoit.

FIGURE 22. *Sermon sur la montagne.* Math. 5.

(L'an de l'ère commune 31, seconde de la prédication de Jésus-Christ.)

C'était peu que J.-C. se fût attiré des disciples, si le soin qu'il avait de son église future, ne lui eût fait encore séparer de ce nombre douze personnes qu'il destinait pour être ses fondements, et que pour ce sujet il honora du nom particulier d'apôtres, comme devant les envoyer dans toute la terre prêcher son saint nom et son Evangile. Après les avoir donc tirés déjà une fois du commun des hommes, il les tira du commun des autres disciples, pour leur faire connaître, par cette double séparation, qu'ils devaient avoir une double perfection de vertu, et être au-dessus des disciples, ce que les disciples étaient au-dessus du commun des Juifs. Ils eurent depuis cet avantage sur les disciples du Sauveur, qu'ils étaient comme les domestiques de J.-C., et qu'ils vivaient avec lui dans une même maison, comme on voit qu'à la fête de Pâques il mangeait l'agneau avec eux seuls, et qu'ainsi ils étaient témoins, non-seulement de ses actions et de ses prédications publiques, mais encore de sa vie cachée, et des secrets qu'il leur découvrait en particulier, après les avoir prêchés aux autres en paraboles. J.-C. prévint le choix qu'il fit de ces douze, par beaucoup de prières, dans lesquelles il passa même la nuit, pour apprendre à son Eglise ce qu'elle devait faire à l'avenir dans l'élection de ses ministres, si elle voulait bien connaître ceux que Dieu avait choisis : aussitôt qu'il eut fait ce choix, il les mena sur une montagne, étant suivi d'une grande foule de peuple, et ce fut alors qu'il leur fit ce grand sermon, qu'on appelle d'ordinaire le sermon sur la montagne, qui contient tout l'Evangile et les règles de la conduite, tant des pasteurs que du commun des fidèles. Après avoir, dès le commencement de ce discours, renversé toute les lumières de la raison humaine, en appelant heureux ceux que les hommes estiment malheureux, il fit voir ensuite combien les ordonnances de la loi des Juifs étaient peu de chose en comparaison de ce qu'il demandait de ceux qui seraient à lui, disant clairement qu'il exigeait d'eux une abondance de justice qui n'avait point été dans les Scribes et dans les Pharisiens, sans laquelle il déclara qu'on n'entrerait point dans le royaume des cieux. Il nous apprit, par ces paroles, qu'il ne se contente pas que nous nous abstenions des choses extérieurement mauvaises ; qu'il ne nous suffit pas d'avoir l'apparence des bonnes œuvres, ou la science de la vertu qui éclate parmi les hommes, comme l'avaient alors les Pharisiens et les Scribes. C'est pourquoi il ordonna dans la suite de ce sermon, que nous n'amas-

sions des trésors que dans le ciel, afin que notre cœur y soit toujours, ainsi que notre trésor. Que l'œil de notre intention soit pur et simple, afin qu'il sanctifie tout le corps de notre action. Que nous n'ayons qu'un seul maître, pour ne nous point partager entre J.-C. et le monde, et que nous ne cherchions que le royaume et la justice de Dieu, afin que le reste nous soit donné comme par surcroît. Ce qui nous fait voir clairement que la fin de la loi nouvelle, est de donner un cœur nouveau à l'homme nouveau, parce que le dehors se doit régler selon Dieu, par le dedans, et que le ruisseau ne peut être pur qu'à proportion que la source est pure.

FIGURE 23. *Ne point juger les autres.* Math. 7.

(La même année 30.)

Après les maximes générales que J.-C. établit d'abord sur la montagne où il instruisait le peuple, il descendit aux avis particuliers, il émoi na que pour satisfaire à cette abondance de justice qu'il exigeait de ses disciples, il ne se contentait pas qu'ils observassent le décalogue, qui défend les grands crimes, mais qu'il voulait qu'ils évitassent jusqu'aux premiers commencements du péché. Il fit voir que son dessein était de régler principalement le dedans, et de le mettre en tel état, que le moindre péché intérieur fût aussi éloigné de nous que les plus grands crimes. C'est pourquoi, après avoir défendu les plus petits mouvements dans le cœur, il défendit ensuite les moindres paroles injurieuses, parce que la douceur du cœur et la retenue de la langue, sont les principales marques de la justice intérieure du chrétien. Les Juifs ne pensaient qu'à satisfaire les yeux des hommes, mais les Chrétiens pensent à plaire aux yeux de Dieu, qui ne regarde que le cœur. Ainsi J.-C. supposant le décalogue qu'il semble appeler du nom de petits commandements, donna le nom de grands commandements à cette retenue du cœur et de la langue, qui étouffe tous les mouvements de colère et toutes les paroles de mépris. J.-C. sous la défense de deux choses si petites, cache toute la grandeur du christianisme; il semble qu'il estime peu de ne tuer point, parce que cela ne se peut faire sans aucune vertu intérieure et que des raisons tout humaines l'empêchent assez. Mais ce qu'il estimait, c'est de ne point murmurer dans son cœur contre son frère, parce que cela ne se peut sans une grande vertu. Aussi le commencement des grands péchés vient de ces petits commencements qu'on néglige, étant certain que celui qui craint de blesser un homme par la moindre parole injurieuse, est incapable de tomber dans l'homicide; c'est pourquoi J.-C. recommande tant, dans la

suite, l'amour de ses ennemis, par lequel il dit que nous devenons semblables à son père, qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et répand ses faveurs sur les plus ingrats. Mais un des commandements sur lequel J.-C. s'arrête le plus dans ce sermon, où tout est considérable, est la défense qu'il fait de juger notre frère: comme il voyait dans le fond du cœur de l'homme une inclination naturelle à juger les autres, il arrête cette liberté, en disant que par les jugements téméraires nous sommes semblables à un homme qui ayant une poutre dans son œil, voudrait arracher une paille de l'œil de son frère. Le monde est plein de scandale en ce point, disent les SS. Pères. Mais le plus grand remède qu'ils ont trouvé est d'être bien humble, parce que cette humilité nous empêchera d'avoir de mauvais sentiments des autres. Ainsi il faut, ou que la charité, ou que l'humilité supprime dans nous tous ces jugements téméraires, ou que si l'une ou l'autre ne le peut faire, la crainte au moins les étouffe, lorsqu'on pense au jour auquel J.-C. viendra juger les moindres défauts qui se trouveront dans nos meilleures œuvres, et dans cette justice apparente qui trompe souvent notre ignorance et celle des autres. Il nous assure lui-même qu'il gardera alors envers nous le même poids et la même mesure dont nous aurons usé envers les autres. Celui qui pense sérieusement à ce jugement disent les SS. Pères, ne pense guère à juger son frère, et encore moins à s'entretenir de ses défauts. La charité fait qu'il interprète tout en bonne part, et qu'il prend plaisir à pratiquer la parole du saint évêque, qui dit que si une action avait cent côtés, il faudrait toujours la regarder par celui qui est le plus beau.

FIGURE 28. *Le lépreux et le Centenier.* Math. 8.

(La même année 31.)

Jésus-Christ étant descendu de cette montagne où il avait établi les règles de toute la morale chrétienne, fit deux miracles que l'Evangile rapporte: le premier fut la guérison d'un lépreux qui, dans la manière dont il approche de J.-C., nous donne un parfait modèle de la prière. Car aussitôt qu'il l'eut aperçu, il le reconnut pour son Sauveur: et dans cette ferme foi, il lui dit avec une humilité intérieure qu'il témoigna au dehors par ses protestations: Seigneur, vous pouvez me guérir si vous le voulez, montrant d'un côté quelle était sa foi, et de l'autre quelle était sa soumission à la volonté de Dieu. J. C. eut pitié de lui, et étendant sa main pour le toucher, il lui dit: Je le veux, soyez guéri; comme pour approuver ce que cet homme avait déclaré, et pour nous appren-

dre que sa volonté seule est la source des grâces que reçoivent ceux qu'il a aimés d'un amour éternel, lorsqu'il ne voyait encore en eux que des crimes. Mais après qu'il eut guéri cet homme, et qu'il lui eut défendu de rien dire d'une guérison si miraculeuse (ce qui nous apprend à cacher les grâces secrètes qu'il nous fait) dès qu'il fut entré dans Capharnaüm, un centenier qui était extrêmement affligé de la maladie d'un serviteur qu'il avait et qui était près de mourir, envoya quelques-uns des Juifs le prier de guérir ce serviteur malade. Les Juifs vinrent faire cette prière au Sauveur, et le pressèrent même, en louant la bonté de ce centenier qui leur avait bâti une synagogue. J.-C. se rendit à leur demande, et allait avec eux au logis où était ce malade. Mais lorsqu'il était proche, ce centenier qui avait une foi bien plus vive et plus respectueuse que tous les Juifs, envoya ses amis les plus intimes au Sauveur, pour le prier de ne pas se donner la peine de venir en son logis, parce qu'il n'en était pas digne. Il lui dit que c'était pour cela même qu'il n'avait osé l'aller trouver, et qu'il savait qu'il lui suffisait de dire une seule parole, et que son serviteur serait aussitôt guéri. J.-C. admira la foi de ce centenier, et l'Eglise à son exemple, l'a tellement admirée, qu'elle la propose tous les jours comme pour modèle à tous ses enfants, et qu'elle met les paroles de ce saint homme dans la bouche de ses ministres et de ses fidèles, lorsqu'ils sont prêts de recevoir le même Seigneur à qui ce saint homme les dit autrefois. C'est pourquoi, pour tirer l'instruction que J.-C. et son épouse sainte veulent que nous tirions d'un si grand exemple, nous devons avoir, à l'imitation de ce centenier, une profonde humilité de cœur, et nous croire indignes d'adresser nos prières à J.-C., prenant pour entremetteurs les saints du ciel et ceux de la terre, que nous croyons lui être les plus agréables, comme cet homme prend pour ses médiateurs auprès de J.-C. les Juifs qu'il croyait avoir plus de piété que lui. Nous devons croire aussi, comme disent les SS. Pères, que la moindre parole de J.-C. peut opérer, s'il lui plaît, d'aussi grands effets dans nos âmes que son divin corps; car ce centenier reçut en effet, par la seule parole du Sauveur, la même grâce qu'il avait reçue par sa présence. J.-C. voulut se rendre à son humilité, et lui obéir en quelque sorte. Ce ne fut que pour ne pas le confondre qu'il s'abstint d'aller chez lui. Mais en n'entrant pas dans sa maison lui-même, dit S. Augustin, il fit entrer une vertu invisible qui guérit la maladie de son serviteur, et s'il ne le visita pas en personne, ce fut pour le visiter plus heureusement par ses grâces et par ses miséricordes. Les SS. Pères ont pris occasion de la charité de ce centenier pour son serviteur, de recommander à

toutes les personnes du monde le soin qu'elles doivent avoir de leurs domestiques, principalement lorsqu'ils sont malades. C'est dans ces rencontres qu'ils doivent témoigner à Dieu qu'ils savent que devant lui le pauvre et le riche sont égaux, et que s'ils veulent qu'étant les serviteurs de Dieu, il ait pitié d'eux, ils doivent avoir pitié eux-mêmes de ceux qui le servent.

FIGURE 25. *Fils de la veuve de Naïm.* Luc. 8.

(La même année 31.)

Après la guérison de tant de sortes de maladies, J.-C. fit quelque chose encore de plus surprenant, qui est le miracle de la résurrection des morts. Le premier que l'Évangile marque que J.-C. ait ressuscité, est une jeune fille âgée de douze ans, qui était fille d'un prince de la synagogue, nommé Jaïrus. Il ne parut rien de fort extraordinaire dans ce miracle, ni dans la foi du père, qui étant en ce point éloigné du centenier, obligea J.-C. de venir jusque chez lui, ni dans la foi de cette fille ressuscitée, dont l'Evangile ne marque aucune reconnaissance, ni dans celle de ceux qui étaient présents, puisqu'ils se moquaient au contraire de J.-C., parce qu'il avait dit que cette jeune fille dormait, et qu'elle n'était pas morte. La seconde résurrection, que l'Évangile marque, a quelque chose de plus particulier, et voici ce qu'en disent les évangélistes. Lorsque J.-C. allait dans la ville de Naïm, accompagné de ses disciples et d'une grande foule de peuple, il rencontra aux portes de cette ville un mort qu'on portait en terre, qui était fils d'une veuve qui pleurait beaucoup en suivant le corps de son fils. J.-C. fut touché en voyant cette femme qui fondait en larmes; et quoiqu'elle ne lui fît aucune demande, ses larmes seules furent une voix puissante dont sa miséricorde se laissa fléchir. Il s'approcha d'elle, et lui dit qu'elle cessât de pleurer. Il fit arrêter ensuite ceux qui portaient ce mort; il toucha le cercueil où il était, et par une voix toute-puissante il dit à ce jeune homme qu'il lui commandait de se lever; ce qu'il fit sur l'heure. Il le rendit ainsi à sa mère. Ce miracle renferme de grandes instructions que les saints ont remarquées. Nous y apprenons qu'il ne se fait rien dans le monde au hasard; et que tout ce qui paraît aux hommes une rencontre inopinée, est un véritable dessein de Dieu; comme J.-C. qui ne paraissait se trouver là que par hasard, n'y était venu en effet que pour ressusciter ce mort. Nous y voyons la tendresse que l'Eglise a pour ses enfants. Elle regarde chacun d'eux comme un fils unique: elle n'a point d'autre consolation sur la terre, dans le temps de son veuvage, étant séparée de J.-C., que

dans l'amour qu'elle sent, et pour son époux qui est dans le ciel, et pour ses enfants qu'elle lui enfante par ses prières et par ses gémissements. Nous y remarquons encore que ces porteurs, que J. C. arrête, sont les démons qui portent l'âme morte en enfer, qui est son dernier tombeau et le sépulcre du pécheur. Ces porteurs sont vraiment horribles, et ils nous donnent lieu de juger que l'âme d'un pécheur est véritablement comme un corps mort qui est presque incapable de remuer, si les démons ne la portent et ne la remuent, comme on dit quelquefois qu'ils remuent les charognes, pour paraître visiblement à nos yeux. C'est pourquoi cette circonstance de l'Évangile s'accorde avec ce qui est dit ailleurs, qu'il faut que J.-C. lie le fort pour lui ôter ses vases, c'est-à-dire les âmes dans lesquelles il habite comme dans sa maison. En effet, lorsque l'on considère la difficulté de convertir une âme esclave de la concupiscence et des démons, on voit que cela ne se peut faire si J.-C. ne lie les démons, pour faire aimer à cette âme ce dont elle n'avait que de l'horreur auparavant. Après que J.-C. eut ressuscité ce jeune homme, il le donna à sa mère à qui il appartenait, tant parce qu'elle l'avait mis au monde, que parce qu'elle lui avait remis, en le ressuscitant, par ses prières. Ce qui nous fait voir que nous avons une extrême obligation à l'Église, et que nous ne pouvons assez reconnaître le grand amour qu'elle a eu pour nous. C'est pourquoi les SS. Pères ont dit que ces morts étant ainsi ressuscités par les prières de l'Église, doivent, après leur conversion, être en deuil avec cette divine mère, pour obtenir tous ensemble la résurrection de leurs frères dont elle pleure encore la mort.

FIGURE 26. *La Madelaine.* Luc. 7

(La même année 31.)

Le bruit de la résurrection de ce jeune homme de Naïm et de tant d'autres miracles de J.-C., se répandant de toutes parts, les disciples de S. Jean l'en entretinrent dans la prison où Hérode l'avait fait mettre. Ce saint homme ne pensant qu'à porter tout le monde à connaître J.-C., et ne se croyant que pour cela sur la terre, continua encore alors de faire en quelque sorte son ouvrage, au moins autant qu'il le pouvait, et voulut comme obliger J.-C. de dire lui-même qu'il était le Messie, devant quelques-uns de ses disciples qu'il lui envoya, non pour le prier de le délivrer de la prison, mais pour lui demander si c'était lui que tout le monde attendait depuis tant de siècles comme son Sauveur. J.-C., qui savait que les disciples de S. Jean avaient quelque jalousie contre

lui, évita de leur rien dire de lui-même qui pût paraître trop avantageux. Il se contenta de faire beaucoup de miracles en leur présence, et de leur ordonner de dire à S. Jean ce qu'ils avaient vu. Lorsqu'ils furent partis, J.-C. prit occasion de cette députation, de parler de S. Jean devant le peuple, et de louer cette stabilité et cette fermeté qui ne l'avait pas rendu semblable aux roseaux. Et comme la vie de ce saint homme avait été extrêmement pénitente, J.-C. déclara que c'était par la pénitence que les hommes à l'avenir devaient penser à se sauver ; et dit cette grande parole, que le royaume de Dieu n'était que pour ceux qui le raviraient par une sainte violence. Il maudit même quelques villes où il avait fait beaucoup de miracles, et qui avaient témoigné écouter avec joie cette sainte doctrine, seulement parce qu'elles n'avaient pas fait pénitence, et dit que Sodome et Gomorrhe seraient moins punies un jour. Mais comme les hommes étaient étrangement endurcis, et que les paroles étaient trop faibles pour les exciter à la pénitence, le Sauveur voulut les y porter par un exemple célèbre, qui fut celui de la bienheureuse Madelaine. Cette sainte pécheresse, étant touchée d'un mouvement violent, vint courir vers J.-C. qu'elle regardait comme le médecin de ses plaies. C'est pourquoi ayant su qu'il était entré dans le logis de Simon le pharisien pour y manger, elle s'y en alla avec une sainte impudence et sans rougir de tant de témoins, elle se jeta à ses pieds, les embrassa, les baisa, les arrosa de ses larmes, les parfuma de ses parfums, et les essuya de ses cheveux. Le pharisien, qui connaissait cette femme, parce que le déréglement de sa vie l'avait rendue célèbre dans toute la ville, commença à douter que J.-C. fût prophète, puisqu'il ne connaissait pas quelle était celle qui avait osé le toucher, ne doutant pas que s'il l'eût connue, il ne l'eût rejetée de lui. Mais J.-C. confondant les vaines imaginations de ce docteur de la loi, lui apprit combien il préférait l'amour ardent de cette pécheresse à la tiédeur de ceux qui n'avaient pas fait de si grands péchés. Et lui ayant dit que beaucoup de péchés lui avaient été remis, parce qu'elle avait beaucoup aimé, il la renvoya en paix après une action si sainte. Cette femme, comme remarquent les SS. Pères, a donné en sa personne un modèle accompli de la pénitence, auquel il ne manque que des paroles, pour montrer que Dieu ne les compte guère dans la pénitence dont elles ne sont que les feuilles. Elle emploie pour la vertu tout ce dont elle avait abusé pour le désordre. Elle fait à J.-C. autant d'holocaustes qu'elle en avait fait auparavant aux démons, et sacrifie à la pénitence tout ce qu'elle avait jusque-là donné à son luxe. Cette conversion si admirable se peut appeler la gloire de la pénitence,

et elle nous fait voir que la pécheresse la plus abandonnée devient pure devant Dieu, lorsque l'humilité sanctifie la pénitence, et qu'au contraire la vierge la plus chaste est très-impure à ses yeux, lorsque ce don du ciel, qui l'aurait dû rendre plus aimable, la rend plus superbe.

FIGURE 27. *Parabole de la semence.* Math. 13.

(La même année 31.)

Jésus-Christ s'étant trouvé un jour environné de beaucoup de monde, entra dans une barque, et s'éloignant un peu du bord, il s'y assit, et enseigna de là tout le peuple, l'instruisant par un grand nombre de paraboles. Il dit, dans celle du semeur, que le laboureur semant son blé, une partie de cette semence tomba hors du champ dans le chemin, et qu'ainsi elle fut foulée aux pieds ou mangée par les oiseaux. Et en expliquant ensuite en secret cette parabole à ses disciples, il leur dit que ces personnes sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et à qui le démon vient en même temps l'ôter du cœur, de peur qu'ils ne croient et qu'ils ne se sauvent, car cet esprit de ténèbres, qui mêle souvent son ivraie avec le bon grain, comme J.-C. le dit dans la parabole suivante, tâche toujours, au même instant que Dieu sème le bon grain dans les âmes pour y produire leur conversion, de l'enlever, ou par lui-même ou par les hommes qui sont à lui, et d'empêcher que cette parole sainte ne germe au fond de leurs cœurs. La seconde partie de la semence est celle qui tombe sur la terre, qui ne trouvant pas une profondeur de terre, se lève bientôt et se sèche dès que le soleil commence à devenir plus ardent. Et ce sont ceux, dit J.-C., qui écoutant sa parole avec beaucoup de joie, mais qui n'ayant pas de fortes racines se troublent au moindre scandale qui arrive, et cèdent aux persécutions. Il est aisé à ces personnes de se tromper, et d'ignorer que, nonobstant cette complaisance qu'elles avaient eue pour la parole de Dieu, leur cœur est dur comme la pierre, et qu'ils ont besoin de l'amollir par les exercices de la piété et la pénitence. La troisième partie de la semence tomba parmi les épines qui croissent avec le bon grain, et l'étouffent. Et ces personnes, dit notre Seigneur, sont ceux qui écoutent sa parole; mais les soins, les peines et les inquiétudes de ce monde, l'illusion et la tromperie des richesses, et une infinité de désirs inquiets, étouffent cette parole, et font qu'elle ne porte point de fruits; car les soins du siècle font que nous nous appliquons moins à la parole que Dieu nous dit ou qu'il nous fait dire par ses ministres. On ne saurait trop gémir devant Dieu de ce

que les embarras du siècle étouffent si souvent cette précieuse semence, après même que divers exercices de piété l'avaient fait croître. Et tous les maux qui ne regardent que le corps, comme les fléaux visibles de la peste et de la guerre, ne sont pas des sujets si dignes de nos larmes, que la perte de cette divine semence. Enfin la quatrième partie de ce bon grain tombe sur la bonne terre, qui y germe ensuite, et porte son fruit, quoique fort inégalement; quelques grains rendent cent pour un, les autres soixante, et les autres trente. Ces personnes, dit J.-C., sont ceux qui ont le cœur non-seulement bon, mais très-bon. Si le cœur est simplement bon, il est exposé à deux grands maux; l'un, qu'il ne porte guère de fruits: et l'autre, qu'il devient aisément mauvais. C'est pourquoi il faut tâcher que de bon qu'il est, nous le rendions toujours meilleur, ce qui se fait en croissant en charité. Mais J.-C. marque lui-même que ce n'est que par la patience qu'on porte beaucoup de fruits, c'est-à-dire en souffrant beaucoup de maux, qui cultivent en quelque sorte notre terre, et qui rendent notre charité plus vigoureuse; car c'est elle qui est la racine de tout le bon fruit, et plus cette racine est forte, plus le fruit qui en sort est excellent et proportionné à l'état et au rang de chaque fidèle. Ainsi les maux abattent les faibles, comme il est marqué dans la seconde semence, et ils deviennent au contraire l'exercice et le couronnement des forts.

FIGURE 28. *Décollation de saint Jean.* Marc. 6.

(La même année 31.)

Lorsque la réputation de J.-C. se répandait de toutes parts, Nazareth, qui était le pays où il avait toujours demeuré, témoigna plus d'incrédulité que le reste de la Judée. Ils ne pouvaient accorder ce qu'on disait de ses grands miracles, avec ce qu'ils avaient toujours vu de sa personne. Ils envisageaient, d'un côté, sa pauvreté, la bassesse apparente de sa mère et de ses parents, et de l'autre, les grandes merveilles qu'on publiait de lui, et l'applaudissement des peuples. Enfin, leur orgueil se sentant pressé par cet éclat extraordinaire du Sauveur dont ils étaient jaloux, ils s'efforcèrent de le précipiter du haut de la montagne où leur ville était bâtie. Mais l'heure de J.-C. n'était pas encore venue; et nul homme ne la pouvait avancer. Et ainsi il passa au milieu d'eux, et rendit impuissante leur mauvaise volonté. J.-C., qui connaissait cette aversion qu'ils avaient de lui, n'avait pas voulu prêcher d'abord en Nazareth, mais à Capharnaüm et dans les autres villes, tant pour s'humilier lui-même, et pour nous apprendre à

éviter de paraître au lieu où nous avons été dans un état humble, que pour disposer peu à peu ceux de Nazareth, par son éloignement, à croire en lui comme les autres, et à regarder à l'avenir d'une autre manière celui qu'ils avaient méprisé. Mais leur endurcissement était invincible. J.-C. se contenta de faire parmi eux quelques miracles, pour leur témoigner qu'il ne les méprisait pas, et il n'en fit pas davantage, afin de ne les pas rendre plus criminels. Il s'en alla donc de là ; et, lorsqu'il quittait Nazareth, on vint lui donner avis de la mort de saint Jean-Baptiste, qui arriva de cette sorte. Le démon ayant déjà porté Hérode à le faire mettre en prison parce qu'il lui reprochait l'inceste scandaleux dans lequel il vivait avec Hérodias, femme de son frère, ne se contenta pas de cette première violence, mais il porta ce prince jusqu'à le faire mourir. Il fit rencontrer adroitement tout ce qui était nécessaire à ce dessein, et montra qu'il sait très-bien ménager les occasions, et disposer toutes les circonstances nécessaires pour l'exécution de quelque méchanceté qu'il médite pour la ruine d'un homme de bien. Le jour natal du roi Hérode étant arrivé, ce prince fit un grand festin à tous les seigneurs de sa cour, et la fille de l'incestueuse Hérodias étant venue danser au milieu de cette assemblée, elle plut de telle sorte à Hérode, qu'il lui commanda sur l'heure de lui demander ce qu'il lui plairait et lui promit de le lui donner, quand ce serait la moitié de son royaume. Cette fille alla aussitôt trouver sa mère pour s'instruire de ce qu'elle devait demander. Et cette femme, préférant à tout ce que son avarice ou son ambition eussent pu désirer en cette rencontre, la satisfaction de la haine qu'elle avait conçue contre saint Jean, dit à sa fille qu'elle ne demandât autre chose au roi que la tête de Jean-Baptiste. Ce prince fut fâché de cette demande, parce qu'il estimait saint Jean; mais le démon étouffant l'estime qu'il avait pour ce saint, et augmentant la complaisance qu'il avait pour cette femme, fit qu'enfin il se rendit, pour ne pas violer le serment qu'il avait fait. On coupa la tête à saint Jean dans la prison, et on la donna dans un bassin à cette fille, qui la porta à sa mère. C'est ainsi que mourut le plus grand des hommes, et à quoi se réduisit enfin la haute opinion qu'Hérode en avait conçue, qui, après avoir été l'admirateur de ce saint, en devint enfin l'homicide. Ses premiers excès lui servirent comme d'un passage à un crime si énorme, et une cruauté si barbare fut la punition de son inceste. Il semble bien étrange, dit saint Grégoire, que des personnes infâmes aient eu un si grand pouvoir sur un homme aussi admirable qu'était saint Jean. Mais si la vie de saint Jean était précieuse aux yeux de Dieu, elle n'était rien aux siens propres ; et on peut dire que

Dieu, secondant son humilité, et ayant égard au peu d'état qu'il en faisait, la donna pour une danse. Ainsi ajoute, ce saint Père, les serviteurs de Dieu doivent apprendre à mépriser leur vie, et ils doivent souffrir de bon cœur qu'elle dépende, ou de la haine, ou de la médisance des méchants, parce que la sacrifiant à Dieu, pour lequel seul ils vivent, et non pour eux-mêmes, leur mort, comme celle de saint Jean, sera toujours d'autant plus glorieuse devant Dieu et devant les anges, qu'elle paraîtra plus honteuse aux yeux des hommes.

FIGURE 29. *Multiplication des pains.* Math. 14.

(L'an de l'ère commune 32, troisième de la prédication de Jésus-Christ.)

Jésus-Christ ayant appris la mort de S. Jean, alla aussitôt dans le désert, et il mena avec lui ses disciples, pour apprendre à son église à chercher les retraites dans de semblables rencontres. Cela fut d'autant plus nécessaire que les grands miracles de J.-C. commençaient déjà à faire du bruit à la cour ; qu'Hérode Antipas, fils de celui qui avait fait mourir les innocents, était en peine qui pouvait être un homme si puissant en œuvres et en paroles, jusqu'à croire que c'était peut-être S. Jean-Baptiste qu'il avait fait mourir, qui était ressuscité et qui faisait toutes ces merveilles. Ce prince s'abandonnait ainsi à de vaines imaginations, et J.-C. cependant s'était retiré : il ne put empêcher néanmoins que le peuple le suivît, et jusqu'à cinq mille hommes allèrent avec lui, étant continuellement attentifs à sa parole et à ses miracles. Ils perdirent même tous la pensée de manger, tant ils étaient appliqués à ce qu'ils entendaient et à ce qu'ils voyaient. Et trois jours s'étant déjà passés depuis qu'ils avaient quitté les villes pour suivre J.-C. dans la solitude, le Sauveur fut touché de compassion en voyant ces personnes, et il parla avec ses disciples pour voir avec eux comment il leur donnerait à manger ; ils lui répondirent que le lieu où ils étaient était désert, éloigné des villes; qu'ils n'avaient point d'autres provisions avec eux que cinq pains d'orge et quelques petits poissons. J.-C. leur ordonna de faire asseoir ce peuple par diverses bandes, et lorsque cela fut fait, il leva les yeux au ciel et bénit ces pains, qu'il donna ensuite aux disciples, afin de les présenter au peuple. Ces pains se multiplièrent entre les mains du Sauveur. Tout le monde mangea et fut rassasié, et J.-C. commanda à ses apôtres de ramasser tous les restes avec un grand soin, dont on rempli douze corbeilles. Les SS. Pères ont toujours regardé ces cinq mille hommes qui suivirent alors J.-C., comme la figure des chrétiens qui quittent le monde, au moins de cœur ;

pour suivre J.-C. dans le désert de cette vie. On voit dans toute leur conduite une excellente image de l'Eglise. Ils sont attentifs à la parole du Sauveur, et n'attendent aucun soulagement sur la terre que de sa seule bonté. Ils ne paraissent tous que comme un seul homme. Ils n'ont tous que les mêmes affections, les mêmes désirs et la même fin, où ils tendent par les mêmes moyens. Ils persévèrent dans ce désert, et ne s'ennuient point avec le Sauveur, ils persistent jusqu'à la défaillance et sans demander de la nourriture : aussi J.-C. voyant leur grande foi, attend jusqu'au troisième jour à les nourrir, et quoique sa charité fût si grande, il ne voulut pas néanmoins le faire dès le premier. Il fit voir alors ce combat de piété qui se trouve souvent entre Dieu et ses élus, lorsque d'un côté Dieu ne veut pas les secourir dans leurs maux, parce que ses moments ne sont pas venus, et que de l'autre les élus trouvant leur repos et leur joie dans l'accomplissement de sa volonté, s'y tiennent fermes sans désirer d'en sortir. L'oraison, dans toutes les autres rencontres, est l'effet de la foi ; mais c'est l'effet d'une foi encore petite, lorsqu'elle se hâte avec trop d'empressement de demander à Dieu qu'il la délivre des maux. Il suffit que Dieu compte lui-même les jours et tous les moments, lui qui nous a compté jusqu'au moindre cheveu de notre tête. On le doit laisser agir ; et le meilleur moyen alors d'obtenir sa miséricorde, est de s'abandonner entièrement à lui, et de demeurer en paix en l'état où il nous a mis, et sans en vouloir sortir que dans le moment qu'il a marqué.

FIGURE 30. *Saint Pierre marche sur l'eau.* Math. 14.

(La même année 33.)

Après que J.-C. eut fait le grand miracle de la multiplication des pains, le peuple voulut prendre le Sauveur et le faire roi. Mais J.-C., qui se présenta depuis lui-même si volontairement à la mort, s'enfuit lorsqu'on voulut lui offrir cette dignité, pour apprendre à ses disciples à fuir la royale puissance de l'Eglise, quand les hommes la leur présenteraient, afin de ne la recevoir que de Dieu seul, comme Jésus-Christ n'a voulu la recevoir que de son père, et non pas des hommes. Lorsque la nuit fut arrivée, il vint trouver ses disciples au lieu où cette multiplication s'était faite ; et pour leur faire perdre l'idée de ce miracle, qui pouvait les avoir élevés, il les fit monter dans un vaisseau et passer la mer, afin que la tempête qui s'éleva aussi par son ordre, les fit rentrer dans le sentiment de l'impuissance où ils se trouvaient en l'absence de leur maître, et que la connaissance de leur

propre faiblesse les conservât dans l'humilité qui était comme le fondement sur lequel il voulait élever cette vertu solide qui les devait rendre les colonnes de l'Eglise. Il les laissa donc pendant quelque temps au milieu des flots, et ils demeurèrent toute la nuit battus de la tempête, sans qu'il se hâtât de les aller secourir. Mais lorsque le jour s'approchait, il alla vers eux en marchant dessus les eaux, et vint assez près du vaisseau où ils étaient. Lorsqu'ils le virent marcher ainsi sur la mer, comme sur la terre ferme, ils crurent voir un fantôme ; et la crainte dont il furent saisis, leur fit jeter un grand cri. Mais J.-C. leur parla pour les rassurer, et leur dit seulement ces paroles : Ne craignez point, c'est moi : S. Pierre fut le premier de tous qui sentit l'efficace de cette parole divine ; et ayant le cœur plein d'une confiance qui le mettait au-dessus de la crainte du péril, dit à J.-C. : Si c'est vous, Seigneur, commandez que j'aille à vous en marchant sur l'eau. J.-C. lui dit qu'il vint le trouver. S Pierre se jeta aussitôt dans la mer, et marcha sur l'eau avec une hardiesse qu'on ne peut assez admirer, et qui marquait dès-lors que Dieu rendrait à l'avenir son Eglise victorieuse de tout le monde, et qu'elle foulerait aux pieds tout ce qui s'élèverait contre elle. Mais lorsqu'il allait ainsi pour se joindre à J.-C., un grand vent qui survint l'étonna. La crainte le saisit, et sa foi s'affaiblissant, il commençait à enfoncer. Alors il eut recours à celui qui lui avait déjà donné ce pouvoir : Sauvez-moi, Seigneur, lui dit-il, et J.-C. étendant sa main, le prit et lui dit, en le soutenant : Homme de petite foi, pourquoi avez-vous douté ? Et lorsqu'ils furent entrés dans le vaisseau, le vent cessa tout d'un coup, et ils se trouvèrent au bord. Les SS. Pères qui ont toujours regardé les actions et les paroles du Sauveur comme toutes pleines de mystères, ont admiré comme il permit que S. Pierre fût en danger d'être submergé, après même qu'il lui avait commandé, de sa proche bouche, de marcher sur l'eau. Il voulut, disent-ils, convaincre ce S. disciple par sa propre expérience, que c'est lui seul qui sauve, de peur que sa hardiesse naturelle ne lui donnât de la vanité. Les craintes, dans le service de Dieu, sont bonnes lorsqu'elles sont modérées. Elles nous avertissent de nos faiblesses, elles nous persuadent que si nous réussissons, c'est Dieu seul qui a fait tout en nous. Il n'y a guère de fidèles dans l'église, pour qui Dieu ne fasse plus qu'il ne fait ici pour S. Pierre. Il y a d'autres abîmes et d'autres tempêtes dont il les a tirés, d'où il les tire encore à toute heure, par sa seule grâce, et ils ne peuvent manquer à la reconaissance qu'ils doivent avoir d'une si sensible protection, sans tomber dans un orgueil ingrat et insupportable.

FIGURE 31. *La Chananéenne.* Mathieu. 15

(La même année 32.)

Jésus-Christ s'étant retiré du lieu où il avait nourri miraculeusement une si grande multitude de personnes, le peuple fut bien en peine le lendemain, pour savoir ce qu'il était devenu. Ils savaient qu'il n'y avait en ce lieu qu'une seule barque ; et ils avaient vu que J.-C. n'y était point entré avec ses disciples ; c'est pourquoi ne le trouvant plus sur ce bord, et ayant repassé l'eau pour aller à Capharnaüm, il lui demandèrent, lorsqu'ils l'eurent retrouvé, quand et comment il était venu. Mais J.-C., sans répondre à leur demande curieuse, et leur célant la manière si divine dont il avait marché sur les eaux, se contenta d'avertir ces personnes, qui témoignaient tant de zèle pour le trouver que leur recherche était intéressée, puisqu'ils ne le cherchaient que parcequ'ils avaient mangé de ce pain miraculeusement multiplié dans le désert. Il prit de là occasion de les exhorter à chercher un autre pain, et il leur fit un admirable discours de la sainte Eucharistie, qui en scandalisa beaucoup, et même d'entre ses disciples. Lorsqu'ils s'en allaient, J.-C., sans s'étonner de se voir abandonné de ses disciples, s'adressa aux douze Apôtres, et leur demanda s'ils voulaient s'en aller aussi. S. Pierre lui répondit avec son zèle ordinaire : Seigneur, à qui irons-nous ? c'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle. Et J.-C. montra bien qu'il ne fallait pas s'étonner que plusieurs de ses disciples l'eussent abandonné, puisque des douze mêmes qu'il avait choisis pour apôtres, il y en avait un qu'il assure être un démon. Il quitta donc alors la Judée pour fuir la haine de ses ennemis qui commençaient à se déclarer ouvertement contre lui, et il alla du côté de Tyr, de Sidon, où il fit plus qu'il n'avait fait dans la Judée. Car une femme Chananéenne étant sortie de ces lieux-là, où J.-C. ne voulait pas aller lui-même, afin de ne pas scandaliser les Juifs, elle vint par un instinct secret à J.-C. qui l'appelait à lui sans qu'elle le sût, et elle lui représenta avec de grands cris que sa fille était tourmentée du démon, et le pria d'avoir pitié d'elle. J.-C., qui était sensible aux plaintes des affligés, n'eut d'abord que des rebuts pour cette femme, afin de nous donner en sa personne un excellent modèle de la prière, et de nous apprendre, par son exemple, avec quelle humilité nous y devons persévérer lorsqu'il semble que Dieu n'ait que des rébuts pour nous, et qu'il rejette toutes nos demandes. Cette femme humble, ne pouvant rien obtenir de J.-C., s'adressa aux apôtres qui intercédèrent pour elle vers le Sauveur. Mais il leur répondit qu'il n'était envoyé que pour les brebis de la maison d'Israël, et non pas pour les Gentils ; et comme ils faisaient des instances, parce que la Chananéenne les importunait de ses cris, J.-C. voulant faire voir la solidité de la foi de cette femme, ne se rendit pas encore. Elle-même vint enfin se jeter aux pieds du Sauveur, elle l'adora, et lui dit en soupirant : Seigneur, aidez-moi. J.-C. lui résista encore, et la traitant comme une chienne, il lui dit qu'il n'était pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens.

Ce traitement, qui aurait offensé une âme superbe, ne fit qu'accroître la confiance de celle-ci ; elle avoua qu'elle n'était qu'une chienne ; mais, comme pour prendre J.-C. par sa propre bouche, elle lui représenta que les petits chiens mangeaient au moins les miettes qui tombaient de la table de leurs maîtres, et qu'elle n'en demandait pas davantage, elle se mit elle-même au rang des chiens, et considéra les Juifs comme ses maîtres et les enfants du vrai Dieu. Cet humble aveu, dans un traitement si rude en apparence, fit tout d'un coup que J.-C. s'écria : O femme ! votre foi est grande ; et changeant ses rebuts en une admiration de sa fermeté, il lui accorda au moment ce qu'elle lui avait demandé. Les SS. Pères ont tremblé, en considérant cette foi dans une femme païenne. Et S. Grégoire-le-Grand dit que, comme cette femme idolâtre confondait l'incrédulité des Juifs, il peut de même arriver souvent dans l'Église que les personnes engagées dans le monde feront rougir ceux qui sont dans une profession plus simple, et que la simplicité de leur foi, jointe à l'innocence de leur vie, confondra un jour la tiédeur et le peu de foi des autres, dont la vie ne répond pas à l'excellence de leur état, ni aux grandes grâces que Dieu leur a faites.

FIGURE 33. *Transfiguration de J.-C.* Math. 14.

Jésus-Christ se trouvant seul avec ses disciples, et parcourant avec eux les villes de Césarée, demanda à ses disciples ce que le monde disait de lui. Ils lui répondirent que les uns croyaient qu'il était Jean-Baptiste ; les autres qu'il était Elie ; d'autres qu'il était Jérémie, ou l'un des anciens prophètes. Et vous, leur dit J.-C., qui dites-vous que je suis ? S. Pierre alors, sans hésiter, lui répondit : Vous êtes le Christ fils du Dieu vivant. J.-C. l'appela heureux de ce que son Père lui avait révélé cette vérité, et il assura qu'il établirait si fermement sur lui son Église sainte, que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle. Mais après cette grande gloire, qui promettait à S. Pierre d'être le chef

de l'Église, et d'être assis un jour sur la chaire de la capitale du monde, sans que sa faute et que son renoncement, qui survint ensuite, portât J.-C. à rétracter sa promesse, le Sauveur l'humilia d'une manière terrible, lui donna le nom de Satan, parce qu'il voulait le détourner de souffrir la croix et la mort; et il fit voir qu'il n'élève guère ses Saints qu'il ne les abaisse aussitôt ensuite, parce que la faiblesse de l'homme est si grande, que si Dieu n'usait envers lui de cette conduite, la prospérité, ou temporelle ou spirituelle, l'élèverait ou deviendrait un sujet de chute. Huit jours après que cela fut passé J.-C. prit trois de ses disciples, S. Pierre, S. Jacques et S. Jean, qui paraissaient toujours les plus favorisés d'entre les autres, et auxquels il témoignait plus de tendresse. Il les mena sur une haute montagne, à l'écart, et lorsqu'il y priait, il fut tout d'un coup transfiguré. Son visage devint éclatant comme le Soleil, et ses habits blancs comme la neige. Moïse, en même temps, et Elie parurent, qui s'entretenaient avec J.-C. de ce qui lui devait arriver à Jérusalem. Les trois disciples qui dormaient se réveillèrent tout d'un coup de leur sommeil, et furent surpris de cette gloire du Sauveur et de la présence des deux prophètes qui lui parlaient. Saint Pierre étant transporté de joie, dit à J.-C.: Seigneur, il nous est bon d'être en ce lieu; nous y ferons, si vous voulez, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Élie. Mais lorsqu'il parlait encore, une nuée éclatante les enveloppa, et il en sortit une voix qui dit: C'est là mon fils bien-aimé, écoutez-le. Les disciples tombèrent aussitôt par terre, et lorsqu'ils étaient saisis de crainte, J.-C. s'approcha d'eux, et les toucha, en leur disant: Levez-vous, et ne craignez rien. Ils se levèrent, et ne virent plus que J.-C. qui leur défendit, en descendant avec eux de la montagne, de rien dire de ce qu'ils avaient vu. Cette transfiguration, toute pleine de mystères, fut un des moyens dont J.-C. se servit pour fortifier la foi de ses disciples, et pour les assurer plus sensiblement qu'il était Dieu. Il voulut par cette anticipation de sa gloire, leur faire voir ce qu'ils seraient un jour eux-mêmes à la résurrection des morts, et que malgré les travaux et les souffrances de cette vie, ils ne laisseraient pas de jouir de la gloire dont ils avaient été témoins sur cette montagne. Cette vue aussi les a rendus forts ensuite dans leurs plus grandes douleurs. Quand le Saint-Esprit est survenu en eux, il leur a rendu cette vision plus utile qu'elle ne le parut en ce moment; et ils comprirent par sa lumière, que cette gloire ineffable de J.-C., qu'ils avaient vu de leurs propres yeux, serait communiquée à leurs propres corps. Ainsi l'on peut dire que le dessein de J.-C., dans cette

transfiguration, n'était pas seulement de rendre ses apôtres forts au jour de sa passion, et de les faire souvenir de sa gloire dans le temps de son humiliation; mais encore de les rendre forts eux-mêmes dans le temps de leurs souffrances, et de les encourager dans leurs afflictions par la vue de la gloire dont elles doivent être suivies.

FIGURE 33. *Enfant, modèle de l'humilité.* Math. 18.

(La même année 32.)

Jésus-Christ étant descendu avec ses trois apôtres de la montagne de Thabord vint retrouver les autres disciples qui étaient environnés d'une grande foule de monde. Un homme dont le fils était tourmenté du démon, les était venu prier de le guérir en l'absence de leur maître. Mais quoique J.-C. leur eût donné pouvoir sur ces esprits, ils ne purent néanmoins chasser celui-là. Et après que J.-C. l'eut fait, et qu'il eut rendu le fils à son père, ses disciples lui demandèrent pourquoi ils ne l'avaient pu guérir eux-mêmes. Il leur répondit que c'était à cause de leur peu de foi: il ajouta que s'ils avaient la foi, ils pourraient transporter les montagnes de leur place et les faire aller dans la mer. Il leur dit que cette sorte de démons ne se guérissait que par la prière et par le jeûne. Et il leur apprit ensuite qu'ils se trompaient, s'ils prétendaient exercer une autorité absolue sur les démons, et que pour bien user de leur pouvoir, il fallait se rabaisser aux moyens ordinaires que Dieu avait établis, comme étaient la prière et le jeûne pour chasser les esprits impurs. J.-C. alla ensuite à Capharnaüm, où ceux qui levaient les impôts demandèrent à S. Pierre si son maître ne payait point le tribut. Cet apôtre leur répondit qu'il le payait. Et étant entré au logis, J.-C. prévint S. Pierre, et lui dit: De qui les princes de la terre exigent-ils le tribut: est-ce de leurs enfants ou des étrangers? Mais pour ne point les scandaliser, allez, ajouta-t-il, à la mer, et ouvrez la bouche du premier poisson que vous y prendrez, vous y trouverez une pièce de monnaie que vous donnerez pour moi et pour vous. Le Sauveur a appris ainsi aux chrétiens à vivre dans la vie commune, sans troubler l'ordre que Dieu y a établi: et sans se troubler eux-mêmes des événements du monde. Comme J.-C. était dans ce logis avec tous ses disciples, il leur demanda de quoi ils s'entretenaient lorsqu'ils étaient en chemin, parce qu'il savait qu'ils avaient disputé qui était le premier d'entr'eux. Et voulant ruiner de bonne heure dans leur esprit tous ces sentiments d'orgueil et toutes ces pensées de prééminence, il leur dit que

celui qui voudrait être le premier de tous deviendrait le dernier de tous. Et pour leur donner encore une image plus sensible de cette disposition de cœur dans laquelle il voulait qu'ils fussent, il prit un enfant qu'il embrassa ; et le mettant au milieu d'eux, il leur dit que s'ils ne travaillaient à se rendre semblables à ce petit enfant, ils n'entreraient point dans le royaume des cieux. Les SS. Pères ont été frappés de cette sentence du Sauveur, et voyant combien cela était difficile à l'orgueil humain, ils n'ont point eu d'autre espérance que dans la grâce de celui-là même qui leur faisait ce commandement. Ils ont appris de là combien il était important d'étouffer tous ces désirs ambitieux de vouloir paraître plus que les autres, et ils ont reconnu que le soin du chrétien était de se cacher toujours, et d'être bien aise que tous les autres paraissent. Un homme n'est plus grand qu'un autre homme, qu'à proportion qu'il a plus de charité que lui : et tout le reste est vain devant Dieu. Que si l'on voulait s'élever au-dessus des hommes, parce qu'on a plus de vertus qu'eux, on deviendrait, par cet orgueil, le dernier de tous. J.-C. étouffe l'orgueil, et il le retranche jusqu'à la racine, en réduisant ses disciples à l'état d'un petit enfant. Et si l'on veut juger si l'on sera du nombre des bienheureux dans l'autre monde, on n'a qu'à voir si l'on est du nombre des enfants et des humbles en celui-ci, et si l'on travaille par la simplicité, par l'humilité, par l'obéissance et par les autres vertus, à être aussi petits dans l'âme, que les enfants le sont dans le corps.

FIGURE 34. *Les dix Lépreux.* Luc. 17.

(La même année 32.)

Jésus-Christ ayant pris occasion de la dispute de ses disciples touchant la primauté, de leur recommander l'humilité chrétienne, et de leur donner du respect pour les enfants et pour les faibles, assura qu'il est très-dangereux de les scandaliser. Il quitta la Galilée, et la fête des tabernacles s'approchant, ses parents et ses frères l'exhortèrent à aller en Judée, d'où il s'était retiré à cause de la mort de S. Jean. Ils lui dirent qu'il n'avait rien à craindre, et lui parlant comme à un homme qui affectait de s'acquérir l'estime des hommes par ses grands miracles, ils témoignèrent, comme dit l'Évangile, qu'ils ne croyaient point en lui. J.-C. ne s'arrêta point à réfuter leurs vaines imaginations ; il se contenta de leur dire que leur temps était toujours prêt, mais le sien n'était pas encore venu : que pour lui il n'irait pas encore en Judée. Ses parents assistèrent à la

fête avec lui. Et après qu'il eut demeuré quelques jours en Galilée, il alla dans la Judée, non publiquement et avec éclat comme à son ordinaire, mais en se cachant. Lorsqu'il passait par le milieu de Samarie, il trouva à l'entrée d'un bourg dix lépreux, qui, se tenant loin de lui par respect, élevèrent leurs voix et le prièrent d'avoir pitié d'eux. J.-C. les voyant leur dit qu'ils s'allassent montrer aux prêtres, afin d'obéir ainsi aux ordonnances de la loi. Il apprit ainsi à ceux qui croiraient en lui jusqu'où devait aller leur condescendance pour s'accommoder aux coutumes et aux pratiques de l'Église, et quelle devait être leur déférence pour les puissances qui y sont établies. Mais il arriva que lorsque ces dix hommes allaient se montrer aux prêtres, ils se trouvèrent guéris de leur lèpre. Ce que voyant un d'entre eux, il retourna aussitôt sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix d'une guérison si miraculeuse. Il alla trouver J.-C., se jeta à ses pieds, se prosterna le visage en terre, et lui rendit grâces de la miséricorde qu'il venait de recevoir. J.-C. lui demanda s'ils n'avaient pas été tous guéris, et où étaient les neuf autres. Il ne se trouva personne d'entre ces dix lépreux, dit l'Évangile, qui retournât à J.-C. pour lui rendre ses actions de grâces, que cet étranger qui était samaritain. J.-C. le renvoya en lui disant que sa foi l'avait sauvé et témoignant assez combien l'ingratitude des autres lui était désagréable. Les SS. Pères considérant cet exemple, en ont toujours pris sujet d'exhorter les hommes à fuir l'ingratitude et à ne recevoir aucune grâce de Dieu, sans lui témoigner, par toutes les marques qu'ils peuvent, combien il en sont touchés, pour rendre leur reconnaissance égale à la grandeur des dons qu'ils reçoivent. Ce n'est pas assez de ressentir quelque joie de la guérison intérieure de nos âmes puisqu'on ne doit pas douter que ces neuf lépreux ne s'en retournassent avec une grande joie. Ils avaient sans doute un grand ressentiment de leur guérison ; ils admiraient même, au fond de leur cœur, celui qui en était l'auteur. Mais ce n'était pas assez ; ils devaient retourner sur leurs pas, et se prosterner devant lui pour lui rendre grâce d'une manière digne de lui. Ils sont devenus par leur ingratitude lépreux dans l'âme en cessant de l'être dans le corps ; et ils ont été en ce point l'image de ceux qui, cessant quelquefois de commettre des péchés grossiers à la vue des hommes, augmentent par leur ingratitude leurs péchés intérieurs devant Dieu. Heureux celui, dit S. Bernard, qui se tient toujours prosterné devant le Sauveur, qui lui rend grâces sans cesse pour les moindres dons, et qui, se considérant comme un étranger à l'imitation de ce Samaritain, croit que toutes les faveurs qu'on lui peut faire, sont d'autant plus gratuites, qu'il ne mérite par là même que le mépris et le châtiment.

FIGURE 35. *La femme adultère.* Jean 8.

(La même année 32.)

Jésus-Christ ayant fait en chemin cette guérison de dix lépreux, trouva lorsqu'il fut arrivé en Judée, Jérusalem tout en trouble, de ce qu'il n'était pas venu à cette fête, et tout le peuple partagé dans les jugements qu'ils faisait de lui; les uns disant qu'il était bon, les autres soutenant qu'il était un séducteur. Et lorsque l'octave de la fête s'avançait, J.-C. parut dans le temple, et y enseigna le peuple avec une sagesse qui donnait de l'étonnement à tous ceux qui savaient qu'il n'avait point été instruit dans les sciences humaines ni dans l'étude de la loi. Lors donc qu'il parlait publiquement et avec une entière liberté, ceux qui l'écoutaient admiraient comment ses ennemis qui voulaient le perdre, le laissaient ainsi en repos, et ils crurent que peut-être ils avaient reconnu que c'était le Christ. Mais on ne fut pas longtemps sans faire des desseins sur sa personne qui furent néanmoins tous inutiles, parce que son heure n'était pas venue; car les Pharisiens voyant que le peuple parlait de lui et de ses miracles avec admiration, et qu'on disait tout haut que quand le Christ viendrait, il ne pourait pas faire de plus grandes choses ils ne purent souffrir ce témoignage qu'ils rendaient au Sauveur, et ils envoyèrent des archers pour se saisir de sa personne. Mais au lieu que jusque-là il s'était souvent caché, il ne le fit pas alors, pour donner des exemples des mouvements différents que produirait le Saint-Esprit en ceux qui seraient persécutés dans la suite de tous les siècles. Ceux donc qui étaient venus pour le prendre, furent arrêtés par un instinct secret de Dieu. Au lieu de se saisir de lui, ils l'écoutèrent avec admiration; et lorsque les Pharisiens qui les avaient envoyés, leur firent des reproches de ce qu'ils ne l'amenaient pas, ils leur répondirent que jamais homme n'avait parlé comme celui-là. J.-C. s'étant retiré ensuite sur la montagne des Olives pour y prier, il se trouva le lendemain de grand matin dans le temple où le peuple l'environna. Mais lorsqu'on l'écoutait, les Pharisiens lui tendirent un piège, en lui faisant présenter un femme surprise en adultère, afin que s'il la condamnait à mort, il fût décrié parmi le peuple comme un homme d'une extrême rigueur; et que s'il ne la condamnait pas, il fût décrié encore comme un violateur de la loi de Dieu. J.-C. connaissant leur malice, se baissa et écrivit de son doigt sur la terre. Et lorsqu'ils persistaient à lui demander son avis, il se leva et leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans péché, jette la première pierre

contre cette femme. Il commença encore à écrire en terre; et cependant les Pharisiens s'en allèrent tous les uns après les autres et il ne resta que J.-C. avec cette femme, à qui le Sauveur dit que, parce que personne ne l'avait condamnée, il ne la condamnerait point aussi; et il la renvoya en paix, en lui commandant de ne plus pécher à l'avenir. J.-C. fit voir alors qu'il voulait que les hommes pensassent plus à se juger eux-mêmes qu'à accuser les autres, et à examiner leur vie qu'à censurer celle de leurs frères. Il ont souvent horreur des péchés grossiers, parce qu'ils blessent leurs sens, et ils n'ont pas horreur des péchés spirituels, qui blessent infiniment plus Dieu qui est tout esprit. Le péché de l'ange dans le ciel et celui du premier homme sur la terre, ont plus offensé Dieu que le crime de cette adultère qu'on lui présentait alors. C'est ce qui nous doit toujours tenir humiliés devant Dieu, et nous rendre doux et modérés à l'égard de ceux qui tombent dans cet excès. Cette modération qu'on leur témoigne, est un excellent moyen pour les retirer de leurs désordres. L'indulgence dont J.-C. usa envers cette femme, eut peut-être plus d'effet sur elle pour la retirer de son crime, que n'auraient eu toutes les sévérités dont la loi voulait qu'on usât. Rien ne touche tant une âme bien née qu'une douceur qu'elle ne devait pas espérer. L'Église a appris de cet exemple de J.-C., à ne pas rebuter les plus grands pécheurs, et quoiqu'elle travaille solidement à leur véritable conversion, elle à néanmoins beaucoup de compassion de leur état. Elle a trouvé qu'il était bien juste que cette parole de J.-C.: Que celui d'entre vous qui est sans péché, jette la première pierre, fît au moins autant d'effet dans le cœur des Chrétiens, qu'elle en fit alors dans l'esprit des Juifs, et que la piété de ceux-ci cédât à des paroles auxquelles la dureté des autres fut obligée de céder.

FIGURE 36. *L'aveugle-né.* Jean. 9.

(La même année 32.)

Après que J.-C, eut délivré par sa bonté la femme adultère, et qu'il se fut retiré par sa sagesse de ce piége que ses ennemis lui avaient dressé, il continua de prêcher au peuple, dans le temple, plusieurs vérités importantes, et de reprocher aux Pharisiens le dessein qu'il avaient de le perdre. Il leur fit voir, qu'en cela ils étaient les ministres du démon, qui avait aime le sang dès le commencement du monde, et qui avait fait tuer les prophètes. Il leur demanda publiquement qui d'entre eux pouvait le convaincre d'aucun péché, et pourquoi ils ne le croyaient pas, puisqu'il ne leur prêchait que la vérité. Les Juifs opposèrent à

des reproches si justes, non des raisons, mais des injures; et ils l'appelèrent Samaritain et démoniaque. J.-C. répondit à ces blasphèmes avec une grande douceur; mais voyant qu'ils prenaient des pierres pour le lapider, il se cacha et sortit du temple. Lorsqu'il se retirait, il vit un homme qui était aveugle dès sa naissance. Ses disciples lui demandèrent si cet homme avait péché, ou ses pères, pour naître ainsi dans l'aveuglement. Mais J.-C. leur répondit que cet aveuglement n'était que pour manifester sa gloire. Il fit ensuite de la boue avec de la salive, il la mit sur les yeux de cet aveugle, et l'envoya à la piscine de Siloé pour s'y laver. Il alla à la piscine, il s'y lava et y recouvra la vue. Tous ceux qui l'avaient vu auparavant, furent étrangement surpris lorsqu'ils le virent guéri. Et comme on lui demandait de quelle manière s'était fait un si grand miracle, il dit qu'un homme appelé Jésus avait fait de la boue, qu'il l'avait mise sur ses yeux, qu'il l'avait envoyé à la piscine pour s'y laver, qu'il y avait été et qu'il y avait recouvré la vue. On l'amena aussitôt aux Pharisiens qui lui firent la même demande, et auxquels il répondit la même chose. Aussitôt quelques-uns d'entr'eux dirent qu'un homme qui avait fait de la boue le jour du sabbat, ne pouvait être un homme de Dieu; les autres étant accablés par la grandeur de ce miracle, dirent qu'un méchant homme ne pouvait guérir un aveugle-né. Et lorsqu'ils étaient divisés les uns contre les autres, ils firent encore parler l'aveugle, et lui demandèrent ce qu'il disait de cet homme; à quoi il répondit hautement que c'était sans doute un prophète. Etant irrités de cette réponse, ils ne purent croire qu'il eût été aveugle. Ils firent venir ses parents, qui craignant des gens si passionnés, se ménagèrent avec adresse, et n'assurant rien autre chose, sinon que c'était là leur fils, et qu'il était né aveugle; mais pour le reste ils dirent que leur fils était en âge de répondre et de parler lui-même. Ayant fait venir encore l'aveugle, ils lui parlèrent avec plus de force. Ils lui dirent qu'il rendit gloire à Dieu, qu'ils savaient que J.-C. était un méchant. Je ne sais, leur dit-il, s'il est un méchant: mais je sais bien qu'étant aveugle auparavant, je vois maintenant fort clair. Les Juifs lui répondirent que, pour eux, ils étaient disciples de Moïse, et qu'ils ne savaient qui était cet homme. C'est ce que j'admire, ajouta-t-il, que vous ne sachiez qui il est, et cependant il m'a ouvert les yeux. Les Pharisiens le chassèrent ensuite de la synagogue et J.-C. l'ayant trouvé, lui demanda s'il croyait au Fils de Dieu, et ajouta que c'était lui-même qui lui parlait. Cet homme se prosterna en terre et l'adora. Heureux aveugle, disent les SS. Pères

qui a découvert la vraie lumière! Il n'a pas été seulement l'adorateur de J.-C., il en a été le défenseur. Il a confondu les docteurs de la loi, et a fait voir qu'une simple foi qui est humble, est plus éclairée que la science qui est superbe. Les Juifs l'ont chassé de leur synagogue; mais J.-C. l'a reçu dans la communion de son esprit, et a fait dans son cœur un temple vivant.

FIGURE 37. *Le samaritain.* Luc. 10.

(La même année 32.)

Après la guérison de l'aveugle-né, l'Évangile rapporte ce que J.-C. dit aux Juifs de la charité que les pasteurs doivent avoir pour le troupeau qui leur a été confié, en imitant celle du souverain pasteur de nos âmes, qui est mort volontairement lui-même pour le salut de ses brebis. Il donna, dans le peu de paroles qu'il dit sur ce sujet, toutes les marques qu'on peut désirer, pour savoir si l'on est du nombre des pasteurs véritables de ce troupeau divin, puisqu'on n'a qu'à voir si on est prêt à lui donner, non-seulement son bien, son repos et son établissement, mais sa vie même, en la perdant tout d'un coup ou par une longue suite de souffrances. Il montre combien est opposé en ce point au vrai pasteur, celui qui n'est que mercenaire, et qui s'enfuit lorsqu'il voit le loup; c'est-à-dire, qui se tient dans un lâche silence, lorsqu'il devait s'opposer avec force à ceux qui veulent mordre le troupeau de J.-C. Mais après avoir instruit dans ces discours les pasteurs de la charité qu'ils doivent à leur peuple, il instruit ensuite tous les hommes de celle qu'ils doivent avoir les uns pour les autres. Car un docteur venant lui demander, en le tentant, quel était le plus grand commandement de la loi, J.-C. lui répondit en un mot, que c'était d'aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même. Ce docteur pressa J.-C. et lui demanda quel était le prochain qu'on devait aimer. Le Sauveur le lui apprit par cette parabole: Un homme, dit-il, faisant voyage, tomba entre les mains des voleurs, qui, l'ayant dépouillé, le blessèrent de beaucoup de plaies, et le laissèrent demi-mort. Lorsqu'il était dans cet état, un prêtre se trouva en ce lieu, vit cet homme, et, sans s'arrêter pour le soulager, il passa outre. Un lévite fit encore la même chose, montrant l'un et l'autre que les grandes vertus ne sont pas attachées aux ministères les plus relevés, et qu'on peut bien avoir les dignités de l'Église, sans avoir la charité qui devrait toujours les accompagner. Enfin un Samaritain, c'est-à-dire un païen et un idolâtre passant auprès de ce lieu, vit cet homme, et, étant touché de compassion, il s'approcha de lui, versa dans ses plaies du vin et de l'huile, et les

ayant bandées, le mit sur son cheval, le mena à l'hôtellerie, le recommanda à l'hôte, et s'en allant, donna deux pièces de monnaie pour la dépense de cet homme, promettant à l'hôte que s'il dépensait davantage, il le lui rendrait à son retour. J.-C. demanda à ce docteur, qui de ces trois hommes était le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs. A quoi il répondit que c'était celui qui en avait eu compassion. Allez, répliqua J.-C., et faites la même chose. Le Sauveur nous commande en la personne de ce docteur, d'être prêts à toute heure à secourir ceux que nous voyons dans la misère, et de n'épargner ni nos soins, ni nos peines, ni notre bien, lorsqu'il se présente quelqu'un que nous puissions assister. Les SS. Pères se plaignent que les hommes sont trop sages dans ces occasions. Ce prêtre et ce lévite croyaient peut-être avoir de bonnes raisons de passer sans s'arrêter. Ils furent même apparemment attendris en voyant ce misérable; mais cette compassion stérile n'empêcha pas qu'ils ne fussent cruels, en manquant à un devoir si pressant de la charité. Le Samaritain ne raisonna pas tant qu'eux. Il agit plus simplement et plus charitablement. Il lui suffit de voir cet homme mourant, pour se croire obligé de le secourir. C'est ainsi que nous devons faire, et nous serions bien peu disposés à secourir les maux qui sont éloignés de nous, lorsque nous négligeons ceux dont nous sommes témoins nous-mêmes, et que nous voyons de nos propres yeux.

FIGURE 38. *Marthe et Marie.* Luc. 10.

(La même année 32.)

Jésus-Christ ne se contentant pas d'avoir établi douze apôtres, choisit encore septante-deux disciples, qu'il envoya deux à deux, devant lui, partout où il devait aller, et qui vivant contents dans leur condition, sans porter envie aux apôtres qui étaient au-dessus d'eux, apprirent dès lors que ceux qui seraient un jour dans les degrés inférieurs de l'Église, y devaient vivre très-contents, sans porter envie à ceux qui sont dans les ordres supérieurs, où ils ne doivent point monter par leur propre orgueil, mais demeurer humblement dans leur état, à moins que Dieu ne les en retire, comme il retira S. Mathias du nombre de ces septante-deux disciples pour l'élever à l'apostolat. Après les avoir envoyés, avec pouvoir de chasser les démons, ils revinrent transportés de joie, dirent à J.-C. que ces esprits impurs leur étaient assujettis par la vertu de son nom. Mais J.-C. leur inspirant le mépris de ces dons particuliers, leur dit qu'ils ne

devaient pas se réjouir de cet empire qu'ils avaient sur les démons, mais de ce que leurs noms étaient dans le ciel. Et aussitôt, par un mouvement du St.-Esprit, il rendit grâces à son père, de ce qu'il avait choisi les petits et les humbles pour leur découvrir des mystères qu'il cachait aux sages et aux prudents. Et se tournant en même temps vers ses disciples, il leur dit qu'heureux étaient les yeux qui voyaient ce qu'ils voyaient, parce que plusieurs rois et plusieurs prophètes avaient voulu voir et entendre ce qu'ils voyaient et entendaient, sans qu'ils l'eussent pu : pour faire juger à ceux qui ont reçu des apôtres la connaissance des mêmes mystères, quel crime ce leur serait de les laisser perdre, ou de ne les pas estimer autant qu'ils doivent, en s'appliquant continuellement à les méditer; c'est pourquoi J.-C., voulant nous donner une image sensible de la manière dont les chrétiens doivent passer leur vie, alla dans un château où une femme nommée Marthe le reçut. Cette femme avait une sœur nommée Marie qui se tenait aux pieds de J.-C., écoutant paisiblement sa sainte parole, pendant que Marthe était occupée à préparer à manger. Elle s'inquiéta même de ce que sa sœur n'aidait pas dans l'embarras où elle se trouvait; elle en vint faire sa plainte à J.-C. qui, bien loin de retirer Marie de cette application si louable à sa parole, la défendit au contraire contre sa sœur, et dit à Marthe que, pendant qu'elle s'occupait avec tant d'empressement à beaucoup de choses, Marie avait choisi la meilleure part, et qu'elle ne lui serait point ôtée. Les SS. Pères ont compris de là, qu'encore que les actions extérieures de charité soient nécessaires pendant cette vie, ceux néanmoins que Dieu en dispense pour les tenir dans une vie tranquille, occupés à la méditation de sa parole, sont toujours les plus heureux. Rien ne paraissait plus saint que de s'appliquer à préparer à manger pour J.-C. même: et cependant J.-C. préfère le repos de Marie au travail de Marthe. Cette parole que J.-C. lui dit, qu'il n'y avait qu'une chose qui fût nécessaire, a été la devise ordinaire des plus grands saints. Ils ont vu que le reste, en quelque sorte, était superflu, et qu'on ne pouvait presque s'y appliquer sans préjudice de cette seule chose, qui est nécessaire. C'est pourquoi ils ont dit que cette sentence devait retenir l'activité de ceux qui mettent toute leur piété dans les actions extérieures; et quoique ces œuvres de charité soient excellentes en elles-mêmes, ils doivent craindre néanmoins que le trouble et l'empressement qui les accompagnent ne nuisent peu à peu à la pureté intérieure et à l'union du cœur à Dieu, en quoi consiste proprement cet unique nécessaire, que J.-C. a voulu être préféré à toutes choses.

FIGURE 39. *Folie des richesses.* Luc. 12.

(La même année 32.)

Après que J.-C. nous eut appris, par la réponse qu'il fit à Marthe, combien il préférait la vie paisible et toujours appliquée à Dieu, à la vie active, toujours occupée aux œuvres de charité, il nous fit voir encore combien il pouvait y avoir d'illusions dans ces actions extérieures de piété, par les reproches qu'il fit aux Pharisiens, qui ne se mettaient en peine que du dehors, qui négligeaient le dedans; car les SS. Pères, considérant la conduite de ces personnes, et ce que J.-C. dit dans l'Évangile, ont reconnu que le démon n'aime rien tant, lorsqu'il possède bien une âme, que de lui faire faire beaucoup de bonnes œuvres extérieures, qui éclatent aux yeux des hommes, pourvu que pendant qu'elle donne le dehors à Dieu, il soit maître du dedans: que si ses engagements extérieurs sont toujours à craindre à toutes sortes de personnes, J.-C. fait voir combien ils le sont encore plus à ceux qu'il choisit pour ses ministres; car deux frères l'ayant prié de les accorder et de faire entre eux un partage, il rejeta assez durement cette proposition, et leur dit qu'il n'était point établi pour faire ce partage entre eux. Il montra par cette réponse, qu'il ne voulait prendre aucune part aux biens du monde, ni aux affaires des hommes du monde, et qu'un vrai chrétien, et principalement un ministre de J.-C., doit fuir ces occasions séculières, et ne se pas laisser tromper par un prétexte de charité dont on les couvre. Il prit sujet de l'embarras de ces frères pour le partage de leurs biens, d'avertir les hommes de fuir l'avarice, et de les assurer que ce n'est point de l'abondance des biens temporels que dépend la vie de l'homme. Sur quoi il leur dit cette parabole: Un homme fort riche ayant recueilli une grande moisson de sa terre, se trouva en peine de cette abondance, et disait en lui-même: Que ferai-je maintenant, puisque les greniers me manquent, et que je ne sais où ramasser tous mes fruits? Il faut, dit-il, que j'abatte mes granges et que je les agrandisse; j'y mettrai ensuite tout ce que j'ai recueilli, et je dirai à mon âme: O mon âme! vous avez beaucoup de biens pour plusieurs années; tenez-vous en repos, mangez, buvez, faites bonne chère. Mais lorsqu'il s'applaudissait de la sorte, Dieu lui dit: Insensé, on va vous ôter votre âme cette nuit même. A qui seront donc ces grands biens que vous avez amassés? J.-C. veut que ceux qui sont à lui travaillent à s'acquérir d'autres richesses que

celles qui se perdent à la mort. Il veut qu'ils soient riches, mais des biens du ciel, qui leur font aisément connaître la vanité de ceux de la terre, pour lesquels il leur défend d'avoir le moindre empressement. Ce riche que J.-C. appelle insensé, ne pensait point à s'enrichir par des voies injustes; sa folie n'était qu'en ce qu'il se mettait en peine d'avoir des biens pour plusieurs années, et qu'il est tout d'un coup surpris de la mort. Ainsi J.-C. veut que nous arrêtions dans nous le désir des choses d'ici-bas, par la vue continuelle du moment auquel nous le devons quitter. Il n'y a rien que l'homme oublie tant que sa condition mortelle. Il n'y a presque personne qui y pense comme il faut, quoique rien ne soit plus capable de nous faire renoncer à tout. J.-C., qui en connaissait l'importance, nous apprend ici que nous devons sans cesse nous occuper de cette pensée; et c'est un des plus grands effets de l'humilité chrétienne, que de nourrir son âme de la méditation de la mort, et dire souvent avec David: Les années éternelles ont été l'occupation de mon esprit.

FIGURE 40. *L'enfant prodigue.* Luc. 15.

(La même année 32.)

Le fils de Dieu qui avait souvent exhorté les hommes à la pénitence, voulut encore leur montrer, par diverses paraboles, combien elle était agréable à Dieu et aux anges, car il propose, tantôt la joie d'un pasteur qui a trouvé enfin une brebis qui s'était égarée, tantôt la joie d'une femme qui, après avoir longtemps cherché une pièce de monnaie qu'elle avait perdue, invite, lorsqu'elle l'a trouvée, ses voisins pour s'en réjouir avec elle. Mais la figure la plus touchante que le Sauveur nous ait donnée sur ce sujet, est celle de l'enfant prodigue. Un homme, dit-il, ayant deux fils, le plus jeune des deux pria son père de lui donner la part qu'il pouvait prétendre à son héritage, et s'étant retiré d'auprès de lui, il alla dans un pays éloigné, où il consomma tout son bien en vivant avec des femmes débauchées. Une grande famine étant ensuite survenue, il en fut si pressé que, ne pouvant plus résister, il s'attacha au service d'un des habitants de ce pays-là, qui l'envoya dans une maison de campagne pour y paître des pourceaux. Sa misère en cette occupation déplorable, était si grande, qu'encore qu'il souhaitât avec passion de manger ce que les pourceaux mangeaient, personne néanmoins ne lui en donnait. Etant enfin rentré en lui-même, il dit dans un profond ressentiment de son état:

Hélas ! combien de mercenaires ont maintenant du pain avec abondance dans la maison de mon père, et moi je meurs ici de faim ! Et dans ce mouvement violent, il quitta le lieu où il était si misérable, pour aller trouver son père, et lui confesser la faute qu'il avait faite. Lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçut ; et étant touché de compassion, il courut à lui, et l'embrassa, ne rougissant point de le reconnaître pour son fils, et étouffant par la joie qu'il avait de le posséder, le ressentiment de l'injure qu'il lui avait faite en se séparant de lui. Ce jeune homme sentant alors, plus vivement que jamais, le mal qu'il avait fait en quittant un si bon père, lui dit avec une profonde douleur : J'ai péché, mon père, contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Mais ce père charitable voulant au contraire le rétablir dans la condition de fils dont il se reconnaissait si indigne, commanda à ses serviteurs de lui apporter ses premiers habits et ses anciens ornements. Il ordonna ensuite qu'on tuât le veau gras, et fit un festin avec tant de réjouissance, que son fils aîné même s'en fâcha, et lui fit quelques reproches. Mais son père lui répondit qu'il était bien juste qu'il témoignât de la joie, puisque son fils qui était mort était ressuscité. Il est difficile, disent les SS. Pères, de rien ajouter à cette parabole, puisqu'elle s'exprime elle-même d'une manière si vive. L'œil y voit, et le cœur y ressent ce qui est au-dessus de toutes les paraboles. Les marques d'une véritable conversion y sont admirablement représentées. Cet enfant y voit sa misère et la quitte. Il retourne à son père, il s'abandonne à lui. Quittons de même le péché et convertissons-nous à Dieu du fond du cœur, et il n'aura pour nous que des entrailles de compassion. Ayons de la douleur, comme cet enfant, d'avoir abandonné la maison de notre père, et tenons-nous heureux d'y avoir été reçus de nouveau. Ainsi notre pénitence sera toujours animée d'un regret mêlé d'amour, et accompagnée de paix et de joie.

FIGURE 41. *Le mauvais riche.* Luc. 6.

Jésus-Christ ayant maudit les richesses, ne s'est pas contenté des malédictions qu'il a prononcées contre les riches, mais il a voulu donner un exemple de leur état, qui doit faire trembler tous ceux qui ont quelque foi. Il y avait, dit-il, un homme riche, vêtu de pourpre et de fin lin, qui faisait tous les jours bonne chère, et il y avait un pauvre nommé Lazare, qui était couché devant la porte de ce riche, tout plein d'ulcères, et qui ne désirait que les miettes qui tombaient de la table de ce riche, sans

que personne les lui donnât. Les chiens, comme pour confondre la cruauté de ce riche, venaient lécher les ulcères du Lazare, qui souffrait le bon office des animaux, pour nous apprendre à recevoir humblement les consolations que Dieu nous envoie, par qui que ce soit qu'il nous les donne. Mais Dieu voulant enfin couronner une patience si persévérante dans un état si pénible, et récompenser la fermeté avec laquelle il avait souffert sans plainte, sans aigreur et sans murmure, de si indignes traitements, tira le Lazare de ce monde ; et son âme, y ayant été purifiée par le feu des souffrances fut, après sa mort, portée par les anges au sein d'Abraham. Le riche mourut aussi ; mais son état après sa mort, fut aussi différent de celui du Lazare, qu'il avait été durant sa vie, car il fut condamné aux tourments de l'enfer, d'où, élevant les yeux en haut, il vit Abraham de loin, et le Lazare dans son sein. Il cria aussitôt vers Abraham, dans la douleur violente qu'il endurait, le pria d'avoir pitié de lui, et d'envoyer le Lazare, afin de tremper le bout de son doigt dans l'eau, et de lui rafraîchir la langue, parce qu'il était horriblement brûlé de ces flammes. Abraham lui répondit qu'il se souvînt qu'il avait joui des biens durant sa vie, pendant que le Lazare souffrait, et que maintenant le Lazare était dans la joie pendant qu'il était dans les tourments. Le riche pria d'envoyer au moins le Lazare en la maison de son père, afin d'avertir cinq frères qu'il y avait, de prendre garde à eux, pour ne pas tomber en ce lieu de tourment. Abraham lui répondit que ses frères avaient Moïse et les prophètes, et que s'ils ne les écoutaient pas, ils n'écouteraient pas non plus ceux qui seraient ressuscités d'entre les morts. Cette parabole a deux faces bien différentes. Tout est admirable dans ce qui regarde le Lazare, et tout est étonnant dans ce qui regarde le mauvais riche. L'un était véritablement heureux en paraissant misérable, et s'il demandait des consolations, ce n'étaient que des miettes, pour mieux souffrir ses maux ensuite, et non pour les finir. L'autre, au contraire était véritablement misérable, alors même qu'il paraissait heureux ; et il trouva Abraham aussi ferme, après sa mort, à lui refuser les moindres consolations, qu'il avait été dur lui-même pendant sa vie à refuser au Lazare jusqu'aux miettes de sa table. Après cet exemple, que J.-C. même propose, les vrais pauvres ne portent point d'envie aux riches. Ils en ont même une compassion secrète, et bien loin de murmurer contre les riches, et de souhaiter leurs richesses, ils bénissent leur pauvreté, et la regardent comme un excellent moyen de satisfaire à Dieu pour leurs péchés, qu'ils ont toujours devant les yeux, et qu'ils sentent

comme le Lazare sentait ses ulcères. Une pauvreté souffertе en ce monde de cette sorte, est une source de biens pour l'autre ; et les riches sont bien malheureux s'ils ne mettent leur bonheur à secourir ces sortes de pauvres, puisque, selon la parole de S. Bernard, les amis des pauvres sont les amis des rois, et les pauvres volontaires sont rois eux-mêmes.

FIGURE 42. *Le Pharisien et le Publicain.* Luc. 18.

(La même année 32.)

Jésus-Christ ayant marqué d'une manière si sensible la fin malheureuse du mauvais riche, il étonne encore plus ses disciples, en leur représentant la surprise où seront tous les hommes, lorsqu'il viendra juger la terre ; car il compare le temps auquel il viendra, à celui auquel le déluge inonda le monde. Les hommes alors, dit J.-C., buvaient et mangeaient ; ils mariaient leurs filles et épousaient des femmes, jusqu'au jour que le déluge arriva qui les ensevelit tous. Pour éviter cette surprise aux approches d'un si grand mal, J.-C. avertit les fidèles de prier sans relâche, et de le faire avec la même ardeur qu'une veuve qui est opprimée, va prier un juge de lui faire justice ; elle l'importune de telle sorte, par l'assiduité de ses cris, qu'il est contraint, malgré lui-même, de céder à ses instances, et de faire ce qu'elle veut. Mais en nous exhortant à la prière, et en nous donnant un exemple si parfait dans cette veuve dont il parle, il nous donne dans une même parabole, un double modèle de deux personnes qui prient, pour l'une desquelles il n'a que de l'horreur, et dont l'autre lui est agréable. Deux hommes dit-il, allèrent au temple pour prier. L'un était Pharisien, c'est-à-dire du nombre de ceux qui faisaient alors profession d'une plus grande vertu ; et l'autre était Publicain, c'est-à-dire de ceux qui étaient les plus odieux alors par leurs déréglements et par leur avarice. Le Pharisien se tenant debout, rendait grâces à Dieu de ce qu'il n'était pas comme le reste des hommes, qui sont injustes et voleurs, ni comme ce Publicain qu'il voyait aussi dans le temple. Il représenta à Dieu qu'il jeûnait deux fois la semaine, et qu'il donnait exactement la dîme de tous ses biens. Mais lorsqu'il offrait à Dieu ses prières présomptueuses, et qu'il ne lui montrait que ce qu'il avait fait de saint en lui, le Publicain, dans un esprit bien différent, se tenait au bas du temple, et, rougissant de ce qu'il sentait dans son cœur, témoignait au dehors de sa confusion du dedans. Il n'osait lever les yeux, il frappait sa poitrine, et n'ouvrait la bouche que pour dire ces paroles : O Dieu ! ayez pitié de moi, qui suis un grand

pécheur. J.-C. nous fait voir, après avoir rapporté cette parabole, combien ses pensées sont différentes des nôtres, et combien ses jugements sont élevés au-dessus de ceux des hommes. Les hommes alors n'eussent regardé ce Pharisien qu'avec admiration, et Dieu ne le regarde qu'avec horreur, et au lieu que ce Publicain était méprisé de tout le monde, J.-C. assure que son humilité l'a rendu juste devant ses yeux ; car Dieu rejette les superbes, et aime les humbles : c'est être superbe que de se préférer aux autres par quelque avantage qu'on puisse avoir au-dessus d'eux. S. Augustin remarque que le crime de ce Pharisien n'était pas de s'attribuer les dons de Dieu, puisqu'il en rendait grâces, mais de s'élever au-dessus de ceux qui paraissent ne pas en avoir été favorisés. Les vertus extérieures sont dangereuses, si elles ne sont jointes en même temps à une grande humilité ; et il vaut mieux ne voir en soi que des crimes, en gémir humblement devant Dieu, comme le Publicain, que d'envisager, comme le Pharisien, un grand nombre de bonnes œuvres, qui ne servent qu'à nous inspirer de la complaisance pour nous-mêmes et du mépris pour les autres.

FIGURE 40. *Ouvriers de la vigne.* Math. 20.

(La même année 32.)

Le Fils de Dieu, voulant donner à ses disciples une image de ce qui arriverait à son Église dans la suite de tous les siècles, leur dit cette parabole : Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sort de grand matin, et qui va louer des gens pour travailler à sa vigne, après avoir fait marché avec eux de ce qu'il leur donnerait pour leur journée. Etant encore sorti vers les neuf heures, il vit quelques personnes dans la place de la ville, qui ne faisaient rien, auxquelles il dit : Allez travailler à ma vigne, je vous donnerai ce qui sera juste, et ils y allèrent. Il fit encore la même chose sur le midi et sur les trois heures du soir ; mais étant encore sorti sur la fin du jour, il en vit qui étaient oisifs, et il leur demanda pourquoi ils passaient ainsi tout le jour sans rien faire. Ils lui répondirent que personne ne les avait employés. Il les envoya encore à sa vigne comme les autres, leur promettant de leur donner ce qui serait juste. Le soir étant venu, le père de famille commanda à celui qui avait soin de ses affaires, d'appeler ses ouvriers, pour leur donner à tous leur récompense, en commençant néanmoins par les derniers. Ceux donc qui n'étaient venus que le soir, furent appelés les premiers, et ils reçurent tous le prix dont le père de famille était convenu avec les

autres. Ce que voyant ceux qui avaient été appelés à la pointe du jour, ils crurent que comme ils avaient plus travaillé que ces derniers, ils recevraient aussi davantage. Mais ils ne reçurent que ce dont ils étaient convenus; et, en le recevant, ils murmurèrent contre le père de famille. Ces derniers venus, disaient-ils, n'ont travaillé qu'une seule heure, et cependant vous les égalez à nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Le père de famille répondit à l'un d'eux, et lui dit: Mon ami, je ne vous fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi de votre récompense? prenez ce qui est à vous, et vous retirez. Je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce qui me plaît, ou êtes-vous méchant parce que je suis bon? C'est ainsi, dit J.-C., que les derniers seront les premiers, et que les premiers seront les derniers: car plusieurs sont appelés et peu sont élus. Cette parabole toute pleine de mystères a donné lieu aux SS. PP. de l'Église d'exhorter les chrétiens à travailler fidèlement à l'œuvre de leur salut, et à fuir l'oisiveté que Dieu témoigne lui être si désagréable. Tous travaillent à cette vigne, quoique le travail soit différent, et il suffit d'y faire ce que le père de famille nous commande, sans faire des avances de nous-même, ou choisir le travail qui nous plaît le plus. Mais il faut bien prendre garde de ne pas s'élever de ce qu'on fait, et de prétendre être plus récompensé que les autres. On perd son travail lorsque l'on s'y appuie trop, et on consume ses forces en vain, lorsqu'on y fonde ses espérances. C'est de Dieu seul et de sa bonté que nous devons tout attendre. Quelque ouvrage que nous ayons pendant notre vie, Dieu ne couronnera en nous que ses dons. Malheur, dit S. Augustin, à la vie même des hommes qui paraît la plus louable, si Dieu l'examine dans la sévérité de sa justice!

FIGURE 44. *Résurrection du Lazare.* Jean. 11.

(La même année 32.)

Le temps destiné pour la mort du Sauveur commençant à s'approcher, il semble qu'il l'avança en quelque sorte pour la résurrection du Lazare. Et comme ce fut le plus éclatant de ses miracles, il excita aussi plus d'envie dans l'esprit de ses ennemis. Lorsque le Lazare était encore malade en Béthanie, ses sœurs Marthe et Marie envoyèrent vers le Sauveur pour lui en donner avis J.-C., qui aimait ces deux sœurs et leur frère, se contenta alors de dire que cette maladie n'était que pour faire éclater davantage la gloire de Dieu. C'est pourquoi, bien loin de s'empresser pour l'aller

guérir, il demeura deux jours à dessein au même endroit, pour donner lieu à la mort du Lazare, et pour apprendre ainsi que c'est son éloignement qui est la cause de la mort spirituelle de nos âmes. Ces deux jours étant passés, il dit à ses disciples qu'il fallait aller en Judée. Mais les apôtres craignant pour leur maître, lui représentèrent qu'il n'y avait qu'un moment que ses ennemis cherchaient à le perdre. J.-C. éleva ses apôtres au-dessus de toutes ces frayeurs, et leur dit que le Lazare était mort, et qu'il s'en réjouissait, afin que cet événement pût donner lieu à leur foi. Ce fut en cette rencontre que S. Thomas dit cette parole de courage qui a été comme la devise de tous les chrétiens, lorsqu'ils ont vu, dans la suite de tous les siècles, J.-C. persécuté dans ses membres: Allons, et mourons avec lui. Quand J.-C. fut en Béthanie, il trouva le Lazare mort depuis quatre jours, et dans le sépulcre. Marthe ayant appris que le Sauveur était arrivé, se hâta d'aller au-devant de lui, et laissa Marie, sa sœur, avec ceux d'entre les Juifs qui étaient venus de Jérusalem pour la consoler. Marthe témoigna sa douleur à J.-C. de ce qu'il n'avait pas été présent pendant que son frère était malade; et elle témoigna sa foi, en disant qu'elle était assurée qu'encore en l'état où son frère était, J.-C, pourrait obtenir de Dieu tout ce qu'il lui demanderait, et confessa qu'il était le Christ, Fils du Dieu vivant, qui était venu au monde. Elle alla aussitôt appeler en secret Marie, sa sœur, et elle lui dit que le Seigneur était venu et qu'il la demandait. Marie se leva à cette parole, et courut vers J.-C.: les Juifs qui étaient avec elle pour la consoler, la suivirent, croyant que la violence de sa douleur l'emportait pour aller pleurer au sépulcre de son frère. J.-C. voyant Marie fondant en larmes, ainsi que les Juifs qui l'accompagnaient, pleura aussi lui-même, et demanda où l'on avait mis le Lazare. On le mena au sépulcre, d'où J.-C. fit ôter la pierre; et après avoir rendu grâce à Dieu, par une prière qu'il lui adressa, il cria à haute voix: Lazare, sortez dehors. Ce mort ressuscita aussitôt, et se leva en présence de tous, ayant encore les pieds et les mains liés, et le visage couvert d'un suaire. J.-C. commanda qu'on le déliât, et qu'on le laissât aller. Les SS. Pères ont tous regardé cette résurrection du Lazare comme la figure de la résurrection de l'âme et de la conversion d'un pécheur. J.-C. s'approche de l'âme comme il s'approcha du Lazare, et il l'appelle à haute voix pour la ressusciter par la force de sa parole, et par le pouvoir de lier et de délier, qu'il a donné à son Église, et par l'impression de son esprit, qui forme dans les cœurs un regret sincère, et leur fait produire des fruits de pénitence proportionnels à la grandeur de leurs fautes.

Ces larmes, ce trouble, ce frémissement et cette prière de J.-C., font voir la peine de ressusciter ces morts qui ont vieilli dans une langue habitude du péché. Mais quelque difficulté qu'il ait dans cet ouvrage, on ne peut désespérer de rien, quand on considère la toute-puissance de cette voix qui fait sortir les morts vivants de leurs sépulcres, et la bonté de celui qui, quelque temps après, fait manger à sa table celui qui était auparavant dans la pourriture du tombeau.

FIGURE 55. *Zachée.* Luc. 19.

(La même année 32.)

Les Pharisiens ayant su la résurrection du Lazare, et voyant avec douleur l'éclat que ce miracle avait fait, s'assemblèrent promptement pour délibérer entr'eux de ce qu'ils devaient faire. Si nous laissons aller cet homme de la sorte, dirent-ils, tout le monde croira en lui, et les Romains viendront se rendre maîtres de notre ville et de nos états. Un d'entre eux qui était pontife cette année, inspiré de Dieu, prophétisa qu'il fallait qu'un seul homme mourût pour tous, et dès ce jour, ils arrêtèrent sa mort entr'eux. J.-C. l'ayant su, se cacha, et ne voulut plus demeurer publiquement dans la Judée. Mais quelques jours s'étant passés et le temps de sa mort étant proche, il résolut de retourner à Jérusalem, et prédit en chemin, à ses disciples, ce qui lui devait arriver. Lorsqu'ils approchèrent de Jéricho, le premier d'entre les publicains, nommé Zachée, entendit que J.-C. venait; il désirait depuis fort longtemps de le voir, et il alla avec la foule du peuple au-devant de lui. Mais parce qu'il était petit, et que le reste du monde l'empêchait de voir Jésus, il courut devant les autres et monta sur un arbre qui était le long du chemin par lequel J.-C. devait passer. Le Sauveur étant arrivé à ce lieu et levant les yeux en haut, dit à Zachée qu'il se hâtât de descendre, parce qu'il voulait ce jour-là aller demeurer chez lui. Zachée donna un exemple de la promptitude avec la quelle on doit obéir à Dieu lorsqu'il nous parle : Il se hâta de descendre, et reçut le Fils de Dieu chez lui avec une extrême joie, quoique tout le monde murmurât de ce que J.-C. avait choisi le logis d'un homme d'une profession si odieuse, pour s'y retirer. Mais Zachée étant déjà converti dans le fond de l'âme, et renonçant dès ce moment à son avarice passée, vint se présenter devant J.-C. et lui dit avec une humble confiance, et avec une liberté que la grâce lui donnait, qu'il allait dès-lors distribuer la moitié de tout son bien aux pauvres, et que du reste il en ferait restitution, et que s'il avait

pris quelque bien à quelqu'un, il lui en rendrait quatre fois autant. J.-C. ayant entendu cette résolution sainte que lui-même avait formée dans son cœur, dit que le salut était venu visiter ce jour-là cette maison, et que cet homme, que les Juifs ne regardaient qu'avec horreur, était aussi du nombre des enfants d'Abraham. Les SS. Pères ont considéré Zachée comme le modèle d'une véritable conversion. Il semble prévenir J.-C., mais J.-C. l'avait déjà prévenu au dedans par les mouvements du cœur, d'où sortirent ensuite tous les mouvements extérieurs, comme des effets de la grâce qu'il avait reçue. Zachée ne s'abstint de donner tout son bien aux pauvres, que pour faire restitution de celui qu'il avait pris, parce que Dieu n'agrée pas les aumônes qui se font du bien d'autrui. Il ne se contente pas de restituer ce qu'il avait pris, il en rend quatre fois autant. C'est pourquoi J.-C. déclare aussitôt qu'il est sauvé. Car lorsque l'on ôte le vice dominant dans un homme, comme est l'avarice dans ces sortes de personnes, tout le reste suit aisément. L'Evangile apprend, par cet exemple remarquable, qu'il faut toujours commencer sa conversion par ôter les empêchements les plus grossiers, comme sont les restitutions du bien et de l'honneur, parce que Dieu pardonne plus difficilement ce qui blesse le prochain, que ce qui le blesse lui-même.

FIGURE 46. *Triomphe de Jésus-Christ.* Jean. 12.

(L'an de l'ère commune 33, quatrième de la prédication de Jésus-Christ.)

Jésus-Christ étant sorti de Jéricho après la conversion de Zachée, avança vers la ville de Jérusalem ; et six jours avant Pâques, il alla en Béthanie, où Marie, sœur de Lazare ressuscité, le reçut, et répandit sur sa tête un vase d'excellent parfum. Judas en murmura contre elle, et J.-C. soutint et loua cette action. Le peuple sachant que J.-C. était en ce lieu, vint en foule non-seulement pour le voir, mais pour voir aussi le Lazare ; ce qui aigrissant de plus en plus les Pharisiens, ils délibérèrent de faire mourir le Lazare, dont la résurrection, relevant la gloire de J.-C., combattait le dessein qu'ils avaient formé de le perdre, et portait plusieurs d'entre les Juifs à croire en lui. Le lendemain, J.-C. étant proche de la ville, envoya ses disciples de la montagne des Oliviers où ils étaient au château voisin, et leur commanda de délier une ânesse avec son ânon, pour le lui amener, et de répondre à ceux qui voudraient les empêcher de le faire, que le Seigneur en avait besoin. Les disciples obéirent à cet ordre. Ils mirent leurs vêtements sur cette ânesse, et y firent asseoir J.-C.,

et en un moment, tout le peuple qui était venu à Jérusalem pour la fête de Pâque, apprenant que J.-C. y allait entrer, prit des branches de palmes, et marcha devant lui avec de grandes acclamations de joie. Plusieurs jetaient leurs vêtements par terre aux endroits par lesquels J.-C. devait passer ; d'autres le couvraient de branches d'arbres, et ils criaient devant lui : Salut et gloire au fils de David ; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Ces applaudissements du peuple animèrent de plus en plus les ennemis du Seigneur, et ils s'entredisaient : Vous voyez que nous ne gagnons rien, voilà tout le monde qui court après lui. Les Saints Pères ont relevé excellemment ce grand miracle de Jésus-Christ. Il triomphe, disent-ils, par avance, comme il mourut par avance à la cène où il fait voir l'empire véritable qu'il devait acquérir sur les cœurs par le mérite de sa mort, et par la gloire de sa resurrection. Il fait tout ce qu'il lui plaît de ce peuple.

Il force les méchants mêmes de l'adorer, comme ils seront contraints un jour avec les démons de fléchir les genoux en sa présence, et de confesser qu'il est Dieu. Les Juifs le haïssent, ils le veulent perdre, et ils ne peuvent néanmoins empêcher sa gloire. Il paraît par un si grand exemple que c'est Dieu seul qui fait tout sur la terre, que les méchants, ainsi que les bons, sont soumis à son empire, et que c'est en vain qu'on se trouble des événements de cette vie. On doit toujours dire, quoi qu'il arrive : c'est Dieu qu'il l'a ainsi ordonné, et après cela demeurer en paix. C'est la dévotion la plus solide des chrétiens, puisqu'elle les rehausse au-dessus de l'enfer et de la terre, au-dessus des démons, des hommes, des anges et du ciel même, pour les faire entrer dans le sanctuaire de Dieu, et demeurer dans l'immobilité de ses desseins éternels.

FIGURE 47. *Vendeurs chassés du Temple.* Jean. 12

(La même année 33.)

Lorsque J.-C. approcha de la ville de Jérusalem, la joie de son triomphe n'empêcha pas qu'il ne versât des larmes, que la tendresse de la charité lui fit répandre, dans la vue des maux qui arriveraient bientôt à cette malheureuse ville, pour punir le déicide qu'elle était près de commettre. Il déclara que la cause de ses maux futurs était parce qu'elle n'avait pas connu le temps auquel Dieu l'avait visitée dans ses miséricordes, et il apprit ainsi aux chrétiens à ne pas mépriser la grâce de Dieu, en la laissant demeurer inutile et sans effet. Que s'ils ne comprennent pas de quelle punition ils se rendent dignes par ce mépris, ils doivent trembler quand ils considèrent que Jérusalem ne fut pas punie d'abord de

son crime. Le délai dont Dieu usa n'empêcha pas que l'arrêt qu'il avait prononcé contre elle dans sa colère, ne fût exécuté ponctuellement. Lorsque J.-C. s'occupait de ces choses, en marchant toujours, et qu'il faisait voir les malheurs des grandes villes qui rejettent aisément, ou qui altèrent la vérité de Dieu, il entra enfin dans Jérusalem qui se trouva toute dans le trouble, en demandant qui était celui qui y entrait de la sorte. J.-C. alla d'abord au temple, et y ayant trouvé des personnes qui vendaient et qui achetaient, il les en chassa ; il renversa toutes leurs tables, jeta les chaises de ceux qui vendaient des colombes, et dit que la maison de Dieu était une maison de prière, et qu'on ne la devait pas changer en une caverne de voleurs. Il témoigna tant de zèle pour le respect qu'on devait rendre à ce saint temple, qu'il ne souffrait pas que personne y passât en portant un vase. Les SS. Pères ont extrêmement considéré cette circonstance, et ils ont admiré que J.-C. ayant prédit les grands maux qui devaient arriver à Jérusalem, allât aussitôt au temple, pour y montrer sans doute que c'étaient les désordres qui s'y commettaient, et la négligence ou le déréglement des prêtres, qui attiraient ces malheurs sur tout le peuple ; et qu'ainsi, pour apaiser Dieu, et pour détourner sa colère de dessus les peuples, ceux qui les conduisent doivent commencer à voir s'il n'y a rien dans eux qui puisse déplaire à Dieu. Mais il n'y a point de chrétien qui ne soit épouvanté ici lorsqu'il considère avec quelle sévérité le Fils de Dieu, le plus doux de tous les hommes, traite ceux qui profanaient la sainteté de ce temple. Il n'est entré en colère que contre ce désordre, quoiqu'il ne se commît que dans le parvis, et sous prétexte même du service et du culte qu'on rendait à Dieu dans ses sacrifices. Aussi les SS. Pères ont été étrangement circonspects en considérant cette histoire ; et ils ont pris garde de ne point violer la sainteté de nos temples par la moindre chose qui déplût à Dieu, puisqu'ils sont infiniment plus saints que celui dont J.-C. ne put alors souffrir la profanation. C'est pourquoi ils ont toujours fort recommandé à leurs peuples le respect qu'ils doivent aux églises, parce qu'il n'y a rien qui irrite Dieu davantage que l'irrévérence qu'on lui témoigne dans un lieu où il habite comme dans son trône, et comme dans le ciel même. Ils ont exhorté les fidèles à s'appliquer à ce saint culte avec une exactitude religieuse, car on ne se rit pas de Dieu impunément ; et s'il tolère ici les irrévérences que l'on ose commettre en présence de son autel, on ne doit point douter qu'il n'excite un jour sa colère contre cet outrage, et qu'il ne s'en venge, selon la parole de l'Ecriture, dans toute l'effusion de sa fureur.

FIGURE 48. *Robe nuptiale.* Math. 22.

(La même année 33.)

Tout le temps, depuis l'entrée de J.-C. dans Jérusalem jusqu'à sa passion, se passa en diverses conférences qu'il eut avec les Juifs, par lesquelles il leur reprochait leur infidélité, et leur prédisait que les païens et les idolâtres prendraient leur place dans le royaume de Dieu. Mais pour abattre en même temps la vanité que les Gentils pourraient avoir de s'être vus préférés à un peuple autrefois si chéri de Dieu, il fait voir dans une même parabole, de quelle manière il a rejeté les Juifs, et avec quelle sagesse les Gentils doivent maintenant remplir leur place. Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un roi qui fit un grand festin pour les noces de son fils, et qui envoya ses serviteurs pour appeler ceux qu'il y avait invités. Mais ces personnes, méprisant ce prince, refusèrent d'y aller. Il leur envoya encore d'autres serviteurs pour leur représenter qu'il avait préparé ses viandes et tué ses volailles. Ils négligèrent encore de se trouver au festin, et ils allèrent les uns à leur maison de campagne, les autres à leurs affaires particulières, et les autres, encore plus ingrats, traitèrent outrageusement les serviteurs de ce roi, et les tuèrent. Le roi entra dans une grande colère, lorsqu'on vint lui donner avis de ce qui s'était passé. Il envoya aussitôt ses armées pour perdre ces homicides, et réduire leurs villes en cendres. Ce qui étant fait, il dit à ses serviteurs: Vous voyez que le festin des noces est tout prêt, mais ceux que j'y avais invités n'en étaient pas dignes. Allez donc à toutes les entrées des chemins, et amenez tous ceux que vous trouverez. Les serviteurs obéirent à leur maître. Ils assemblèrent indifféremment un grand nombre de personnes, bons et méchants, et la salle du festin fut remplie. Lorsqu'ils étaient à table, le roi entra dans cette salle pour voir ceux qui y avaient été appelés. Et en ayant remarqué un qui n'avait pas sa robe de noces, il lui dit: Mon ami, comment êtes-vous entré ici, sans avoir la robe nuptiale? Cet homme demeura muet. Alors le roi commanda à ses serviteurs de lui lier les mains et les pieds, et de le jeter dans les ténèbres extérieures. Et il conclut cette parabole par ces paroles étonnantes: Il y en a beaucoup d'appelés, mais il y en a peu d'élus. J.-C., par cette parabole, qui marque la réprobation des Juifs et l'élection des Gentils, nous apprend qu'il veut que nous travaillions à nous rendre dignes des grâces qu'il nous a faites, et que s'il a la bonté de nous prévenir, en nous appelant à ces noces mystérieuses, le moins que nous pouvons faire

est d'y aller dans un état qui ait du rapport avec la majesté de celui qui nous invite. Les SS. Pères ont dit que cette robe nuptiale est l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu dans la vérité et dans la justice. Si nous ne travaillons à nous revêtir de cette robe, il est à craindre que Dieu ne nous rejette de son festin, et que la nudité où il nous voit par la corruption du vieil homme dont nous sommes revêtus, ne l'oblige à commander à ses serviteurs de nous rejeter dans les ténèbres qui nous séparent à jamais de lui. Cet homme, selon S. Augustin, en représentait un grand nombre d'autres, et marquait tout le corps des méchants, qui ne connaissent pas l'état honteux où ils sont, qui sont nus sans le savoir, et dont les autres voient les habillements sales, sans qu'ils s'en aperçoivent eux-mêmes. C'est pourquoi il faut avoir souvent devant les yeux cette parabole de l'Apocalypse: Je viendrai bientôt comme un larron, dit le Seigneur; heureux celui qui veille et qui garde bien ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu, et qu'il n'expose pas sa confusion aux yeux des autres.

FIGURE 49. *Parabole des talents.* Math. 25.

(La même année 33.)

Avant que J.-C. finît sa prédication, il voulut encore effrayer les hommes, en les avertissant de la sévérité de ses jugements. Il leur proposa la parabole des vierges folles et des vierges sages, pour nous apprendre que quelque saint que soit notre état, et quelque éclatantes que puissent être nos bonnes œuvres, marquées par ces lampes luisantes et ornées, nous serons rejetés de Dieu, si nous n'avons, comme dit S. Augustin, cette huile d'une humilité sincère et intérieure qui nous persuade que nous ne sommes rien devant Dieu, et que c'est sa grâce qui fait tout en nous. Mais la parabole des talents, que S. Mathieu rapporte ensuite, nous apprend beaucoup de vérités très-importantes. Un homme, dit-il, étant prêt de faire un long voyage, appela ses serviteurs, et leur donna tous ses biens, cinq talents à l'un, deux à un autre, et un à un autre, à chacun selon sa force et selon sa capacité. Celui qui en avait reçu cinq employa si utilement cet argent de son maître, et travailla avec un si heureux succès qu'il en gagna cinq autres. Celui qui en avait reçu deux, fit la même chose, et gagna deux autres talents. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un, l'alla cacher en terre, sans le faire profiter. Le maître de ces serviteurs étant revenu longtemps après, se fit rendre compte. Celui qui avait reçu cinq talents, offrit les cinq talents qu'il avait gagnés: son maître le louant de cette fidélité, lui promit de l'é-

tablir en autorité, et de le faire jouir de tous ses biens. Celui de même qui en avait reçu deux, en offrit deux autres à son maître, qui le loua aussi, et récompensa sa fidélité, comme il avait fait celle du premier. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un, s'approchant de son maître, lui dit: Seigneur, je sais que vous êtes un homme sévère, et que vous recueillez où vous n'avez point semé. C'est pourquoi la crainte que j'ai eue de vous, m'a fait cacher votre argent en terre. Tenez, voilà ce que vous m'avez donné. Son maître lui répondit: Méchant et lâche serviteur, puisque vous saviez que je recueille où je n'ai point semé, que n'avez-vous donc mis à la banque l'argent que je vous ai donné en partant, afin que j'en recueillisse l'usure? Et étant irrité contre se serviteur qui voulait même excuser sa paresse et la faire passer pour une prudence, il lui fit ôter l'argent qu'il avait, pour le donner à celui qui avait mieux usé du sien, et il commanda ensuite qu'on le jetât dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire, dans une entière privation de la lumière de Dieu. Les SS. Pères ont tremblé en considérant cette parabole. Ils ont vu le danger où l'on tombait également, si l'on travaillait au-delà de ce que Dieu veut, ou si l'on ne travaillait pas autant qu'il le veut. Il était aussi dangereux à ses serviteurs, ou de vouloir servir leur maître selon le talent qu'il avait donné aux autres, ou de ne le pas servir selon le talent qu'ils en avaient reçu eux-mêmes. Il n'y a point d'humilité plus grande, que de ne s'avancer point à servir Dieu dans les œuvres de la charité au-delà du degré de la grâce que l'on sent en soi, et de ne point passer outre par une présomption fondée sur une apparence de charité. Mais il n'y a point aussi de plus grand malheur, que de retenir inutilement les dons de Dieu: et la rigueur dont on use envers celui qui avait caché son talent en terre, a épouvanté souvent les saints, et leur a fait vaincre leurs répugnances pour se rendre humblement à ce qu'il semblait que l'ordre demandait d'eux.

FIGURE 50. *Jugement dernier.* Math. 25.

(La même année 33.)

Après que par la parabole des vierges et par celle des talents, J.-C. eut averti les premières personnes de son Eglise de la rigueur effroyable de sa justice, il exhorta ensuite en général tous les hommes à veiller sur eux, en leur représentant quel devait être le jugement universel. Cette instruction était extrêmement nécessaire pour nous réveiller de l'assoupissement où nous sommes pendant cette vie; car encore que J.-C. ait reçu de son père une souveraine domination sur tout le monde, il semble néanmoins

laisser agir les hommes et confondre toutes choses, comme s'il ne s'en mêlait pas. Mais J.-C., qui dès maintenant exerce invisiblement son jugement sur tous les hommes, et qui le fera paraître un jour avec éclat, nous montre assez que la plus grande sagesse de l'homme en cette vie est de s'occuper toujours l'esprit de cette pensée, et de prévenir de bonne heure ce jugement en nous jugeant nous-même par avance. Lors, dit-il, que le fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous ses anges, et que toutes les nations seront rassemblées en sa présence, il les séparera, comme le pasteur sépare les boucs d'avec les agneaux. Il mettra les agneaux à la droite et les boucs à la gauche. Il dira aux uns: Venez, vous que mon père a bénis, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. J'étais étranger, et vous m'avez logé. J'étais nu et vous m'avez revêtu. J'étais malade, et vous m'avez visité. J'étais en prison, et vous m'êtes venu voir. Après avoir dit ces paroles de consolation aux justes, qui les surprendront même, et qui leur feront reconnaître sensiblement que lorsqu'ils faisaient ces actions de charité aux moindres de ceux qui sont à J. C., ils les faisaient à lui-même, il ne surprendra pas moins les méchants, en leur reprochant leur dureté, de ce que l'ayant vu dans la faim, dans la soif et dans les autres extrémités, ils ne l'ont pas secouru. Ils lui demanderont, quand ils l'ont vu souffrir de la sorte sans le secourir. Mais J.-C. leur déclarera, dans toute la sévérité de sa colère, que lorsqu'ils refusaient leur compassion aux pauvres, ils la lui refusaient à lui-même. Enfin, après avoir ainsi publiquement relevé la charité des uns, et accusé l'ingratitude des autres, il fera passer les bons dans la vie éternelle, et précipitera les autres dans les tourments éternels. J.-C. nous fait comprendre par ces paroles, qu'il y aura bien du monde surpris à ce jugement, et qu'on reconnaîtra alors combien nous nous sommes trompés souvent dans les pensées de notre salut; car il est visible, de ce que le Sauveur dit aux bons et aux méchants, qu'il ne suffit pas seulement de fuir le mal, mais qu'il faut faire le bien, puisque J.-C. condamnant les méchants, ne leur reproche point de crimes, mais seulement d'avoir manqué à la charité. Ainsi, selon que les SS. Pères l'ont remarqué par ces paroles de J.-C., une des plus grandes confiances qu'on puisse avoir en la miséricorde de Dieu, est l'exercice de la charité envers le prochain, dans toutes les rencontres qui se présentent à nous. Ceux qui s'appliquent sérieusement à leur salut, le reconnaissent sans peine. Leur foi leur rend les pauvres et chers et vénérables, après que J.-C. s'en

est voulu revêtir lui-même : et ils n'ont garde de dissimuler les occasions de les secourir, puisque l'omission seule qu'ils en pourraient faire, doit être un jour si sévèrement punie.

FIGURE 51. *La Cène.* Jean. 13.

(La même année 33.)

Après toutes les prédications que J.-C. fit au peuple depuis son entrée à Jérusalem, comme il ne restait plus que deux jours jusqu'à la fête de Pâques, il ordonna à ses disciples de préparer toutes choses. Lorsque tout était disposé, et que Judas avait déjà arrêté avec les Juifs de leur livrer son maître, le Sauveur entra dans une grande salle bien ornée, qu'il avait marquée à ses apôtres pour y faire la cène ensemble, et il leur déclara d'abord qu'il avait toujours eu un grand désir de célébrer cette Pâque avec eux, comme s'il n'eût compté pour rien tout ce qu'il avait fait jusque là pour ses disciples. Et voulant porter jusqu'au bout les marques et les effets de son amour, après qu'il eut mangé l'agneau avec eux, selon l'ordonnance de la loi, avant que d'établir son sacrement divin, il se rabaissa jusqu'aux pieds de ses disciples, et prenant de l'eau dans un bassin pour les laver, il les essuya d'un linge dont il s'était ceint, finissant cette action d'une humilité si prodigieuse, par ces paroles qui regardent tout le monde : Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez tous les uns aux autres ce que je vous ai fait moi-même. Il reprit ensuite ses habits, et s'étant remis à table, il reprit du pain, le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples, en leur disant : Ceci est mon corps ; il se donna à eux de ses propres mains, et il ne refusa pas cette grâce à Judas, quoiqu'il connût sa perfidie, parce qu'il ne voulait pas la découvrir aux autres, afin que la douceur dont il usait envers lui fît quelque impression sur la dureté de son cœur ; mais il fut le premier exemple qui nous montra que ce sacrement adorable, que le Fils de Dieu instituait alors pour la consolation et le salut des fidèles, ne serait que la condamnation de ceux qui le recevraient indignement, et que le démon entrait dans leurs âmes, lorsque J.-C. entrait dans leurs corps. Ce disciple doublement coupable du corps, et du sang du Fils de Dieu, témoigna son endurcissement jusqu'au bout ; et lorsque chacun des disciples épouvantés demandaient à J.-C. s'il le trahirait, il a la hardiesse de demander aussi lui-même à J.-C., comme les autres, si ce serait lui qui serait le traître, et au même moment il sortit pour faire cette action détestable où son avarice l'avait peu à peu conduit. La perfidie de ce disciple a fait admirer aux SS. Pères la bonté du Sauveur, qui ne

laisse pas de se donner à lui comme aux autres, et qui souffre qu'il reçoive son sacré corps avec la même patience qu'il souffrit un peu après son baiser parricide. L'Église, dans tous les siècles, a toujours gémi, en sachant que son époux céleste souffrait encore tous les jours le même outrage à l'autel, dans son sacrement divin, qu'il souffrit alors. Elle a témoigné sa douleur profonde, de se voir obligée de donner la chair si pure du Sauveur à des âmes impures, et elle a admiré l'humilité de J.-C. qui ne sort ni du ciel, ni de son autel, pour se venger de ceux qui l'outragent. Il veut être encore aujourd'hui sur nos autels, comme le modèle de notre patience : et si nous lui sommes fidèles, nous devons travailler, en le recevant, à nous rendre les imitateurs de son ineffable humilité, et pleurer le malheur de ceux qui le déshonorent par tant de communions sacriléges.

FIGURE 52. *Jésus-Christ au jardin.* Math. 26.

(La même année 32.)

Après que Judas fut sorti d'avec J.-C. pour exécuter les desseins qu'il avait concertés avec les Juifs, le Sauveur fit aux apôtres un admirable discours, et nous apprit, en joignant la parole avec son corps, qu'elle est aussi la nourriture de nos âmes, et que nous devons les allier ensemble, comme J.-C. l'a fait lui-même. Il dit en même temps à S. Pierre que le démon avait demandé de le tenter, mais qu'il avait prié son père pour lui. Cet apôtre au lieu de s'humilier de ces paroles et de cette promesse du Fils de Dieu, s'en éleva comme il parut aussitôt après : car J.-C. lui prédisant formellement qu'il le renoncerait par trois fois, avant que le coq chantât, il lui répondit hardiment qu'il ne le ferait jamais, et que bien loin de le renoncer, il était prêt à aller avec lui en prison, et même à la mort. Ainsi n'ayant pu être humilié par la terrible prédiction de sa chute, il fallut qu'il le fût bientôt après par sa chute même. Après donc que J.-C eut dit à ses disciples ces vérités admirables, contenues dans ce dernier sermon, il leur commanda de prendre avec eux des épées, et il passa ainsi le torrent de Cédron, pour aller, selon sa coutume, sur la montagne des Olives. Ses disciples le suivirent, et lorsqu'ils furent en un lieu nommé Gethsemani, il les y fit demeurer, afin qu'il allât seul dans un jardin qui était proche, pour y prier, comme il faisait fort souvent ; c'est pourquoi cet endroit était connu de Judas. Il prit donc seulement avec lui Pierre, Jacques et Jean, qui lui étaient les plus chers entre ses disciples, et qui ne quittaient guère le Sauveur. Etant avec eux, il leur dit qu'il étai

dans une tristesse mortelle, et il les exhorta à veiller avec lui pendant qu'il prierait. Il s'éloigna d'eux ensuite d'un jet de pierre, et se mettant à genoux, il pria son père de ne lui point faire boire ce calice ; que néanmoins sa volonté se fît, et non pas la sienne. Il parut en même temps un ange pour le fortifier ; et J.-C. entra dans l'agonie, tomba le visage en terre, et il sortit une sueur de sang qui coulait de tout son corps. Cet étrange affaiblissement du Fils de Dieu, a été l'admiration des SS. Pères qui, comparant J.-C. en cet état avec tant de saints qui ont été si gaiement à la mort, ont reconnu combien cette tristesse, cette crainte et cette faiblesse étaient mystérieuses ; puisqu'ainsi qu'ils le remarquent très-sagement, les malades n'ont pas pu être plus forts que leur médecin, ni les membres que leur chef. Mais J.-C. a voulu prendre sur lui tous les effets de l'infirmité humaine, pour la consolation des faibles d'entre les Chrétiens, lorsqu'ils se trouveraient dans cette disposition aux approches des maux et de la mort ; il nous a donné lieu de juger quels effets doit produire la gloire de sa résurrection et la vertu de sa grâce en nous, puisque sa faiblesse même est notre force, son trouble notre assurance, et sa tristesse notre consolation et notre joie. La prière qu'il a faite à son père, par trois fois, d'éloigner de lui ce calice, et qu'il conclut toujours par une humble soumission à sa volonté, est le modèle de toutes nos prières : après avoir témoigné, dans toute sa vie, une obéissance parfaite pour tous les ordres de son père, il semble qu'il la renouvelle à sa mort, et qu'il ne se réserve, pour le temps de sa passion, que la seule obéissance : il nous a appris ainsi, que c'est particulièrement dans ce point que nous devons être fermes et inébranlables, et que dans les premières approches de la mort, nous devons travailler à vaincre toutes nos répugnances, pour nous abandonner à Dieu, et pour le prier que sa volonté se fasse en nous, et non pas la nôtre.

FIGURE 33. *Prise de Jésus-Christ.* Math. 26.

(La même année 33.)

Jésus-Christ se trouvant dans la tristesse et dans l'agonie au jardin, nous donna un grand exemple d'humilité en venant chercher dans ses disciples quelque consolation et quelque soulagement à ses maux. Mais il ne les trouva guère disposés à prendre part à ses peines, parce qu'ils étaient abattus d'un profond sommeil. Il les vint réveiller par trois fois, en leur disant ces paroles si saintes : Veillez et priez, parce que l'esprit est prompt et la chair est faible. Mais lorsqu'il cessa de leur parler pour la troisième fois, Judas parut avec une grande troupe de gens armés, qu'il avait eus des Juifs et des Pharisiens. Il leur avait donné pour signal, que celui qu'il baiserait était celui qu'il fallait prendre, qu'ils se saisissent aussitôt de lui, et qu'ils l'amenassent avec sagesse, de peur qu'il ne se sauvât d'entre leurs mains. Il vint donc, sans rien craindre, trouver le Sauveur du monde, et il le baisa. J.-C. le souffrit avec sa douceur ordinaire, pour nous apprendre à supporter ceux qui lui ressemblent, et à ne nous point aigrir des mauvais traitements des amis mêmes et des domestiques. Il lui dit néanmoins, en un mot : Mon ami, qu'êtes-vous venu faire? Trahissez-vous le fils de l'homme par un baiser? Mais c'était plutôt pour tâcher de le faire rentrer en lui-même que pour se plaindre de son ingratitude. Après ce baiser de Judas, J.-C., qui avait fui autrefois, lorsqu'on voulait le faire roi, alla au-devant de ceux qui le voulaient prendre, et leur demanda qui ils cherchaient, mais d'une voix si puissante, qu'elle les renversa tous par terre. Il voulut montrer ainsi que ce n'était point par faiblesse qu'il mourait, mais par sa seule volonté. Il s'abandonna ensuite à ces méchants, et il respecta dans eux la puissance que son père leur avait donnée. S. Pierre fit quelques efforts pour le défendre. Il tira l'épée, coupa l'oreille de Malchus, serviteur du grand-prêtre. Mais J.-C., bien loin d'offenser ses ennemis, guérit en un moment cette blessure, et reprit S. Pierre de l'avoir faite. Il lui représenta l'inutilité de ce remède ; et il lui dit que s'il n'était résolu de boire le calice que son père lui présentait, les anges sauraient bien le défendre de l'injustice des hommes. Il se laissa donc lier, et il dit seulement à ces archers, qu'ils l'étaient venus prendre comme un voleur et un scélérat, quoiqu'il fût tous les jours avec eux dans le temple où ils pouvaient l'arrêter : et lorsqu'il fut ainsi entre leurs mains, tous ses disciples s'enfuirent. J.-C. voulut consoler alors ceux qui tombaient par surprise entre les mains de leurs ennemis. Il savait qu'on le devait venir prendre, et il ne s'enfuit pas pour respecter l'ordre de son père, afin que ceux qui tomberaient dans un état semblable, sans le savoir, adorassent comme lui le pouvoir de Dieu dans les hommes, et qu'ils ne se laissassent pas aller aux plaintes et aux murmures ; car tout est heureux pour celui qui considère qu'il ne souffre que ce qu'un Dieu a souffert, et à qui la foi fait bien comprendre la dignité, au plutôt la divinité de cette souffrance.

FIGURE 34. *Jésus-Christ devant Anne et Caïphe.* Math. 26.

(La même année 33.)

Jésus-Christ étant entre les mains des Juifs, on le mena d'abord

à Anne, le beau-père de Caïphe, qui était grand-prêtre cette année-là. Anne l'interrogea touchant ses disciples et sa doctrine. J.-C. répondit qu'il n'avait rien dit en secret, et qu'il pouvait s'informer de tout le monde de ce qu'il avait enseigné. Mais cette liberté déplaisant à un officier qui était auprès du Sauveur, il lui donna un soufflet, en lui demandant si c'était ainsi qu'il fallait répondre au grand-prêtre. J.-C. souffrit cet outrage avec une patience divine, et dit seulement à cet homme que s'il avait dit quelque chose de mal il le fît voir : que s'il n'avait rien dit que de bien, il ne devait pas le frapper. Anne ensuite le renvoya à Caïphe le grand-prêtre, chez qui les princes des prêtres s'étaient assemblés pour trouver des faux témoins qui déposassent contre J.-C., mais il n'y avait rien de solide dans toutes ces dépositions : et un entr'autres l'ayant accusé d'avoir dit qu'il pouvait détruire le temple de Dieu, et le rebâtir en trois jours, le grand-prêtre se leva et lui demanda pourquoi il ne répondait rien à ces accusations. J.-C. garda toujours un profond silence, ce qui obligea le grand-prêtre de lui faire commandement, au nom du Dieu vivant, de leur dire s'il était le Christ. Oui, je le suis, leur dit-il; mais vous ne le croirez pas et vous ne ne laisserez pas aller. Vous verrez néanmoins bientôt le fils de l'homme assis à la droite de Dieu, qui viendra paraître dans les nuées; Le grand-prêtre entendant ces paroles, déchira ses vêtements, et s'écria : il a blasphémé, qu'est-il besoin de chercher d'autres témoins? Vous avez vous-mêmes ouï ses blasphèmes, que vous en semble? Tous les autres répondirent qu'il méritait la mort, parce qu'il avait blasphémé, c'est-à-dire parce qu'il avait dit la vérité. Ce fut alors que les soldats commencèrent à l'outrager. Ils lui crachèrent au visage, ils le voilèrent par moquerie, et en le frappant, ils lui disaient qu'il prophétisât, et qu'ils devinât qui l'avait frappé. La nuit s'étant passée parmi ces outrages, lorsque le jour fut venu, ils le menèrent à Pilate, afin qu'il le condamnât à mort. S. Pierre, qui avait suivi de loin J.-C. dans la maison du grand-prêtre, et qui se chauffait avec des officiers, perdit cette ardeur qu'il avait témoignée auparavant, et son courage se changeant en une timidité prodigieuse, lorsqu'une servante lui demanda s'il n'était pas à J.-C., il lui répondit que non. Lorsqu'elle lui eut fait encore un peu après la même demande, il le renonça, comme il avait déjà fait, et dit qu'il ne le connaissait pas. Enfin, environ une heure s'étant passée, un des serviteurs du grand-prêtre, parent de celui dont ce disciple avait coupé l'oreille, dit qu'assurément il était à J.-C., et pour la troisième fois S. Pierre fit de grands serments, et jura qu'il ne connaissait point cet homme. Aussitôt le coq

chanta. Et J.-C. en même temps, regardant S. Pierre, cet apôtre rentra en lui-même, se souvint de ce que son maître lui avait dit, sortit dehors et témoigna son regret par une abondance de larmes. On reconnut bien alors que les âmes qui se convertissent, doivent le bonheur de leur conversion au regard favorable de J.-C. S. Pierre ne s'était point converti au chant du coq, parce que J.-C. ne l'avait point encore regardé. Nous ne voyons rien de nos péchés, ni de tout ce qu'on nous dit de bon pour nous en retirer, si Dieu ne nous éclaire par un regard de sa grâce. Ce fut par une admirable conduite que Dieu permit ce péché, dans celui qu'il avait choisi pour être le chef de son Église, afin qu'il apprît, par sa propre expérience, à avoir compassion de la faiblesse des pécheurs. Sa pénitence a été le modèle de tous les pénitents. Elle n'a point de paroles, parce qu'elles sont superflues quand les œuvres parlent. Je n'entends point la voix de saint Pierre après son péché, dit saint Ambroise, mais je vois ses larmes. Heureuses larmes, qui ne demandent point de pardon, mais qui le méritent !

FIGURE 55. *Flagellation.* Math. 27.

(La même année 33.)

Jésus-Christ fut mené de Caïphe chez Pilate, qui demanda aux Juifs quels étaient les chefs d'accusation que l'on avait contre cet homme. Mais les Juifs lui répondirent confusément, que s'il n'eût pas été méchant homme, ils ne le lui auraient pas amené. Pilate n'ayant pas coutume de juger des accusés sur des paroles si vagues, voulut le remettre entre leurs mains, afin qu'ils le jugeassent eux-mêmes selon leur loi. Mais, pour le satisfaire, ils produisirent de faux témoins, qui ne parlant plus de religion ni de temple, comme ils avaient fait devant le grand-prêtre, dirent que cet homme était un séditieux, qu'il soulevait tout le peuple, et qu'il empêchait qu'on ne payât le tribut à César, et qu'enfin il se disait roi. Pilate alla ensuite trouver J.-C. qui lui parla librement de lui-même, et de son royaume qui n'était point de ce monde; il lui dit qu'il était venu sur la terre pour rendre témoignage à la vérité. Pilate, qui n'était pas envenimé comme les Juifs, et qui découvrait aisément l'innocence du Sauveur, alla encore retrouver les Juifs pour leur dire qu'il ne le trouvait point coupable. Mais les cris s'élevant de tous côtés, il fut contraint de revenir interroger J.-C., qui demeura dans le silence. Pilate lui représenta le grand nombre d'accusations qu'on formait contre lui, mais J.-C. ne répondit rien jusqu'à

étonner son juge par ce silence. Ce gouverneur ayant appris que J.-C. était de Galilée, voulut s'en décharger et le renvoyer à Hérode, qui en était le roi, et qui était alors en Jérusalem. Hérode eut d'abord une grande joie en voyant le Sauveur, parce qu'ayant beaucoup ouï parler de lui, il désirait de le voir, et espérait qu'il ferait devant lui quelque miracle. Mais lui ayant proposé beaucoup de questions auxquelles J.-C. ne répondit rien, ce prince le méprisa, le traita comme un fou, lui fit donner une robe blanche, et le renvoya à Pilate avec lequel il se réconcilia alors, et ils devinrent amis. Pilate ayant reçu le Sauveur, sortit une troisième fois pour dire aux Juifs qu'il ne trouvait point de crimes en lui, et qu'Hérode lui-même, auquel il l'avait renvoyé, ne l'avait trouvé coupable de rien. Mais les Juifs, ayant résolu de perdre le Sauveur, témoignèrent par leurs cris qu'ils n'approuvaient pas ce que Pilate leur disait. Ainsi ce gouverneur, par une invention cruelle d'une politique ambitieuse, condamna le Sauveur à être fouetté, afin que les yeux de ses ennemis étant adoucis par ce tourment, ils le laissassent vivre. Ce fut alors que Judas, voyant jusqu'où les ennemis du Sauveur poussaient les choses, rentra en lui-même, et que dans la vue du crime qu'il avait commis, il fut saisi d'un désespoir qui lui fit rapporter aux Juifs les trente deniers qu'il en avait reçus, en leur disant qu'il avait péché en leur livrant un sang innocent; et ayant jeté son argent dans le temple, il s'en alla tout désespéré, et se pendit. Ce disciple, dont le diable avait corrompu le cœur, et dont Dieu avait fait servir la malice à ses desseins éternels, est un exemple terrible de la manière dont le démon se joue des hommes. Il leur déguise le mal où il les veut jeter; il leur couvre les yeux, de peur qu'ils ne l'envisagent, et il le colore avec tant d'artifice qu'ils ne peuvent en discerner la laideur; mais aussitôt qui l'ont commis, il se sert d'une voix toute contraire. Il leur exagère leur péché, leur malice et la justice de Dieu. Il le leur représente comme un juge sans miséricorde, et il les porte ainsi dans le désespoir. Il faut que les Chrétiens qui veulent éviter ces piéges, connaissent d'une part la grandeur de leurs péchés, qui sont innombrables, et de l'autre la miséricorde de Dieu, qui n'a point de bornes; et après avoir conçu un regret sincère dans la vue de leurs blessures profondes, et la bonté de celui qui leur commande d'espérer en lui, ils doivent se dire à eux-mêmes: Il n'y a point de maladie incurable lorsque celui qui peut tout en est le médecin, et que le sang de Dieu en est le remède.

FIGURE 56. *Voilà l'Homme.* Math. 27.

(La même année 33.)

Pilate ayant livré J.-C. aux soldats, ils ajoutèrent aux tourments de la flagellation une autre insulte sanglante; et, pour se moquer de sa royauté divine, ils lui mirent une couronne d'épines sur la tête, un roseau à la main, et le vêtirent d'un habit de pourpre. Ils fléchirent ensuite les genoux devant lui, et lui dirent, en lui donnant des soufflets: Salut au roi des Juifs. Enfin, ils le réduisirent en un tel état, que Pilate crut qu'il suffirait de le faire voir au peuple pour l'adoucir, et pour lui ôter l'envie de lui demander sa mort. Mais il fut bien trompé dans son espérance. Car aussitôt qu'il leur eut présenté J.-C. en leur disant: Voilà l'Homme, il s'éleva de si grands cris de tous côtés, qu'il en fut troublé; la proposition même qu'il leur fit de délivrer J.-C. à cause de la fête de Pâque en laquelle il avait coutume de donner la liberté tous les ans à un prisonnier fut rejetée tout d'une voix, et J.-C. se vit préférer Barrabas, qui était un voleur, un séditieux et un homicide. Lorsque la connaissance que ce juge avait pour lui-même de l'innocence de J.-C. le tenait en suspens et l'empêchait de suivre aveuglément la fureur du peuple, il fut encore épouvanté par les avis de sa femme, qui lui fit dire qu'il ne prît aucune part dans l'affaire de cet homme juste, parce qu'elle avait beaucoup souffert durant la nuit à son sujet. Cependant les Juifs, qui ne se relâchaient point pour prendre Pilate par son faible, lui dirent qu'il se déclarait lui-même peu affectionné pour l'empereur, s'il protégeait un homme qui s'était élevé contre César, en s'appelant roi. Ce gouverneur, qui aimait beaucoup sa fortune et peu la justice, ne put résister à ces paroles. C'est pourquoi ayant vu que toutes ses résistances étaient inutiles, et que plus il s'efforçait de sauver J.-C., plus il excitait le tumulte, il se fit apporter de l'eau, et crut se laver du crime horrible qu'il allait commettre, en se lavant les mains devant tout le peuple, et en disant qu'il n'était point coupable du sang de cet homme. Aussitôt après il prononça l'arrêt de mort contre J.-C., le livra entre les mains des Juifs, et laissa aller Barrabas. Il n'y eut jamais de plus grand exemple que cette action de Pilate, pour faire voir jusqu'où va le désir qu'ont les gens du monde de satisfaire leur ambition et leurs intérêts. Il méprise tout ce qu'il sait de la dignité et de l'innocence de J.-C.; il néglige les avis de sa femme, qu'il devrait regarder comme des avis venus du ciel; et, foulant aux pieds toute l'équité et la bonne inclination même

qu'il avait de protéger un juste opprimé, il condamna J.-C. à la mort, non par passion, comme les Juifs, ni par avarice comme Judas, mais seulement par timidité, et pour ne pas s'exposer au danger de se mettre mal à la cour. Les SS. pères ont remarqué sur cet évangile qu'il n'y a rien que la charité qui nous fasse préférer notre conscience et notre salut à tout ce que nous pouvons prendre dans le monde. Les paroles sont vaines, les pensées sont faibles, les résolutions mêmes peuvent n'être qu'humaines, et nous en imposent souvent. Mais il faut que ce soit Dieu même qui agisse, et que la vertu de sa grâce et de son esprit nous établisse tellement sur l'immobilité de la prière, que nous demeurions toujours fermes et inébranlables dans l'amour et la défense de la vérité et de la justice.

FIGURE 57. *Portement de la croix.* Math. 27.

(La même année 33.)

Les Juifs se voyant enfin maîtres de J.-C., ne différèrent pas longtemps à exécuter l'arrêt de mort qu'ils avaient eu tant de peine à obtenir. Et leur fureur ne pouvant souffrir de retardement, ils le chargèrent de sa croix, et le firent sortir en cet état de la ville de Jérusalem pour aller au mont du Calvaire, qui était le lieu destiné au supplice des scélérats. Mais voyant que J.-C., dont le corps était abattu par tant de travaux, succombait sous un aussi grand fardeau qu'était la croix qu'ils lui avaient imposée, ils engagèrent un homme nommé Simon à la porter derrière le Sauveur, qui marcha ainsi jusqu'au Calvaire parmi les insultes de tout le peuple qui le suivait. J.-C. souffrit jusqu'à l'abattement, pour nous apprendre à ne nous point décourager dans les souffrances beaucoup moindres, et à persévérer jusqu'à la fin. Sa croix est portée par lui et par Simon; et ce mystère est une instruction et une consolation admirable pour tous les fidèles; car cela nous fait voir que la croix, ainsi que le joug de J.-C., est toujours portée par deux, par J.-C. même et par le chrétien qui souffre pour lui. On donne ici un homme au Fils de Dieu pour le soulager; mais c'est Dieu même qui le soulage. Et comme dans la figure, Simon le Cyrénéen soulageait J.-C. en apparence, et que c'était néanmoins J.-C. qui portait le plus grand poids de la croix, parce qu'il avait une force divine, qui ne laissait affaiblir son corps qu'autant qu'il le voulait; ainsi c'est nous qui paraissons porter la croix que Dieu nous impose, mais nous ne souffrons pas tant que J.-C., car c'est lui en effet qui la porte et qui nous empêche d'y succomber en la proportionnant à

notre faiblesse. Le fils de Dieu nous assure que quiconque ne porte pas sa croix après lui, est indigne de lui; et il l'a portée lui-même le premier, afin que son exemple nous persuadât, si ses paroles ne nous touchent point. Les saintes femmes qui avaient suivi J.-C. et qui l'avaient assisté de leur bien pendant ses prédications, l'accompagnent, lorsqu'il porte ainsi sa croix au Calvaire, et elles témoignent par leurs larmes et par leurs soupirs, combien elles prennent de part à ce qu'il souffre. Aussi le Fils de Dieu n'est attentif qu'à elles, et il leur dit cette admirable parole: Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, pleurez sur vous-mêmes. Il ne veut point être plaint, lui qui était si digne; et il nous enseigne combien nous devons prendre garde dans nos maux, ou grands ou petits, de ne nous plaindre point nous-mêmes, de ne vouloir point que d'autres nous plaignent. Il ajoute: Car il va venir un temps auquel on dira: Heureuses les stériles, et les entrailles qui n'ont point porté d'enfants. Ils diront alors aux montagnes, tombez sur nous; car si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec; si quelque chose est capable d'arrêter l'impatience du cœur humain, ce doit être cette dernière parole de J.-C. Qui est le chrétien qui ne s'abaisse profondément sous la main de Dieu qui le frappe, s'il considère ce qu'était J.-C. et ce qu'il a souffert et ce qu'il souffre. Il faut que l'homme avoue, après cette vérité, que s'il tombe alors dans l'impatience et dans le murmure, ce ne peut être que par un orgueil qui tient quelque chose de l'extravagance, qui dément ce que nous croyons, et qui fait injure aux souffrances du Fils de Dieu.

FIGURE 58. *Crucifiement.* Math. 27.

(La même année 33.)

Jésus-Christ étant arrivé sur le Calvaire où se devait offrir ce grand sacrifice qui avait été figuré dès la création du monde, et dont la vertu efficace devait passer jusque dans la suite de tous les siècles, on lui donna d'abord à boire du vin de myrrhe, mêlé avec du fiel. Mais lorsqu'il en eut goûté, il n'en voulut point boire. On lui ôta ensuite ses vêtements, on l'attacha sur la croix entre deux voleurs qu'on avait amenés avec lui, afin qu'il passât aussi lui-même pour un scélérat. J.-C., comme un agneau qui demeure muet devant celui qui l'égorge, ne s'étant plaint d'aucune de ces cruautés, et n'ayant jeté aucun cri dans ses douleurs violentes, n'ouvrit la bouche que pour prier son père de pardonner ce crime à ses persécuteurs, parce qu'ils ne savaient ce qu'ils

faisaient. Mais lorsqu'il n'avait que des sentiments de douceur pour ses ennemis, ils lui insultaient en cet état même, et lui disaient en branlant la tête: Toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. Tout le peuple aussi le regardait en se raillant de lui. Les princes des prêtres l'outrageaient encore davantage, en l'accusant de faiblesse, et lui reprochant d'avoir pu sauver les autres, et de ne pouvoir se sauver lui-même. Les soldats aussi mêlaient leurs insultes à celles des autres; et outre les paroles de moquerie, ils lui présentaient du vinaigre à boire. Il n'y eut pas même jusqu'aux larrons qui étaient crucifiés avec lui, qui ne l'insultassent, et un d'eux en blasphémant lui dit: Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et sauve-nous aussi avec toi. Mais l'autre étant tout d'un coup éclairé dans l'âme et changé dans le cœur, par une conversion qui a été la consolation de bien des âmes, et un sujet de ruine pour beaucoup d'autres, soutint J.-C. contre son compagnon, et dit hautement, que pour eux ils n'avaient que ce qu'ils avaient mérité; mais que J.-C. était innocent. Et s'adressant à J.-C., qu'il reconnaissait pour roi autrement que n'avait fait Pilate, par le titre qu'il avait fait mettre sur la croix, il le pria de se souvenir de lui quand il serait dans son royaume. Et J.-C. promit de l'y faire entrer dès ce jour-là même; faisant dès-lors l'office de juge, en sauvant l'un de ces voleurs, pendant qu'il laissait l'autre dans son impénitence. J.-C. ayant vu la S.te Vierge au pied de la croix avec S. Jean, lui dit, en lui montrant ce disciple: Femme, voilà votre fils. Et il dit à S. Jean, en lui montrant la S.te Vierge: Voilà votre mère. Il jeta un peu après un grand cri, et dit à son père: Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? Et enfin, sachant qu'il avait accompli jusqu'à la moindre circonstance de tout ce qui avait été marqué de lui par les prophètes, pour achever le reste, il dit: J'ai soif. Et après avoir pris un peu de vinaigre et recommandé son âme à son père, il baissa la tête, et expira. Les SS. Pères nous enseignent qu'il n'y a que les Saints qui puissent bien comprendre le mystère de J.-C. crucifié. C'est de ce mystère qu'on peut dire que les choses saintes sont pour les Saints. Il faut que ce soit le Saint-Esprit qui ôte lui-même le voile de dessus nos yeux, pour nous donner entrée dans ce mystère impénétrable à toute la sagesse humaine, selon cette parole excellente de S. Bernard: J.-C. meurt sur une croix, et mérite d'être aimé. Il donne ensuite son esprit, qui le fait aimer. Mais si le St.-Esprit n'est donné à l'homme, il verra J.-C. crucifié, et il ne l'aimera point. Quelle confusion pour un chrétien de voir J.-C. mourant, et de le voir avec des yeux ingrats sans être touché d'amour pour celui qui lui donne son sang et sa vie.

FIGURE 59. *Jésus-Christ au tombeau.* Math. 27.

(La même année 33.)

Lorsque J.-C. eut accompli son sacrifice sur la croix, et qu'il eut été obéissant jusqu'à la mort, il arriva beaucoup de choses qui firent connaître qui il était, et qui purent faire comprendre aux Juifs quel était le crime qu'ils avaient commis. Les ténèbres couvrirent le ciel durant trois heures; le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas; la terre trembla; les pierres se fendirent; les sépulcres s'ouvrirent; les morts ressuscitèrent, sortirent de leurs tombeaux, vinrent à Jérusalem, et apparurent à plusieurs. Tant de signes extraordinaires firent dire à un centenier qui commandait les soldats, que cet homme crucifié était le fils de Dieu. Les autres gardes, effrayés de ces prodiges, en parlaient de même, et cette grande foule de peuple qui était venue à ce spectacle, voyant des choses si terribles, changèrent leurs insultes en soupirs, et s'en retournèrent en se frappant la poitrine. Cependant les Juifs, toujours scrupuleux dans les choses de rien, et hardis dans les plus grands crimes, ne pouvant souffrir que ces corps demeurassent en croix durant le jour de Pâque, prièrent Pilate de leur faire rompre les cuisses, et de les faire ôter de la croix, ce que Pilate leur accorda. Les soldats ayant trouvé les deux voleurs encore vivants, leur rompirent les cuisses; mais J.-C. étant déjà mort, un d'entre eux lui perça le côté de sa lance d'où il sortit du sang mêlé d'eau. Sur le soir, un des disciples de J.-C., quoique caché, nommé Joseph, de la ville d'Arimathie, qui était juste, et qui n'avait nulle part à la condamnation de J.-C. vint hardiment trouver Pilate, pour lui demander le corps du Sauveur. Pilate le lui accorda; Joseph vint ensuite avec Nicodème prendre le corps de J.-C., qu'il embauma avec beaucoup de parfums, l'enveloppa avec un linceul blanc, et l'ensevelit dans un sépulcre nouvellement fait, où personne n'avait encore été mis. S. Chrysostôme admire la fermeté de ces deux hommes, qui s'étant tenus cachés jusqu'alors, la firent paraître dans une occasion si importante. Ce saint Père exhorte souvent son peuple à les imiter, et à répandre, comme eux, des parfums sur le corps de J.-C. Il tâche de confondre ceux qui sont insensibles aux maux que J.-C. souffre encore tous les jours dans ses membres, qui sont les fidèles et les pauvres, par la charité que ces deux hommes lui témoignèrent après sa mort. Leur générosité

n'épargne rien ; ils portent des parfums avec abondance : ils s'exposent même au péril en se faisant publiquement connaître pour les disciples et les protecteurs d'un homme qui avait des ennemis dont la haine était aussi vive après sa mort qu'elle l'avait été durant sa vie. Il n'y a personne, dit ce saint Père, qui ne portât envie à ces deux saints, et qui ne voulût rendre au corps du Sauveur les mêmes offices de charité qu'ils lui rendirent. Et cependant, dit-il, on le peut faire encore tous les jours avec plus de mérite et même plus de foi, en la personne de ses membres, en répandant ses parfums, c'est-à-dire en témoignant sa compassion aux fidèles et aux pauvres, qui sont les membres vivants et le vrai corps de J.-C., qu'il a plus aimé même que celui qu'il a pris de la S.te Vierge, comme dit S. Bernard, puisqu'il abandonne l'un à la croix, pour sauver l'autre de la mort de l'enfer.

FIGURE 60. *Résurrection.* Math. 28.

(La même année 33, le dimanche 5 avril.)

Jésus-Christ étant dans le tombeau, les Juifs ne furent pas satisfaits encore ; et craignant qu'on publiât qu'il était ressuscité, ils allèrent trouver Pilate, et lui dirent que cet imposteur avait dit étant encore vivant, qu'il ressusciterait après sa mort. Qu'ils le priaient donc de faire garder le sépulcre de peur que ses disciples n'enlevassent son corps et ne fissent ensuite courir le bruit parmi le peuple qu'il était ressuscité. Ils s'aveuglèrent eux-mêmes par leur propre sagesse ; et voulant détruire par avance la résurrection de J.-C. ils en établirent la foi par des preuves convaincantes. Lorsque le sépulcre était ainsi gardé, et que la pierre qui le fermait était scellée, il se fit tout d'un coup un grand tremblement de terre. L'ange du Seigneur descendit du ciel, ôta la pierre qui fermait le tombeau, et s'assit dessus. Ses yeux brillaient comme un éclair, et ses vêtements éclataient comme la neige. Les gardes qui veillaient auprès du sépulcre en furent frappés de terreur et devinrent comme morts. Ils retournèrent ensuite à Jérusalem, et dirent aux prêtres tout ce qui était arrivé. Les prêtres s'assemblèrent aussitôt pour voir entre eux ce qu'ils avaient à faire, et ils ne trouvèrent point d'autre remède à une chose visible, que de corrompre ces gardes par une grande somme d'argent qu'ils leur donnèrent, afin de dire que pendant qu'ils dormaient ses disciples l'étaient venu enlever. Cependant Marie-Madelaine et quelques autres saintes femmes dont la charité était toujours la même pour J.-C., ou vivant ou mort, étant venues au sépulcre de grand matin pour apporter de nouveaux

parfums au corps du Sauveur, se demandèrent entre elles qui leur ôterait la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre. Mais elles furent bien surprises, en approchant du tombeau, de le voir ouvert, et encore plus lorsque, y étant entrées, elles n'y trouvèrent plus celui qu'elles y cherchaient. Sainte Madelaine courut aussitôt pour en avertir les apôtres, et S. Pierre étant venu au sépulcre avec S. Jean, y entra et vit les linges dont on avait enveloppé le corps de Jésus. Mais lorsqu'ils s'en retournaient étant frappés d'étonnement, Marie-Madelaine demeura au sépulcre, où elle répandit beaucoup de larmes. Deux anges vêtus de blanc, dont l'un était à la tête et l'autre au pied du lieu où le corps de Jésus avait été mis, lui demandèrent ce qu'elle avait à pleurer. A quoi elle répondit qu'on avait enlevé son maître, et qu'elle ne savait où on l'avait mis. Mais lorsqu'elle se fut retournée derrière elle, elle vit J.-C. en forme de Jardinier qui lui demanda ce qu'elle avait à pleurer. Elle lui répondit que si c'était lui qui eût enlevé son maître, il lui dît où il l'avait mis. Jésus ne lui dit que ce mot : Marie. Et aussitôt, en étant transportée, elle courut pour embrasser les pieds du Sauveur, qui l'en empêcha et lui ordonna d'aller dire à ses disciples ce qu'elle avait vu. C'est la première apparition que l'Évangile marque de J.-C. ressuscité, dont l'amour persévérant de cette bienheureuse pécheresse fut enfin si heureusement récompensé. La résurrection de J.-C. a paru aux saints un si grand mystère, qu'ils ont dit qu'il valait mieux en adorer humblement la grandeur, que de la vouloir pénétrer. Rien ne nous peut mieux inspirer l'aversion de toute la gloire du monde, que les circonstances qui l'accompagnent, puisqu'elles font toutes connaître aux Chrétiens qu'ils ne sont pas pour cette vie, mais pour une autre, dont J.-C. ressuscitant nous a ouvert l'entrée, en nous rendant victorieux comme lui de la double mort du corps et de l'âme.

FIGURE 61. *Disciples à Emmaüs.* Luc. 34.

(La même année 33.)

Après que J.-C. se fut fait voir à la Madelaine, il apparut pour la seconde fois aux saintes femmes, qui ayant su des anges qu'il était ressuscité, et quelles ne devaient plus chercher parmi les morts celui qui était vivant, allèrent encore aussitôt en donner avis aux disciples. Mais lorsqu'elles étaient en chemin, J.-C. leur apparut lui-même. Elles se jetèrent à ses pieds, et J.-C. leur recommanda d'aller trouver ses apôtres, pour les assurer de sa résurrection : mais les apôtres prirent ce qu'elles leur disaient

pour des rêveries. La troisième apparition est celle aux deux disciples d'Emmaüs. Lorsqu'ils s'entretenaient en marchant de tout ce qui était arrivé au Sauveur, Jésus, prenant la forme d'un voyageur, s'approcha d'eux et retint leurs yeux, de peur qu'ils ne le reconnussent. Il leur demanda de quoi ils parlaient et de quoi ils étaient tristes. Un d'eux lui répondant, s'étonna qu'il fût le seul qui ignorât ce qui s'était passé depuis peu à Jérusalem touchant Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en actions et en paroles, et de quelle manière les prêtres l'avaient condamné à mort. Cependant nous espérions, ajoutèrent-ils qu'il délivrerait Israël. Mais voici le troisième jour depuis que cela s'est passé. Ce n'est pas, dirent-ils, que quelques femmes des nôtres ne nous aient épouvantés, en nous assurant qu'après avoir été au sépulcre, avant le jour, elles n'y avaient plus trouvé son corps. Elles disent même qu'elles y ont vu des anges qui leur ont dit que J.-C. était ressuscité; et quelques-uns d'entre nous étant allés au tombeau, ont trouvé véritable tout ce que ces femmes leur avaient dit, et ils n'y ont point en effet trouvé le corps de Jésus. Le Sauveur admirant que ces disciples lui disent tout ce qu'il fallait pour les porter à croire, sans que néanmoins ils crussent, s'écria: O insensés et incrédules à tout ce que les prophètes ont prédit! ne fallait-il pas que le Christ souffrit ces choses, et qu'il entrât ainsi en sa gloire? Et commençant depuis Moïse, jusqu'à tous les autres prophètes, il leur expliquait tout ce qui avait été marqué de lui. Pendant qu'il leur parlait de la sorte, ils s'approchèrent d'Emmaüs. J.-C. feignit d'aller plus loin; mais ils le contraignirent de demeurer avec eux, par ce qu'il était déjà tard. J.-C. se rendit à leurs instances. Il entra avec eux dans l'hôtellerie, et étant à table, il prit du pain, le bénit et le leur donna. Leurs yeux s'ouvrirent à ce moment, et ils reconnurent le Sauveur qui disparut aussitôt, les laissant remplis d'étonnement et s'entredemandant l'un à l'autre si leur cœur n'était pas tout en feu, lorsqu'il leur expliquait les Ecritures. Ils se levèrent à l'heure même et allèrent à Jérusalem trouver les douze apôtres, auxquels ils dirent ce qui leur était arrivé, et de quelle manière ils avaient reconnu J.-C., lorsqu'il leur donna le pain. Le Sauveur apprit à ces deux disciples qu'il ne faut jamais perdre l'espérance dans les événements les plus extraordinaires. Il ne pouvait y avoir de plus grand désordre que la mort d'un Dieu, et c'était par elle néanmoins que Dieu préparait le renouvellement du monde. Quand nous croyons que tout est désespéré, c'est alors que nous devons nous rehausser par la foi, et considérer la sagesse de Dieu, qui est d'autant plus admirable qu'elle agit

par les voies les plus opposées en apparence à ce qu'elle a dessein de faire. La chaleur que J.-C. alluma dans le cœur de ses disciples par sa parole, avant que de leur donner son corps, est d'une grande instruction. Elle nous fait voir en quelle disposition on doit être en communiant, et que la vraie piété consiste plus en des mouvements d'amour de Dieu, qu'en des connaissances, puisque ces disciples sentirent plutôt cette ardeur dans leur âme, qu'ils ne connurent J.-C. de leurs yeux.

FIGURE 62. *Ascension.* Act. 1.

(La même année 33, le Jeudi 14 mai.)

Après les apparitions particulières que J.-C. fit à quelques-uns de ses disciples et à quelques femmes, il se fit voir à ses onze apôtres, et il entra tout d'un coup dans la chambre où ils demeuraient, lorsqu'ils étaient tous à table. Il leur donna sa paix, et leur reprocha qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu ressuscité. Ils furent effrayés d'abord, et crurent voir un fantôme. Mais J.-C. les rassura, en leur disant qu'un fantôme n'avait point d'os ni de chair. Et pour achever de leur ôter tout leur doute, il leur montra ses pieds, ses mains et son côté. Lors donc qu'ils étaient comblés de joie de le revoir, J.-C., pour les assurer encore davantage de la vérité de sa résurrection, leur demanda s'ils n'avaient rien à manger. Et il mangea en leur présence un morceau d'un poisson rôti et un peu de miel. Saint Thomas n'était pas alors avec eux, et lorsqu'il fut revenu, les autres lui dirent qu'ils avaient vu leur maître; il leur répondit qu'il ne le croirait jamais, s'il ne voyait des yeux les marques des clous, et s'il ne les touchait du doigt. Lorsqu'il demeurait ferme dans cette incrédulité, qui nous a été depuis si utile pour nous guérir de la nôtre, huit jours après J.-C. parut encore tout d'un coup au milieu de ses disciples, Thomas étant avec eux. Et après leur avoir donné sa paix, il fit bien voir qu'il ne se montrait à eux que pour guérir l'incrédulité de ce disciple; car il lui dit aussitôt, en lui présentant ses pieds et ses mains: Mettez votre doigt dans ces plaies, et votre main dans mon côté ouvert, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. Thomas aussitôt éclairé dans l'âme et croyant plus qu'il ne voyait, s'écria: mon Seigneur et mon Dieu. Mais J.-C. lui dit: Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu. Heureux ceux qui ne verront point et qui croiront. Enfin, après avoir pendant quarante jours apparu diverses fois à ses apôtres, ou à tous ensemble, ou à quelques-uns séparément, lorsque le temps de son ascension fut arrivé, il se trouva au milieu de ses disciples.

Il leur déclara qu'il avait reçu de son père la toute-puissance dans le ciel et sur la terre : et il les envoya dans tout le monde prêcher l'Évangile, baptiser toutes les nations, et leur apprendre à garder tout ce qu'il leur avait dit, leur promettant de demeurer toujours avec eux, jusqu'à la fin des siècles. Après leur avoir fait ce commandement, il fut enlevé au ciel à leurs yeux, et en montant il étendit ses mains sur ses apôtres, et les bénit : et une nuée aussitôt le reçut et le cacha à ses disciples. Pendant qu'ils étaient attentifs à le regarder, deux hommes vêtus de blanc parurent auprès d'eux, qui leur demandèrent pourquoi ils tenaient leurs yeux ainsi arrêtés vers le ciel, et qui les assurèrent que ce même Jésus qui montait au ciel, en leur présence, en viendrait un jour pour juger toute la terre. Les SS. Pères ont souhaité que les fidèles imitassent les apôtres dans ce regard si attentif vers le ciel, afin que la considération de la gloire de J.-C. leur fît toujours porter en haut leur cœurs et leurs désirs, en se souvenant que la patrie où ils tendent, que le pain qui les nourrit, que la grâce qui les soutient, que la félicité qu'ils espèrent, et que le chef dont ils sont les membres est dans le ciel, et qu'il leur promet le même royaume qu'il s'est acquis par la sainteté de sa vie et de sa mort, et par la gloire de sa resurrection.

FIGURE 63. *Pentecôte.* Act. 1.

(La même année 33, le 14 mai.)

Jésus-Christ montant au ciel, commanda à ses apôtres d'attendre en patience dans Jérusalem le don du St.-Esprit qu'il leur avait promis tant de fois, et qui devait être l'effet de sa gloire. C'est pourquoi étant retournés de la montagne des Oliviers où J.-C. les avait quittés, ils se tinrent renfermés dans une maison où ils passaient les jours en prières continuelles, pour attirer le St.-Esprit, quoiqu'ils fussent déjà assurés de le recevoir. Pendant ce temps S. Pierre, inspiré de Dieu, dit à tous les autres disciples que, pour remplir la place de Judas, qui avait trahi le Sauveur, il fallait élire quelqu'un d'entre ceux qui avaient toujours été avec J.-C. depuis le baptême de S. Jean jusqu'à son ascension. C'est pourquoi deux disciples ayant été choisis parmi tous les autres, Joseph, surnommé le Juste, et Mathias, ils prièrent Dieu, qui préside au sort de montrer qui de ses deux il avait choisi pour être apôtre, et le sort tomba sur S. Mathias. Lorsque le temps de la Pentecôte, c'est-à-dire de cinquante jours après pâque fut accompli, dix jours après l'ascension du Sauveur, il se fit tout d'un coup un grand bruit comme un vent impétueux qui remplit toute la maison où les disciples étaient assemblés. Il parut en même temps comme des langues de feu qui se reposaient sur chacun d'eux. Ils furent tous remplis du St.-Esprit, et ils parlaient tous diverses langues selon que le St.-Esprit les faisait parler. Tout Jérusalem qui était plein alors d'une infinité de différents peuples, fut étrangement surpris de ce miracle, et de voir des personnes qu'ils savaient être de la Galilée, parler néanmoins tant de langages différents. Ils se demandaient l'un à l'autre d'où pouvait venir ce prodige. Et quelques-uns disaient qu'ils étaient ivres. Mais S. Pierre éleva hardiment la voix pour réfuter cette calomnie, et leur montra que ce qu'ils voyaient était l'accomplissement des oracles des prophètes, et l'ouvrage de Jésus qu'ils avaient crucifié : ce qu'il fit avec tant de force, et en même temps avec tant de sagesse, que sa prédication convertit trois mille hommes. On reconnut alors la vérité de ce que S. Jean dit dans l'apocalypse : que l'Église était vraiment descendue du ciel, et que J.-C. comme un pontife éternel, selon que l'appelle David, bâtit en ce jour un temple à la gloire de son père. Il voulut rendre ce mystère sensible, afin que ses ennemis qui étaient en foule à Jérusalem, n'en pussent douter. Il témoigna alors qu'il était victorieux de ceux qui l'avaient crucifié, que leur fureur n'avait servi qu'à accomplir ses desseins. Il rendit son Église sainte comme un monument éternel de sa victoire, qui fera voir jusqu'à la fin des siècles que les hommes et les démons seront toujours confus dans les entreprises qu'ils feront contre J.-C. et contre ses membres. L'admiration où tous les saints ont été du don que Dieu fit en ce jour aux hommes, nous fait juger aisément qu'on ne doit rien désirer sur la terre que le St.-Esprit; et les retardements dont Dieu à usé pour voyer le St.-Esprit sur la terre, nous font assez voir avec quelle ardeur on doit le demander lorsqu'on ne l'a pas encore, et avec quel soin on doit le conserver lorsqu'on l'a reçu.

FIGURE 64. *Guérison d'un boiteux.* Act. 3.

(La même année 33.)

Lorsque Dieu bénissait le premier établissement de son église, par la vie toute divine des premiers chrétiens, qui mirent d'abord tout ce qu'ils possédaient en commun, pour ne plus s'occuper l'esprit du soin des choses du monde, mais seulement de la prière et de la parole de Dieu, les apôtres qui veillaient sans cesse pour accroître cet édifice saint, faisant beaucoup de miracles à Jérusalem, qui remplissaient de crainte tous les Juifs, et qui augmentaient le nombre des fidèles. L'un des plus éclatants fut celui

que fit S. Pierre, lorsqu'allant prier au temple à l'heure de None, il trouva à la porte un homme qui était né boiteux, et qui demandait l'aumône. Cet homme voyant que S. Pierre et S. Jean le regardaient, les regarda aussi, espérant d'en recevoir quelque argent. S. Pierre lui dit qu'il n'avait ni or ni argent, mais qu'il lui donnerait ce qu'il avait, et il lui commanda au nom de Jésus de se lever sur l'heure et de marcher. Il le prit en même temps par la main, et le leva, et ses pieds à ce moment se dressèrent et se raffermirent, de sorte qu'il se tenait ferme et marchait droit. Il sautait même de joie, et entra dans le temple avec S. Pierre pour louer Dieu de cette grâce, à la vue de tout le peuple, qui fut bien surpris de ce miracle, parce qu'il connaissait cet homme depuis fort longtemps. S. Pierre et S. Jean voyant que tout le peuple les regardait avec admiration, leur demandèrent pourquoi ils tenaient ainsi leurs yeux arrêtés sur eux, comme s'ils étaient les auteurs de ce miracle. Et S. Pierre leur déclara que c'était au nom de Jésus que cet homme avait été miraculeusement guéri. Il prit occasion de là de leur représenter le crime qu'ils avaient fait en le crucifiant; ce qu'il adoucit néanmoins en quelque sorte en disant qu'ils l'avaient fait par ignorance. Il les exhorta ensuite à faire pénitence de leurs péchés, leur représentant, pour leur donner plus de confiance, que c'était à eux que Dieu avait d'abord envoyé son fils, et qu'ils étaient les enfants des prophètes. Cinq mille furent convertis par cette dernière prédication. Et alors des prêtres survinrent, qui virent avec douleur qu'ils parlaient au peuple, et qu'ils prêchaient J.-C. ressuscité. Ils se saisirent des apôtres et les mirent en prison, en attendant qu'*ils* en délibérassent le lendemain. S'étant donc tous assemblés, ils firent venir S. Pierre, et leur demandèrent au nom de qui ils avaient fait ce miracle. S. Pierre leur répondit hardiment que c'était au nom de J.-C. qu'ils avaient crucifié. Ces prêtres voyant la constance et la sagesse avec laquelle leur parlaient ces personnes qu'ils savaient n'avoir point été instruits dans les lettres, les firent retirer un moment de leur assemblée, pour délibérer sur ce qu'ils feraient de ces hommes. Mais voyant combien ce miracle qu'ils venaient de faire était public, ils crurent se devoir contenter de les rappeler et de leur défendre de parler jamais au nom de cet homme. S. Pierre et S. Jean leur demandèrent librement s'il était juste qu'ils leur obéissent plutôt qu'à Dieu même, qui leur commandait de dire ce qu'ils avaient vu et entendu. Mais ces prêtres, sans leur répondre autre chose, les renvoyèrent avec de grandes menaces. Cette réponse de S. Pierre, lors même qu'il était entre les mains de ses ennemis, fit voir une fermeté de

courage, avec une sagesse que tous les saints ont admirée; et lorsqu'ils se sont vus dans des occasions semblables, où Dieu d'un côté et les hommes de l'autre, leur commandaient des choses contraires, ils ont imité cette sagesse de S. Pierre, en disant avec autant d'humilité et de fermeté, il n'est pas juste d'obéir plutôt aux hommes qu'à Dieu.

FIGURE 65. *Ananie et Saphire.* Act. 5.

(La même année 33.)

Saint Pierre étant sorti de l'assemblée des Juifs, avec S. Jean et les apôtres, retrouvèrent les disciples qui étaient en peine d'eux. Ils leur dirent comment les choses s'étaient passées, ce que les prêtres leur avaient dit, et les menaces qu'ils leur avaient faites. Ce que les disciples ayant ouï, ils élevèrent tous unanimement leurs voix vers Dieu, pour le prier de considérer les menaces des hommes qui avaient conspiré contre son Fils, et de donner la force aux siens de prêcher sa parole avec liberté. Lorsqu'ils eurent achevé leur prière, il se fit un tremblement de terre au lieu où ils étaient. Ils furent tous remplis du St.-Esprit, et ils prêchaient la parole de Dieu avec confiance. Tous ceux qui embrassèrent la foi n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Personne d'entr'eux ne possédait rien en propre, mais tout ce qu'ils avaient était commun: ainsi il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que lorsque quelque fidèle avait une terre, il la vendait et en apportait l'argent aux apôtres, qui le distribuaient ensuite à chacun, selon son besoin. Toute la ville avait un respect extrême pour ces premiers fidèles; et lorsqu'ils étaient dans le temple, personne n'osait se mettre avec eux. S. Pierre, cependant, et par ses miracles et par ses prédications, augmentait le nombre des fidèles, et guérissait les malades de son ombre seule; tout Jérusalem et les villes voisines venaient mettre leurs malades dans les rues, afin que passant, son ombre tombât sur eux, et les guérit. Lorsque les fidèles étaient ainsi remplis de la consolation du St.-Esprit, il arriva une action qui troubla leur joie, et qui fit voir la puissance de S. Pierre d'une autre manière que n'avaient fait jusqu'alors ses guérisons miraculeuses. Ananie ayant vendu une terre, résolut avec sa femme Saphire, de retenir en secret une partie de l'argent, et vint apporter le reste aux pieds des apôtres. S. Pierre fut blessé jusqu'au fond du cœur de cette avarice, jointe à une dissimulation qui semblait vouloir en imposer à Dieu même, et il demanda à Ananie pourquoi il s'était tellement laissé surpren-

dre par le démon, que de mentir au St.-Esprit en retenant une partie de cet argent. Ne pouviez-vous pas, lui dit-il, retenir cette terre sans la vendre, ou en garder tout l'argent, après même l'avoir vendue? Ce ne sont pas les hommes que vous avez voulu tromper, c'est Dieu même. Ces paroles furent pour Ananie des paroles de tonnerre, et il tomba mort au moment même. Trois heures après, la femme ne sachant pas la mort de son mari, entra chez saint Pierre, qui lui demanda s'il était vrai qu'ils eussent vendu tant leur terre ; elle lui répondit qu'il était vrai. S. Pierre lui fit le même reproche qu'à Ananie, et il ajouta que les personnes qui venaient d'emporter son mari mort, étaient à la porte, et qu'ils l'allaient emporter de même. Cette femme à l'instant tomba morte, et ces hommes entrant l'emportèrent encore et l'ensevelirent avec son mari. Ces deux morts si extraordinaires causèrent une grande terreur parmi les fidèles. Ils apprirent d'un si visible jugement de Dieu, combien l'avarice est horrible à ses yeux, et contraire à l'esprit de charité qu'il a répandu dans les chrétiens. Si la suite des temps et la corruption des mœurs l'ont introduite depuis, l'Église n'en a pas moins d'horreur maintenant, qu'elle en témoigna alors dans la personne de S. Pierre. Elle ne frappe plus d'une mort temporelle ceux qui y sont sujets, parce qu'elle aurait trop de personnes à punir : elle sait que Dieu ne parle qu'une fois, et qu'après cela il se retire pour donner lieu à la foi, qui croit aussi certainement ce qui ne s'est vu qu'une seule fois, que s'il arrivait tous les jours. Cependant cette épouse de J.-C., pleure continuellement la mort invisible de tant d'avares qui déshonorent son époux, et qui font de l'Église, selon l'Evangile et selon la parole de S. Bernard, une caverne de voleurs, qui vivent de leur proie, et qui ne travaillent qu'à s'enrichir des dépouilles des passants.

FIGURE 66. *Saint Etienne lapidé.* Act. 8.

(La même année 33.)

Lorsque l'Église se multipliait de jour en jour, les Saducéens furent ceux qui en témoignèrent le plus de dépit. Ils se saisirent des apôtres, et les firent mettre en prison ; mais la nuit un ange les en vint délivrer, et leur commanda d'aller annoncer librement au peuple la parole du salut. Le lendemain les prêtres s'étant assemblés donnèrent ordre qu'on fit venir les apôtres, et ils furent bien surpris de savoir qu'on avait trouvé la prison bien fermée, mais que les prisonniers n'y étaient plus. En même temps d'autres personnes leur vinrent dire qu'ils parlaient publiquement

au peuple. On donna ordre aussitôt de les prendre et de les amener dans leur assemblée. Le grand-prêtre leur demanda pourquoi ils prêchaient au nom de Jésus. Et S. Pierre lui répondit, comme il l'avait déjà fait, qu'il fallait plutôt obéir à Dieux qu'aux hommes. A ces paroles ils entrèrent en fureur et il se consultèrent ensemble pour les faire mourir. Mais Gamaliel, l'un des plus considérables, dit qu'il était bon de prendre garde à ce qu'on ferait. Il rapporta quelques histoires qui venaient de se passer, par lesquelles il fit voir que si cette entreprise et cette doctrine nouvelle était des hommes, elle se dissiperait bientôt d'elle-même, et que si elle était de Dieu, ils n'y pourraient résister. Ils furent arrêtés par ces remontrances, et ils se contentèrent de faire battre de verges les apôtres, et de leur défendre de parler jamais de Jésus. Les apôtres sortirent du conseil pleins de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus. Peu de temps après il s'éleva un murmure parmi les fidèles. Les Grecs convertis, croyant qu'on méprisait leurs veuves et qu'on n'admettait que celles des Hébreux à de certains ministères auxquelles elles étaient destinées, se plaignirent de ce discernement aux apôtres, et leur dirent qu'ils en choisissent sept d'entre eux qui fussent remplis du St.-Esprit, afin qu'ils pussent se décharger de ces soins par eux. Entre ces sept qui furent appelés diacres, le plus considérable fut S. Etienne, qui faisait beaucoup de miracles à cause de la grandeur de sa foi. En même temps beaucoup d'ennemis se soulevèrent contre lui ; mais ils ne pouvaient résister au St.-Esprit qui parlait par sa bouche. Étant donc trop faibles contre lui en raisons, ils eurent recours aux faux témoignages, et gagnèrent des personnes qui publièrent dans tout le peuple qu'Etienne ne cessait de blasphêmer contre le temple et contre la loi. Il fut cité en pleine assemblée, où il se défendit avec des paroles de feu et de zèle. Il reprocha aux Juifs l'endurcissement de leur cœur et l'opiniâtreté avec laquelle ils avaient résisté au St.-Esprit, et persécuté les prophètes qui leur prédisaient l'avènement du Sauveur, dont ils venaient d'être les traîtres et les homicides. Ces reproches les mirent en fureur. Ils fondirent avec impétuosité sur Étienne, qui ayant paru pendant son discours avec un visage d'ange, s'écria à la fin qu'il voyait les cieux ouverts, et Jésus assis à la droite de son père. Ils le menèrent hors de la ville ; et lorsqu'ils le lapidaient, ce saint homme mettant les genoux en terre, pria Dieu à haute voix de pardonner ce crime à ses persécuteurs, et il mourut en faisant cette prière. L'Église sainte n'a rien trouvé de plus grand, dans le premier des martyrs, que la charité qu'il témoigne pour ceux qui le font mourir. Ce fut en ce

point qu'il parut être le véritable disciple de J.-C., et qu'il fit voir que la liberté toute apostolique avec laquelle il avait parlé à ses ennemis, n'était qu'un effet de son grand amour pour eux. Ce n'est pas haïr les hommes que de leur faire voir avec quelque force les grands excès qu'ils commettent. Personne n'aimait plus les Juifs que S. Étienne, et néanmoins il leur reprocha hardiment leur opiniâtreté. Mais ces reproches sont sans aigreur. C'est une colombe, dit S. Augustin dont la colère n'a point de fiel. Il leur parle fortement pour vaincre la dureté de leur cœur; mais en même temps il brûle de zèle pour leur salut; et il offre à Dieu son sang pour ceux même qui le répandent.

FIGURE 67. *Eunuque baptisé.* Act. 8.

(La même année 33.)

Un des avantages que reçut l'Église à la mort de S. Étienne, fut le redoublement de la persécution qu'on avait commencé à lui faire, parce qu'elle ne servit qu'à affermir davantage la vertu de ses enfants. Les fidèles furent dispersés dans les provinces éloignées, et cette dispersion répandit la foi dans tout le monde. En ce même temps S. Philippe, diacre, alla en Samarie, y prêcha la foi, et y convertit plusieurs personnes qui étaient touchées de la sainteté de ses paroles et du grand nombre de ses miracles. Lors donc que tous venaient en foule pour se faire baptiser, Simon, qui était un grand magicien, et qui avait longtemps séduit toute la ville de Samarie par ses enchantements, crut aussi lui-même, se fit baptiser, et s'attacha à Philippe. Les apôtres, qui étaient demeurés à Jérusalem durant la persécution, sachant que la ville de Samarie avait embrassé la foi, y envoyèrent S. Pierre et S. Jean, afin de leur donner le St.-Esprit qu'ils n'avaient pas encore reçu. Simon ayant vu que ces deux apôtres faisaient descendre le Saint-Esprit par l'imposition des mains, leur vint offrir de l'argent, et les pria de lui donner cette puissance, afin que tous ceux sur qui il imposerait les mains reçussent aussi le St.-Esprit. S. Pierre fut touché d'une juste indignation contre cet homme. Que votre argent périsse avec vous, répondit-il, vous qui avez cru qu'on pouvait avec l'or acheter le don de Dieu. Ce saint apôtre frappa ainsi d'anathème, en la personne de cet homme détestable, tous ceux qui devaient l'imiter dans la suite de l'Église. S. Pierre et S. Jean, après avoir achevé à Samarie ce qu'ils y étaient venus faire, s'en retournèrent à Jérusalem, et l'ange du Seigneur dit à Philippe qu'il allât vers le chemin qui venait de Jérusalem à Gaza, où étant arrivé il vit un eunuque de la reine d'Ethiopie,

extrêmement puissant dans ce royaume, qui s'en retournait de Jérusalem où il était venu adorer. Il était dans son chariot, et il lisait le prophète Isaïe. Le St.-Esprit commanda à Philippe de s'approcher de ce chariot. Philippe en étant proche, entendit que l'eunuque lisait Isaïe. Il lui demanda s'il croyait comprendre ce qu'il lisait. L'eunuque, que sa grande puissance ne rendait point superbe, répondit à Philippe qu'il ne le pouvait comprendre, si quelqu'un ne le lui expliquait, et il le pria de monter et de s'asseoir auprès de lui. L'endroit d'Isaïe que l'eunuque lisait, était celui-ci : « Il a été mené comme une brebis à la boucherie, et il n'a pas ouvert la bouche ; il est demeuré muet comme l'agneau devant celui qui le tond. « Sur quoi l'eunuque pria Philippe de lui dire de qui parlait en ce moment le prophète ; si c'était de lui ou de quelqu'autre. Philippe prit de là occasion de lui annoncer J.-C. L'eunuque crut tout ce qu'il lui disait; et lorsque le chariot fut venu auprès d'un lieu où il y avait de l'eau, il fit arrêter, et demanda ce qui empêchait qu'il ne fût baptisé. Philippe lui répondit que rien ne l'empêchait, s'il croyait de tout son cœur. Ce que l'eunuque ayant assuré, ils descendirent tous deux dans l'eau, et Philippe le baptisa, ayant été comme les prémices de la gentilité. Lorsqu'ils sortirent de l'eau ; l'esprit du Seigneur enleva Philippe et l'eunuque ne le vit plus, admirant en son chemin, avec des transports de joie, la grâce qu'il venait de recevoir. Il semble que Dieu a voulu instruire, en cette rencontre, ceux qui s'attachent trop humainement aux personnes qui leur ont appris la vérité de l'Évangile. Cet eunuque n'a pas plutôt reçu de Philippe la connaissance de J.-C., que Dieu le lui ôte, et bien loin de s'en affliger, il ne pense qu'à la grâce que Dieu lui a faite, et il continue son chemin dans une paix pleine de joie. Dieu veut se servir des hommes pour nous instruire, et que nous les révérions toujours selon le rang où il les a mis. Mais il veut en même temps, que nous pensions à lui pour y trouver notre joie et notre force, en nous souvenant que celui qui plante et que celui qui arrose n'est rien, mais que tout vient de Dieu, qui donne la vie et l'accroissement.

FIGURE 68. *Conversion de saint Paul.* Act. 9.

(L'an 34.)

Le fruit que l'Eglise tira de la mort de S. Etienne ne se termina pas à la seule persécution dont elle fut suivie. Cette mort fut cause de la conversion de saint Paul, qui, ayant été un des plus ardents persécuteurs de S. Etienne, fut celui de tous qui ressentit plus

efficacement l'effet de la prière que ce saint martyr fit en ce moment. Car, lorsque Saul ne respirait que le sang et le carnage des Chrétiens, et qu'il eut obtenu même des lettres du prince des prêtres, pour aller à Damas prendre tout ce qu'il trouverait de Chrétiens, et les amener liés à Jérusalem, il fut tout d'un coup environné d'une lumière éclatante qui le renversa par terre, et il entendit en même temps une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? Qui êtes-vous, Seigneur, répondit-il ? Je suis Jésus que vous persécutez. Et Saul tremblant à cette parole, s'écria : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? J.-C. lui commanda de se lever, et d'aller dans la ville, où on lui dirait ce qu'il aurait à faire. Ceux qui l'accompagnaient dans ce voyage furent surpris de cet événement. Ils entendaient parler, et ils ne voyaient personne. Et Saul se relevant de terre ouvrait les yeux ; mais il ne pouvait plus voir. C'est pourquoi ils le menèrent par la main jusqu'à Damas, où il fut durant trois jours sans voir, sans boire ni manger. Il y avait dans cette ville un disciple nommé Ananie, à qui Dieu commanda pendant la nuit d'aller dans une rue qu'il lui nomma, demander, dans la maison de Judas, un homme nommé Saul, qui était de Tharse. Ananie fit quelque résistance à Dieu, et dit qu'il avait ouï parler de cet homme, et des maux qu'il avait faits à Jérusalem à tous les Chrétiens, et que même il ne venait à Damas que pour emmener prisonniers tous ceux qui invoquaient son nom. Mais Dieu lui commanda de faire ce qu'il lui disait, parce que Saul était un vase qu'il s'était choisi pour porter son nom devant les rois et les peuples de la terre. Il alla donc le chercher dans le lieu qu'on lui avait montré ; il lui imposa les mains, et lui dit : Mon frère Saul, le Seigneur Jésus, qui vous a apparu dans le chemin, m'a envoyé à vous afin que vous recouvriez la vue, et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. En même temps il sortit de ses yeux comme des écailles, il vit clair, et fut baptisé, et ayant pris de la nourriture, il reprit ses forces, et demeura quelques jours à Damas avec les Chrétiens, prêchant dans les synagogues des Juifs que Jésus était véritablement fils de Dieu. Tout le monde était épouvanté de voir le plus violent persécuteur des Chrétiens, être alors le plus ardent prédicateur de la foi. Les Juifs de Damas, que Saul confondait tous les jours, ne purent souffrir ce changement, et ils firent diverses entreprises sur sa vie. Mais les disciples, en étant avertis, le descendirent la nuit, dans une corbeille, du haut des murs de la ville, dont on avait fermé les portes, afin qu'il ne pût échapper. Etant revenu à Jérusalem, il tâchait de se joindre aux autres disciples ; mais comme tous le craignaient,

parce qu'ils ignoraient sa conversion, Barnabé le prit, le mena aux apôtres, et leur raconta ce qui lui était arrivé dans le chemin, et tout ce qu'il avait fait à Damas. Il fut donc regardé comme un disciple de J.-C. ; et ayant bientôt trouvé à Jérusalem, à cause de son grand zèle, le même péril qu'à Damas, il fut contraint de se retirer à Tharse. La conversion de S. Paul, qui fut autrefois la joie de l'Eglise, est encore aujourd'hui sa consolation, et elle lui fait espérer que Dieu peut toujours mettre au nombre de ses enfants, et même de ses défenseurs, ceux qui auparavant la persécutaient avec le plus de violence. Car cet exemple apprend qu'il ne faut désespérer de personne. S. Paul dit lui-même que Dieu l'a choisi pour assurer de cette vérité tout le monde, et pour faire voir que les richesses de la miséricorde de Dieu se répandent jusque sur les cœurs les plus endurcis. Le souhait des SS. Pères a été de pouvoir se regarder continuellement, comme S. Paul, abattus devant Dieu, et de lui dire, dans la même disposition que lui, ces paroles d'une véritable conversion : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

FIGURE 69. *Corneille baptisé.* Act. 10.

(L'an 34.)

Lorsque S. Paul commençait à faire paraître les premiers effets de son zèle ardent pour l'Eglise, qui devait un jour, par ses travaux, faire entrer un si grand nombre de peuples en son sein, S. Pierre travaillait de son côté à acquérir de plus en plus de nouveaux enfants à J.-C., et faisait à tout moment des miracles considérables. Il guérit un célèbre paralytique, nommé Enée, et ressuscita, à la prière des disciples, une sainte veuve nommée Thabit, qui s'était rendue recommandable par ses aumônes. Mais il eut le bonheur de faire passer le premier la foi de l'Evangile aux Gentils, dont S. Paul allait bientôt être l'apôtre. Et voici comment se conduisit ce grand ouvrage, qui était si difficile alors à cause du zèle qu'avaient les Juifs même convertis par la loi, mais qui devait avoir de si heureuses suites pour nous dans la succession de tous les âges. Corneille, fameux par sa piété et par ses aumônes, étant dans Césarée, où il commandait la compagnie appelée Italienne, vit dans une vision de jour, vers l'heure de None, un ange qui lui dit que Dieu avait écouté ses prières et regardé favorablement ses aumônes. Qu'ainsi il lui ordonnait d'envoyer à Joppé chercher un homme nommé Pierre, qui lui dirait tout ce que Dieu demandait de lui. L'ange le quitta sans l'instruire lui-même, afin de garder l'ordre de Dieu, qui a voulu rendre les

hommes dépendants des autres hommes. Corneille envoya aussitôt quelques-uns de ses gens à Joppé, et leur dit ce qu'il avait vu. Lorsque ces personnes approchaient de la ville, S. Pierre, priant Dieu vers le midi, entra comme dans une extase. Il vit le ciel ouvert, d'où il descendait un grand linge suspendu par les quatre coins, et qui était plein de toutes sortes d'animaux à quatre pieds, de serpens et d'oiseaux, avec une voix qui lui dit: Pierre, tuez et mangez. S. Pierre s'en excusa d'abord, et dit qu'il n'avait jamais mangé de viandes impures. Mais on lui répondit que ce que Dieu avait purifié lui-même n'était point impur. Lorsque S. Pierre pensait à ce que pouvait signifier cette vision, qui se fit par trois différentes fois, les gens de Corneille entrèrent, qui lui dirent que Corneille, centenier, les avait envoyés vers lui pour le supplier de l'aller voir. Saint Pierre les logea chez lui, et il partit le lendemain avec eux, prenant avec lui quelques-uns des Juifs. Lorsqu'il entra dans Césarée, Corneille qui l'attendait avec tous ses amis et ses proches, alla au-devant de lui et se jeta à ses pieds. Mais S. Pierre le releva, en lui disant qu'il était un homme comme lui. Lorsqu'ils furent entrés, S. Pierre représenta d'abord à Corneille l'horreur que les Juifs avaient de se trouver avec les Gentils, et il lui demanda pourquoi il l'avait fait venir. Corneille lui raconta sa vision, après laquelle S. Pierre lui annonça J.-C. Et lorsqu'il parlait encore, le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui étaient présents, que S. Pierre fit aussitôt baptiser. Il demeura quelques jours avec eux, et lorsqu'il s'en fut retourné, les Juifs se plaignirent fort de ce qu'il venait de faire. Mais cet humble disciple de J.-C., bien loin de repousser avec orgueil ceux qui blâmaient si injustement sa conduite, voulut au contraire leur en rendre compte. Il leur dit par ordre sa vision et celle de Corneille, il ajouta qu'ils pouvaient s'informer de la vérité des choses, des six témoins qu'il avait menés avec lui: qu'enfin il n'avait pu résister au Saint-Esprit; et que, puisqu'il était descendu sur ces personnes, il ne pouvait plus refuser de les baptiser. Cette modestie arrêta leurs plaintes: et elle est devenue depuis à toute l'Eglise un exemple admirable pour les pasteurs, qui leur apprend qu'ils ne perdent rien de leur autorité, lorsque leur charité les porte à user de condescendance et de modération envers les peuples qui leur sont soumis. Quoique cette plainte des fidèles contre S. Pierre fût injuste, dit S. Grégoire, pape, il ne laisse pas de se justifier devant eux avec une retenue pleine de douceur: et bien loin d'étouffer leurs accusations, par une autorité absolue, il envoie même ceux qui ne le croyaient pas, aux témoins qu'il avait menés avec lui. C'est le modèle que les

SS. Pères se sont proposé en de semblables rencontres, dans lesquelles ils ont toujours fait voir que l'autorité des ministres de l'Eglise est différente en ce point de celle des rois du monde; qu'elle a pour but, non leur propre gloire, mais le salut de leurs peuples.

FIGURE 70. *Pierre délivré de prison.* Act. 12.

Les fidèles qui avaient été dispersés par la persécution de S. Etienne, répandant peu à peu la foi, convertirent beaucoup de monde dans Antioche. Ce que les Apôtres ayant su à Jérusalem, ils y envoyèrent S. Barnabé, qui fut touché de joie lorsqu'il vit de ses yeux la grâce que Dieu avait faite à cette ville. Et comme il était plein du Saint-Esprit, il les exhorta à demeurer fermes dans leurs saintes résolutions. Il alla de là à Tharse pour y chercher S. Paul, qu'il amena à Antioche, où ils demeurèrent tous deux pendant un an. Ils y enseignèrent beaucoup de monde, et avec tant de succès, que ce fut en cette ville que les fidèles commencèrent à prendre le nom de chrétiens. Alors un prophète nommé Agab, prophétisa qu'il allait arriver une grande famine dans tout le monde. C'est pourquoi les Chrétiens d'Antioche résolurent d'envoyer le plus d'aumônes qu'ils pourraient à Jérusalem, par S. Barnabé et par S. Paul. En ce même temps le roi Hérode persécutant l'Eglise, après avoir déjà fait couper la tête à S. Jacques, voulut encore faire mourir S. Pierre, parce qu'il voyait que cela plaisait aux Juifs. L'ayant donc fait prendre à la fête de Pâque, il le fit garder en prison durant toute l'octave, afin de le faire mourir publiquement lorsqu'elle serait passée. Toute l'Eglise s'intéressant dans la mort de son chef, poussait cependant, sans intermission, ses prières et ses cris vers Dieu, qui les écouta favorablement. Car la nuit de devant le jour que Saint Pierre devait être exécuté, un ange remplit tout d'un coup d'une grande clarté le cachot où était cet apôtre qui dormait entre deux soldats. L'ange le frappa, et lui dit en le réveillant: Hâtez-vous de vous lever. Les chaînes qui le liaient tombèrent aussitôt de ses mains, et après avoir pris ses habits, il suivit l'ange sans savoir ce qu'il faisait, croyant seulement faire un songe. Ils passèrent le premier et le second corps de garde, et vinrent à la porte de fer qui mène à la ville; laquelle s'étant ouverte d'elle-même, ils marchèrent ensemble le long d'une rue, et l'ange ensuite disparut. Ce fut alors que S.-Pierre rentra en lui-même, et qu'il reconnut que Dieu avait envoyé son ange pour le délivrer de la main d'Hérode. Il alla aussitôt à la maison de la mère de Marc,

où il y avait beaucoup de fidèles assemblés, qui passaient la nuit en prières. Lorsqu'il eut frappé à la porte, une jeune fille, nommée Rhodé, qui reconnut la voix de S. Pierre, au lieu de lui aller ouvrir promptement, courut de joie dire à tous ceux qui étaient dans le logis que S. Pierre était à la porte. On la prit pour une insensée; et d'autres dirent que c'était peut-être l'ange de S. Pierre. Mais cet apôtre continuant toujours à frapper, on fut étrangement surpris quand on eut ouvert la porte. S. Pierre leur fit signe de se taire. Il leur dit comment l'ange l'avait délivré de prison; après leur avoir recommandé d'en donner avis à S. Jacques et aux autres frères, il sortit aussitôt de Jérusalem pour se retirer dans un autre lieu. Cette délivrance miraculeuse a tellement réjoui l'Église autrefois, qu'encore aujourd'hui elle en fait une fête solennelle pour en témoigner à Dieu sa reconnaissance. Elle éprouva alors que Dieu est le souverain maître de tout ce qui se fait dans le monde, et qu'il donne les bornes qu'il lui plaît au pouvoir des hommes. Il ouvre et ferme les prisons. Les hommes ne font qu'exécuter ce qu'il a résolu dans ses desseins éternels. C'est pourquoi cette première Église, instruite de ces vérités par le Saint-Esprit même, ne s'empressa pas auprès des hommes pour la délivrance de S. Pierre, mais elle poussa ses cris vers Dieu, qu'elle savait être le maître de la liberté et de la captivité, de la vie et de la mort. Elle obtint ainsi de Dieu ce qu'Hérode lui eût refusé; et un ange fit alors ce que tous les hommes n'auraient pu faire.

FIGURE 71. *Boiteux guéri.* Act. 18.

(L'an 34.)

Après la délivrance miraculeuse de S. Pierre, l'histoire des Actes ne parle presque plus de lui, et elle est tout occupée à rapporter les actions de S. Paul. Ce saint apôtre, ayant porté à Jérusalem les aumônes d'Antioche, dont il avait été chargé, fut choisi avec S. Barnabé, par le Saint-Esprit, pour éclairer toutes les provinces d'Asie, et répandre la foi dans toute la Grèce. Il fit voir dans Paphos son zèle contre un faux prophète, qui empêchait le proconsul Sergius Paulus de croire en J.-C. Car ce saint apôtre des Gentils étant plein du Saint-Esprit regarda cet imposteur et lui dit, avec une liberté apostolique: O homme plein de déguisement et de fourberie! enfant du diable, et ennemi de toute justice, jusqu'à quand corromprez-vous les voies du Seigneur, qui sont droites? La main de Dieu est sur vous, et vous

allez devenir aveugle. Dès qu'il eut prononcé cette parole, ce séducteur fut aussitôt frappé d'aveuglement, et il cherchait quelqu'un qui lui tendit la main. Il fit voir ainsi en sa personne la folie de ceux qui, au lieu d'avoir recours à Dieu dans les plaies dont il les frappe, ne cherchent que des appuis tout humains. Le proconsul admira ce miracle, et crut en J.-C. avec une profonde vénération de sa doctrine. Et pour faire voir que c'est le Saint-Esprit seul qui remue les cœurs, et que tout ce qui éclate au dehors ne le touche qu'autant qu'il l'annonce lui-même par l'impression de sa grâce, l'aveuglement que le magicien avait éprouvé en sa personne, ne le changea point, au lieu que la seule vue de ce prodige convertit le proconsul. Quelques-uns ont cru que c'était de Sergius Paulus, que S. Paul, appelé Saul auparavant, a pris le nom de Paul, qui lui est toujours donné depuis cette conversion dans le livre des Actes. S. Paul prêchant ensuite à Antioche, finit sa prédication par les menaces de l'épouvantable colère de Dieu, et secoua contre le peuple la poussière de ses pieds. Les Juifs se vengèrent de ses justes remontrances dans la ville d'Iconie, dont ils irritèrent tellement les habitants contre S. Paul, qu'ils lapidèrent ce saint apôtre, lequel fut obligé de se retirer à Lystre. Ce fut en cette ville qu'il trouva un homme boiteux dès sa naissance, et voyant qu'il l'écoutait parler avec beaucoup d'attention, il lui cria tout haut qu'il se levât, et qu'il se tînt ferme sur ses pieds; ce qu'il fit sur l'heure. Le peuple, touché de ce miracle, voulut sacrifier à S. Paul et à S. Barnabé, qu'ils regardaient comme des dieux descendus du ciel, qui avaient pris une forme d'hommes. Mais ces humbles disciples de J.-C. déchirèrent leurs habits, et représentèrent à ce peuple qu'ils n'étaient que des hommes semblables à eux, qu'il les exhortaient de se retirer du culte sacrilége de l'idolâtrie, pour adorer le seul vrai Dieu, qui a fait le ciel et la terre. Les Juifs survinrent en ce moment dans la ville de Lystre, et excitèrent tout le peuple, qui changeant, par sa légèreté ordinaire, les honneurs divins qu'ils voulaient rendre à S. Paul en un excès de fureur, le traînèrent hors de la ville, le lapidèrent et le laissèrent pour mort. On vit alors ce que fait la charité dans une âme où elle est montée jusqu'à son comble. Car S. Paul, quoique tout couvert de blessures et noirci de coups, ne laissa pas, à l'heure même, d'aller prêcher de nouveau et de déclarer aux fidèles, encore plus par ces marques sanglantes que par ses paroles, qu'il faut passer par plusieurs souffrances pour entrer dans le royaume de Dieu. S. Grégoire admire le grand cœur de cet apôtre. On le lapide, dit-il, et il ne laisse pas de prêcher; on peut tuer son corps

mais on ne peut arrêter le feu de son zèle. Tant il est vrai, comme dit ce saint, que la douleur et la crainte de la mort sont impuissantes où règnent la foi et l'amour de J.-C.

FIGURE 72. *Naufrage de S. Paul.* Act. 28.

Saint Paul étant venu de Jérusalem sans s'effrayer des maux que le prophète Agab lui prédisait qu'il y souffrirait, les Juifs ne furent pas longtemps sans lui faire sentir leur haine. Ils se saisirent de lui pendant un grand tumulte qu'ils excitèrent; et le tribun l'étant venu apaiser, arracha S. Paul d'entre les mains de ses ennemis. Quoique ce saint apôtre fût meurtri de coups, il ne laissa pas de demander au tribun la liberté de parler au peuple. Mais lorsqu'il rendait publiquement raison de sa conduite, les Juifs irrités de ce qu'il témoignait être appelé de Dieu, pour prêcher la foi aux Gentils, crièrent tout haut qu'un tel homme était indigne de vivre. Et comme le tribun était près de le tourmenter, S. Paul demanda s'il était permis de battre de verges un citoyen romain. Et aussitôt on cessa de le maltraiter. Le lendemain le tribun le produisit devant l'assemblée des prêtres pour savoir ce qu'on ferait de lui. S. Paul se justifiant, dans cette assemblée, avec une liberté admirable, Ananie, le prince des prêtres, lui fit donner un soufflet. S. Paul répondit à ce juge que Dieu le frapperait comme il l'avait fait frapper. Enfin il se sauva des mauvais desseins de cette assemblée, en disant que tout son crime était qu'il croyait à la résurrection des morts, ce qui mit aussitôt la division entre les juges. Peu après, quarante zélés d'entre les Juifs firent vœu de ne boire ni manger qu'ils n'eussent tué S. Paul. Il apprit cette conspiration par son neveu, et il en avertit le tribun, qui fit sortir S. Paul de Jérusalem avec une grande escorte, et le conduisit à Césarée, pour être mis entre les mains de Félix. S. Paul se justifia hautement devant ce gouverneur, qui, connaissant son innocence, ne le retint en prison que parce qu'il espérait d'en recevoir de l'argent. Le temps de son gouvernement étant expiré, il laissa Portius Festus à sa place, qui rejeta d'abord les prières artificieuses et indignes que les Juifs lui firent, d'envoyer S. Paul à Jérusalem, et aima mieux le juger à Césarée, où il était. Ce gouverneur ayant parlé de lui au roi Agrippa, ce prince, et la reine Bérénice, sa femme, le voulurent entendre, et ils conclurent qu'il était innocent, et qu'on l'eût pu renvoyer libre s'il n'en eût appelé à César. Un capitaine donc, nommé Jules, fut chargé de mener S. Paul à Rome; et après avoir navigué longtemps avec un vent contraire, ils vinrent enfin à l'île de Crète, où S. Paul les avertit qu'il viendrait bientôt une furieuse tempête. Mais on ne le crut pas. Et lorsqu'elle fut arrivée, ce saint apôtre les consola, en les assurant que personne ne périrait. On reconnut en effet que la révélation qu'il en avait eue était véritable; car le vaisseau s'étant brisé, tous abordèrent le mieux qu'ils purent à l'île de Malte, dont les habitants les reçurent avec beaucoup d'humanité. Ils allumèrent d'abord du feu pour les sécher, mais S. Paul ayant pris quelques sarmens, fut mordu d'une vipère; ce qui fit juger à ces barbares que c'était un méchant homme, puisque la colère de Dieu le persécutait ainsi par mer et par terre. Mais lorsqu'ils virent que S. Paul avait secoué cette vipère dans le feu, et qu'il n'en recevait aucun mal, ils changèrent de sentiment, et crurent que c'était un Dieu. Il guérit dans cette île le père de Publius, qui en était le gouverneur, et plusieurs autres malades. Enfin, après s'y être arrêté trois mois, il en partit, et arriva enfin à Rome. Il y rassembla d'abord les principaux d'entre les Juifs, et leur rendit compte pourquoi il en avait appelé à César. Il tâcha de les porter à la foi de J.-C., mais il les trouva peu disposés. Les actes finissent là, et ne disent plus autre chose, sinon que S. Paul demeura deux ans à Rome dans un logis qu'il louait, où il prêchait la foi à tous ceux qui le venaient écouter. S. Chrysostôme, entre tous les SS. Pères, a été celui qui a eu la plus haute idée de ce saint apôtre. Sa vie a été son admiration; ses travaux, l'adoucissement de ses souffrances; et il dit à son peuple qu'il aimerait mieux être dans les chaînes avec S. Paul, que d'être dans la gloire avec les anges du ciel.

FIGURE 73. *Apocalypse.* Apoc. 1.

Quoique les révélations que Dieu a faites à S. Jean, dans sa divine Apocalypse, soient toutes mystérieuses et très-obscures en elles-mêmes, les Saints néanmoins ont reconnu qu'elles ne laissaient pas d'être utiles à ceux-mêmes d'entre les simples fidèles, lorsqu'ils les considéraient avec une humble frayeur, et sans entrer dans le désir de les vouloir pénétrer avec tant de curiosité. La première vision que ce saint apôtre eut dans l'île de Pathmos, où il avait été exilé, fut qu'étant ravi en esprit un jour de Dimanche, il entendit derrière lui comme le son d'une éclatante trompette qui lui commandait d'écrire ce qu'il voyait. Et en se retournant, il vit sept chandeliers d'or, et au milieu un homme semblable au fils de l'homme, vêtu d'une longue robe, et ceint au-dessous des mamelles d'une ceinture d'or. Ses cheveux étaient

blancs comme la neige, et ses yeux étincelants comme le feu ; ses pieds brillants comme l'airain le plus pur, et sa voix comme le bruit des grandes eaux. Il avait en sa main droite sept étoiles ; il sortait de sa bouche une épée tranchante, et son visage était comme le soleil dans son midi. Dès que S. Jean l'eut aperçu, il tomba à ses pieds comme mort. Mais il le releva en lui disant d'abord que les sept étoiles qu'il tenait dans sa main étaient les sept anges, c'est-à-dire les Évêques de sept Églises. Il lui commanda d'écrire ce qu'il avait vu, et de dire ceci en particulier à ces sept évêques. A celui d'Éphèse : qu'il le louait de sa vertu et de son zèle contre les méchants, et de sa patience dans les maux ; mais qu'il le blâmait de ce qu'il s'était relâché de sa première ferveur. Qu'ainsi il se souvînt d'où il était déchu, et qu'il en fît pénitence. A celui de Smyrne : qu'il se consolât puisqu'il était riche de sa pauvreté, et irréprochable au milieu de toutes les médisances qu'on publiait contre lui ; qu'il se préparât à de nouvelles persécutions qu'on lui suscitait, et qu'il fût fidèle jusqu'à la mort. A celui de Pergame : qu'il le louait de sa fidélité ; mais qu'il ne combattait pas assez vigoureusement les erreurs, qu'il en fît donc pénitence, et qu'il reprît un nouveau courage. A celui de Thiatire : qu'il connaissait sa charité pour les pauvres, sa constance dans les persécutions, et son renouvellement dans la piété ; mais qu'il lui reprochait la mollesse avec laquelle il souffrait qu'une fausse prophétesse séduisît les fidèles. A celui de Sardes : qu'il était mort devant Dieu quoiqu'on le crût vivant, et que ses œuvres n'étaient pas pleines ; qu'il fît pénitence, et qu'il se souvînt de ce qu'il avait reçu et entendu, qu'autrement il viendrait à lui comme à un larron pour le surprendre. A celui de Philadelphie : qu'il l'aimait à cause de sa fidélité et de sa patience dans les souffrances, quoique d'ailleurs il n'eût pas beaucoup de force. Enfin à celui de Laodicée : qu'il ne pouvait souffrir sa tiédeur, et l'allait rejeter de sa bouche ; qu'il se croyait riche et qu'il ne savait pas qu'il était misérable, pauvre, aveugle et nu ; qu'il achetât donc de l'or purifié par le feu pour s'enrichir, et des vêtements blancs comme la neige pour cacher sa nudité. Ces jugements que porte J.-C. ressuscité dans le ciel, de ceux qui le servent sur la terre, ont rempli d'étonnement les SS. Pères, et saint Grégoire entre autres en a paru tout effrayé. Il rapporte, dit-il, tout le bien que ces évêques font, et cependant il leur déclare qu'il ne leur pardonnera point le mal qu'ils ont fait sans une exacte pénitence. Il sait discerner dans son jugement sévère combien chacun s'avance vers le bien ou combien il se relâche de sa première ferveur. Il distingue un seul défaut parmi de grandes vertus, et les représente comme toutes ternies par ce mélange. Une seule omission et un seul manque de vigueur dans une occasion, le blessent et le portent à menacer des personnes d'ailleurs très-vertueuses, d'ébranler leur chandelier de sa place, et de donner leur couronne à d'autres. Enfin, dit ce saint pape, J.-C. nous apprend par cette révélation divine, combien les plus justes ont sujet de s'humilier, puisque s'il leur faisait voir le fond de leur cœur, ils y découvriraient des taches qui leur donneraient du mépris pour tout ce qui paraît estimable en eux, et qui les feraient entrer dans une sainte haine contre eux-mêmes.

FIGURE 74. *Ciel ouvert.* Apoc. 4.

(Saint Jean a écrit son Apocalypse avant son Évangile, lorsqu'il fut relégué en l'île de Pathmos par Domitien l'an 94, en ayant été rappelé par Nerva l'an 96.)

Après que J.-C. eut fait connaître à S. Jean dans la première révélation ce qui se passait de plus secret dans l'Église de la terre, il lui découvrit ensuite ce qui se passe continuellement dans celle du ciel. Il y fut ravi en esprit ; il y vit un trône, et celui qui y était assis paraissait dans son éclat semblable à une pierre de jaspe. Il avait un arc-en-ciel autour de lui, dont la couleur ressemblait à l'émeraude. Ce trône était environné de vingt-quatre autres trônes, sur lesquels étaient assis vingt-quatre vieillards vêtus de robes blanches, et ayant des couronnes sur leurs têtes. Il sortait de ce trône des éclairs, des tonnerres et des voix, et sept lampes ardentes brillaient devant le trône, au-devant duquel était une mer transparente comme le verre. Il y avait devant et derrière le trône quatre animaux pleins d'yeux devant et derrière ; le premier ressemblait à un lion, le second à un jeune bœuf, le troisième à un homme, le quatrième à un aigle. Ils avaient chacun six ailes, et ils disaient incessamment ce cantique que l'Eglise emprunte d'eux : Saint, Saint, Saint, est le Seigneur tout-puissant, qui était, qui est, et qui sera. Lorsque les quatre animaux chantaient ce cantique, les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant celui qui était assis sur le trône, et mettaient leurs couronnes à ses pieds, en lui disant : Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir toute gloire, parce que c'est vous qui avez créé toutes choses, et que c'est par votre volonté qu'elles subsistent. S. Jean vit ensuite dans la main droite de celui qui était assis sur le trône, un livre écrit, mais scellé de sept sceaux. Et un ange criait à haute voix : Qui est digne d'ouvrir le livre, et d'en

rompre les sept sceaux. Mais nul ne pouvait l'ouvrir ni même le regarder. S. Jean en versait des larmes de regret, lorsqu'un des vieillards lui dit qu'il cessât de pleurer, parce que le lion de la tribu de Juda, c'est-à-dire J.-C., avait obtenu par sa victoire en mourant d'ouvrir ce livre, et d'en rompre les sceaux. Il vit en même temps au lieu du trône, des quatre animaux et des vingt-quatre vieillards, l'agneau qui était comme une victime égorgée, et qui avait sept yeux et sept cornes. L'agneau prit ensuite le livre de la main droite de celui qui était assis sur le trône, et aussitôt les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des Saints : ils disaient à l'agneau dans leur cantique : Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été mis à mort, et que vous nous avez rachetés pour Dieu par votre sang, en nous tirant de toutes les peines du monde. En même temps une infinité d'anges, et des millions de millions s'unissaient à ce cantique, et disaient à celui qui est assis sur le trône et à l'agneau : Honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ces bienheureux esprits qui reconnaissent dans le comble de leur joie, que leur bonheur ne vient que de Dieu, sont trop humbles pour s'attribuer à eux-mêmes leurs propres victoires, ils en rendent à Dieu toute la gloire, comme à celui qui en est l'unique auteur. Les SS. Pères ont admiré dans l'adoration profonde qu'ils rendent à J.-C., marqué par l'agneau, qu'un des grands sujets de leurs louanges est de ce qu'il a ouvert le livre, et qu'il en a levé les sceaux, c'est-à-dire de ce qu'il nous a ouvert le sens des Écritures saintes par sa mort et sa résurrection. Nous avions ce livre auparavant, mais il était scellé, et nous le possédions comme ne le possédant pas. Maintenant que les mystères sont dévoilés, il est bien raisonnable que nous adorions celui qui nous a donné cette lumière, et que nous fassions nos délices saintes de ces paroles de vie.

FIGURE 75. *Sept sceaux du livre.* Apoc. 5.

Lorsque l'agneau eut reçu le pouvoir d'ouvrir les sept sceaux, au premier qu'il ouvrit, S. Jean vit paraître un cheval blanc. Celui qui était monté dessus avait un arc. On lui donna une couronne et il partit victorieux pour continuer à vaincre. Au second sceau, il parut un autre cheval qui représentait la guerre. Il était roux, et celui qui était dessus eut le pouvoir de bannir la paix de dessus la terre, et de faire que les hommes s'entretuassent, et on lui donna une grande épée. Au troisième sceau, il sortit un cheval noir qui représentait la famine. Celui qui était monté dessus avait en ses mains une balance, et S. Jean entendit cette voix qui sortit des quatre animaux : Le litron de blé vaudra une dragme, et trois litrons d'orge une dragme, et qui défendit de gâter le vin et l'huile. Au quatrième sceau, il parut un cheval pâle, qui représentait la mortalité et la peste. Celui qui était monté dessus s'appelait la mort, et l'enfer le suivait. On lui donna pouvoir sur la quatrième partie de la terre pour faire mourir les hommes par l'épée et par la famine, par les maladies contagieuses, et par les bêtes sauvages ; au cinquième sceau, S. Jean vit sur l'autel les âmes de ceux qui avaient été tués pour la parole de Dieu, qui demandaient la vengeance de leur sang. On leur donna à chacun une robe blanche et on leur dit qu'ils demeurassent en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre fût accompli de ceux qui, étant leurs frères, devaient souffrir la mort aussi bien qu'eux. Au sixième sceau, on vit quel serait un jour l'effroi des méchants au jour de la colère de l'agneau. Car il se fit un grand tremblement de terre. Le soleil devint noir comme un sac de poil, la lune devint comme du sang, les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, le ciel se retira comme un livre qu'on roule ; toutes les montagnes et les îles furent ébranlées de leur place ; les rois de la terre, les grands du monde, les officiers de guerre, les riches et les puissants se cachèrent dans les cavernes. Et ils dirent aux montagnes et aux rochers : tombez sur nous ; et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'agneau. Les SS. Pères ont admiré dans ces visions mystérieuses l'excellence de ce livre tout divin où elles sont représentées. Car lorsqu'il nous découvre ces plaies terribles dont Dieu dans sa juste rigueur frappe les hommes, et qu'il nous rapporte l'effroi avec lequel ils paraîtront devant lui au jour de sa colère, il le fait avec des images si vives et si pénétrantes, qu'encore que l'esprit n'envisage ces choses que confusément, le cœur néanmoins est frappé d'une frayeur sainte, et se sent porté à révérer ces vérités dans l'obscurité qui les environne, en s'instruisant du peu de lumière qu'il y découvre, et adorant tout ce qu'il ignore. C'est ce qui fait dire à S. Denis d'Alexandrie, selon le rapport d'Eusèbe : Je suis persuadé que l'apocalypse est aussi admirable qu'elle est peu connue. Car encore que je n'en entende pas les paroles, je sais néanmoins qu'elles renferment de grands sens sous leur obscurité et leur profondeur. Je ne me rends point le juge de ces vérités, et je ne les mesure point par la petitesse de mon esprit ; mais donnant plus à la foi qu'à la raison, je les crois si élevées au-dessus de moi, qu'il ne m'est pas possible d'y

atteindre. Ainsi je ne les estime pas moins, lors même que je ne les puis comprendre ; mais au contraire je les révère d'autant plus que je ne les comprends pas.

FIGURE 76. *Sept anges avec sept trompettes.* Apoc. 8.

Lorsque l'agneau eut ouvert le septième sceau, il se fit un silence dans le ciel d'environ une demi-heure, et on donna aux sept anges qui assistent devant Dieu sept trompettes. En même temps il vint un autre ange qui se tint devant l'autel, ayant un encensoir d'or, et on lui donna une grande quantité de parfums, afin qu'il offrit les prières de tous les saints sur l'autel d'or qui était devant le trône. Et la fumée des parfums et des prières des saints s'élevant de la main de l'ange, monta devant Dieu. L'ange prit ensuite l'encensoir et le remplit du feu de l'autel ; et l'ayant jeté sur la terre, il se fit des bruits dans l'air, des tonnerres, et des tremblements de terre. Alors les sept anges qui avaient les sept trompettes se séparèrent pour en sonner. Le premier ange sonna de la trompette, et il se forma une grêle et un feu mêlé de sang, qui tombèrent sur la terre, et la troisième partie de la terre et des arbres fut brûlée, et le feu consuma toute l'herbe verte. Le second ange sonna de la trompette, et il tomba dans la mer comme une grande montagne de sang, la troisième partie de la mer fut changée en sang, la troisième partie des poissons mourut, et la troisième partie des vaisseaux périt. Le troisième ange sonna de la trompette, et il tomba du ciel une grande étoile, ardente comme un flambeau, qui tomba sur la troisième partie des fleuves et des fontaines. Cette étoile s'appelait absinthe, et la troisième partie des eaux ayant été changée en absinthe, un grand nombre d'hommes moururent pour en avoir bu, parce qu'elles étaient devenues amères. Le quatrième ange sonna de la trompette, et le soleil, la lune et les étoiles ayant été frappés de ténèbres dans leur troisième partie, la troisième partie du soleil, de la lune et des étoiles fut obscurcie ; et le jour fut privé de la troisième partie de sa lumière, et la nuit de même. Ce fut alors que S. Jean vit et entendit la voix d'un aigle qui volait par le milieu du ciel, et qui disait à haute voix : Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre, à cause du son des trompettes dont les trois autres anges doivent sonner. Il paraît par toutes ces plaies dont Dieu frappe invisiblement les hommes, qu'on n'abuse pas toujours de sa longue patience, et qu'il met des bornes à la bonté avec laquelle il les souffre pendant quelque temps, et les attend à la pénitence. Quand enfin ils ont irrité sa colère, tout sert de

ministre à ses vengeances ; les anges mêmes, qui sont si disposés à faire du bien aux justes, et qui se réjouissent avec tant de charité de la conversion des pécheurs, sont les premiers à s'armer contre les impénitents, et à venger la gloire du Dieu du ciel, contre les outrages de la terre ; ils sonnent eux-mêmes de la trompette, et appellent en quelque sorte les maux avec une voix puissante, qui est toujours suivie de l'effet, parce qu'ils ne parlent que selon les ordres de Dieu, dont ils ne pensent qu'à accomplir la volonté, à laquelle la leur est soumise. Les explications de ces figures saintes peuvent être incertaines et indifférentes dans cette grande obscurité qui les environne : il est certain qu'elle tendent toutes à nous imprimer une plus grande horreur des péchés, par la considération des plaies visibles et invisibles dont Dieu les châtie, à nous faire mépriser les biens de ce monde, qui disparaissent comme une vapeur, et appréhender les maux de l'autre qui seront stables et éternels ; et à dire souvent à Dieu avec David, dans une frayeur de sa justice tempérée par une grande confiance en sa bonté : Qui connaît la puissance de votre colère, et qui craint autant votre fureur qu'elle est redoutable ?

FIGURE 77. *Sauterelles.* Apoc. 9.

Le cinquième ange ayant sonné de la trompette, S. Jean vit une étoile qui était tombée du ciel sur la terre, et on lui donna la clef du puits de l'abîme, et l'ayant ouvert, il s'éleva de ce puits, une fumée semblable à celle d'une grande fournaise, et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée de ce puits. Il sortit de cette fumée des sauterelles qui vinrent sur la terre, à qui on donna le même pouvoir qu'ont les scorpions de la terre. On leur commanda de ne point faire de tort à l'herbe de la terre, ni à tout ce qui était vert, ni à tous les arbres, mais seulement aux hommes qui n'auraient point la marque de Dieu sur le front. Et on leur donna le pouvoir, non de les tuer, mais de les tourmenter durant cinq mois. Le mal qu'elles faisaient était semblable à celui que fait le scorpion, lorsqu'il a blessé l'homme. En ce temps-là, l'Écriture dit que les hommes chercheront la mort, et qu'ils ne pourront la trouver : ils souhaiteront de mourir, et la mort s'enfuira d'eux. Or, ces monstres en forme de sauterelles, étaient semblables à des chevaux préparés pour le combat. Ils avaient sur la tête comme des couronnes qui paraissaient d'or ; leur visage était comme des visages d'hommes. Ils avaient comme des cheveux de femmes, et des dents comme des dents de lions.

Ils avaient des cuirasses comme de fer, et le bruit de leurs ailes était comme un bruit de chariots, et d'un grand nombre de chevaux courant au combat: leur queue était semblable à celle des scorpions, et était garnie d'un aiguillon. Ils avaient pour roi l'ange de l'abîme, appelé l'exterminateur. Ce premier malheur étant passé, le sixième ange sonna de la trompette. Et S. Jean entendit une voix qui sortit des quatre coins de l'autel d'or, qui dit au sixième ange qui avait la trompette: Déliez les quatre anges qui sont liés sur le fleuve d'Euphrate. Et il délia ces quatre anges qui étaient prêts pour l'heure, le jour, le mois et l'année où ils devaient tuer la troisième partie des hommes. Et le nombre de ces armées de cavalerie était de deux cent millions. S. Jean vit aussi des chevaux dans la vision, et ceux qui étaient montés dessus avaient des cuirasses comme de feu et de soufre, et de couleur d'hyacinthe, et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions; et il sortait de leurs bouches du feu et du soufre. Et par ces trois choses, la troisième partie des hommes fut tuée. La puissance de ces chevaux était dans leur bouche et dans leur queue, parce que leurs queues étaient semblables à celles des serpents, et qu'elles avaient des têtes dont elles blessaient. Les autres hommes qui ne furent point tués par ces plaies, ne se repentirent point de leurs péchés, pour cesser d'adorer les démons et les idoles, et ils ne firent point pénitence de leurs meurtres, ni de leurs autres excès. S. Grégoire dit que ces cinquième et sixième plaies marquent les hommes qui persécutent les saints. Ces premiers sont semblables à des sauterelles qui piquent de leurs queues: ce sont ceux, dit ce S. Père, qui empoisonnent les hommes par leurs flatteries, et qui leur paraissent d'un visage riant, les tuent de leur queue; c'est-à-dire qui témoignant être leurs amis lorsqu'ils leur parlent, ne cherchent ensuite qu'à les perdre. La sixième plaie des chevaux qui nuisaient de la bouche et de la queue, marque, selon le même Père, ceux qui se servent de leurs langues pour corrompre la doctrine et la vérité de l'Evangile, et qui nuisant ainsi de leur bouche, tâchent encore, dit ce S. Père, à nuire de la queue en s'appuyant comme les Ariens autrefois, sur la puissance des grands du monde qui les soutiennent. Ce qui fait qu'étant méprisables par eux-mêmes, ils se rendent par cet appui redoutables à toute l'Église.

FIGURE 78. *Vision de saint Jean.* Apoc. 10.

Saint Jean vit un autre ange fort et puissant qui descendait du ciel, étant couvert d'une nuée. L'arc-en-ciel était au-dessus

de sa tête. Son visage était comme le soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu. Il tenait en sa main un petit livre ouvert, et il mit son pied droit sur la mer, et son pied gauche sur la terre, et il cria à haute voix comme un lion qui rugit. Après qu'il eut rugi de la sorte, sept tonnerres, firent entendre leurs voix; lorsque ces sept tonnerres eurent parlé, Saint Jean était près d'écrire leurs paroles, mais il entendit une voix du ciel qui lui dit qu'il scellât les paroles des sept tonnerres, et qu'il ne les écrivît point. Alors l'ange qu'il avait vu, et qui se tenait debout sur la mer et sur la terre leva sa main au ciel, et jura par celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel et tout ce qui est dans le ciel, la terre et tout ce qui est dans la terre, la mer et tout se qui est dans la mer, qu'il n'y aurait plus de temps, mais que lorsque le septième ange sonnerait de la trompette, le mystère de Dieu s'accomplirait ainsi qu'il l'a annoncé par les prophètes ses serviteurs. Cette voix, que S. Jean entendit dans le ciel, s'adressa encore à lui, et lui dit: Allez prendre le petit livre qui est ouvert, de la main de l'ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre. Il s'en alla donc trouver l'ange, et lui dit: Donnez-moi le petit livre, et il lui dit: Prenez ce livre, mangez-le, et il vous causera de l'amertume dans le ventre, mais dans votre bouche il sera doux comme du miel. S. Jean prit donc le petit livre de la main de l'ange, et il le mangea: et il trouva qu'en effet il était dans sa bouche doux comme du miel, mais l'ayant avalé il lui dit: Il faut que vous prophétisiez encore devant les peuples, devant les hommes de diverses langues, et devant beaucoup de rois. Ce livre, selon les SS. Pères, et particulièrement S. Grégoire, est l'Écriture sainte qui est la véritable nourriture de nos âmes. Nous ne pouvons l'apprendre de nous-mêmes, dit ce S. Père; il faut que Dieu nous la donne, comme il l'a donne ici à S. Jean, et ailleurs au prophète Ezéchiel. Nous dévorons ce livre, dit-il, lorsque Dieu nous en découvre les mystères; cette intelligence qu'il nous en donne, est douce à notre bouche comme du miel. Mais en même temps ce livre, qui est si doux à la bouche, devient amer au ventre: ce qui marque que les personnes faibles et charnelles ne peuvent goûter les vérités qui sont les délices des justes. Cette figure nous marque encore, selon S. Grégoire que lorsque la parole de Dieu commence à devenir douce dans notre bouche, et que nous commençons à y trouver nos délices, notre ventre, c'est-à-dire le fond de notre cœur, dont cette parole nous découvre les défauts, est rempli d'amertume, parce que plus nous connaissons Dieu, plus Dieu nous fait connaître à

nous-mêmes et gémir du mal qui était caché dans nous, sans que nous le puissions apercevoir, afin que nous lui disions souvent avec le roi prophète : Seigneur, tous mes désirs ne tendent qu'à vous, et le gémissement de mon cœur ne vous est point caché.

FIGURE 79. *Mort des deux prophètes.* Apoc. 11.

Après que S. Jean eut pris le livre de la main de celui qui le lui présentait, on lui donna une canne, et on lui ordonna d'aller mesurer le temple de Dieu et l'autel, et ceux qui y adoraient, et de laisser le parvis qui est hors du temple, parce qu'il était abandonné aux Gentils, qui fouleront aux pieds la ville sainte. Mais je la donnerai, dit Dieu, à mes deux témoins qui prophétiseront, étant revêtus de sacs, durant mille deux cent soixante jours. Ces deux prophètes sont les deux oliviers et les deux chandeliers exposés devant le Dieu de la terre. Que si quelqu'un veut les offenser, il sortira un feu de leur bouche qui dévorera leurs ennemis. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne tombe point de pluie durant le temps qu'ils prophétiseront, et ils ont reçu la puissance de changer les eaux en sang, et de frapper la terre de toutes sortes de plaies toutes les fois qu'ils voudront. Et après qu'ils auront achevé de rendre leur témoignage, la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera. Leurs corps seront étendus dans les rues de la grande ville, qui est appelée spirituellement Sodome et Égypte, où le Seigneur a été crucifié, et les hommes de divers peuples, de tribus, de langues et de nations différentes, verront leurs corps morts étendus par terre durant trois jours et demi; ils ne permettront pas qu'on les mette dans le tombeau. Les habitants de la terre se réjouiront de les voir dans cet état. Ils feront des festins, et il s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes auront fort tourmenté ceux qui habitaient sur la terre. Comme les choses futures sont déjà présentes ou même passées devant Dieu, saint Jean, selon la coutume des prophètes, après avoir rapporté le commencement de cette histoire comme une chose à venir, la continue comme si elle était déjà passée. Trois jours et demi après, ajouta-t-il, l'esprit de vie releva ces deux prophètes, et une grande crainte saisit ceux qui le virent. Ils entendirent alors une voix puissante qui venait du ciel, qui leur dit : Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans une nuée, à la vue de leurs ennemis. En cette même heure il se fit un grand tremblement de terre. La dixième partie de la ville tomba, et sept mille hommes furent tués dans ce tremblement de terre, et les autres effrayés, rendirent gloire au Dieu du ciel. Aussitôt après le septième ange sonna de la trompette; et on entendit de grandes voix dans le ciel, qui dirent que les royaumes de ce monde étaient devenus les royaumes de J.-C. Que les nations de la terre s'étaient irritée; mais que le temps était venu d'exterminer les impies, et de récompenser les Saints et les prophètes. L'Église, selon la remarque de S. Augustin, finira comme elle a commencé. Elle a été persécutée dans sa première naissance, elle le sera encore plus à la fin des siècles. Car non-seulement ces deux Saints dont il est parlé en ces endroits de l'Apocalypse, mais une infinité d'autres, souffriront alors le martyre avec une constance invincible. C'est pourquoi S. Augustin dit sur ce sujet : Que sommes-nous en comparaison de ces hommes admirables qui seront alors, puisqu'au lieu que nous avons tant de peine à résister au démon, quoiqu'il soit lié présentement, ces grands Saints le combattront, et le fouleront aux pieds en un temps où il sera déchaîné, et où il les attaquera dans toute l'étendue de sa fureur et de sa puissance : il sera néanmoins encore véritable alors, comme il est présentement, que le démon n'aura de pouvoir qu'autant que J.-C. lui en donnera, et qu'il ne lui en donnera qu'autant qu'il sera nécessaire pour éprouver et pour faire éclater davantage la vertu de ses élus.

FIGURE 80. *Bête de l'Apocalypse.* Apoc. 13.

Saint Jean vit une bête qui montait de la mer, qui avait sept têtes et dix cornes, sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème. Elle était semblable à un léopard. Ses pieds étaient comme des pieds d'ours, sa gueule comme la gueule d'un lion, et le dragon lui donna sa grande puissance. S. Jean vit une de ces sept têtes qui était comme blessée à mort; mais cette blessure mortelle fut guérie, et toute la terre en étant dans l'admiration, suivit la bête. Qui est semblable à la bête, disait-on, et qui pourra combattre contre elle? On lui donna une bouche qui se glorifiait insolemment, et qui blasphémait le nom de Dieu, son tabernacle et ceux qui habitent dans le ciel. On lui donna aussi le pouvoir de faire la guerre aux Saints, et de les vaincre, afin d'être adorée par toute la terre, de ceux dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'agneau qui a été immolé dès la création du monde. S. Jean vit ensuite une autre bête qui montait de la terre. Elle avait deux cornes semblables à celles de l'agneau; elle parlait comme le dragon. Elle exerça toute la puissance de la première bête en sa présence, et elle fit que la terre

et ceux qui l'habitent adorèrent la première bête, dont la plaie mortelle avait été guérie. Elle fit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre, devant les hommes, et elle réduisit ceux qui habitent sur la terre, à cause des prodiges qu'elle eut le pouvoir de faire devant la bête, en disant à ceux qui habitent sur la terre, qu'ils dressassent une image de la bête, qui ayant été blessée par l'épée, était encore vivante. Elle eut le pouvoir d'animer l'image de la bête, afin que cette image parlât, et de faire tuer tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête. Elle fit encore que tous les hommes, petits ou grands, riches ou pauvres, libres ou esclaves, reçurent le caractère de la bête en leur main droite ou sur leur front, et que personne ne pût ni acheter ni vendre, que celui qui aurait le caractère ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom. Mais en même temps S. Jean vit l'agneau sur la montagne de Sion, avec cent quarante-quatre mille personnes qui avaient son nom et le nom de son père écrit sur leur front. Et une voix dit qu'il ne s'était point trouvé de mensonge dans leur bouche, parce qu'ils étaient purs et irréprehensibles devant le trône de Dieu. Un autre cria en même temps, que si quelqu'un adorait la bête et son image, et s'il en recevait le caractère sur son front et dans sa main, il boirait du vin de la fureur de Dieu, préparé dans sa colère, et qu'il serait tourmenté dans le feu et dans le soufre, et que la fumée de leurs tourments s'élèverait dans les siècles des siècles, sans qu'il restât aucun repos, ni jour, ni nuit, à ceux qui auraient adoré la bête ou son image, ou qui auraient reçu le caractère de son nom. S. Grégoire s'étend assez sur ces bêtes mystérieuses, et cette dernière surtout le faisait trembler. Elle ressemblait à l'agneau, dit S. Jean, mais elle parlait comme le dragon : ce qui marque admirablement, dit ce saint Père, les hypocrites et les séducteurs qui sont dans l'Église. Ils sortent de la terre, c'est-à-dire qu'ils s'établissent dans une puissance toute terrestre, et ils trompent les âmes par les apparences de l'agneau, pour les faire tomber dans les piéges du serpent, et leur inspirer un poison mortel. Il faut demander à Dieu que nous ne soyons pas du nombre de ceux dont parle S. Paul, qui seront livrés, par un juste jugement, au pouvoir du démon et à la malignité de l'erreur; parce qu'ils n'auront pas voulu recevoir la vérité, et qu'ils l'auront rejetée comme si elle eût été leur ennemie, au lieu qu'ils doivent l'aimer comme le remède de tous leurs maux, et la véritable vie de leurs âmes.

FIGURE 81. *Dragon de l'Apocalypse*. Apoc. 13.

Saint Jean vit dans le ciel un autre prodige. Il vit sept anges

qui portaient sept plaies, qui étaient les dernières de toutes, et l'accomplissement de la colère de Dieu. Et une voix en même temps, dit aux sept anges : Allez répandre sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu. Le premier s'en alla, et répandit sa coupe sur la terre; et les hommes qui avaient le caractère de la bête, et qui adoraient son image, furent frappés d'une plaie maligne et dangereuse. Le second ange répandit sa coupe sur la mer, et elle fut changée en sang, et tous les animaux y moururent. Le troisième ange répandit sa coupe sur les fleuves et sur les fontaines, et ils furent changés en sang. Et un ange dit en même temps : Vous êtes juste, Seigneur, ils ont répandu le sang des Saints et des Prophètes, et vous leur avez donné du sang à boire. Le quatrième ange répandit sa coupe sur le soleil, et le pouvoir lui fut donné de tourmenter les hommes par l'ardeur du feu. Et les hommes étant frappés d'une chaleur brûlante, blasphémèrent Dieu, et ne firent point pénitence. Le cinquième ange répandit sa coupe sur le trône de la bête, et son royaume devint ténébreux. Les hommes se mordirent la langue dans l'excès de leur douleur. Le sixième ange répandit sa coupe sur le grand fleuve d'Euphrate, et son eau fut séchée pour préparer le chemin aux rois qui devaient venir de l'Orient. S. Jean vit alors sortir de la gueule du dragon, de la gueule de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits impurs, semblables à des grenouilles. C'étaient des esprits de démons, qui faisaient des prodiges, et qui allaient vers tous les rois de la terre pour les préparer au combat du grand jour du Dieu tout-puissant; et ils les assemblèrent tous en un lieu. Le septième ange répandit sa coupe dans l'air, et une grande voix se fit entendre du temple, qui dit : C'en est fait. Il se fit de grands bruits de tonnerres et d'éclairs. La grande ville fut divisée en trois parties, et les villes des nations tombèrent, et Dieu se ressouvint de la grande Babylone, pour lui donner à boire le calice du vin de la fureur de sa colère. Alors un ange prit S. Jean pour lui montrer la grande prostituée avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus, et qui avait enivré du vin de sa prostitution ceux qui habitent sur la terre, et il le transporta dans un désert, où il vit une femme assise sur une bête de couleur écarlate, pleine de noms de blasphèmes, qui avait sept têtes et dix cornes. Elle avait ce nom écrit sur le front : Mystère, la grande Babylone, mère des fornications et des ambitions de la terre. S. Jean vit cette femme enivrée du sang des Saints et des Martyrs, et il en eut horreur. Mais l'ange qui lui faisait voir ces choses, lui demanda de quoi il s'étonnait, et il lui expliqua le mystère de cette femme prostituée, et de la bête sur laquelle elle

était assise. Les SS. Pères ont cru que cette femme était la figure du monde, qui enivre tous les hommes par ses faux plaisirs, qui attirent sur elle la main de Dieu et le poids effroyable de ses jugements. Ce nom de mystère que cette femme a sur le front, marque les amateurs du monde, qui ne conçoivent point ici le malheur qui est près de tomber sur eux. Ils sont possédés de leurs passions, ils sont enchantés de leurs plaisirs. Mais cet enchantement finira avec leur vie; et ils comprendront alors par une connaissance claire, qu'ils n'auront travaillé en ce monde que pour se perdre, et qu'ils auront acheté, ou par de faux biens, ou par de véritables maux, la perte de tous les biens du ciel, et une éternité de supplices.

FIGURE 82. *Ruine de Babylone.* Apoc. 18.

Saint Jean vit ensuite un autre ange qui descendait du ciel, ayant une grande puissance, et la terre fut tout éclairée de sa gloire. Il cria à haute voix: Elle est tombée, cette grande Babylone! elle est tombée, et elle est devenue la demeure des démons, et la prison de tous les esprits impurs, parce qu'elle a fait boire à toutes les nations le vin empoisonné de sa prostitution, et que les rois de la terre se sont corrompus avec elle, et que les marchands se sont enrichis de sa magnificence et de son luxe. S. Jean entendit ensuite une autre voix, qui dit: Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppé dans ses plaies: car ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités. Traitez-la comme elle vous a traité. Rendez-lui au double toutes ses œuvres; et dans le même calice où elle vous a donné à boire, donnez-lui à boire deux fois autant: multipliez ses tourments et ses douleurs, à proportion qu'elle s'est élevée de son orgueil, et qu'elle s'est plongée dans les délices, parce qu'elle a dit en elle-même: Je suis sur le trône comme reine; je ne suis point veuve, et je ne verrai point le sujet de deuil. C'est pourquoi les plaies, la mort, le deuil et la famine, viendront fondre sur elle dans ce même jour. Mais les rois de la terre, qui se sont corrompus avec elle, et qui ont vécu dans les délices, pleureront et frapperont leur poitrine en voyant la fumée de son embrâsement. Ils se tiendront loin d'elle dans la crainte des tourments, et ils diront: Hélas! hélas! grande ville, Babylone, ville si puissante, ta condamnation est venue dans un moment. Les marchands de la terre seront aussi dans les pleurs et dans le deuil, parce que personne n'achètera plus leurs marchandises

d'or, d'argent, de pierreries, de perles, de fin lin, de pourpre, de soie, d'écarlate, de toutes sortes de bois odoriférants, de toutes sortes de meubles d'ivoire, et de pierres précieuses. Les fruits dont tu faisais tes délices, t'ont quitté. Toute la délicatesse de tes viandes, et la magnificence de tes meubles, est perdue pour toi, et tu ne les trouveras jamais plus. Tous les marchands de même, qui s'étaient enrichis avec elle, s'en tiendront éloignés dans l'appréhension de ses tourments, et pleureront son malheur. Tous les pilotes, et tous ceux qui sont dans les vaisseaux pour trafiquer sur la mer, se tiendront loin d'elle. Ils crieront en voyant la fumée de son embrâsement: Quelle ville a jamais égalé cette grande ville? Ils mettront de la poussière sur leur tête; ils diront en pleurant: Hélas! comment cette grande ville a-t-elle été ruinée en un moment? Alors un ange puissant leva en haut une grande pierre comme une meule, et la jeta dans la mer en disant: C'est ainsi que Babylone, cette grande ville, sera précipitée avec impétuosité; et on ne la retrouvera plus. La voix des joueurs de harpe et de trompettes ne sera plus entendue en toi. Nul artisan ne s'y trouvera plus. La lumière des lampes ne luira plus en toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne s'y entendra plus. Car tes marchands étaient des princes de la terre, et toutes les nations ont été séduites par tes enchantements. Et on a trouvé dans cette ville le sang des Prophètes et des Saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre. Ces regrets sur la perte de Babylone ont fait dire aux SS. Pères que J.-C. pleura sur Jérusalem, lorsqu'elle subsistait encore, et que nous devons nous-mêmes pleurer les malheurs de Babylone lorsqu'elle paraît dans tout son éclat. C'est pourquoi S. Augustin, considérant les paroles des méchants dans le livre de sagesse, lorsqu'ils se plaignent avec un repentir plein de désespoir, que leurs richesses les auront abandonnées en un moment ajoute avec grande raison: Disons maintenant, mes frères, par une épouvante qui nous sera très-utile: Tout passe comme l'ombre; de peur que nous ne disions un jour comme ces méchants, avec des regrets et des larmes inutiles: Tout est passé comme l'ombre.

FIGURE 83. *Dragon enchaîné.* Apoc. 20.

Après la ruine de Babylone, S. Jean entendit les cantiques des Saints qui adoraient Dieu, à cause des jugements qu'il avait exercés contre cette prostituée. Il vit ensuite le ciel ouvert, et il parut un cheval blanc. Celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et le Véritable, qui juge et qui combat justement. Ses yeux

étaient comme une flamme de feu. Il avait sur sa tête plusieurs diadèmes. Il était vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appelait le Verbe de Dieu. Les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un lin blanc et pur. Il sortait de sa bouche une épée tranchante; il avait son nom écrit sur son vêtement et sur sa cuisse, le Roi des Rois, et le Seigneur des Seigneurs. S. Jean vit descendre un ange, qui avait la clef de l'abîme et une grande chaîne en sa main. Il prit le dragon, l'enchaîna; et l'ayant jeté dans l'abîme, il ferma l'abîme, et le scella sur lui afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que mille ans fussent accomplis, après lesquels il doit être délié pour un peu de temps. S. Jean vit ensuite les âmes de ceux qui avaient eu la tête coupée pour le témoignage qu'ils avaient rendu à Jésus, et qui n'avaient point adoré la bête, ni son image, qui doivent vivre et régner avec J.-C. Après que mille ans seront accomplis, Satan sera délié et délivré de sa prison, et il en sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins du monde, pour les assembler au combat, et environner le camp des Saints et la ville chérie de Dieu; mais il descendit du ciel un feu envoyé de Dieu, qui les dévora, et le diable qui les séduisait, fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où la bête et les faux prophètes seront tourmentés jour et nuit dans les siècles des siècles. S. Jean vit alors un grand trône d'une blancheur éclatante, et la majesté de celui qui était assis dessus, devant la face duquel le ciel et la terre s'enfuiront, et ils disparurent. Il vit les morts, grands et petits, qui parurent devant Dieu; et un autre livre fut ouvert, qui était le livre de vie; et les morts furent jugés, sur ce qui était écrit dans le livre, selon leurs œuvres. La mer, la mort et l'enfer rendirent aussi les morts qu'ils avaient, et l'enfer et la mort furent jetés dans l'étang de feu avec tous ceux qui n'étaient point écrits au livre de vie. S. Grégoire dit que ce dragon, que l'ange enchaîne dans l'abîme, est le démon que Dieu chasse du cœur des bons, et qu'il tient enchaîné dans le cœur des méchants qui ont de mauvais desseins contre les serviteurs de J.-C., sans qu'ils les puissent exécuter. Mais Dieu donne ensuite, dit ce S. Père, la puissance à ce dragon de sortir de l'abîme, lorsqu'il permet, pour le bien des saints, que l'envie des méchants passe au dehors, et qu'ils attaquent les bons avec une violence ouverte. Il est difficile de trouver une explication claire pour les autres circonstances que ces images nous mettent devant les yeux; mais ce qui est assuré, c'est qu'elles nous représentent la puissance de J.-C., dans la gloire, ou le pouvoir du démon sur les méchants, ou l'effroi avec lequel ils paraîtront devant le trône de J.-C., ou la sévérité avec laquelle ce grand

juge examinera ce qu'il y a de plus caché dans le fond des cœurs. Ainsi, toutes ces instructions, dont l'obscurité même est édifiante, nous doivent porter à entendre, avec plus de respect, et à pratiquer avec plus de soin cet avis si clair de J.-C., dans l'Évangile: Prenez garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par les inquiétudes de cette vie, que ce dernier jour ne vous surprenne. Veillez et priez toujours, afin que vous soyez jugés dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront alors, et de comparaître avec confiance devant le Fils de l'homme.

FIGURE 84. *Nouvelle Jérusalem.* Apoc. 21.

Après la ruine de Babylone, S. Jean vit un ciel nouveau et une terre nouvelle. Il vit la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, qui venant de Dieu, descendait du ciel, étant parée comme une épouse qui se pare pour son époux. Il entendit une grande voix qui venait du trône, et qui disait: Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes. Il demeurera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu demeurant avec eux, sera leur Dieu. Dieu essuiera les larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus. Les pleurs, les cris et les travaux cesseront, parce que ce qui a précédé sera passé. Alors un ange transporta S. Jean, en esprit, sur une montagne élevée, et il lui montra la sainte Jérusalem, qui descendait du ciel, venant de Dieu. Elle était environnée de la clarté de Dieu. Elle avait une muraille fort élevée, où il y avait douze portes et douze anges, un à chaque porte, où il y avait aussi des noms écrits, qui étaient les noms des douze tribus des enfants d'Israël. Il y en avait trois à l'orient, trois au septentrion, trois au midi, et trois à l'occident; et la muraille avait douze fondements, où sont les noms des douze apôtres de l'agneau. Celui qui parlait avec S. Jean avait une canne d'or pour mesurer la ville, les portes et les murailles. La ville en son assiette est carrée, et elle est aussi longue que large. Il mesura la ville avec sa canne, et il la trouva de douze stades. Il en mesura aussi la muraille, qui est de cent quarante-quatre coudées de mesure d'homme, tel que paraissait cet ange. Cette muraille était bâtie de jaspe, et la ville était d'un or pur, semblable à un cristal très-clair. Les fondements de la muraille et de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses, et les douze portes étaient douze perles: chaque porte était faite de l'une de ces perles. S. Jean dit qu'il n'y vit point de temple: parce que le Seigneur Dieu tout-puissant, et l'agneau en sont le temple. Cette ville n'a point besoin d'être éclairée par le soleil ou par la lune, parce que c'est la gloire de Dieu qui

l'éclaire, et que l'agneau en est la lampe. Les portes n'en seront point fermées à la fin de chaque jour, parce qu'il n'y aura point là de nuit. Il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination ou le mensonge, mais ceux-là seulement qui seront écrits dans le livre de vie de l'agneau. Il vit encore un fleuve d'eau vive, brillante comme du cristal, qui sort du trône de Dieu et de l'agneau. Au milieu de la place de la ville, des deux côtés du fleuve, il y avait l'arbre de vie, qui portait douze fruits, qui donne son fruit de chaque mois, et les feuilles de cet arbre sont pour guérir les nations. Il n'y aura plus là d'anathème, mais le trône de l'agneau y sera, et ses serviteurs le serviront. Ils verront son visage, et son nom sera écrit sur leurs fronts. Aussitôt après, Jésus dit à S. Jean : Je m'en vais venir bientôt, et j'ai ma récompense avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres. Heureux ceux qui lavent leurs vêtements dans le sang de l'agneau, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent dans la ville par les portes. Comme l'image de la punition des méchants est si effroyable et si diversifiée dans toute cette vie, aussi rien n'est plus consolant que la représentation de cette Jérusalem céleste, et la récompense éternelle que Dieu donne aux bons. Combien les travaux de cette vie, nous doivent-ils être précieux, disent les SS. Pères, puisqu'ils sont comme l'or dont nous achetons cette gloire que notre esprit ne saurait comprendre? Les véritables chrétiens ont toujours soupiré vers cette céleste Jérusalem; et sachant que leurs âmes, selon la parole de l'Écriture, sont les pierres vivantes de cet édifice sacré, ils ont agréé qu'elles fussent taillées, et comme polies en ce monde par le ciseau des afflictions et de la souffrance. Ils ont toujours eu un des yeux de leur foi abaissé vers cet abîme de feu et de soufre, dont il est parlé en divers endroits de ce livre, et l'autre élevé vers cette cité éternelle où les hommes sont heureux de la félicité de Dieu même. Et ils ont repassé souvent dans leur cœur cette excellente prière de S. Augustin : Aimez les biens que vous promet le Tout-puissant, craignez les maux dont il vous menace ; et alors vous mépriserez toutes les promesses et toutes les menaces du monde.

FIN DES FIGURES DE L'HISTOIRE DU NOUVEAU TESTAMENT.

ABRÉGÉ

DE LA

CHRONOLOGIE SAINTE,

POUR SERVIR A L'INSTRUCTION DE CEUX QUI LIRONT CES FIGURES.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA DIVISION DES AGES DU MONDE.

On peut dire à ceux qui ne veulent pas s'embarrasser dans des recherches exactes, ni dans des études à fond de la Chronologie, mais seulement en avoir une vue générale, que comme la semaine se divise en sept jours, aussi tout le temps, depuis la création du monde jusqu'à maintenant, se divise en sept âges.

Le premier âge a commencé avec le monde, s'est terminé au déluge, et comprend 1656 ans, un mois et 26 jours.

Le second âge a commencé à la fin du déluge, c'est-à-dire, l'an 1657, s'est terminé à la vocation d'Abraham, qui est arrivée en 2083, et comprend 426 ans, 4 mois et 18 jours.

Le troisième âge a commencé à la vocation d'Abraham, et s'est terminé à la délivrance du peuple Juif hors de l'Egypte, arrivée l'an 2513. Il comprend 430 ans tout juste.

Le quatrième âge a commencé à la sortie du peuple Juif hors de l'Egypte, s'est terminé à la fondation du Temple de Salomon, arrivée l'an 2992, et comprend 479 ans et 17 jours.

Le cinquième âge a commencé à la fondation du Temple, et s'est terminé à la fin de la captivité des Juifs, arrivée en l'an 3468, lorsque Cyrus leur permit de s'en retourner. Il comprend 476 ans.

Le sixième âge a commencé à la liberté que Cyrus accorda aux Juifs, et s'est terminé à la naissance de Jésus-Christ, arrivée en 4000. Ainsi il comprend 532 ans.

Le septième âge, enfin, a commencé à la naissance de Jésus-Christ, et se terminera à la fin du monde.

CHAPITRE II. — DU PREMIER AGE.

Pour dire un mot de chacun de ces sept âges, on peut voir ce qui s'est fait dans le premier, par cette petite table recueillie de ce que l'Ecriture nous apprend de ces premiers tems, et qui marque la naissance et la mort de nos premiers Pères.

Tout est clair dans cette table. On y voit l'âge des dix premiers Patriarches. On voit le temps auquel ils sont nés, celui auquel ils ont commencé d'avoir des enfans, combien ensuite ils ont vécu d'années, et quel âge ils avaient lorsqu'ils sont morts. L'Ecriture a marqué précisément toutes ces circonstances; c'est d'elle qu'on a pris ce qui est ici; c'est par elle qu'on reconnaît que le déluge est arrivé l'an 1656 du Monde, puisqu'il est arrivé l'an 600 de Noé, qui est né l'an du Monde 1056.

TABLE DU PREMIER AGE DU MONDE.

	Est né l'an du monde.	A engendré l'an de sa vie.	A vécu après avoir engendré.	A vécu en tout.	Est mort l'an du monde.
1. Adam.	1	130	800		930
2. Seth.	10	105	807	912	1042
3. Enos.	135	90	815	905	1140
4. Caïnam.	205	70	840	810	1235
5. Malaléel.	325	65	830	895	1290
6. Jared.	395	162	800	962	1422
7. Henoch.	460	65	300	365	987
8. Mathusala.	622 687	187	782	969	1656
9. Lamech.	874 1056	182	595	777	1651
10. Noé.		500	450	95	2006
Le Déluge a commencé.	L'an du monde 1656	De la vie de Noé 600	A duré un an.		A fini l'an 1657

Le déluge dura une année entière, puisque l'Ecriture dit que Noé avait 600 ans lorsqu'il entra dans l'Arche, et qu'il en avait 601 lorsqu'il en sortit. On voit même par ce détail que l'Ecriture remarque que l'année était alors de 12 mois comme nos années d'aujourd'hui; mais il faut encore faire voir combien tous ces saints Patriarches ont vécu de temps les uns avec autres.

ONT VÉCU ENSEMBLE.

	Adam. avec	Seth. avec	Enos. avec	Caïnam. avec	Malaléel. avec	Jared. avec	Henoch. avec	Mathusala. avec	Lamech. avec
1. Adam.									
2. Seth.	800								
3. Enos.	695	807							
4. Caïnam.	695	717	815						
5. Malaléel.	605	647	745	840					
6. Jared.	535	582	680	775	830				
7. Henoch.	470	364	265	665	465	365			
8. Mathusala.	587	355	443	748	603	735	300		
9. Lamech.	243	168	266	361	416	548	123	777	
10. Noé.			84	179	234	366		600	595

CHAPITRE III. — DU SECOND AGE DU MONDE.

Nous avons déjà dit que ce second âge du monde commence à la fin du déluge, et se termine à la vocation d'Abraham; qu'ainsi ayant commencé l'an du monde 1657, et étant fini l'an 2083, il comprend en tout 426 ans. On peut voir dans la table suivante, quel a été le nombre des années des dix autres Patriarches qui ont suivi ceux du premier âge, et durant combien d'années ils ont vécu l'un avec l'autre.

TABLE DU SECOND AGE DU MONDE.

	Est né l'an du monde.	A engendré l'an de sa vie.	A vécu après avoir engendré.	A vécu en tout.	Est mort l'an du monde.
1. Sem.	1558	100	500	600	2168
2. Arphaxad.	1658	35	303	338	1998
3. Salé.	1693	30	403	433	2120
4. Héber.	1723	34	450	464	2187
5. Phaleg.	1757	30	209	239	1999
6. Rehu.	1787	32	207	239	2020
7. Sarug.	1819	30	200	230	2049
8. Nachor.	1819	29	119	148	1997
9. Tharé.	1878	130	75	205	2083
10. Abraham.	2008				

Abraham est venu en la terre de Chanaan, âgé de 75 ans, environ l'an du monde 2085. Tout paraît clair dans cette table précédente.

ONT VÉCU ENSEMBLE.

	Noé. avec	Sem. avec	Arphaxad. avec	Salé. avec	Héber. avec	Phaleg. avec	Rehu. avec	Sarug. avec	Nachor. avec
1. Sem.	448								
2. Arphaxad.	313	500							
3. Salé.	273	465	303						
4. Héber.	249	435	273	403					
5. Phaleg.	219	401	239	369	430				
6. Rehu.	187	371	209	339	400	205			
7. Sarug.	157	339	177	307	348	177	207	200	
8. Nachor.	128	309	248	277	309	147	177	171	
9. Tharé.		280	118	248	179	118	148	41	
10. Abraham.		150		118			8		119

On voit dans ces premiers Patriarches, que les années de la vie de l'homme étaient déjà abrégées de la moitié.

CHAPITRE IV. — DU TROISIÈME AGE DU MONDE.

On a déjà dit que ce troisième âge du monde commençait à la vocation d'Abraham, arrivée en 2083, et qu'il se terminait à la sortie du peuple Juif de l'Egypte, qui est arrivée 430 ans après.

TABLE DU TROISIÈME AGE DU MONDE.

	Ans du monde.	Depuis le Déluge.	Dep. la sortie d'Abraham.	Avant l'Exode.	Avant Jésus-Christ.
Abraham vient en Chanaan.	2083	427		430	1921
Ismaël naît l'an d'Abraham, 86.	2094	438	11	419	1910
Isaac naît l'an d'Abraham, 100.	2108	452	25	405	196
Isaac est sevré à 5 ans, et Ismaël chassé.	2113	457	80	400	1891
Isaac épouse Rebecca à l'âge de 40 ans.	2148	492	65	365	1865
Jacob naît l'an d'Isaac, 60.	2168	512	86	345	1836
Abraham meurt âgé de 175 ans.	2183	527	100	330	1821
Ismaël meurt âgé de 137 ans.	2231	575	146	282	1773
Jacob fut à Laban âgé de 77 ans. Il le sert 20 ans.	2245	589	162	268	1759
Il épouse Lia et ensuite Rachel, l'an de sa vie 84.	2252	596	169	261	1752
Lévi naît de Lia.	2255	599	172	258	1749
Joseph naît de Rachel.	2259	603	176	254	1745
Jacob retourne à son père, après avoir servi 20 ans chez Laban.	2255	609	182	248	1730
Joseph est vendu étant âgé de 16 ans : il sert 14 ans Putiphar.	2276	620	193	237	1287
Isaac meurt 12 ans après la vente de Joseph.	2288	632	205	225	1716
Joseph est présenté à Pharaon.	2298	633	206	224	1715
Jacob descend en Egypte.	2298	642	215	215	1706
Jacob meurt âgé de 147 ans.	2315	659	238	198	1688
Joseph meurt ayant commandé en Egypte 80 ans.	2369	713	286	144	1635
Lévi meurt.	2392	736	309	121	1612
Aaron naît.	2430	774	347	83	1674
Moïse naît.	1433	777	350	80	1571
Il fuit à Jethro et le sert 40 ans.	2473	817	390	40	1531
Exode.	2513	857	430	5	1401

Tout ce qui est marqué dans cette table, est pris de l'Ecriture même, et ainsi on ne peut pas en douter; on peut seulement faire cette réflexion sur toutes les tables précédentes, que comme Adam a vécu 56 ans avec Lamech, Lamech 93 avec Sem, Sem 50 avec Isaac, Isaac 33 avec Lévi, qui a été le père ou l'aïeul de la mère de Moïse, nommée Jocabed, et laquelle assurément Lévi avait vue, il est visible que Moïse n'a rien écrit qui ne fût encore dans la mémoire de tous les hommes, puisqu'il n'était éloigné d'Adam que de 4 ou 5 générations.

CHAPITRE V.

DU QUATRIÈME AGE DU MONDE.

Ce quatrième âge, comme nous avons déjà vu, a commencé à la sortie des Israélites de l'Egypte; c'est-à-dire, en l'année 2513, et s'est terminé à la fondation du Temple de Salomon, c'est-à-dire, en l'année 2992. Ainsi cet intervalle a été de 479 ans, qu'on peut diviser en la manière qu'on verra dans la table suivante, qui apprend quels ont été les conducteurs du peuple de Dieu, depuis Moïse jusqu'à Salomon.

Ans du mon.	*Table du quatrième âge du monde.*	ans	Avant J.-C.
2553	Moïse meurt l'an depuis la sortie, ci.....	40	1451
2559	Depuis la mort de Moïse jusqu'au repos donné par Josué, il y a 6 ans, ci.....	6	
2599	De là jusqu'à la paix donnée par Othoniel,.....	40	1445
2679	De là, à la paix donnée par Aod,.....	80	1405
2719	De là, à la paix donnée par Débora,.....	40	1325
2759	De là, à la paix donnée par Gédéon,.....	40	1285
2768	Gédéon étant mort, les enfans d'Israël adorèrent Baal pendant quelques années comme pourraient être 9 ans, ci.....	9	1245
2771	Ensuite Abimelech gouverna le peuple 3 ans, ci....	3	1236
2794	Thola.....	23	1233
2816	Jaïr.....	22	1208
2822	Jephté.....	6	1188
2829	Abesan.....	7	1182
2839	Absalon.....	10	1175
2847	Abdon.....	8	1165
2887	Héli.....	40	1153
2909	Samaël.....	21	1117
2949	Saül.....	40	1105
2989	David.....	40	1055
2992	Les fondements du Temple furent jetés au commencement de l'année 4.e de Salomon, ci.....	4	1012
	Total.....	480	

Il n'est rien dans cette Table qui ne soit pris de l'Ecriture Sainte. On ne voit point qu'il y soit parlé de Samson, lequel auparavant a fait des actions d'une force si extraordinaire sous Héli; ou bien il faut prendre la moitié des années d'Héli, c'est-à-dire, vingt, pour les donner à Samson comme ont fait plusieurs.

CHAPITRE VI.

DU CINQUIÈME AGE DU MONDE.

Plus on s'éloigne de la création du monde, plus on trouve d'obscurité pour régler les temps dans les Ecritures saintes; mais on peut, en récompense trouver plus de lumières dans les écrits des Auteurs profanes. Ce cinquième âge du monde commence, comme nous avons dit, à la fondation du temple de Salomon, qui se fit en l'année 2992, et se termina à la fin de la captivité des Juifs, qui arriva sous le roi Cyrus, l'an 3486. Ainsi cet âge comprend 476 ans; le temple fut sept ans et demi à bâtir, et il fut dédié l'année 3001, qui ouvrait la quatrième millénaire du monde. Salomon a régné 40 ans, et est mort l'an du monde 3029, 975 ans avant J.-C. Mais il n'est pas croyable combien la division de son royaume entre les Rois de Juda et d'Israël, qui arriva après sa mort, cause d'embarras dans la Chronologie : et de très-habiles gens ont bien eu de la peine à accorder toutes les difficultés qui s'y trouvent. Pour les éclaircir le plus nettement qu'il se pourra, on mettra ici une double table, l'une des rois Juda, l'autre des rois d'Israël, entre lesquels ont marquera les années depuis Salomon.

Avant J.-C.	*Table des Rois d'Israël.*	Ans du règne
975	Jéroboam régna 22 ans, Nadab succéda à son père Jéroboam la seconde année, et régna 2 ans.	1
958	Baaza, la troisième année d'Asa, usurpa le Royaume, et régna 24 ans.	22 1
955	Ela succéda à Baasa son père, l'an 24 d'Asa, et rég. 2 a.	12
	Zambri, la 2.e année d'Ela, la 27.e d'Asa, prend le royaume, et règne 7 jours.	2 41
98	Amry est établi roi par le peuple, et règne 12 ans.	2
96	Achab succède à son père l'an 38 d'Asa, et règne 22 ans.	21 2
	Achab, l'an 17 de Josaphat, établit son fils Ochosias vice-roi, et gouverne le royaume pendant 2 ans.	
884	Joram, fils d'Achab, après la mort d'Ochosias son frère, lui succède l'an 18 de Josaphat, et régna 12 ans.	22
857	Jéhu est sacré roi par un Prophète, et règne 28 ans. Ce fut lui qui tua Ochosias, roi d'Israël. Joachas succède	12
784	à Jéhu son père, l'an 22 de Joas, roi de Juda, et règne 17 ans.	18 »
	Joas, fils de Joachas, est associé au Royaume l'an 37 de Joas, et règne pendant 16 ans.	» 1

Table des Rois de Juda.

3029	Roboam régna 17 ans.	
3046	Abia, à la dix-huitième année de Jéroboam, succéda à son père, et régna 3 ans.	17
3049	Asa, la vingtième année de Jéroboam, succède à son père, et règne 41 ans.	41
3090	Josaphat succède à Asa son père, l'an 4 d'Achab, et règne 25 ans.	25

3106	Josaphat, à l'exemple d'Achab, établit Joram, son fils, vice-roi.	1
3112	Josaphat, déjà âgé, fait part à Joram son fils, qu'il avait déjà établi vice-roi, de sa puissance royale, l'an 5 de Joram, roi d'Israël.	6
3119	Ochosias succède à son père, l'an 12 de Joram, fils d'Achab, et régna 1 an.	
3120	Athalie occupa le royaume pendant 6 ans.	
3126	Joas, âgé de 7 ans, est montré au peuple par le Grand-Prêtre Joïada. Il est sacré la 7.e année de Jéhu, et règne 40 a.	40
3165	Amasias succède à son père, l'an second de Joas, et règne 29 ans.	29
3194	Osias ou Azarias, après que son père eut été tué, régna la 27.e année de Jéroboam, et son règne dura 25 ans.	25
3245	Joatham succéda à Osias, l'an 2 de Phacée, et régna 16 a.	16
3262	Achas succéda à Joatham son père, l'an 17 de Phacée, et régna 16 ans.	
3383	Ezéchias fut associé au royaume par Achas son père, et régna 29 ans.	29

Rois d'Israël.

Avant J.-C.		Ans du règne
836	Jéroboam II fut établi cette année roi par Joas son père, lorsqu'il alla faire la guerre au roi de Syrie.	6
825	Mais l'année 15 d'Amasias, Joas étant mort, l'Ecriture dit que Jéroboam régna, au lieu de lui, 41 ans.	1
810	Après la mort de Jéroboam, tout fut en trouble, et il y eut un interrègne de 12 ans.	41
772	Zacharias, après cet interrègne, régna 6 mois; Sellum ayant tué Zacharias l'an 39 d'Osias, régna 1 mois.	1
771	Manahem tua Sellum, et régna 10 ans, par le secours de Phul, roi des Assyriens.	12
752	Phacéia succéda à Manahem son père, l'an 50 d'Osias, et régna 2 ans.	1
759	Phacée, fils de Romélie, ayant tué Phacéia, régna 20 a.	10
739	Ozéa, fils d'Ela, ayant tué Phacée, régna en sa place; mais les grands troubles causèrent un interrègne de 9 ans, après lequel il reprit le royaume.	1 2
727	L'an 9 d'Ozéa, et le 6 d'Ezéchias, Salmanazar prit Samarie, après un siége de 3 ans, et amena les dix Tribus captives. Ainsi finit le royaume d'Israël, après avoir duré 254 ans depuis sa division d'avec celui de Juda.	20
721		1

Suite des Rois de Juda après la ruine de Samarie.

Ans du mon.		Avant J.-C.
3284	Il paraît, par la Table précédente, que Samarie fut prise l'an 6 d'Ezéchias.	720
3291	Sennachérib, roi d'Assyrie, vint attaquer Ezéchias, l'an 14 de son règne.	715
3683		
3329		
5433	Ce fut en ce temps qu'Ezéchias étant malade à la mort, fut miraculeusement guéri pour vivre et régner encore quinze ans, dont il fut assuré par le miracle qui arriva à l'horloge d'Achas.	
3331		

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

6304	Un Ange tua toute l'armée de Sénnachérib.	
	Ezéchias meurt l'an 29 de son règne.	709
1333	Manassès son fils lui succéda, âgé de 12 ans, et il régna 55 ans.	698
	Manassès fut pris et mené en Babylone, l'an 22 de son	
3738	règne, et fit pénitence ensuite. Manassès meurt.	
	Amon son fils régna après lui deux ans.	643
	Il est tué par la trahison des siens.	641
	Josias son fils, âgé de 8 ans, est établi Roi après lui,	634
	et régna 31 ans.	
3365	L'an 11 de son règne, il purifia Juda de l'idolâtrie.	632
	L'an 18 de son règne, il célébra une Pâque solennelle.	631
	Ayant entrepris légèrement la guerre contre Néchao,	610
	Roi d'Egypte, il fut tué, et toute la joie de Juda fut changée en deuil. Après la mort de Josias, le peuple sacra son fils Sellum, autrement nommé Joakas.	
3096	Néchao, Roi d'Egypte, revenant d'Assyrie, déposa Joakas, qui n'avait régné que trois mois, mit son frère aîné Eliakin ou Joakim, et emmena avec lui Joakas captif en Egypte, où il meurt.	
3398	Cette année Nabuchodonosor, Roi de Babylone, prit Joakim captif pour l'emmener à Babylone. Mais s'étant accordé avec lui pour le tribut, il le laissa à Jérusalem. Et c'est ici qu'il faut commencer à compter les 70 années de la captivité.	
3335	Joakim ayant été tué par les Babyloniens, son frère Jonias ou Jéchonias, régna durant 3 mois à Jérusalem, et Nabuchodonosor l'emmena à Babylone, avec toutes les richesses de Juda, et tous les vases du Temple.	
	Il établit son oncle Roi, en changeant son nom en celui de Sédécias. Sédécias régna à Jérusalem.	
	L'an 22 de Sédécias, Jérusalem fut prise par les Babyloniens; Sédécias fut pris lorsqu'il s'enfuyait. On tua ses enfans en sa présence; on lui creva les yeux; on le chargea de chaînes et on le mena à Babylone, par où fut accomplie la parole du Prophète, qui disait qu'il serait mené captif à son palais; on détruisit le Temple; on abattit les murs de Jérusalem, et on emmena tout le peuple de Juda en Babylone, où il demeura jusqu'à l'an du monde 2468.	606

CHAPITRE VII.

DU SIXIÈME AGE DU MONDE.

On a pu voir dans la table précédente, ce qui s'est passé de plus mémorable dans les 476 ans, durant lesquels a duré le cinquième âge du monde, que nous avons dit se terminer à la fin de la captivité des Juifs, arrivée en l'an 3468 du monde, 536 ans avant l'ère commune de J.-C. Ce sixième âge maintenant commence à la fin de la captivité, et se termine à la naissance de J.-C., arrivée l'an du monde 4000. On peut voir dans la table suivante ce qui s'est passé de plus remarquable.

Ans du mon.	*Table de ce qui s'est passé de plus remarquable dans le sixième Age du Monde.*	Ans avant J.-C.
3568	Cyrus étant devenu maître de tout l'Orient, permet aux Juifs de retourner en Judée. Ils le font, et les plus pauvres d'entr'eux, obtiennent quelque gratification pour faire ce voyage.	536
	Cyrus meurt âgé de 70 ans. Son fils Cambyse lui succède pendant 7 ans, après lesquels le mage Oropastes usurpa le royaume, mais sept seigneurs ayant conspiré	
3483	contre lui le tuèrent, et l'un d'eux, nommé Darius Hystaspes, fut reconnu de tous les autres pour roi. C'est l'Assuérus sous lequel arriva l'histoire d'Esther, qui régna 36 a.	511
3519	A Darius, succéda Xerxès, son fils qui régna 11 ans, et son fils Artaxerxès, qui lui succéda, régna 48 ans. Ce fut la 7e année du règne de cet Artaxerxès, appelé *Longimanus*, qu'Esdras ayant obtenu du roi des lettres-patentes, retourna en Judée avec beaucoup de monde, pour y établir la république.	485
3537		467
3550	La vingtième année du règne du même Artaxerxès, Néhémias obtint de lui le pouvoir de rétablir les murs de Jérusalem; et c'est de cette année que l'on commence à compter les 70 semaines de Daniel.	442
3562	Malachie, le dernier des Prophètes, exhortait en ce temps-là le peuple à retourner à Dieu, et semblait avoir été du même temps que Néhémias, qui retourna vers cette année, chez le roi de Perse, comme il lui avait promis.	424
3600	Xerxès II succéda à son père Artaxerxès, et au bout d'un an, fut tué par son frère Secundianus, qui régna 7 mois	423
3601	Ochus II, fils d'Artaxerxès, s'empara du royaume, fit mourir Secundianus, en le précipitant dans une fosse pleine de cendre, et se fit appeler Darius ou Darius-Nothus.	404
3602	Artaxerxès-Mnemon, son fils aîné, lui succéda, contre	
3643	lequel le jeune Cyrus, son cadet, fit la guerre.	361
3666	Ochus III succéda à son père Mnemon, et fit tuer son frère naturel Arsamez, qui lui disputait l'empire; après quoi il prit le nom d'Artaxerxès III.	333
3668	Ochus ayant régné 25 ans, fut tué par Bagoas, capitaine de ses Gardes, et égyptien de nation, qui en vengeance de ce qu'Ochus avait tué Apis, le dieu des Egyptiens, fit manger aux chats son corps haché par morceaux, et de ses os fit des manches de couteaux, pour marquer sa cruauté. Bagoas tua tous ses enfans, hors Arsan le plus jeune, qu'il mit sur le trône, et au bout de 2 ans, le tua encore avec ses enfans.	
3670	La maison royale étant ainsi éteinte, Bagoas établit roi Codomanus, qui, pour se donner plus d'autorité, prit le nom de Darius, contre lequel Alexandre fit la guerre.	336
3681	Alexandre-le-Grand ayant défait Darius, dernier roi de Perse, devint le maître de tout l'Orient, et en 6 années fit tant de conquêtes, que Daniel, dans ses visions mystérieuses, le compare à un léopard qui a des ailes.	334

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ans du mond		Ans avant J.-C.
	Alexandre étant mort, ses favoris partagèrent entr'eux tout le royaume : Ptolémée devint roi d'Egypte, et Seleucus régna en Babylone et en Syrie. Les autres ne font rien à l'Histoire sainte.	326
	Ptolémée n'ayant régné que peu de mois, laissa le royaume d'Egypte à son fils Philadelphe, sous lequel, par les soins de Démétrius Phaléréus, fut faite cette célèbre version grecque des septante-deux interprètes. Ce Philadelphe régna 39 ans.	285
3719	Philadelphe étant mort par ses excès d'intempérance, après un règne de 40 ans, laissa son fils Ptolémée-Evergètes, roi d'Egypte, en sa place, qui régna 25 ans, et laissa le royaume à Philopator, son fils, ainsi appelé par antiphrase parce qu'il haïssait fort son père, qu'il tua même selon l'opinion de quelques Auteurs.	246
3758	Ptolémée-Philopator régna 17 ans en Egypte. Ce fut lui qui tourmenta étrangement les Juifs d'Alexandrie, pour les détourner du culte du vrai Dieu. Plusieurs en effet lui cédèrent. D'autres se rachetèrent de ses vexations par argent, et ceux qui voulurent demeurer fermes dans la loi de Dieu, furent traités avec la rigueur que l'on peut voir dans le troisième livre des Machabées.	221
3800	Ptolémée-Philopator étant mort, laissa un fils de quatre ans, nommé Ptolomée-Epiphanes, qui depuis, tourmenta beaucoup les Juifs. Antiochus, surnommé le Grand, qui était roi de Syrie, ayant su la mort de Ptolémée-Philopator, roi d'Egypte, viola l'alliance qu'il lui avait jurée, et se joignant avec Philippe, roi de Macédoine, ils résolurent ensemble de dépouiller le petit Epiphanes de son royaume, et de le partager entr'eux. La Judée, durant ce tems-là, fut dans des vexations continuelles.	204
3819	Antiochus, surnommé le Grand, roi de Syrie, ayant été tué par les Barbares, en voulant piller le temple de Jupiter en Elimaïde, laissa le royaume à son fils Seleucus-Philipator, qui régna douze ans. Il fut assez pacifique, parce que les grands malheurs d'Antiochus-le-Grand, son père, en combattant contre les Romains, laissèrent son royaume épuisé. C'est de ce Séleucus dont il est parlé dans les Machabées, où l'on dit de lui, qu'à cause du respect qu'il avait pour Onias, il fournissait tous les ans ce qu'il fallait pour les sacrifices du temple.	188
3828	C'est sur la fin du règne de ce Séleucus qu'arriva à Jérusalem l'histoire d'Héliodore, lorsqu'il voulut piller le temple.	173
	Séleucus régnant paisiblement en Syrie, son frère Antiochus, surnommé l'illustre, qui avait été emmené pour ôtage à Rome, apprit la défaite de son père Antiochus-le-Grand, en sortit au bout de trois ans; et Démétrius, fils de Séleucus, fut envoyé en sa place. Comme Antiochus revenait en Syrie, Héliodore, qui voulait s'en faire roi, tua Séleucus. Mais Eumène et Attalus ayant chassé Héliodore, laissèrent Antiochus l'Illustre paisible roi de Syrie.	172
3829		171
3831	Antiochus l'Illustre la première année de son règne,	168

Ans du mond		Ans avant J.-C.
	ôta la souveraine sacrificature à Onias, qui était d'une excellente piété, et la donna à l'impie Jason son frère; et l'année suivante, il l'ôta encore à Jason, et la donna à Ménélaüs, qui était aussi son frère, et qui lui en offrait plus d'argent. Deux ans après, le bruit de la mort d'Antiochus s'étant répandu, lorsqu'il était allé contre l'Egypte, Jason troubla tout Jérusalem; ce qui fit qu'Antiochus ayant défait les Egyptiens, traita ensuite la Judée avec d'horribles cruautés, et en emporta tous les trésors.	
3836	Antiochus l'Illustre, roi de Syrie, envoya Apollonius en Judée, qui tua en un jour de Sabbat, tous ceux qui étaient assemblés pour les sacrifices. Ce fut alors que Judas Machabée se retira, lui dixième, dans le désert, où il aimait mieux se nourrir d'herbes que de se souiller des viandes impures qu'on immolait de toutes parts.	166
3838	Mathatias bénit ses fils en mourant, et Judas Machabée lui succéda.	164
3840	Cette année, mourut Antiochus l'Illustre, roi de Syrie, lorsqu'il retournait en désordre de Perse. Antiochus-Eupator, son fils, lui succéda, et Lysias gouverna son royaume; il fit la paix avec Judas Machabée; mais elle fut bientôt rompue. Ce fut en ce temps-là qu'Eléazer ayant attaqué un éléphant où il croyait que le roi fût, il le tua, et fut accablé du poids de cette bête, qui tomba sur lui.	163
3842	Eupator ayant pris Bethsure, va contre Jérusalem, et fait la paix avec les Juifs; mais l'ayant rompue, il fait abattre ses murailles, emmène avec lui Ménélaüs, qu'il fait mourir comme étant le flambeau de toute la guerre, et met Alcime à sa place.	162
3843	Démétrius-Soter, fils de Séleucus, s'étant échappé de Rome, vint à Antioche, fit tuer Antiochus; et Lysias étant roi, envoya en Judée Bacchide avec Alcime, auxquels il assura la souveraine sacrificature. Il envoya ensuite Nicanor, qui fit alliance avec Judas Machabée; mais l'ayant rompue, il fut tué bientôt après.	161
3846	Alcime et Bacchide étant revenus une seconde fois en Judée, Judas Machabée, après un grand combat, est tué peu après avoir fait alliance avec les Romains. Son frère Jonathas fut élu à sa place général des armées du peuple de Dieu. Bacchide voulut le tuer par surprise; mais il ne le put. Jean, leur frère, fut tué par trahison.	
3851	Alexandre Bâlas, qu'on croit fils d'Antiochus-Eupator, étant devenu maître de Ptolémaïde, envoya à Jonathas pour faire alliance avec lui, et l'établit dans la souveraine sacrificature, qui était demeurée vacante depuis sept ans, par la mort d'Alcime; et ainsi il a été le premier souverain Pontife de la race des Machabées. Démétrius arma contre Alexandre; mais Alexandre le défait et Démétrius est tué.	153
3856	Démétrius, fils aîné de Démétrius Soter, voulant venger la mort de son père, et posséder son royaume, fait d'heureux progrès. Apollonius se joint à lui : Démétrius l'envoie en Judée combattre les Juifs, qui avaient fait	148

Ans du mond		Ans avant J.-C.
	alliance avec Alexandre. Jonathas et Simon combattent plusieurs fois contre lui.	
	Démétrius étant enfin paisible roi de Syrie, tout était assez paisible dans la Judée; mais Jonathas attaquant la forteresse de Jérusalem, Démétrius le fait venir pour lui rendre compte de cette action. Jonathas fait toujours continuer le siége et apaise Démétrius par ses grands présents.	144
	Démétrius ayant renvoyé ses vieilles troupes, comme n'en ayant plus besoin, Tryphon en prit occasion pour faire roi le petit Antiochus, surnommé le Divin, qui était fils d'Alexandre. Il tâcha d'avoir Jonathas pour ami, qui lui rendit de grands services. Tryphon voulant ensuite être roi lui-même au lieu du petit Antiochus, et craignant Jonathas, le surprend et le tue. Simon est élu en sa place, tant pour commander l'armée que pour être souverain Pontife. Il bat souvent Tryphon, qui tue Antiochus surnommé le Divin, pour être paisiblement usurpateur de son royaume. Ce fut dès cette année qu'on commença à compter les années par le pontificat de Simon.	143 137
3869	Simon, après avoir gouverné le peuple environ huit ans, fut tué en trahison par Ptolémée son gendre, dans un festin. Il envoya des gens pour surprendre aussi Jean son fils, surnommé Hircan. Mais Jean ayant évité ce piége, fut établi souverain Pontife au lieu de son père; et c'est là que finit l'Ecriture sainte et l'histoire des Machabées.	107
3897	Jean Hircan ayant administré la souveraine sacrificature pendant vingt-neuf ans, durant lesquels il fit ouvrir le sépulcre de David, où il prit trois mille talens, mourut et laissa la souveraine autorité à Judas, dit Aristobulus, qui fut le premier qui, depuis le retour de la captivité, prit le diadême et la qualité de roi.	
	Aristobulus meurt, et Salomé sa femme fit régner à sa place Alexandre Jannæus, aîné de ses frères, qu'il avait fait mettre en prison.	78
3936	Alexandre-Jannæus meurt. Il avertit en mourant sa femme Alexandra de se rendre les Pharisiens amis, et par cette adresse elle établit Hircan son fils aîné dans la souveraine sacrificature. Aristobule, le plus jeune, vécut en particulier.	
	Alexandra étant morte, il y eut de grandes guerres entre Hircan et Aristobule, qui chassa son frère aîné, et fut maître de la Judée jusqu'à la victoire que Pompée y remporta.	69
3935	Antipas ou Antipater, père d'Hérode, favorisa le parti d'Hircan, et le rétablit dans son royaume; mais Pompée qui l'y confirma, et qui poursuivit Aristobule, ne voulut pas permettre à Hircan de porter le diadême. Il amena avec lui à Rome Aristobule avec deux filles et deux fils, l'un nommé Alexandre, et l'autre Antigone. Alexandre se sauva en chemin, revint en Judée où il excita bien des troubles; et Aristobule s'étant sauvé ensuite de Rome avec son autre fils Antigone, il revint faire la guerre en Judée; mais il y fut fort blessé, et présenté en cet état à Gabinius, préfet de la Syrie, qui l'envoya à Rome avec	63

Ans du m.		Avan J.-C
	ses enfans, que le Sénat renvoya, en ne retenant en prison que le père Aristobule.	
3955	Les guerres civiles de Rome entre Pompée et César, portèrent César à renvoyer Aristobule en Judée, afin qu'il fît déclarer les Juifs contre Pompée; mais ceux du parti de Pompée le firent mourir par poison, et Pompée fit trancher la tête à Alexandre son fils, à Antioche. Son autre fils Antigone venant à Rome, y représenta le malheur de son père et de son frère, se plaignant fort d'Hircan et d'Antipar. Mais Antipar gagna tellement l'esprit de César, qu'il établit Hircan souverain Pontife, et fit Antipar souverain de la Judée, qui ayant deux fils, Phasellus et Hérode, âgé alors de vingt-cinq ans, fit Phasellus gouverneur de tout le pays d'auprès de Jérusalem, et Hérode gouverneur de la Galilée.	46
3958	Hérode ayant tué un juif nommé Ezéchias, chef d'un parti de voleurs, qui ravageait toute la Syrie, y fut cité devant Hircan, auprès duquel il se défendit avec tant de fermeté et de courage, qu'il fut renvoyé absous.	
3962	Antipater, père d'Hérode, étant à table chez Hircan, à Jérusalem, fut empoisonné par un nommé Malichus, qu'Hérode fit tuer ensuite pour venger la mort de son père. Antiochus, fils d'Aristobule, s'étant peu après jeté tout d'un coup dans la Judée, Hérode, qui le repoussa, fut honoré par Hircan d'une couronne.	
3964	Pachorus, roi des Parthes, étant venu en Judée, déposa Hircan, et établit Antigone, fils d'Aristobule, pour être grand sacrificateur; il fit mettre en prison Hircan, et fit tuer Phasellus frère d'Hérode. Antigone fit couper les oreilles à Hircan, afin qu'il ne pût plus être grand pontife, et tout étant en paix par ce moyen dans la Judée, Pachorus emmena Hircan avec lui, ce qui fit qu'Hérode désespérant de tout, alla à Rome faire sa cour à Antoine, qui l'aima, et Hérode fit tant par son crédit et par la faveur de César, qu'il obtint le nom de roi, et qu'Antigone fut déclaré ennemi du peuple Romain.	0
	Ce fut ici la première année du règne d'Hérode, qui alla aussitôt en Judée faire la guerre à Antigone, qu'il défit, et fut appelé roi de Jérusalem. Antigone fut mené captif à Antioche, où il fut tué quelques mois après. Hérode importuné par les prières de Marianne sa femme, rétablit Aristobule son frère, âgé de dix-sept ans, souverain pontife, et le fit un peu après adroitement noyer lorsqu'il se baignait. Hircan ayant trouvé protection auprès du roi des Parthes, et voulant retourner en Judée, y fut tué par Hérode, âgé de trente-cinq ans.	
3966		38
3976	Hérode va trouver César à Rhodes, qui le confirme dans le royaume. Il fait à son retour mourir Marianne, sa femme, et un peu après Alexandre.	28
3987	Cette année, Hérode commença à faire rebâtir le temple à Jérusalem.	17
3993	Hérode va à Rome avec ses deux enfants, Alexandre et Aristobule, pour les accuser devant Auguste, et les faire mourir; mais Auguste le réconcilie avec ses enfants.	10

3999 Hérode, en ayant reçu le pouvoir d'Auguste, fait étrangler ses deux enfans, Alexandre et Aristobule.

Ce fut cette année que l'empereur Auguste ayant fait un édit pour faire le dénombrement de tout l'empire Romain, saint Joseph alla avec la sainte Vierge, de Galilée en Bethléem.

C'est ici que finit le sixième âge du monde.

CHAPITRE VIII.

DU SEPTIÈME AGE DU MONDE.

Ce septième âge, comme nous avons dit, a commencé à la naissance de J.-C. notre Sauveur, c'est-à-dire l'an 4000 du monde, et il durera jusqu'à la fin des siècles. C'est proprement l'âge des Chrétiens; et tout ce qui s'est fait dans le reste du monde n'est presque plus à compter. Il n'y a de considérable que ce qui s'est fait dans l'Eglise, qui est le véritable royaume de J.-C., dont tous les Chrétiens sont sujets. On pourra voir dans cette table, ce qui s'est fait de plus considérable sous J.-C. et les Apôtres.

Ans du mond	*Table abrégée de ce qui s'est fait de plus considérable dans la Judée sous Jésus-Christ et les Apôtres.*	Ans de J.-C.
4000	Jésus Christ naît en Bethléem, l'an 37 et le dernier du règne d'Hérode, et le 40e de celui d'Auguste. Il est circoncis le huitième jour; il est adoré des Mages, offert au temple le quarantième jour, et ensuite mené en Egypte.	
4001	Hérode fait mourir les Innocents. Il meurt peu après d'une mort misérable, et Archelaüs règne à sa place.	
4004	Joseph retourne d'Egypte après la mort d'Hérode, et demeure à Nazareth en Galilée.	
Ans de l'ère vulgaire.	Théodas, dont il est parlé dans les Actes, fait de grandes courses dans la Judée, et plusieurs s'élèvent dans ce pays, qui prennent le nom de roi ou de Messie.	
	Cette année commence l'Ere vulgaire de J.-C., c'est-à-dire, la manière dont on use ordinairement pour compter les années depuis J.-C., quoiqu'il fût né quatre ans plus tôt.	
	Cette année, J.-C., âgé de douze ans, fut trouvé dans le temple, au milieu des docteurs, qui les écoutait et les interrogeait.	12
14	Mort d'Auguste, à Nole, arrivée le 19 août, l'an 37 de son règne. Tibère règne à sa place. Saint Jean commence cette année à baptiser, l'an 15 du règne de Tibère.	18
	Jésus-Christ est baptisé par saint Jean.	32
	Jésus-Christ meurt, après avoir célébré la quatrième Pâque avec ses Disciples, l'an 19 de l'empire de Tibère.	34
	La même année, après l'Ascension et la Pentecôte, les sept Diacres sont élus, et S. Etienne lapidé. Philippe baptise l'Eunuque. Conversion de saint Paul.	37 Ans de Tibèr

35	Saint Paul vient d'Asie, où il demeure trois ans après sa conversion, et voit saint Pierre à Jérusalem. Les Chrétiens le craignent, ne sachant pas sa conversion; mais saint Barnabé l'introduit, et dit ce qui lui était arrivé.	19 de Caligula.
36	Saint Pierre vient à Antioche et y établit son siége, guérit Enée à Lydde, et ressuscite Tabitha à Jopée. Corneille le centenier le prie de venir le voir, et embrasse la foi.	
42	Saint Mathieu écrit son évangile le premier de tous, en Hébreu.	de Claude.
44	Saint Pierre est délivré de prison. C'est vers ce temps qu'il va à Rome établir sa chaire.	
	Sergius-Paulus, proconsul, est converti à la foi par S. Paul, d'où cet apôtre est appelé Paul, au lieu de Saul.	2
	Saint Pierre écrivit alors sa première épître avant que saint Marc allât à Alexandrie.	
45	On veut sacrifier à Paul et à Barnabé, à Lystre, comme à Jupiter et à Mercure, parce qu'il avait guéri un homme boiteux de sa naissance.	3
50	Saint Marc écrivit son Evangile, mais en Grec, selon ce qu'il avait ouï de saint Pierre.	
51	Premier Concile tenu par les Apôtres à Jérusalem, touchant la difficulté de la Circoncision, que l'on déclare n'être plus nécessaire.	10
52	Dispute entre saint Paul et saint Barnabé, à l'occasion du disciple Marc.	11
	Saint Paul est battu de verges à Philippes. La nuit, les portes de la prison s'ouvrent lorsqu'il priait avec Silas. Le gouverneur de la prison est converti à la Foi.	
53	Saint Paul convertit à Athènes saint Denis l'Aréopagiste, va de là chez Aquila et Priscille, et travaille chez eux.	12
56	Saint Luc écrit alors son évangile. Les Galates se laissent séduire. Saint Paul leur écrit avec force. Les Corinthiens se laissent aller à des schismes. S. Paul leur écrit.	de Néron.
58	Saint Paul va à Corinthe, d'où il écrit l'épître aux Romains. Il va à Jérusalem, où il est presque tué par les Juifs.	2
	Le tribun Lysias se saisit de lui. Le lendemain il se défend devant l'assemblée des prêtres, et il appelle le souverain pontife Ananie, qui l'avait fait frapper, muraille blanchie.	4
	Le tribun envoie saint Paul à Félix; Félix le retient, et le laisse à son successeur Portius-Festus.	
	Festus ayant ouï S. Paul seul, et depuis en présence du roi Agrippa et de Bérénice, l'envoya à Rome où il l'avait appelé. Le vaisseau se brise près de Malte, où il	
60	demeure quelque temps, et enfin il arrive à Rome, où on lui permet de loger en particulier, ayant seulement un garde avec lui.	6
	C'est ici que finit le livre des Actes.	
	Saint Marc, qui le premier annonce la Foi à Alexandrie, meurt la huitième année de Néron.	
61	Onésiphore cherche long-temps saint Paul à Rome, et le trouve avec une grande joie de cet apôtre.	

62	Les Philippiens envoient Epaphrodite à Rome, pour porter quelque argent à saint Paul, qui leur écrit par la même personne.	8
	Il écrit de là deux épîtres aux Colossiens, une aux Ephésiens et une aux Hébreux.	
63	Saint Paul étant, au bout de deux ans, sorti libre de Rome, parcourt encore l'Orient et l'Occident; Philémon le reçoit chez lui à Colosse.	9
	Ananus fait mourir saint Jacques, appelé frère du Seigneur, ou en le faisant lapider, ou en le faisant précipiter du haut du temple. Simon, fils de Cléophas, est élu évêque à sa place.	10
64	Néron brûle Rome, et en rejette la faute sur les Chrétiens. Ce fut le sujet de la première persécution, qui fut horrible.	12
66	Saint Paul vient une seconde fois à Rome, et se justifie devant Néron, qui le laisse aller libre. Demas l'abandonne, et saint Luc seul demeure à Rome avec lui.	
	Saint Pierre et saint Paul sont avertis secrètement de Dieu que l'heure de leur mort était proche. Saint Paul écrivit la seconde épître à Timothée, et saint Pierre écrivit sa seconde épître un peu avant sa mort.	
67	Saint Pierre et saint Paul prédisent à Rome qu'il viendra bientôt un roi qui détruira la Judée. Cette même année ces bienheureux Apôtres furent tous deux martyrisés à Rome, le même jour, 29 juin, saint Pierre étant attaché en croix, et saint Paul ayant la tête coupée.	13 14 de Nerva
70	Ce fut cette année que Vespasien fit tant de maux dans la Judée; et ayant été obligé de la quitter, il envoya quelque temps après son fils Tite, qui prit Jérusalem et la ruina, l'an 70 de J.-C.	
96	L'apôtre S. Jean fut banni et envoyé à l'île de Pathmos, où il écrivit l'Apocalypse, qui marque ce qui doit arriver dans l'Eglise, principalement dans les derniers temps.	1 de Trajan.
99	Etant retourné dans l'île de Pathmos, toutes les églises d'Asie qu'il gouvernait, le prièrent d'écrire son évangile, ce qu'il fit à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.	
	Quelque temps après, il écrivit aussi ses trois épîtres.	

CHAPITRE IX.

DU TEMPS QUE LES PROPHÈTES ONT VÉCU.

On sera bien aise de voir ici le temps que chacun des Prophètes a vécu; et sans parler de ceux dont il est fait mention dans les livres des rois, comme Samuel, Nathan, Gad, Ado, et particulièrement Elie et Elizée, dont on peut aisément voir le temps par les rois sous lesquels ils ont vécu, on se contentera de marquer ceux dont on a les écrits séparés, et on verra tout d'un coup le temps par cette petite table.

An du mon.	*Table du temps auquel ont vécu les Prophètes.*	Ans de l'ère com. de J.-C.
	Jonas commença à prophétiser sous Joas, père de Jéroboam II, roi d'Israël.	
3116	Osée, sous Osias, Joathan, Achas et Ezéchias.	803
3194	Joël, sous les mêmes rois qu'Osée.	803
3217	Amos commença à prophétiser en Israël, la 23e année d'Osias, et prophétisa durant 28 ans.	778
3219	Isaïe prophétisa en Juda, la 25e année d'Osias, et continua sous Achas et Ezéchias.	711
3246	Abdias prophétisait en Israël en même-temps qu'Isaïe.	
2391	Michée fut sous les Rois de Juda, Joathan, Achas et Ezéchias, durant plus de cinquante ans.	
	Nahum commença à prophétiser après que les dix tribus furent emmenées captives, pour consoler, tant le peuple qui restait, que celui qui aurait été emmené.	713
3375	Jérémie commença à prophétiser en Juda, la treizième année de Josias, et prêcha durant quarante-cinq ans.	629
	Sophonias et Habacuc étaient encore du même temps.	
3395	Daniel commença à prophétiser en Babylone presqu'enfant, sous Nabuchodonosor, et continua jusqu'au temps de Cyrus, c'est-à-dire, environ la quatre-vingt-septième année de son âge.	606
3440	Ezéchiel, qui était de la race des Prêtres, et l'un des captifs emmenés avec Jéchonias, par le roi Nabuchodonosor, commença à prophétiser en Babylone, et continua pendant vingt-deux ans.	593
3485	Aggée prophétisa en Judée lorsque le peuple fut revenu.	519
	Zacharie fut de son temps.	
3580	Malachie fut le dernier des prophètes, et semble avoir été du même temps de Néhémie.	454
	Il est remarquable que tous les Sages de la Grèce, si célèbres dans l'antiquité païenne, ne sont venus que depuis les Prophètes. Pythagore alla même en Babylone, où il apprit quantité de choses des Juifs, dont il se servit dans sa Philosophie; et Platon qui a aussi mis plusieurs choses des livres de Moïse dans les siens, était près de 200 ans après tous ceux-ci. Que si quelqu'un veut voir les preuves de tout ce que l'on allégue, dans cet Abrégé, il consulte la Chronologie sainte dont ceci est tiré.	

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE

DE

L'HISTOIRE DE LA SAINTE BIBLE.

Création du monde, page 1
Transport de l'homme dans le Paradis terrestre, et formation de la femme, 2
Chute d'Adam, 3
Punition d'Adam, 4
Meurtre d'Abel, 6
L'Arche de Noé, 7
Déluge. Entrée dans l'Arche, 8
Sortie de l'Arche. Arc-en-ciel, 9
Cham maudit de son père, 11
Tour de Babel, 12
Vocation d'Abraham, 13
Loth se sépare d'Abraham, 15
Abraham délivre Loth, 16
Fuite d'Agar, 17
Sara conçoit Isaac, 18
Crimes des Sodomites, 20
Sodome est brûlée, 21
Abimélech puni de Dieu, 22
Ismaël chassé, 24
Sacrifice d'Abraham, 25
Mort de Sara, 26
Mariage d'Isaac, 28
Jacob et Esaü, 29
Isaac bénit Jacob, 31
Echelle de Jacob, 32
Rachelle et Lia, 33
Retour de Jacob; 35
Réconciliation d'Ésaü avec Jacob, 36
Dina, 37
Joseph vendu, 39
Chasteté de Joseph, 40
Joseph élevé en gloire, 42
Frères de Joseph, 43
Joseph reconnu par ses frères, 45
Jacob va en Egypte, 46
Sages-femmes d'Egypte, 47
Moïse sauvé des eaux, 49
Buisson ardent, 50
Moïse devant Pharaon, 52
Les plaies de l'Egypte, 53
L'agneau de Pâque, 54
Mer rouge, 56
La manne, 57
L'eau du rocher, 59
Amalech défait, 60
Premières Tables, 61
Le Veau d'or, 63
Secondes Tables, 64
Le Tabernacle, 65
L'Arche d'alliance, 67
Pains de proposition, 68
Chandelier d'or, 69
Autels des parfums, 70
Habits des Prêtres, 72
Nadab et Abiü, 73
Blasphémateur lapidé, 74
Douze espions, 75
Coré, Dathan et Abiron, 77
Serpent d'airain, 78
Balaam, 80
Mort de Moïse, 81
Passage du Jourdain, 82
Prise de Jéricho, 84
Destruction de Haï, 85
Soleil arrêté, 86
Punition d'Adonibesech, 88
Mort de Sisara, 89
Sacrifice de Gédéon, 91
Miracle de la Toison, 92
Soldats de Gédéon, 94
Défaite des Madianites, 95
Mort d'Abimélech, 96
Fille de Jepté, 98
Naissance de Samson, 99
Défaite des Philistins, 101
Portes de Gaza, 102
Mort de Samson, 103
Femme du Lévite outragée, 105
Punition des Benjamites, 106
Ruth suit Noémi, 108
Booz épouse Ruth, 109
Samuël donné à Héli, 111
Punition d'Héli, 112
Idole de Dagon, 114
L'Arche renvoyée, 115
Défaite des Philistins, 116
Sacre de Saül, 117
Jonathas et son Écuyer, 119
Agag épargné, 120
David joue de la harpe, 121
Goliath, 122
Triomphe de David, 124
Saül veut tuer David, 125
Jonathas et David, 126
Abigail, 128
David épargne Saül, 129
Voleurs de Siceleg, 130
Défaite de Saül, 132
Tête de Saül, 133
Oza frappé de mort, 134
David danse devant l'Arche, 135
Ambassadeurs de David, 136
Crimes de David, 137
Pénitence de David, 139
Mort d'Amnon, 140
Mort d'Absalon, 141
Mort de Séba, 142
Fléau de la peste, 144
Salomon roi, 145
Jugement de Salomon, 147
Temple de Salomon, 148
Mer d'airain, 149
Dédicace du Temple, 150
Reine de Saba, 151
Chute de Salomon, 152
Conseillers de Roboam, 153
Prophète désobéissant, 154
Zambri se brûle, 156
Corbeaux d'Elie, 157
Sacrifice d'Elie, 158
Fuite d'Elie, 159
Piété de Josaphat, 161
Mort d'Achab, 162
Elie est ravi au ciel, 163
Enfans dévorés des ours, 164
Miracle d'Elisée, 166
Guérison de Naaman, 167
Siége de Samarie, 168
Prédiction d'Elisée, 170
Jézabel mangée des chiens, 171
Mort ressuscité, 173
Zacharie lapidé, 174
Achaz, roi impie, 176
Le roi Ezéchias, 177
Défaite de Sennachérib, 178
Ezéchias reçoit la santé, 180
Piété de Josias, 181
Siége de Jérusalem, 182
Joachim tiré des fers, 183
Le roi Cyrus, 186
Jérusalem rebâtie, 187
Tobie perd la vue, 188
L'Ange guide Tobie, 190
Tobie recouvre la vue, 191
Holopherne, 193
Judith, 194
Mort d'Holopherne, 195
Humilité d'Esther, 196
Triomphe de Mardochée, 198
Punition d'Aman, 199
Job sur le fumier, 200
Amis de Job, 201
Isaïe, prophète, 202
Jérémie, prophète, 204
Baruch, prophète, 205
Ezéchiel, prophète, 206
Seconde vision d'Ezéchiel, 207
Daniel, prophète, 208
Les enfans dans la fournaise, 209
Nabuchodonosor changé en bête, 210
Balthasar condamné, 212
Daniel dans la fosse aux lions, 213
Vision de Daniel, 214
Chasteté de Susanne, 215
Susanne délivrée, 216
L'idole de Bel, 217
Délivrance de Daniel, 218
Les douze petits Prophètes, 220
Jonas dans la baleine, 221
Pénitence des Ninivites, 222
Lierre desséché, 223
Héliodore battu de verges, 224
Prédiction sur Jérusalem, 225
Mort d'Eléazar, 226
Martyre des Machabées, 228
Générosité de Mathathias, 229
Judas Machabée, 230
Victoire de Judas, 231
Mort de l'impie Antiochus, 233
Courage d'Eléazar, 234
Mort de Judas Machabée, 235
Jonathas, pontife, 236
Simon, pontife, 238

DE L'HISTOIRE DU NOUVEAU TESTAMENT.

De l'évangéliste saint Mathieu, page 241
De l'évangéliste saint Marc, 242
De l'évangéliste saint Luc, 243
De l'évangéliste saint Jean, 245
Annonciation de la Vierge, 246
Visitation de la Vierge, 247
Naissance de Jésus-Christ, 249
Pasteurs à la crèche, 251
Circoncision de Jésus-Christ, 252
Adoration des Rois, 253
Purification de la Vierge, 255
Fuite en Egypte, 256
Jésus parmi les Docteurs, 258

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Baptême de Jésus-Christ, 259
Jésus-Christ dans le désert, 260
Noces de Cana, 262
Nicodème, 263
La Samaritaine, 265
Tempête apaisée, 266
Possédé guéri, 268
Paralytique, 269
Sermon sur la montagne, 271
Ne point juger les autres, 272
Le Lépreux et le Centenier, 273
Fils de la veuve de Naïm, 275
La Madelaine, 276
Parabole de la semence, 278
Décollation de saint Jean, 279
Multiplication des pains, 281
S. Pierre marche sur l'eau, 282
La Chananéenne, 284
Transfiguration de J.-C. 285
Enfant modèle de l'humilité, 287
Les dix Lépreux, 288
La femme adultère, 290
L'aveugle-né, 291
Le Samaritain, 293
Marthe et Marie, 294
Folie des richesses, 296
Enfant prodigue, 297
Le mauvais riche, 298
Le Pharisien et le Publicain, 300
Ouvriers de la vigne, 301
Résurrection du Lazare, 302
Zachée, 304
Triomphe de Jésus-Christ, 305
Vendeurs chassés du Temple, 306
Robe nuptiale, 308
Parabole des talens, 309
Jugement dernier, 310
La Cène, 312
Jésus-Christ au Jardin, 313
Prise de Jésus-Christ, 314
Jésus-Christ devant Anne et Caïphe, 315
Flagellation, 317
Voilà l'Homme, 319
Portement de la Croix, 320
Crucifiement, 321
Jésus-Christ au tombeau, 323
Résurrection, 324
Disciples d'Emmaüs, 325
Ascension, 327
Pentecôte, 328
Guérison du boiteux, 329
Ananie et Saphire, 331
Saint Etienne lapidé, 332
Eunuque baptisé, 334
Conversion de saint Paul, 335
Corneille baptisé, 337
Pierre délivré de prison, 339
Boiteux guéri, 340
Naufrage de saint Paul, 342
Apocalypse, 343
Ciel ouvert, 345
Sept sceaux du livre, 346
Sept anges avec sept trompettes, 348
Sauterelles, 349
Vision de saint Jean, 350
Mort des deux prophètes, 352
Bête de l'Apocalypse, 353
Dragon de l'Apocalypse, 354
Ruine de Babylone, 356
Dragon enchaîné, 357
Nouvelle Jérusalem, 359

FIN DE LA TABLE.

TOURS.—IMPRIMERIE DE MAME.

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

